LE PANORAMA
LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE,

PAR MM. BRIFAUT, CHARLES NODIER, DE FELETZ, A. GUIRAUD, CREUZÉ DE LESSER, PARISET, E. SUE, P. PARIS, JULES DE RESSÉGUIER, LE PRINCE ELIM MESTCHERSKI, BARON DE MORTEMART-BOISSE, E. DESCHAMPS, NETTEMENT, Cte H. DE VIELCASTEL, LE VICOMTE WALSH, JULES DE SAINT-FÉLIX, A. DE BEAUCHESNE, LE Mis DE CUBIÈRES, Mme L. W. BELLOC, DE BOURGOIN, DE NOGENT, DESCEPEAUX, COHEN, KAUFMANN, ETC.

(ED. MENNECHET, DIRECTEUR.)

1834. — AVRIL. — TOM. II. — 4e LIV.on

PARIS.

AU BUREAU, RUE DUPHOT, 17.

MDCCCXXXIV.

[avril 1834]

TABLE DES MATIÈRES.

[septembre 1834]
209

LE PANORAMA LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

PARIS,

OU

LA VILLE DES MÉCOMPTES.

III.

(Dans le troisième chapitre, que nous supprimons, Félix, après de nouveaux désappointements, plus piquants les uns que les autres, se fait des affaires avec la chambre des députés, parce qu'un de nos législateurs lui a manqué de parole ; il est mis en prison, traduit à la cour d'assises et condamné à une forte amende, qu'il ne peut payer ; mais une société anonyme se charge de financer pour lui, et la liberté est rendue à notre héros.)

IV.

Félix n'avait pas d'opinion en politique; cet événement lui en donna une. Qui n'est pas l'homme des circonstances? Le sage seul; et où est le sage? Voilà donc Félix dans l'opposition avec les journalistes, avec les royalistes, avec les républicains, avec les partisans de la réforme, avec les ama-

teurs du nouveau, avec les ennuyés, avec les dégoûtés, avec tout le monde; car c'est parmi nous une mode qui ne change pas, de combattre ou du moins de fronder le gouvernement jusqu'à ce qu'il tombe, sauf à le regretter lorsqu'on l'a mis à terre.

Un excellent moyen de succès, se dit Félix, n'est-ce pas celui que m'a indiqué l'honnête libraire auquel je me suis adressé en arrivant à Paris? Écrivons contre les doctrinaires puisqu'ils n'ont pas les rieurs pour eux; j'ai bien renoncé à la poésie, mais non pas à l'éloquence. Le talent peut prendre plus d'une forme: si, dans ce siècle positif, les vers ne mènent à rien, la prose mène à tout, témoin tels et tels, qui n'ont dû leur étonnante fortune qu'à des feuilletons bien légers ou à des brochures assez misérables; et moi, dont l'âme bouillonne de sentiments énergiques, moi dont le cerveau fume de grandes pensées, laisserai-je au repos cette arme que m'a donnée le ciel pour ébranler la terre, cette plume qui peut devenir un sceptre, un glaive, une foudre, ce que je voudrai? Non! non! paraissons sur l'arène, et jetons dans la poussière ceux qui m'ont jeté dans les cachots.

Tout ébloui des magnifiques broderies de son imagination, il taillait déjà sa plume formidable, mais la subite apparition de M. de Ligny épargna au gouvernement le coup de grâce. — Quoi, c'est vous, Monsieur, s'écria Félix, déposant son tonnerre; d'où me vient cet honneur? comment avez-vous su mon adresse? par quel hasard... — Il n'y a point de hasard, mais de la bonne volonté. Instruit par la voix publique et de votre emprisonnement et de votre condamnation, je me suis hâté de vous servir. J'en avais les moyens, Dieu merci! Quelques gens de bien et moi, nous avons formé une nouvelle confrérie pour la rédemption des captifs, des captifs politiques s'entend; il n'en existe plus d'autres depuis la glorieuse conquête d'Alger. Quoique le prix de votre

rachat fût exagéré, j'ai tant fait qu'on s'est décidé à le compter aux Arabes de la rue de Jérusalem. Vous êtes libre par moi et par mes amis; mais quel usage allez-vous faire de votre liberté?

—Vous le voyez, répondit Félix, montrant avec orgueil l'instrument de ses vengeances tout chargé d'encre et posé horizontalement sur une table de chêne, au bord d'un gros papier gris. Alors il expliqua son plan de campagne, et il finit par ces menaçantes paroles : Je leur apprendrai à mettre des gens tels que moi en prison. — Ils vous apprendront à y retourner, et ne comptez pas sur une seconde rançon.—Félix comprit M. de Ligny; son humeur belligérante se calma : il consentit à désarmer. Mais, dit-il, on peut, en dressant autrement ses batteries, viser toujours au même but. Qui m'empêche de contribuer à la perte de mes ennemis en éclairant, par brochures, la nation sur ses véritables intérêts, en lui montrant son unique voie de salut. — Miséricorde! reprit le comte; hé, mon pauvre garçon, vous laisserez-vous gagner par l'épidémie du jour? aurez-vous aussi la manie de régenter et de sauver le pays, vous cent millième? quel fruit vous en reviendra-t-il? Écoutez-moi:

Depuis que nous avons pris l'excellent parti de parler et d'écrire tous à la fois, il est devenu très-difficile de s'entendre et absolument impossible de lire dans notre bonne France; nous en sommes, Dieu merci, à la confusion des langues et des brochures; il y a plaisir à voir avec quel empressement nous nous disputons la parole dans les salons comme la presse dans les imprimeries. A quoi bon? Personne n'écoute nos harangues, personne n'ouvre notre livre. Pendant que nous pérorons ou que nous lançons nos feuilles en public, chacun fait son discours ou broche son opuscule pour satisfaire à sa conscience qui lui ordonne de mettre au jour, dans le plus bref délai, les grandes, les essentielles vérités qu'il

conçoit tous les matins pour le bonheur du pays. Ce devoir patriotique une fois rempli, on admire si fort ce qu'on a fait qu'au lieu de se reposer on recommence, tant la régénération de la France nous tient au cœur. Jugez comme on peut distraire d'un temps si utilement employé une seule minute pour l'examen des idées d'autrui! Qu'arrive-t-il de là? Qu'au bout de la semaine chacun en est pour sa dépense de paroles ou pour ses frais d'impression; que de part et d'autre beaucoup de cris, d'injures, de personnalités, de calomnies ont été mis dans la circulation sous le prétexte du bien public, sans qu'on ait pu établir un principe, faire adopter un système, ou seulement accréditer une sottise; que, malgré toutes nos belles phrases, nous ne nous sommes respectivement rien appris, et qu'il ne nous reste pour seul fruit de nos travaux philantropiques que des voix enrouées, des poumons fatigués, des yeux bouffis par les veilles, de l'ennui de plus et du plaisir de moins. Voilà une nation bien heureuse et des publicistes bien récompensés.

Mais, dit Félix, ne faut-il pas montrer la lumière à un peuple qui en a besoin et qui la cherche? — En France, personne ne cherche la lumière, tout le monde croit l'apporter. — D'où vient cela? — Du fait même de notre position. Cette position complique les rouages de la machine politique et multiplie les embarras de ceux qui la font mouvoir. On dit que pour la diriger nous manquons d'hommes supérieurs, et moi je dis que nous en avons trop. Tout le monde a de l'esprit, tout le monde sait, tout le monde juge. Le moyen de gouverner une nation aussi intelligente que ses chefs! Cela fait trembler.

Félix frémissait aussi, mais c'était de voir qu'il ne pouvait mettre ses grands talents à profit. Si j'écrivais l'histoire? dit-il après avoir un peu rêvé. C'est le secret de me faire lire. On ne peut se dispenser d'étudier l'histoire.

— Oui, répartit le comte : une de ces prétendues vérités fondamentales qu'on répétait autrefois dans les colléges, qu'on répète aujourd'hui dans les lycées, et qu'on répétera après nous dans tous les lieux d'enseignement, c'est qu'il faut beaucoup étudier l'histoire, attendu qu'elle sert prodigieusement à l'instruction des rois et des peuples. J'ai cru long-temps cela comme article de foi, mais à présent je commence à douter un peu de l'utilité de cette grande étude; mon siécle m'a détrompé. Depuis que j'ai vu les hommes les plus éclairés de ma nation faire et dire tant de folies, bouleverser l'état social, déplacer toutes les fortunes et toutes les existences, attaquer Dieu sur son autel, précipiter le souverain du trône et noyer mon pauvre pays dans une mer de sang, pour se donner le plaisir aussi ruineux que meurtrier de changer une monarchie de sept cents ans en une république de quelques mois, des sujets obéissants en citoyens factieux, de l'or en papier, des lois dignes de Minos en lois dignes de Dracon, j'ai très-sincèrement regretté que mes chers compatriotes eussent appris à lire. Sans les Grecs et les Romains, la France serait restée comme elle était, et elle était assez bien, sauf les abus, qui disparaissaient de jour en jour. Nous avons dû des malheurs inouis à une ridicule imitation de l'antique. A force de vouloir ressembler à des Spartiates nous avons cessé de ressembler à des Français, et même à des hommes; mauvais copistes de dangereux modéles, nous n'étions ni jeunes, ni vieux. La plus aimable nation du monde s'efforçait d'en être la plus féroce : nos vertus, nos qualités, nos défauts, nos travers, ce qui est en nous bon ou mauvais, nous faisions en sorte de nous en dépouiller pour adopter des vertus, des qualités, des défauts, des travers incompatibles avec notre caractère, étrangers à nos mœurs. Nous étions à la torture sous notre nouvelle forme, n'importe; nous avions un faux air d'antiquité, et nous nous

disions libres. Un peuple ne saurait acheter trop cher de tels avantages, et il vaut mieux être malheureux à la grecque que fortuné à la française. Voilà un des bienfaits dont nous sommes redevables à l'étude de l'histoire.

Plus tard, j'ai vu sur un trône formé à la hâte et couvert de nombreux lauriers, un imitateur des Alexandre et des Pyrrhus venir à son tour parler à ma nation le langage des conquérants, se faire suivre et courir l'Europe à main armée avec des troupes toujours nouvelles qui l'aidaient à écraser les empires, à dépeupler la terre, à multiplier les victoires et les désastres, les trophées et les tombeaux, le tout pour avoir plus de rapport avec les illustres dévastateurs qui lui avaient si bien enseigné l'art d'élargir cette brillante carrière de gloire où va s'engloutir la moitié du genre humain. On compte à peu-près six millions d'hommes qui ont péri pour faire une renommée au nouveau Cyrus, qui finit par être un autre Cambyse. Je ne parle ni des villes incendiées, ni des campagnes ravagées, ni du commerce anéanti, ni du nombre incalculable de familles ruinées, dispersées, cherchant de toutes parts un asile, et maudissant l'émule des héros du temps passé, qu'il a si singulièrement vaincus dans la science de l'extermination. Tout cela diminue un peu l'admiration qu'inspirent de grands exploits; mais puisqu'il est décidé qu'en faisant beaucoup de bruit et beaucoup de mal on obtient toujours une assez belle réputation, pourquoi se refuser cette jouissance? Napoléon se l'est procurée, et voilà encore ce que nous vaut la connaissance de l'histoire. —

Convenez pourtant, dit Félix, qu'on peut y puiser, dans cette histoire, des leçons de modération et d'humanité.—

Par malheur, répondit le comte, nous y cherchons plutôt des autorités que des enseignements. C'est avec nos passions que nous parcourons cette vaste galerie de grands personnages qui ont plus ou moins influé sur les destinées de leur

pays. Nous demandons, pour ainsi dire, à leurs vices d'appuyer les nôtres; nous nous fortifions de leurs exemples pour donner plus de poids à nos extravagances. —

Quoi, vous croyez, interrompit Félix, que l'histoire qui renferme l'expérience du monde et la raison des siècles n'a jamais corrigé personne ?—

Ou presque personne, dit M. de Ligny. Elle est un objet d'amusement pour les oisifs, de raisonnement pour les discoureurs, de pitié pour les sages et d'effroi pour les observateurs. Le guerrier n'y cherche que les récits de batailles et de conquêtes; le négociateur saute toutes les pages où il n'est pas question de traités pour arriver aux belles discussions diplomatiques; le commerçant laisse le livre quand il n'y voit pas développer les progrès de l'industrie; l'homme d'état s'attache à pénétrer dans les mystères de la politique, à l'aide du flambeau que lui prête l'historien; le courtisan se contente d'y bien examiner les intrigues du cabinet; le peuple lit tout, admire tout, applaudit à César plus qu'à Marc-Aurèle, prend autant d'intérêt à l'expédition des Argonautes qu'à la découverte de l'Amérique, et préfère la relation du siége de Troye, où l'on égorgea tant de monde, au récit des pacifiques merveilles du gouvernement batave, qui se contentait de faire des citoyens opulents, libres et heureux. Le peuple a raison; les destructeurs du genre humain sont d'une bien autre importance que ses bienfaiteurs. A tous seigneurs, tous honneurs : rien de plus juste.

Outre les dispositions particulières du lecteur, poursuivit le comte, il y a encore le tour d'esprit de l'historien, qui donne à l'histoire un caractère modifié par les passions, les préjugés, les mœurs et même le caprice de l'écrivain. A coup sûr le républicain tacite ne jugera ni les hommes, ni les choses comme le père d'Orléans; Voltaire, le pyrrhonien, ne racontera pas les événements à la manière d'Hérodote, qui

croyait tout ; lisez l'histoire des Croisades dans Guillaume de Tyr et parcourez les ouvrages de quelques philosophes modernes qui ont écrit sur le même sujet, vous serez bien embarrassé pour avoir une opinion entre les leurs. J'en dis autant de la réforme, ouvrage de Luther : exaltée par les auteurs allemands comme le triomphe de la raison sur les préjugés, elle n'est dans les livres des catholiques qu'une déplorable victoire de l'erreur sur la vérité : celui-ci me présente l'empereur Julien comme un apostat gangrené de vices ; celui-là me le donne pour un philosophe couronné. Je demande à Tite-Live : qu'est-ce que Tarquin? Un monstre, me dit l'historien romain ; et Montesquieu en fait un grand homme. A qui se fier ? quelle opinion embrasser? Celle de vos passions, je n'en connais pas d'autres. Êtes-vous sans passions, vous flottez dans le doute. C'est bien la peine de lire l'histoire. —

Permettez, dit Félix avec timidité : la question n'est pas de savoir si on doit la lire, mais si on la lit, et vous ne pouvez nier que nos historiens modernes n'aient une multitude de lecteurs. Pourquoi ne serais-je pas aussi heureux que ces Messieurs, surtout si j'ai l'intention de faire ce qu'ils font, c'est-à-dire d'employer l'histoire comme un voile allégorique qui permet d'exposer à la risée publique tous nos hommes du jour, sans inconvénient et sans danger, en prenant la précaution de jeter sur eux des noms du temps passé. Grâce à cet heureux artifice on peut tant qu'on veut déclamer contre les personnages qu'on n'aime pas. Le récit de l'historien n'est plus qu'une allusion perpétuelle ; on dénonce, on flétrit, on stigmatise à son gré. Personne n'a le mot à dire. L'antiquité est là pour servir de *palladium*.

Encore une autre méthode très-usitée et très-bonne, continua Félix, c'est de falsifier les faits, de dénaturer les caractères, de rompre la chaine des traditions, de jeter des lumières

trompeuses dans les ténèbres du passé, le tout pour appuyer quelque thèse paradoxale ou pour plaire à quelque opinion erronée. Par exemple, on soutient que la vieille France et la vieille Gaule sont deux ennemies qui ne se sont jamais réconciliées ni rapprochées, que la nation des vaincus n'a pas cessé pendant mille ans d'être sous le joug de la nation des vainqueurs : donc un appel aux passions, un cri de vengeance, un vœu d'extermination, et c'est ainsi qu'on a ses lecteurs, ses prôneurs, ses fanatiques, qu'on remue le siècle, qu'on est quelque chose, qu'on arrive à tout.

Mais voudriez-vous de pareils succès à pareil prix? demanda le comte. Soyez convaincu que ceux qui les ont escamotés en rougissent, et qu'il viendra un temps où ils seront les premiers à renier leurs œuvres prétendues historiques; car s'ils ont de la vanité ils ont de la conscience, et après avoir obtenu une réputation ils travailleront à la mériter, ce que je leur souhaite, tant je désire la conversion des gens d'esprit.—

Une visite interrompit cette conversation; c'était celle d'un jeune homme que Félix avait rencontré dans les spectacles, mais dont il ne connaissait ni la famille, ni les relations; il était accouru pour féliciter le captif de sa délivrance, qu'on lui avait apprise. Les compliments faits, il engagea Félix à venir entendre son père, célèbre professeur de morale et de philosophie, qui ouvrait son cours le jour suivant par une de ces leçons d'apparat où tous les désœuvrés de Paris, tous les curieux, tous les hommes qui cherchent l'instruction, tous ceux qui espèrent un plaisir ne manquent jamais de se donner rendez-vous.

Félix promit de s'y trouver et tint parole. Il avait amené M. de Ligny, attiré par la réputation de l'orateur. A leur arrivée toutes les places étaient prises, et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à se glisser dans la foule, où il leur

fallut rester debout dans une attitude fort gênante. C'est ainsi qu'à Paris plaisirs, fêtes, réunions, tout est gâté. C'est ainsi qu'un divertissement y devient une fatigue; mais comme cela procure le même agrément que la question, celui de passer une heure ou deux, personne ne songe à s'en plaindre, quoique tout le monde en souffre.

Ils attendirent avec patience le moment désigné pour l'ouverture de la séance ; quand la pendule sonna, le professeur parut, fendit la presse au bruit des applaudissements, monta solennellement à la tribune, et, après s'être recueilli quelques minutes, annonça le texte du discours qu'il allait prononcer. C'était sur le progrès des lumières que devait rouler sa dissertation. Un grand silence s'établit, et le professeur prit la parole.

Il prouva très-longuement et très-éloquemment que nos pauvres aïeux étaient des barbares et des fanatiques ; qu'avant la bienheureuse époque où nous vivons on n'avait jamais eu le sens commun ; que la nation, pendant dix siècles, s'était bien trompée en s'imaginant savoir quelque chose, sous prétexte qu'autrefois on apprenait le latin, le grec, la jurisprudence, les mathématiques, la physique, l'astronomie, la chimie, la botanique, le droit des gens et quelques autres bagatelles ; que si dans le vieux temps on comptait en France des magistrats versés dans la connaissance des lois, des médecins instruits, des géomètres habiles, des philosophes profonds, de bons naturalistes, de grands hommes d'état ; si les peuples étaient éclairés et bien gouvernés, si on rendait avec impartialité la justice, si l'on guérissait les malades, si l'on inventait de belles machines pour mesurer le ciel ou pour servir à l'utilité de la terre, c'était là du bonheur et rien de plus ; mais que le monde allait absolument par hasard jusqu'à l'ère sublime de la révolution, de cette révolution qui a fixé toutes les idées, fondé tous les prin-

cipes, fait jaillir toutes les lumières. Il avouait qu'à la vérité, nous n'avions pas inventé la poudre, ni la boussole, ni l'imprimerie; que nous n'avions pas encore découvert un cinquième monde; que le système de la navigation et tous les autres systèmes scientifiques ne nous appartenaient pas; mais il affirmait avec un noble orgueil que notre siècle était bien autrement riche que ses devanciers en connaissances, en idées, en inventions morales, philosophiques, politiques, physiques, etc. : témoin les bateaux à vapeur, l'éclairage par le gaz, l'éclectisme, le télégraphe, les gouvernements représentatifs et les chemins de fer.

Quand le professeur eut terminé ce beau discours, il descendit de sa chaire aussi solennellement qu'il y était monté. On l'entoura selon l'usage, on l'applaudit selon l'usage, et selon l'usage encore personne ne fut de son avis. On lui fit mille objections auxquelles il répondit de son mieux. Peu-à-peu la foule s'écoula, et il ne resta pour discuter avec lui que M. de Ligny, Félix, un évêque *in partibus*, un fameux manufacturier, un baron allemand qui voyageait pour changer de place, et un jeune sous-lieutenant de hussards qui contredisait toujours pour s'éclairer.

Monsieur, dit le baron allemand, votre discours est superbe, mais il est un peu paradoxal : vous y faites l'éloge de la révolution.

Monsieur, dit le prélat, il n'y a rien de si admirable que ce discours, mais il est un peu déparé par un vernis d'impiété : vous y décriez la religion.

Pour moi, monsieur, dit le sous-lieutenant, je trouve tout excellent dans votre discours, excepté le passage contre la guerre. Vous feriez bien de le retrancher : cela n'est pas philosophique. Peut-on blâmer la guerre? C'est une si belle chose que la guerre!

Et une si bonne chose! reprit le manufacturier avec déri-

sion. Monsieur, ne retranchez rien, je vous en prie : ajoutez plutôt. Vous n'avez pas assez vanté les bienfaits de l'industrie, l'industrie qui...

Pardon, Messieurs, répliqua le professeur, ne sachant plus auquel entendre, souffrez que je vous réponde par ordre. Vous, monsieur le baron, vous dites que j'ai loué la révolution. — Oui, certes vous l'avez louée. — Et quel mal y a-t-il à cela? s'écria le manufacturier; oserait-on condamner ce coup de désespoir de vingt millions d'opprimés et de malheureux qui ne pouvaient plus vivre sous l'empire accablant des institutions monarchiques?

Quelle exagération! repartit le vieux évêque. La France, soumise à un roi dont le pouvoir était limité par la religion, les lois, les institutions et les mœurs, avait une constitution qui en valait bien une autre, et les choses vont de mal en pis depuis l'établissement du système nouveau.

Le manufacturier haussa les épaules et murmura entre ses dents : petit génie! homme à préjugés!

Permettez, Monsieur, reprit l'Allemand qui l'entendit fort bien, vous êtes sans contredit la nation la plus spirituelle, la plus raisonnable et la plus éclairée de l'univers. Qui pourrait en douter? vous le certifiez vous-même. Or cette nation si supérieure à toutes les autres par l'esprit, la raison et les lumières, qu'a-t-elle fait depuis quarante ans?

Elle a tué sous elle dix gouvernements, dissipé soixante milliards, consommé sur les places publiques, sur les champs de bataille et autres lieux huit millions d'hommes pour ses menus plaisirs.

Elle a forgé quarante mille lois admirables, parmi lesquelles on se plaît à distinguer la loi des assignats, la loi du *maximum*, la loi des ôtages, la loi des suspects, la loi qui établit le tribunal révolutionnaire, je ne sais combien de lois de proscription, de spoliation, d'extermination, attestant

toutes également la sagesse et l'humanité de vos législateurs.

Elle a guillotiné un roi convaincu de n'avoir jamais permis qu'une seule goutte de sang fût versée pour sa défense ; une reine coupable de toutes les grâces ; une princesse entachée de toutes les vertus. Elle a envoyé au ciel un enfant qu'elle a fait ange par les souffrances, comme elle avait fait son père martyr par l'échafaud. Elle a immolé la science sous le nom de Lavoisier, la gloire sous le nom de Brissac, le talent sous le nom de Chénier, l'honneur sous le nom de Rosanbo, la philosophie sous le nom de Malesherbes.

Elle a crié : il n'y a point de Dieu, il y a un Dieu, il y a tout ce qu'on voudra.

Elle s'est joué de la morale comme de la religion : elle a offert des primes d'encouragement aux filles-mères, des couronnes civiques aux prêtres apostats : elle a fait asseoir le bourreau à côté du magistrat : elle a jeté Henri IV à la voirie et placé Marat au Panthéon.

Après avoir bouleversé le pays, sous le nom de régénération, elle a étendu le bienfait de ses ravages sur la Belgique, la Prusse, la Suisse, la Hollande, l'Espagne, l'Autriche, l'Italie, etc. ; en sorte que pendant vingt-cinq ans tous les peuples ont tremblé sur leurs territoires, tous les rois sur leurs trônes, toutes les religions dans leurs temples. Elle a dit : il n'y aura plus de tien ni de mien sur la terre, car tout sera à moi. Et il n'y a plus eu de tien ni de mien, et tout a été à elle.

Elle en a tant dit et tant fait qu'un beau jour l'Europe entière s'est fâchée, s'est levée, s'est armée, et on sait le reste.

L'épuisement et l'impuissance vous ont réduits à faire une halte qui vous a procuré seize ans de paix, de liberté, de bonheur et de prospérité : prodiges incontestables à tous

les yeux, excepté aux vôtres, prouvés par les faits, niés par les journaux, écrits sur le sol, effacés dans les cœurs, dignes de reconnaissance et payés d'ingratitude.

Vous avez dit. Cet état-là devient intolérable, cela ne peut pas durer. Cela n'a pas duré en effet : la grande semaine est venue.

Que voyons-nous aujourd'hui? la banque toute puissante et le commerce ruiné; les rheteurs faisant les lois et les lois conspuées; un état de paix pire que l'état de guerre; une religion reconnue et persécutée; une stricte justice se manifestant par des actes arbitraires; les droits de tous proclamés dans le pays et suspendus dans un tiers du pays; trois pouvoirs législatifs, dont le premier a été fait par le second, qu'a défait le troisième, sans que ces pouvoirs cessent d'être égaux, mystère politique, inexplicable comme tous les mystères; les droits contestés du roi citoyen, la souveraineté confisquée du peuple vainqueur; et entre ces deux puissances équivoques, au lieu d'une aristocratie appuyée sur toutes les illustrations de la France, protégée par mille souvenirs de gloire et se présentant à travers dix siècles pour se placer à la tête d'une nation belliqueuse et superbe, une aristocratie inscrite non dans les annales de la renommée, mais dans l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, toute parfumée de poivre et de canelle, qui aune de la mousseline et vend de la morue, négocie des accaparements et endosse des banqueroutes, hausse ou baisse de cinq centimes à l'arrivée d'un courrier, vivote d'un protocole ou agonise d'une émeute.

Concluons. Puisque la nation la plus raisonnable, la plus spirituelle et la plus éclairée, d'après son aveu, change incessamment la face de l'état, il faut qu'elle ait ses motifs. Quels sont-ils? qu'a-t-elle voulu jusqu'à présent?

Ce qu'elle a voulu, le voici : la liberté et l'égalité, la

gloire et la conquête, la richesse et le perfectionnement.

Qu'a-t-elle eu ? l'anarchie, l'invasion, la misère.

Total, tous les fléaux.

Appelez-vous cela du progrès ?

— Voilà qui est bien allemand, dit le manufacturier français.

— Voilà qui n'est guère français, répliqua le baron allemand.

Brifaut.

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION DE FRANCE,

PAR M. LE VICOMTE FÉLIX DE CONNY.

Tomes I et II.

Le moment est-il venu d'écrire l'histoire de la révolution de France? La question sera résolue affirmativement par ceux qui pensent qu'on peut écrire la vie d'un homme de son vivant. Il est certain que la révolution de France, commencée en 1789, n'est encore, après un demi-siècle, ni triomphante, ni vaincue, ni accomplie, ni étouffée. Elle poursuit sa marche tantôt hardie, tantôt timide, ici dans la boue, là dans le sang; souvent abattue, elle s'est toujours relevée, et son génie de destruction ne l'abandonne ni dans les succès, ni dans les revers : elle frappe comme la foudre; elle ronge comme le ver; elle dissout, elle corrompt, elle tue; elle ne bâtit que pour abattre ; elle n'élève que pour renverser; elle porte en elle-même un principe de mort pour tout ce qu'elle entreprend; mais ce principe de mort est sa vie : du jour où elle cessera de détruire, elle aura cessé d'être. Nous ne sommes point encore arrivés à ce jour de la justice de Dieu. Il luira cependant, à moins que l'Éternel ne nous ait condamnés à grossir le nombre des peuples qui ne vivent plus que dans les annales du monde.

Si je disais qu'il n'est pas temps encore de tracer le tableau de nos folies, de nos erreurs et de nos crimes, parce que nous ne sommes pas au bout, ce serait émettre une opinion inutile et peut-être funeste. Le marin n'attend pas à être rentré dans le port pour écrire l'histoire de ses voyages : il signale, chemin faisant, les écueils qu'il rencontre, les tempêtes qu'il essuie, dans l'espoir que ses observations profiteront à ceux qui se lanceront après lui dans les mêmes parages. L'historien de notre révolution est dans la même position que ce marin. Il nous montre les courants qui nous entraînent, les orages qui nous menacent, les abîmes qui s'ouvrent devant nous : si nous sommes encore assez aveugles pour ne point voir, assez sourds pour ne point entendre, malheur à nous ! Nous sommes arrivés à ces temps où un esprit de vertige et d'erreur annonce la fin des peuples comme celle des rois.

Mais tous les historiens ne sont pas animés de cette philanthropie qui cherche à éclairer les hommes pour leur enseigner la voie du salut. Il en est d'autres dont l'imagination, plutôt exaltée que corrompue, se plaît dans la peinture des agitations populaires. Ils rient comme Satan des misères humaines, et, pleins de mépris pour les vertus paisibles, ils réservent toute leur admiration pour les vices éclatants et les crimes audacieux. Ces écrivains ne se placent point sur une hauteur d'où leurs regards dominent le combat qui se livre à leurs pieds : ils se jettent au travers de la mêlée, et, témoins des grands coups qui se portent, ils arrêtent leur admiration sur des détails, sans pouvoir juger de l'ensemble et des résultats de la lutte. C'est ainsi peut-être qu'on devient un écrivain passionné ; mais ce n'est point ainsi qu'on est un bon historien. Les actions des hommes qui ont laissé un nom admiré dans les siècles ne diffèrent souvent de celles des grands criminels que par le principe qui les a inspirées. C'est

donc ce principe que l'historien doit juger avant tout ; et, s'il a le malheur de s'appuyer sur un principe faux et vicieux, sur un principe désavoué par la morale et la justice, il érigera les crimes en vertus ; et, loin de donner aux hommes d'utiles enseignements, il les entraînera dans de nouvelles erreurs, et soufflera de nouvelles tempêtes, quand sa mission serait de les prévenir.

Qu'un jeune homme, élevé loin de nos orages politiques et ne les connaissant pas même par tradition, ouvre l'histoire de la révolution française par M. Thiers : quels sentiments pensez-vous qu'éveillera en lui la lecture d'un livre où chaque page est en quelque sorte l'apologie de la révolution et des révolutionnaires ! Pensez-vous qu'il y puise une juste horreur des excès populaires et des doctrines démagogiques ? Non, sans doute. Supposez-le né dans une classe obscure, il se dira qu'il peut en sortir comme tant d'autres ont fait avant lui, à la faveur d'une commotion générale. Pour peu qu'en s'écoutant parler, il se trouve une grosse voix et de vigoureux poumons, il se croira né pour succéder à Mirabeau : si son miroir lui montre une figure repoussante, il s'en consolera en pensant que Danton n'était pas moins laid que lui, et qu'il pourra remplacer Danton. L'histoire de ce jeune homme est celle d'un grand nombre d'étourdis qui, épris de tout changement, ne seraient pas fâchés de voir recommencer un spectacle dont le seul récit enflamme leur bouillante imagination ; et comme ils regrettent de n'avoir pas assisté à la première représentation du drame, ils en redemandent à grands cris une seconde, dans l'espoir d'y jouer des rôles à leur tour. On a mis un tel soin à ne leur présenter la médaille que du beau côté, et les hommes que sous le jour le plus favorable, qu'ils semblent en quelque sorte excusables dans leur ambition insensée. Si les doctrines républicaines ont encore des partisans dans la jeunesse, nous devons sur-

tout en accuser l'historien, qui n'a pour excuse que son inexpérience des hommes et des choses : mais alors on ne se fait pas historien. Que dirait-on d'un homme qui se ferait magistrat et voudrait prononcer des arrêts sans avoir aucune connaissance des lois ?

Un autre écrivain, qui n'a pas comme M. Thiers l'excuse de son âge, et qui avait pu être témoin des faits qu'il raconte, nous avait donné depuis long-temps une histoire de la révolution. L'auteur de cette histoire, dont les dernières éditions ont subi des variantes selon l'époque de leur apparition, ne s'est pas contenté du rôle de rapporteur dans ce grand débat ; il s'est fait accusateur; et c'est armé d'une énergique indignation qu'il poursuit, avec une véhémence de jeune homme, les héros de cette sanglante époque de nos annales. Nous rendons toute justice à l'élégance et au mouvement d'un style dont l'abondance dégénère rarement en prolixité; mais nous voyons avec regret que souvent l'auteur dépasse le but au lieu de l'atteindre. Son tonnerre gronde, mais sa foudre ne frappe point : il ne fait partager ni ses affections ni ses haines ; il vise à l'effet comme s'il posait sur un théâtre, et sa déclamation nuit à son éloquence. Il paraît toujours obéir à une impression du moment et non à une conviction de tous les temps : on applaudit à ce qu'il dit, sans y croire, et on se tient en garde contre son imagination plus puissante sur lui que les faits et la vérité. —

Il se présente aujourd'hui un historien qui a sur ses devanciers l'immense avantage d'avoir une conviction que n'ont fait fléchir ni les circonstances, ni les événements : il n'a point à renier ses doctrines de telle ou telle époque, et on n'a point à lui demander si ses dernières opinions ne subiront point encore quelque transformation nouvelle : sa vie entière a d'avance répondu pour lui. Il est à cet âge où se calme le feu de la jeunesse, mais que la vieillesse ne glace point encore.

Il est parvenu à cette maturité de raison que donne l'expérience avant qu'elle arrive au dégoût et à l'ennui. Victime du fléau dont il veut tracer l'invasion, les progrès et le triomphe, il se tiendra en garde contre lui-même, dans la crainte de céder à un juste ressentiment; il n'oubliera point que les hommes dont il va parler ont été ses ennemis, qu'ils le sont encore, et la peur d'être injuste le rendra plutôt indulgent que sévère, plutôt calme que passionné. Pour se garantir du double écueil que n'ont pu éviter ses devanciers, il s'attachera surtout aux faits, qu'il jugera du haut des doctrines impérissables de la justice éternelle; il dira hautement la vérité, car il n'a aucun intérêt à la cacher, mais il la dira avec cet accent énergique que donne une conscience pure et une loyauté éprouvée. Ce n'est pas lui qui donnera au vice d'attrayantes couleurs; il le montrera, au contraire, dans toute sa difformité, heureux s'il peut arrêter sur le penchant de l'abîme les imprudents qu'on voit encore y courir!

Ce nouvel historien, dont le caractère garantit la véracité, est M. le vicomte de Conny, et le peu de mots que je viens de dire sur la manière dont il se place pour juger la révolution de France, sont le résultat de l'impression que j'ai reçue à la lecture des deux premiers volumes de son histoire. Ne connaissant les premiers malheurs de mon pays que par les récits des contemporains de ces désastreuses époques, j'ai eu long-temps peine à me persuader que ces temps fussent encore si près de nous. Nous avions vu tant de choses en peu d'années, que ces années me semblaient des siècles. Je ne pouvais comprendre notre première révolution..., mon malheur a voulu qu'une seconde vînt me l'expliquer; j'ai vu s'agiter autour de moi les mêmes passions, les mêmes folies, les mêmes erreurs.... j'ai entendu profaner, de nos jours comme alors, le saint nom de liberté, et lorsque j'ai vu apparaître sur le trône un d'Orléans et dans les rues un Lafayette,

j'ai compris qu'une même pensée unissait nos deux révolutions : 1830 m'a expliqué 1793.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux contiennent le tableau des événements qui ont précédé la convocation des états-généraux, et l'histoire de nos deux premières assemblées législatives, ces deux sœurs aînées de la Convention. Nous ne suivrons pas M. de Conny dans l'examen rapide qu'il fait des différentes causes de la ruine de la monarchie ; ce travail nous entraînerait trop loin ; et nous ne pourions donner qu'une copie décolorée de ce tableau plein de vie et de mouvement. Les faits s'enchaînent, dans ce récit, avec une clarté qui prouve que l'historien les a tous étudiés à fond ; il ne s'arrête point à de simples conjectures, à d'ingénieuses probabilités; il poursuit la vérité avec tant d'ardeur qu'elle ne peut lui échapper. Il est tellement convaincu, qu'il nous pénètre de sa conviction; je crois maintenant avoir assisté à la prise de la Bastille, aux journées des 5 et 6 octobre, à l'arrestation du Roi à Varennes; et quand je vois ce qu'étaient ces vainqueurs que l'on érige en héros, et que l'on récompense aujourd'hui plus qu'un soldat d'Austerlitz ou d'Alger; quand je pense qu'on exalte les vertus civiques d'un général qui troqua son épée de gentilhomme contre les clés de geôlier de son Roi; quand je vois la couronne de France sur le front du fils d'Égalité, je me demande s'il n'est pas des temps où Dieu abandonne les peuples à eux-mêmes, pour leur apprendre le néant de leur sagesse et l'impuissance de leur orgueil. Cet abandon de Dieu suffit à leur châtiment.

On trouvera dans cette histoire les portraits fidèles des hommes qui ont marqué leur passage à travers nos troubles politiques, soit par de hautes vertus ou par des vices éclatants, soit par des talents supérieurs ou par d'ignobles intrigues, soit par de sublimes dévouements ou par de lâches

attentats. M. de Conny les fait parler et agir sous nos yeux. Il ne prononce lui-même ni leur éloge ni leur condamnation ; il se borne à exposer les faits, et laisse ensuite aux lecteurs à porter le jugement.

Quand on voit par quels hommes les révolutions sont menées, et qu'on se dépouille, pour les juger, de tout esprit de parti, on a peine à concevoir l'empire qu'ils exercent sur les destinées d'une nation. Ils n'ont, le plus souvent, ni probité, ni talents, ni courage. La liberté pouvait-elle naître de ces assemblées dites *constituantes* et *nationales*, où deux cents hommes sans caractère étaient menés par douze hommes sans vertus, et dont le patriotisme n'était que la haine des lois? Pouvait-on attendre des lois sages d'hommes qui sacrifiaient toujours leur propre conscience à une basse popularité? Les véritables amis du peuple sont ceux qui le servent malgré lui, qui, en voulant sincèrement son bonheur, savent apprécier son ignorance, réprimer ses passions, et mépriser ses applaudissements. Tels n'étaient point les membres qui formaient la majorité dans l'Assemblée nationale ; la plupart, absolument inconnus, n'avaient eu encore aucune existence et n'auraient jamais pu en avoir une dans une société bien ordonnée ; aussi ne cherchaient-ils qu'à perpétuer le désordre qui les avait tirés de leur obscurité. Vainement dirait-on qu'ils étaient dominés par le peuple, qu'ils obéissaient au peuple. Quelque changeant que soit le peuple, il ne remue que quand on l'agite. Il ressemble aux flots de la mer, toujours paisibles quand les vents ne soufflent pas. Si quelquefois, poussé à bout pas une tyrannie insupportable, il se révolte, alors il pille, il brûle, il bouleverse, il tue ; mais il ne fait point de révolution. Quand il s'est vengé, il revient au genre de gouvernement auquel il est accoutumé; mais, s'il est mis en mouvement par des factieux, il va où on le mène sans savoir où il va.

On voit avec un vif intérêt les derniers efforts des défenseurs de la royauté dans la lutte inégale où elle devait périr; leur résistance fut plus courageuse qu'habile. M. de Conny nous peint ce Mirabeau, qui, après avoir porté le premier coup de hache au vieil arbre, ne put pas même retarder sa chute, et eut l'orgueil de dire, en mourant, qu'il emportait avec lui le deuil de la monarchie ; il nous le montre faisant plus de cas de l'admiration que de l'estime, de l'éclat que de la durée, de la fortune que de la considération.

Quant à l'Assemblée nationale, M. de Conny nous la présente toujours emportée par les besoins du moment; appelant le peuple autour d'elle et l'armant contre le pouvoir royal, lui livrant les priviléges de la noblesse et les biens du clergé, établissant toutes les bases d'une république, en conservant le fantôme de la monarchie; nous la voyons encourager, fomenter, protéger, tantôt ouvertement, tantôt en secret, tous les excès populaires, dans la crainte de refroidir un enthousiasme qu'elle avait besoin de nourrir et d'exciter; et, lorsqu'elle a voulu ensuite rétablir un ordre nécessaire pour l'exécution de ses propres décrets, elle a trouvé dans cet esprit populaire une résistance qui lui en a imposé à elle-même : elle s'est trouvée l'esclave de la puissance qu'elle avait élevée et caressée. Qu'opposer, en effet, à un peuple armé qui dit : « Je ne veux pas! ou : Je veux! » et à qui on n'a cessé de répéter qu'il était le vrai souverain, et que la loi n'était que l'expression de sa volonté?

Nous regrettons que M. de Conny n'ait pas semé dans son récit quelques-unes de ces anecdotes, quelques-uns de ces mots qui peignent les hommes de cette époque. Mais peut-être a-t-il pensé, avec raison, que tout devait être grave dans un pareil sujet, et qu'il appartenait aux mémoires historiques et non à l'histoire de transmettre à la postérité les

ridicules des hommes qui ont écrit leurs noms en traits de sang dans nos annales.

Nous espérons que M. de Conny ne nous fera pas longtemps attendre la suite de cette histoire, qui sera non-seulement un bon livre, mais encore une bonne action.

Ed. Mennechet.

PONT-PIERRE.

Quand déposerai-je à la porte de mes pères
le bâton et le manteau du voyageur?

CHATEAUBRIAND.

Laissez nos vandales démolir et raser le peu
qui nous reste du moyen âge, et tâchez de
comprendre ensuite notre vieille France.

L. VITET.

Je me suis demandé cent fois si parmi ceux des pauvres humains que Dieu n'a pas créés, avec ce que les anciens appelaient *le feu sacré*, il n'en existait pas quelques-uns qui, n'étant point organisés pour les sentiments grands et élevés, ni pour les affections nobles et poétiques, s'en dédommageaient au moins par l'absence de toute passion, de tout travers.

Après avoir bien lu, bien écouté, bien cherché tout ce qui avait été dit, pensé, écrit, sur ces êtres de second ordre, après avoir fouillé au fond de ces âmes qui se rouillent presque toujours dans leur épaisse enveloppe, j'ai appris qu'il ressortait de leur froid cerveau une protubérance plus ou moins saillante d'une manie, sans parler du faible du père Grandet, qui, avec les petites jalousies et les médisances, forme si bien la vieille empreinte de nos petites villes.

Ce préambule n'est autre que pour vous dire que moi, pauvre atôme dans cette immensité, je me trouve dans les rangs de ceux qui ont un goût, une manie, *un faible*, comme vous voudrez l'appeler; mais il faut me presser de le dire, je ne suis pas du nombre de ceux qui penchent pour le

côté trivial de la vie. Oh! non, je pardonne tout, excepté l'ignoble.

Vous comprenez alors que je ne pense pas avec le fameux réformateur, que pour être sage, *il faut aimer le vin, les femmes et les chansons* (1). Dieu me garde d'être aussi absolu dans ce genre de *morale évangélique*.

Je laisse aussi à d'autres les délices de la table, les pauvretés politiques, les tristes jouissances du jeu, les chances de l'ambition, les faux semblants du monde, et les veines espérances de célébrité. Tout cela m'est aussi indifférent que les contes du Kalif.

Je ne me place pas non plus parmi cette espèce de gens qui se croyent savants, parce qu'ils sont ennuyeux. Hélas! la science, elle-même, qu'apprend elle? que nous sommes des pygmées, que les lumières sont toutes insuffisantes ou négatives, et que c'est en vain que nous cherchons le mot de cette éternelle énigme qu'on nomme l'univers.....

Qui me dira quel est le moteur de la matière qui vit en nous, de l'âme qui nous donne l'intelligence, du temps et de l'espace dont nous n'avons point la mesure?

Qui me dira, grand Dieu, de quelles pierres précieuses, de quelles flammes célestes vous avez orné les ceintures brillantes et pourprées de Jupiter, ou le double anneau de Saturne?

Non, la science est trop vide et notre existence trop incomplète pour tirer vanité de la faible lueur qui nous éclaire.

(1) *Wer nicht liebt weib, wein, und gesang,*
Der bleibt ein narr sein leben lang.
(Distique attribué à Luther.)

Littéralement: celui qui n'aime point les femmes, le vin et les chansons, restera un fou toute sa vie.

Jetant un regard douloureux devant moi, je ne vois que désirs impuissants, qu'espérances déçues, que bonheur brisé......

Sur tout cela, je me dis voilà la vie humaine, la vie sociale; hé bien! il faut s'en faire une à soi, toute intellectuelle, solitaire et penseuse; toute indépendante des tyrannies du monde. Or la vie de *Marco-Polo* et de tous les voyageurs m'a toujours paru laisser le plus de liberté. Aussi j'aime les voyages, moi, c'est ma passion, c'est mon travers.

J'aime les voyages pour mille raisons, qu'il serait trop long de vous dire ici. Je les aime surtout parce qu'ils agrandissent la vie, parce que le corps et la pensée semblent s'emparer de l'espace. Je les aime aussi parce qu'ils laissent des impressions poétiques et profondes. Je les aime encore parce qu'ils peuvent distraire d'un noir chagrin.

Arrière ceux qui n'aiment pas les voyages, ils perdent leur temps dans un sommeil léthargique, ou gaspillent leur vie dans les petits riens du ménage, et les trivialités du foyer domestique.

Or dans mes voyages il m'est arrivé souvent de trouver de bonnes choses vieilles ou jeunes, de les conserver dans ma mémoire et de les écrire après : c'est ce qui m'a fait noter ceci. —

C'était à mon retour de Bade, cette fleur de la Forêt-Noire; je traversais les Vosges pour faire une halte avec de bons amis, chez le spirituel M. de C... qui a fait de son Bazoilles le séjour d'une hospitalité si douce, si bienfaisante, que lorsqu'on en a joui comme moi on en garde souvenir toute sa vie.

Là j'appris qu'il existait à peu de distance du village de Bazoilles, où la Meuse disparaît sous les pas, une rareté archéologique presqu'inconnue. Notre aimable hôte s'offrit

pour *Cicerone* et nous partîmes un matin. C'était le lendemain d'un excursion à Bourlémont, ce vieux, vaste et beau château des d'Anglures que remplissent si bien les d'Hennins; il faisait un temps magnifique, ce qui n'est jamais à dédaigner en voyage, et nous étions tous deux gais et dispos, ce qui ne nuit jamais en tout temps.

J'avais un vieux livre à la main et j'y trouvai ces premiers renseignements :

Vers l'an 577, le royaume d'Austrasie avait dans son partage, outre la France d'au-delà du Rhin, tout ce qui est de ce côté-ci, entre le Rhin et la Moselle, et entre le Rhin et la Meuse; puis elle possédait encore la première Belgique, dont dépendaient les villes de Trèves, Metz, Toul et Verdun, et une partie de la seconde Belgique, qui renfermait Reims, Châlons-sur-Marne, et les environs.

Au temps du bon roi *Gontran*, le royaume de Bourgogne comprenait une partie de la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Franche-Comté, presque tout le duché de Bourgogne, le Nivernais et une partie de la Champagne.

A cette époque, et encore aujourd'hui, on trouvait dans la basse Vosge (1) au penchant d'une colline, un village nommé *Pont-Pierre* (Pons-Petrum) (2).

La voie romaine qui partait de Langres (*Andomatunum*), capitale de la Gaule Celtique pour aller à Toul (*Tullum*), traversait Pont-Pierre, et aujourd'hui même cette route ro-

(1) La Vosge se distingue en Vosges des monts et Vosges de la plaine.

(2) Dont le temps, qui corrompt tous les noms, a fait *Pompierre*. Ce village est sur une petite rivière nommée autrefois en latin *Mosuna* (diminutif de *Mosa*, la Meuse), et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Mouson*, ou petite Meuse. Ce ruisseau se jette dans la grande Meuse à Neufchâteau.

maine montre ses vestiges en plusieurs endroits de ce village, qui servait de limite en 577 entre les deux royaumes dont nous venons de parler.

Qu'on se figure ma surprise lorsqu'au détour d'une rue de ce village, ignoré peut-être de tous les archéologues et antiquaires de France, je découvre le portail le plus élégant et le mieux conservé qu'ait produit le XIe siècle ou l'école romane (1).

Cette construction me parut tellement surprenante de conservation que je m'empressai de prendre des notes et de faire des recherches dont voici à peu près le résumé.

L'aspect du portail rappelle sous plusieurs rapports les édifices romains; les bas-reliefs sont encadrés dans des ornements romains, le plein-cintre et les dessins qui formaient les bourelets de la cycloïde, sont comme au temps moyen de Rome. Les palmettes et les redentures sont à l'imitation des arcs de triomphe du grand peuple. L'ellipse du portail est supportée par six colonnettes qui se rapprochent de l'époque hiératique ou sacerdotale. Leurs chapiteaux sont composés de sujets saints, d'ornements divers et spirituellement capricieux. Leur base est appuyée sur des dés qui sont plus ou moins artistement travaillés; les uns sont nus comme les socles ordinaires, les autres sont formés de corps d'enfants souples et contournés.

Deux des six colonnes qui supportent l'édifice sont unies, les autres sont chargées de redentures semblables à des ouvrages d'osier, et de reliefs imitant les dessins romains. Les seconde et troisième colonnes à main droite du spectateur, sont en quelque sorte accouplées par le haut au moyen de jolis bas-reliefs qui leur servent de chapiteaux.

(1) Un homme d'un mérite aussi distingué que modeste, M. Albert Lenoir, va publier incessamment un important ouvrage sur les monuments du moyen-âge.

Au-dessus du linteau de la porte, on aperçoit trois grands bas-reliefs représentant trois scènes du Nouveau-Testament. Ici, peu de tradition et de style romain, ou plutôt confusion de l'époque barbare, et des restes du beau temps.

Le premier bas-relief ou bas-relief inférieur montre l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem.

Le second représente la naissance du Sauveur et l'adoration des mages.

On a sculpté sur le troisième la fuite en Égypte, et le massacre des innocents.

Ces trois sujets s'expliquent avec facilité, et leurs détails sont spirituellement composés et exécutés. Les figurines qui sont très-nombreuses et leurs accessoires sont d'une naïveté dignes de la meilleure époque. J'ai trouvé plus d'art dans ce grand portail d'église, que dans les ivoires les plus précieux du temps.

Je ne puis comparer ce curieux monument qu'à de certaines parties de l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui fut fondée au VI[e] siècle par Childebert (quatrième fils de Clovis), après sa victoire sur les Visigoths, pour y déposer l'*étole de saint Vincent* rapportée d'Espagne, et qui, après la dévastation normande, fut reconstruite sous Robert-le-Pieux, telle que nous la voyons aujourd'hui.

Ce portail n'aurait qu'un intérêt d'art, bien naturel sans doute pour tous ceux qui voient avec regret nos monuments s'effacer peu à peu du sol de la France, s'il ne joignait encore un intérêt plus puissant, celui de rappeler une importante époque de nos annales.

Si nous étudions attentivement l'histoire, les chroniques, et les mœurs des premiers siècles de notre ère, ces pierres vont devenir vivantes (*vivæ lapides*), et nous dirons ce que jusqu'à présent nous n'avions trouvé textuellement écrit dans aucun livre.

Lorsque Frédégonde eut fait assassiner le roi Sigebert, dans sa tente, aprés sa victoire sur Chilperic et Gontran, celui-ci se déclara le protecteur de Childebert, fils de Sigebert et de Brunehaut.

Childebert, âgé de cinq ans, avait été sauvé miraculeusement dans une corbeille qu'on avait descendue du haut des murailles de Paris, et avait été conduit en Austrasie.

Le roi de Bourgogne, Gontran, ayant perdu ses deux fils, pensa alors qu'il ne suffisait pas d'avoir reconnu et proclamé cet enfant roi d'Austrasie, mais qu'il fallait encore par une cérémonie publique adopter son neveu pour son allié et son successeur.

Il écrivit en conséquence à Childebert et partit à sa rencontre, tandis que le neveu, accompagné des seigneurs austrasiens, quittait aussi sa capitale pour se rapprocher de son oncle. Tous deux se réunirent à Pont-Pierre, limite des deux royaumes (1). Gontran fit asseoir publiquement Childebert à côté de lui sur son trône, puis élevant la voix au milieu des seigneurs et guerriers qui l'entouraient, il dit : Roi d'Aus-
» trasie, soyons couverts d'un même bouclier, et qu'une
» même lance nous défende. »

Dans ces premiers siècles de notre ère, on n'élevait plus d'arcs de triomphe, ni de colonnes emblématiques, pour transmettre à la postérité le souvenir d'un grand événement, mais on croyait arriver plus sûrement à la reconnaissance publique, et faire un acte qui rachetait mieux les péchés dont on était alors si peu sobre, dans tous les genres, en édifiant pieusement des églises, dont les campagnes surtout étaient privées,

(1) Voyez Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. 5, ch. 18. — Id. Dom Ruinart, note sur Grégoire de Tours, édition de 1699, au bas de la page 231. — Id. Commentaires de César, Paris 1809, t. 2, p. 228. — Id. Histoire de France, Paris 1723, t. 1, p. 195. — Id. Dom Calmet, Histoire de Lorraine, Nancy 1728, t. 1, f. 343.

et en dotant des monastères; car si d'un côté l'Eglise naissante manquait de temples pour réunir les fidèles, de l'autre les prêtres manquaient pour célébrer les saints mystères.

Aussi Dagobert, qui régna sur la France depuis 638 jusqu'en 656, comprit-il l'impérieuse nécessité de multiplier les uns et les autres, surtout en Alsace, et dans les provinces éloignées.

Pour perpétuer donc la mémoire de cette adoption, qui rendit Childebert le monarque le plus puissant de l'Europe, à la mort de Gontran (28 mars 593) le roi de Bourgogne, qui aimait à consacrer les actes remarquables de son règne par d'utiles et pieuses fondations (1), fit édifier cette église de Pont-Pierre, et les meilleurs artistes du temps furent appelés pour lui donner la plus grande et la plus durable importance. Les guerres trop fréquentes sur les limites des provinces mutilèrent ou firent disparaître le monument primitif, mais la pensée pieuse qui l'avait fait élever devait survivre à tous les désastres: il fut réédifié au XIe siècle. Car dans ces temps on reconstruisait à la paix ce que les guerres avaient détruit, tandis qu'aujourd'hui, dans le calme et la sécurité

(1) De la bonhomie, de l'attention pour ses sujets, une douce familiarité dans sa cour, de la considération pour le clergé, des fondations pieuses, un grand respect pour la religion, tout cela réuni, malgré les exécutions cruelles, trop communes et trop pardonnées dans ce temps, lui a fait donner le surnom de Bon. On dit *le bon roi Gontran*; quelques légendes le qualifient même du titre de saint. (Histoire de France, par Anquetil, Paris 1817, t. 1, p. 314.)

L'adoption de Childebert, roi d'Austrasie, par Gontran, roi de Bourgogne, eut lieu vers 577; elle fut renouvelée en 585, et encore confirmée en 587 par le traité d'Andelot. Gontran, placé vers la fin de son règne entre les crimes odieux de Frédégonde et ceux moins prouvés de Brunehaut, cherchait à conserver une balance égale entre les deux rivales, ne pouvant se décider à en sacrifier aucune, et les ayant toutes deux pour ennemies.

du Vandalisme, nos vieux châteaux, nos vieilles églises, tombent fauchés par les bandes noires. Fontevrault, *protégée* par le gouvernement, n'est pas même respectée; Fontevrault! la célèbre, l'historique, la royale abbaye, dont le nom se voit à presque toutes les pages de nos chroniques. Fontevrault aux royales abbesses: Fontevrault où tant de rois dorment du sommeil éternel : Fontevrault la merveille aux cinq églises maintenant si mutilées, aux cloîtres profanés, aux dortoirs flétris, aux beaux vitraux brisés : Fontevrault qui redemande sa couronne de vierge, et ses inappréciables statues d'Aliénor de Guienne et de son mari Henry II d'Angleterre, de Richard-Cœur-de-Lion, et d'Isabelle, femme de Jean-sans-Terre :

Fontevrault enfin, pour comble de sacrilége, est culbutée et *arrangée* en prison ! ! ....

Caché au milieu des Vosges, ignoré de l'administration, ne pouvant servir à une filature, ou à une écurie, le beau monument de Pont-Pierre a échappé à la dévastation générale. Semblable à ces précieux diptiques que l'habile Giroux vient de rendre aux arts dans toute leur jeunesse et toute leur pureté, ce vieux portail, après avoir subi les chances des révolutions et les ravages de huit siècles, surgit encore frais et intact comme au premier jour (1). Aussi mon admiration pour cette fondation de Gontran m'a-t-elle porté à lui consacrer ces lignes, en songeant surtout que ces fragments historiques du vieux temps rappellent si souvent

(1) En 1793, un brave homme du village apprenant qu'on mutilait les *saints*, alla dans la nuit recouvrir d'un épais enduit de plâtre, toute la façade de l'église, et sauva ce monument. Nous nous servons improprement du mot *façade* pour rendre notre idée, attendu que l'église ayant été rebâtie et restaurée à diverses époques, ce beau portail qui fait face au nord, où passe la voie romaine, ne forme plus qu'une porte latérale de l'église.

les mœurs de cette nation gauloise, la plus épique des nations; celle dont les guerriers gravirent le Capitole pour étouffer l'aiglon romain dans son aire, et dont les descendants passèrent les mers pour délivrer le tombeau du CHRIST.

La vue d'une ruine antique m'a fait bien des fois comprendre le passé, comme une inspiration d'en haut me fait souvent deviner l'avenir.

Plus d'une fois aussi, en considérant la fraîcheur native de ces monuments pour lesquels le temps est moins impitoyable que la main de l'homme, la tristesse est venue me surprendre malgré moi, en comparant la durée des choses matérielles à la misérable fragilité humaine, à ce souffle passager de ces êtres créés à l'image de l'Etre puissant et éternel!...

Et mon admiration s'est évanouie alors comme un doux rêve terminé par un soupir d'angoisse, comme une espérance flétrie dans sa fleur!...

Car il se perpétuera encore pendant longues années ce souvenir si intact d'une pensée chrétienne que j'ai essayé de restituer. Et dans l'avenir il se trouvera sans doute quelqu'homme studieux, qui ira un jour explorer Pont-Pierre et son vieux monument si pur de conservation. Dans ce temps-là, aussi, sera oublié depuis longues années l'écrivain qui le signala le premier; car, pour lui, les herbes auront facilement recouvert la pierre sous laquelle seront renfermées sa poussière et sa pensée. MORTEMART.

PAULA,

ROMAN,

PAR J. DE SAINT-FÉLIX.

LIVRE PREMIER.

I.

LE RIVAGE DE LA MER.

Quel serment vous faut-il, Paula? je vous le jure,
Par ma mère au tombeau, par votre âme si pure,
Par la main qui jadis vous berçait dans la nuit,
Par la lune qui monte et l'ange qui la suit,
Vous porterez mon nom et vous aurez mes armes !
—Je vous crois, monseigneur.—Et pourquoi donc ces larmes?
Vous ai-je jamais fait de chagrin ?— Monseigneur,
Me défendez-vous donc de pleurer de bonheur ?
— Ah ! voilà ma Paula. Soyez la bienvenue,
Colombe qui sur moi descendez de la nue ;
Vous êtes un enfant candide, un lys du soir,
L'étoile de la mer, l'ambre de l'encensoir....

— Ferdinand, l'avenir est encore bien sombre;
Dans mes rêves ce sont des fantômes sans nombre,
Toujours; et la raison elle-même souvent
Me force de jeter tout mon espoir au vent.
Mon père est un marchand de Naples; et le vôtre...
Est un très-grand seigneur.— Eh bien! l'un grandit l'autre.
—Mais que vous disait donc le vieux duc ce matin?
—Jamais je ne le vis plus sec et plus hautain.
« Que le monde est à plaindre, en les temps où nous sommes,
De tomber dans les mains des fats, nos jeunes hommes!
Disait-il; je suis vieux, mais vous, à vos vingt ans,
Vous ne rêvez que chasse et bal... beaux passe-temps!...
Même on dit, et ceci ne m'enorgueillit guère,
On dit qu'il vaudrait mieux que vous fissiez la guerre...
A l'heure où vous allez le soir au bord des eaux,
Il est rare, monsieur, qu'on trouve des oiseaux...
Sa majesté veut bien doter votre cousine
Qu'elle aime, qu'elle honore et qu'elle vous destine.
Ainsi mon Aglaura, cet ange aimé des cieux,
Deviendra votre femme et fermera mes yeux. »
Vos deux petites mains tremblent et sont glacées!...
Les choses cependant se sont très-bien passées:
Allons, rassurons-nous. — Oh! mon rêve était noir!
Qu'avez-vous répondu? — J'ai dit qu'à mon devoir
On me verra toujours obéir. — A merveille!...
Et vous venez conter à moi chose pareille?
—Vous m'avez demandé toute la vérité.
—Me voilà donc perdue!... Ah! quand j'ai tout quitté,
Quand j'ai trompé pour vous mon père et ma famille,
Vous, ingrat!...— Mais voyez cette petite fille,
Comme sa tête tourne et se perd follement!
—Ingrat! — Chère Paula! — Quel infernal serment!
Allez, soyez bon fils, allez, timide esclave!

Moi j'aurais défié le Vésuve et la lave,
Défié les bourreaux et le bûcher pour toi...
Dieu lui-même... Mon Dieu, que j'étais folle, moi !
—Voulez-vous m'écouter ?... Êtes-vous emportée ?...
—Dans quel abîme, ô ciel ! m'as-tu précipitée !...
—Dieu, qui m'avez donné tant de nuits sans sommeil,
Qui lisez dans mon cœur comme dans le soleil,
Vous, éternel flambeau d'où nous vient toute flamme,
Vous, témoin de l'orage enfermé dans mon âme,
Répondez, quel devoir ai-je juré, grand Dieu!
Qu'ai-je voulu sceller avec un sceau de feu,
Et quel projet couvait au fond de ma pensée
Dont cette femme puisse un jour être offensée ?
Ange, ne voix-tu pas que mon devoir, mon sort
Est de t'aimer toujours, toujours, jusqu'à la mort.

Ainsi les amoureux se parlaient près de l'onde,
Oubliant et la ville et la mer et le monde,
Quand derrière eux, dans l'ombre et sous des lauriers verts,
Retentit tout à coup comme un rire pervers :
— A moi ! dit Ferdinand ; quelle audace inouie ?...
Mais l'apparition s'était évanouie.
Les matelots et lui remirent leur couteau
Dans leur ceinture rouge ; et, couvert d'un manteau,
Ferdinand s'en revint à sa belle éplorée :
— Quelqu'un nous écoutait. Par ta tête sacrée
Je veux le découvrir et le tuer, le chien,
Serait-il Turc ou Maure, Anglais, Autrichien,
Mamelouk consommé dans l'art du cimeterre,
Je jure qu'il mordra sous mes talons la terre.
Venez, Paula. — Seigneur, où donc ? — En pleine mer,
Où l'espion ne peut ramper. Soupçon amer !
Quelqu'un nous écoutait...— Mais l'heure est avancée ;

Duc, regagnons la ville. — Et c'est là ma pensée.
Salvator, Carcala, mes joyeux matelots,
Aux rames! et montrez comment on fend les flots.

II.

LE MAGASIN DE CASSINI.

Or, Monte-Cavallo, seigneur napolitain,
S'était épris d'amour encore à son matin.
Celle qu'il adorait, vous venez de l'entendre :
Jamais plus rare oiseau, jeune fille plus tendre,
Jamais plus jolis pieds dans petits brodequins,
Ni jamais on ne vit sur les bords africains
S'élever un palmier plus droit et plus flexible,
Jamais dans corps plus frêle une âme plus sensible.
Lui, portait sur le front son esprit rayonnant.
Il aimait, lui, la mer et le canon tonnant,
Le bal et le cartel... et pour un gant de femme
Il aurait traversé la mitraille et la flamme.
Nul ne tenait plus fort six chevaux dans sa main,
Et ne rasait plus droit les fossés du chemin;
Du reste peu lettré, mais dans sa fantaisie
Essayant quelques vers de folle poésie ;
Craignant Dieu, croyant tout, et, comme Raphaël,
Regardant sa maîtresse et méditant le ciel.

Le lendemain du jour, où sur la mer tranquille
Les deux beaux jeunes gens revinrent à la ville,
Le marchand Cassini fut enchanté de voir
Le seigneur Ferdinand entrer dans son comptoir.
Ce furent des saluts de haute politesse.

— Monsieur le duc, bon Dieu, comment va votre altesse?
Un fauteuil au seigneur de Monte-Cavallo.
Quel honneur pour nous tous!... Holà! mon fils Carlo,
Allez chercher ma femme et ma fille; allons, vite;
Annonçons-leur quelle est notre belle visite.

Ferdinand répondait de son mieux; Cassini
Renvoyait les chalands: — Laissez-moi, j'ai fini...
Croyez-vous que de vous il faut que je m'occupe
Quand monseigneur est là? me prenez-vous pour dupe?...
Mais j'oubliais: comment se porte monseigneur
Votre père chéri? — Vous lui faites honneur;
Malgré l'âge et la goutte, il est très-vert encore.
— Un beau vieillard, seigneur! vermeil comme l'aurore.
Je suis bien son marchand depuis plus de trente ans.
Ce seigneur là n'a pas changé... C'est l'ancien temps:
Chez lui c'est toujours luxe; un palais magnifique,
Fauteuils dorés, brocart... ô ma belle pratique!
Rien d'assez cher... payant comme un roi; c'est toujours
Habits brodés d'argent et manteaux de velours.
Quel beau vieillard, mon Dieu! Dites à son altesse...
— Oui, cher monsieur. Mais j'ai quelque chose... — Eh! quoi? qu'est-ce?
Tout est à vous ici. — Tout, Cassini? — J'ai dit
Tout. Moi, vous refuser! je serais un maudit.
Parlez. — Ah! mon ami, ce dont j'ai grande envie
C'est une étoile aux cieux que long-temps j'ai suivie.
— Altesse, vous raillez. Voyons, est-ce drap d'or
Qu'il vous faut? des velours, batiste, ou bien encor
Quelque doux cachemire à donner à la belle
(Nous sommes seuls) qui fait la petite rebelle?
Hem! ai-je mis le doigt sur votre plaie?... Allez
Le vieux duc n'en saura jamais un mot; parlez.

— Oui, mon cher Cassini, j'aime un ange, j'adore
Un beau lys odorant que le matin colore.

(Il lui montre des cachemires.)

— Voici tout ce que l'Inde a produit de plus doux;
Quelle laine! voyez; touchez-vous, sentez-vous?
— La vérité toujours habite sur ses lèvres,
La vertu dans son cœur. — Laine de fines chèvres,
Laine filée et teinte en son pays natal:
Prenez, c'est un trésor, un schall oriental.
— Vous ne m'écoutez pas. — Si, monseigneur. — De grâce,
Cassini, mettez-vous un moment à ma place.
Je la veux épouser; mon père n'en sait rien
Et veut me marier d'autre part. — Je vois bien
L'obstacle; c'est le père et non la demoiselle.
— Eh! vous y voilà. — Bien: et de quel rang est-elle?
— Mon Dieu, puisque je veux l'épouser, sur l'honneur
Elle sera du mien bientôt. — Non, monseigneur,
Vous n'épouserez pas. — J'épouserai, vous dis-je.
— Vous n'épouserez pas; car rien ne vous oblige:
Épouse-t-on jamais une demi-vertu?
Êtes-vous fou, seigneur?... — Cassini, que dis-tu?
De Tarente à Milan, dans toute l'Italie,
Nulle à tant de beauté tant de vertu n'allie.
— Écoutez, j'aime trop votre haute maison
Et vous, pour ne vous point parler un peu raison.
Toujours un amoureux adore un pur archange,
Une colombe douce, un brin de fleur d'orange,
Un bijou... Le temps vient, l'amoureux dégrisé
Tourne le dos et part; car son dieu s'est brisé.
N'épousez pas. Ayez maîtresses, c'est plus sage.
Pour choisir votre femme attendez un peu d'âge.
— Mais Cassini, pourtant, si je vous la nommais,
Vous seriez dans mon sens... — Non, monseigneur, jamais.

— Si cette fille avait des parents, gens honnêtes,
Famille de marchands aisés, comme vous êtes...
— Par tous les saints du ciel, par tout le paradis,
Ne déshonorez pas un confrère ! je dis
Que votre âme, seigneur, est trop haute et trop belle
Pour le frapper au cœur d'une arme si cruelle.
On épouse l'honnête, on laisse le poison,
Toujours l'honnête fille est de bonne maison...
Prenez-la. — Cassini, celle que j'ai dans l'âme
Se nomme... Qui vient là ? — Monseigneur, c'est ma femme.

III.

En ce moment entrait madame Cassini,
Grosse femme aux yeux noirs avec un air béni ;
Dévote par nature et bonne, charitable ;
Donnant aux mendiants le reste de sa table.
Cassini l'adorait, l'admirait... Celle-ci
Le guidait et parfois le gourmandait aussi.
Elle vint et ce fut un coup de Providence
Qui sauva Ferdinand d'une grande imprudence.
D'abord elle lui fit trois saluts en entrant,
Que l'altesse rendit d'un air très-révérend.
— Monsieur le duc ! — Madame ! — Un grand salut encore.
— Monseigneur Ferdinand aujourd'hui nous honore.
Mon mari vous a-t-il montré tout ce qu'il a ?
— Madame, il nous manquait beaucoup, mais vous voilà.
— Beau langage de cour !... — Sachons de vos nouvelles.
Comment va la poitrine ? — Hélas, je suis de celles
Que le vent de la mort emporte avant le temps...
— Non, ma chère, pour vous l'été n'est qu'un printemps !
Nous ne sonnerons pas encor vos funérailles.

— Oh ! les maris ! ce sont des tigres sans entrailles.
— Madame, vos enfants... — Oui, monseigneur, pour eux
Je vis uniquement. — Et vous en avez?... — Deux.
— J'aperçus votre fille un jour dans une église ;
Quelqu'un me dit son nom... Elle s'appelle Élise,
Je crois.— Non, monseigneur ; son vrai nom est Paula.
— Ah ! Paula ; j'oubliais : beau nom que celui-là !
N'aurai-je pas l'honneur de voir mademoiselle ?
— Quelle grâce ; vraiment, l'honneur sera pour elle :
Tout justement voilà qu'elle descend. (*A sa fille*) Amour,
Approchez. Monseigneur vous aperçut un jour
A l'église : souvent vous y restez, cher ange,
Un peu trop tard ; j'ai peur que cela ne vous change...
Vous êtes quelquefois d'une telle pâleur !...
Cette rose jadis avait tant de couleur !
— En vérité, madame, il n'est pas de duchesse
Qui n'enviât ce teint. — Des mots charmants sans cesse !
(*A sa fille.*)
D'un peu d'audace, enfant, ne peux-tu donc t'armer ?
— Mademoiselle a peur ? — Oui, de trop vous aimer,
Répond-elle tout bas. — Elle est effarouchée,
Comme une biche au bois par un chasseur touchée !
— Mesdames, voulez-vous venir voir aux flambeaux
Les joutes que dimanche on donne sur les eaux ?
Toute la ville y va : le roi même en personne
Doit au vainqueur des jeux offrir une couronne.
Allons, vous acceptez ? Vos yeux ont-ils dit *oui*,
Madame ? Cassini n'ose prendre sur lui.
— Le pauvre homme ! — Eh bien donc ?... — Monseigneur,
que de grâces !
— Non. Ma barque contient fort aisément six places.
A dimanche. Je suis charmé de vous l'offrir.
— Que faire pour vous être agréable ? — Venir.

IV.

LA RADE.

Le dimanche arriva pour les joutes splendides.
Jamais nuit ne monta dans des cieux plus limpides.
Et la zône lactée et le char d'Orion,
La Vierge, les Jumeaux enlacés, le Lion,
Saturne et ses anneaux, la grande Ourse polaire,
Et le Dragon toujours se tordant de colère,
Et tant de mondes d'or qui restent inconnus,
Tous au bleu firmament ce soir étaient venus;
Tous, ainsi que des rois conviés à la fête,
Secouaient dans l'éther les brillants de leur tête.
Mais la mer !... elle ouvrait ses immenses bassins
Aux gondoles de feu fourmillant par essaims.
Oh ! c'était bien la mer de Naple et de Messine,
La mer que traversait la galère latine,
Quand au retour des fleurs, dans le mois de maïa,
L'empereur voyageait de Falère à Baïa.
Ondes, fraîches amours de ces rives dorées,
Toujours on vous verra du poëte adorées !

Dans la rade éclataient cinquante mille voix ;
La chaloupe, l'esquif, tout voguait à la fois.
Les bateaux de Salerne et les longues gabares,
Et les briks pavoisés d'où sortaient des fanfares.
Les gros vaisseaux restaient immobiles, rangés
Avec tous leurs marins aux vergues étagés,
Leurs mâts illuminés et portant des trophées,

Pareils à des châteaux élevés par les fées.
A l'un d'eux fut hissé le royal pavillon.
Alors on entendit comme un grand tourbillon;
C'était le roi de Naple arrivant dans la rade
Au bruit des longs *vivat* et de la sérénade;
Puis le canon, enfin les jouteurs sur leurs bancs,
Debout, la pique en main, le front ceint de rubans.

Une barque passait, leste, bariolée;
De deux lanternes d'or elle était étoilée;
La voile de son mât n'avait pas d'écussons
Comme d'autres bateaux de puissantes maisons :
Pourtant ses deux rameurs, de bonne mine, alertes,
Sur l'épaule portaient de riches vestes vertes,
Et des filets d'acier brillaient dans leurs réseaux.
Comme un jeune dauphin elle fendait les eaux;
Et lorsqu'elle passa sous la royale poupe,
Le prince demanda : « Quelle est cette chaloupe? »
Mais en vain le vieux duc de Monte-Cavallo
Prit sa longue lorgnette et la fixa sur l'eau;
Il ne put pas nommer la nouvelle venue,
Dont la livrée était à ses yeux inconnue.
Le roi questionnait : un page du palais
Répondit que l'esquif était d'un jeune Anglais.
Alors le prince dit à Marcus de Candore
Placé derrière lui : « Je veux savoir encore...
» Allez, comte Marcus, bien vite et dites-moi
» Le nom de ce jeune homme. » — Il obéit au roi.
Candore et deux rameurs se mirent à la suite
De l'esquif inconnu qui s'enfuyait si vite;
Enfin, las d'être ainsi chassé de tous côtés,
Le maître de l'esquif dit aux siens : « Arrêtez. »
Et parlant à Marcus : — Ce métier vous honore!

Et qui donc fait celui du colonel Candore?
— Jeune homme, dit Marcus, ne vous emportez pas;
C'est par ordre du roi que j'ai suivi vos pas.
— Raison de plus, monsieur... — Un enfant de votre âge
Doit en parlant à moi mesurer son langage.
— Ah! trêve de conseils... — Jeune homme, nous verrons.
— Allez donc, colonel; gagnez vos éperons. —
Le comte s'en revint tout rouge de colère
Et nomma Ferdinand au roi. — Monsieur son père,
Reprit le prince, il est un peu vif, notre enfant.
Au reste, on conçoit bien qu'il soit si triomphant:
Au dire de Marcus, la belle qu'il promène
Est un petit archange; elle a des yeux d'ébène,
Une taille!... Ah! cher duc, il est plaisant, ma foi,
Que vous, vous appreniez ces choses par le roi.

Le vieux duc ne dit mot et regarda la rade,
Couvant pour le galant une chaude algarade.

Or, la fête finie, il était bien minuit:
Les flottilles alors nagèrent à grand bruit;
Les fanfares, les cris, tout regagna la ville;
La brise était si fraîche et la mer si tranquille
Que le duc Ferdinand instamment convia
Ses hôtes à voguer jusqu'à l'île Ischia.
Madame Cassini consentit avec joie;
Et l'on tourna la proue et la voile de soie.

Comme un bouquet de fleurs dans un bassin d'argent,
Comme une Néréide autrefois surnageant,
Ainsi, douce Ischia, vous sortez de vos ondes.
Vous perdîtes un jour vos dieux, vos nymphes blondes...
Mais vos cygnes amis, vos bois, vos pommes d'or,
O ma belle Ischia, vous les avez encor.

Et lorsqu'on amara la barque sur la rive,
Cassini demanda : — Qu'est-ce donc qu'il arrive ?
Où nous conduisez-vous, monseigneur Ferdinand ?
Le duc : — Avez-vous peur ? — Non. Mais c'est surprenant.
Ferdinand les guidait aux clartés de la luue
Vers des saules pleureurs plantés sur une dune ;
De là dans un vallon, enfin dans un enclos,
Ils entrèrent tous quatre et les deux matelots :
Là, des ifs, une croix, une noire chapelle.
— Ah ! seigneur duc, ici ma frayeur est mortelle...
S'écria tout à coup la dame Cassini.
— Allons, dit Ferdinand, le chemin est fini.
La porte était ouverte. Au milieu de l'église
Promenait à pas lents un moine en robe grise.
Dix chandeliers d'argent flamboyaient sur l'autel.
Le prêtre s'avança, sérieux, solennel,
Demandant à l'altesse : — Avez-vous votre monde ?
— Oui. — La porte gémit sous la voûte profonde
Et se ferma soudain. Alors le duc, l'amant,
Debout devant l'autel, cria : — Je fais serment
Par ce tombeau de marbre et par l'eucharistie,
Vivante devant moi dans la très-sainte hostie,
Je jure que je prends la femme que voilà
Pour légitime épouse. A vous, jurez, Paula. —
Cassini s'élançant sur les marches de pierre :
— Faites tomber sur moi la voûte toute entière,
Cria-t-il ; voulez-vous souiller mes cheveux blancs ?
Monseigneur, à vos pieds regardez-nous tremblants...
Me trompez-vous ? parlez : Ceci n'est-il qu'un piége ?
Jeune homme, jouez-vous ici du sacrilége ?
Ce prêtre... quel est-il ?... Oh ! voyez, monseigneur,
J'ai vécu soixante ans sous le toit de l'honneur...
Par pitié tuez-moi... mais respectez ma fille. —

Ferdinand répondit : — Suis-je donc de famille
Où l'on tend des lacets dans la nuit aux passants ?...
Vieillard, relevez-vous. Par les anges puissants,
Par ma mère ici froide et le Dieu qui m'écoute,
Je te livre mon sang, verse-le goutte à goutte
Si je ments... Mon amour, ma flamme, tous mes vœux,
C'est ta fille... Vieillard, je l'aurai, je la veux.
— Votre père, seigneur, qu'il vienne, votre père,
Alors... — Il vaudrait mieux toucher une vipère
Que d'amener ici le vieux duc... Oh ! crois-moi,
Sauve ta fille ; va, je l'aime plus que toi.
Quoi donc ! quand je pouvais hier, à la même heure,
Aller te l'enlever au seuil de ta demeure,
La prendre dans mes bras et si loin l'emporter
Que ni juge ni roi n'auraient pu me l'ôter ;
Quand je viens à l'autel, en face de toi-même,
Lui poser sur le front mon ducal diadème ;
Quand je la mets si haut que les dames de cour
En pâliront d'envie et de douleur un jour...
Toi, tu viens te jeter entre nous avec rage ?
Ah ! tête à cheveux blancs, à quoi te sert ton âge ?
Aveugle, que fais-tu de tes yeux sans regard ?
Et quel est le plus fou du jeune ou du vieillard ? —
Alors vers Cassini s'avança le saint prêtre,
Et lui dit : — Vous devez, monsieur, me reconnaître.
Et le pâle marchand tombant à ses genoux,
S'écria : — San Lucar ! oui, père, c'est bien vous. —
On amena Paula, tremblante, sans parole ;
Et le prêtre à l'autel revêtit son étole.
Les deux témoins étaient Salvator, Carcala,
Les matelots du duc. Le prêtre leur parla
Du secret à garder, de leur sainte promesse...
Puis en chasuble blanche, il commença la messe.

Au dernier évangile il reçut deux serments,
Et bénit les anneaux des deux jeunes amants.
— Au nom de Jésus-Christ, duc, voici votre femme,
Dit-il ; et votre époux, le voilà, vous, madame.

LIVRE SECOND.

I.

LE PALAIS.

Un grand salon carré, des fresques au plafond,
Des candelabres d'or aux angles ; dans le fond
Des portraits d'autrefois, orgueilleux de leur cadre ;
On voyait commandeurs de Malte et chefs d'escadre,
Duchesses de la cour en robe de satin ,
Raides dans leur corset, avec un œil lutin ;
Des prélats empourprés, aux jambes violettes ;
Des généraux, et puis vingt autres épaulettes.
Tels étaient les aïeux. — Sur des sophas, en long,
Quatre fraiches beautés causaient dans le salon.
L'une était la marquise Isabelle d'Albane,
L'autre Carolina, de famille toscane,
Héritière promise au premier chambelland ;
La troisième, lady Clary, du Cumberland,
Anglaise aux blonds cheveux, frémissante et lutine ;
Et pourtant chaque jour mourant de la poitrine,
A son dire du moins, ainsi que l'on verra.
La quatrième enfin, la divine Aglaura.
Au palais de son oncle elle était souveraine,

Et jamais en effet une aussi douce reine
Ne porta sur le front autant de majesté
Sous un bandeau de grâce et de virginité.
Or, ces dames causaient, comme elles font entre elles,
De chacun et de tous, de mantilles nouvelles,
Et de bals et de chant.... sans compter les secrets
Jurés et dévoilés en petits mots discrets.
O les divins enfants, les douces créatures
Dont le cœur est toujours amoureux d'aventures!
A nous, que nous faut-il? un froid raisonnement
Sur la chose publique ou le roi du moment....
Un journal, un calcul, quelques chiffres de bourse,
Ou le nom du cheval, premier prix à la course,
Que sais-je? un gros dîner, un maréchal à voir,
Ou quelque associé fâcheux à recevoir....
Grand Dieu !... mais les récits merveilleux sous le chêne,
Les nuits passant aux cieux en chariot d'ébène,
Les grands soleils couchants, les brises de l'été,
La dame châtelaine et son page enchanté,
Les chasses aux flambeaux, le lac, les cors étranges,
Qui parlent dans les bois comme la voix des anges,
Cette sphère idéale où l'on rêve toujours....
Les femmes seulement y placent leurs amours.

On entendit ouvrir la grande galerie
Et quelqu'un arriver. Cessant la causerie,
Chacune alors remit un peu d'art à son front
Pour voiler ce qui passe aujourd'hui pour affront;
Quelque innocente image au fond du cœur cachée
Qui malgré nous toujours y demeure attachée.
Mais Ferdinand entra : ce furent de grands cris.
—Venez duc, — duc venez.... il est un peu surpris
De nous trouver ici toutes les quatre ensemble

Pour le juger.—Voyez comme il hésite et tremble.
— Oh ! son cœur bat bien fort. — Moi ? je ne tremble ainsi,
Mesdames, qu'en voyant tant de grâces ici.
—Monsieur le duc, lui dit la marquise Isabelle,
Ne pourrait-on savoir qui portait la nacelle
Que Marcus de Candore arrêta, vous savez?
Est-ce un secret ? — Mon Dieu, mesdames, vous l'avez
Ce secret. — Non, vraiment ! (dit à son tour l'Anglaise.)
Le nom de la beauté d'hier, ne vous déplaise ?...
—Milady, le monsieur est un vieux professeur
Que j'avais autrefois, et la dame est sa sœur.
—Quant à l'autre visage?... — Ah ! milady, de grâce.
— C'était un professeur aussi ? de quelle classe ?
— Un démon familier vous tente ce matin,
Madame. — Et ce docteur vous parlait-il latin?

Vinrent des questions et des rires encore.
Mais la seule pensive et triste était Aglaure,
Enfant qui pâlissait et détournait les yeux.
C'est que la dame anglaise aux cheveux merveilleux
Sous le beau ciel de Naples oubliait sa patrie....
Et la mer n'était pas sa seule idolâtrie.

Soudain avec Marcus le vieux duc arriva.
On devint sérieux, et chacun se leva;
— Mesdames, Ferdinand vous contait, je parie,
Qu'avec un séraphin bientôt il se marie ?...
J'ai reçu ce matin les compliments du roi,
(Ajouta le vieillard) : un père heureux, c'est moi.
—Votre fils, dit l'Anglaise, hier dans la nacelle
A son cher professeur donnait cette nouvelle?
—Oui, madame ! reprit le jeune homme à son tour.
—Fort bien; et vous parliez aussi du même amour,

L'autre soir, aux lauriers qui bordent le rivage?
Vous ne craignez donc pas les échos de la plage?
Marcus en connaît un qu'il dit bien étonnant.
— C'était lui!... (murmurait à part lui Ferdinand.)
Voyons, comte Marcus, dites-nous donc la chose,
Ajouta le jeune homme. — En vérité, je n'ose.
— Osez, comte Marcus; osez, mon colonel!
(Lui disait-il plus bas), as-tu peur d'un cartel?...
— Vous le voulez, reprit Marcus. Soit! au rivage
Promenant l'autre soir, je vis sous le feuillage
Un fantôme glisser. Je m'arrêtai, certain
Que le drôle n'était qu'un chef de brigantin,
Un pirate à l'affût.... que sais-je encor, mesdames?
Bon, me dis-je, il faudra mesurer nos deux lames.
J'approche; mais voilà que le chef des forbans
Dans ses cheveux portait des coques de rubans,
Et velours à la taille et longs pendants, tout comme
Les filles des marchands de Naples et de Rome....
— Eh quoi! dit Ferdinand, conter vos rendez-vous!...
Pourquoi ne pas nous lire aussi vos billets doux?
— Bien! bien! reprit le duc en cheveux blancs, j'espère
Que mon fils sait parler comme ferait son père.
Déjà le mariage agit sur sa raison.
Viens, mon ami, ma gloire, honneur de ma maison!...
Il lui tendit les bras: — Mon Ferdinand, Aglaure,
Laissez-moi vous unir, beaux anges que j'adore.
Eh! que ferais-je donc sans vous, mes deux enfants?
Là, sur mon sein venez, trésor de mes vieux ans.
Mesdames, prenez part à ma dernière fête,
C'est le dernier laurier dont je pare ma tête.

Arriva Cassini: — Monseigneur, pardonnez
Si j'entre en ce costume.... — Allons, allons, venez.

Je vous ai fait mander.... c'est pour un mariage;
Et vous allez me faire un gros compte, je gage.
Étoffes à meubler mes salons, grands tapis,
Drap de soie et brocart.... je dois dire *tant pis,*
Vous *tant mieux;* c'est ainsi que tout va sur la terre. —
Mais Cassini tremblant sous le coup de tonnerre
Répétait : — Mariage! — Eh bien, oui; vous voilà
Consterné comme si l'on vous prenait Paula,
Votre fille charmante. Oui, mesdames, sa fille,
Une étoile, un joyau pour toute sa famille.
A nous deux, Cassini. — Monseigneur, voulez-vous
Me dire auparavant le nom des deux époux?
— Volontiers, les voici. — Le duc montrait Aglaure
Et Ferdinand auprès de monsieur de Candore;
Si bien que le marchand, par un rare bonheur,
Prit Marcus pour l'époux. Alors : — Oui, monseigneur,
Cassini se mettra tout à votre service.
Commandez, me voilà. — C'est parler! votre office
Se bornera, mon cher, à suivre en tous ces points
Les notes que j'ai fait transcrire avec grands soins.
Allez; mes compliments aux vôtres, je vous prie.
Je baise les deux mains de Paula. — Je parie,
Dit l'Anglaise à voix basse en parlant à Marcus,
Que la petite fille est coquette.... — Encor plus
Qu'on ne peut le penser, milady. L'on dit même....
Cassini n'est plus là? — Non, que dit-on? — Qu'elle aime
Un beau jeune seigneur qui la veut épouser.

Toutes alors : — Comment! c'est jaser pour jaser?...
— Non, mesdames, j'ai vu la belle; elle est charmante.
— Marcus!... (dit Ferdinand.) — Le cher duc se tourmente,
(Reprit le colonel) il veut voir avec moi
Manœuvrer des houssards sous le balcon du roi.

— Allez, dit le vieillard, allez. C'est de votre âge!...
Et quand ils furent loin : — Deux bons amis, je gage!

II.

UN CABARET ISOLÉ.

Le soir du même jour, dans un vieux cabaret,
Hors des murs, deux buveurs se parlaient en secret.
L'un deux était Marcus; l'autre un grand homme pâle,
Moustache de gibet et figure fatale.
— Tu me serviras donc de témoin, Bramonté,
(Disait Marcus). — Oui, comte, et ma lame au côté....
(Dit l'autre). — Je le hais comme Judas; l'infâme!
M'avoir ainsi soufflé cette petite femme!...
— Comte, vous aviez donc des projets sur Paula?
— Des projets! j'étais fou de ces deux grands yeux-là....
Et je le suis encor. Je lui fis la promesse,
Un jour, de l'épouser devant tous à la messe.
— C'était beaucoup, seigneur, et je suis bien sûr, moi,
Que l'autre n'a pas fait tant de frais. — Ah! tais-toi;
Voilà tout justement ce qui me désespère.
— Vous l'auriez prise, vous? — Oui, certes, mon compère;
Comme j'en épousai quatre l'hiver dernier.
— J'entends, par un contrat facile à renier.
— Sans doute. Celle-ci fut noblement rebelle!
Mais n'importe; j'ai fait une chanson sur elle;
Elle court le Corso. Tous les lazzaroni
La chantent au soleil quand passe Cassini.
— Ah! vous faites des vers? — Par amour ou par haine.
Tiens, mon cœur est saignant...—Eh! ce n'est pas la peine;
Allons, au dieu Bacchus! buvez de ce porto :

Le vin vaut une femme, au dire de Cato.
— Qui donc est ce Cato ? — Seigneur, une belle âme ;
Un bras toujours dispos à tirer une lame ;
Un esprit très-profond, savant comme la mort.
De plus un de ces gens qui vous jettent un sort
Sur le premier venu, sur vous, sur moi, n'importe,
Si bien qu'en peu de jours le diable vous emporte.
— Oh ! l'être précieux ! dis-lui donc, Bramonté,
Qu'il jette un sort d'enfer sur ce duc détesté.
— Nous vous arrangerons ensemble cette affaire.
Mais avant tout voyons ce qui nous reste à faire.
Comme je vous l'ai dit, ne vous emportez pas ;
Suivez votre adversaire avec art, pas à pas.
Il est jeune et léger, au péril il se rue ;
C'est un de ces oiseaux étourdis que l'on tue.
Vous savez l'art du fer.... vous êtes colonel.
Mais ne dédaignez pas, pourtant, le coup mortel
Que je vous ai montré. Les gens de votre espèce
Appellent ces coups-là tours de scélératesse.....
Vain scrupule ! Écoutez encore la leçon.
Laissez le grand requin venir à l'hameçon,
Tourner et retourner, s'épuiser en manœuvres,
Faire siffler ses dents ainsi que des couleuvres ;
Gardez le fer en main, ferme, roide et toujours
Droit aux yeux du galant, affaibli par ses tours ;
Vous sentirez bientôt son poignet, moins agile,
Mollir en attaquant votre dague immobile.
Alors calculez bien et prenez votre temps ;
Tout-à-coup poussez-lui de mes coups éclatants ;
(Vous savez), ce grand coup qui menace la cuisse,
Se relève, bondit, fond encore et se glisse
Tout droit dans la poitrine ; ou bien cet autre coup
Qui va mordre la main comme la dent d'un loup,

Fait retirer le bras de l'adversaire, passe
Sous le coude, et s'en va lui trouer la cuirasse
A la troisième côte, à cet endroit du flanc
Où l'on pourrait saigner un homme jusqu'au blanc :
Ou bien encor portez le coup de jarretière,
Qui toujours réussit à ma bonne rapière,
Un, deux, trois !... — C'est assez, dit Marcus, c'est assez !
Pour ceux de ton métier garde ce que tu sais.
— Comte, mon art est sûr ; à monseigneur le diable
Vous enverriez du coup son âme abominable.
— Au diable, Bramonté ? Tu crois au diable, toi ?
— Mais, en y songeant bien.... — Alons, allons, ta foi
Ne te fera jamais transporter des montagnes.
— Pourtant, comte, je fus recolet en Espagnes.
— Raison de plus, morbleu ! toujours ces défroqués
Se font cousins du roi Satan... Vous vous moquez,
Avec vos droits acquis aux flammes éternelles ?
Prétention de fats ! pur orgueil !... — Bagatelles !...
Mais laissons l'avenir... c'est un gouffre trop noir ;
Vous vous battez demain? vers onze heures du soir ?....
— Oui, près la croix de fer, sur le cap de Misène.
Prends avec toi Cato. — Votre étoile l'amène,
Car *la* voici déjà. — C'est une femme ? — Non....
Oui... c'est comme on voudra ; chevalière ou démon.
— Salut ! leur dit Cato, toute à vous, mon doux prince !
Je connais mon terrain, j'ai couru la province.
Il n'est pas grande dame, en ce pays charmant,
Dont je ne sache l'âge, et le faible et l'amant.
Faut-il pour monseigneur enlever une fille ?
J'irai la lui chercher sous l'œil d'un crocodile.
Faut-il maudire un homme et le mettre en enfer ?
Je l'adresse sans frais à monsieur Lucifer ;
L'ami fait le plongeon en moins d'une semaine.

— Comte, voyez comment la belle se démène !
— Vous êtes tous les deux de fort honnêtes gens,
Que j'aurais grand plaisir à livrer aux sergents.
Mais j'ai besoin de vous; donc que l'on se rassure.
Vous, madame Cato, dont j'aime la figure,
Vous jetterez un sort sur l'homme que demain,
Je veux sur le rivage étendre de ma main.
— Un sort, dit Bramonté; mais, monseigneur, de grâce,
Vous niez Dieu, Satan !.. mettez-vous à la place
La science magie et ma grande Cato?..
— Oui ! reprit la brigande en tirant son couteau.
Monseigneur a raison. Avant tout la magie;
Je brûlerais le globe avec une bougie,
Si telle était un jour ma fantaisie à moi.
— Bramonté, dit Marcus, chaque homme suit sa loi;
La mienne est de tourner vers un but toute chose.
Cato, vous aurez donc demain, à la nuit close,
Toute votre magie à mon service, et puis
Trois bravi bien armés. — Ah, monseigneur, j'y suis.
Si les cartes manquaient on prendrait les rapières;
Vivat! mettons toujours dans la fronde deux pierres.
— Bien dit! voici pour vous; allez, mes dignes gens.
— Magnifique seigneur, pas un mot aux sergents.

(*Ils sortent.*)

IV.

MARCUS.

Mourir ou le tuer, le rendre à la matière,
Ou bien moi, devenir terre, fumier ou pierre !
Rien au-delà.... plus rien, je le crois, j'en suis sûr.
Quelle main à mes yeux écrivit sur le mur?

Ou quels feux ai-je vus sortir des tabernacles ?
Tout est invention, le ciel et les miracles...
Les prêtres ont tout fait, et l'idole Baal
Ne répond aux croyants que par le piédestal.
Ruses ou fictions !... Pourtant je doute encore...
Ah ! si je me trompais !... Allons, allons, Candore.

LIVRE TROISIÈME.

I.

LA VILLA.

Villa de Ferdinand, si déserte aujourd'hui,
Échos de ses jardins qui parliez tant de lui,
Tulipiers qu'il aimait, et vous, onde marine,
Qui balanciez le soir sa voile purpurine,
Comme tout est changé !... Ce fut un rêve d'or
Qui passa quand la fée eut fait sonner le cor.

On le sait, sous le ciel de la molle Italie,
Chacun passe ses jours au gré de sa folie ;
Chacun s'enivre d'air, ou d'amour, ou de chants,
Sans craindre l'œil des sots, ni les *dit-on* méchants.
Pas même le vieux duc n'épiait le jeune homme.
Il disait : « Ferdinand aime les arts, et, comme
La ville est trop bruyante à qui les veut rêver,
Mon fils s'est fait ermite, afin de les trouver.
Il reviendra bientôt. Certes, il se tourmente.....
Hâtons-nous donc d'unir l'amoureux et l'amante;

J'ai tant d'apprêts à faire encor ! Pauvre Aglaura !...
Mais le beau Ferdinand dans quelques jours l'aura. »

C'est ainsi que sans cesse il rêvait une fête,
Autel, gala, palais flamboyant jusqu'au faîte.

Près de Naple, en effet, s'adoraient deux époux ;
Sur un tapis brodé, Ferdinand à genoux,
Pressait de blanches mains et de beaux pieds d'albâtre,
Et Paula, quelquefois, arrêtant le folâtre,
Loin de lui s'enfuyait, et riait de le voir
Ainsi désespéré de ne la plus avoir ;
Puis, sur ce front aimé, la douce tourterelle
Se penchait, soupirait et frémissait de l'aile.
O la fraîche beauté ! le couple harmonieux
Dont la Grèce enchantée eût fait des demi-dieux !
Et quand, sur l'avenir, leur venaient des pensées,
Ils les jetaient au vent comme des fleurs passées,
Dont on craint de ternir un bouquet du matin.
Paula perdait pourtant de son rire enfantin,
Et souvent à son duc elle venait se plaindre.
Mais Ferdinand ! — Vraiment ! et qu'avez-vous à craindre ?
Quel est donc votre nom aujourd'hui dans le ciel ?
Eh ! quoi ! toujours goûter de la coupe de fiel ?...
Allons, madame, allons, soyons plus raisonnable :
Ne vous croirait-on pas une femme coupable !
Eh ! mon Dieu, vous tremblez toujours comme un oiseau
Que l'ouragan de mer surprend sur son roseau.
San-Lucar est-il prêtre ?... Oh ! combien il vous aime !
Il mit à nous bénir une douceur extrême.
— Mais le vieillard.... hélas ! — Eh bien, c'est un vieillard,
Qui, pour me marier, va s'y prendre un peu tard.
Le Vésuve toujours fume-t-il de colère ?

— Mais, souvent.... — Eh ! quel fils n'apaise pas son père ?
Voyons, chère Paula, prenez l'air furieux ;
Appelez-moi *Monsieur*, ouvrez vos deux grands yeux ;
Sur votre front montrez votre âme toute vive....
Frappez votre fauteuil ducal lorsque j'arrive...
« Monseigneur, pardonnez ; je me traîne à vos pieds... »
Ah ! votre peur s'en va, Paula, car vous riez.
— Cher duc, ne raillez pas, prions plutôt la Vierge,
Et mettons sur l'autel tous les jours un beau cierge.
Je fais une neuvaine en ce moment. Je crois,
J'espère dans Marie, à genoux sous la croix.
Vous n'êtes pas de ceux, n'est-ce pas, qui se rient
Des timides chrétiens et des femmes qui prient ?
Oh ! non, c'est impossible.... avec ce front de roi
Et ce sourire d'ange on a toujours la foi.
Que faites-vous, Monsieur ?... — Moi, rien : je vous adore.
— On n'adore que Dieu. — Les Séraphins encore.
— Oh ! non ; on les vénère.... et l'on tient pour devoir
De leur être soumis... — Toujours ! — Nous allons voir.
Il faut m'accompagner cette nuit à l'église.
— Cette nuit, dites-vous ?... — Pourquoi cette surprise ?
— Demain oui... ce soir non... — Faut-il dire : Je veux ?
Mais non, mon doux seigneur, voyez, j'ai fait des vœux,
Et je dois, par serment, me rendre à la chapelle
Où je les peux remplir... Venez... la nuit est belle !
— Une affaire pressée aujourd'hui me retient...
Dieu m'est témoin... Soyez bien sûre... — Ah ! qu'elle vient
A contre-temps ici, cette affaire importune !
Et quelle affaire a-t-on jamais au clair de lune,
Vers onze heures de nuit ? — Onze heures, mon enfant !
— Oui, parlez... me tromper !.. Ah ! Dieu vous le défend...
Parlez, monsieur le duc.... Voyez, je vous écoute ;
Je suis sur vos genoux, ami, prenez-moi toute ;

Embrassez-moi, parlez, ce secret?... — Mon amour,
Ce secret est qu'il faut que je danse à la cour.
— Bien vrai ! regardez-moi... — Folle qui déraisonne.
— Je ne mentirais pas, moi, pour une couronne.
— Ni moi non plus, Madame. — Oh ! oui, je le sais bien.
Mais, pour me rassurer? — Quel caprice est le tien ?
Le roi m'a demandé ; c'est un monarque affable,
Un de mes bons amis.... sois donc un peu traitable,
Et crois-moi, je le veux. — Je vous crois, Monseigneur....
Oh ! que ne suis-je reine aujourd'hui par bonheur !
A vos côtés, toujours, on me verrait sourire
Et je vous aimerais plus que tout mon empire.

Il partit et, de loin, regardant la Villa,
Il s'écriait : « Mon Dieu, dois-je revenir là,
Ou m'envoler vers vous ?... Grâce, grâce, mon père !
Je me trompais de ciel, j'avais choisi la terre.

II.

Au loin déjà brûlait le phare de Messine,
Qui pose dans la mer ses pieds, et se dessine
Comme un Cyclope antique, avec un œil au front,
Qui regarde Scylla dans le gouffre profond.

Une dame arrivait et demandait asile :
Son carrosse s'était brisé loin de la ville.
Cette femme était jeune et belle ; on devinait
Qu'elle avait des aïeux, à l'air qu'elle prenait.
Sans demander son nom, Paula sur la causeuse
La pria de s'asseoir. — Combien je suis heureuse,
Dit la dame étrangère ; en vérité, sans vous,
J'étais à la merci des brigands ou des loups.

Mais quel joli palais d'été ! Cette soirée
Sera pour moi, madame, entre toute sacrée.
Je bénis mes chevaux, pour la première fois,
De m'avoir emportée au milieu de ces bois.
— Madame, dit Paula, pour moi, j'en suis ravie.
— Oh ! comme ici l'on doit gaîment passer sa vie,
(Reprenait l'étrangère) : Êtes-vous seule ici ?
— Non, madame. — Ah ! j'entends, on est à Portici,
A Naple : on va venir?... — Hélas ! non, la nuit même
Passera sans qu'il vienne... Un bal... — Oui, quand on aime
Tout est ennui !.... La dame, élevant ses beaux yeux,
Ajouta : C'est ainsi que pensaient nos aïeux.
Celui que vous aimez a-t-il tant de réserve ?
— Oui, Madame. — Fort bien ! que Dieu vous le conserve !
Il doit vous adorer... — Oui, Madame. — Et jamais
Un jour parmi vos jours ne se leva mauvais ?
— Jamais. Vous connaissez Ferdinand ? — Peu, madame ;
Mais assez pour juger son esprit et son âme.
Eh ! tous ces jeunes gens n'ont-ils pas dans le cœur
Ou tempête ou folie... — Assez, ce ton moqueur
N'est pas le mien, madame, expliquez-vous de grâce.
— Volontiers. On le dit banal comme une glace,
Léger comme une abeille, et fin comme un serpent ;
On dit que de l'aimer toujours on se repent.
— On dit faux. — On dit vrai, vous le saurez peut-être.
— Dieu du ciel, est-ce-vous ?... Je crois vous reconnaître ;
Vous qu'il dut épouser. — Et qu'il épousera.
— Ah ! je vous devinais... vous êtes Aglaura.
— C'est moi. Cette visite était inattendue...
Comme la foudre ici me voilà descendue...
— Que voulez-vous de moi ? — Misère ! vous donner
Un conseil salutaire et puis vous pardonner.
La pénitence est belle et toujours elle arrive

Agréable au Seigneur, bien qu'elle soit tardive.
Paula, vous étiez née, on me l'a raconté,
Pour un modeste état que vous avez quitté.
Pauvre enfant! je vous plains; car votre âme novice
A pris, sans regarder, le grand chemin du vice...
Celui que vous aimez répondra devant Dieu
De la brebis perdue... Allons, quittez ce lieu...
Venez. N'attendez pas la clameur de la ville...;
Vous n'avez pas un front de courtisane vile...
Le déshonneur bientôt de son souffle empesté
Vous tûrait..., faible oiseau par l'orage emporté.
Nous obtiendrons pour vous grâce de votre père...
Ou bien vous choisirez vous-même un monastère...
Je me charge de tout. — L'intérêt est touchant!
Non! vous n'êtes pas née avec le cœur méchant.
Ferdinand, l'autre jour, me le disait encore...
Une femme de bien, c'est ma cousine Aglaure...
Merci pour le couvent; il est un peu trop tard.
Quant à mon père... allez... c'est un tendre vieillard
Qui ne maudira pas sa fille, je vous jure.
— O vice!... elle a pourtant le ciel sur sa figure.
Malheureuse, écoutez... : on vous trompe... — Comment!
Les anges n'ont-ils pas reçu notre serment!
— Vous épouser! quand donc en fit-il la promesse?
— Quand un prêtre de Dieu nous bénit à la messe.

Comme un cygne blessé traversant les déserts,
Avant d'atteindre au Nil tombe du haut des airs,
Ainsi par le tonnerre Aglaura fut frappée,
Et tomba, s'écriant : Dieu! je me suis trompée!
Et quand elle revit le doux rayon des cieux,
Long-temps des pleurs ardents roulèrent de ses yeux.
— Mariés! mariés! Madame..., disait-elle,

Oh! pardon!... Mais Paula : — Venez, mademoiselle,
Que je comprends vos pleurs ! ne me haïssez pas...
A mes genoux, grand Dieu ! dans mes bras, dans mes bras.

III.

Il est près de Pouzzole une rive déserte
Qui s'allonge en écueil sur l'onde toujours verte ;
Là, le cap de Misène, où la nuit l'on entend
Parmi les bruits de mer la Syrène chantant.
Là des ombres souvent, aux clartés de la lune,
Sortent d'une chapelle assise sur la dune,
Au dire des pêcheurs qui fréquentent ces lieux.
Les étoiles marquaient onze heures dans les cieux.
Deux hommes arrivaient près de ce promontoire.
L'un disait : Colonel, je suis d'avis de boire ;
Le missel suit le moine et mon flacon me suit,
Voulez-vous?... — Non, dit l'autre. Est-il bientôt minuit?
— Onze heures, répondit son joyeux camarade
En vidant d'un seul trait une large rasade.
— Personne ! dit Marcus. Le drôle a peur. — Lui, non,
(Répondit Bramonté). Brave comme un canon
Et fougueux comme l'aigle au milieu du tonnerre...
Ne vous y fiez pas : c'est un cheval de guerre,
Un cœur de triple acier... — Nous verrons, Bramonté.
— Comte, prenez mon fer, vous serez mieux monté.
— Je n'en veux pas. — Pourquoi ? c'est une forte lame.
— Une lame d'enfer et pareille à ton âme.
Je n'en veux pas...; ceci serait trop déloyal.
— Et ne dirait-on pas un carrousel royal
Que nous donnons ici pour le plaisir des dames ?
— Non, te dis-je, je hais tous ces moyens infâmes.

Garde-toi de sortir du fourreau ce serpent.
— Comte, vous refusez... Souvent on s'en repent;
Mais, qui vive?... Quelqu'un arrivait près des sables.
Une voix répondit : — Trois amis, trois bons diables.
— Bramonté, dit Marcus, n'est-ce pas ta moitié?
— Elle et ses compagnons, des héros d'amitié.

La brigande s'assit sur l'angle d'une roche
Et sortit un grand jeu de cartes de sa poche;
Puis regarda la lune et se dit à part soi :
— Voyons, dans ce cartel, qui doit rester le roi?

Suivi de son témoin arrivait l'adversaire
A pas précipités, comme on fait d'ordinaire.
Marcus lui dit : Enfin, vous voilà. C'est bien tard!
— Assez tôt pour vous faire enterrer, ô vieillard!
Car vous avez vécu tous vos jours à cette heure.
— Bien, Monsieur. — Il faudra qu'un de nous y demeure,
Monsieur le chansonnier. Le métier généreux!
Allez voir les démons et s'ils chantent entre eux.
— Vous voilà bien piqué pour une bagatelle,
Une *Cansonetta*! la petite en meurt-elle?
Avez-vous un témoin? — Le voici. — Quant au mien,
Le voilà. — Bramonté! C'est un homme de bien.
Mon père, un jour, je crois, le fit mettre aux galères.
— Et je paye aux enfants ce que je dois aux pères.
— Oh! oh! la dette est forte et je te la remets.
Prends garde, Bramonté, de m'approcher jamais.

A nous, monsieur le comte, ajouta le jeune homme,
Les cardinaux avant les évêques à Rome.
— Un moment, dit Marcus, mon usage toujours
Est de me battre à mort, sans merci, ni secours.

— Cato, sur son rocher, murmurait : C'est dommage !
La carte ne ment pas...; trépasser à cet âge...
Quand on est grand seigneur!... — Mais riant aux éclats,
Ferdinand répondit : Va donc sonner mes glas !
Puis élevant au ciel sa grande et blanche lame,
Il ajouta : Seigneur, elle ment cette femme!

— Un mot, reprit Marcus. — Ah! quel homme bavard!...
Il est vrai qu'il sera taciturne plus tard.
Parlez. — Quelqu'un m'a dit (je doute de la chose)
Qu'en secret vous avez épousé votre rose...
— Vous faites le plaisant, monsieur le colonel;
En garde, ou je te tue, avocat éternel.

Comme on voit deux démons dans les nuits fantastiques
Se battre en bondissant sous quelques vieux portiques,
Ainsi les deux champions se pressaient de leur fer,
Pied à pied, haletants, poussant des cris d'enfer.
Le duc tournait autour du colonel Candore,
Pareil au léopard que la rage dévore;
Le colonel parait et ne ripostait pas,
Attendant l'ennemi, le suivant pas à pas.
Le duc d'un bras nerveux portait des coups obliques
Et semblait l'enfermer dans des cercles magiques.
Enfin poussant à lui, Ferdinand d'un seul coup
Lui cassa son épée et le tenant au bout
De son fer acéré : Si je voulais ton âme
(Cria-t-il), je l'aurais... prends une épée, infâme!
Viens et recommençons. — Bramonté lui donna
Sa rapière mortelle, et le comte tourna
Sa pointe droit au duc et commença l'attaque.
— Ah! ah! dit Ferdinand, le poltron fait le braque.
Tiens, tiens... Il lui portait de ces coups redoublés

Qui montraient mille feux à ses esprits troublés;
Et souvent, aux clartés douteuses de la lune,
Les lames se trompaient et s'en allaient chacune
S'enfonçant dans le vide et brillant dans la nuit,
Avec ce sifflement du serpent qui nous suit.

Tout-à-coup apparut au seuil de la chapelle
Un ange éblouissant, dont la robe immortelle
Flottait au vent du soir, et les cheveux soyeux
Retombaient jusqu'au sol en anneaux glorieux.
Et l'esprit s'élança plus léger que la foudre
Entre les combattants, dans un brouillard de poud re,
— Arrêtez, s'écria la voix du séraphin,
Arrêtez-vous, grand Dieu! — La voix criait en vain;
Car l'un des combattans déjà mordait le sable...
Et celui-là, lecteur, c'était le misérable
Marcus, rendant son âme et vomissant du feu,
Comme le possédé devant le fils de Dieu.
Mais Bramonté saisit au mort sa bonne lame
Et s'élançant au duc, il appela la femme;
Et Cato d'accourir, un sabre dans la main,
Évoquant trois démons qui parurent soudain,
Trois brigands basanés, dont les voix infernales
Roulaient comme les cris des sauvages cavales.
— Bien! (cria Ferdinand à son témoin) allons
Offrons un grand festin cette nuit aux aiglons.

Cependant la brigande emportait le bel ange
Qu'elle avait en hurlant relevé de la fange.
— Je la tiens!... s'écriait la lionne en courant.
Mais, pareil au chasseur des montagnes d'Oran,
Ferdinand l'arrêtant par sa longue crinière,
Lui coupa, d'un revers, les jarrets par derrière.

— Meurs, Cato ! — La lionne au sable se roula,
Et le duc dans ses bras reçut l'ange Paula.

Deux brigands étaient morts ; l'autre sautait dans l'onde.
Ferdinand tout-à-coup vit une tête blonde
Qui se penchait vers lui : — Qu'est-ce donc, juste Dieu?
Aglaura répondit : — Votre femme, en ce lieu,
Venait prier pour vous ; j'ai suivi ma cousine.—

Le jeune duc pourtant saignait à la poitrine ;
Mais le coup faible et lent n'avait été porté
Qu'en fuyant par le bras du brigand Bramonté ;
Et Paula se penchant sur la rouge blessure,
En attira le sang avec sa bouche pure :
— Laissez, laissez, cher duc, disait l'ange des cieux,
Mes baisers verseront un baume merveilleux.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

CHAMBRE DUCALE.

Le vieux duc Galaor de Monte-Cavallo,
Seigneur du marquisat de Réal-Castello,
Seigneur de Santa-Cruz-el-Campos, en Espagnes,
Et de tant de hauts lieux, de fertiles campagnes,
De lacs et de forêts, que lui-même souvent
En oubliait les noms..... ce duc, un jour avant,
Si joyeux de son fils et d'Aglaure, sa fille,

Couché dans un fauteuil, frappait de sa béquille
Le pavé de la chambre, où, depuis le matin,
Le tenaient prisonnier la goutte et le chagrin.
— Oh! mariés!.. disait le vieillard solitaire,
Mariés! ce coup-là me mettra dans la terre.
Et frappant de ses poings le fauteuil de velours,
Il répétait: Enfer, les ignobles amours!

Si le lecteur connaît l'histoire d'Arabelle,
Que j'écrivis un jour, peut-être il se rappelle
Cet évêque galant, cet abbé San-Lucar,
A qui Dieu pardonna, bien qu'il lui revint tard.
Pressé par son remords, l'abbé partit pour Rome,
Jeûna, pria long-temps, et la grâce, ce baume,
Descendit à grands flots dans son cœur pénitent;
Aux genoux du Saint-Père il pleura tant et tant,
Que tout lui fut remis par la tiare infaillible
Dont Jésus couronna son vicaire visible.

Or, l'abbé San-Lucar, lavé de son péché,
Au palais Cavallo vivait triste et caché,
Il était le parent du noble gentilhomme
Dont il reçut asile à son retour de Rome.

Averti du chagrin qui rongeait le vieillard,
Et, dans le but de Dieu, l'abbé de San-Lucar
Descendit aussitôt de la cellule haute,
Où seul il habitait au palais de son hôte.

Il entra; le vieux duc, toujours dans son fauteuil,
Taciturne et pensif, dévorait son orgueil;
Tantôt mordait sa main et sa lèvre fébrile,
Tantôt en gros soupirs il exhalait sa bile.

Se penchant sur le bord du grand fauteuil ducal,
L'abbé dit au vieillard : — Je connais votre mal,
Et je suis descendu de mon saint ermitage
Pour parler de salut, à vous, courbé par l'âge.
— Abbé, lui répondit son cousin irrité,
Vous étiez avec Dieu, pourquoi l'avoir quitté ?
— Certes, reprit l'abbé, lorsque mon hôte souffre
Je le dois secourir. — Éteignez donc le soufre,
Repartit le vieux duc, qui me brûle le cœur. —
Et puis, avec un rire amèrement moqueur,
— Peut-être direz-vous que je fus un impie,
Et que c'est ma jeunesse aujourd'hui que j'expie ?
Mais l'abbé répondit : — Un pontife tombé
Perd son droit de censure. — Alors, pardon, l'abbé ;
C'est que le chagrin peut aigrir dans la poitrine
La bile avec le sang.... et j'ai l'âme chagrine.
— Je le sais, duc. Je vois votre profond ennui.
— Je n'ai pas fermé l'œil d'hier ni d'aujourd'hui.
— Je le crois, mon cousin. — Un enfant hypocrite !
— Calmez-vous. — Épouser cette fille maudite !
Mais je ferai casser le mariage ; oh ! oui,
Je veux écrire à Rome, écrire contre lui ;
Je suis puissant à Rome.... — Allons, duc, la colère
Est indigne d'un cœur que l'Esprit-Saint éclaire.
— Il faut qu'il soit cassé ; cousin, en doutez-vous ?
J'irai le demander au Pape à deux genoux.
— Duc, le Pape est très-saint, très-puissant sur la terre,
Mais il honore trop son divin ministère
Pour rompre ce qui fut justement réuni.
— Êtes-vous fou, l'abbé ?... Quel prêtre l'a béni,
Ce mariage faux, oui, faux, faux, je le jure.
— Prenez garde, cousin, de commettre un parjure ;
Le mariage fut béni sur un autel,

Par un prêtre ordonné ; l'acte est sacramentel.
— Un prêtre !... je romprai l'union infernale.
— Et vous romprez aussi, sans doute, le scandale ?
— Abbé !.. — Seigneur Jésus, voilà de ces chrétiens
Qui de la sainte foi se disent les soutiens !
Dans la prospérité, zélés, vrais catholiques ;
Mais si vous les frappez, révoltés, frénétiques ;
Pour quelque orgueil déçu voulant briser les lois,
Et fatiguant de cris le Saint-Siège et les rois.
Vanité !—Le vieillard s'emportait, quand Aglaure
Entra, les yeux baissés, et toute en pleurs encore.
— La voilà, s'écria le vieux seigneur, voilà
La femme que le ciel de tous ses dons combla !
Une autre l'emporter ?.. serait-elle la fille
Du roi, mon souverain, ou du roi de Castille,
Qu'elle ne vaudrait pas l'angélique beauté
Que je voulais donner à ce fils effronté ! —

Mais la belle Aglaura, prenant la main jaunâtre
Du vieil oncle goutteux, entre ses mains d'albâtre,
Se mit à lui parler ce langage du ciel,
Aussi doux que le lait et que la fleur de miel.
— Cher oncle, je reviens encore, car je tremble
Que votre mal ardent et le chagrin ensemble,
N'aigrissent votre sang déjà trop irrité.
Mon oncle, écoutez-moi ; quand je vous ai quitté,
Tantôt, vous paraissiez céder à ma prière...,
Rendez à votre fils votre bonté première ;
Revoyez-le, de grâce... Oh ! la femme qu'il a
C'est votre enfant : combien vous aimeriez Paula !
Allez, on oublira bientôt son origine,
Croyez-moi, si c'est là tout ce qui vous chagrine,
Le monde, avec Paula vous voyant quelque jour,

Dira : Jamais parmi les marquises de cour
On n'aurait mieux trouvé. — Jamais! et toi, ma chère?
— Grâce, grâce pour elle! ô mon oncle, ô mon père! —

Mais l'abbé, tout-à-coup, prenant un crucifix,
Dit au vieillard. — Monsieur, revoyez votre fils.
Ce n'est plus San-Lucar, c'est ce maître sévère
Qui vous parle, écoutez cette voix du Calvaire;
Encore quelques mois et vous allez mourir;
Car nul, Monsieur, ne peut venir vous secourir.
La vieillesse est venue, et la mort avec elle,
Ce messager tardif quelquefois, mais fidèle,
Il est là, sur le seuil, murmurant votre nom;
Demandez votre fils.... c'est l'heure du pardon.
Vous refusez?... Eh! bien, lorsque sur l'autre rive
La mort aura porté votre âme toute vive....
Lorsque vous pleurerez d'un tardif repentir,
Quand vous verrez le juge et voudrez revenir....
Et quand vous entendrez, comme un coup de tonnerre,
La voix de Dieu criant: au feu, le mauvais père!
Quand l'ange vous tiendra par un anneau de fer,
Quand il vous montrera les arches de l'enfer...
Vieillard, répondez-moi, quand des serpens de flammes
Entreront dans vos chairs comme de rouges lames....
Vieillard, répondez-moi, quand vous serez damné,
Que ne donneriez-vous pour avoir pardonné?...—

Comme un homme endormi dans un bois solitaire,
Se réveille en sursaut aux cris de la panthère,
Comme il court au hasard, nerveux et pâlissant,
Dès qu'il a vu la gueule et les deux yeux de sang.....
Ainsi le grand vieillard, malgré le mal et l'âge,
Se leva du fauteuil, la pâleur au visage.

Mais, tout-à-coup, quelqu'un embrassant ses genoux,
Il demanda, sans voir : « Ferdinand, est-ce vous? »
— Mon père, pardonnez ! — Relevez-vous, jeune homme,
Allez, et n'ayez peur ni de moi ni de Rome;
L'abbé de San-Lucar m'a montré le chemin
Où je devais marcher : Donnez-moi votre main,
Mon ami, vous m'avez arraché ma couronne
De délice et d'orgueil.... Mais je vous le pardonne.
Vivez heureux auprès de ce que vous aimez;
Moi je suis vieux; mes jours, mes beaux jours sont fermés.
Écoutez-moi; je dois la vérité sévère,
A vous, cœur simple et bon.... — O Monseigneur et père!
— Écoutez-moi : toujours je vous comblai de biens,
Tous vos désirs secrets étaient aussi les miens,
Jamais père fut-il plus prodigue et plus tendre?...
Eh! bien, ceci pourra grandement vous surprendre,
Vous n'êtes pas mon fils. — Moi, duc!.. — Vous. — Monseigneur!
— Vous n'êtes pas mon fils, sortez de votre erreur.
Mon fils, mon propre enfant, mourut à sa naissance;
La duchesse resta deux jours sans connaissance,
Je fis mettre un enfant dans le berceau du sien,
Vous êtes celui-là, l'héritier de mon bien,
Si vous aviez marché dans une droite voie....
Cet enfant, mon orgueil autrefois et ma joie.
Allez, je vous ai pris à l'hôpital.... Je veux
Faire encore pour vous au-delà de vos vœux :
Cinquante mille écus vous suffiront, je pense....
— Duc, Monseigneur, un jour que Dieu vous récompense...
Ah ! je baise vos pieds... mais gardez votre bien,
Votre or et votre argent, allez, je ne veux rien.
Que ferais-tu sans elle, ô mon âme flétrie?
Ton trésor c'est Paula... Paula c'est ta patrie!..
— Enfant! reprit le duc, écoute encor ma voix;

Laisse-moi te parler pour la dernière fois.
Veux-tu rester mon fils? porter mon nom encore?..
Laisse-là ton serment; ta femme c'est Aglaure.
Quand Rome le voudra, tout sera dit. Les rois,
Les princes, les barons ont divorcé cent fois;
Je te donne, aujourd'hui, ma terre de Carrare,
Ma terre d'Aquila, dont je suis tant avare,
Et mon Poggio-Réal, mon hôtel de Paris,
Mes vignes, mes viviers des îles Liparis,
Et mes terres d'Espagne et celles de Sicile,
Et ce palais de Naple, orgueilleux entre mille;
Tout mon or, tout mon bien, mes joyaux.... les voilà;
Prends tout, reste mon fils... — Adieu, duc, j'ai Paula.

— «Ah! cria le vieillard, je n'y voulais pas croire!
Faites entrer mes gens; écrivez cette histoire;
Dites qu'il s'est trouvé, dans ce siècle pervers,
Un jeune homme amoureux pour qui tout l'univers,
Tous royaumes, depuis l'Espagne à la Corée,
Ne valent pas les yeux de sa belle adorée.
Ferdinand, dans mes bras! toi seul est mon enfant;
Je te trompais...... mon fils, mon prince triomphant! »

Et vers son Aglaura se retournant: — «Mon ange,
Voyez comme une voix séraphique nous change.
Vous le voulez..., fort bien, ma divine Aglaura.
Ferdinand, au palais ce soir on recevra;
Toute la ville était à ce bal conviée,
Rien n'est changé, cher duc, rien que ta mariée.
Tu me l'amèneras, car je veux, devant tous,
Bénir mes deux enfans, ma fille et son époux. »

II.

Le beau monde de cour se rendit à la f
Et le palais ducal flamboyait jusqu'au f
C'étaient de grands salons soyeux et ch
Des buffets, des gala, des orchestres b
Tous les balcons ouverts et les brises l
Apportant les parfums et les bruits de
Et dix mille flambeaux, aux arbres du
Jetant à l'horizon les clartés du matin.

Déjà se remplissaient les longues galer
Des femmes arrivaient, folles de broder
De gaze et de velours; leur bouquet à
Et s'enivrant d'encens brûlé sur leur c
Au bal est la beauté, céleste, épanoui
Comme ces fleurs d'avril dont l'âme e
Vinrent bientôt messieurs les premier
De la maison du roi; les deux gonfalon
L'écuyer commandant, et d'autres qu
Puis des Anglais replets et que le *splee*
Des Russes bien sanglés dans d'étroits
Enfin quelques Français, beaux esprit
La fête allait croissant; au milieu des
Retentissaient les mots mariage, aven

— Madame la duchesse ! » Or, l'épouse adorée
Apparut sur le seuil de la porte dorée.
Tout le bal applaudit, et le duc Ferdinand,
Plus fier qu'un roi, guidait cet astre rayonnant.
Alors le vieux seigneur, les yeux remplis de larmes :
— Je vous attends, Paula, pour vous rendre mes arn
Dit-il, mais pourquoi donc ainsi vous prosterner
Devant moi ?... Je n'ai rien, ma fille, à pardonner.
— Monseigneur !.. Il reprit : — Vous vous trompez, j'
Et votre bouche, enfant, voulait-dire : *Mon père !*
— O mon père ! — Voilà qui demeure entendu.
Allons, Messieurs, la fête ! un ange est descendu.

Mais tandis qu'au salon de porphyre et de soie
Le bal retentissait dans un éclat de joie,
L'abbé de San-Lucar, au faîte de sa tour,
Répandait devant Dieu de longs sanglots d'amour.
— O justice, ô bonté ! grand problème à résoudre....
Disait-il, vous tuez tantôt à coups de foudre,
Seigneur, et bien souvent, comme le bon pasteur,
Qui retrouve en pleurant la brebis de son cœur,
Vous pardonnez.... Ainsi vous lavez mon scandale,
Le sable était empreint du pied de ma sandale.....
Mais j'ai retrouvé grâce... Oui, vous êtes mon Dieu
Vous brûlez mon péché dans l'encensoir de feu....
Qu'*elle* soit donc heureuse, et que moi seul j'expie

Rêvant le ciel, se perde à courir ce chemin,
Il sommeilla, pendant que le bruit de la fête
Bourdonnait sous ses pieds comme fait la tempête.
Or, pendant un sommeil indécis, il crut voir
Sur sa table de bois le crane se mouvoir,
Le regarder en face, ouvrir sa bouche morte,
Et d'un air de pitié lui parler de la sorte :
— « Pauvre abbé San-Lucar ! » Une seconde fois,
Une troisième encor, il distingua la voix.
S'éveillant en sursaut, le prêtre anachorète,
Renversa tout-à-coup la lampe avec la tête.
— Quel rêve ! cria-t-il, ô ! mon Dieu, qu'est-ce donc ?
Eh ! ne m'aviez-vous pas révélé mon pardon ?

Jusques à lui du bal arrivait l'harmonie,
Comme le chant lointain de la fête infinie.
— « Mon hôte est dans la joie, ajouta-t-il, allons...
Faiblesse ! un songe vient, ô Seigneur, nous tremblons.
Que mon âme toujours soit par vous embrasée,
Et sur cette maison versez votre rosée. »

Il tombait à genoux en achevant ces mots,
Et pareil à saint Jean, dans l'île de Pathmos,
Son esprit s'envolait par delà les étoiles,
Vers la cité de Dieu, qu'il découvrait sans voiles ;
Debout dans la cellule, en extase perdu ;
Un bras contre le mur, l'autre au ciel étendu ;
Écoutant à la fois l'harmonieux orchestre
Des archanges chantant et la fête terrestre.

Les valses tournoyaient dans les vastes salons,
Légères à glisser comme des tourbillons.

Passait le duc Gonzague et sa jeune danseuse,
Aglaé Corsini, dans ses deux bras rieuse;
Passait le prince Albert, neveu de Metternich,
Dans Naples amoureux, marié dans Munich;
Plus rapide passait le marquis de Catane,
Que suivaient dans son vol deux grands yeux de sultane;
Et le comte Borghèse, et tant d'autres, enfin
Les deux époux brillants comme le séraphin.

C'était plaisir de voir tourner la jeune femme!
Beauté que son collier d'où ruisselait la flamme,
Beauté que sa coiffure et ses mille rubis,
Et sur son front l'oiseau tombé du paradis;
Beauté que sa ceinture et sa robe de gaze
D'où venaient des parfums à jeter en extase.

Eh bien! ces fronts d'ivoire et ces bras de satin,
Ces femmes, ces beaux lys nés aux pleurs du matin,
Etaient pour vous, mon Dieu, là-haut, loin de la terre,
Comme le crâne mort aux pieds du solitaire;
Notre beauté, pour vous ineffable beauté,
C'est l'âme avec la fleur de sa virginité,
Ou l'âme pénitente et qui fait son délice,
Sur le Mont-Olivier, de votre amer calice.

Comme Paula valsait au bras de Ferdinand,
Comme elle allait toujours, la folâtre, tournant
Sur les dalles de marbre, emportée et pareille
En son vol fantastique à la légère abeille,
Voilà qu'elle sentit passer devant ses yeux
Des étincelles d'or, myriade de feux.

— Ma tête tourne... arrête. — Elle dit et s'appuye
Sur l'époux, comme fait, pendant la grosse pluie,
Un enfant sur sa mère au moment de l'éclair.
— Paula, dit Ferdinand, viens, allons au grand air...
— Non, je suis bien ainsi... car ainsi je t'assure
On mourrait volontiers. Comment va ta blessure,
Ferdinand ?... — Grâce à toi, ma blessure va bien.
Es-tu mieux, mon enfant ? — Non : pourtant ce n'est rien...
Ah ! mon ami, je meurs !... J'ai du feu dans les veines...
Comme un homme attaqué tout à coup par les hiènes,
Le jeune duc cria le nom du *Tout-Puissant.*
A sa voix répondit tout le bal frémissant...
Et déjà dans ses bras, pâlissante et muette,
Paula, prise d'un froid sommeil, penchait la tête :
Les médecins bientôt accoururent au bruit ;
On manda ceux du roi qui veillent dans la nuit ;
Tous, autour de Paula , tombée en léthargie,
Forcèrent l'art humain jusques à la magie...
— Sauvez-la ! s'écriait tout le bal à genoux.
Et les graves docteurs se regardèrent tous.

Alors on entendit sur le balcon de marbre
Bramonté qui chantait : — Il est mort, le jeune arbre !
Le palmier orgueilleux et l'amour du désert,
Il est mort ! et je vais en réjouir l'enfer.
Beau Ferdinand, qui donc étanche ta blessure ?
Je devais à ton père et paye avec usure.
Ma lame est un serpent, ma lame est un poison...
Adieu ! Que le seigneur bénisse ta maison !

Il se tua sitôt qu'il eut dit de la sorte ;
Mais l'abbé San-Lucar, sur le seuil de la porte,

Entrait, pâle et hagard, comme si du tombeau
Il venait visiter sa demeure au flambeau.

Quand il parut tenant un crucifix d'ivoire,
On s'écria : — Voici la mort en robe noire !
Et lui devant la foule allait la repoussant,
Comme un monarque armé de son sceptre puissant.
— Retirez-vous ! disait le prêtre anachorète,
Baladins !... le Seigneur à descendre s'apprête.
Et parlant aux docteurs : — Eh bien ! — Notre art est vain,
Disent-ils. Et l'abbé : — Misérable art humain !

Il se prit à sourire amèrement cet homme ;
Puis élevant son Christ : — Allons, voici le baume !
Paula, Dieu vous appelle au nom de ce martyr !
Ouvrez les yeux encor avant que de partir.
Alors posant les mains sur la mourante tête :
— Femme, je vous absous de vos habits de fête,
De vos plaisirs du monde et recommande à Dieu
Votre âme qui s'en va trop belle pour ce lieu.
Dans votre char de feu, comme au temps des miracles,
Allez, ma fille, allez ; montez aux tabernacles.
Là vous prirez pour moi. — Mon père ! dit Paula.

A ce nom San-Lucar pâlit et se troubla.
— Son père ! disait-il en lui-même ; oh ! j'expie
En ce moment, mon Dieu, toute ma vie impie.
— Mon père ! dit encore l'agonisante. — Hélas !

San-Lucar ne put pas la presser dans ses bras :
Des pleurs vinrent aux yeux du pauvre solitaire
A qui mieux eût valu le cirque et la panthère.

— Mon père ! dit la femme une troisième fois,
Et toi, mon Ferdinand ! — Là s'éteignit la voix ;
Et cette âme monta vers la voûte étoilée,
Sur le rayon de feu d'une comète ailée,
Remplissant le palais de ce parfum du ciel
Que laissait après lui l'archange Gabriel.

LES MARINS DE SCHLESWIG,

PAR HELLMUTH.

De Schleswig je me rendis dans les îles voisines, habitées par une petite nation presque inconnue, d'origine frisonne, et qui a conservé les mœurs primitives de la race dont elle descend. La langue qu'on y parle a un caractère tout particulier, et, bien qu'on retrouve en elle les racines d'un grand nombre de mots allemands, anglais et danois, elle ne ressemble pourtant à aucun de ces trois idiômes. La plupart des hommes ne quittent point la mer de tout l'été. Ils y vivent sur des vaisseaux qui leur appartiennent, ou à bord de navires anglais et danois, où ils sont estimés et recherchés comme d'habiles et courageux marins. Tous les travaux domestiques, ainsi que le labourage, sont du devoir des femmes, et c'est de là, sans doute, que viennent en partie leur vie sérieuse et leur force toute virile. Elles se distinguent en général par une taille haute, svelte, bien marquée par leur singulier costume national dont la couleur noire fait ressortir en même temps la rare blancheur de leur peau. Pour défendre leur teint contre l'ardeur du soleil, elles s'enveloppent la tête, même pendant les travaux du labour, dans de longs mouchoirs qui ne laissent plus entrevoir que leurs yeux.

Une coutume tout-à-fait caractéristique que le gouvernement cherche à tort, ou du moins en vain, à supprimer, est ce qu'on appelle, chez cette peuplade, *fenstern*, c'est-à-dire faire une demande en mariage. Les jeunes gens, à leur retour de leurs lointains voyages dans toutes les parties du monde, (et ils ne reviennent jamais sans apporter avec eux

une certaine somme d'argent, fruit de leurs épargnes,) s'en vont, tous les soirs, faire la cour à leurs belles compatriotes, et se placer chacun devant le lit de sa maîtresse. Les parents d'une jeune fille n'oseraient alors se permettre de fermer leur porte, mais, de son côté, l'amant de celle-ci ne se permettrait pas non plus de venir seul : il amène toujours avec lui plusieurs de ses camarades, et malheur à l'étranger qui s'avise d'omettre cette condition!

Le pays a aussi sa physionomie à part; c'est une plaine qui s'étend à perte de vue, une vaste prairie entrecoupée de petits fossés.

Cette plaine, en été, couverte d'une riche verdure, sert de pâturage à de nombreux et superbes troupeaux, mais en hiver elle est toute inondée, ce qui oblige les habitants à bâtir leurs maisons sur des buttes artificielles hautes de vingt pieds environ. Ces maisons ressemblent à autant de petits châteaux; le jardin avec ses arbres, le corps-de-logis, dont le dernier étage offre un asile à l'hirondelle et à la cigogne, hôtes révérés, les étables et la métairie sont, faute d'espace, groupés ensemble. Là, point de routes durant la saison des pluies, le trafic se fait au moyen de petites barques. On voit aussi les indigènes marcher sur des échasses avec une adresse surprenante, et franchir d'assez larges fossés.

L'aspect que présente la mer est moins facile à décrire. Vous n'y apercevez aucun objet détaché; mais la masse immense, la monotonie grandiose de cet élément invariable jusque dans ses fureurs, agissent puissamment sur l'imagination. Je crois qu'un ministre disgracié, un général battu, en un mot tout homme qui a fait une perte irréparable, devrait s'établir sur le rivage de la mer. Sa vue a quelque chose qui calme, qui endort les passions. Le tumulte de notre âme se perd dans son immensité. Le retour régulier des vagues témoigne un ordre supérieur des choses, tandis que leur jeu

est une image de la vanité de nos efforts. Chaque flot semble nous dire : « Pourquoi te plains-tu ? Voilà déjà plus de deux mille ans que des hommes ont commencé a se promener ici; la mer a bu leurs larmes, et pourtant ces hommes croyaient leur douleur sans borne. Où est aujourd'hui leur tristesse; que sont devenus les objets de leurs désirs, de leurs espérances, de leur ambition? Eux-mêmes ils ont disparu, sont réduits en poussière. Tout passe! En moins de mille ans, en moins d'un siècle, tes plaintes, ta douleur se tairont aussi, et ces flots s'agiteront encore !... »

Après un court trajet, nous mouillâmes dans le port de la petite ville de W., et je me rendis à l'auberge qu'on m'avait désignée.

— « Ingeborg! conduis monsieur á la chambre d'Olaf, cria mon hôte, vieux et respectable marin aux cheveux blancs; va, et qu'il ne manque de rien. — Vous êtes probablement fatigué, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, votre voyage n'a pas été long, cependant c'est assez pour vous autres, messieurs du continent. Eh bien ! tenez, quoique les hommes du continent ne soient pas plus propres à la vie maritime qu'un saule ne l'est à servir de mât, j'ai ouï dire qu'ils ne laissent pas, toutefois, d'être bons à quelque chose. Si donc vous vous sentez l'estomac faible, voici un doigt de vieux rhum qui vous remettra ; je ne connais pas de meilleur remède. Ce rhum, c'est mon fils qui me l'a rapporté à son dernier voyage.... Non pas de son dernier, reprit-il d'un ton particulier. »

Cependant, l'active Ingeborg avait tout disposé dans ma chambre, que je trouvai ornée de dessins de vaisseaux et de vues magnifiques de la mer.

On aurait pu soupçonner un peu de coquetterie dans la jeune fille, à voir la manière dont son costume faisait ressortir la beauté de sa taille, la fraîcheur de son teint et la

grâce de ses mouvements, si une certaine gravité, étrangère à son âge, n'eût dit le contraire. Ingeborg resta indifférente aux attentions que j'avais pour elle; elle parut même vouloir les éviter. En sortant de ma chambre, elle alla s'asseoir sous les arbres, devant la maison, mit son ouvrage sur ses genoux, et regarda long-temps la vaste mer. Elle répondait à peine aux saluts des passans. Je crus qu'il n'y avait pas d'âme dans ce beau corps.

Quant au père, il m'avait plu tout d'abord : la présence d'un vieillard, ce débris d'un homme, nous émeut toujours. Combien d'amis, de parents qui semblaient devoir l'accompagner sur le chemin de la vie, et qu'il croyait encore voir autour de son lit de mort, l'ont déjà dévancé dans la tombe! Combien n'a-t-il pas vu s'évanouir d'espérances ! Combien n'a-t-il pas conservé de désirs ? Il est comme étranger au milieu de la génération nouvelle; ce qu'il trouvait beau a vieilli, ce qu'il a aimé n'existe plus. Le monde a cessé de le comprendre, et il ne trouve plus rien dans le monde à quoi il puisse s'attacher. Il regarde le ciel, il songe au passé, et le temps présent n'est d'aucun prix pour lui.

Le vieux aubergiste était rongé par un noir chagrin qui se manifestait dans ses paroles et dans son silence. Le nom de son fils était toujours sur ses lèvres, toutes ses pensées se rapportaient à son fils; de quelque côté qu'il tournât les yeux il croyait voir se dresser devant lui l'image de son fils.

Quel était donc le triste événement dont le souvenir accablait sa vieillesse?— Mon hôte avait un fils unique sur lequel, après la mort de sa femme, s'était reporté toute son affection. Ce fils s'appelait Olaf. Olaf, de son côté, aimait tendrement son père et promettait de réaliser toutes les espérances dont il était l'objet. Dès sa première jeunesse il se montrait le meilleur nageur, le pêcheur le plus habile, le marin le plus hardi de tous les enfants de son âge. Souvent l'on se

plaignait de ses espiégleries dans le voisinage, et le père alors, tout en châtiant son fils, applaudissait secrètement à ses heureuses dispositions. En effet, aux défauts qu'annonce toujours un caractère brusque et entreprenant, Olaf joignait un grands fond de franchise et de bonté. Il avait même un tel amour pour la justice que plus d'une fois ses camarades le choisirent pour arbitre de leurs différends. Parmi ces derniers se trouvait Edouard H... qu'on avait mis en pension, à l'âge de seize ans, chez le père d'Olaf. Ces deux jeunes gens, élevés ensemble, montraient, sous plusieurs rapports, un caractère tout opposé. Le premier, qui avait aussi perdu sa mère de bonne heure et dont le père était toujours en voyage, devait sa première éducation à un ecclésiastique de mœurs et de principes austères, qui lui avait inspiré un dévoûment sans bornes pour tout ce qu'on appelle les devoirs d'un chrétien et lui avait appris à respecter la religion plus que la morale, et à préférer au bien la loi qui commande de faire le bien. Aussi, Edouard ne faisait-il pas ce qui est juste par penchant comme Olaf, mais par conviction. La plus légère transgression de toute règle était un crime à ses yeux; il n'omettait jamais rien dans ses actes ordinaires de dévotion; jamais une plaisanterie indécente ou un mot équivoque ne sortait de sa bouche. Il ne prenait pas même part aux petites bouffonneries de l'enfance; mais, lorsqu'il était attaqué, il se défendait courageusement, ce qui n'empêchait pas toutefois qu'il n'eût à essuyer les railleries de ses camarades, qui ne l'aimaient point, et la haute désapprobation de son père adoptif, qui ne comprenait pas de telles façons d'agir dans un jeune homme. Edouard se confirma d'autant mieux dans sa manière de voir qu'il se trouvait obligé de chercher sa société en lui-même. Il ne pouvait donc exister aucune intimité entre lui et Olaf. Cependant ils apprirent tous les deux à se respecter mutuellement et ils

vécurent ensemble sans haine comme sans amitié, Olaf prenant toujours le parti du plus faible, Edouard défendant celui à qui on faisait une injustice. L'un aurait exposé sa vie pour l'opinion de ses camarades, l'autre était prêt à tout sacrifier à ses principes.

— Ingeborg, sœur d'Olaf, était d'un caractère simple et gai; son inclination pour Edouard fut d'abord d'autant moins connue, qu'elle ne comprit elle-même ce qu'elle éprouvait qu'au moment de se séparer de lui. Edouard fut rappelé par son père qu'il devait accompagner dans le voyage de Cadix. Il partit sans déclarer son amour pour Ingeborg, espérant obtenir l'approbation de son père quand il se serait distingué comme marin. Aussi, fut-il convenu qu'Olaf, l'été prochain, ferait le voyage des Indes sur le vaisseau du capitaine H....

C'est ce qui eut lieu. L'équipage du vaisseau partant pour les Indes, se composa du capitaine, de son fils, qui devait remplir les fonctions de pilote, et de sept matelots, parmi lesquels se trouva Olaf, avec trois de ses compatriotes.

L'autorité d'un capitaine de vaisseau, pendant tout voyage de long cours, est très-étendue, et tous les peuples maritimes ont jugé à propos de la soutenir par des lois sévères. H... usa du pouvoir que son titre lui donnait avec la dernière barbarie. *Le chat*, instrument composé de plusieurs cordes auxquelles sont attachées des balles de blomb, punissait la faute la plus legère. Les coups et les injures pleuvaient sans cesse sur les malheureux matelots que le cruel capitaine prenait plaisir à troubler dans leurs jeux innocents et jusqu'au milieu de leur sommeil. L'épouvante regna sur le vaisseau. H... y devint un objet d'horreur. Son fils était le seul pour lequel il eut quelques ménagements; Encore Edouard avait-il souvent à essuyer les éclats d'une colère brutale qu'il supportait avec un dévoûment filial.

On le voyait presque toujours, les larmes aux yeux et à genoux, supplier son père d'épargner ceux qu'un caprice ou une méchanceté réfléchie avait désignés comme coupables. Mais ses efforts étaient vains. L'animosité s'accrut au plus haut degré entre le maître et l'équipage. Les suites n'en pouvaient long-temps se faire attendre.

Le mauvais traitement, essuyé par l'un de ses compatriotes qui tomba sans connaissance sous les coups du capitaine, révolta un jour le caractère compatissant et fier d'Olaf, au point qu'il se jeta entre le bourreau et la victime. Il ne fit, il est vrai, que recevoir les coups du capitaine furieux, mais celui-ci vit dans une telle conduite un acte de résistance. Il ordonna que le jeune homme fût garotté et descendu au cachot, puis il jura de le livrer comme rebelle aux tribunaux du premier port anglais venu, et de le faire condamner à mort. La frayeur qu'inspirait la sévérité des lois était si grande, que personne n'osa murmurer. Tous obéirent à regret.

L'équipage ne tarda pas à passer du mécontentement à la colère et à l'indignation. Chacun craignait le sort du malheureux Olaf. Les esprits s'échauffèrent de plus en plus. Sans se parler les matelots se comprirent.

Le lendemain matin, à l'heure où le capitaine se tenait seul au gouvernail, son fils n'étant pas encore éveillé, tout l'équipage se rassembla subitement sur le derrière du vaisseau. Le capitaine H... conçut à l'instant des soupçons, d'autant plus fondés qu'il voyait le prisonnier parmi les matelots.

— « Arrière, misérables, s'écria-t-il. » Mais les matelots l'environnaient déjà.

« Capitaine, dit le plus âgé, il faut que tu meures; tu as encore le temps de dire *un pater* et de recommander ton âme à Dieu. Que le ciel t'accorde sa grâce ainsi qu'à nous ! »

Le ton dont ces paroles furent prononcées annonçait, de

la part des matelots, une résolution inébranlable, et le capitaine lut son sort dans la gravité terrible de leur physionomie. Il comprenait que les rebelles étaient allés trop loin pour qu'un retour fût possible. Le gouvernail lui échappa des mains et ses lèvres tremblantes essayèrent de balbutier une prière. Les matelots otèrent respectueusement leurs bonnets et gardèrent le silence. Leurs pensées aussi s'adressaient au ciel; ils demandaient pardon de ce qu'ils avaient résolu d'exécuter comme un mal nécessaire. Le capitaine priait toujours. Ne voyant personne se mouvoir, il prit cette immobilité pour de l'indécision et l'espérance lui revint.

— « Holfden, dit-il à voix basse, Holge, songez à votre conscience.... prenez mon argent, mes pistolets espagnols sont à toi, Rolf; la cargaison vous appartient aussi; déposez-moi dans une île déserte. Nicol, si je t'ai battu, je m'en repens; Olaf, je veux tout oublier, voici ma main. Vous n'avez point résolu de m'ôter la vie. »

Tous demeurèrent immobiles.

— « Songez, continua-t-il en se levant, à l'horrible châtiment qui attend un tel crime. Maintenant que celui qui veut sa grâce et mon pardon s'approche. Qui oserait ne pas répondre à une telle invitation ? »

— « Capitaine, tu vas mourir! fut le cri qui sortit de toutes les bouches. — Tu vas mourir comme il est vrai que le soleil se lève là bas, et avant qu'il soit tout-à-fait sorti de la mer. Prépare-toi donc à rendre tes comptes au ciel! »

— « Edouard! Edouard! » cria le capitaine en s'élançant vers son fils qui apparaissait sur le tillac; mais au même moment il était précipité dans la mer. L'eau bouillonna et on ne le revit plus.

Edouard resta saisi d'horreur à cet aspect, et il aurait suivi son père qui, en tombant, lui avait encore tendu la

main, comme pour l'engager à la vengeance, si Olaf ne l'eût retenu.

— « Laisse-le faire, dit Holfden, après un instant d'hésitation; lui aussi doit mourir. Il a vu ce qu'il n'aurait jamais dû savoir et il sait ce qu'il ne pourra jamais taire. »

— « Songez qu'il a souvent intercédé pour nous, répliqua Rolf, et attiré sur sa tête le châtiment qui nous était réservé. Et puis, qui gouvernera le vaisseau, le pilote mort? Savons-nous en quel lieu nous sommes? »

— « Qu'il jure de garder à jamais le secret, reprit Holge, et qu'il vive! »

— « Un serment fait dans de pareilles circonstances n'engage pas, répondirent d'autres. »

— « Camarades, dit Olaf, le père méritait la mort; nous avons voulu échapper à sa tyrannie, et Dieu l'a jugé par nous. Mais pouvons-nous tuer ainsi le fils, l'innocent? Non! — Edouard, nous te laissons la vie et la liberté; mais tu ne dois ni tu ne peux nous trahir. »

Ils finirent tous par adopter l'avis d'Olaf. Quant à Edouard, immobile et silencieux, il semblait ne pas comprendre de quoi il s'agissait.

Il fut ensuite résolu qu'on irait à la Jamaïque, que là on vendrait la cargaison et qu'on annoncerait la mort du capitaine comme étant survenue à la suite d'une maladie. Mais Edouard seul était capable de conduire le vaisseau dans un tel trajet. Il fallut donc prier le jeune pilote de reprendre ses fonctions ordinaires : après un long silence et une indécision visible, il consentit.

Les matelots, après l'attentat qu'ils venaient de commettre, furent épouvantés de l'approche d'une tempête. On eut dit que le ciel se préparait à venger la mort du capitaine. De sombres nuages cachèrent les étoiles, et Edouard dirigea le gouvernail comme il put à l'aide de la boussole.

Les marins croient généralement que quand un grand criminel se trouve à bord, au milieu d'une tempête, la mer ne se calme point qu'il n'ait été livré à la fureur des flots. L'équipage erra pendant sept jours à la merci des vagues ; il semblait que l'élément irrité n'épargnât les coupables qu'en faveur d'un innocent. Les matelots se regardaient l'un l'autre dans un morne silence. Ils témoignaient à Edouard tout le respect qu'on doit au malheur. Quant à lui, il contemplait le sombre abime avec des yeux pleins de calme et d'espoir.

Enfin l'ouragan cessa et le pilote déclara, après avoir jeté la sonde, que le peu de profondeur des eaux annonçait le voisinage de la terre ferme. Bientôt, l'on vit s'élever à l'horizon des rochers blanchâtres, puis des rivages étendus, et enfin une grande ville avec un port rempli de vaisseaux. L'équipage demanda si ce n'étaient point là les Etats-Unis; Edouard répondit qu'il prenait cette terre pour une île appartenant à l'Angleterre. Enfin, le mauvais état du vaisseau décida les matelots à mouiller en vue du port. Ils ne tardèrent pas à voir venir à eux une chaloupe de pilote portant pavillon anglais.

A peine cette chaloupe se fut-elle approchée du navire qu'Edouard franchit d'un saut l'espace qui le séparait d'elle. « Révolte ! révolte ! s'écria-t-il. » Et au même instant la chaloupe repartit comme si le vaisseau eût apporté la peste, et qu'elle eût craint de le toucher.

Les matelots, que cette action inattendue de leur jeune pilote déconcerta, demeurèrent stupéfaits et confondus sur le tillac. La fuite était impossible. Ils durent donc se résigner à leur sort. Pendant l'orage, Edouard avait constamment dirigé, la nuit, le vaisseau vers le nord-est en croisant, le jour, contre le vent, en sorte que l'équipage se trouvait, non pas dans les Indes-Occidentales, mais sur la côte ouest de l'An-

gleterre, à la hauteur de Falmouth. Tous les matelots furent arrêtés et livrés à leur gouvernement. Leur procès fut bientôt instruit, aucun ne désavoua le crime. Quoique les juges en vissent la première cause dans la conduite d'Olaf, ils reconnurent pourtant que le complot n'avait pas eu de chef. — « Nous avons résolu, disaient les accusés, en même temps et d'un même accord, de mettre un terme aux traitements barbares qu'on nous faisait subir. — Nous allons mourir; mais dans les mêmes circonstances nous agirions encore comme nous avons fait. »

La sentence de mort fut prononcée.

Une exécution a rarement lieu sans que la compassion publique se prononce en faveur de la victime. La position terrible d'un homme que va frapper le glaive de la loi, nous émeut trop fortement pour que le châtiment ne nous fasse pas alors oublier la faute. Nous sommes révoltés de voir tant d'hommes d'accord pour sacrifier un de leurs semblables. Ces soldats immobiles, leurs sabres nus, la foule bruyante, le tintement des cloches, tout cela nous semble effrayant, et nous nous demandons à quoi sert un tel déploiement de force contre un infortuné que le monde entier abandonne, à qui tous refusent asile et secours. La pitié fut grande ici, lorsque sept jeunes hommes, dans la fleur de l'âge et de la santé, s'avancèrent vers l'échafaud avec cette contenance ferme et assurée, cette noble résignation que peuvent seuls donner l'innocence ou le sentiment de la juste expiation d'un crime. Déjà, pendant le procès, la voix publique s'était vivement prononcée en faveur d'Olaf et de ses compagnons, qui, disait-on, ne pouvaient demander justice à personne des cruautés du capitaine ; et l'autorité, usant du droit du plus fort, avait cru devoir faire accompagner les coupables par une escorte militaire imposante, précaution d'autant plus nécessaire que le lieu du supplice, à l'est de la

presqu'île, se trouvait rempli de marins qui ne cachaient pas l'intention qu'ils avaient de délivrer leurs camarades. Pendant que le cortége traversait la foule, les spectateurs exprimaient à haute voix et d'une manière touchante les sentiments dont ils étaient animés. « Adieu, Holge, adieu, disait l'un; ton vieux père ne manquera de rien tant que ces mains pourront jeter les filets à la mer.—Holfden, je prendrai soin de ta mère, disait un autre. — Maudit soit le traître! criait un troisième. En ce moment une jeune fille éplorée et un vieux marin en cheveux blancs s'efforçaient d'atteindre les condamnés; le vieillard voulut s'arrêter; mais poussé en avant par les soldats, il leva les bras au ciel et ses yeux se remplirent de larmes. « Olaf, meurs en homme de cœur! s'écria le vieux marin, Dieu pardonne la faute irréfléchie d'un sang fougueux; mais il déteste la feinte et le mensonge. — Mon fils, meurs en chrétien! »

Le courage des condamnés ne se démentit point. Ils se succédèrent sous le couteau fatal, s'encourageant les uns les autres. La foule voyait avec terreur couler le sang. — Enfin un seul resta debout: c'était Olaf, considéré comme le plus coupable.

Il regarda encore une fois et la mer bleuâtre et la plaine, sa patrie, qu'il allait quitter sans retour. — Tout à coup son regard perçant s'arrêta sur un point au milieu de la foule, et ses traits exprimèrent une espèce de satisfaction mêlée de mépris. — Il se retourna, se mit à genoux et sa tête tomba.

La foule avait suivi le dernier regard d'Olaf. Tous les yeux se dirigèrent bientôt vers un jeune homme pâle, dont les traits décomposés rendaient la physionomie farouche. Ce jeune homme n'avait pas cessé de considérer l'échafaud; chaque coup de couteau l'avait fait frissonner, et il était resté comme frappé de la foudre sous les regards de la dernière victime.

Il semblait solliciter la clémence des assistans. A son aspect la foule recula involontairement. — « C'est lui ! c'est le jeune H...! » murmura-t-on de toutes parts. Edouard, se voyant reconnu, s'éloigna, et on ne le vit plus reparaître.

Si ce malheureux jeune homme avait à supporter le blâme de la multitude, qui n'était pas partie intéressée dans les suites de sa délation, combien son souvenir ne devait-il pas être odieux à ceux qui avaient perdu par lui tout ce qui leur faisait aimer l'existence ? — Mon hôte parlait rarement d'Edouard, et lorsque la conversation tombait sur lui : « C'est un traître, disait-il avec dédain, un serpent que j'ai nourri dans mon sein pour me déchirer. »

Pour Ingeborg, je lui demandai intérieurement pardon de l'avoir accusée d'insensibilité. On n'en souffre pas moins, parce qu'on souffre sans se plaindre. La pauvre jeune fille ne cherchait pas à vaincre son chagrin, à l'affaiblir par des distractions passagères : mais elle le supportait avec résignation. Seulement quand son père maudissait le souvenir d'Edouard, de grosses larmes tombaient de ses yeux, et ses traits annonçaient une lutte intérieure qu'elle aurait voulu cacher à tout le monde et surtout au vieillard courroucé. Elle s'occupait, calme et tranquille, des soins du ménage. Quelque cher que lui fut Olaf, elle ne pouvait pas haïr Edouard ; et son cœur, lorsque rien dans son extérieur n'annonçait la tristesse, déplorait en secret la perte d'un frère et celle d'un amant.

Au bout de quelques jours je ne fus plus étranger dans la maison. De l'intérêt qu'on s'inspire mutuellement on passe aisément à la confiance. Le père trouvait du plaisir à me parler d'Olaf; quand il se prononçait sur le compte d'Edouard, je me gardais bien de rien dire qui pût blesser sa douleur paternelle, et Ingeborg paraissait me savoir gré de ce que je respectais son chagrin.

Un jour, entre autres, par un temps sombre et orageux, nous étions restés ensemble plus tard que de coutume. Les flots venaient se briser avec fracas sous nos fenêtres, et d'un moment à l'autre la lune jetait des rayons furtifs au travers d'épaisses nuées, comme pour faire encore ressentir davantage l'obscurité de la nuit.

— « Voilà un terrible temps, dit mon hôte en prêtant l'oreille aux coups de vent qui ébranlaient la maison. —Voilà un terrible temps pour les marins qui sont en mer. Que Dieu vienne à leur secours et les conduise au port!

— « Pour *lui*, ajouta-t-il d'une voix étouffée, il repose en paix loin des tempêtes ; il ne craint plus ni les vents, ni les flots. — Il est plus en sûreté que l'autre. » — Le vieillard poussa un long soupir, s'enfonça dans son fauteuil, et tomba bientôt comme c'était son habitude dans un profond sommeil.

Soudain la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer un jeune homme à la figure blême, aux cheveux épars. Ingeborg se leva effrayée, se couvrit la figure de ses deux mains, et s'écria: « Edouard! Edouard! »

« Ingeborg, dit le jeune homme sans changer de place, je viens te dire un dernier adieu. »

A ces mots la jeune fille pâlit. Un frisson subit courut dans tous ses membres, elle resta muette. — « Ingeborg, reprit Edouard, mais d'une voix douce, me renvoies-tu au milieu de la sombre nuit, sans adieu, sans larmes? Toi aussi tu repousses celui que toutes les lèvres maudissent, celui qui est en horreur à tout le monde et qui n'a que sa conscience pour lui? »

— « Edouard, Edouard, » répéta la jeune fille; et déjà elle était sur le cœur de son amant qu'elle tenait étroitement embrassé. Son âme se révéla tout entière en ce moment : je vis tout ce que son amour avait, à la fois, de tendre et de

naïf. Le jeune homme se mit à pleurer. Il sentait palpiter contre sa poitrine un cœur qui ne le maudissait pas; il se trouvait moins malheureux.

— « Ingeborg, continua-t-il, quelque funestes qu'aient été pour nous les effets de ma conduite, je ne puis, je ne dois pas me repentir d'avoir fait ce que m'imposait mon devoir. Je le sais, cette action m'enlève sur la terre l'honneur, la fortune, le repos, le bonheur, toi enfin, Ingeborg, mais il n'en a pu être autrement. Les derniers cris de mon père mourant, ses bras tendus vers moi ne sont jamais sortis de ma mémoire. Hélas, les mêmes mains qui infligeaient aux autres des châtiments trop rigoureux avaient béni mon enfance; la même voix qui prodiguait aux autres les injures et les outrages me donnait le nom de fils avec l'accent de l'amour paternel! »

— « Edouard, répondit Ingeborg, si ta conscience t'absout, tu n'as pas besoin de te justifier devant moi. Je ne suis qu'une pauvre et faible jeune fille, je ne saurais distinguer le bien du mal dans ce qui déchire si cruellement mon cœur. Tout ce que je sais, c'est que je t'aime. »

— « Tu ne peux plus m'aimer, repartit Edouard en s'efforçant de paraître calme, tu ne peux plus aimer celui qui s'est souillé du sang de ton frère. Tu ne dois pas partager l'ignominie qui pèse sur ma tête. Je suis chargé de la malédiction de ton père, je ne veux pas l'attirer aussi sur toi. Je ne veux pas ravir au malheureux vieillard son fils et sa fille en même temps. — Ingeborg! nous sommes séparés dans ce monde-ci! »

Puis le jeune homme se mit à genoux devant le vieillard endormi. « Pardonne, dit-il d'une voix suppliante, pardonne moi si je t'ai privé du soutien et de l'orgueil de ta vie. Tu ne sais pas quelle lutte j'ai eu à soutenir. Le devoir et la reconnaissance filiale, l'amour et la religion ont tour à tour dé-

chiré mon sein. Si tu pouvais lire au fond de mon âme, tu aurais pour moi moins de haine que de pitié. Puisse le ciel qui nous impose de si durs sacrifices, te rendre juste envers mon souvenir; puisse-t-il te donner la force et la paix que j'ai perdues ! »

Et les larmes d'Edouard mouillaient la main du vieillard qui fit un léger mouvement sans toutefois se réveiller.

— « Ingeborg, ajouta encore le jeune homme, je te dois un bienfait dont Dieu seul peut te récompenser. Si je te retrouve là haut, c'est à toi que je le devrai. »

Et l'on voyait à l'expression des traits d'Edouard qu'il s'arrachait des bras de son amante, non avec le désespoir qui va chercher la mort, mais avec la noble résolution de supporter la vie jusqu'à ce qu'il plût au ciel de la lui retirer.

Un petit navire, dont un vent impétueux gonflait les voiles, se balançait devant la maison sur les flots irrités. — Ingeborg couvrit de son mouchoir la poitrine mouillée de son amant; elle voulut encore parler, mais la voix lui manqua. Edouard la remit entre mes bras presque évanouie et s'éloigna. Il fit de la main un dernier signe d'adieu et la sombre nuit enveloppa sa course solitaire.

Traduit de l'allemand par Auguste Kaufmann.

MON PREMIER DUEL.

— « C'est là une bien ridicule affaire, mon cher Frank. »

— « Oh! oui, répondit Frank, bien ridicule en vérité. »

— « Et pourtant, repris-je, il faut en subir les conséquences. »

— « Certainement, me dit mon ami, mais quelque tristes que soient les pensées qui précèdent une première affaire d'honneur, je dois te prévenir qu'une fois sur le terrain, tout cela ne te semblera plus qu'une bagatelle. »

— « Tu auras soin de tout préparer, et tu ne manqueras pas de me venir prendre chez moi; n'est-ce pas Frank? »

— « Sois tranquille sur ce point, mon cher Eugène; mais comme minuit va sonner et que nous devons être bien loin d'ici à six heures du matin, je vais te souhaiter le bonsoir, afin que tu puisses avoir la main sûre à l'heure du rendez-vous. Avant de partir pourtant, je voudrais te dire encore une chose. »

— « Et quoi donc? » lui dis-je.

— « Mon Dieu! reprit Frank en hésitant, peut-être ne devrais-je point t'en parler; mais le fait est que, dans ces sortes d'affaires,.... il est d'usage de.... de.... »

— « De se faire tuer, veux-tu dire? » continuai-je en achevant la phrase.

— « Oh! non, mon bon ami, rien n'est plus loin de ma pensée, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu nous sommes, quant à présent du moins, bien éloignés encore d'une aussi affreuse catastrophe. »

— « Alors, mon cher Frank, parle-moi donc plus clairement et dis moi ce dont tu voulais m'informer; apprends-mo ce qui me reste à faire? »

— « Eh! bien, Eugène, ne serait-il pas convenable, quand ce ne serait que pour la forme, de tracer une sorte de *memorandum* de la manière dont tu entends disposer de ce qui t'appartient. »

— « Ah! grand Dieu! voilà donc la souris dont la montagne était grosse! ce qui m'appartient! que le ciel te pardonne, mon pauvre Frank! mes dettes, voilà tout ce que je possède au monde, et je te les lègue à payer. — Mais vraiment j'y penserai; maintenant, bonne nuit, et ne m'oublie point à l'heure convenue. »

— « Oui, mon cher Eugène, bonne nuit; encore un dernier avis, si tu veux : prends avant de te coucher un ou deux verres de Madère, mais point de liqueur forte; il faut que demain ta tête soit froide, ton coup d'œil sûr, ta main ferme. Adieu! »

— « Adieu, » lui dis-je en fermant la porte. Et je restai seul, livré à mes pensées.

— « Allons, me dis-je alors à moi-même, c'est très-bien : c'est une délicieuse situation que la mienne. Encore si j'aimais cette femme, il y aurait quelque bonne grâce à me battre pour elle; ce serait une consolation. Mais risquer ma vie pour une.... pour une malheureuse que je méprise, à l'occasion d'une niaiserie! ah! c'est là tout au moins une chose peu agréable en vérité. Mais le mal est fait; n'en parlons plus. »

« Et Frank, qui m'a parlé d'écrire mes dernières volontés; il a raison; c'est peut-être un pressentiment. Eh! bien, il faut le faire : voyons donc quel emploi je ferai de mes richesses. Voici d'abord mon linge et mes habits; je les laisse à Marianne, ma pauvre femme de chambre; ce sera pour la dédommager des rhumes qu'elle a gagnés à m'attendre jusqu'au matin : la pauvre fille ne s'enrhumera plus ainsi. Je laisse mes médailles et mes tableaux à D***; quant à ma Bible, ma Bible, ce livre saint, que j'ai lu tant de fois, où tant de fois j'ai résolu de trouver la règle de ma vie, et que j'ose à peine

nommer dans ce moment où je médite une œuvre de vengeance et de sang, Frank, tu la porteras à ma malheureuse mère que j'aime.... et qui va verser bien des larmes. Tu lui diras que j'avais respecté les divins préceptes, quoique souvent j'aie manqué de la force d'esprit nécessaire pour les suivre; et surtout, ah! je t'en supplie avec instance, ne vas pas affliger son cœur déjà bien cruellement frappé, en lui apprenant toute la faiblesse, la folie, et l'impiété qui vont présider à ma dernière heure! parle-lui de guerre, d'assassinat, de peste, de famine, si tu le veux; mais ne lui dis pas que le sens commun, et la pureté de cœur et d'âme de son fils l'ont abandonné pour le perdre et qu'il est mort de la mort d'un duelliste.... Eh! c'est bien affreux; et pourtant il faut sacrifier au monde.

« Tu partageras mes autres livres entre mes amis; excepté toutefois ces livres délicieux et consolateurs que nous lisions ensemble, les ouvrages de Lamartine et de Châteaubriand, et Sterne, et Lafontaine; Frank, tu garderas ces livres; ils te rappelleront quelquefois des instants bien doux de notre jeunesse et te rapporteront le souvenir d'un malheureux ami qui te remercie d'avance de toute la peine qu'il va t'imposer.

« Tu trouveras aussi dans mon bureau un portrait, des lettres; tu les connais, mon ami, je te les confie; tu sais de qui je tiens ces objets chers et précieux. Que personne autre que toi ne les touche! je te conjure de les LUI reporter. Adoucis à SES yeux les circonstances de ma mort; et dis-lui bien qu'au milieu de mes péchés et de mes folies, son souvenir ne m'a point quitté, que je l'ai toujours aimée, que je n'ai aimé qu'elle, et que c'est surtout dans mes derniers instants que je sens combien elle m'est chère. Dis-lui, Frank, dis-lui.... »

J'en étais là de mon testament lorsque je fus interrompu: on frappa à ma porte; j'ouvris: c'était Frank.

— « Quoi déjà? »

— « Oui, me répondit-il, et je suis content que tu sois prêt. Nous n'avons pas de temps à perdre. »

— « Les heures se sont bien rapidement écoulées, repris-je. Mais j'ai fini. Tu m'as hier soir parlé de mon testament; c'était une précaution nécessaire, et je te remercie de m'y avoir fait penser. Je l'ai fait et te le confie ; tu voudras bien t'en charger, n'est-ce pas ? »

— « Plaise à Dieu, dit Frank en me serrant la main, plaise à Dieu que je n'aie point à te rendre un si triste service ! »

— « Je l'espère bien ainsi, répliquai-je; mais j'ai un pressentiment, mon cher ami (et rarement mes pressentiments m'ont trompé); quelque chose me dit là que je vais voir aujourd'hui mon dernier lever du soleil. »

— « Ne me parle pas ainsi, Eugène, me dit Frank; si je pensais comme toi.... Mais bon Dieu ! que reste-t-il donc à faire pour éviter... ! »

— « Eviter ! m'écriai-je, tu ne me connais donc pas. Je ne puis arrêter les mouvements de mon cœur ni ses pressentiments; mais je verrais ma fosse creusée à mes pieds, que je ne ferais point un pas en arrière. Viens, viens, je suis prêt maintenant. » Le prenant par le bras, je l'entraînai hors de ma chambre, et nous quittâmes la maison dans un morne silence. Quelques minutes après nous arrivâmes au lieu du rendez-vous.

Mon adversaire y était avant nous. A peine si je l'avais aperçu la veille; mais je le vis bien alors : c'était un homme grand, maigre et vigoureux; sa figure basanée était entrecoupée d'une énorme paire de moustaches, qui me fit voir en lui un de ces vieux et terribles troupiers de Napoléon. Nous nous saluâmes froidement l'un l'autre, et nos témoins se retirèrent pour régler le combat. Leur conférence dura quelque temps et parut indisposer mon adversaire, qui semblait très-impatient d'en finir au plus tôt avec moi.

A la fin il rompit le silence.

« Messieurs, dit-il aux témoins, je vous demande pardon, mais il me semble qu'un mot doit suffire. D'abord, continua-t-il en s'adressant à Frank, tirerons-nous à quinze ou à vingt pas? »

— « A vingt pas, Monsieur, » répondit Frank sans hésiter.

— « Très-bien, Monsieur, » reprit mon homme, et, traçant sur la terre une large raie avec le talon de sa botte, il se prépara à prendre les distances.

J'avoue ici que cela me fit plaisir; je crus voir une chance de salut dans la longueur de ses jambes, mais je m'aperçus bientôt de mon erreur; le coquin mesurait des pas aussi courts que ceux que ferait une dame marchant avec des sabots. Du reste, je n'eus point à me plaindre de sa lenteur; il eut bientôt fait.

« Et maintenant, dit-il avec un sang-froid qui rivalisait avec l'air glacial du matin, de quels pistolets nous servirons-nous? Sera-ce des vôtres? Bah! ce sont des pistolets ordinaires. Les miens excellents; ils sont de Lepage, et ne doivent pas être comparés à ces *joujoux!* Qu'en dites-vous? Ne les préférez-vous pas? Nous n'avons pas besoin de nous y prendre à deux fois. Heim ? »

— « Je le crois bien, » lui dis-je.

— « Qu'en dis-tu, Eugène? » me dit Frank.

— « Tout me conviendra : ce qui plaît à l'un plaît à l'autre, » répondis-je en grimaçant un sourire.

— « Très-bien! reprit l'homme aux moustaches; et maintenant, pour savoir qui tirera le premier, quelqu'un a-t-il une pièce à jeter en l'air? Tenez, en voici une. » Et il la passa à son témoin qui la fit sauter. Le sort favorisa mon adversaire.

Frank vint à moi, et me saisissant la main avec force :

« Eugène, mon garçon, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, fais bonne contenance; ce grand drôle cherche évidemment à t'intimider, fais bonne contenance. Place-toi bien, écoute : tu n'es pas bien gros, efface-toi; tu sais que dans ces sortes de duels on ne sait si l'on doit protéger la tête ou le flanc; mais, rapporte-t'en à moi, tu es très-mince; contente-toi de te bien effacer le corps, et garantis ta tête avec ton arme : le diable-lui-même ne saurait t'atteindre ainsi. Allons, que Dieu te bénisse et te protège ! »

Après ces mots, il se retira, et les témoins donnèrent le signal. Je tournai la tête vers mon adversaire, et je le vis élever son pistolet d'un main ferme. Je le vis m'ajuster avec le coup-d'œil d'un faucon et la précision d'un maître. Il ne fut qu'une demi-seconde, et je connus qu'il avait visé juste. La balle m'avait atteint le coude gauche, et quelque chose de froid comme de la glace glissa rapidement le long de mon bras. Ma respiration sembla s'arrêter.

Frank vit aussitôt ce qui m'était arrivé, et en un clin d'œil il était auprès de moi, bandant mon bras avec sa cravate qu'il avait détachée de son cou.

— « Te sens-tu faible, Eugène ? » me dit-il.

— « Oh ! non, lui répondis-je, mais dépêche-toi, que je me venge ! »

— « Monsieur est-il blessé ? » demanda mon adversaire avec une grimace sardonique.

— « Du tout, Monsieur, » répondis-je, et le coquin m'adressa un profond salut.

— « Es-tu de force à tirer à ton tour ? » me dit Frank.

— « Donne-moi le pistolet ? » Frank me le tendit; je le pris, mais ce fut en vain que j'essayais de l'élever à la hauteur de mes yeux, mon bras droit n'en avait plus la force.

— « Prends-le de la main gauche, » me dit Frank.

Je le fis, mais le pistolet me sembla plus lourd que je ne

croyais ; il me fut impossible de l'élever même de la main gauche. Je regardai mon adversaire, et je crus voir ses traits se crisper en un rire méphistophélique. J'étouffais de rage. — « Enfer! m'écriai-je, ne pourrais-je donc souffleter ce grand misérable! »

— « C'est impossible ! » me dit Frank; puis il ajouta avec affection : — « Reste tranquille, mon ami, je vais le châtier à ta place. »

— « Je ne le souffrirai pas, m'écriai-je, laisse-moi essayer encore. »

Hélas! je fus plus que jamais convaincu du poids extraordinaire de mon pistolet. Je le pris par le canon, et je fus convaincu que la crosse en était remplie de plomb. Je me dis alors aussi que la pièce qu'il avait sortie de sa poche pour tirer au sort les tours du combat, était une pièce façonnée à son usage pour ces sortes d'occasions. Mon bras droit atteint d'une balle, et ce pistolet dont le poids était précisément assez fort pour qu'il ne pût être levé de la main gauche, tout cela me persuada que j'avais été la victime d'un scélérat.

— « Mais cela ne se passera pas ainsi ! » dis-je avec fureur, en m'avançant sur mon lâche ennemi, avec la résolution de lui faire sauter la cervelle. Et, lorsque je fus près de lui, j'appuyai la crosse de mon pistolet sur ma poitrine, et je mis le doigt sur la détente en dirigeant le canon vers la tête de mon coquin. Fort heureusement Frank, qui ne connaissait pas mes soupçons, m'arracha l'arme des mains, en s'écriant avec force : — « Eugène, voudrais-tu donc commettre un assassinat ? »

— « Oui, certes! répondis-je, je veux assassiner un assassin. »

Mais le scélérat n'avait plus à craindre mon feu; et, s'approchant de moi d'un air goguenard, il se mit à m'éclater de rire au nez d'une manière infernale; je m'élançai sur lui,

mais affaibli par le sang que je perdais et par la douleur, je fus jeté par terre, et je m'évanouis....

Soudain je fus rappelé à moi par quelqu'un qui me secouait violemment. Je regardai, c'était Frank. — « Allons! allons! paresseux, debout! » s'écria-t-il.

— « Debout! repris-je avec douleur, et pourquoi faire? »

— « Pourquoi? répliqua mon ami, pour sauver ton honneur et le mien, si tu y tiens un peu. Il est six heures moins un quart, et le rendez-vous est fixé pour six heures. »

— « Comment! est-ce que je n'ai pas été blessé d'une façon affreuse? »

— « Blessé! et qui diable t'aurait blessé? à moins que tu ne l'aies rêvé! »

Et je l'avais effectivement rêvé. J'avais approché ma table de mon lit pour faire mon testament, je m'étais endormi, et j'avais rêvé tout ce que j'ai raconté.

— « Alors, dis-je à Frank, il faut que je me fasse blesser de nouveau? »

— « Tu n'as pas grand'chose à craindre, Dieu merci! répondit-il, car je viens d'apprendre que ton adversaire, alarmé du bruit de tes exploits, a décampé. »

— « Bah! » dis-je avec autant de sang-froid que je le pus, mais en remerciant sincèrement le ciel en moi-même de la protection qu'il venait de m'accorder.

— « Oui, Eugène, il est parti; mais allons toujours sur le terrain et nous l'attendrons le temps convenable. »

— « De tout mon cœur, » repris-je. Et en cinq minutes je fus habillé et en route, un cigare à la bouche, pour le lieu du rendez-vous, avec le cœur bien plus léger, je le dis entre nous, que je n'espérais le porter sur le terrain.

Nous y trouvâmes le capitaine M***, témoin de mon adversaire; il nous annonça que celui qu'il devait accompagner avait pris la fuite, e nous jura qu'il se vengerait

d'une aussi infâme lâcheté partout où il le rencontrerait.

— « Capitaine M*** , lui dit ensuite Frank , vous voudrez bien rendre justice à M. Eugène, mon ami, et dire qu'il s'est conduit dans toute cette affaire en homme de cœur. »

— « Bien certainement , » répondit le capitaine.

Nous quittâmes le terrain en traitant, comme il le méritait, le poltron qui nous avait manqué de parole. Après quoi le capitaine vint avec Frank et moi faire chez Véry un succulent déjeûner , pendant lequel le pauvre absent ne fut pas davantage épargné. — Telle fut l'issue glorieuse du *premier duel* d'un jeune homme auquel la barbe promet de pousser bientôt.

A. C.

UN ROI DE FRANCE.

1422.

Il y avait foule devant la grande porte de l'hôtel Saint-Paul. C'était le soir : à la lueur des torches et des flambeaux, l'on distinguait une litière arrêtée, des pages, des varlets vêtus de tuniques violettes aux armes de France et d'Angleterre, causant à voix basse sous le vestibule, et autour de la litière, quelques hommes d'armes anglais, à l'air morne et triste sur leurs chevaux immobiles. Aucune clameur, aucun tumulte dans la foule, qui attendait près de la muraille opposée au palais. Quand un passant, détourné de son chemin, s'arrêtait à interroger quelqu'un dans le groupe, on lui répondait :

« C'est madame la reine veuve d'Angleterre, Catherine de Valois, qui s'en va par delà la mer accompagner le corps de monseigneur Henri, le roi régent, pour ne plus revenir au pays de France. Aussi vient la pauvre princesse saluer une dernière fois son père, monseigneur Charles sixième, notre seigneur et maître : Dieu lui soit en aide et à nous ! » et l'on se rapprochait pour entendre ; puis, les gens attardés, les indifférents, jetaient en passant un regard sur la litière et sur les fenêtres qui brillaient éclairées à la façade de l'hôtel.

La lune se levait, et sa pâle lumière venait lutter en reflets douteux avec celle de la petite lampe d'argent, retenue par une chaine dorée au lambris d'une salle basse donnant sur la Seine. Sur l'estrade élevée, dans l'embrasure

de la fenêtre, sous les pans drapés de l'épais rideau fleurdelisé, deux femmes, penchées l'une vers l'autre, échangeaient par moments quelques mots entrecoupés comme des sanglots. La double clarté de la lune et de la lampe ajoutait une expression indéfinissable à la tristesse de leurs figures pâles, et, adoucissant leurs traits dans l'ombre, jetait le même âge, vingt ans, sur ces deux têtes, dont les lignes pures et correctes révelaient la beauté; et pourtant c'étaient la mère et la fille. L'une, assise dans une chaire de bois sculpté, s'appuyait à la balustrade de la fenêtre; c'était la reine, la belle reine de France, Isabeau de Bavière. L'autre, pleurant à ses pieds, penchée sur le bras du fauteuil; c'était la douce Catherine de Valois, sa fille chérie.

Et elles se turent long-temps: la jeune femme cachant sa tête sur la poitrine de sa mère, celle-ci regardant, pensive et les yeux pleins de larmes, la Seine fuyant entre ses deux rives, et dont le flot sombre et étoilé s'argentait en passant au rayon de la lune. Quelquefois elle penchait sa tête sur celle de Catherine, et elles confondaient leurs larmes, leurs soupirs, voix du cœur, langage des âmes qui souffrent; deux reines pourtant! Mais tout était fini pour le bonheur de cette jeune femme, pour l'ambition de cette autre, avec le vainqueur d'Azincourt, le conquérant, le héros. Henri V, roi d'Angleterre et régent de France, gendre, et par arrêt du parlement de Paris, héritier de Charles VI à l'exclusion du dauphin, venait de mourir au château de Vincennes, à trente-six ans.

Lasse de pleurer, Catherine avait relevé sa belle tête, et passait les doigts sur ses yeux humides. Sa poitrine se soulevait encore avec de longs soupirs, semblables aux sanglots étouffés d'un enfant qui s'est endormi dans les larmes; et elle regardait le ciel au loin semé d'étoiles, les lumières des fenêtres, et les silhouettes bizarres des maisons. Sa mère,

les yeux sur ses yeux, la baisait au front avec amour, et lissait d'une main distraite les bandeaux de ses cheveux noirs.

Il y avait de l'amour, malgré tout, au fond du cœur de cette femme, sous les passions haineuses que l'ambition y avait jetées. Reine, épouse, mère coupable, trompée dans ses affections passagères, redoutée des uns, méprisée des autres, odieuse à tous; étouffant dans son cœur, à force de passions, les reproches du passé, les menaces de l'avenir; défiant la haine à force de haine, elle avait cependant gardé précieusement dans son âme, pour les rares moments où elle se trouvait seule avec ses souvenirs, une pensée d'ange et comme un secret du ciel contre les remords, son amour pour sa fille :

Elle l'aimait par un instinct de vertu; c'était la sienne, la seule, aimer sa fille. Là, du moins, il ne restait pas d'arrière-pensée cruelle à glacer le cœur. C'était tout son avenir, cette jeune femme; il la lui fallait grande, heureuse, femme d'un héros, reine aussi de France, et elle le fit. Il y a pourtant des vies où tout est mal, des destinées qui flétrissent même la vertu de leur contact; et il fallait du crime jusque sur l'amour maternel de cette femme pour sa fille, un fils à déshériter. Mais Catherine en était innocente; elle gardait cette âme, pure et belle, jalouse comme on le serait d'un trésor. Et quand ses illusions, détruites à force de malheurs, la laissèrent seule, sans appui, sans espoir; sa fille, c'était le reste de sa vie sur terre, plus que cela, sa justification devant Dieu. Ce devait être encore un châtiment. Il y en eut de cruels sur la fin de cette vie de reine. Le malheur de sa fille, le plus sensible de tous, et cette séparation éternelle qui jetait entre elles les mers et la froide menace de l'oubli; car c'était pour toujours, et la reine veuve de Henri V, la mère du roi d'Angleterre, allait finir

un long deuil commencé à vingt ans, à Londres, entre le cercueil de son mari et le berceau de son fils.

Aussi ils étaient bien sombres, bien tristes, les derniers adieux de ces deux femmes; le bruit lointain de la cité venait se mêler à leurs soupirs comme le premier souffle d'un orage, au murmure plaintif de l'eau qui traîne le sable du rivage.

— Mère, dit la jeune veuve, quand je ne serai plus en ce beau pays de France, tu verras encore au soir le ciel semé d'or, la grande rivière qui semble maintenant gémir comme la voix de quelqu'un qui pleure, et ces hautes maisons noires, dont petite enfant, à tes bras, j'aimais à compter les toits en pointes sur le ciel, et tu penseras à la pauvre Catherine qui pleurera bien loin, car ce ne sera plus là le ciel de mon pays.

— Et je pleurerai aussi, moi, dit Isabelle, si je n'ai pas encore fini de pleurer, car le ciel, le pays, je n'en ai plus, amie. Pour moi, c'était ton âme : là seulement l'on m'aime, n'est-ce pas?... C'était ton bonheur et tu pars! c'est plus cruel que de mourir, Catherine; une séparation c'est perdre long-temps ce qu'on aime, la mort vaut mieux!

— Ah! reprit Catherine, pourquoi ai-je été la femme d'un héros?

— Je n'aurai donc jamais réussi que dans ma haine! se dit amèrement Isabelle. La jeune princesse avait de nouveau caché, pour pleurer, sa tête sur les genoux de sa mère.

— C'était un rêve, disait-elle, mais un beau rêve, ma mère; car j'étais heureuse, belle, adorée comme un gage de paix, l'amour de deux nations?

— Catherine, reprit Isabelle de Bavière, oh! dis-moi, ce doit être une bénédiction sur la vie des rois que l'amour du peuple!... on ne m'aime pas, moi!

— Ma mère, on dit que c'est bien sombre et froid, la tour

de Londres, une reine en deuil doit y être bien malheureuse.

— Une reine, ma fille, est toujours malheureuse. Je ne pleure pas sur moi, ma fille, mais sur toi, si jeune pour souffrir. Et pourtant tu laisseras au palais de France une reine de France, une mère plus à plaindre encore.

— Vois-tu cet homme, continua-t-elle en étendant la main vers le fond de la salle, sans tourner la tête. Oh! il me haïrait bien, si Dieu, un jour, ne lui avait pris sa raison.... Là, partout, mes ennemis! le duc de Bourgogne me hait maintenant; le duc de Bedfort n'a plus besoin de moi; les Anglais m'outragent; mon fils.... ô Dieu! Je perds plus que toi, vois-tu : le repos, la splendeur de mes derniers jours; toi, oh! toi surtout, la seule personne ici qui n'ait rien à reprocher à ta pauvre mère!

Sa voix était brisée, et elle s'arrêta un instant. Peut-être attendait-elle quelque consolation, un mot d'espoir de la bouche de sa fille; la vérité pesait de tout son poids sur le cœur de la jeune femme, qui cachait sa tête dans ses mains, sans rien dire.

— Je ne m'abuse pas, reprit Isabelle d'un ton grave; l'avenir se fait dur, menaçant pour moi, il est près. Viendra le temps où, triste, oubliée, je terminerai dans la solitude, et peut-être la gêne, les restes de mon existence flétrie; et puis il n'y aura pas là une main amie pour me fermer les yeux, un cœur qui m'aime pour donner un regret, une prière à ma dernière heure; et personne ne suivra à Saint-Denis le cercueil de la reine de France....

— Wolf! dit une voix qui les fit tressaillir toutes deux, où est Wolf?....

Celui qui parlait était un homme de haute taille, dont les reflets de la lampe, placée au-dessus de lui, éclairaient les traits pâles et amaigris sous ses cheveux presque blancs. Il

était debout, prés d'une petite table d'ébène, couverte de carrés de vélin à figures enluminées, appelés cartes. Il en roulait une dans ses doigts, tandis que son regard terne restait fixé, avec une singulière expression, sur son chaperon de velours tombé à ses pieds. Il portait un riche costume du temps; mais l'or des broderies était terni, et le velours noir de sa cape était jauni; on voyait dans ce vieillard une apparence de misère, sous les anneaux d'or de la chaîne qui brillait à sa poitrine, sous les lambris dorés de cette salle. Il paraissait dans un état d'insensibilité complète, seulement ses lèvres tremblaient, légèrement agitées, et il répéta plusieurs fois d'un ton toujours faiblissant : Wolf! Wolf!... Isabelle détourna la tête.

— Catherine, dit-elle, mieux vaut encore sentir ses maux.... lève-toi, ma fille, et adieu. Je le sais à présent, crime ou vertu dans la vie, la fin de tout cela c'est toujours malheur pour nous autres femmes... Une part vaut mieux que l'autre pourtant! Adieu, la seule personne que j'aie bien aimée, adieu; seule je dois porter jusqu'au bout la destinée que je me suis faite. Pauvre enfant, toi, du moins, ne maudis jamais ta mère!

Elle s'était levée et la tenait étroitement embrassée contre son cœur, mêlant ses baisers aux paroles et aux larmes de l'adieu.

— Ma fille, continua-t-elle, il est juste en partant de prendre congé du roi de France, et d'emporter la bénédiction de ton père. La bénédiction d'un père... d'une mère aussi, est toujours sainte!

La jeune femme vint lentement, près de l'homme pâle debout sous la lampe, s'agenouiller, timide et recueillie comme devant une image de saint, et elle prit une de ses mains qu'elle serrait dans les siennes, et les yeux levés sur lui, pleins de pitié et de respect, elle l'attirait doucement.

— Père, disait-elle, c'est votre fille, la petite Catherine, qui vous vient dire adieu pour long-temps et vous demande de la bénir.

Charles VI regarda étonné cette femme belle et vêtue de deuil, et pleurant à ses pieds. On eût dit qu'il recueillait ses souvenirs et cherchait un conseil autour de lui.

— C'est vrai, dit-il enfin d'une voix douteuse, vous demandez grâce !... Le roi fait grâce !

— Mon Dieu, dit Catherine, il ne me reconnait pas ! c'est bien triste que les pères oublient le nom de leurs enfants ! Mon seigneur et maître, dit-elle plus haut, c'est votre fille, madame la reine d'Angleterre.

— Oui, reprit le roi, reine d'Angleterre et femme du régent de France... car Dieu a mis son doigt sur mon front, et il se passe des jours, de bien longs jours où il n'y a plus de roi en France, et pourtant je ne suis pas mort !

— Mon père !.. dit-elle avec une expression de douleur si pénétrante que le pauvre prince tressaillit.

— Ma fille, dit-il; oui, c'est ma fille, la belle et douce Catherine, ici... qu'est-il donc arrivé? car le roi est seul toujours... On sait qu'il est malheureux... Tu ne diras pas à madame Isabelle que tu es venue voir ton père... Pauvre enfant, pourquoi cette robe de deuil ? qui donc est mort encore en la maison royale de France? ton frère, le dauphin Louis?... Ah ! il y a long-temps déjà, et le poison tue vite; car tu ne sais pas, ajouta-t-il plus bas, Madame Isabelle gardait de grands trésors à Blois, pendant les malheurs de l'état... C'est donc Jean dauphin? mais il y a long-temps aussi j'ai entendu le peuple dire qu'il était mort, et le deuil ne dure autant de temps que là, au cœur d'un père... Oh ! il est venu bien du malheur sur notre maison, mais pas sur toi, du moins, ma fille, car il t'aime, et c'est beau d'être la femme d'un héros!

— Mon Dieu, reprit-elle, vous ne voyez donc pas qu'il est mort, et que moi aussi j'ai en malheur une part de votre héritage? et la plus grande, car c'est bien long toute une vie sans espoir! et puis aller mourir seule dans un pays où l'on est étrangère, perdre en un jour père, mère, parents, tout ce qu'on aime... Mon fils, car ils me l'ont pris, c'est le fils de l'Angleterre, car il n'y a point de mère du roi.

Charles s'était penché plus bas vers elle.

— Catherine, lui dit-il, ce sera pourtant un grand malheur à une fille de France d'être assise au trône des fleurs de lys et reine, pendant que son frère, un dauphin, sera errant et proscrit!

— Pitié! ô pitié, monseigneur! cria la jeune reine se tordant les mains; c'est bien cruel ce que vous dites, mon Dieu! Ah! je croyais que votre âme comprendrait au moins les douleurs! Mais regardez-moi donc : est-ce une reine que cette femme en deuil qui pleure à vos pieds? Oh! non, c'est votre pauvre Catherine que vous aimiez autrefois. Mais reconnaissez-moi donc, car vous ne me verrez plus. Il me faut un mot de mon père, le dernier, consolateur de l'exil. Le temps fuit, et demain je pars! Oh! vite, rappelez votre raison pour garder de moi un souvenir et me bénir devant Dieu; mon père, votre raison!...

— Ma raison, reprit lentement Charles VI; oh! je te comprends maintenant. Tu veux que je te raconte une histoire bien triste, oui, une histoire qui fera pleurer long-temps. Ecoute : c'était un roi qui voulait régner, parce que Dieu l'avait fait naître roi en France; et on lui donna le poison qui tue; mais il ne mourut pas, car la science de l'homme guérit le corps; et il régna avec gloire et bonheur!... Et après lui, ce fut un autre roi qui voulut, quand vint le temps, régner comme son père. On lui donna le poison qui tue la raison, et il ne mourut pas; mais la

raison est le flambeau de Dieu, et la science de l'homme ne peut le rallumer quand une fois il est éteint. Aussi le malheur est tombé sur ce royaume de France, car le roi seul aime son peuple... Tu crois que c'est une bien vieille histoire? Non, c'était hier!... Sais-tu comment on appelle ce roi? — Le bien-aimé? non : il y a trop long-temps, et le peuple se lasse à force de maux, et alors il regarde en haut pour maudire. Les rois sont bien à plaindre quand il leur faut se faire pardonner leurs malheurs comme des fautes. Sais-tu maintenant? ils seront deux à en répondre devant Dieu... non, ne dis pas que c'est Louis d'Orléans, car une nuit l'on a glissé dans son sang sur les pavés de la rue Barbette, et Dieu juge seul les morts, et personne n'accuse devant lui... Ne dis pas que c'est madame Isabeau de Bavière, car c'est la reine de France! —

La jeune femme écoutait en tremblant ces terribles confidences de la folie, pendant que la reine, la tête inclinée sur la poitrine, restait muette et immobile dans l'ombre projetée par les rideaux. Il se fit un long silence, puis quelques bonds précipités retentirent sur le parquet, et un grand levrier noir, froissant dans sa course les plis de la robe de Catherine, se jeta entre les jambes du roi. La princesse le repoussait doucement, et retenait la main que son père cherchait, avec une légère impatience, à retirer des siennes : elle voulut parler encore; mais lui, la regardant avec une expression naïve de bonheur et de joie, le sourire d'un enfant qui retrouve un jouet chéri, peut-être la pensée d'un homme qui revoit un ami après long-temps : — Ma fille, dit-il, c'est Wolf!...

Il fallait partir. Isabelle de Bavière releva sa fille toujours à genoux devant le roi; et, prenant son bras, elles sortirent, suivant lentement et en silence la longue galerie éclairée seulement par la lune à travers les vitraux cintrés des fe-

nêtres, et tressaillant au bruit de leurs pas, sous les ogives de la voûte, où venaient se perdre la voix caressante du pauvre roi et les aboiements joyeux du chien.

Quand les deux reines parurent comme deux fantômes sur le seuil du vestibule, une voix forte cria : — Madame la reine ! et réveilla les pages, insoucieux enfants à têtes blondes, assoupis près de leurs flambeaux éteints. Catherine tressaillit en rencontrant les yeux d'un chevalier aimé, debout près de la porte, et dont le vent de la nuit agitait l'écharpe et le panache rouges. Isabelle comprit ce tressaillement, ce regard et la légère rougeur qui passa sur les joues pâles de sa fille.

— Messire chevalier, dit-elle, qui êtes-vous ?

— Owen Tudor, du pays de Galles, répondit-il, pliant le genou ; je commande les hommes d'armes de madame la reine d'Angleterre.

— Ma fille, dit Isabelle en s'arrêtant : as-tu quelquefois entendu raconter l'histoire du chevalier Louis de Bois-Bourdon ? c'était un noble cœur et loyal guerrier en sa vie.

— Non, murmura Catherine.

— Eh bien ! écoutez-moi, reine d'Angleterre ; quand un simple chevalier ose lever les yeux sur une reine, c'est un crime, dit-on... La Seine roule quelquefois des cadavres la nuit, et quand il arrive aux pêcheurs d'en trouver un arrêté dans leurs filets, ils le rejettent au courant de l'eau, parce qu'il y a écrit sur le sac du noyé : *Laissez passer la justice du roi !...*

Charles VI était resté seul pendant quelques minutes ; il parut étonné de la solitude, pourtant habituelle, de ses vastes appartements ; ses yeux semblaient chercher quelqu'un ; sa main passait et repassait sur son front comme pour rassembler ses idées. — Il se souvint. Le présent accablait toujours les faibles organes du malheureux prince :

il ne savait pas d'abord la distinguer d'un rêve, d'un souvenir ; il lui fallait du temps pour comprendre, puis pour détacher par la pensée la dernière impression, la dernière image de toutes celles qui restaient obscurcies dans son âme ; et il parvenait à se faire, à l'aide de la mémoire, un jugement de patience et de réflexion. C'était à chaque fois tout le travail de la raison d'un enfant se recueillant pour comprendre ce qui vient de frapper sa jeune imagination.

Il comprit alors cette femme en deuil, pleurant à ses pieds; toutes ses paroles lui revinrent à l'esprit, et il sentit la douleur d'une fille qui n'emporterait point la dernière bénédiction de son père. La main sur le cœur, comme pour y fixer cette pensée, il s'élança dans la galerie : deux fois il en parcourut la longueur, deux fois il se trompa d'issue ; il courait machinalement sans s'arrêter à l'idée fixe de trouver la porte du vestibule ; car il savait son état, le malheureux prince, et tout en comprenant avec une vague souffrance que le temps lui échappait, il semblait craindre qu'une autre pensée ne chassât celle qu'il tenait là sur son cœur, et il répétait en courant :

— Une bénédiction à ma fille !

La sueur découlait de son front : il repassa encore devant la grande salle basse, éclairée par la petite lampe à bec du lambris, et il fit un geste d'impatience et de désespoir. Ses dents se serraient violemment, sa respiration pressée haletait dans sa poitrine, ses genoux pliaient, sa tête tournait.

— Wolf ! s'écria-t-il : le lévrier se leva, regarda son maître avec un gémissement inquiet, puis il s'élança dans le grand escalier, dont la spirale montait à l'étage supérieur. Charles le suivit. Le chien s'arrêta au balcon avancé d'une fenêtre, où le roi aimait à venir le soir voir passer son pauvre peuple de France, et entendre ses *Dieu-gard*. L'impression subite

de l'air extérieur sur son visage le frappa : il porta les mains à son front, et oublia un instant. Penché sur le bord de la fenêtre, il regardait les arrêtes découpées du palais, les corniches capricieuses, les têtes des ogives inclinées sur la rue, et dont la lune, brillant sans nuages, argentait les lignes bizarres.... A ce moment la lueur des torches se prolongea de l'autre côté, sur la muraille où se dessinèrent quelques ombres agitées; les deux reines sortaient de l'hôtel, par la grande porte, au-dessous de la fenêtre où regardait Charles VI. C'était lugubre, cette clarté vacillante, à reflets rouges, ces mouvements des hommes d'armes, dont les chevaux piaffaient autour des litières, ces pages encore à moitié endormis, ces deux femmes en deuil, et tout cela triste et silencieux au milieu de la nuit. Et un peu au-dessus, dominant le tableau, cette grande figure pâle du roi, éclairée par quelques jets de lumière des torches de résine, et encadrée dans le vide obscur de la vaste fenêtre, comme les sombres portraits de Rembrandt.

Au moment où la litière l'entraînait, Catherine jeta sur le palais où s'étaient évanouis les jours de son enfance insouciante, au milieu des malheurs de sa maison, un long et dernier regard d'adieu : elle rencontra celui de son père, attaché sur elle. Il n'y avait plus de folie dans ces yeux. Elle posa la main sur son cœur, le roi étendit la sienne vers elle.

— « Sois bénie, ma fille, » dit-il, d'une voix faible et tremblante, mais qui fut entendue; et les litières, et les hommes d'armes et les pages s'éloignèrent rapidement, et bientôt le bruit des pas, puis la clarté des torches fouettées par le vent se perdirent dans le silence et l'obscurité.

Charles VI resta long-temps à la grande fenêtre, semblable à une des figures de pierre sculptées à la façade du palais. Peut-être trouvait-il à regarder le ciel pur et étoilé, un

souvenir de sa belle jeunesse et de son régne si heureusement commencé; mais, quatre ans seulement, pour trente années de malheurs! La vie devait être alors un bien lourd fardeau pour ce pauvre prince, à qui, par moment, il venait assez de raison pour sentir tous ses maux, jamais pour les réparer ou les prévenir, et qui se réveillait toujours, aprés les accès de sa folie, avec une nouvelle calamité á déplorer. Peut-être revoyait-il en esprit toutes les nuits de deuil qui avaient troublé ce sommeil de la grande ville, sous son règne, les deux assassinats de la rue Barbette, la trahison de Périnet, le massacre des Armagnacs, et l'Anglais dans Paris, car deux larmes coulaient sur ses joues flétries.

Cependant, l'air de la nuit fraîchissait autour de sa figure et de ses cheveux humides. Il se retira lentement, comme à regret, de la fenêtre, puis se promenant à pas pressés, il essayait de chasser le frisson qui faisait trembler ses genoux et claquer ses dents, pendant que son cerveau brûlait sous son crâne. Il descendit les marches de l'escalier de pierre, et erra long-temps dans la grande galerie, ombre vivante de roi, au milieu du palais désert des rois.

Et il sentit le froid qui le glaçait: il appela, sa voix grêle et tremblante se répéta long-temps sous les voûtes; personne ne vint. Ses rares serviteurs se reposaient volontiers, les uns sur les autres, du soin de veiller au service du roi dans ses mauvais jours.

— « C'est grande pitié, murmurait le pauvre prince, qu'un roi de France meure de froid dans son palais, et que parmi tous ceux qui ont mangé le pain de ma maison, il n'y ait pas un homme qui se souvienne de moi. »

Il s'approcha en frissonnant du foyer, où s'éteignaient quelques charbons; et, accroupi sous le vaste manteau de la cheminée, il étendit ses mains longues et amaigries, pour

recueillir sur la cendre un reste de chaleur. Le grand levrier noir était couché en travers devant le feu.

— « Wolf, dit-il, retire-toi un peu, si tu m'aimes, car j'ai bien froid; Wolf! vois comme je tremble; ami, fais une place, une petite place au roi. » Le chien dormait.... il n'entendit point la voix de son maître.

S. J. DE NOGENT.

LA RIME ET LA RAISON.

Si votre vie ne s'est pas écoulée d'un mouvement réglé et monotone, et que votre âme ait été susceptible de passions diverses, opposées dans leurs causes comme dans leurs effets, je n'aurai pas à vous apprendre ici combien les mêmes objets, dans les mêmes lieux, sous l'influence des mêmes événements, peuvent produire sur nous d'impressions différentes, suivant les besoins et l'état de notre esprit au moment où ces objets se présentent à nous.

Nous sommes dans un pays pittoresque, où la nature nous a préparé de magnifiques tableaux, dont nous voudrions reproduire une esquisse; mais placés dans le fond d'une sombre vallée, les collines qui nous entourent forment un rideau qui nous dérobe ces beautés et ces richesses : eh ! bien, quittons la vallée qui gêne nos regards, et du sommet de la montagne, notre œil ravi pourra parcourir une suite infinie de scènes admirables et variées; notre âme exaltée fera jaillir de ces tableaux mille combinaisons nouvelles; l'air nous paraîtra plus pur, et nous sentirons alors en nous-mêmes les mouvements délicieux d'une sorte d'enthousiasme céleste.

Il en sera de même de deux hommes qui différeront entre eux de goûts, d'études ou de professions. Leurs regards fixés au même instant sur les mêmes objets, rapporteront à leurs âmes des impressions toutes différentes; et la perspective des points de vue environnants deviendra pour eux plus large ou plus retrécie, suivant les habitudes et les penchants de chacun d'eux.

Ces réflexions nous sont venues après une visite que nous avons faite ces jours derniers à un vieil ami d'enfance que

son goût pour les travaux d'agriculture a fait renoncer au vain éclat et aux tristes plaisirs de la ville, pour consacrer aux soins d'un vaste établissement agricole, situé à quelques lieues de Paris, tous les avantages d'un jugement solide et d'une excellente éducation. Son frère, au contraire, qui habitait la ferme lors de notre visite, est d'un caractère enthousiaste, et se fait remarquer par l'exaltation de son cœur bien plus que par les calculs de sa tête. En un mot, Victor, l'aîné des deux frères, voit tout avec les yeux d'un marchand qui spécule, Charles avec ceux d'un enthousiaste qui jouit; Victor est homme d'affaires et Charles est poète. Ce contraste bien marqué est fréquemment le texte de la conversation dans les sociétés des environs, où les vieillards et les personnages graves secouent la tête d'un air mécontent en parlant de la légèreté de Charles, tandis que les jeunes gens et les fous poursuivent de leurs railleries les vues étroites et toutes mercantiles de son frère. Mais il n'est partout qu'une voix pour admirer l'étroite cordialité qui n'a cessé de les unir tous deux; et pour définir en plaisantant les oppositions si tranchées de ces deux caractères, les habitants lettrés de l'endroit leur ont donné les noms de *La Rime et La Raison.*

Lorsque j'entrai dans la ferme, Victor était assis devant un déjeûner solide qui semblait l'occuper exclusivement; et je sentis un vif mouvement de plaisir en contemplant ce vieil et bon ami, son air heureux et calme, son appétit imperturbable, et sa large veste de coton dont j'avais vu les débuts dans le monde cinq années auparavant; les neiges que cinq hivers avaient déposées sur sa tête respectable n'avaient rien qui pût m'inspirer un sentiment pénible après une longue absence. Je m'empressai de lui demander comment se portait son frère qui n'était point dans la salle. — « Oh! dit Victor, Charles est toujours le même; toujours exalté, toujours jeune; mais nous devons lui pardonner; car nous

ne pouvons attendre d'une tête de vingt-cinq ans les idées sages et posées que cinquante-six années ont pu lentement amasser chez nous. »

A peine avait-il fini de parler, qu'un grand éclat de voix nous annonça la venue de Charles, qui accourait tout essoufflé.

— « Ah ! mille pardons ! s'écria-t-il.

— « Un seul suffit, dit son frère en souriant.

— « C'est que j'ai vu le plus beau lever du soleil.... reprit Charles.

— « Et vous êtes trempé jusqu'aux os.... dit Victor.

— « Et j'en suis encore tout ému, continua La Rime.

— « Et tout couvert de boue, ajouta La Raison. »

Après quelques difficultés, Charles se décida à aller changer d'habit, tandis que le vieillard, continuant son repas sans s'interrompre davantage, montrait qu'il était habitué aux excursions matinales de son léger commensal. Il avait fait disparaître trois côtelettes et digéré deux colonnes du *Moniteur*, quand Charles reparut dans un équipement moins humide et se mit à déjeûner d'un appétit rapide qui eût fait honte à plus d'un poète moderne.

Il fut arrêté sur-le-champ que nous ferions une promenade ; mais à peine Victor avait-il déployé son large parapluie pour se garantir du soleil, et Charles son manuscrit pour nous lire une de ses compositions, que quelques gouttes d'eau vinrent déranger nos intentions :

— « C'est désespérant, dit La Rime.

— « C'est excellent pour la récolte, dit La Raison. »

La pluie ne dura pas long-temps, et un beau soleil nous encouragea à reprendre notre projet de promenade sans appréhender un nouveau contre-temps. En traversant la propriété de Victor, je comptais les nombreux changements qu'il y avait faits pour en augmenter la valeur et le produit ;

et, d'un autre côté, je ne pus m'empêcher de sourire lorsque Charles me prenant par la main me fit entrer sous un berceau rustique qu'il avait taillé lui-même, et que je lus les vers dont sa main de poète avait sillonné l'écorce du vieux chêne favori, sous lequel nous avions joué bien souvent ensemble aux jours de notre enfance.

Nous prîmes la route d'une montagne voisine, autre théâtre de nos premiers plaisirs.

— « Eh bien! dit Charles en nous montrant du doigt le but de notre course, allons donc un peu plus vite, si nous voulons jouir d'une vue magnifique. »

— « Oui, oui, marchons plus vite, reprit Victor en hâtant le pas, si nous ne voulons pas attraper un rhume à notre retour. »

Leurs actions étaient ainsi exactement les mêmes avec des motifs tout-à-fait différents.

Un des fermiers de notre ami labourait un petit champ; nous nous arrêtâmes pour admirer l'air de satisfaction du laborieux villageois qui sifflait gaîment pour animer ses bœufs.

Beatus ille qui procul negotiis, me dit le poète.

Pauvre attelage en vérité, murmura son frère.

Notre attention fut ensuite attirée par une belle prairie, dont la verdure, sur laquelle se dessinait les blanches laines d'un magnifique troupeau, présentait, aux yeux d'un admirateur de la nature, un tableau bien préférable à toutes les belles peintures que peut nous produire le pinceau de nos paysagistes :

— « Comme ces tons sont admirables ! » s'écria Charles.

— « Voilà de bien beaux moutons ! » observa le judicieux Victor.

— « Scène délicieuse de tranquillité des champs ! » soupira le jeune enthousiaste.

— « J'y semerai des betteraves, » acheva le cultivateur.

Lorsque nous eûmes atteint le sommet de la montagne, nous restâmes quelque temps dans une muette contemplation devant un des plus beaux points de vue que la campagne pût offrir au plus ardent de ses admirateurs. La verdure ondoyante des prairies, entremêlée de portions de terres labourées s'étendant le long des collines comme des bandes grisâtres, et les animaux couchés sur l'herbe, et la chaumière du laboureur s'échappant d'un joli bouquet de peupliers et de saules, et jusqu'à la fumée bleuâtre qui se dessinait dans l'air en sortant de la cheminée rustique, tous ces objets formaient un ensemble enchanteur que tous les yeux peuvent admirer, mais que peu de plumes peuvent décrire.

— « Est-il un plus admirable paysage? » dit Charles.

— « Voyez comme cette terre est riche! » me dit Victor.

— « Quel vaste champ pour la poésie descriptive! » s'écria le premier.

— « Dans un champ pareil, tout pousserait, » reprit le second.

A notre retour nous passâmes devant la chaumière du paysan que nous avions vu labourer dans la matinée. Toute la famille était livrée à des travaux domestiques. Un enfant à face bien rouge et bien riante conduisait l'âne à l'étable; un autre aidait sa sœur à renfermer la volaille, tandis qu'un troisième, avec de grands efforts, faisait rentrer le cochon qui semblait opposer à son jeune adversaire une vigoureuse résistance. Je regardais avec intérêt ce singulier combat.

— « Comme ce chant est tendre et langoureux! » me dit la Rime en écoutant les accords du rossignol.

— « Comme leur chair sera savoureuse et tendre! » dit la Raison qui regardait les cochons dans l'étable.

Au moment où nous allions rentrer, nous fîmes rencontre d'un vieux monsieur qui se promenait avec sa fille, pour

laquelle on savait que Charles avait un doux attachement. Comme le jour était sur son déclin, la conversation ne fut pas longue; mais le peu de mots qui furent échangés furent empreints du contraste qui m'a toujours frappé dans le caractère de mes deux amis.

— « Voilà une bien jolie soirée, mademoiselle, » dit l'homme grave en saluant la jeune dame avec politesse.

— « Je vous verrai demain, Marie, » dit le jeune amoureux, en lui pressant la main.

Nous nous retournâmes pour les regarder encore, tandis qu'ils s'éloignaient après une légère pause.

— « C'est un ange ! » dit le pauvre Charles les larmes aux yeux.

— « C'est une héritière, » observa Victor.

— « Elle a mille perfections ! » s'écria la Rime.

— « Elle a dix mille livres de rente, » ajouta la Raison.

Le lendemain matin je pris congé de mes amis, et, pendant quelques jours, je cherchai comment il se faisait qu'une si forte amitié pût exister entre des gens de goûts si opposés. Pour moi, je l'avoue, si la Raison s'est assuré mon estime, la Rime a séduit mon cœur; et si j'ai *pensé* quelquefois avec Victor, c'est toujours avec Charles que j'ai *senti*. A. C.

MON HABIT NEUF.

Je ne crois pas avoir été jamais plus malheureux que le jour où je mis mon dernier habit neuf : et mon malheur m'a paru d'autant plus grand que je m'en faisais une fête. Ce fut après déjeûner que je m'en parai : il m'allait à ravir; jamais je n'avais eu une plus belle tournure... du moins mon tailleur me le dit. Je venais de lire la *Duchesse de Châteauroux*, de madame S. Gay, et malgré l'émotion qu'avait fait naître en moi cette lecture, dès que j'eus mis mon habit neuf, j'oubliai l'intéressante héroïne, et je n'eus plus qu'une pensée, celle de me rendre aux Champs-Élysées. Je boutonnai mon habit, car tous les philosophes qui ont écrit sur la toilette nous disent qu'on doit toujours boutonner un habit neuf, afin qu'il se forme à votre taille. Après avoir satisfait à cette injonction, je sortis. Je traversai plusieurs rues du quartier Saint-Jacques, et je crus remarquer aux fenêtres un plus grand nombre de dames que de coutume; je ne m'en inquiétai pas; j'étais sûr que mon habit neuf avait la coupe la plus à la mode; et je me dis : elles peuvent me regarder tant qu'il leur plaira. Je ne voulus pas cependant prendre la démarche embarrassée d'un homme qui sait qu'il a un habit neuf. Je me donnai un air aisé, un air bon-enfant, et je montrai si peu de fierté, que si j'eusse rencontré un ancien ami, je n'aurais pas craint de lui adresser quelques mots, lors-même qu'il eût porté un habit de six mois. Je ne tenais point à la main mon foulard des Indes : car c'est une ruse que certaines gens emploient ordinairement pour attirer les regards loin des parties usées de leur vêtement. Je mis mon foulard (et il est bien des Indes, et il est le seul que

j'aie) dans la poche de mon habit, de manière à ce qu'un des coins jaunes en sortît par hasard. Je le portai plusieurs fois de ma poche à mon nez ; mais en le replaçant, j'eus toujours soin que, par le même hasard, le coin jaune pendît toujours en dehors.

Sur la place Saint-Michel, plusieurs commissionnaires du coin, qui me voient passer tous les jours, se levèrent et m'ôtèrent leurs chapeaux, et les deux filles du restaurant où je dîne me firent la révérence et m'accompagnèrent du regard aussi loin qu'elles purent m'apercevoir. Quand j'arrivai à la place des fiacres de la rue Mazarine, trois ou quatre cochers vinrent à moi et m'offrirent de monter en voiture : leur offre empressée ne me déplut point ; mais je la rejetai dédaigneusement, comme s'il eût été au-dessous de moi de monter en fiacre. A quelques pas de là, un homme mal vêtu s'approcha de moi et me cria aux oreilles : « Avez-vous de vieux habits à vendre, monsieur ? » — Non, répondis-je sèchement, car au premier moment je crus qu'il se moquait de mon habit neuf ; mais en y réfléchissant mieux, je demeurai convaincu que les marchands de vieux habits ne s'adressent qu'aux gens de quelque apparence : et je me reprochai le *non* si sec que je lui avais jeté pour toute réponse.

En tournant le coin de la rue de Seine, je fus heurté par un fantôme blanc, qui couvrit de farine mon épaule droite et mon bras droit : le drôle était un garçon boulanger qui se mit à rire de ma colère. Le misérable avait gâté mon habit et ma joie, et il osait rire ! Il faut qu'il descende de quelque fameux voleur, peut-être même de Cartouche ou de Mandrin. Heureusement un passant eut l'obligeance de me frapper sur le dos et sur la manche, et, à force de battre, il parvint à enlever l'ignoble poussière qui me couvrait. J'étais sur le quai : le soleil brillait dans tout son éclat ; tout

le monde était dehors; mais je ne vis personne dont l'habit fût aussi neuf que le mien. Je sentis toute ma supériorité, et je vis bien que j'étais un objet d'attention universelle, car tous les allants et venants se retournaient pour me voir; je ne puis dire combien d'yeux noirs et bleus se disputaient mes regards et mon cœur. En face du magasin de gravures de Delpech, un homme, vêtu d'une redingote bleue et portant des lunettes vertes, m'arrêta, et, dans un mauvais accent anglais, il me fit entendre qu'il était un réfugié polonais très-pauvre et très-malheureux, et qu'étant informé de ma réputation de générosité et de charité, il espérait que je daignerais venir à son secours. Je n'étais pas fâché de la demande de l'intéressant étranger; mais comment avait-il pu savoir que j'avais la réputation d'être charitable? j'avoue que je ne pouvais pas trop le comprendre; car, à l'exception d'un sou que je jetai un jour à un petit garçon qui jouait du violon sous ma fenêtre, pendant que ma voisine du second en face me regardait, je ne crois pas avoir fait la charité d'un liard depuis plus d'un an. Cependant le réfugié polonais aux lunettes vertes m'avait fait l'honneur de me distinguer de la foule, probablement à cause de l'air comme il faut que me donnait mon habit neuf; et il eût été bien ingrat à moi de ne pas le gratifier d'une pièce de cinq francs. Il la reçut avec une reconnaissance inexprimable, et je continuai ma route.

En passant sur le Pont-Royal, je fus assailli par un nuage de poussière qui ne me plut pas du tout; mais en bon philosophe je pris en patience ce désagrément. Je n'étais pas au bout de mes peines. A peine étais-je sur le quai qui longe la terrasse du bord de l'eau, le jour s'obscurcit tout à coup: de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber... puis elles redoublèrent avec plus de violence,... puis enfin éclata un orage épouvantable. Bonté du ciel! une pluie d'orage sur

un habit neuf!... et le premier jour que je le mettais!... que faire? revenir sur mes pas... courir en avant... d'ari nulle part! Hélas! avant d'avoir atteint le guichet du Carrousel, j'étais trempé jusqu'aux os. J'aurais pleuré, je crois, si je n'eusse pas été trop en colère pour songer à pleurer. Je cours au Palais-Royal... Pas un fiacre sur la place!.. J'étais aussi mouillé qu'on peut l'être... Je repris tristement le chemin du logis en marchant dans l'eau des ruisseaux: je crois vraiment que j'avais perdu la tête. Mon pauvre habit! je ne pouvais plus l'appeler neuf! il avait perdu tout son ustre : l'eau en dégouttait comme d'un toit. Je mis la main à ma poche pour prendre mon mouchoir afin de m'essuyer un peu. Je ne le trouvai plus! mon beau foulard des Indes avait disparu! Il me vint une horrible pensée... c'est qu'il m'avait été volé par le réfugié polonais aux lunettes vertes, qui m'avait fait de si beaux compliments sur ma charité, et à qui j'avais donné mes cinq francs.

J'arrivai au logis plus mort que vif; j'ôtai bien vite mon habit et je l'envoyai sécher à la cuisine. Ma cuisinière est une très-bonne femme; mais elle est excessivement grasse. Je m'assis tristement en réfléchissant sur l'incertitude et les tribulations de la vie humaine. Ma rêverie dura quelque temps. Tout à coup j'en fus tiré par une odeur de laine brûlée qui parvint jusqu'à moi: je frémis, et l'horrible vérité s'offrit à mon imagination; je me précipitai dans la cuisine; ma cuisinière s'était endormie, et mon habit fumait devant le feu, roussi dans douze endroits différents, où il se fit des trous aussitôt que j'y touchai. Je saisis le couteau de cuisine pour le plonger dans le cœur de la cuisinière; mais dans mon impétuosité, je heurtai le billot, et ma tête alla frapper violemment le chenet. Ma cuisinière se réveilla et après m'avoir appelé vilain monstre! elle s'enfuit aussi vite que ses vieilles jambes purent emporter sa vieille carcasse.

J'eus alors l'idée d'un suicide; mais au moment même la portière entra pour me dire que le tailleur venait savoir si j'étais content de mon habit neuf. Je passai mon bras dans un des trous, et m'avançant gravement dans la salle à manger où il m'attendait, je lui déclarai que de ma vie je ne mettrais un habit neuf, et qu'il eût à s'arranger en conséquence. Je ne crois pas vraiment avoir essuyé une journée plus pénible depuis celle de mes noces.

A. B.

NOTIONS DES ANCIENS

SUR

L'EXISTENCE DE L'AMÉRIQUE.

Quelques passages des auteurs grecs ont été considérés par plusieurs écrivains modernes comme des indications d'une connaissance obscure et prophétique, ou du moins comme des présomptions conjecturales établies et entretenues par les Grecs et les Egyptiens, de l'existence du grand continent d'Amérique. Ces faits méritent, certes, notre attention, quand bien même nous ne les regarderions que comme des fables dignes de figurer auprès de l'ingénieux tableau de leur merveilleuse mythologie.

Solon, suivant Platon, pendant son séjour en Egypte, à la recherche de la science, apprit des prêtres du pays, qui étaient à cette époque les seuls dépositaires de toutes les notions géographiques et astronomiques du monde, qu'il avait existé au-delà des mers une île immense, semblable à un continent, à laquelle ils donnaient le nom d'Atlantide, et que cette île avait, par une catastrophe soudaine, disparu sous les flots. Strabon, après avoir rapporté ce fait, semble considérer l'idée d'un nouveau continent comme une invention poétique du philosophe; mais il n'est point présumable que Platon eût placé cette fiction sous la responsabilité de Solon, en donnant comme recueillie par ce législateur dans les notions

du temps passé, une fable qui venait de prendre naissance dans son propre cerveau. Il est plus raisonnable de penser que Platon a cru sincèrement, du moins, que Solon avait émis cette doctrine sur l'autorité des prêtres d'Egypte.

Pausanias, dans sa description de la Grèce, dit qu'Euphême, habitant de la Carie, faisant voile vers l'Italie, fut entraîné loin de sa direction par la fureur de la tempête, et emporté dans le grand Océan Atlantique. D'après le rapport de ce navigateur, il aurait rencontré dans ces mers inconnues une foule d'îles incultes, habitées par des hommes sauvages, à peau rouge, et portant des queues aussi longues que celles des chevaux; ces créatures, en apercevant le navire, se seraient avancées sans crainte jusqu'au bord du rivage; mais sans articuler un son qui ressemblât à la prononciation ordinaire des hommes.

Elien, dans son Recueil d'histoires, emprunte à l'historien Théopompe une singulière conversation entre Midas, le Phrygien et Silène. Ce Silène était fils d'une nymphe; il était, par sa nature, inférieur aux dieux, mais bien supérieur aux hommes, et de plus il jouissait du privilége de l'immortalité. D'après ce qu'il fit entendre à Midas, l'Europe, l'Asie, la Lybie, n'étaient que des îles entourées par l'Océan, et *cette terre*, qu'une grande distance séparait de nos contrées, était le seul continent véritable. Cette terre immense avait pour habitants une foule d'animaux inconnus, et des hommes d'une stature et d'une existence doubles des nôtres. Elle était couverte de villes grandes et nombreuses, dont les coutumes et les lois étaient réglées tout-à-fait à l'inverse de celles de nos climats. Il y avait deux villes principales, et toutes deux différaient absolument l'une de l'autre; la première s'appelait la Cité des Guerriers, l'autre celle des Hommes Pieux. Les hommes pieux vivaient en paix et dans l'abondance, recevant les fruits de la terre sans se donner la

peine de labourer et de semer; leur existense s'écoulait sans infirmités ni maladies; et, comme ils avaient vécu dans le bonheur, ils souriaient encore en cessant de vivre; ils étaient si bons et si justes que les dieux eux-mêmes ne dédaignaient pas de les visiter fréquemment et de séjourner au milieu d'eux. Les habitants de la Cité guerrière étaient, comme leur nom l'indique, adonnés aux combats; leurs armes ne les quittaient pas; sans cesse ils étaient occupés à subjuguer d'autres peuples, et un grand nombre de nations obéissaient à leur ville puissante, qui ne comptait pas moins de 200 myriades d'habitants; ils possédaient une telle quantité d'or et d'argent, qu'aux yeux de ces peuples, le premier de ces métaux n'avait pas une valeur plus grande que le second n'en a pour nous. Une fois, il y a bien long-temps, ces guerriers avaient eu l'idée de s'emparer des îles que nous habitons, et dans ce but ils avaient traversé l'Océan au nombre de mille myriades de combattants; mais les Hyperboréens, sur le rivage desquels ils s'arrêtèrent, leur ayant appris qu'ils étaient eux-mêmes les hommes les plus opulents et les plus heureux de tous les peuples de nos climats, les guerriers prirent, des éléments du bonheur dans nos régions, une opinion si défavorable, que, renonçant à leurs idées de conquête, ils n'avancèrent pas davantage. Silène ajouta des détails bien plus merveilleux encore : sur le bord de ce continent était un lieu appelé *Anostos* (c'est-à-dire *sans retour*), qui n'était occupé ni par la lumière, ni par l'obscurité, mais sur lequel s'étendait comme un voile une atmosphère douteuse traversée par des rayons rougeâtres; autour de ce lieu sans habitants, coulaient deux fleuves, celui du Plaisir et celui de la Peine, bordés de chaque côté par des arbres de la hauteur des Platanes. Mais ces arbres portaient des fruits de natures bien différentes : ceux du fleuve de Peine, aussitôt qu'un homme les avait portés à sa bouche, lui fai-

saient répandre des torrents de larmes, et le malheureux n'avait plus que des misères à déplorer jusqu'à sa dernière heure. Les fruits, au contraire, qui surchargeaient les arbres du fleuve de Plaisir étaient de telle sorte, que quiconque les avaient goûtés perdait à l'instant et ses penchants et ses passions du moment; il oubliait aussitôt ses plaisirs les plus chers; et, rétrogradant peu à peu vers ses jeunes ans, ressaisissait les premières périodes de sa vie. Il dépouillait la vieillesse et la décrépitude pour reprendre la démarche ferme et hardie de l'adolescence; et passant avec douceur de l'adolescence à l'enfance, puis au berceau, puis à l'insensibilité de l'âge le plus tendre, *il mourait enfin de jeunesse.* — Tel est le résumé succinct de la longue légende de Silène.

Diodore de Sicile mentionne, dans un passage de son cinquième livre, une île possédée naguère par les Phéniciens ou les Carthaginois, et qui ne paraît point être l'île dont a parlé Platon, puisque l'histoire ne dit pas un mot de sa submersion. « Il existe, dit-il, à l'opposé de l'Afrique, dans le grand Océan, une île d'une vaste étendue. Elle est située à plusieurs journées de la Lybie, vers le coucher du soleil; cette île magnifique possède un sol fertile et qui présente des montagnes et des plaines à l'infini. » Ici l'auteur, comme dans l'extrait d'Élien, s'étend longuement sur les avantages naturels des lieux qu'il décrit: « Dans les temps les plus reculés de l'antiquité, ajoute-t-il, les hommes ignoraient l'existence de cette île, à cause de son éloignement des terres habitées; elle ne fut découverte que dans les derniers temps, de la manière suivante: — Les Phéniciens, depuis un temps immémorial, avaient entrepris de longs voyages pour exercer leur commerce; et de nombreuses colonies avaient été fondées par eux, tant en Lybie que dans les parties occidentales de l'Europe. Leurs succès dans leurs entreprises com-

merciales leur fit accumuler d'immenses richesses; et plus tard ils osèrent étendre leurs recherches bien au-delà des colonnes d'Hercule et dans la mer à laquelle sa vaste étendue a fait donner le nom d'Océan. Ils fondèrent d'abord Cadix, bâtirent le temple d'Hercule et d'autres édifices. Comme ils s'aventuraient de plus en plus dans leurs navigations le long des côtes occidentales de l'Afrique, il arriva qu'un de leurs navires fut emporté par les vents impétueux à une grande distance dans l'Océan. Après avoir erré plusieurs jours, ils furent à la fin poussés sur l'île dont nous avons déjà parlé; il constatèrent sa fertilité et sa situation, et, de retour dans leur patrie, ils publièrent la découverte qu'ils avaient faite. Les *Tuscans* étant devenus puissants par leur marine, voulurent d'abord fonder des établissemens sur la terre nouvellement découverte, mais les Carthaginois les en détournèrent, en leur disant qu'il était à craindre que leurs concitoyens, aussitôt qu'ils connaîtraient l'excellence de ces contrées, ne fussent tentés d'abandonner pour elles la mère patrie; en second lieu, ces terres inhabitées et fertiles pouvaient, par la suite, dans le cas de grandes calamités et de la ruine de la patrie, leur offrir un refuge assuré, où toute la population pourrait se transporter au besoin.

Plutarque, dans son curieux dialogue sur la forme apparente de la lune, met dans la bouche de Sylla, l'un de ses interlocuteurs, des paroles qui se rapprochent de la fiction de Silène. Il commence par un vers de l'Odyssée d'Homère :

Au milieu des flots de l'Océan, se trouve Ogygie, île solitaire et lointaine.

« Cette île, continue Sylla, est située à une distance de cinq jours de traversée de l'ouest de la Bretagne. Trois au-

tres îles, également éloignées de la Bretagne, et séparées entre elles par la même distance, s'étendent vers le couchant. Les peuples barbares du pays prétendent que c'est dans une de ces îles que Saturne fut exilé par Jupiter. Ils disent aussi que le grand continent qui embrasse dans son circuit toute la grande mer, est éloigné de 5,000 stades (625 milles) d'Ogygie, et que cette vaste mer est très-dangereuse aux gros vaisseaux par la grande quantité de vase qu'y apportent les fleuves nombreux qui s'y précipitent. Ces peuples se considèrent comme les habitants du continent véritable, et nous traitent d'insulaires, soutenant que la terre que nous habitons n'est qu'une grande île, baignée de tous côtés par les flots de l'Océan Atlantique. » A propos de cette remarque sur la vase de l'Océan, nous pouvons ajouter que les anciens navigateurs, soit par ignorance, par crainte ou par une exagération mensongère, ont avancé qu'au nord ou au sud les flots de l'Océan Atlantique se refusaient absolument à la navigation, grâce à la boue de sable ou de toute autre substance visqueuse qui, mêlée à leurs eaux, en formait comme un pâte épaisse. Pythias, audacieux navigateur de Marseille, a prétendu que son vaisseau, dans son voyage au nord de Thulé, fut retenu par une matière gluante impossible à décrire, et qui semblait tenir à la fois de la nature de la terre et de celle de l'eau : et Sataspe, dans le récit qu'il fait à Xercès de ses aventures maritimes, au sud de Gadis, raconte que son navire s'arrêta tout-à-coup dans l'Océan, sans pouvoir avancer davantage, et attribue cet obstacle aux sables que le vent d'est apporte de la côte d'Afrique, et qui s'amoncèlent continuellement au fond de la mer de manière à y former des bancs de sables mouvants. Sénèque, le tragique, a placé dans sa tragédie de Médée quelques vers qui on été considérés, par certains auteurs, comme une prédiction faite au monde romain de la découverte de l'Amérique :

« Un temps arrivera, dans les siècles à venir, où l'Océan brisera ses chaînes et qu'une terre immense se montrera tout-à coup ; de nouveaux mondes apparaitront alors ; et Thulé ne sera plus la limite de la terre. »

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE PLUTARQUE FRANÇAIS.

VIES DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE,

Avec leurs portraits en pied, gravés en taille-douce.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs l'annonce du Plutarque Français : ce grand ouvrage manquait à la France. On a souvent publié les vies des hommes illustres d'une époque, mais jamais de la monarchie entière, depuis Clovis jusqu'à nos jours, jamais surtout avec cette vérité consciencieuse que l'on exige aujourd'hui dans les travaux historiques. Les collaborateurs de cet ouvrage, tant pour le texte que pour les dessins et les gravures, sont les hommes les plus distingués dont s'honore la France : et la meilleure garantie du mérite de cette importante publication, c'est que tous les articles sont signés par leurs auteurs. Chaque collaborateur a choisi sa spécialité : c'est le meilleur moyen d'obtenir le travail le plus complet et le plus satisfaisant. Cette suite de grands personnages qui ont illustré la France formera réellement une histoire de notre pays, qui présentera tout l'intérêt des mémoires historiques. On aura ainsi l'histoire politique par la vie des hommes politiques, l'histoire militaire par les hommes de guerre, l'histoire religieuse par les prélats, l'histoire littéraire par les grands écrivains, l'histoire des arts par les artistes célèbres, et l'histoire des sciences par les savants. Ce sera une encyclopédie de toutes les gloires de la France.

Les seize premières livraisons ont paru : elles se composent de Brunehauld, par M. Paulin Pâris. — Bassompierre, par M. de Feletz. — Molière, par M. Jules Janin. — Malesherbes, par M. Bazin. — Rollon, par M. de Saint-Félix. — Clément-Marot, par M. Campenon. — Anne de Bretagne, par M. Nettement. — Fénélon, par

M. Brifaut. — Jeanne Fourquet d'Hachette, par M. d'Hachette. — Saint Bernard, par M. le vicomte Beugnot. — La Fontaine, par M. le baron de Wallkenaër. — Vauban, par M. le marquis de Chambray. — Charles Martel, par M. Langlois. — Regnard, par M. Delaforest. — David, par M. Miel; et Lesdiguières, par M. de Nogent.

Ces livraisons prouvent que le directeur va au-delà des promesses du prospectus, et ne néglige rien pour donner à ce bel ouvrage toute la perfection désirable. Nous consacrerons plus tard un article à cette publication, la plus importante de toutes celles qui se disputent aujourd'hui la faveur publique.

Nommer parmi les dessinateurs MM. Ingres, Delaroche, Johannot, Isabey, Hesse, Chasselat, de Triquetti, L. de Mirbel, baron Gros, baron Gérard, Dupont; et parmi les graveurs MM. Laurent, Lefebvre, Gaitte, Migneret, Allais, Girard, etc. N'est-ce pas donner la meilleure garantie que cette partie de l'ouvrage ne laisse rien à désirer?

Le Plutarque français se publie par livraisons: chaque livraison se compose de la vie et du portrait en pied d'un personnage. Il en paraît quatre par mois. Les gravures sont exécutées sur acier et en taille-douce.

L'ouvrage sera divisé en quatre séries. La première comprendra les personnages illustres depuis Clovis jusqu'à Louis XII; la seconde, depuis Louis XII jusqu'à Louis XIV; la troisième, depuis Louis XIV jusqu'à Louis XV; et la quatrième, depuis Louis XV jusqu'à nos jours. Une table des matières indiquera pour chaque volume le classement chronologie des personnages.

MODE DE SOUSCRIPTION.

La première édition, grand in-8° (gravure, et texte à longues lignes), 1 fr. la livraison.

Avec gravure coloriée, 1 fr. 25 c.

La deuxième, grand in-8° (gravure, et texte sur deux colonnes), 50 c. la livraison.

Avec gravure coloriée, 75 c. la livraison.

Il sera tiré 50 exemplaires avant la lettre sur papier de Chine, 3 fr. la livraison.

Il sera tiré 100 exemplaires sur papier vélin, 2 fr. la livraison.

Les souscripteurs qui désireront avoir à la fois la gravure noire et la gravure coloriée, paieront 50 c. en sus pour chaque livraison.

On peut souscrire pour 12, 24, 36 ou 48 livraisons.

Les souscripteurs qui paieront d'avance quarante-huit livraisons, auront une remise de 10 pour cent.

Au bureau principal du Plutarque français, rue Duphot, n. 17.

Chez Aimé André, libraire dépositaire, rue Christine, n. 1;

Et chez les libraires, directeurs des postes et des messageries de la France et de l'étranger.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME.

UN VOLUME. — PRIX : 3 FR. 75 C.

Le libraire Abel Ledoux ne pouvait mieux commencer la publication de ses romans nouveaux, à moitié prix, que par les Souvenirs d'une vieille Femme. Il était important pour lui de prouver que le mérite des ouvrages ne serait pas réduit en proportion des prix. Vendre 3 fr. 75 c. un volume ne serait pas une heureuse innovation si le volume ne valait rien : mais, indépendamment de la recommandation que donnerait aux Souvenirs d'une vieille Femme le nom de madame Sophie Gay, nous devons dire que trois des nouvelles contenues dans ce volume sont des plus jolies qui se soient faites de nos jours, où on en a tant fait. Le Télescope me semble surtout fort remarquable par l'originalité du sujet et le talent de l'exécution. La fable est pleine d'intérêt, et la narration est semée de charmants détails. Si M. Ledoux veut que son entreprise réussisse, nous l'engageons à nous offrir beaucoup de nouvelles comme le Télescope. Nous souhaitons qu'il en trouve.

DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE

DANS LA PROVINCE DU NIVERNAIS,

PAR LE MARQUIS DE CHAMBRAY.

Chez Huzard, rue de l'Éperon, n. 7.

Cet opuscule est d'un intérêt plus général que ne semble l'indiquer son titre, car ce que l'auteur dit de l'état de l'agriculture dans le Nivernais à l'époque de la restauration et des progrès qu'elle a fait depuis cette époque, s'applique, presque de tout point, aux autres

provinces du centre de la France et à la Bretagne. L'auteur, à l'imitation sans doute de Tacite dans ses Mœurs des Germains, a donné sur les mœurs des Nivernistes et sur leurs usages, quelques détails auxquels on ne peut reprocher que d'être trop courts.

SAINT VINCENT DE PAUL,

PEINT PAR SES ÉCRITS,

OU

Recueil des maximes, des conseils, des pratiques et des lettres de saint Vincent de Paul; extrait et mis en ordre par M. Gossin, avocat à la cour royale de Paris, ancien conseiller à la même cour.

Le succès qu'obtient cet excellent ouvrage est une preuve manifeste de la tendance des esprits tournés aujourd'hui vers les études graves et religieuses. On a senti le besoin de répudier pour toujours les doctrines désolantes qui ont porté pendant si long-temps le trouble et la perturbation dans la société : honneur donc aux éditeurs qui, comme celui de cet ouvrage, ne reculent devant aucun sacrifice, devant aucune idée généreuse pour propager les bons livres, dans l'intérêt des mœurs et de la religion.

Un fort volume in-8°, très-bien imprimé, sur beau papier, orn d'un portrait, d'un *fac-simile* de saint Vincent de Paul.

Prix broché : 7 fr. 50 c., et par la poste, 9 fr. 25 c. Le même ouvrage, 1 fort vol. in-12, avec portrait et *fac-simile*, 5 fr.; par la poste, 6 fr. 25 c.

Paris, J.-J. Blaise, libraire-éditeur, rue Férou-Saint-Sulpice, n° 24.

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Évêque et prince de Genève,

Ornée de son portrait et d'un modèle de son écriture, par M. Loyau d'Amboise. 1 fort vol. in-8°.

Ce volume, remarquable à tant de titres, qui a reçu l'assentiment des autorités ecclésiastiques et les suffrages les plus flatteurs dans le monde catholique, sert d'introduction à la nouvelle édition des œuvres de saint François de Sales, que l'éditeur a eu le bon esprit d'enrichir d'un grand nombre de pièces inédites du plus haut intérêt.

Paris, J.-J. Blaise, libraire-éditeur, rue Férou-Saint-Sulpice, n° 24.

PARIS, IMP. DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

[mai 1834]
n° 5

LE PANORAMA

LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

LA BATAILLE DE PAVIE.

Au commencement de l'année 1525, l'Europe entière avait les yeux fixés sur la guerre de Lombardie. L'armée française et l'armée impériale étaient en présence. Les Français, maîtres de la rive droite du Tésin, occupaient Milan, dont Théodore Trivulce était gouverneur. Le roi François Ier commandait en personne l'armée qui faisait le siége de Pavie : cette place était défendue par Antoine de Lève : les impériaux avaient leurs forces principales à Crémone, à Créma, à Pizzighitone.

Notre armée était fière de tous ces illustres capitaines que la France estimait le plus : c'était ces hommes qui avaient acquis tant de gloire sous Charles VIII, sous Louis XII, sous François Ier, dont les noms rappellent les idées de bravoure et de loyauté de ce siècle. Eux aussi avaient promené le drapeau français en Europe, et les pas pesants de leurs hommes d'armes avaient retenti par-delà les Pyrénées, par-delà les Alpes et de l'autre côté du Rhin; car la France, quand il lui plaît, quand elle est fatiguée du repos et du bruit sans éclat de ses discordes intestines, jette, dans un moment de caprice, son

drapeau dans le retranchement de l'ennemi et se fait suivre de ses nombreux enfants qui veulent sauver et reconquérir l'étendard.

L'armée de Lombardie citait avec orgueil : Louis d'Ars, le Ferruyer, lieutenant dans la compagnie de M. de Bayard. Il lutta contre Gonzalve l'Espagnol, le grand capitaine, dont il obtint, devant Venouze, la plus glorieuse capitulation dont fassent mention nos guerres d'Italie, puis traversa tout le royaume de Naples, l'Italie, armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse, et ramena en France la troupe qui lui était confiée;

Lapalice (Jacques II de Chabannes), que les Espagnols nommaient « *El capitan Lapaliça, gran marechal dy Francia* ». Sûr au conseil, intrépide à l'attaque, juge du combat singulier de Bayard et de Soto-Mayor, blessé à Rubos, à Gênes, à Agnadel; Lapalice, digne frère de ce Vandenesse que les soldats avaient nommé le Petit-Lion, combattait à soixante-seize ans avec la bravoure du plus vaillant des hommes d'armes;

La Trimouille, qui s'illustra sous quatre règnes, commanda à vingt-sept ans les troupes que Charles VIII avait envoyées contre le duc de Bretagne, et fit plus tard transporter avec des peines inouies l'artillerie française à travers l'Apennin, merveille qui se recommença de nos jours avec un jeune capitaine et de vieux soldats. Il avait pour devise une roue avec ces mots : « sans sortir de l'ornière », car jamais il ne gauchit dans le chemin de l'honneur;

Trivulce, qui effaça le souvenir d'un désastre par sa brillante conduite à Agnadel et à Ravenne;

Galliot de Génouilla, grand-maître de l'artillerie de France, dans un temps où cette arme était peu connue; il fit faire de grands progrès à cette science meurtrière.

A côté de ces vieux capitaines, marchaient des hommes qui, jeunes encore, avaient vaillamment combattu et léguè-

rent à leur postérité des noms illustres : Brion (Philippe de Chabot), l'ami d'enfance de François Ier, qui avait délivré Marseille de l'armée de Pescaire et de Bourbon ;

Anne de Montmorency, un des héros de l'histoire de France, émule de Bayard sur les champs de bataille. Il servit la France jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, de la lame de son épée et de la sagesse de ses conseils ; Fleurange, défiguré par quarante-six blessures reçues sur la brèche de Novarre; Bonnivet, qui comptait beaucoup d'ennemis parce qu'il fut courtisan : mal jugé dans l'histoire, mais qui du moins, lorsque la fortune vint à lui faillir, tendit la gorge au fer de l'ennemi et expia les fautes qu'on put lui reprocher par la mort glorieuse d'un soldat ; Laroche-du-Maine, commandant à vingt-trois ans la compagnie d'avant-garde, dans cette armée commandée par le roi ; Ravenel, Aubigny, d'Arset, Saint-Gelais, François de Duras, Saint-Marsaut, du Lavedan, tous jeunes alors, tous tués sur des champs de bataille.

Et lorsque François Ier se mêlait à cette généreuse armée, lorsque ce roi se présentait devant ses troupes, avec cet air si martial et si chevaleresque que l'expression en est restée proverbe dans la nation, lorsqu'il paraissait armé de toutes pièces, revêtu des costumes les plus brillants, maniant son cheval mieux qu'aucun chevau-léger, la pédarme ou la pique mieux qu'aucun gendarme ou lansquenet, les officiers étaient dans l'enthousiasme, les soldats dans l'ivresse. Les uns et les autres se rappelaient à l'envi qu'il savait accomplir partout sa charge de roi, de capitaine, d'homme d'armes; de roi, à cause de sa dignité; de capitaine, pour la manière dont il commandait ses armées; d'homme d'armes, parce qu'il se précipitait dans la mêlée et qu'ils avaient vu souvent la bonne lame de son épée, teinte de sang.

Le 24 janvier, le roi fut informé que l'armée impériale se préparait à faire un mouvement offensif et qu'elle devait

quitter Lodi. Accompagné de ses principaux officiers, il sortit de son camp et passa la revue de son armée. L'amiral de Bonnivet, chargé de toute la partie militaire, avait donné ses ordres, et les différents corps étaient rangés en bataille, attendant le roi.

Le maréchal de Lapalice occupait, avec l'avant-garde et les Suisses, Ronche dans le faubourg voisin de la porte Sainte-Justine. Arrivé auprès des Grisons, commandés par Diespach, ce chef, qui avait été élevé page à la cour de France, s'approcha du roi, qui lui dit : « Nous sommes de vieilles connaissances, monsieur le couronnel : nous nous rappelons vous avoir vu pour la première fois à la bataille de Marignan. Nous savons aussi qu'il n'a point tenu à vous de faire emporter par vos soldats monsieur de Bayard et que la France possédât les précieux restes de celui dont nous avons reçu l'accolade. Où sont les Bernois que vous avez levés pour notre service? — Sire, cette compagnie de piquiers compte encore un grand nombre de soldats qui vous ont vu combattre à Marignan, et par les armes de Berne, ils ne vous abandonneront pas plus qu'il y a dix ans ! — Qu'ils comptent sur nous comme nous comptons sur eux, dit le roi, en passant devant le front des différentes compagnies. Mes jeunes gens, s'il y en a parmi vous qui ne soient point faits encore au bruit du canon, nous leur dirons ce que disait notre bien aimé oncle, Louis XII, de glorieuse mémoire : « Quiconque aura peur, qu'il se mette derrière nous, il n'aura point de mal. »

« Voici nos gros cornets d'Ury et d'Underwald qui retentissent jusqu'à Saint-Angelo ! Faites trembler les Allemands de Sith, mes vieilles bandes ! Adieu, monsieur de Diespach ; nous vous nommons mestre de camp avant la bataille, nous savons que vous méritez ce grade, et nous sommes bien aise de vous donner une preuve de notre royale bienveillance. »
« Monsieur le maréchal, nous avons reçu avis que l'ennemi

se disposait à marcher sur Milan. Nous croyons que cette manœuvre n'a lieu que pour nous induire en erreur et nous faire quitter notre camp. Si l'armée de l'empereur voulait forcer le passage, nous aurions à changer nos dispositions : nous pensons qu'il vous faudrait quitter les églises de Saint-Pierre, de Sainte-Apolline, de Saint-Jérôme, où vous vous êtes habilement retranché, pour occuper Saint-Lanfranc avec vos Suisses. Le soir nous tiendrons un conseil, où vous viendrez nous éclairer de votre vieille expérience. »

Les Italiens occupaient l'église de Saint-Sauveur. Jean de Médicis, mécontent du marquis de Pescaire, avait quitté le service de l'empereur pour celui de la France. Il commandait sept mille hommes de sa nation. Le roi lui demanda avec empressement s'il avait reçu des nouvelles du pape. — «Sire, le saint Père m'a fait dire qu'il me félicitait d'être sous les ordres directs de votre majesté et que je ne pouvais rien faire qui lui fût plus agréable que de la servir. — Le saint Père nous a écrit aussi et nous a assuré que nous pouvions compter sur vous. Traitez de Lève comme vous avez traité Friducci, monsieur de Médicis ; prenez Pavie comme vous avez pris Caravaggio, et nous vous nommerons gouverneur du Milanais. Nos bonnes relations avec Clément VII nous font penser que notre choix sera agréable à votre illustre parent. »

Le roi s'arrêtant devant une compagnie peu nombreuse, mais remarquable par l'air martial des hommes de pied qui la composaient, demanda à Médicis le nom du capitaine qui la commandait. — Il se nomme Riccio et je le donne au roi pour le plus brave de mes lieutenants. — Je le crois, dit le roi, mais le capitaine Riccio doit être payé sur le pied de trois cents piques, et je n'en vois là que cent cinquante. — Sire, dit Riccio, pour avoir la meilleure compagnie de l'armée, je donne à mes hommes double solde et je choisis. J'affirme sur l'honneur que je ne détourne pas un denier de sa

destination. Ma compagnie de cent cinquante hommes fera ce que n'ont jamais fait celles qui comptent trois ou quatre cents piquiers. »

« Vos arquebusiers sont instruits, monsieur de Médicis ? qu'ils se rappellent le proverbe espagnol *muerto el caballo, perdido el hombre de armas!* (1) S'ils ont affaire aux gendarmes impériaux, qu'ils tirent aux chevaux. »

Arrivant aux postes des Français, le roi trouva tous ces braves officiers qui partageaient ses plaisirs en temps de paix, ses dangers en temps de guerre. C'était le comte de Saint-Pol, connu par la manière habile dont il avait soutenu la retraite de Biagrasso après la mort de Bayard, Chaumont, Tonnerre, Buzancez, Curton, Langeay, Montejean, tous commandant des compagnies d'arquebusiers et de piquiers.

« Monsieur de Chaumont, voyons si votre compagnie connait le nouvel exercice de la pique? — Le capitaine Chaumont fit manœuvrer ses hommes. Le roi, mettant pied à terre, saisit une pique et commanda: — Haut la pique, — Pique dardante, — Pique contre la cavalerie ! Il faut, mes braves, appuyer le talon de la pique contre le pied droit, prendre la pique de la main gauche environ au contre-poids, baisser le fer de la pique à la hauteur du poitrail d'un cheval et mettre l'épée à la main par-dessus le bras gauche ».— Puis il jeta la pique au soldat, qui la reçut avant qu'elle tombât à terre.— « Voilà, monsieur de Chaumont, comment vos hommes doivent se servir de la pique contre les chevau-légers de Pescaire, avec lesquels vous êtes plus sûr de mesurer votre épée, que nous la nôtre avec celle de sa césarée Majesté que nous n'avons encore pu rencontrer sur aucun champ de bataille. »

Et les soldats admiraient le roi, qui excellait dans tous les

(1) Le cheval mort, l'homme d'armes est perdu.

exercices de corps et déployait une grâce et une adresse enviées d'eux tous.

Lorsqu'il approcha de la gendarmerie, ce corps d'élite dans lequel les gentilhommes des plus illustres maisons de France se faisaient honneur de servir comme simples hommes d'armes, il s'arrêta devant la compagnie de Bayard. Aucun capitaine n'avait été nommé pour remplacer le héros ; elle était commandée par Boutières, qui de simple homme d'armes en était devenu lieutenant. « Monsieur de Boutières, lui dit le roi, nous nous rappelons ce que vous a dit monsieur de Bayard : « Boutières, vous avez un commencement aussi beau que je vis jamais à un jeune homme. Continuez et vous serez un jour un grand personnage. » Nous vous nommons capitaine de cette belle compagnie d'hommes d'armes : qu'elle continue à paraître toujours par-dessus toutes les autres dans les bonnes affaires ! »

Le roi parla à Dulude, Montmaur, de Sansac, de Montberon, tous capitaines ou lieutenants dans ces belles compagnies sur lesquelles le roi se plaisait à arrêter ses regards, car cette troupe se distinguait par sa régularité, l'éclat de ses armes, la beauté de ses chevaux, la richesse des équipements. « Vive Dieu, messieurs, encore quelques charges de notre bonne gendarmerie et nous retournerons ensuite à Paris, où notre bien aimée sœur, la duchesse d'Alençon, nous donnera de belles fêtes. Nous avons reçu de bonnes nouvelles de notre capitale : toutes les dames de la cour font dire des neuvaines pour le succès de nos lances : messieurs, si nous chargeons ensemble, laissez-moi arriver le premier ! »

Une compagnie était commandée par le sénéchal de Rouergue, François de Fonterailles, qui avait sous ses ordres son fils Louis, comme lieutenant, et son petit-fils Charles, comme cornette. Le roi s'arrêta devant eux et dit à Bonnivet : « Il fait beau voir, monsieur l'amiral, trois générations marcher

au combat conduites par le père. Foi de gentilhomme, monsieur Charles de Fonterailles, si ce n'était ce coup de pique qui balafre votre visage, on vous prendrait pour une demoiselle d'honneur de madame la régente. (Charles avait seize ans et avait été blessé à Rebecque). Mes nobles lanciers, vous vous rappellerez que la lance est aussi puissante et nécessaire pour la victoire, que le désordre et l'ouverture des escadrons ennemis.

— » Elle valait encore mieux avant l'invention des mousquets, la ruine des hommes d'armes, dit le vieux Fonterailles. Sans les mousquets nous aurions encore messieurs de Bayard, de Vandenesse et tant d'autres qui ont été tués par des lâches qui ne les eussent même pas attendus à soixante pas. — Mon bon homme, dit le roi, quand l'ennemi se sert de quelque invention diabolique, il faut bien s'en emparer pour combattre à armes égales. Demandez au grand-maître s'il voudrait changer ses canons contre des lances. Mes gentilshommes, nous nous reverrons bientôt : demain, ce soir peut-être ; gardez-vous bien et défiez-vous de Pescaire. »

Le 25, l'armée impériale quitta Lodi et vint camper à Marignan. Quels noms, quels lieux pour notre histoire ! Marignan, où se livra, selon le maréchal de Trivulce, qui avait assisté à dix-huit batailles rangées, le combat le plus sanglant qui ait eu lieu en Italie ; Lodi, dont les merveilles ont bercé notre enfance !

Si l'armée française comptait d'illustres capitaines, dans l'armée de Charles-Quint on citait aussi des noms de généraux célèbres dans l'art de la guerre : Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, qui avait acquis une immense réputation dans les armées de l'empereur Maximilien et qui succéda au célèbre Prosper Colonne dans le commandement des armées impériales : Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, élève de Raymond de Cardonne, fait prisonnier par les Français à

Ravenne, illustré par la prise de Milan, par la prise de Como, par la bataille de la Bicoque. Actif, audacieux, d'une bravoure extraordinaire, Pescaire harcelait sans cesse l'armée française à laquelle il ne laissait pas un moment de repos. Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, son neveu, qui vingt ans plus tard paya chèrement à Cérisolles les succès qu'il remporta quelquefois sur les généraux du roi. Antoine, duc de Lève, le plus habile des généraux de Charles-Quint ; enrôlé dans les milices napolitaines, il passa par tous les grades avant de parvenir au commandement : maladif et souffrant, il combattait en chaise, comme s'il eût été à cheval.

Puis, un homme dont nous ne prononçons le nom qu'avec douleur, un capitaine français, un prince du sang, Charles, duc de Bourbon, qui tourna contre la France et son roi l'épée de connétable qu'il avait reçue à vingt-six ans des mains de François Ier. Bourbon recueillit promptement le fruit de sa trahison. En butte aux jalousies des généraux de l'empereur, sans parti, sans influence dans une cour étrangère, il ne lui resta que sa valeur et ses remords.

Le même jour que l'armée ennemie quitta Lodi, un conseil de guerre eut lieu, auquel assistèrent l'amiral de Bonnivet, le maréchal de Chabannes, le maréchal de Lautrec, Louis d'Ars, Galiot de Genouillac, Saint-Severin, Brion, Montmorency, Saint-Marsaut. Entouré de ces généraux, le roi parla ainsi : « Messieurs, depuis plus de quinze jours, nous avons entendu murmurer autour de nous, dans notre camp, sous notre tente même, les mots de retraite. Si ces bruits fussent partis d'hommes inexpérimentés ou timides, nous n'y eussions point fait autrement d'attention ; mais comme nous savons que nos plus vieux et plus braves capitaines nous improuvent de rester dans cette position, nous avons voulu les rassembler autour de nous pour connaître leur avis et prendre une résolution qui fût d'accord avec la

gloire de nos armes et l'intérêt de notre armée. A vous la parole, monsieur le maréchal de Chabannes. »

Le vieillard se leva : ses traits étaient calmes; ses yeux ombragés d'épais sourcils se fixèrent sur Bonnivet, qu'il savait d'avance opposé à son avis. Sa barbe blanche et ondulée tombait sur une armure qui portait l'empreinte de coups d'arquebuse et d'estocade : sa parole grave avait pour l'ordinaire de l'influence dans le conseil. On eût dit Nestor parlant devant Achille. « Sire, je parlerai avec la franchise d'un vieux soldat : il nous faut lever le siége de Pavie, cette nuit même, et nous replier sur Binasco. Il n'y a nul deshonneur à nous retirer : il y a plus de gloire à gagner dans une belle retraite qui sauvera l'armée de sa perte, qu'à hasarder une bataille qui peut nous ruiner, nous forcer à abandonner pour toujours le Milanais et causer à la France des maux incalculables. Les impériaux manquent d'argent, de munitions de guerre, de vivres. Les chevau-légers de Pescaire, les bandes noires de Fronsberg, se mutinent parce qu'ils ne sont point payés. Les lansquenets de Sith ne restent que dans l'espérance d'une bataille prochaine. Antoine de Lève ne tient encore ses Allemands que parce que ces vieux soldats qui espèrent une bataille, se croiraient deshonorés s'ils désertaient la veille d'un combat. Notre armée ne peut que s'augmenter, tandis que celle des ennemis diminuera tous les jours. Sire, ne livrons point la bataille. »

La figure du roi s'assombrit : il passa d'un air soucieux la main sur son front. Bonnivet et Brion échangèrent des regards d'intelligence.

— « A vous, monsieur le maréchal de Lautrec.

— Sire, mon avis est le même que celui de monsieur de Chabannes : j'ajouterai que nous sommes responsables de la personne du roi et qu'il est de notre devoir de lui observer

qu'il ne doit point s'exposer aux dangers d'une bataille aussi hasardeuse que celle que nous pourrions livrer.

— Vrai Dieu, monsieur le maréchal, reprit le roi avec vivacité, s'il nous arrivait malheur, ne reste-t-il pas après nous notre fils bien aimé pour nous remplacer, et les affaires de la France sont-elles donc si mal menées par madame la régente et son conseil qu'il y eût à désespérer pour notre beau royaume. Messieurs, avant d'être roi de France, nous sommes gentilhomme, *gentis homo*, comme dirait Budée, l'homme de la nation; et si notre sang et celui de nos enfants doivent couler pour soutenir l'honneur et les intérêts de la France, par la vraie croix que nous portons dans ce reliquaire, c'est pour nous une considération à laquelle nous ne saurions nous arrêter. Parlez, monsieur de la Trimouille.

— Je dirai, sire, que l'habileté d'un capitaine consiste encore plus à opposer une sage lenteur à la fougue d'un ennemi et à faire échouer ses résolutions qu'à déployer pour le combat une ardeur sans résultat. Le roi n'a rien à faire pour sa renommée qui surpasse celle des plus vaillants capitaines: sa gloire n'a rien à souffrir d'une retraite. Dans la position où se trouve l'armée, c'est au contraire une manœuvre habile que d'éviter le combat. Levons le camp, cette nuit même, et couverts par les six mille hommes de pied et les trois cents lances du maréchal de Trivulce, prenons une bonne position à Binasco. Avant quinze jours l'armée de Lannoy sera débandée.

— Votre opinion, monsieur le grand-maître d'artillerie? Galiot de Genouillac, appuyant l'avis des maréchaux de Chabannes et de Lautrec, demanda au roi s'il était vrai que le prince de Carpy, ambassadeur à Rome, eût écrit de la part du pape pour conjurer le roi de ne point hasarder de bataille, sa sainteté avertissant le roi que l'armée impériale manquait totalement d'argent, que Pavie ne pouvait plus tenir et que

les soldats de l'empereur quitteraient incessamment leurs drapeaux.

— C'est vrai, dit le roi. Dans son intérêt pour nous le saint Père nous a engagé à ne point livrer de bataille.— Eh bien, sire, voici donc encore de nouvelles raisons qui viennent à l'appui de ce que vous disent vos plus anciens capitaines ! — Messieurs, dit Brion, d'un air sardonique, lorsqu'il s'agira d'annates, de dévolutions, d'expectative aux mandats apostoliques, d'indult et de nominations aux siéges épiscopaux, nous pourrons prendre avis de sa sainteté; mais, foi de gentilhomme, ne la consultons point pour savoir s'il est à propos de livrer une bataille. Aux évêques, messieurs, la crosse et la mitre; aux soldats, la lance et le mousquet. »

Bonnivet prit la parole : sa bravoure était connue, mais il avait commis des fautes qui n'avaient point trouvé d'excuses aux yeux des vieux maréchaux. C'était lui qui était, en quelque sorte, cause de la mort de Bayard et de Vandenesse, car il avait imprudemment engagé son armée à Rebecque, contre l'avis de ces deux capitaines. Bonnivet avait à cœur de réparer, dans une bataille rangée, les torts qui lui étaient reprochés. On disait aussi que l'amour était pour quelque chose dans le désir qu'il avait de voir finir promptement le siége de Pavie : une des plus belles femmes d'Italie, la signora Clerisse, sa maîtresse, était enfermée dans cette place, et l'amiral brûlait du désir de la joindre. Dans ce siècle, où les idées chevaleresques, où l'amour et la gloire jouaient un si grand rôle, il est permis de croire qu'un homme du caractère de Bonnivet pouvait agir sous de telles impressions. « Quelle honte, messieurs, osez-vous proposer au roi? dit-il. Se retirer et fuir au moment de livrer une bataille que nous avons tant désirée ! Chaque nation se bat selon son caractère : nous autres Français, en plaine, à découvert, sans ruses de guerre. Vous savez, messieurs, quel effet produit

la présence d'un roi à la tête de son armée : Charles VIII au Toro, Louis XII à Agnadel, le roi à Marignan, l'ont assez prouvé. Doutez-vous, messieurs, du succès, lorsque le roi sera le premier à notre tête, suivi de sa brave gendarmerie. Sire, donnez la bataille. — Sire, vous suivrez un conseil imprudent, reprit le maréchal de Chabannes. Vous compromettrez votre gloire, qui nous est chère à tous, votre armée, la possession du Milanais et la sûreté de la France. — Monsieur de Chabannes, vous vous faites violence en vous exprimant ainsi, lui dit l'amiral. Vous parlez plutôt selon votre âge que selon votre grand cœur. Refuser une bataille! c'est la première fois qu'un tel conseil a été donné par vous; car chez vous l'âge n'a point éteint la valeur; chez vous, monsieur de Chabannes, le capitaine le plus hasardeux et le plus brave des armées du roi. »

Au même instant, La Roche du Maine entra dans la tente du conseil : « Je viens prévenir le roi que l'armée impériale, après avoir campé hier à Marignan, vient de faire un mouvement rétrograde, et établit son camp à Lodi. Mon avant-garde s'est repliée lorsqu'elle a aperçu les chevau-légers de Pescaire. Tout fait penser que demain elle s'approchera de Saint-Angelo.

— N'en délibérons plus, messieurs, dit le roi en se levant. Nous concilierons ce que réclame la prudence de nos vieux maréchaux et l'ardeur de nos jeunes capitaines. Nous asseoirons notre camp de manière à dominer la plaine, et nous attendrons l'ennemi dans nos retranchements. Nous transporterons notre quartier dans le parc du château de Mirabel. M. de Chabannes occupera Saint-Lanfranc avec les Grisons, et couvrira le corps de bataille commandé par nous. Nous gardons près de nous notre gendarmerie. Les monastères de Saint-Paul et de Saint-Jacques seront crénelés. Le grand-maître choisira la meilleure position pour son artille-

rie. Le duc d'Alençon couvrira l'arrière-garde. De la sorte, messieurs, maîtres de la route de Milan, du Tésin, du Gravalons, de la Torreta, nous serrerons tellement Pavie qu'il faudra que les impériaux nous passent sur le corps pour y arriver, et vive-dieu cela ne sera pas!... On nous reproche, messieurs, de trop aimer la guerre : nous avons le défaut de notre nation. Nous aimons le tumulte d'un camp, tout autant que les plaisirs de notre capitale; mais considérez que nous sommes contemporains de jeunes et puissans rivaux. Sa grâce, le roi d'Angleterre, ne nous laisse point de repos du côté de nos frontières de Picardie. Sa majesté impériale voulait nous prendre Marseille. Les seigneurs de France que notre cousin Charles de Bourbon voulait entraîner dans sa défection ont besoin d'agitation, de mouvement : nous les avons sous nos yeux, dans notre armée, et un gentilhomme ne nous trahirait point en face de l'ennemi. Les Français, messieurs, aiment mieux voir leur roi faire de belles voltes à cheval, que sur les coussins de velours de son trône. Je ne veux point une page dans l'histoire des rois fainéans!... Monsieur l'amiral, vous veillerez à l'exécution de nos ordres. Adieu, messieurs, vous nous trouverez toujours prêt au premier signal, car nous dormons avec nos éperons, le glaive au côté, et le Réal est toujours sellé. »

Les mouvements ordonnés par le roi furent exécutés dans la nuit.

L'armée impériale se rapprocha du camp des Français : le 1er février elle campa à Vistarino; le 2, à Ladirago et à Arlesso. Le lendemain elle s'établit dans la prairie qui borde la porte Sainte-Justine. Elle s'étendit les jours suivants entre ce terrain, Trelevero, La Motta, et un bois voisin de San-Lazaro, à un demi-mille de Pavie, à un demi-mille de l'avant-garde française, des retranchements et du fossé du camp. Un ruisseau, la Vernacula, séparait les deux armées.

Les lansquenets, les Suisses et les bandes-noires parlaient hautement de désertion. Ils s'adressèrent au vice-roi, et lui crièrent ces mots qui faisaient trembler ceux qui avaient ces mercenaires sous leurs ordres : « Argent, congé ou bataille. » Dans l'impuissance de leur compter leur solde, les généraux de Charles-Quint se résolurent à livrer une bataille. Plusieurs jours se passèrent à quelques attaques d'avant-postes, sans résultat de part et d'autre.

Le 24 février, un grand mouvement s'opère dans l'armée des impériaux. La bataille est décidée : c'était l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Les Espagnols avaient prié saint Mathias de leur être favorable.

Lannoy divise sa cavalerie en deux corps, et forme quatre bataillons d'infanterie avec ses vieilles bandes qui avaient parcouru la moitié de l'Europe, depuis les Flandres jusqu'à Naples.

Le marquis du Guast prend sous ses ordres le premier corps, composé de six mille hommes : Allemands, Espagnols, Italiens.

Pescaire combattra avec ses Espagnols seuls, qui formeront le deuxième corps.

Bourbon se met à la tête de ses lansquenets, Lannoy à la tête des bandes-noires : c'était le troisième et le quatrième corps. Antoine de Lève est informé qu'une attaque générale doit avoir lieu. Si l'ennemi ne s'oppose point à leur marche, Lannoy fera le siége de Pavie. Si l'ennemi résiste, il livre bataille.

Quelques heures avant le jour, les impériaux font une fausse attaque de deux côtés du camp. A la faveur du bruit de leur artillerie, ils démolissent le mur du parc, s'avancent, pénètrent dans son enceinte, et marchent, les uns vers Mirabel, les autres droit au camp des Français. Du Guast, l'épée à la main, entre au château, combat la garnison, force le

passage ; il atteignait déjà les portes de Pavie, lorsque Brion se détache de l'arrière-garde du duc d'Alençon , lui coupe le chemin de la place, le culbute, et le force à la retraite.

Les batteries de Galiot de Génouillac, habilement placées, dirigent leur feu sur la brèche par laquelle les impériaux se précipitent dans le parc. Les quarante canons du grand-maître vomissent la mort dans leurs rangs et les arrêtent; ils hésitent et courent à un ravin profond qui les met à l'abri du feu meurtrier qui les détruit.

Au commencement de l'action, le roi, qui dormait du sommeil léger d'un soldat, entend du tumulte dans le camp. Il est debout avant que le page qui était de garde l'ait averti, comme il en avait l'ordre, au premier signal d'une attaque. Montberon et Bonnivet arrivent au galop le prévenir que le camp est attaqué de deux côtés.

« Or donc, monsieur l'amiral, dit le roi, vous pensez que voici le moment arrivé où nous allons nous mesurer avec Launoy. Donnez-nous le temps de prendre nos armes les plus belles : un jour de bataille nous voulons être le plus magnifiquement vêtu de tout ce qui tient entre ses jambes un bon genêt d'Espagne ; car un tel jour est pour nous comme un jour de fête pour notre gràcieuse sœur Marguerite. » En se revêtissant d'une cotte d'armes de toile d'argent *fort remarquable et fort aisée à cognoistre*, en se couvrant la tête d'un casque magnifique *orné de grands panaches penchants sur sa sallade et fort bas sur ses epaules*, le roi cria à travers la porte entr'ouverte de sa tente : « A cheval, ma brave gendarmerie! » Plusieurs capitaines s'étaient réunis au quartier du roi, tandis que leurs escadrons montaient à cheval.

Après avoir ceint son épée, le roi la tira de son fourreau, et dit à Saint-Séverin, son grand écuyer : « Vous semble-t-il que cette épée soit belle et bonne? » — Le grand écuyer, *la maignant par la pointe et le bout, dit qu'il n'en avait jamais*

veu une meilleure ny plus tranchante. — « Mon cheval, » dit le roi en s'approchant du Réal, magnifique animal, bardé de fer, richement caparaçonné, qui, tenu par Téligny, piaffait, se dressait sur ses jarrets, hennissait et semblait, par son ardeur et sa beauté, avoir pris sa part de l'anagramme de son maître : « De façon suis royal! » Le roi, d'un coup-d'œil, s'assura que rien ne manquait à son harnais; il baise le Réal sur le nez, tandis qu'il tenait des deux mains les branches damasquinées en or du mors d'acier qui grinçait sous les dents du généreux andalous, puis se met en selle et approche l'éperon des flancs du Réal, qui se cabra, marcha quelques pas, droit sur ses pieds de derrière, et retomba en bondissant avec souplesse. « Bien, Réal, dit le roi, passant sa main droite dans les flots ondulés d'une crinière soyeuse, qui, partagée en deux par une encolure arrondie comme l'arc d'un arbalètrier, retombait à flots d'or sur son large poitrail; bien, Réal; tout-à-l'heure nous te lancerons avec les chevaux de nos gendarmes; patience! »

La gendarmerie était à cheval. Lorsqu'elle aperçut le roi, un cri sortit de la poitrine de ces guerriers, dont l'armure reflétait les feux de la nuit, cri énergique qui résumait une pensée d'amour, d'admiration et de dévouement. « Messieurs, dit-il, entre les mains desquelz j'ay toute mon espérance aujourd'huy, si vous me tenez pour vostre roy, et si vous m'aimez et désirez mettre vostre honneur, vos biens, vos femmes et enfants, frères et sœurs, en bon estat, vous monstrerez aujourd'huy, avec les armes en la main, à vos ennemys, combien vostre valeur est grande; et d'autant que je crois que vos grands courages, nobles pour leurs vertus et anciens lignages, n'ont pas grande nécessité d'exhortation. Toutefois, avec si peu de paroles, je vous diray que, si nous sommes victorieux de nos ennemys, comme j'espère que le serons par nostre valeur naturelle, nous nous pourrons

justement appeler défenseurs et récupérateurs du droict qui est nostre. Si au contraire, nous serons comme gens vilz et de peu, tenus pour clairs ennemis de nostre bien et de nostre honneur. Et d'autant que voilà qui nous appelle, je ne vous en peux dire davantage ; sinon, allons! »

Le grand écuyer, dont la charge était de parer, dans le combat, les coups portés au roi, recommanda aux gendarmes de faire attention au trompette du roi Christophe, qui se ferait entendre par-dessus tous ceux du camp si sa majesté était en danger.

François Ier se promenait impatient devant le front de ses escadrons : à chaque instant on venait lui donner des nouvelles de la bataille, lui apprendre les progrès de l'ennemi, ou sa défaite. Il sut que Brion avait battu du Guast, et lui avait pris cinq pièces de campagne ; que l'avant-garde du maréchal de Chabannes venait de s'engager avec la cavalerie de Pescaire. Il modéra son ardeur autant qu'il le put ; mais lorsqu'il vit les canons de Genouillac porter la mort chez les impériaux et un désordre tel dans leurs rangs, qu'ils semblaient perdus et qu'il n'y avait plus qu'à les charger pour les mettre en déroute complète, il cria à sa gendarmerie : « A nous, messieurs, finissons ce que le grand-maître a si bien commencé ; en avant! » Les escadrons quittent le parc, débouchent dans la plaine, s'élancent, volent sur les pas du roi. Les premiers ennemis qu'ils rencontrent sont écrasés sous leurs chevaux, et taillés en pièces. Mais tout-à-coup, les canons de Genouillac se taisent ou ne tirent plus que quelques volées. Le grand-maître, à ses batteries, se voit obligé de cesser son feu : « Sainte-Barbe! s'écrie-t-il avec fureur, le succès est compromis. Le roi, le roi, masque mes canons! Il vient de se placer avec ses escadrons devant mes batteries! Au nom de Dieu, Montejean, courez au galop prévenir le roi que la bataille est perdue s'il ne change de position....

Et le grand-maître saisissait l'instant où la gendarmerie démasquait ses pièces et lui permettait de tirer quelques coups rares et par intervalles.

A l'abri de l'artillerie les impériaux se rallient. Pescaire avec ses Espagnols, Lannoy avec ses Italiens, Bourbon avec ses Allemands, s'avancent et gagnent du terrain, tandis que du Guast quitte le parc de Mirabel, que de Lève, sortant de Pavie, se joint à lui avec sa cavalerie. Immobile, le duc d'Alençon, qui commandait l'arrière-garde, ne fait aucun effort pour porter secours au roi. Irrité de l'impassibilité du prince, Laroche du Maine l'interroge vivement, lui demande s'il laissera le roi son frère en danger, et si les hommes dont il a le commandement doivent garder la même attitude que lui, et se laisser faire prisonniers, déshonorés, sans avoir combattu. Ne pouvant rien changer aux étranges résolutions de ce prince, Laroche du Maine et de Trans entraînent avec eux ceux qu'ils commandent et cherchent à rejoindre le roi.

Le combat s'engage sur une ligne étendue. Les bandes-noires, conduites par le duc de Suffolk, Rose Blanche, luttent avec courage contre les Allemands de Bourbon qui les ont attaquées avec fureur. Suffolk, Vaudemont font des prodiges de valeur; mais ils sont tués par les colonels Sith et Fronsberg.

Castaldo commandait la cavalerie napolitaine. Deux fois Chabannes enfonce cette troupe; deux fois elle se rallie sous la protection des lansquenets : Clermont d'Amboise est tué à la seconde charge. Chabannes, accablé par le nombre, voit sa troupe se disperser sans pouvoir la retenir. Fait prisonnier par Castaldo, le vieux maréchal est tué d'un coup d'arquebuse par le cruel Burarto, lieutenant qui disputait déjà à son capitaine la moitié de la rançon de l'illustre guerrier. Les Allemands de Bourbon, après avoir défait l'infanterie de Suf-

folk, s'avancent sur les Suisses commandés par Diespach; ceux-ci, craignant le sort des bandes-noires, se laissent entamer, s'ébranlent. Diespach au désespoir les accable de reproches, leur fait l'offre de doubler leur solde, emploie la menace et les promesses, leur parle le langage de l'honneur; ils sont sourds à la voix de leur chef. Fleuranges voit la fuite des Suisses imminente; il se précipite dans leurs rangs, fait abandonner les chevaux à ses hommes d'armes, se mêle avec eux et combat à pied. Rien ne peut les retenir; ils fuient de toutes parts. Diespach leur crie en les frappant de son épée : « Lâches, vous n'éviterez pas la mort que vous fuyez; recevez-la de ma main ! Pour moi, il ne me reste plus qu'à mourir !... » Il s'élance au milieu des Allemands, et reçoit le coup qu'il désirait. Fleuranges traverse le champ de bataille, prête l'oreille, et entend la trompette qui sonnait le ralliement auprès du roi; car c'était auprès du roi de France que la lutte était engagée, lutte sanglante, désespérée. Entouré d'hommes qui n'avaient jamais fui comme ces bandes mercenaires, la résistance était opiniâtre.

Seul avec sa gendarmerie, François Ier soutenait les efforts réitérés des ennemis. Il charge la cavalerie italienne, tue de sa main son chef, Fernand de Castriot, dernier descendant des Scander-Beg, rois d'Albanie. Le sang royal de ce Macédonien fut versé par une main royale. François Ier combat, comme dans un tournoi, d'Andelot, gentilhomme franc-comtois, et lui fend la tête.

Notre invincible gendarmerie gagnait du terrain, et eût peut-être rallié à elle seule les corps qui fuyaient, lorsque le marquis de Pescaire s'avance avec ses Espagnols, et crie d'une voix de tonnerre : « Salgan, salgan, los mosqueteros afuera ! afuera ! adelante los mosqueteros (1). » A ce com-

(1) Qu'ils sortent, qu'ils sortent les arquebusiers! En avant, en avant.

mandement succèdent mille cris de joie, répétés par l'armée ennemie comme un chant de triomphe. « A qui esta el marques con sus arquebuzeros espanoles (1). » Quinze cents arquebusiers, adroits tireurs, s'approchent de la gendarmerie française, tirent et s'éloignent au pas de course pour recharger leurs armes. Les hommes d'armes lancent sur eux leurs pesants coursiers; mais comment atteindre des ennemis qui se dispersent et sont insaisissables?

Le roi ordonne à sa gendarmerie d'ouvrir ses rangs pour présenter moins de prise; mais le mal s'en augmente encore: les arquebusiers se mêlent parmi eux, choisissent ceux qu'ils veulent frapper, et mettent ainsi à mort les plus vaillants capitaines. Louis d'Ars, Tournon, Tonnerre, tombent sous leurs balles. La gendarmerie, décimée, disparaissait sous les coups des Espagnols. Ceux qui restent encore se rapprochent du roi, se rangent autour de lui pour lui parer la mort. Les généraux de Charles-Quint dirigent tous leurs efforts sur ces courageux ennemis. Pescaire, Lannoy, sont renversés sous leurs chevaux, foulés aux pieds, blessés. Bientôt la mêlée est telle, que les mousquets espagnols deviennent inutiles, et que leurs balles tueraient leurs chefs comme leurs ennemis. La lance et l'épée seules peuvent être employées dans ce combat le plus acharné qui ait jamais eu lieu; car jamais les Français n'eurent à combattre comme à Pavie, pour défendre un roi qui se battait plus vaillamment qu'aucun d'eux. Le roi frappe de tous les côtés avec fureur. Il est blessé à la main droite; il est blessé au bras gauche. « Gardez-vous, sire! » lui dit Saint-Severin. Le Réal bondit entre les mains du roi; l'épée royale se plonge dans la gorge de l'alfier du comte de Salmes, qui commandait une compagnie allemande. Hugo de Cordona atteint le grand écuyer, qui meurt en criant: « Au

(1) Le voilà le marquis avec ses arquebusiers espagnols.

roi ! au roi ! du Bellay ! » Cordona est tué par le roi. Deux arquebusiers roulent par terre frappés de sa main; mais le Réal reçoit un coup mortel dans le poitrail ; il chancelle et tombe. La jambe gauche prise sous son cheval, le roi pare encore les coups qui lui sont portés, appuie violemment le pied droit contre la croupe du Réal, se dégage, se trouve debout, et combat encore. Blessé au-dessus du sourcil gauche, le sang coule dans ses yeux, inonde son visage, et lui dérobe un instant la vue de l'ennemi. Dans ses deux mains, son épée tournoie flamboyante, rouge de sang ; il frappe d'estoc, il frappe de taille, lorsque Diego d'Avilla et Juan d'Urbieta se traînant à genoux, le saisissent par sa tunique, le renversent et lui mettent l'épée sur la gorge en lui criant de se rendre.

Pompérant, gentilhomme de Bourbon qui combattait contre les Français, avait reconnu le roi et s'avançait pour le secourir. Il s'élance au-devant de lui, frappe d'Avilla qui lui ôtait déjà ses gantelets, écarte les soldats qui lui arrachaient ses armes, et déchiraient en mille pièces son panache, *les uns pour en faire monstre et parade en signe de gloire et de triumphe, les autres pour en demander récompense et loyer.* Pompérant se jette aux genoux du roi, le supplie de se rendre : « Assez et trop pour l'honneur de la France; rendez-vous, sire ! — A qui ? dit le roi. — Au duc de Bourbon. — A mort ! plutôt que de me rendre à lui ; à mort ! appelez le vice-roi. » Pompérant fait chercher le vice-roi. De bouche en bouche la nouvelle arrive à Charles de Lannoy, qui met un genou en terre devant le roi. « Monsieur de Lannoy, lui dit François Ier en lui remettant son épée toute fumante, voilà une épée qui a coûté la vie à plus d'un de vos soldats ; je me persuade que vous en ferez quelque estime ; car ce n'est point la lâcheté, mais un revers de fortune qui la fait tomber dans vos mains. » Charles de Lannoy reçoit avec respect l'épée du roi, lui présente la sienne, et lui dit : « Je supplie votre majesté

d'agréer que je lui donne la mienne, qui a plus d'une fois épargné le sang français. Il ne convient point qu'un officier de l'empereur voie un si grand roi désarmé quoique prisonnier. »

Autour du roi avaient péri Frontenai de Rohan, Adam Ravenel, Aubigny, Louis d'Arset, Villemor, Levoyer de Paulmi, Saint-Gelais, Lavedan, Hector de Bourbon, François de Duras; sur divers points du champ de bataille, Bonnivet, qui ne voulut point survivre à un pareil désastre, Chabannes, La Trimouille, Trivulce. Les Espagnols firent prisonniers Henri, roi de Navarre; Louis, duc de Nevers; les seigneurs de Fleuranges, de Brion, de Lorges, de La Roche du Maine, de Rochepot, d'Annebaut, de La Mailleraye, de Montpezat, de Boissy, de Curton, de Langeay, Bonneval, Montferrat, Barbezieux, François de Bourbon, de Talmont, de Saluces, de Villars, de Rieux, de Congy, de Latour-Landry, de Vassé, Longueval, Barbou, Villardin; noms glorieux, noms illustres conservés dans l'histoire!

Seul, le duc d'Alençon ne prit point part à la bataille! Seule son épée resta oisive dans le fourreau! Ce prince quitta précipitamment les champs de Pavie, traversa le Piémont et rentra en France. Marguerite, duchesse d'Alençon, revit à Lyon le prince son époux; elle lui fit d'amers reproches sur son étrange conduite. Le duc d'Alençon balbutia quelques excuses. « J'ai demandé à mes hommes s'ils voulaient se battre, aucun n'a répondu. — Monsieur le duc, lorsque l'on veut se faire suivre, on marche! » reprit avec indignation la courageuse sœur de François Ier.

Le duc d'Alençon ne survécut point à sa honte, et mourut de chagrin deux mois après.

. . . .

Quelques-uns adorent les rois sur leur trône, lorsque entourés des prestiges d'une cour fastueuse et brillante, leur

parole distribue les faveurs et la fortune : A nous, François Ier couvert de sang, déchiré de blessures, frappant l'ennemi comme un soldat, défendant au pied des murs de Pavie la gloire et les intérêts de la France; à nous, ce monarque apparait brillant comme un des héros d'Homère, inspirés par les dieux. De nos jours, les rois nous ont déshabitués de les voir à cheval, la cuirasse sur le dos, une bonne épée à la main. Pareils à ces cénobites pieusement résignés qui se disent chaque soir, *memento mori;* la vie tumultueuse des camps, ils ne la connaissent plus; la mort glorieuse du champ de bataille, ils ne l'affrontent plus. Ils ne défendent rien derrière les éclairs du glaive que Dieu a remis entre leurs mains pour protéger le juste contre l'injuste, la vertu contre les attaques du vice. Que Dieu leur soit en aide!

ADOLPHE DE BOURGOING.

LE DAMOISEL DORÉ,

Ou come quoy fut fondée et bastye l'abbaye de Bonne-Fontaine, en Thierache.

PAR UN MOINE DE L'ABBAYE.

Le vieux sire de Rumigny en Thierache avait un beau château dont les six tours crénelées s'élevaient au sommet d'un coteau boisé, dominant les campagnes d'alentour. Un large fossé en défendait l'approche, et un pont-levis s'abaissait pour les chevaliers admis, en temps de paix, par l'hospitalité du seigneur châtelain. Deux hommes d'armes veillaient en tout temps sur chacune des six tours du château, pour observer au loin l'approche de l'ennemi, car c'était au temps du glorieux roi Philippe-Auguste, quand les maraudeurs appelés compagnies franches (1) parcouraient la province, rançonnaient les villes, et pillaient terres et châteaux.

Aussi tous les soirs, dans la grande salle du château tapissée d'armures de chevaliers et de faisceaux d'armes, trophées rapportés des combats par les anciens seigneurs de Rumigny, six bannerets étaient assis à table, aux côtés du noble châtelain, et après eux, selon les lois de chevalerie, s'asseyait le Damoisel de Rumigny, trop jeune pour avoir gagné les éperons d'or; puis, au bas bout de la table, avec les gens du château, mangeaient cent cinquante hommes d'armes, car c'était un haut et puissant seigneur, le vieux sire

(1) Le chroniqueur commet ici une erreur, les compagnies franches ne rançonnèrent villes et châteaux qu'au temps de Charles V le sage.

de Rumigny. Sa vicomté s'étendait jusqu'aux châtellenies de Montcornet et d'Hirson, et comprenait les fiefs d'Hannapes, d'Iviez, de Baumetz, de Rozoy et d'Aubenton, sans compter mainte allégeance de divers châtelains d'alentour. Il avait droit de haute et basse justice sur ses terres, était vidame de Laon et du Laonnais, et gouverneur pour le roi de la comté et place de Soissons.

Mais le vieux sire de Rumigny possédait encore un bien préféré à tous les autres. Plutôt que de le perdre, il aurait sacrifié ses beaux fiefs d'Iviez, de Rozoy, d'Aubenton, son beau château aux six tours crénelées sur la hauteur, ses redevances, ses droits d'aubaine et de péage, même les poteaux couronnés de son vieil écusson d'azur aux trois merlettes d'or, signes de haute justice ; même la bannière de l'évêché de Laon, et l'épée de gouverneur pour le roi. Tout, sa châtellenie, sa vicomté, il eût tout donné pour ce seul bien, et c'était ce jeune homme qui s'asseyait à table entre l'estrade des chevaliers bannerets et leurs hommes d'armes, car ce jeune homme était le Damoisel de Rumigny, son fils unique, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, la noble dame héritière de Rozoy; la douce Adeline de Rozoy, que le sire de Rumigny avait tant aimée à l'âge où l'on commence à oublier d'aimer d'amour : doux souvenir que chérissait le vieillard, quoique toujours il lui coûtât une larme, car la douleur fait pleurer dans la vieillesse.

A dix-sept ans, quand la blanche Adeline errait sur les tours de son vieux manoir de Rozoy, laissant flotter au vent les longues tresses de ses cheveux dorés, on l'eût prise, à sa démarche gràcieuse et légère, à sa taille souple et élancée, pour la blanche fée qui veillait sur l'antique demeure des preux chevaliers : et parfois, le soir, quand le laboureur attardé voyait glisser à travers les crenaux qui brunissaient dans l'ombre, la blanche robe et la forme aérienne de la

noble damoiselle, il pensait voir Notre-Dame de Liesse ou de Rozoy, et se signait dévotement récitant l'*Angelus*.

Aussi le pont-levis du château s'abaissait bien souvent devant les jeunes chevaliers et damoiseaux qui venaient requérir l'hospitalité du vieux sire de Rozoy ; et tous auraient voulu prolonger bien long-temps leur séjour, car c'était la belle Adeline, assise à côté de son vieux père, qui faisait les honneurs du manoir. Beaucoup portaient les couleurs de son écharpe blanche et bleue; tous auraient voulu l'avoir pour dame et maîtresse, mais le cœur de la noble damoiselle n'avait pas encore parlé; et quand le vieux châtelain, souriant, lui parlait de noble chevalier ou gentil damoiseau, la douce et rieuse jeune fille, d'un geste secouait en arrière ses longues tresses blondes, et passant ses doigts blancs et effilés dans la chevelure argentée du vieillard, lui donnait un baiser au front, et disait de sa voix caressante :

— Père, je veux rester avec toi !

Or, il arriva un jour, pendant un tournoi donné à Laon par la fleur de la chevalerie d'alentour, en l'honneur des dames et de la plus belle, un chevalier inconnu, couvert d'armes brunes, et suivi d'un seul écuyer sans devise ni blasons. Il se présenta à la barrière du camp, et demanda à rompre une lance en l'honneur des saints lieux. Les hérauts d'armes, auxquels il dit son nom, témoignèrent qu'il était chevalier de noble lignage, et les juges du camp lui octroyèrent sa demande. Alors, saluant les dames, il s'élança dans la carrière, fournit vingt courses contre autant de chevaliers qu'il désarçonna, et fut déclaré, d'une voix unanime, le mieux faisant de la journée.

Les hérauts d'armes le conduisirent aux pieds de la reine du tournoi : c'était la belle Adeline. Lors il leva sa visière, et l'on vit ses traits nobles et beaux, mais brunis par les combats. Ce n'était pas un jeune chevalier, déjà même l'âge et

les fatigues imprimaient sur son front leur trace ineffaçable, et cependant il y avait tant de noble fierté dans son regard, tant de dignité et de grâce dans toute sa personne, quand il mit un genou en terre devant la reine du tournoi pour recevoir l'écharpe blanche et bleue brodée d'or, prix du vainqueur, que la noble damoiselle regretta en son âme de ne l'avoir pas eu pour chevalier.

— Sire chevalier inconnu, dit-elle en nouant l'écharpe à son côté, vous avez noblement joûté pour la gloire des saints lieux, mais ne ferez-vous rien pour l'honneur des dames?

— Noble damoiselle, répondit-il en lui baisant la main, j'ai rompu une lance pour acquitter la foi d'un vœu, mais je sais une dame qui pourrait me demander ma vie, si le prix était guerdon d'amour.

Et la douce fille, baissant les yeux devant son regard de feu, se prit à rougir.

Le lendemain un noble chevalier, suivi de nombreux hommes d'armes, demanda à entrer au manoir de Rozoy, pour présenter son hommage à la belle Adeline, et saluer son vieil ami, le sire châtelain. Du haut de son donjon, le vieillard reconnut la bannière aux trois merlettes d'or en champ d'azur : c'était le noble baron de Rumigny, qui, depuis quinze ans, faisait la guerre aux Anglais avec le glorieux roi Philippe, et que la paix ramenait en ses foyers. Le sire de Rozoy tendit les bras au fils de son frère d'armes; et quand la belle châtelaine donna sa main à baiser au banneret, elle reconnut en rougissant, — et, dit-on, ce ne fut point de déplaisir, — le chevalier du tournoi.

Or, l'hospitalité que recevait à Rozoy le sire de Rumigny dura long-temps, quoique sa châtellenie fut voisine; et quand l'on parla de départ, c'était deux mois après, et lors le noble baron ne partait pas seul, une haute et puissante dame s'ap-

puyait à son bras, pendant que l'on amenait son palefroi blanc. C'était toujours la belle Adeline, la noble damoiselle de Rozoy, qui souriant à travers ses larmes, veillait sur la paisible haquenée de son vieux père, —lui aussi n'avait pas voulu la quitter. — Elle recevait les adieux de ses vassaux, heureuse d'être aimée et regrettée; les consolait, leur promettait de revenir; eux ne pleuraient point sur elle, ils voyaient tant de bonheur dans ses yeux, tant d'amour dans ceux du sire de Rumigny!

Hélas! combien peu dure le bonheur sur terre! neuf mois après, le deuil s'étendit sur la demeure des chevaliers. Un fils était né au manoir de Rumigny, mais l'on voyait dans l'église de l'antique prieuré de Rozoy deux nouvelles tombes de marbre noir : l'une, au double écusson de Rumigny et de Rozoy, portait : — Haute et puissante dame, Adeline de Rozoy, baronne de Rumigny, Baumetz, Hannapes, et autres lieux, morte à dix-huit ans. — Sur l'autre, couronnée des armes de Rozoy, d'argent aux trois bandes de sinople, on lisait : — Haut et puissant seigneur, Enguerrand, chevalier, baron de Rozoy, mort le même jour, à soixante-dix ans.— Il n'avait pas voulu la quitter.

Le sire de Rumigny, dont le bonheur avait passé comme un jour, refusa de bénir à sa naissance le fils qui lui avait tant coûté. Le noble baron reprit son armure, s'agenouilla encore une fois sur la tombe de la pauvre Adeline, et jura de ne revoir jamais ces lieux, si pleins de souvenirs et de regrets. Pendant longues années l'on n'entendit plus parler du sire de Rumigny, dans son beau château aux six tours crénelées.

Cependant le vieil écuyer du châtelain avait reçu dans ses bras l'enfant rejeté de son père. Pauvre enfant maudit, dont la naissance tant désirée avait été un jour de deuil : frêle créature, dont la tête se penchait comme une fleur arrachée,

et qui se taisait comme s'il eût senti que ses cris détourneraient peut-être sur lui l'amertume des regrets de son père. Les soins du bon vieillard parvinrent à le rappeler à la vie ; il tint lieu de tout au fils de ses maîtres. Tant qu'il fut petit enfant, il prit un cœur de mère pour veiller sur lui : puis, quand il commença à grandir, il l'éleva comme le fils d'un chevalier, le noble et dernier rejeton des sires de Rumigny.

Souvent il conduisait son élève vers l'église antique du prieuré de Rozoy, et là, le pauvre orphelin joignant ses petites mains, s'agenouillait sur une tombe, et répétait, après le vieil et honorable écuyer, les paroles de la prière des trépassés, pour le repos de haute et puissante dame Adeline, sa mère, et un rosaire à la bienheureuse vierge Marie, pour qu'il lui plût de sauver de tout péril le noble sire de Rumigny, et le ramener bientôt au manoir de ses pères.

Un jour, à l'anniversaire de la mort de la douce Adeline, — c'était bien long-temps après, et les lettres d'or commençaient à brunir sur la tombe, — vers l'heure de vêpres, un vieux chevalier, couvert d'un riche manteau noir doublé de vert et d'hermine, suivi de deux écuyers et de vingt hommes d'armes, mit pied à terre près du castel silencieux de Rozoy, puis s'achemina seul vers l'antique église du prieuré. Sur la tombe de marbre noir, était agenouillé un jeune homme, récitant l'oraison des trépassés pour sa mère, et ajoutant d'une voix douce, qui faisait tressaillir quand elle priait :

— Notre-Dame de Rozoy, qu'il vous plaise garder de tout péril, et ramener bientôt le sire de Rumigny, mon noble père.

Comme l'enfant achevait sa prière, il entendit un cri à ses côtés, et sentit deux bras qui le serraient ; c'était le vieux chevalier qui l'embrassait, pleurant et l'appelant son fils, car le vieux chevalier était le sire de Rumigny. Après avoir long-temps cherché la mort dans les combats, il s'était rap-

pelé enfin, quand l'âge vint raviver ses souvenirs, qu'il avait laissé dans son manoir un berceau à côté d'une tombe ; et, après quatorze ans, il se fit relever de son serment, et voulut revoir encore les lieux où il avait tant aimé son Adeline, et peut-être y mourir. En entrant dans l'église où dormaient ses nobles aïeux, la douce voix de l'enfant, agenouillé sur la tombe, l'avait fait tressaillir ; et, avant la fin de sa prière, il serrait dans ses bras le pauvre orphelin, — il ressemblait tant à sa mère ! —

Depuis ce jour, la joie commença à renaître dans le manoir aux six tours crénelées, et les trois merlettes d'or, en champ d'azur, flottèrent de nouveau sur le donjon. En voyant son fils, le front du vieillard s'épanouit encore sous ses cheveux blanchis ; et, de ses regrets, il lui resta seulement cette douce mélancolie qui vient avec les années, comme pour témoigner que dans une longue vie les souvenirs de douleur sont les plus nombreux, et laissent seuls des traces qui ne s'effacent pas.

Cependant les danses recommencèrent aux jours de fête dans la cour du château ; les pèlerins, partant pour les saints lieux, se détournaient de leur route pour recevoir à Rumigny l'hospitalité du seigneur châtelain ; les maraudeurs n'osaient plus ravager les terres du puissant baron, et les chevaliers et nobles hommes du voisinage apprenaient le chemin du manoir, car le vieux sire y tenait tous les jours table ouverte, et les défrayait avec leur suite, comme il convenait à un riche suzerain, de retour des combats, comblé d'honneurs et de biens. Quand ses anciens frères d'armes et les fils de ses amis parlaient au vieux sire de ses richesses, de ses terres, de ses belles châtellenies de Rozoy, d'Aubenton, d'Iviez, des nombreux hommes d'armes qu'il entretenait pour leur défense, de la faveur du glorieux roi Philippe, et de l'amitié du saint évêque Guerin de Senlis, le proclamant aussi heureux que

magnifique; le bon seigneur pensait parfois, avec un soupir, à la tombe de Rozoy, puis il faisait venir le damoisel son fils, et s'appuyant sur lui avec orgueil :

— Or, voyez, messires, disait-il à ses nobles hôtes, ai-je pas là un noble fils et héritier de mon nom? vaut-il pas mieux qu'hommes d'armes, richesses, châtellenies et faveur du roi?

Or, le vieux sire de Rumigny avait raison d'être fier de son fils, car on eût en vain cherché dans toute la Thierache un jeune damoisel plus noble et de meilleur air. A quatorze ans, il avait presque la taille et la force d'un chevalier; et cependant à voir son teint blanc et rose, ses grands yeux noirs, on l'eût pris plutôt pour gente damoiselle; et quand le sire de Rumigny voulait se souvenir de sa douce Adeline, il le regardait, car c'était le portrait vivant de sa noble mère. Comme elle il avait cette longue chevelure, dont les anneaux tombant sur ses épaules lui avaient fait donner le surnom de damoisel doré. Comme elle il avait ce regard doux et velouté qui allait à l'âme, en y laissant une sensation de tristesse. C'est qu'il avait aussi dans les yeux, quand il vous regardait pensif, ce trait de mélancolie indéfinissable, signe d'une mort prématurée que l'âme pressent peut-être. Aussi les vieillards, en le voyant passer, secouaient tristement la tête : tous avaient la même pensée et se comprenaient sans se la dire : mais toutes les mères auraient voulu l'avoir pour fils, et toutes les filles se prenaient à soupirer, pensant au beau damoisel doré.

Parmi les jeunes damoiseaux de son âge, aucun ne le surpassait à manier la lance ou la masse d'armes, à diriger la flèche ou la hache au but. A la course, il était toujours le premier; à la lutte, toujours il terrassait ses adversaires : nul ne savait mieux dompter un cheval et dresser un faucon, comme il convient au fils d'un noble seigneur.

Cependant le cœur du damoisel de Rumigny était triste; le fier jeune homme soupirait en voyant les éperons d'or des chevaliers et l'étendard des bannerets, et ses yeux s'enflammaient au récit des hauts faits des anciens preux, racontés le soir à la veillée dans la grande salle du château. Déjà il avait demandé à son noble pére d'aller, comme lui, porter la bannière de Rumigny aux premiers rangs de l'armée du roi de France, leur suzerain; et le vieillard, le serrant dans ses bras avec des larmes de joie, lui avait dit :

— Mon noble fils! par Notre-Dame de Rozoy, vraiment tu seras digne de tes aïeux! Mais attends, je te prie, car je suis bien vieux; et si tu partais, possible ne serais-tu pas là pour me fermer les yeux. Et encore, tu es bien jeune pour le rude métier de la guerre; vois, il a tôt blanchi mes cheveux.

Et le gentil damoisel doré, embrassant le vieux sire, lui disait :

— Pére, plus ne veux te quitter!

Mais le soir, il écoutait tristement le récit des hauts faits de Charlemagne et des sept preux, les exploits de Tristan ou d'Ogier le Danois, et les guerres de Philippe et Richard en Palestine.

Or, un jour le damoisel de Rumigny, suivi d'un seul écuyer, allait, chassant au faucon, sur les terres de la baronie de Rozoy. Son père l'avait envoyé saluer, de sa part, le noble sire Raoul de Coucy, son frére d'armes, résidant alors à son château de Marle. Il aperçut en chevauchant dans l'avenue du manoir de Rozoy, sur la route qui conduit à Montcornet, neuf pennons de bannerets, flottant au bout d'autant de lances plantées en terre : c'étaient plusieurs chevaliers arrêtés en cet endroit pour s'y reposer.

Le jeune damoisel, élevé dans les lois de courtoisie, s'ap-

procha d'eux, son faucon au poing, et les saluant avec grâce :

— « Sires chevaliers, dit-il, vous paraissez abattus par la chaleur et la fatigue : sans doute vous vous rendez à quelque tournoi ou passe d'armes, car êtes tous nobles et de renom, à ce que je vois à vos bannières ; partant m'honorerez, si vous voulez vous reposer en ce manoir, qui est à mon père, le noble sire de Rumigny, dont sans doute avez entendu vanter la courtoisie. »

Ce disant, le gentil damoisel, avec l'assurance d'un vieil écuyer, se tenait en selle sur son palefroi, les yeux baissés, le faucon au poing, agitant ses sonnettes d'argent. Le vent soulevait en ondes la plume blanche et bleue, aux couleurs de sa mère, qui tremblait à son chaperon de velours, et ramenait autour de son cou les boucles de ses cheveux dorés. Et il rougissait à demi, car le cœur lui battait bien haut, il parlait à de nobles et illustres chevaliers. Et puis, il leva ses longues paupières, et ses grands yeux noirs fixés sur eux, il attendait leur réponse.

L'un d'eux, le plus âgé, s'avança visière levée. Il était armé de toutes pièces : une aigrette rouge à son morion jetait de temps en temps ses reflets sur les traits nobles et fiers du chevalier, et brunissait l'or de son haubert poli. Il portait d'argent, aux huit tourteaux de gueules en orle, et une fleur de lys d'or en chef.

— Messire damoiseau, dit-il, appuyant son gantelet d'acier à la crinière du cheval, serez un noble chevalier et aimé des dames, car vous êtes courtois et de haut lignage. Peut-être avez-vous entendu parler de Geoffroy de Roucy, dont la baronnie est devers les Ardennes !

— Le renom du noble sire Geoffroy de Roucy est venu jusqu'au château de mon père, reprit le damoisel doré, ôtant sa toque de velours à la plume blanche et bleue.

Le baron sourit en le regardant, car il semblait ainsi, tête nue, la Vierge en l'Assomption, qui est à la cathédrale de Laon, peinte par un célèbre imagier, qui, dit-on, vit miraculeusement les traits de la mère de Dieu.

— Mes compagnons, que vous voyez ici, dit-il, tous de noble lieu, et moi, avons juré de défendre pendant un an, à partir de la Saint-Jean prochaine, le saint-père de Rome, attaqué, dit-on, par les Sarrasins et mécréants. Or, nous avons fait vœu, pour obtenir les saintes indulgences, de chevaucher en pénitents, recevant l'hospitalité du pèlerin dans la maison de Dieu. Adonc merci et adieu, beau damoisel, nous allons de ce pas à l'abbaye de Bucilly recevoir la bénédiction du saint abbé Raymond.

Et le noble sire s'inclina, baissa la visière de son casque, et s'élança sur son grand destrier de combat. Les bannerets, ses compagnons de pèlerinage, en firent autant, et le cliquetis de leurs armes sur l'acier de leurs cottes de mailles et de leurs cuirasses retentissantes, se mêlait au bruit des chevaux bardés d'airain. Les neuf bannières flottaient éployées au vent : les yeux du damoisel de Rumigny brillaient à travers ses cheveux agités sur son front. En passant devant lui, le sire Geoffroy s'arrêta encore.

— Gentil damoisel de Rozoy, dit-il, vous voyez neuf bannières seulement; nous étions dix, qui devions combattre ensemble pour la sainte église. Le sire de Beffroy est resté affligé de maladie en la ville de Montcornet, ne voudrez-vous point envoyer le physicien de votre noble père, afin de le guérir avec l'aide de Dieu et de nos prières. Dieu vous garde, gentil sire, ah! que n'avez-vous les éperons d'or!

Pendant les premiers mots du baron, une sorte d'espoir timide et irréfléchi s'était glissé dans le cœur de l'enfant. Il le regardait, muet, immobile, l'œil fixe et la bouche entre-ouverte; et puis aux dernières paroles, à l'adieu du sire, il

rougit et baissa les yeux avec embarras. Quand il les releva, es pélerins étaient déjà bien loin, et l'on ne voyait qu'un nuage de poussière où venait briller parfois comme un éclair en l'orage, un bout de pennon brodé, un fer de lance étincelant au soleil, le reflet d'un morion ou d'un haubert d'acier; il regarda long-temps.

— Le faucon de mon noble maître s'est essoré, dit l'écuyer.

Le damoiseau tourna la tête, et suivit pensif le vol du faucon; puis il piqua son cheval, et courut long-temps, bien long-temps, et quand il s'arrêta enfin, il était près des tours de Marle au vieux château fort, la ville des sires de Coucy. Lors il se prit à soupirer. Ah! dit-il, pourquoi n'ai-je pas les éperons d'or? Et l'écuyer avait remarqué, en passant devant l'antique église de Rozoy, que pour la première fois le damoisel doré ne récitait point l'oraison des trépassés pour l'âme de sa noble mère.

C'était fête au château du sire Raoul de Coucy. Le noble baron, de retour des saints lieux, avait réuni pour un tournoi et passes-d'armes la noblesse du Laonnais. L'on était venu de loin au manoir du haut baron, car le prix du tournoi était une chaîne d'or, où pendait un médaillon entouré de rubis, enserrant un morceau de bois précieux de la vraie croix; et c'était la belle Hermance de Coucy qui devait de sa main blanche donner le prix au mieux faisant de trois courses en champ-clos, et de six passes-d'armes à pied, à la hache et au poignard.

Or, c'était précieux guerdon de vaillance, et le cœur battait à plus d'un chevalier.

Un varlet annonça à messire Raoul que le damoisel de Rumigny, suivi d'un seul écuyer, demandait à le saluer de la part du noble sire son père.

— Sois le bien venu, mon fils, dit le noble croisé au jeune

damoisel, qui se tenait debout devant lui, après avoir baisé, pliant le genou, la main qu'il lui tendait.

Et certes, il avait bon air, le damoisel doré, promenant sur les chevaliers et les dames, assises en cercle, ses grands yeux noirs, avec la modeste assurance qui convient à haut lignage. Il était debout, tenant à la main son chaperon à plume, et revêtu de sa dalmatique de velours bleu brodé d'or avec ses chausses de samis blanc, et ses longs souliers brodés, en poulaine.

Et l'on déploya, à la barrière du camp, la bannière de Coucy, où flottait en orle cette devise :

Ne suis roy ni prince aussy,
Je suis le sire de Coucy.

Les trompettes et clairons sonnèrent le signal des courses.

— Or, adieu, mon cousin, dit messire Raoul au damoisel, pouvez regarder les joûtes et prendre leçon de bien faire aux pieds des dames. Et s'en fut le damoisel de Rumigny s'asseoir sur un coussin de velours, au bas de l'estrade où était la reine du tournoi, la belle Hermance de Coucy.

L'on combattit long-temps avec diverses fortunes, et parfois les dames criaient, agitant leurs écharpes, *Noël! Noël!* Mais le damoisel doré restait pensif sur le coussin de velours, car il sentait sur lui le regard de la belle Hermance, et son haleine, effleurant ses cheveux, quand elle se penchait au bord de l'estrade pour jeter un sourire aux combattants; mais rarement, car elle aussi était pensive, et par moment son cœur battait bien fort sous sa gorgerette brodée, car ses yeux avaient rencontré, pendant qu'il saluait son père, ceux du damoisel assis maintenant à ses pieds; et elle voulait ne point penser à lui.

Enfin les trompettes sonnèrent de nouveau, et la voix des hérauts proclama le nom du sire Enguerrand de Crécy :

c'était le vainqueur du tournoi. Et quand la noble reine de la fête voulut, penchée sur l'estrade, donner au sire de Crécy le prix de sa victoire, les anneaux d'or glissèrent entre ses doigts blancs et effilés, et la chaîne vint tomber aux pieds du damoisel doré, car elle avait tremblé à rencontrer son regard, alors qu'il tournait la tête, toujours assis au bas de l'estrade. Il ramassa la chaîne, et l'offrit avec grâce et courtoisie à la belle Hermance, tout émue et rougissante, et en même temps déposa doucement un baiser sur sa main tremblante.

—Bien! par Notre-Dame de Coucy! très-bien, damoiseau, cria le sire Raoul. Ah! quand donc aurez-vous aussi les éperons d'or!

Et le regard de la belle Hermance, tombant sur lui, semblait dire aussi:

—Quand donc aurez-vous les éperons d'or!

Or, quand le damoisel de Rumigny retournait vers le soir au manoir de ses pères, chevauchant lentement en compagnie de son écuyer, qui portait son faucon, une foule de pensées nouvelles et inconnues venaient se presser en son cœur; et quand ils passèrent près des tours de Rozoy aux dentelures légères, dorées par le soleil descendant à l'horizon, il fallut que le vieil écuyer se découvrît, et dit tout haut la prière des trépassés. Alors le damoisel doré se signa, et pria pour sa mère, la douce Adeline de Rozoy, et puis il retomba dans sa rêverie, et plusieurs fois se prit à répéter:

—Pourquoi n'ai-je point les éperons d'or!

Hélas! le démon est un terrible ennemi, cherchant toujours à nous dévorer, et prenant pour nous tromper les traits d'un ange de lumière.

Ils avaient laissé à leur gauche la hauteur de Brunhamel, où les sires de Margival bâtirent depuis un château fort,

flanqué de neuf tours de brique. Ils avaient dépassé Blanchefosse, et descendaient la colline au lieu appelé Bonne-Fontaine, pour une source d'eau vive qui coule au milieu des bois.

— Messire Jacquelin, dit le damoisel, voilà un beau site et convenable, par Notre-Dame de Rozoy ! si Dieu me prête vie, j'y veux faire bâtir une abbaye de saints religieux, et leur donner ces bois, à la charge de prier Dieu à toujours, pour ma noble mère, le très-honoré seigneur mon père, toi mon bon Jacquelin et moi.

— *Amen!* dit le vieil écuyer. C'est une bonne et salutaire pensée de prier pour les morts, ajouta-t-il.

Le jour baissait : ils suivaient tous les deux en silence la route qui mène au château de Rumigny, à travers les bois. Il faisait noir sous les grands arbres, qui semblaient fuir derrière eux comme de grandes ombres, à mesure qu'ils s'avançaient au bruit des pas de leurs chevaux sur les feuilles séchées. L'écuyer se trouvait en avant, à la distance d'une demi-portée d'arc : le damoisel suivait pensif et préoccupé, il lui semblait entendre derrière lui une voix, comme un souffle qui faisait frémir sa chair; elle le suivait toujours, semblable au bruit d'un écho éloigné ou au bourdonnement qui nous frappe quand l'on parle pendant un demi-sommeil, et répétait :

— Damoisel doré ! damoisel doré !

— Qui m'appelle? dit-il. — Et il entendit les feuilles frémir à côté de lui; il tourna la tête vers sa gauche.

Un chevalier armé de toutes pièces, sans plume ni cimier à son morion d'acier bruni, chevauchait là sur un cheval de couleur sombre. Son armure d'acier brunissait à l'ombre du soir; nulle science de héraut n'aurait pu lire les devises et blasons gravés sur son bouclier noir, et la couleur de son écharpe n'a pas de nom dans une langue d'hommes. La vi-

sière de son casque brillait sur son visage comme une plaque d'airain exposée au feu.

Le damoisel se pencha et vit ses larges éperons d'or, — c'était un chevalier. — Mais ses yeux s'agrandirent de terreur, quand il remarqua son cheval glissant sur la terre comme un nuage.

— Notre-Dame! fit-il en se signant.

Et puis il entendit encore derrière lui la voix.

— Damoisel doré! damoisel doré!

— Qui m'appelle? dit-il.

Et le chevalier noir glissait encore à côté de lui.

— Qui êtes-vous? par Notre-Dame de Rozoy!

Et après un instant, il entendit encore la voix.

— Damoisel doré!

— Qui êtes-vous? répéta-t-il.

— Vous allez vite! sire damoisel doré, répondit une voix qui n'était point du ciel ni de la terre: vous allez vite! Le pèlerin des saints lieux a fait un long voyage, son destrier a usé la corne de ses pieds; vous allez vite, et le pèlerin ne peut vous suivre.

— Qui est le pèlerin des saints lieux? dit le damoisel sans tourner la tête.

— Le chevalier aux armes noires!

— Croyez-vous en Dieu? n'êtes-vous point l'âme d'un mort? voulez-vous des prières?

— Je crois! Je n'ai besoin ni de tombe ni de prières!

— D'où venez-vous?

— Des saints lieux, sire damoisel, où j'ai laissé mon renom aux plaines de Syrie et de Saint-Jean d'Acre, avec le roi Richard Cœur-de-Lion. Gloire vaut mieux que fleurons ou bannière de comte et de baron!

— Ah! vous l'avez dit, messire, que ne puis-je ajouter

deux années à mes seize ans, sans blanchir d'autant les cheveux de mon père!

— Le pouvez, sire damoisel, si le voulez. L'enfant tourna vers l'inconnu sa tête blonde et ses yeux noirs avec une expression de défiance.

— Par nécromancie ou maléfices peut-être, dit-il, non, non! Mon âme est à Dieu, et je veux voir en paradis ma noble mère Adeline de Rozoy.

—Ne craignez pas, sur ma vie! J'ai vu dans la Thébaïde, au désert où le grand ermite du Seigneur, Paul, fut nourri par un corbeau, un saint solitaire qui m'a béni; tiens, m'a-t-il dit, porte au cou ce petit coffret d'or, il renferme les saintes reliques qui sauvent de mal et tentations; de plus, tu y trouveras un fil de soie, roulé autour d'un diamant: il a été filé au ciel par la Vierge, c'est la vie de qui tu voudras. — La tienne, damoisel doré!

— Dieu me préserve de tous maléfices, dit l'enfant; c'est reliques du ciel? messire chevalier.

— Tiens.... regarde!............ Le peloton de fil était aux mains du damoisel. — Le chevalier noir n'était plus à ses côtés.

Et le soir, quand tout dormait au manoir de Rumigny, excepté les deux hommes d'armes qui veillaient sur chacune des six tours crénelées, le damoisel doré pensait à part lui, assis sur le pied du lit, dont les rideaux à franges d'or se repliaient en dais sur sa tête. — On les voit encore conservés au trésor de l'abbaye.

— C'est un saint du ciel sans doute, disait-il; Dieu ne me damnera pas.

Et il se leva, s'approcha de la lampe d'argent brûlant sur une table de bois de cèdre, et il regarda le peloton du chevalier. Ce fil était brillant comme la soie ou l'or, mais ce n'était ni soie ni or; il était cent fois plus délié que les fils de la

Vierge qui volent en l'air à l'automne, et le bout était retenu par un nœud brillant comme l'opale de la châsse de saint Gorgon.

— Éperons d'or!... Hermance..... Deux ans dans la vie! murmurait le damoisel doré, et il pensa long-temps : et puis son doigt détacha doucement le nœud brillant, il lui sembla voir tout trembler autour de lui. Le peloton s'échappa de ses doigts, le fil se déroula rapidement, et, à mesure qu'il se déroulait, le damoisel doré grandissait, son front brunissait, et les éperons d'or brillaient à ses talons, et le fil se déroulait toujours.... — Et la belle Hermance rougissait devant le noble chevalier; et son regard ne disait plus : — Pourquoi n'avez-vous pas gagné les éperons d'or? Le sire Raoul de Coucy tendait la main en souriant au vieux baron de Rumigny, — et le fil se déroulait toujours....

Puis, c'était une église; la grande nef aux ogives de mille couleurs sous les arceaux obscurs, et à la lueur de mille cierges, sur le velours des tapis, une noble dame tremblante laissait aller sa main aux mains du chevalier; et l'encens, et les chants d'église, et le peuple criant Noël! Noël au damoisel doré, à qui tant belle et noble dame engage sa foi!... — Et le fil se déroulait toujours....

Ensuite la grande salle d'honneur du manoir, et le lit de bois de cèdre sculpté et doré, aux quatre colonnes en torsades, perdues sous les épais rideaux.... Des femmes s'éloignaient..... Et la belle Hermance était là, debout près de l'estrade, seule, et rougissant avec un sourire plein de larmes.... Le chevalier était à ses pieds....

Et le fil se déroulait toujours! toujours.... et puis....

. . . .

— Ici le manuscrit de l'abbaye de Bonne-Fontaine, dont nous empruntons cette chronique, s'arrête tout à coup; quelques pages sont entièrement dénaturées par le temps et

l'humidité, peut-être aussi le velin a-t-il été gratté et raturé à cet endroit, par la piété scrupuleuse de quelque bon religieux d'alors. La fin de la légende fait deviner qu'avec le peloton fatal s'épuisa la vie du damoisel doré. Elle continue ainsi :

. . . .

. . . . Et puis l'écuyer Jacquelin dit au vieux sire de Rumigny, qui était toujours à genoux pleurant la prière des morts.

— Messire, voici la noble dame Adeline de Rozoy en son cercueil.

— Bien, mon ami, répondit-il; faites dire l'antienne pour les trépassés.

— Ne la voulez-vous point voir encore une fois en la mort?

— Non! je l'ai vue belle sur terre il y a long-temps, je la vois toujours belle en mon cœur et souvenance, je la verrai tôt maintenant avec les saints de Dieu, belle en paradis.

Et lors on descendit dans le caveau un autre cercueil de chêne, merveilleusement ouvré, et garni de plomb et de lames d'argent, et le bon abbé Raymond de Bucilly, découvrant le mort, lui donna par trois fois sa dernière bénédiction, ensuite il dit à haute voix :

— Nous prierons, frères, pour l'âme de haut et puissant seigneur, Everard de Rumigny, le damoisel doré, que tous vous aimiez, et que voyez céans déjà mort en son cercueil; prions, pour ce que son rédempteur est vivant. —

C'était grande pitié de voir étendu là sans vie ce pauvre jeune seigneur, le dernier de sa noble race, si beau même dans la mort, avec son chaperon à plumes et sa dalmatique de velours bleu et or sur ses chausses de samis blanc. Tous pleuraient, et chacun vint tour à tour baiser sa main froide, et aucuns pensaient qu'il dormait, tant sa tête pâle était en-

core belle au milieu de ses cheveux dorés. Le vieux sire de Rumigny n'avait plus de larmes aux yeux.

Quand tout fut fini, et que la pierre aux lettres d'or eut fermé le caveau, le vieux sire s'agenouilla et pria longtemps.

— Bienheureux ceux qui pleurent, lui dit le bon abbé Raymond, ils seront consolés!

— Vrai! fit-il. Ah mon Dieu! j'ai bien pleuré ici-bas, me donneras-tu pas aussi ton paradis au ciel! et se relevant:

— Bonnes gens, dit-il, priez pour moi!

Et il partit. Mais cette fois il ne revint pas, armé de toutes pièces, prier sur le tombeau et dire adieu aux morts: il retourna en son château aux six tours crénelées sur la hauteur se préparer à plus long voyage.

Or, à quelques jours de là, il était pensif en la grande salle du château. Messire Jacquelin, derrière lui, s'appuyait au dossier de sa chaise de bois doré, merveilleusement peinte et sculptée: c'était l'heure de none.

— Messire, dit l'écuyer, ne ferez-vous pas bâtir une abbaye de saints religieux, au lieu appelé Bonne-Fontaine pour une source d'eau vive qui coule dans les bois?

— Voire! reprit-il.

— Ce pauvre enfant y voulait établir des prières à toujours pour l'âme de sa noble mère, de son très-honoré seigneur et père, pour la sienne, mêmement celle de son vieil écuyer Jacquelin.

— Vrai! fit le baron, mon noble fils, il sera fait selon ton bon vouloir!

Et il fit venir son aumônier, et octroya la charte de fondation sur bon velin à son sceau: c'était vers l'heure de none.

Et puis, quand vint le temps, il s'endormit dans le repos du Seigneur.

Mathieu de Gronas, son cousin, succéda en la baronnie et fiefs de Rumigny, et fit bâtir l'abbaye au lieu de Bonne-Fontaine, ainsi qu'il était ordonné en la charte dudit seigneur baron.

A sa mort, la baronnie passa à Claude, duc de Lorraine, qui avait épousé sa fille, l'héritière de Rumigny, d'où est descendu trés-haut et très-puissant seigneur, François de Lorraine-Vaudemont, présentement duc de Guise et baron de Rumigny.

Ici finit la chronique, comme quoi fut bâtie et fondée l'abbaye de Bonne-Fontaine, en Thierache; priez Dieu pour celui qui l'a écrite.

J. DE NOGENT.

PAROLES D'UN CROYANT,

PAR M. DE LA MENNAIS.

Certes, j'entreprends ici une tâche au-dessus de mes forces; et pourtant je ne reculerai point devant elle. Il ne s'agit point d'obtenir un triomphe d'amour propre; et la certitude d'être vaincu ne doit pas m'empêcher de combattre, car j'obéis à un devoir impérieux, au cri de ma conscience.

Lorsqu'on me dit que M. l'abbé de La Mennais, que l'auteur de l'Indifférence en matière de religion allait publier un livre, je m'attachai sans hésiter à l'idée que ce livre était destiné à sauver l'ordre social du naufrage qui le menace. Je me disais que sa voix puissante, dominant les clameurs de la foule, se ferait entendre aux nations égarées et les ramenerait dans les voies de salut qu'elles ont si follement abandonnées. Quelle sainte et glorieuse mission, pensais-je, a reçu du Ciel le génie, quand à l'amour de la gloire se joint en lui l'amour de l'humanité! Ce n'est point à éblouir les peuples qu'il aspire, c'est à les éclairer pour les rendre meilleurs: ce n'est point à l'admiration des hommes qu'il prétend, c'est à leur reconnaissance, car il ne travaille qu'à leur bonheur. Avec quelle éloquence entrainante il va renverser les sophismes impies de ces apôtres infatigables de l'anarchie ou du despotisme, qui souvent sont les mêmes! De quelle sainte indignation nous le verrons accabler ces fanatiques ennemis de Dieu, qui, ne pouvant l'atteindre, le poursuivent dans ses ministres et l'outragent jusque dans son sanctuaire! Il me semblait que dans les circonstances actuelles, où toutes les bases de la société sont ébranlées, un livre de l'au-

teur de l'Indifférence en matière de religion devait être comme une pensée de Dieu, exprimée dans la langue des hommes. Plein de cette confiance, je pris le livre intitulé *Paroles d'un Croyant*, je lus, et à chaque page, à chaque phrase, à chaque mot je restai confondu et épouvanté, je crus rêver; tandis que séduit, entraîné par une puissance toujours nouvelle d'images et de poésie, mon esprit contemplait ces pages prophétiques dans une muette admiration, je sentais ma raison se révolter contre l'audace des doctrines anarchiques et impies qui s'y pressent en foule, et mon cœur s'indignait de la surprise faite à ma bonne foi. Malheureusement, si la pensée qui a dicté ce livre me défendait d'accuser l'abbé de La Mennais d'en être l'auteur, le talent de l'écrivain ne me permettait pas d'en soupçonner un autre que lui, car M. de Chateaubriand signe tout ce qu'il écrit. Il est donc vrai! C'est le ministre d'un Dieu de paix qui vient soulever de nouvelles tempêtes parmi les hommes. N'était-ce donc pas assez que l'édifice social et religieux eût à lutter contre l'impie, fallait-il encore qu'un croyant (car c'est ce titre que se donne l'abbé de La Mennais) vînt concourir à l'œuvre de destruction! La voix d'un serviteur du Christ devait-elle se mêler aux imprécations de la tourbe sacrilége de ses ennemis? Le génie n'est-il donc plus un ange de lumière? Est-il tombé comme Satan, et comme Satan s'arme-t-il contre Dieu?

Après avoir lu ce livre d'une conception si désolante et d'une si merveilleuse exécution, je me demandai quel avait pu être l'intention de l'auteur en l'écrivant et son but en le publiant. J'avoue que je ne trouvai aucune réponse qui pût satisfaire ma vénération pour le prêtre, mon enthousiasme pour l'écrivain. Je perdis dans cet examen une de mes illusions les plus chères. Je vis avec douleur que, si la tête de la statue montait jusqu'au ciel, ses pieds touchaient à la terre: je reconnus la trace des passions humaines où je croyais ne

rencontrer que de célestes inspirations : où je cherchais la charité, je trouvais l'orgueil : je demandais des consolations, le malheur seul me répondit.

Les partisans des doctrines de M. l'abbé de La Mennais ne manqueront pas de me dire que son livre ne tend au renversement de l'ordre social actuel qu'afin d'en reconstruire un nouveau sur des bases plus larges. C'est à la religion primitive du Christ qu'il veut nous ramener, à ces temps où le paganisme et l'esclavage tombèrent devant la croix et la liberté : il veut qu'enfants du même Dieu, tous les hommes aient un partage égal dans ses bienfaits ; et sans égard pour cet autre monde où nous attend l'éternité des joíes et des douleurs, il veut que dans celui-ci l'homme soit égal à l'homme, parce que tous, en remontant dans la nuit des temps, ils ont une commune origine. Si par égalité entre les hommes, il veut dire qu'au jour du jugement nous serons tous, grands ou petits, pesés dans la même balance, je me garderai bien de combattre une des vertus les plus consolantes pour l'homme juste qui souffre ici-bas. Mais lorsque M. de La Mennais nous dit :

« Les hommes, égaux entre eux, sont nés pour Dieu seul.

» Dieu n'a fait ni petits, ni grands, ni maitres, ni esclaves, ni rois, ni sujets.

» Il a fait tous les hommes égaux. »

Ramené par sa pensée et les expressions même qu'il emploie aux choses de ce monde, nous lui répondrons que Dieu n'a pas voulu que tous les hommes fussent égaux, puisque dans la répartition de ses bienfaits il a mis entre eux de si énormes différences. Et quand il compare la terre à une ruche et les hommes à des abeilles, oublie-t-il que dans la ruche il existe une reine ou mère qui préside aux travaux de la communauté ? Ce n'est pas dans la nature que les partisans de l'éga-

lité absolue parmi les hommes doivent chercher leurs exemples. La nature, au contraire, semble prendre à tâche de multiplier les causes d'inégalité parmi tous les êtres de la création.

Je me garderai bien d'analyser, comme on ferait d'un roman, le livre des *Paroles d'un croyant.* Il se compose de chapitres qui tous diffèrent par le sujet et tous se ressemblent par l'intention et la forme de style. Le style apocalyptique est merveilleusement propre à frapper les imaginations: les paroles tombent de si haut qu'on peut les croire émanées de Dieu. Il semble alors que ce n'est pas seulement un homme, un philosophe, un prêtre qui cherche à instruire ses frères : on dirait un prophète, un apôtre, qui commande aux hommes de croire aux grandes vérités que lui révèle l'Esprit saint. Certes, M. de La Mennais était digne par son génie de produire une semblable illusion. Cependant nous ne pensons pas que Dieu seul ait dicté au prophète de si désolantes paroles ; et puisqu'il fait jouer ici-bas un rôle si immense à Satan, ne sommes-nous pas autorisés à penser que ce livre est en plusieurs points son apocalypse ?

Quel est le principe social qui ne soit pas attaqué par monsieur de La Mennais ? La royauté d'abord et son principe conservateur, la légitimité, sont flétries par lui non-seulement comme une absurdité, mais encore comme un crime. Il sourit de pitié et frémit d'indignation quand il voit *des vieillards s'agenouiller devant le berceau d'un enfant.* Oh ! certes, si cet enfant n'était sur la terre qu'un être souffrant et chétif, dont la vie ou la mort fût indifférente au reste des hommes, je concevrais que cette adoration parût insensée. Mais quand à la vie de cet enfant se lient les destinées de tout un peuple, peut-il s'étonner que ce peuple se presse autour de son berceau ? Lorsqu'à Bethléem un enfant naquit, et que les rois de la terre vinrent l'adorer dans sa crèche, c'était devant

la divinité de l'Enfant-Dieu qu'ils prosternaient leurs fronts couronnés.

Après avoir attaqué cette haute magistrature sociale qu'on nomme royauté, M. de La Mennais descend à la magistrature secondaire qui veille à l'exécution des lois. Il commence par établir en principe qu'il n'y a guère que de mauvaises lois dans le monde, puis il défend aux enfants du Christ, qui ont entr'eux des différends, de les porter devant les tribunaux institués. Il veut que ce soit un vieillard, n'importe lequel, qui prononce : soit; mais qui fera exécuter la sentence du vieillard? et si elle ne l'est point, où est la justice?

Il est un autre tribunal plus saint, plus sacré, un tribunal qui ne juge que les consciences, et qui n'inflige aux coupables d'autre peine que le repentir. Ce tribunal où Dieu lui-même s'assied, où il condamne et absout par la voix de son ministre, ne trouve pas grâce devant M. de La Mennais. C'est à haute voix qu'il blâme les rois de la terre de donner un toit et du pain (car il n'a rien de plus) à l'humble prêtre qui prêche parmi les hommes cette parole du Christ : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne voit, lui, dans ce toit et ce pain qu'un moyen de corruption employé par la royauté pour que les prêtres du Christ commandent par intérêt l'esclavage aux peuples, et que ceux-ci obéissent par conscience. J'ai peine à comprendre, je l'avoue, que la bouche d'un prêtre prononce contre tout le clergé cette effroyable accusation. Et dans quel moment cherche-t-il à déverser le mépris sur des têtes blanchies dans le sacerdoce et dans l'exercice de toutes les vertus : c'est quand les passions haineuses de l'impiété vomissent contre les ministres de Dieu les sarcasmes et les imprécations. Les rois ne protégent-ils le clergé que dans le but d'obtenir par son influence l'asservissement des peuples? et le clergé a-t-il consenti à faire cet ignoble marché? M. de La Mennais le pense : bien plus, il le

dit. Croit-il ainsi ramener les esprits à la religion du Christ? Rien, au contraire, n'est plus propre à les en détourner que de leur inspirer le mépris pour ceux qui parlent en son nom. Que M. de La Mennais y prenne garde! Il justifierait ainsi, par la doctrine qu'il prêche, le conseil que donnait un athée d'étrangler *le dernier des rois avec le boyau du dernier des prêtres*.

Les rois, selon M. de La Mennais, ne se contentent point de corrompre le clergé; ils s'efforcent, dit-il, d'abolir la science et la pensée, et de replonger les hommes dans l'abrutissement. Certes, voilà encore une grave accusation. Mais alors comment se fait-il que toutes les grandes découvertes de la science et de la pensée recevaient naguère de nos rois tant et de si puissants encouragements, tant et de si glorieuses récompenses? Malheureux rois, ne protégeriez-vous donc aussi les savants que pour les corrompre, la science que pour l'étouffer?

Ce n'est pas tout. Les rois, dit encore M. de La Mennais, ont décrété:

« Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince. »

Sans doute, Dieu les a armés du glaive de la justice; mais quand les lois ont prononcé le châtiment, n'est-ce pas dans la royauté que repose ce droit de faire grâce, ce droit le plus beau, le plus sacré, ce droit qui rapproche les rois de Dieu, ce droit qui reste le dernier de tous, que Louis XVI conserva sur l'échafaud, le duc de Berry sur son lit de mort? Je pourrais citer à M. de La Mennais bien des rois qui ont fait grâce? Qu'il me cite à son tour un peuple qui ait jamais pardonné? Trop souvent le peuple, quand il règne, ne se contente pas de prendre pour ministre le bourreau: il se fait bourreau lui-même.

Il ne suffit pas à M. de La Mennais d'attaquer la royauté et les rois dans les intentions qu'il leur suppose à tous, il descend aux personnalités; et malheureusement, il faut l'a-

vouer, il regagne sur ce terrain une partie de ses avantages. Mais les mauvais rois ne prouvent rien contre la royauté, comme les mauvais prêtres ne prouvent rien contre la religion. Sans doute il est des princes qui peuvent se reconnaître aux effrayants portraits qu'il trace d'après nature. Mais les peuples sont-ils tous vertueux ? Si ce furent les Scribes et les Pharisiens, le roi Hérode et ses courtisans qui firent crucifier Jésus entre deux voleurs, c'est le peuple qui lui jeta de la boue au visage, et dans cette foule, qui l'accompagnait avec des injures au lieu du supplice, il ne se trouva qu'un homme qui eut le courage de l'aider à porter sa croix.

Parmi ces pages contre les puissances de la terre, il en est une restée en blanc, et on assure que c'est à la sollicitation d'un frère et d'un ami que M. l'abbé de La Mennais a supprimé la sentence que lui, humble prêtre, porte contre le descendant de saint Pierre, le représentant visible de Dieu. Nous ignorons ce que contenait cette page; mais nous trouvons la reticence plus condamnable que l'accusation la plus grave. Du moins à celle-ci on aurait pu répondre. Mais cette page blanche que l'impiété peut remplir à son gré, est à la fois la calomnie la plus perfide et la moins courageuse. La pensée dominante de ce livre nous semble moins l'amour de la justice et de la liberté que la haine des rois et des institutions sociales. Tout ce qui constitue les rapports du sujet au roi, du serviteur au maître, de l'ouvrier à celui qui l'emploie, et même du fils au père, est frappé de réprobation, et s'il pardonne à la royauté, c'est uniquement quand elle est le produit d'une élection populaire, d'où il résulte que M. de La Mennais adopte dans son principe et dans ses conséquences la doctrine de la souveraineté du peuple.

Pour combattre une autorité aussi puissante que celle de l'abbé de La Mennais, j'ai cherché dans mes souvenirs un écrivain dont l'autorité pût balancer la sienne: et voici ce

que j'ai trouvé dans un livre dont peut-être l'auteur des *Paroles d'un Croyant* ne contestera pas la bonne foi. Je cite :

« Les peuples ont aussi leur volonté, leur intérêt, leur or-
» gueil plus terrible que celui d'aucun tyran. De là une haine
» secrète contre le pouvoir qui les gêne et les humilie, haine
» qui s'étend du pouvoir à tous les agents du pouvoir, à tou-
» tes les lois, à toutes les distinctions sociales ; et si on leur
» laisse un moment sentir leur force, ils en abuseront pour
» tout détruire, et courront à l'anarchie en croyant marcher
» à la liberté. »

» Ainsi le principe désastreux que tout pouvoir vient du
» peuple, conduit infailliblement les peuples ou à la priva-
» tion de gouvernement, ou à un gouvernement oppressif.
» La même doctrine qui détrône Dieu, détrône les rois, dé-
» trône l'homme même en le ravalant au-dessous des brutes. »

Qui donc a écrit ces éloquentes paroles contre la souveraineté du peuple ? L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*. M. de La Mennais le désavouera-t-il ? C'est encore lui qui nous a dit :

« Rome fut d'abord gouvernée pas des rois, et ce fut la
» cause de sa durée. Sous leur autorité pacifique, la religion,
» les mœurs, les lois eurent le temps de prendre racine. »

Entendez le même écrivain s'écrier : « Le spectre ensanglanté de la souveraineté du peuple, évoqué par la réforme, sort du tombeau où le christianisme l'avait relégué : aussitôt l'esprit d'indépendance soulève les passions contre l'autorité : des guerres atroces désolent l'Europe, et la discorde avec ses animosités implacables pénètre jusque dans le sein des familles. Luther et ses disciples justifient la rébellion, l'autorisent, l'excitent par leurs écrits et par leurs prédications séditieuses. — »

L'auteur des *Paroles d'un Croyant* fait-il autre chose aujour-

d'hui que Luther et ses disciples? Ne serait-il donc qu'un Luther croyant?

Nous avons vu avec quelle inflexible rigueur il proscrit la royauté, le clergé, la noblesse, la magistrature, etc., parce qu'il s'est trouvé des rois, des prêtres, des nobles et des magistrats qui ont failli. — Ecoutons encore ici ce que répond l'abbé de La Mennais à l'abbé de La Mennais.

« C'est le propre des têtes étroites d'être extrêmement » frappées des faiblesses des individus et fort peu de l'esprit » général des institutions. Tous les reproches qu'on fait à la » noblesse, au clergé, n'ont pas d'autre fondement. Mais » qu'on nous montre dans l'antiquité quelque chose de com- » parable à cette consécration héréditaire de certaines famil- » les et de certaines classes de citoyens au service de la so- » ciété, dans les hautes fonctions du sacerdoce, de la magis- » trature et de la guerre, consécration si entière, sacrifice si » parfait de l'homme à l'homme, que rien n'est excepté, ni » le repos, ni les jouissances domestiques, ni les biens, ni la » vie. »

Il nous est pénible d'opposer ainsi M. l'abbé de La Mennais à lui-même, comme le seul adversaire digne de lui: mais sans prolonger un combat si facile, nous engageons à relire les chap. X et XI du premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, et on trouvera là victorieusement réfutées toutes les doctrines qui vous auront attristé ou effrayé dans les *Paroles d'un Croyant*. M. de La Mennais ne pouvait être vaincu que par lui-même.

Au milieu de ces chants jetés aux passions haineuses du moment, on a peine à comprendre comment ont trouvé place des cantiques tels que ceux de la *Vieille mère et sa fille*, de la *Prière*, et de l'*Exilé*. On dirait un chœur d'anges qui répond à un chœur de démons.

Quel sera l'effet de ce livre lancé au travers de nos pertur-

bations politiques? Il ne ramènera point les cœurs à la religion; mais il poussera les esprits à l'anarchie. Est-ce là le but que devait se proposer l'abbé de La Mennais? Envierait-il aux démagogues leur coupable et vaine popularité? le prêtre doit-il descendre dans l'arène politique et se mêler aux passions des hommes autrement que pour les calmer? Si telle est sa mission ici-bas, qui peut dire que M. de La Mennais y est resté fidèle? Il s'était élevé si haut naguère! Aurait-il perdu ses ailes, ce séraphin que le ciel enviait à la terre? Le voilà maintenant retombé parmi les hommes!

ED. MENNECHET.

LE MALHEUR,

A M. LE VICOMTE DE BONALD.

Château de Ham, 7 mai 1834.

Sage esprit, ferme cœur, vaste et profond génie,
A qui de sa puissance immuable, infinie,
De ses premiers desseins, de ses derniers décrets,
Dieu même a révélé les plus obscurs secrets;
Qui sait pour quelle fin, ce faible et vain fantôme,
Ce souffle passager, cette ombre, cet atôme,
L'homme, dont l'humble vie a de si courts instants,
Du néant rappelé, fut jeté dans le temps.

De ces rochers lointains où, proscrit volontaire,
S'exile et refleurit ta gloire solitaire,
Éclaire-moi, dis-moi, noble et fidèle ami,
Quand, surprise du sort, l'âme émue a frémi;
Quand vient le sort mobile à sa loi satisfaire,
Faut-il, toujours tremblant, toujours gémir, et faire
D'une douleur bornée une immense douleur,
D'un malheur qui finit un éternel malheur?

Hélas! d'affreux chagrins ont désolé ma vie:
L'ardente et folle haine, et l'indiscrète envie;
Ceux qu'irritait mon zèle, et ceux qui l'ont trahi;
De mon père égorgé l'héritage envahi;
La ruine et l'exil, au temps de ma jeunesse;
La ruine et les fers, aux jours de ma vieillesse;
Et ma fille, et mon fils, si tendrement aimés,

Si jeunes, avant moi, dans la tombe enfermés !
Puis, la terre qui tremble, et le trône qui croule ;
Tous ces maux que du temps l'agile main déroule ;
Des partis acharnés l'impie aveuglement ;
De l'état confondu le vaste ébranlement ;
Et ce peuple en fureur, qui s'essaie à proscrire ;
Et ma vie, et mon nom qu'on lui jette à maudire !

Oh ! peut-être du ciel l'indulgente pitié,
Si trop faible, mon cœur sous le faix eût plié ;
Si gémissant, vaincu, couché dans la poussière,
Je murmurais sans fin une plainte grossière,
Voyant quels maux le sort a semés sur mes pas,
D'une excusable erreur ne s'offenserait pas.
De si nombreux revers, de si profondes peines,
Lassent bientôt la force et la constance humaines :
Peut-être à nos vertus le mal est mesuré ;
Et quand il a franchi cet extrême degré,
Si l'homme épuisé cède, et tombe, et s'abandonne,
S'il désespère... Dieu le plaint et lui pardonne.

Et cependant, ami, je lutte et me débats.
Vaincu, je me relève ; abattu, je combats.
Est-ce orgueil ou devoir, est-ce erreur ou sagesse ?
La force où je prétends, n'est-ce encor que faiblesse ?
Dois-je céder au sort, ou ferme contre lui,
Chercher en sa loi même un secourable appui ?

Si la vie, en effet, n'est qu'un souffle ou qu'un rêve ;
Si venu du néant, au néant il s'achève ;
Si l'abîme est au bout de cet étroit chemin ;
Si ce jour imparfait n'a pas de lendemain ;

Si l'être intelligent qui comprend et pénètre
Lui-même et Dieu, l'esprit, le grand tout, le grand être;
Qui conçoit et mesure, et pressent l'avenir,
Ne vit que pour la mort, et n'est que pour finir ;

Si l'erreur elle-même au sein de Dieu repose;
Si son esprit nous ment en tout ce qu'il propose ;
Si dans ce monde vain qu'orna sa vanité,
Le temps seul est à l'homme et non l'éternité ;

Qu'importe la vertu, qu'importe aussi le crime?
Qu'importe qu'oppresseur à mon tour on m'opprime?
Qu'importent ces grands noms, et de gloire et d'honneur,
Faux biens dont se faisait l'orgueil un faux bonheur?
Qu'importe la mort même, et qu'importe la vie,
La vie, obscure nuit, d'une autre nuit suivie?
Quels dons si purs, quels biens si certains et si vrais
Méritent notre amour alors, et nos regrets?

Si de l'homme promis aux ténèbres immondes,
L'existence est sans but, quel est celui des mondes?
Quel, celui de Dieu même? Est-il donc le Dieu fort,
Pour régner seulement sur le temps et la mort,
Pour qu'un instant la terre en lui se glorifie,
Pour que l'homme un instant l'espère et s'y confie,
Pour qu'il vienne des jours, qu'à lui-même réduit,
Après qu'aura le temps tous ces mondes détruit,
Seul avec le chaos, il s'arrête immobile,
Et soit, dans sa splendeur ignorée et stérile,
Comme un Dieu qui n'est pas?... Ange déshérité,
Déchu de l'espérance et de la vérité,
Que sert à l'homme, épris d'une absurde chimère,
De s'agiter sans fin dans sa vie éphémère?

Que lui sert sa vertu que l'oubli seul attend;
Les cris de sa douleur, que personne n'entend,
Et qu'où le droit n'est pas, où n'est pas la justice,
Incessamment sa plainte à grand bruit retentisse?

Qu'indifférent alors, insensible, abruti,
Au néant qui l'appèle, et dont il est sorti,
Il aille, du hasard œuvre informe et fragile,
Rendre ce corps immonde et cette âme d'argile;
Content de vivre, heureux de pouvoir, sans effort,
Ramper et, brute abjecte, en accomplir le sort.

Mais la voix du Dieu saint est fidèle et féconde.
Rien n'est, qui ne l'écoute, et qui ne lui réponde.
Il dit: soit la lumière, et la lumière fut.
Il dit au monde: sois, et le chaos se tut.
Et des mille soleils les clartés resplendirent;
Et des sphères du ciel les accords s'entendirent;
Et du temps qui commence est le cours mesuré;
Et de l'épaisse nuit est le jour séparé;
Et la nuit suit le jour, qui la suit et qui passe;
Et la terre s'élève, et roule dans l'espace;
Et de l'impur limon, l'homme à son tour formé,
Maître et roi de la terre alors fut proclamé (1);
Et Dieu, sur cette image encore froide et grossière,
De son souffle inspira la vie et la lumière (2).

Que Dieu soit, il est juste; et juste, il est puissant;
Et si, puissant et juste, à mes maux il consent,

(1) Et replete terram, et subjicite eam, et dominamini. *Genèse*, cap. 1, num. 28.

(2) Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ. *Id.*, cap. 2, num. 7.

Croirai-je que jamais sa bonté secourable,
Ne me relèvera d'un sort si misérable,
Et que des saintes lois ce long renversement
Jamais n'aura de fin, ni de redressement?

S'il est, il est toujours; s'il est toujours, notre âme,
Substance incorruptible, esprit pur, simple flamme,
Qui ne se peut saisir et ne se peut briser,
Que ne peut point le temps dissoudre et diviser,
A l'éternel foyer étincelle échappée,
Du souffle de la mort ne sera point frappée,
Et quand ce corps de boue en poudre tombera,
Comme lui, vers sa source elle retournera.

Si l'esprit est en nous, si l'âme est immortelle,
La vie, hélas! du corps qui va mourir, qu'est-elle?
Dans cet exil, peut-être affreux mais passager,
Quelle douleur n'est courte, et quel mal n'est léger?
Qu'importe un vain regret d'une vaine espérance,
Et d'un mal qui s'éteint l'imparfaite souffrance;
Et le prix qu'on dérobe à d'impuissants travaux;
Et d'inconstants amis, et d'importuns rivaux;
Et que des rois mortels la périssable haine,
Sur cet être qui passe un moment se déchaine?
Qu'est dans l'éternité le cercle étroit du temps?
Tous ces malheurs d'un jour me font pitié : — J'attends.

DE PEYRONNET.

FRAGMENT SANS TITRE.

Roman..... récit invraisemblable.
Boiste, *Dictionnaire universel.*

Progrès! — Voilà le mot à la mode; le mot retentissant de l'époque. On ne parle plus que de progrès, on n'aspire plus qu'au progrès. On dit un homme progressif, une machine, une idée, un système, une révolution-progrès ; un livre, un art, le siècle, tout est progressif. Il n'est pas jusqu'à la vertu qu'on n'ait, au temps où nous vivons, qualifiée de progressive. Mais il n'est besoin que de voir à quels traits on la reconnaît, à quels signes, sur quels indices, pour se convaincre que cette tendance, cette marche soutenue vers le bien et la perfection que quelques esprits se plaisent à observer, n'est qu'illusion et mensonge. Il suffit de considérer dans quel état étaient les premiers hommes et même ceux des temps modernes, mais séparés toutefois de nous par quelques générations, et de jeter ensuite un coup d'œil sur nous-mêmes, et de se demander qu'est-ce qu'on estimait, qu'est-ce qu'on célébrait, qu'est-ce qu'on admirait il y a tant de siècles, comme bon, comme beau, comme saint, comme sublime? Puis après de chercher où sont les mêmes choses aujourd'hui; où le beau, où le bon, où le saint, où le sublime? — Qu'était-ce que dévoûment, qu'était-ce que fidélité, honneur, délicatesse, probité? — Aujourd'hui qu'est-ce que tout cela? — L'homme à beau dévoûment des temps passés, c'était celui qui s'immolait pour sa patrie, c'étaient Curtius se précipitant dans son gouffre, Régulus retournant à Carthage. L'homme désintéressé des vieux jours refusait les présents d'Artaxerces; l'homme fidèle à la foi jurée mourait

plutôt que de la trahir. Et si l'on avait vanté de telles actions, célébré de tels hommes; si l'on avait voulu couronner à la tribune, sur la lyre, ou dans les pages de l'histoire, des vies pleines de ces dévoûments, de ces exemples de fidélité, de désintéressement, même d'une modeste palme, une voix forte, celle de la foule, se serait élevée pour crier :—Silence! Pourquoi ces harangues, ces chants, ces apothéoses, ces palmes? Cet homme ne fut que vertueux. Ce citoyen ne fut qu'honnête. — Aujourd'hui, qu'on veuille célébrer de nobles dévoûments, de grands désintéressements, des vertus et des actions sublimes. Celui qu'on prendra pour modèle, c'est un roi sur un trône qu'il paya de sa liberté! c'est un ministre incorruptible qui rend son porte-feuille les mains pures!

Il y a peu de gens qui réfléchissent à cela, mais il y aurait de quoi donner le vertige á s'élever à une certaine hauteur pour mesurer de là, comme d'un observatoire, tout l'espace comblé par des erreurs, des vices, des faiblesses, — l'abime incommensurable que le temps, ou plutôt notre penchant au mal, — car ce serait blasphémer Dieu qui est le temps comme il est l'éternité, que de l'accuser de ce dont nous sommes seuls coupables, — ce serait, dis-je, un spectacle bien affligeant, que de contempler, avec les yeux de la raison, les déserts infranchissables maintenant, parce que nous avons détruit peu à peu et sans cesse les haltes, les abris, les sources et les gazons qui en rendaient les chemins plus faciles,— la pensée de Dieu et la foi, — les déserts sans oasis qui nous séparent de nos pères. — Voyez les premiers chrétiens! comme la vertu leur est facile et familière! Pour eux il est si simple de se dévouer, de s'abstenir, de se gouverner; d'être intègre, bienfaisant, austère pour soi, plein d'indulgence pour les autres, que ce qu'ils font de grand, de beau, de noble, de digne d'admiration, ne trouve d'éloge dans aucune bouche. A leurs yeux il n'y a dans telle action que nous exal-

tons jusqu'aux nues que l'accomplissement rigoureux d'un devoir, rien de plus. Et c'était juste en effet. Rien n'indique l'état de ruine consommée ou prochaine d'une société comme l'admiration pour les choses qui sont seulement louables; comme la transformation en vertu de ce qui ne serait tout au plus qu'un devoir. Et nous en sommes cependant venus là ! — Que l'on raconte aujourd'hui des choses honnêtes accomplies par un homme de bien; qu'on les raconte simplement, dans toute leur naïveté; — mensonges, fictions, roman, vous dira-t-on. — Roman ! oh ! oui, roman. Il n'est que trop vrai que nous nous sommes assez éloignés des voies de la vertu pour ne les plus considérer que comme étrangères et presqu'inconnues, tant elles sont peu pratiquées. Il y a bien loin maintenant de notre vie réelle, de cette vie que nous étudions si peu et que tant de germes de corruption infiltrés par les sophismes du dernier siècle ont si profondément viciée, à la vie primitive telle que nous la retrouvons, non pas au temps des patriarches, ce serait remonter trop haut et chercher la créature trop immédiatement sous l'œil de Dieu, mais au temps des hommes de Plutarque, et plus rapproché de nous, à celui où la droiture, la justice, l'honneur, régnaient dans tous les cœurs et présidaient à toutes les actions, au temps des Louis IX, des Bayard, des Sully, sans sortir de notre propre pays et de quelques pages de notre histoire. — La vertu n'est plus maintenant qu'une fiction. Elle est tombée dans le domaine du roman.

Dites : — Arsane, d'une basse extraction et sans fortune, est parvenu par son seul mérite au poste le plus éminent de l'état; la foule l'encense, la cour l'envie, et, s'efforçant d'anéantir les souvenirs du passé, un concert de louanges fait incessamment retentir son hôtel. Arsane reconnaît cependant ses anciens amis, et leur tend avec empressement la main aux yeux de ses courtisans étonnés.

Dites : — Arsane dirige avec habileté les affaires publiques. Le monarque se félicite tout haut du choix qu'il a fait d'un pareil ministre ; les sujets remercient le ciel qui leur a donné plutôt un père qu'un maître. Arsane seul ne partage point cette universelle satisfaction. Il sait qu'il y a un obstacle qui l'empêche de faire tout le bien qu'il voudrait faire ; il cherche dans la foule quelqu'un qui puisse le vaincre, et, le premier à vanter des talents qu'il a devinés, il désigne pour le remplacer un ancien compétiteur qu'il n'a connu que par ses cabales pour le renverser.

Roman ! vous répondra-t-on ; roman !

Dites : — Arsane ne reste point dans la capitale pour jouir avec faste d'une immense fortune formée avec les larmes du peuple ; il est pauvre comme au jour de son élévation. Il ne va point s'ensevelir avec ostentation au fond d'une province, faisant parade de son mépris pour les grandeurs ; il n'aime la solitude qu'autant qu'elle est utile, et il la cherche au milieu de ses semblables et dans le pays natal, pour apprendre à devenir meilleur par le commerce des gens de bien.

Dites : — Au jour des discordes civiles le nom d'Arsane retentit au sein de la rébellion armée. On l'appelait l'homme habile ; on lui donnait le nom de sauveur. Arsane ne quitta point sa retraite ; il aima mieux y rester, en butte à la haine, à la haine de quelques-uns, des méchants et des puissants ; se voir dépouillé peu à peu de son modeste avoir ; et, contraint à aller chercher un asile sur la terre étrangère, il préféra le pain de l'hospitalité noblement mendié au pouvoir souillé qu'il aurait reçu de la main ensanglantée de la trahison.

Dites encore qu'à son lit de mort Arsane légua, par son testament, à l'exemple d'Eudamidas, sa fille à doter à ses amis.

Roman ! roman ! nous criera-t-on ; roman !

Ah! c'est une chose triste à penser et qui froisse douloureusement le cœur; mais nous en sommes venus à une dégradation telle que nous ne croyons plus à la vertu, même à l'honnêteté; que, lorsqu'on nous parle des actions les plus communes chez nos pères, de leurs exemples de droiture, d'honneur, de probité, nous sommes réduits, impuissants que nous sommes à les suivre, à dire : Mensonge, erreur, illusion! — De là, l'habitude de détourner les noms de leur sens véritable, de faire les accouplements de mots les plus étranges; par exemple, d'appeler roman ce qui n'était autrefois que la vérité la plus commune, la probité, l'honneur, la vertu. Et ce que ce mot de roman veut dire, le savez-vous bien? y avez-vous songé quelquefois? — Ouvrez le dictionnaire de Boiste à la page 100, et lisez au mot roman; vous y verrez :

ROMAN, récit fictif, récit invraisemblable.

O tempora! ô mores!....

ERNEST DE GINOUX.

AU PRINCE ELIM MESTCHERSKI.

L'étranger est envoyé des dieux
ANDRÉ CHÉNIER.

Au pôle nord voyez.... l'étoile blanchissante;
Au nord l'aimant; au nord l'hermine éblouissante;
Attrait, douceur, éclat!.... Or, il nous arriva
Sur les bords de la Seine un fils de la Newa,
Un barde dont la voix chante avec assurance
Des vers harmonieux dans la langue de France.
Il est par son nom même à la gloire enhardi,
Son œil jette un éclair des rayons du midi,
Et l'on voit sur son front la tristesse secrète
Dont le ciel a marqué chaque front de poète.

Que nous demande-t-il ce voyageur? nos chants;
Sa harpe a des accords plus doux et plus touchants;
Nos mœurs? il les connait; notre délicatesse?
Versaille aurait vanté sa noble politesse.
On écoute.... celui qui vient interroger.
Le poète chez nous n'est jamais étranger.
Il vient, ambassadeur des confins de l'Asie,
Pour conclure un traité d'art et de poésie.
Il médite, pensif, dans son kiosk élégant,
Près d'une pipe turque et d'un yatagan.
Près de sa coupe il fume un brûlant aromate,
Il a du Turc, du Franc, et n'a rien du Sarmate

Aux heures du sommeil son double flambeau luit;
Comme un astre rêveur il se léve la nuit!

Jeune barde, salut; au feu des mêmes flammes
Nous avons allumé nos pensers et nos âmes,
Et l'encens de nos vers et de nos calumets
Comme nous se confond ensemble, et pour jamais.

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.

JANE GREY,

PAR M. FAVIER,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE.

Elle, reine d'un jour, jeune fille si belle!...
Oh! cela porte à l'âme une atteinte cruelle.

FAVIER.

Qui me délivrera des *positifs* et de leurs axiômes de plomb?

— *Toute poésie est morte*! disent-ils, et ils ajoutent, comme la Lénore de Burger: « Laissons les morts en repos! »

La poésie est morte!

Mais le feuillage de l'été ne nous couvre-t-il plus de sa fraîcheur? mais les sources des montagnes ne sont-elles plus murmurantes et limpides? les prairies toujours émaillées? les fleurs parfumées et brillantes? le soleil n'a-t-il plus ses feux vivifiants? la lune sa douce lumière? le crépuscule ses teintes mélancoliques? les forêts leur majestueux silence? et la mer ses sublimes harmonies?

Ne croyez pas à ce désenchantement, vous, âmes pieuses et sensibles, vous poètes, vous qui avez de belles pensées dans la tête et des sentiments généreux dans le cœur, vous tous qui nous peignez si bien les œuvres du Créateur ; conservez-la cette unique consolation des êtres intelligents ; préservez-la du contact des mains profanes.

Et vous, qui reçûtes des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne point entendre, un cœur pour ne pas sentir, respectez cette fille du ciel, vous ne la comprenez pas.

Ah ! s'il ne manquait pas quelque chose à votre organisation et que cette vierge sainte vous apparût, vous vous inclineriez et feriez comme cet infidèle qui entra dans le temple pour blasphémer et y tomba à genoux en prière !....

M. Favier, avantageusement connu dans l'administration militaire, l'est moins dans la littérature et les arts, et après en avoir fait l'aveu, il ajoute qu'il y a « quelque témérité » à lui d'aborder, par son premier essai public de poésie, » la *Description du beau Tableau de M. de la Roche.* »

Quand nous songeons à cet empressement si général à venir porter sa pierre pour l'élévation du monument qui s'exhausse chaque jour en l'honneur de M. de la Roche, nous sommes heureux de penser qu'avant la manifestation de ce jugement public, si grand, si solennel, sans avoir jamais vu l'auteur, sans subir aucun genre d'influence, nous avions deviné, prévu le succès de *Jane Grey.*

Aujourd'hui, depuis la romance à vignette jusqu'au *Musée des Familles*, depuis le salon jusqu'à l'atelier, tout le monde s'est occupé avec intérêt, avec enthousiasme, devrions-nous dire, du beau tableau de M de la Roche. Il appartient à la poésie de parler aussi de Jane, et M. Favier a fait preuve de goût et de talent en s'emparant de ce sujet.

Lady Jane Grey est un personnage éminemment poétique et dramatique par sa naissance, sa vie et sa mort.

Lady Jane était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII, qui, après être restée veuve de Louis XII, roi de France, s'était mariée avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille qui épousa Henri Grey, marquis de Dorset, lequel fut le père de Jane.

Douée d'une rare beauté, lady Jane donna dès sa première jeunesse des preuves étonnantes de la supériorité de son esprit.

Élevée par les chapelains Harding et Aylmer, elle fit des progrès extraordinaires. Elle parlait et écrivait parfaitement le français, l'italien, le latin et le grec ; elle avait étudié aussi l'arabe, l'hébreu et le chaldéen, et cultivait encore avec succès les lettres et les arts.

En 1551, le marquis de Dorset fut créé duc de Suffolk, et Dudley, comte de Warwick, devint duc de Northumberland. Ce dernier avait succédé à la faveur du duc de Sommers auprès d'Édouard VI; mais la faible constitution de ce prince ne faisait pas espérer un long règne, et le duc, dévoré d'ambition, ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité que d'éloigner du trône les princesses Marie et Élisabeth qu'Henri VIII (auquel le parlement avait remis le droit de régler la succession à la couronne) avait désignées à défaut de son fils. Dans ce but, il obtint la main de lady Jane Grey pour son quatrième fils, lord Guilford Dudley. Leur union fut le dernier rayon de joie qui brilla dans le palais d'Édouard.

Le roi devint plus faible de jour en jour. Alors le duc de Northumberland pensa que le moment était venu de mettre ses projets à exécution. Édouard les écouta, se prêta à ses vues et dérogea à l'ordre de succession !....

Il désigna pour lui succéder les filles de Henry Grey, dont Jane était l'aînée.

Le roi expira le 6 juillet 1553. Les ducs de Suffolk et

de Northumberland tinrent cette mort secrète, afin d'avoir le temps de gagner le conseil et les magistrats de la ville de Londres, puis ils vinrent trouver lady Jane à Durham-House, qu'elle habitait avec son mari. Là, le duc de Suffolk déclara avec une grande solennité à sa fille les dispositions du feu roi en sa faveur, et le consentement de la ville de Londres; puis, en terminant, il se prosterna devant elle ainsi que le duc de Northumberland, et lui rendit hommage en la proclamant reine d'Angleterre.

La pauvre jeune femme saisie, surprise, presque effrayée, repoussa le fardeau qu'on voulait faire peser sur sa conscience, et leur dit que « ce serait se moquer de Dieu et de » sa justice que de voler un schelling ou une couronne. » Mais elle céda enfin aux prières intéressées de ses parents et aux exigences de son mari qu'elle aimait aveuglément.

Le cœur gonflé et plein de répugnance, cette pauvre femme fut conduite en triomphe à la tour de Londres et y fit son entrée comme reine !...

Cette triste gloire fut de courte durée. Le 19 du même mois, la princesse Marie fut proclamée reine par ceux-mêmes qui avaient accepté Jane.... Ainsi finit son règne de neuf jours.

Cette tour, séjour de sa courte magnificence, devint sa prison. Jugée bientôt avec son mari, ils furent tous deux accusés et convaincus de haute trahison ; leur sentence de mort fut prononcée, et trois mois cependant s'écoulèrent entre le jugement et son exécution.

Le 12 février fut choisi pour le supplice de la jeune femme et de lord Guilford-Dudley, son mari.

Dans la nuit qui précéda ce fatal jour, elle écrivit à son père et lui fit de touchants adieux.

L'histoire, à qui nous empruntons ces notes, nous a conservé cette lettre si pleine de fermeté d'âme et de foi chrétienne,

et dont nous ne pouvons résister à donner ici ce fragment :

. . . .

« Ne pleure pas sur ma fin, ô ma sœur bien-aimée ; rejouis-
» toi plutôt avec moi de ce qu'elle va me faire passer de
» la corruption à l'incorruptibilité ; car j'ai la parfaite assu-
» rance que par la perte de cette vie, qui ne dure qu'un in-
» stant, je gagnerai celle qui ne finira jamais, et où je désire
» ardemment que tu entres un jour avec moi. En attendant,
» que l'amour du Seigneur te garde, afin que tu vives et que
» tu meures en sa crainte, et que tu persévères sans cesse
» dans l'intégrité d'une vie chrétienne ! Adieu, ma sœur ;
» mets toute ta confiance en celui qui est notre seule force. »

La pauvre femme termina sa dernière nuit en écrivant une fervente prière....

Le jour parut ; lord Dudley voulut revoir sa femme avant sa mort, mais elle s'y refusa.

Le lieutenant de la Tour, sir Jonh Bruge, qui ne la qui a pas dans ses derniers moments, dont les larmes s'étaient souvent mêlées à celles de Jane, reçut d'elle comme souvenir une espèce d'album dont l'usage s'est perpétué dans le Nord, et sur lequel elle écrivit trois pensées ou sentences : une en grec, l'autre en latin et la troisième en anglais. Le sens était que — La justice des hommes avait retranché sa vie, mais que la miséricorde divine avait gardé son âme.

Le moment étant arrivé, elle fut conduite sur un échafaud *au pied de la Tour-Blanche;* là elle adressa une touchante allocution aux personnes présentes, puis se mit à genoux, répéta le 51e psaume de David, et, s'étant relevée, elle donna son mouchoir et ses gants à ses femmes, puis elles lui ôtèrent son ornement, sa grande robe et son atour de tête.... Hélas ! cette tête ne conserva de la couronne qui lui fut si pesante

que ses beaux cheveux, dont les flots d'or vinrent couvrir sa poitrine....

Le bourreau, surpris lui-même des émotions qu'il partageait, se jeta aux genoux de Jane pour lui demander de lui pardonner ; ce qu'elle fit. Lorsqu'elle eut les yeux bandés, le sir de Bruge eut le triste office de conduire la tremblante main de la pauvre jeune femme pour trouver le billot où sa tête devait poser !... et bientôt après la hache tomba !

En songeant à la mort si prématurée de cette Jane, si pure et si malheureuse, on se demande quel fut son appui dans sa vie et dans ses derniers moments ?... et l'on répète avec l'auteur que nous avons cité :

Cet appui ? — Ce fut la foi chrétienne ! —

Le baron L. de M.

LES LACHES.

L'épithète ignoble de lâche s'applique généralement à ceux-là qui, une fois, ont refusé de jouer leur vie sur le terrain du duel; flétris à jamais par cette insultante dénomination, ils demeurent, pour le reste de leur existence, dans une sorte de bagne moral, privés de la vie de l'homme d'honneur que la société leur dénie. Il n'entre jamais en ligne de compte si le champ-clos, par eux refusé, leur a été offert par quelque spadassin émérite, par un de ces coupe-jarrets, académiciens de duels, croupiers de batailles cachées, jouant à coup-sûr avec une épée exercée. Il n'entre jamais en ligne de compte si leur organisation physique ou morale est faible, si timides ou mal assurés, si encore dans le fond du cœur ils portent quelqu'un de ces sentiments religieux, qui leur défend de hasarder leur vie, ce beau présent que le Créateur fait une fois et qu'il ne renouvelle jamais. Il leur est bien moins demandé s'ils sentent leur vie précieuse à qui ne vit que de leur existence, s'ils ont en eux le pressentiment d'un génie encore inconnu et que leur avenir tient caché sous son aile, et s'ils venaient dire, le corps tremblant, les joues pâles et le front rouge : Mais notre père, vieux et aveugle, n'a que nous pour bâton de chemin ; ou bien : Notre mère, après avoir pleuré sur six enfants, nous garde septième pour recevoir ses dernières paroles; ils entendraient cette rude réponse : Vous êtes un bon fils, soit; mais vous êtes un lâche.

L'homme donc qui a refusé un duel n'est plus un homme, c'est un lâche ; la société l'interdit et tous le méprisent; loisible à chacun d'insulter sa femme ou sa fille, de jeter de la boue sur la porte de sa maison ; s'il veut venger cette fois sa femme, sa fille et l'ignominie collée au seuil de

sa demeure, on le fera se souvenir qu'un homme qui a refusé un duel n'a plus ni épée, ni pistolet pour personne; il apprendra que le lâche ne peut même plus avoir les sentiments de la brute, qu'il n'est plus pour lui ni femme, ni enfants, ni asile, car il ne peut plus les défendre, et la société les a déclarés hors de la loi commune. Ainsi pourchassé, honni, retranché des liens sociaux qui lient les autres hommes, le lâche devient un malheureux paria que chacun foule aux pieds; c'est une médaille de faux argent au coin effacé, une de ces viles pièces de monnaie mal imitée que les marchands clouent sur leur comptoir. Le lâche est tout cela; mais n'est-il de lâches que ceux qui n'osent pas se battre, et qui souvent, malgré cette faiblesse, peut-être indépendante de leur volonté, portent un cœur bon et honnête, une âme aimante, ont des amis qu'ils obligent en secret, des pauvres qu'ils secourent, des affligés qu'ils consolent, des périls qu'ils bravent sans ostentation? Oh! non, il est d'autres lâches que la société ne flétrit pas assez, ou pour parler plus vrai, qu'elle ne flétrit même pas du tout; il est d'autres lâches, que vous rencontrez heureux et fiers par les salons du monde, recherchés et choyés, dorés de louanges et parfumés de caresses. Ces gens-là sont nommés méchants spirituels, roués, bavards de chroniques scandaleuses, étourdis, et sont mal nommés, car ce sont des lâches, et nous allons les nomenclaturer.

Celui-là d'abord est un lâche, qui s'attache, chenille impure, à la réputation des femmes, et se venge souvent de leur mépris sur leur honneur; celui-là qui, chien altéré, suit la piste d'un homme aimé, pour perdre la maitresse que cet homme adore; celui-là encore qui va le premier racontant la faute d'une jeune femme, jusque-là ignorée de tous, qui se fait vendeur de sa réputation, qui la déchire sans pitié pour avoir quelque chose à raconter le soir, et ne s'embarrasse pas, dans sa cruelle insouciance, si cette jeune

femme est plus malheureuse que coupable, ne s'inquiète pas quels ont été ses combats, ses souffrances, ses angoisses, et combien il lui a fallu de vertus pour arriver à succomber enfin. Tous ceux-là sont des lâches parce qu'ils sont sans pitié envers qui ne peut se défendre et reste les mains jointes, les yeux baissés et les lèvres pâles, attendant la dernière blessure.

Nous dirons aussi lâche celui qui vole ou essaie de voler une maîtresse à son ami, car une maîtresse est un secret du cœur qu'un ami reçoit comme un prêtre une confession.

Nous nommerons également de ce nom de lâche celui qui, se cachant, et sous l'apparence de l'intérêt, arrive à toutes les oreilles et se glisse à la porte de tous les cœurs pour ternir la réputation d'un homme qui le précède partout où il va, prévient un chacun sans rien affirmer, mais sous la forme du doute; ne dit point de mal précisément, mais déplore la fatalité qui rend obscures les actions de l'homme qu'il immole : ainsi nous nommerons celui-ci lâche surtout, car, en présence de tous, il a l'air d'être l'ami de son ennemi, car il lui tend la main, car il lui fait bon accueil, le loue à côté des piéges qu'il lui prépare et cherche à se mettre dans son intimité pour lui voler les armes dont il doit le tuer.

Un lâche est celui qui fait un mensonge pour rejeter sa faute sur autrui.

Un lâche est celui qui n'ose pas dire une vérité dangereuse pour sauver un innocent.

Un lâche donne ses deux bras au plus fort pour vaincre le plus faible.

Un lâche rit des pleurs d'une femme et grossit sa colère pour l'épouvanter.

Un lâche bat une femme.

Maintenant de quel nom appeler le riche qui, rencontrant

en son chemin un rival heureux, mais pauvre, vient lui tourner à crime sa pauvreté et lui prêter les infamies qu'elle peut laisser supposer dans une âme basse; de quel nom le nommer, si ce riche, calomniateur infâme, accuse son rival pauvre tout bas et de manière à ce qu'il soit difficile à celui-ci de se justifier, même quand il apprendrait les accusations dont il est l'objet; de quel nom le nommer, si, découvrant une maitresse riche à son pauvre antagoniste, il se glisse, doux et patelain, près d'elle, lui parle des peines de la vie, de la méchanceté, de l'ingatitude et de l'indélicatesse des hommes, et finit par lui dire, presque en pleurant : Pauvre jeune femme, l'homme que vous aimez ne vous aime pas; si vous le connaissiez comme je le connais! c'est un mauvais sujet, un dissipateur; c'est votre fortune qu'il convoite, c'est votre argent que sollicite chacune de ses caresses, car il est pauvre, paresseux, avide et sans honneur. Eh bien! il faut nommer deux fois lâche un homme capable d'une telle action; il faut le nommer lâche parce qu'il abuse, lui, riche, de la pauvreté de son ennemi; il faut enfin le nommer lâche parce qu'il a posé un soufflet sur un homme endormi.

Il faut aussi nommer lâche celui qui éveille l'amour d'une femme et le déserte quand il en a joui.

Il faut nommer lâche, qui dit à une femme : Je vous aime d'amour, et n'a pas de cœur pour elle dans sa poitrine.

Il faut nommer lâche celui qui n'a point réservé un poignard pour se débarrasser d'un soupçon injuste qu'il ne peut détruire.

Il faut nommer lâche celui qui n'irait point aux bagnes pour sauver l'honneur d'une femme.

Il faut nommer lâche celui qui accable un homme d'un bienfait insolent.

Il faut nommer lâche celui qui nie l'accusation qu'il a portée.

Il faut nommer lâche le jeune homme qui insulte un vieillard.

Comme aussi le vieillard qui insulte un jeune homme.

Il faut regarder comme un lâche l'homme qui reçoit d'une femme un amour sans estime.

Enfin, il existe encore bien d'autres lâches, mais ceux-là sont les principaux; ceux-là, nous les méprisons et sommes pour eux sans pitié, parce qu'ils sont lâches par calcul, par réflexion, pour servir leurs passions ou leurs intérêts; nous les méprisons, parce que leur lâcheté est hideuse comme ces plaies sans nom, rongeuses et mortelles, que l'homme porte cachées et qu'il communique dans un baiser de Judas; nous les méprisons, parce qu'ils font trophée des existences douces qu'ils ont détruites, des cœurs qu'ils ont brisés et des calomnies qu'ils ont fait applaudir; en un mot, nous les méprisons, parce qu'un sang lâche bat dans leur lâche cœur. Tandis que nous plaignons du fond de notre âme celui qu'un duel refusé a jeté parmi les lâches, que nous lui cherchons des excuses et que nous voudrions, s'il en a de semblables à celles que nous avons indiquées en commençant ces quelques lignes, être son ami et lui dire: Viens, viens dans notre maison, assieds-toi à notre feu, prends ta place à notre table; je te sais bon, mais faible; ta femme sera notre sœur, ta fille notre nièce; viens sans crainte, tu es mon hôte, aime-moi de toute l'amitié dont Dieu a rempli ton cœur et tu seras notre frère, et notre épée sera ton épée, et nous te referons un honneur avec le nôtre.

C^e H. DE VIESCASTEL.

CHRISTL,

NOUVELLE ALLEMANDE,

Par madame Caroline d'Oleskewiez.

Il existe encore aujourd'hui, dans l'Allemagne rhénane, de ces familles ou tribus errantes semblables aux Zigeuners, dont elles retracent presque en tout le caractère; et pourtant ces bandes vagabondes appartiennent à la grande famille des citoyens allemands.

Ces bandes sont généralement connues sous la dénomination des *Spendlers*. L'extérieur d'un homme de ces castes ne diffère en rien de celui d'un laboureur; son habit est également d'un drap bleu; mais ce drap est particulièrement râpé à l'épaule gauche, sur laquelle le Spendler appuie l'instrument de son métier (1). Ce métier est celui de raccommodeur de vaisselle d'étain, et c'est pour cette raison qu'on nomme aussi ces hommes en allemand : *Pfanen-Flicker* (2).

Les femmes des Spendlers portent, de même que celles des Zigeuners, leurs enfants sur le dos. Un sac de vieille toile assujetti sur leurs épaules, contient deux, et quelquefois même trois de ces malheureuses petites créatures. La misère semble avoir privé ces femmes du plus doux sentiment de la nature, celui de l'amour maternel; et si elles ne se débarrassent pas toutes, par un crime, de la gêne pénible que leur causent leurs enfants, c'est bien plus par la crainte de la jus-

(1) C'est une énorme poêle en fer, avec un manche fort long. La poêle est appuyée sur l'épaule.

(2) Raccomodeur de poêlons.

tice qui veille de près sur leurs actions, que par tendresse maternelle.

Les Spendlers se transportent par bandes d'une petite ville dans une autre, de village en village.

Ils campent près de la ville, ou bien s'établissent dans les plus chétives maisons des faubourgs, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé tout le raccommodage de la vaisselle d'étain du lieu; après quoi, ils lèvent le camp, et vont chercher une autre ville, d'autres travaux.

Si les Spendlers ne s'occupaient qu'à exercer cette innocente industrie, leur pauvreté inspirerait de la compassion, et leur vie nomade exciterait cet intérêt de curiosité dont se sent pénétré tout homme qui se plaît à suivre et à étudier l'humanité dans toutes ses conditions.

Malheureusement la vie des Spendlers occupe l'attention de leurs concitoyens d'une manière plus sérieuse et souvent fort pénible. Leur existence errante et misérable détruit en eux toutes les qualités d'homme; ils ne comprennent pas les mots de bien, de vertu; ils n'en ont même pas l'instinct. La liberté illimitée dont ils jouissent les familiarise dès leur enfance avec le vice, et plus tard trop souvent avec le crime.

Deux faits qui se sont passés en 1832, sous mes yeux, donneront une meilleure idée des mœurs et de la nature des Spendlers qu'aucune description ne pourrait le faire.

Une jeune fille de cette tribu voulant se défaire d'un malheureux fruit de sa vie dissolue, le porta un soir dans la grange du village auprès duquel était placé le camp des Spendlers; elle y étouffa l'enfant dans le foin; mais, pour faire disparaître jusqu'à la trace de son crime, elle mit le feu à la grange. L'incendie se communiqua au village. On eut des soupçons; on se saisit de la coupable; elle fut incarcérée; mais elle n'avoua rien; et, malgré toutes les preuves

réunies, le glaive de la loi l'a épargnée jusqu'à présent. Elle se trouve encore en prison.

Un autre exemple plus récent, plus compliqué, me frappa davantage; j'en voulus connaître tous les détails, et je les rapporte ici exactement tels que je les ai recueillis sur les lieux.

Une nombreuse bande de Spendlers vint s'établir, il y a deux ans, à *Eberstcinbourg*.

Eberstcinbourg est un petit village situé au pied de la montagne sur laquelle se trouvent les ruines de l'ancien château de Bade. Cette montagne fait face d'un côté à la jolie petite ville de Bade; de l'autre, elle domine Eberstcinbourg.

Arrivés en vue du village, le plus vieux des Spendlers donna ordre de s'arrêter. Les femmes, haletantes de fatigue, déposèrent par terre leurs fardeaux, sans se mettre en peine de vérifier si sur les trois enfants qu'elles avaient eus sur le dos, il en restait trois de vivants.

On s'assit par terre; quelques pains noirs et des ognons furent partagés entre les membres de la troupe affamée.

Les enfants au-dessus de cinq ans se divisèrent en deux groupes, dont l'un courut au bois pour y chercher des baies sauvages, et l'autre tenta de s'approcher des habitations, soit pour obtenir quelque aumône, soit pour se procurer des fruits dont les jardins des paysans abondent.

Deux des plus anciens parmi les Splenders se dirigèrent vers le village avec leurs outils sur le bras.

— « Ah! voici des pfanen-flicker! crièrent les enfants d'Ébensteinbourg; sauvons-nous; ils vont nous emporter! »

— « Venez chez moi, bonnes gens, venez, disait une jeune ménagère; voici mes poêlons et mon écumoire à remettre en état. »

— « Donnez, donnez, la petite mère; le vieux Jacob est là pour tout remettre en place. »

— « Et chez moi donc ! Venez, vous autres ; tout est brisé dans le ménage. »

— « Oh ! oh ! s'écria Burt, le compagnon de Jacob, et le beau parleur de la troupe ; si tout est brisé dans le ménage, comment se fait-il que la ménagère soit toute entière, et de plus si rondelette encore? »

Et l'on se prit à rire de cette saillie du vieux Spendler.

Les femmes apportaient sans cesse de nouveaux ustensiles de ménage à raccommoder.

Le bailli du village, qui se promenait lentement dans la rue, en fumant sa pipe, s'approcha alors; il toisa des yeux les artistes raccommodeurs, et leur demanda dans quel lieu ils s'étaient arrêtés.

— « Au petit bois, répondit Jacob, qui reconnut le personnage aux marques de respect que lui prodiguaient les femmes des paysans ; mais, ajouta-t-il humblement, nous venons vous demander, seigneur bailli, la permission de nous établir dans le village. Voici nos papiers ; ils attestent que nous arrivons de la vallée de Murg, où nous avons vécu tranquillement comme de bons enfants. »

— « C'est bien, répondit gravement l'employé public après avoir parcouru les papiers ; vous pouvez rester ici ; mais gare au désordre ! »

— « Nous répondons de tout. »

— « Il suffit, demain on vous portera ma vaisselle à raccommoder, faites des prix chrétiens. »

Les Spendlers s'inclinèrent en signe de soumission ; le bailli porta la main à son chapeau sans l'ôter ; il secoua sa pipe, salua d'un signe de tête la jeune ménagère, et continua à pas lents sa promenade interrompue.

Le lendemain, le *hausknecht* (1) du bailli portait sur sa tête une grande corbeille remplie de vieux vases, poêles et poê-

(1) Garçon de ménage.

lons cassés. Il sifflait, en passant par le village, l'air de Tancrède : *Di tanti palpiti.*

Les hausknechts forment une espèce à part des autres domestiques allemands. Intelligent, laborieux et honnête, le hausknecht vit heureux au milieu du travail dont il est accablé. Satisfait de la modique paie qu'il reçoit, et du chétif entretien qu'on lui fournit, il s'attache à la maison qu'il sert comme s'il y avait pris naissance. Il ne se plaint jamais d'un surcroît d'ouvrage, ni des manières souvent brutales de son maître ; et, s'il est forcé de le quitter, c'est avec des larmes qu'il s'en sépare. Il y a dans ces âmes-là un degré d'honnêteté et de sensibilité qu'on ne supposerait pas devoir exister sous ces dehors froids et ces formes si grossières.

Tels sont les hausknechts en général, tel est Hanz, le véritable héros de ma véritable histoire.

Il cheminait ainsi en sifflant; il avait déjà dépassé le village, et allait entrer dans le petit bois où était établi le camp des Spendlers, dont il apercevait de loin les tentes déchirées, lorsqu'un spectacle assez extaaordinaire fixa son attention et suspendit sa course. Il vit une jeune fille des Spendlers, âgée de vingt ans au plus, grande et robuste, qui tenait d'une main avec force une vieille femme courbée devant elle, et qui de l'autre la frappait sur le dos en l'accablant de paroles injurieuses. Cette femme semblait être sa mère. Hanz la regardait avec étonnement. La jeune fille cessa de frapper, et, en se voyant si attentivement examinée par un inconnu, quelque chose de semblable à la rougeur passa comme un éclair sur son visage.

« Allons, la belle !... s'écria le knecht, continue; tu as bonne grâce à frapper ! »

— « Et s'il ne me plait pas de continuer? »

— « Eh ! eh ! ne te fâche pas ; je plaisantais. Est-ce ta mère que tu corriges ainsi? »

— « Que t'importe? »

— « Il m'importe beaucoup de savoir si tu es Satan ou une femme, car vois-tu, si tu as battu ta propre mère, il faut que tu sois un démon, et je ne voudrais même pas te regarder; mais si c'est une drôlesse qui t'a fâchée, et dont tu te venges, je te le pardonne, car tu es ma foi bien jolie. »

La jeune fille arrêta sur lui des regards de feu.

Jamais personne ne lui avait dit qu'elle était jolie. Il fallait aussi posséder la froide insouciance de notre Hanz pour ne pas entrevoir dans cette noire prunelle, dont aucun reflet n'adoucissait la couleur, des éclairs de férocité; pour ne pas voir que les narines de ce nez, d'ailleurs fin et délié, s'ouvraient comme celles d'un cheval sauvage qui hennit, et que les lèvres de cette bouche fraîche et bien découpée étaient serrées l'une contre l'autre avec tant de force qu'elles semblaient vouloir rentrer dans le visage. Un autre que Hanz aurait observé tout cela; il aurait vu de même que ces cheveux, d'un brun tirant sur le roux, longs, mais crépus, annonçaient un caractère violent et rusé.

Hanz n'examina que l'ensemble; cet ensemble avait l'aspect de la force, de la fraîcheur et de la santé; il ne vit que des yeux noirs, des dents blanches; voilà ce qui le frappa, voilà les charmes qu'il trouva fort à son goût. Mais la bataille, ou plutôt l'exécution à laquelle il venait d'assister, dérangeait un peu ses plans de galanterie.

Cependant la fille sauvage lâcha sa victime, qui s'éloigna en grommelant et la menaçant du poing.

Les jeunes gens se rapprochèrent, et pourtant Hanz se taisait.

La jeune fille le regardait toujours. Hanz était un beau garçon; ses yeux bleus étaient doux comme son caractère; sa taille bien prise et tout son ensemble fort agréable. La Spendlerinn rejeta machinalement en arrière l'espèce de mante

déchirée qui couvrait ses épaules et sa taille. Toute la richesse de cette taille, *massivement* belle, se déploya aux yeux du jeune homme étonné et charmé.

« Comment t'appelles-tu ? » dit-il enfin.

— « Christl ; et toi ?

— « Hanz. »

— « Hanz, je veux que tu m'aimes. »

— « Cela se pourra avec le temps, mais il faut d'abord renoncer à battre son monde. »

— « Ce n'était pas ma mère celle que j'ai battue, quoiqu'elle le dise bien; mais elle ment, elle m'a échangée; elle a donné sa fille, qui était bossue, à une autre bande des Spendlers, et m'a enlevée, moi, à cause que j'étais droite. C'est Mérély qui vient de me le dire à présent même, parce que la vieille lui a volé son mouchoir, et ce vol l'a mise en colère. J'ai battu la vieille, et je voudrais la tuer, si je ne craignais Jacob. »

— « Tuer!... fi, l'horreur !... »

— « Ah ! dame, il ne faut pas qu'on me fâche. »

— « Ainsi tu pourrais me tuer aussi, moi ?... »

— « Toi !... oh ! non, non. »

— « Christl ! tu es trop jeune, trop jolie pour tuer les hommes; tu sais bien que c'est un crime devant les hommes, et un grand péché devant Dieu. »

— « Tiens, tu es comme Jacob notre ancien; il défend de battre, de voler, de tuer. Il faut pourtant se venger; aussi nous nous cachons tous de lui. Mais toi, Hanz, si tu veux m'aimer, je ferai tout ce que tu voudras. Entends-tu ?... mais il faut m'aimer, je le veux !... »

En prononçant ces mots, la bizarre fille frappa la terre de son pied; son visage devint pourpre, ses yeux étincelèrent. Le flegmatique Hanz fut presque effrayé de cette violence. Mais il y avait dans cette créature sauvage quelque chose

d'extraordinaire, qui agissait sur lui en dépit de la frayeur que lui causaient ses emportements.

Il chercha un demi-moyen pour l'apaiser.

« Mène-moi chez Jacob, lui dit-il en replaçant sur sa tête la corbeille qu'il avait, pendant son colloque, déposée sur son genou. Tu vas me précéder, ajouta-t-il, et me montrer le chemin; allons, marche. »

Christl le regarda avec inquiétude, et tout de suite, avec la douceur soumise d'une esclave, elle se mit à marcher devant lui la tête baissée, en se retournant de temps en temps pour porter sur Hanz des regards empreints d'un amour craintif et respectueux.

Cette prompte soumission, de la part d'un être aussi violent que paraissait la Spendlerinn, désarma complétement le bon, le sensible hausknecht. Il se voyait en ce moment maître absolu de cette fille si emportée, si vicieuse; cette fille semblait entièrement subjuguée par lui à la première vue. Et cette fille était si belle!... si jeune! On pouvait espérer de la ramener à la vertu, de la corriger par l'amour. Hanz était un si honnête garçon; il aimait tant à croire au bien!

« Eh pourquoi donc, se disait-il en lui-même, ne pourrais-je pas la rendre un jour douce, bonne et honnête comme nos femmes d'Ebersteinbourg? Et si elle le devenait avec le temps, que lui manquerait-il pour rendre heureux un brave garçon qui l'aimerait!...

Les pensées de Hanz erraient dans l'avenir, tandis que ses yeux ne quittaient pas l'attrayante Spendlerinn, qui conservait toujours son attitude humble, et n'en paraissait que plus belle.

C'était pour la première fois de sa vie que Christl éprouvait une émotion d'amour : les rapports dégradants des Spendlers entre eux ne peuvent guère mériter ce nom. Christl commençait à aimer, et l'objet de ce sentiment n'était point un

vagabond brutal et déguenillé comme ceux avec lesquels elle avait eu jusque là des relations. La tenue de Hanz, sa manière de s'exprimer, tout, jusqu'à ses vêtements si propres et si soignés, tout inspirait à la jeune fille un sentiment de respect, tandis que les regards de Hanz allumaient tous les feux de l'amour dans son sein. Cet amour commençait à la réveiller de l'excès de son abrutissement, et, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle cherchait à prendre l'attitude qui lui était la plus favorable; elle adoucissait l'expression de sa farouche physionomie, et étudiait enfin avec anxiété, dans les yeux de Hanz, ce qu'elle devait faire pour lui paraître agréable.

Ils arrivèrent à la tente du vieux Jacob : Jacob reçut la vaisselle. Hanz le quitta pensif.

Christl l'attendait à quelques pas de là.

« Que m'ordonnes-tu de faire à présent ? » demanda-t-elle au jeune homme.

Hanz lui prit la main; elle tressaillit.

« Adieu, Christl, lui dit-il, je reviendrai, nous no us rerons; tu me diras alors si tu n'as battu personne. »

La bouche de la jeune fille se contracta de colère.

« Eh quoi! s'écria-t-elle enfin, tu me quittes ainsi? tu ne veux pas me dire seulement si tu m'aimes!... Non tu resteras avec moi; je ne te laisserai pas aller....; » et elle saisit fortement son bras.

Cette violence rendit à Hanz tout son sang-froid ordinaire.

« Christl, dit-il d'une voix sévère, après avoir retiré son bras, ne luttons point, tu serais vaincue. On ne peut pas se faire aimer par la force; mais si tu me promets de te corriger, de ne plus être méchante, de faire tout ce que je te dirai..... »

— « Tu m'aimeras alors?... »

— « Je t'aimerai alors. »

— « Et tu viendras me voir ?... »

— « Je viendrai te voir ?... »

— « Je serai bonne, » dit Christl ; elle secoua la tête, et des étincelles électriques sortirent de ses longs cheveux bruns.

Elle suivait Hanz des yeux ; il lui indiqua une partie solitaire du petit bois, en disant : « Demain. » Il partit, et l'étrange fille, après être restée comme fixée à l'endroit où il l'avait laissée, prit tout-à-coup son élan et vola vers le petit bois, au lieu du rendez-vous. Là, elle se mit à arracher toute l'herbe qui y croissait. Elle plia les grosses branches d'arbres, dont elle unit ensemble les bouts, pour en former une espèce de berceau. Elle entassa toute l'herbe qu'elle avait arrachée pour en faire un banc élevé ; elle entoura ce banc avec des bâtons fixés en terre pour le soutenir ; et, après avoir ainsi préparé le palais où elle devait recevoir son bien-aimé, après l'avoir examiné de tous côtés, et fermé l'entrée autant que cela lui fut possible, en attachant les arbres les uns aux autres, elle sauta sur le banc, s'y étendit et ne le quitta plus jusqu'au lendemain. Ce fut en vain qu'elle entendit son nom, cent fois répété par les femmes de la bande, qui l'appelaient, soit pour partager leur repas, soit pour les aider dans leur travail, elle ne répondit pas, et l'on cessa de la chercher.

L'aube matinale trouva Christl au même endroit ; elle n'avait pas dormi ; une soif brûlante la dévorait.

Un large ruisseau traversait la prairie qui séparait le bois du village d'Ebersteinbourg. Christl y courut pour se désaltérer. En se penchant sur l'eau, elle y vit son image ; elle en fut épouvantée, et, pour la première fois de la vie, le désordre de sa toilette frappa péniblement son esprit. Ses cheveux étaient hérissés et mêlés de brins de foin ; le

mouvement inquiet qui l'avait agitée toute cette nuit avait produit un triste effet sur ses vêtements délabrés : son corset était ouvert, déchiré; son jupon était dénoué et traînant; sa chemise ressortait, sale et déguenillée, de dessous le corset, qui ne la retenait plus; enfin, tout en elle offrait l'aspect d'un cynique et dégoûtant abandon. Christl le sentit; elle en fut honteuse. Elle courut au camp des Spendlers; elle réveilla la femme qu'elle avait si fort maltraitée la veille; elle lui ordonna de rajuster sa coiffure. La vieille frotta ses yeux endormis et bâilla de toutes ses forces; mais n'osant refuser l'hercule femelle dont elle craignait la colère, elle prit en silence le rude peigne de fer qui sert à démêler la filasse, et, ramassant au haut de la tête de sa pupille ses mèches tordues, elle les tourna sur une grande aiguille de cuivre jaune et les assujétit sur le sommet de la tête. Christl s'échappa aussitôt de ses mains pour achever sa toilette. Elle alla se laver le visage, emprunta un fichu chez la femme la moins sale de la bande, rattacha ses vêtements avec soin et courut se regarder dans le ruisseau. Elle s'y vit réellement belle, et, en se voyant belle, un instinct féminin lui inspira celui de la pudeur, elle ferma son corset avec plus de soin encore; et abjurant pour l'instant ses sauvages emportements, elle se mit à marcher doucement vers le petit bois. Sa physionomie exprimait l'amour, mais non sans une teinte de modestie.

Cependant le jour paraissait, et Christl reconnut Stanz qui venait du côté du village. A cette vue, elle ne put contenir sa joie; tous ses mouvements passionnés lui revinrent; elle courut au-devant de lui, et allait se jeter à son cou, lorsque le flegmatique allemand l'arrêta; il prit son bras, le mit sous le sien, et tous deux ils entrèrent dans le petit bois.

Etonnée de cette manière d'agir, si nouvelle pour elle; plus étonnée encore de sa prompte soumission aux volontés

de cet homme qu'elle ne connaissait que d'hier, Christl ne pouvait plus se retrouver elle-même. Mais bientôt la mobilité de ses sensations les variant à tout instant, elle se mit à faire les honneurs de son berceau, du banc de gazon, à son ami, avec cette joie naïve, qui aurait pu faire supposer son âme aussi pure que celle d'un enfant.

Hanz n'était point en état de raisonner, ni d'analyser les mouvements de sa maîtresse, comme nous le faisons ; mais un sentiment intérieur, que tout homme possède en lui, et que nous appellerons le jugement de la conscience, lui fit apprécier, et la naïve joie de Christl et les soins qu'elle avait pris pour lui plaire. Il bâtit là-dessus de grandes espérances pour l'avenir.

Ils s'assirent sur le banc. Hanz, après avoir regardé la jeune fille avec admiration, lui dit :

« Me voici, Christl; j'ai rempli ma promesse, je suis venu. Et toi qu'as-tu fait ? »

— « Moi ? je n'ai rien fait ; j'étais ici, sur ce banc, je t'attendais, je pensais à toi. »

— « Je n'ai pas dormi de toute cette nuit. »

— « C'est comme moi, je t'appelais toujours. »

— « Chère Christl !.. Mais laisse-moi te parler à présent ; ne m'interromps pas, écoute-moi avec attention. Je n'ai pas dormi cette nuit, j'ai toujours pensé à toi, Christl ; je t'aime ; je t'aime quoique tu sois une *Spendlerinn*. Oui, je t'aime ; mais je suis un honnête homme, et je veux t'aimer en bien ; m'entends-tu Christl ?

— « Oh ! oui. Je comprends que tu m'aimes, car je t'aime aussi moi ; je veux être toujours avec toi ; je veux te servir, te suivre partout ; et si jamais une autre voulait se mettre à ma place, je la déchirerais en deux, avec ces deux mains-là. »

— « Non, Christl, ce n'est pas cela ; tu ne m'as pas com-

pris : je veux t'épouser, je veux que tu sois ma femme ; que le prêtre nous unisse devant l'autel. »

— « Ah ! c'est ainsi que Jacob a épousé sa vieille Drothel; mais à quoi bon ? Cela n'est pas nécessaire pour s'aimer. »

— « Au contraire, ma Christl, cela est indispensable ; car étant unis devant Dieu et devant les hommes, rien ne pourra plus nous séparer ».

— « On ne se quitte plus ?.. Eh bien pourquoi tarder ? Allons vite chez le prêtre, et épouse-moi. »

— « Pas si vite Christl ; il faut d'abord cesser d'être une Spendlerinn. »

— « Et que faut-il faire pour cela ? »

— « Pour devenir ma femme, il faut renoncer à ton état, quitter tes goûts vagabonds; il faut te séparer des Spendlers. »

— « Je les quitterai pour aller avec toi. »

— « Il faut d'abord entrer au service d'une dame. »

— « Je ne le veux pas. »

— « Pourquoi cela ? »

— « Je ne sais pas obéir ; on me battra. »

— « On ne te battra pas, et tu obéiras Christl, parce que tu m'aimes, et que c'est moi qui t'ordonne d'obéir à ta maitresse. En disant ces mots, Hanz serrait légèrement la main de la jeune fille dans les siennes. »

— « Tu le veux, Hanz ?... eh bien, j'obéirai comme je pourrai. »

— « C'est bien, ma Christl ; c'est très bien ; à présent, écoute encore ; la sœur de mon maitre, madame Brixen, demeure de l'autre côté de cette montagne, qui est devant nous, dans la ville de Bade. Cette dame a besoin d'une fille de service ; j'irai te conduire chez elle dès demain ; elle te prendra à ma prière, et tu y seras bien ; c'est une bonne et honnête femme ; elle a deux petits enfants que tu soigneras. Va, tu y seras comme chez une mère. »

— « Et toi ?.. toi Hanz !... Tu resteras avec moi..... »

— « Je te conduirai à Bade, et puis je viendrai te voir chaque semaine, jusqu'à ce que je sois sûr que ma Christl est digne de devenir la femme d'un honnête homme. »

— « Chaque semaine !.. seulement chaque semaine !.. Je ne le veux pas, je n'irai pas !... » Christl s'était levée ; elle frappait du pied de toute sa force, et ses deux poings serrés s'avançaient jusqu'au visage de Hanz. Il saisit les deux mains de sa féroce maîtresse avec beaucoup de sang-froid, la fit asseoir sur ses genoux, et la regardant fixement :

— « Aimes-tu mieux ne jamais me revoir ? lui dit-il.

— « Oh ! non, non !.. — Et la sauvage fille pencha son visage inondé de larmes sur la poitrine de son amant.

Elle n'avait jusque-là jamais pleuré. L'honnête Hanz, sûr de sa victoire, la pressa tendrement contre son cœur.

— « Ainsi, ma Christl, c'est dit ; demain matin, chez madame Brixen ; et si elle est contente de toi, je viendrai deux fois par semaine te voir ; je viendrai trois fois..... »

— « Tu viendras tous les jours, Hanz ; je serai si bonne.. si douce.. si obéissante....

Et elle entourait de ses deux bras la tête du paisible Hanz....

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDE DE MOEURS.

En 1789, nous avons fait les plus grands efforts pour remettre en honneur l'état des comédiens. Nous avions découvert qu'ils étaient redevables de leur exhérédation religieuse à je ne sais quel vieux concile d'Arles, et on s'en donnait alors à cœur-joie sur les conciles et autres vieilleries de semblable aloi. Les noms furent d'abord changés : on intitula les comédiens *artistes dramatiques*, et ils furent à ce titre appelés à tous les honneurs. Le changement souriait, disait-on, à la raison autant qu'à la dignité de la profession; comment en effet appeler d'un nom qui rappelait la gaîté, l'artiste chargé de représenter *Oreste*, *Ninias*, *Mahomet*, et tant d'augustes enragés qui n'ont pas le plus petit mot pour rire. Ensuite, et dans le même système, on admit à l'institut MM. les artistes dramatiques; on fit plus, on fonda, aux frais de l'état, une école publique où des jeunes élèves des deux sexes viendraient s'instruire aux talents divers entre lesquels nos théâtres se partagent. Désormais, disait-on, ce ne sera plus l'inconduite, le hasard ou quelque inspiration passagère, qui précipiteront de jeunes sujets dans la carrière du théâtre; ils s'élèveront pour elle, sous les yeux et par les soins des premiers maîtres de l'art; on les instruira aussi aux vertus des gens de bien, comme aux manières de la bonne compagnie; et un sujet sortira du conservatoire aussi bien préparé à tenir sa place dans le monde et au théâtre que s'il sortait de la meilleure maison d'éducation. Le système semblait fort bien enchaîné; il ne produisit rien de bon.

Lorsqu'auparavant un jeune sujet embrassait l'état de comédien, c'est qu'il y était précipité par un goût passionné,

qui lui faisait braver l'excommunication religieuse toujours attachée à cette profession, et une sorte d'excommunication civile qui ratifiait l'autre. Notre grand *Molière*, *Lekain*, *Talma*, appartenaient à des familles qui ont en vain contrarié leur vocation. Le génie les emportait : mais quand l'état de comédien s'apprend dès l'enfance comme un autre, et que pour être admis à ce genre d'instruction il suffit de la protection de quelque entour d'un ministre, l'élève sort de l'école comme il y est entré, sans passion et sans goût prononcé pour son art. Il l'a appris et il l'exercera comme il en eût exercé un autre, par exemple celui d'orfèvre ou de tourneur. Ainsi s'explique cette série non interrompue de médiocrités que l'école de déclamation est en possession de fournir au théâtre français depuis qu'elle est établie.

Tandis que d'un côté on s'occupait avec émulation à remettre en honneur les arts profanes, de l'autre s'achevait la démolition de l'église de France. Le travail n'avait pas été long, tant il fut violent. Trois ans s'étaient écoulés, que les évêques avaient été chassés de leurs siéges, les séminaires dispersés, les maîtres de la science égorgés ou chassés de France, les églises démolies. La place paraissait tout à fait dégagée, quand *Robespierre* s'avisa de ressusciter son être suprême ; et elle n'était pas mieux remplie lorsque peu après, *La Reveillère-Lépeaux*, reprenant l'édifice en sous œuvre, voulut y loger ses théophilanthropes. L'église de France renaît florissante parce qu'elle est un rameau de l'arbre immortel, mais ne tenant plus en réserve pour ses ministres que d'admirables et pénibles travaux, souvent mélangés de persécutions et d'outrages, comme nous en avons sous les yeux de déplorables exemples.

Et cependant il arrive qu'aujourd'hui le théâtre français est désert, et que dans le désespoir de sa solitude, il va démêler dans le cloaque des boulevards quelque monstruosité

qui lui rende des spectateurs; tandis que la foule se presse sur les pas des orateurs évangéliques et que nos temples ne suffisent pas à contenir ceux qui courent les entendre. Pourquoi avons-nous retrouvé des prédicateurs et n'avons-nous pas un artiste dramatique? C'est que les efforts de l'homme sont d'un côté, et que de l'autre est le doigt du Maître : à Dieu ne plaise, au reste, qu'ici j'établisse aucune comparaison. La parole divine rencontrera toujours des apôtres, puisqu'elle est, suivant le plus éloquent d'entre eux, *columna et firmamentum veritatis*. (I Tim. 3.). La faveur que la religion reprend ne nous étonne pas non plus; nous n'y voyons que l'accomplissement de l'irréfragable promesse qui lui fut faite par son fondateur. L'église a souffert et souffrira encore des persécutions; elles ne feront que redoubler la confiance de ses ministres; ils se sentent forts *de celui qui a vaincu le monde*. (Jean, 16). Mais en replaçant ces considérations élevées sous le rapport qui leur appartient, il est permis de considérer sous des rapports purement humains le contraste que je viens de signaler.

Long-temps au milieu de nous la société fut calme et prospère; l'ordre qui y régnait semblait participer de l'ordre admirable qui préside au monde. Nous avions besoin d'émotions pour nous arracher pendant quelques moments à cette continuité de sensations douces et nous en faire mieux sentir le prix. Nous allions demander ces émotions aux vers de *Racine*, aux tableaux de *Molière*, aux chants de *Gluck;* mais aujourd'hui, comme le disait en 1793 le poète *Lemierre*, à quoi bon aller chercher la tragédie au théâtre, elle court les rues. Ramassez tout ce que renferment de déchirant *Eschyle*, *Shakespear* ou *Crébillon;* et à peine vous pouvez émouvoir les vieux témoins des forfaits de la révolution, ou la génération nouvelle, pour qui c'était le jour d'hier, et qui en lit le récit dans des pages encore humides de

larmes. Est-ce quand le sac de Lyon et les massacres de Paris sont là que nous irons nous attendrir sur la fille d'Agamemnon et sur le feu mis au palais du vieux Priam ? nous avons à déplorer des incendies plus récents.

Ceci explique aussi pourquoi s'ingénie la nouvelle école pour imaginer des crimes *inconnus aux enfers*, comment elle torture cette pauvre espèce humaine pour en arracher les combinaisons les plus horribles. C'est qu'il lui faut renchérir sur la rue pour offrir quelque chose de nouveau, autrement les amateurs répéteraient le mot de *Lemierre* : A quoi bon dépenser trente ou quarante sous pour aller voir des femmes, des vieillards, des enfants égorgés pêle-mêle et jetés à l'eau, des maisons pillées, embrasées, démolies, des temples profanés? nous voyons tout cela gratis au milieu des rues. Les professeurs de la nouvelle école ne pèchent donc pas autant par le sens commun qu'on le veut dire; ils travaillent pour le public que la révolution a fait et qu'elle continue de faire après s'être quelque temps reposée. Le temps de nos belles tragédies est passé pour long-temps, peut-être pour toujours. *Racine* a pris son rang dans nos bibliothèques à côté d'*Euripide*; tous deux ne sont plus que des anciens.

Il serait trop étrange qu'au milieu de cette dégradation de la scène il se trouvât un grand artiste. A quoi serait-il bon? et d'ailleurs à quels signes le reconnaître? Le théâtre français a cessé avec la société française, avec celle du moins qui en méritait le nom. L'art dramatique est à sa véritable place à la Porte-Saint-Martin; c'est là que pièces, acteurs, spectateurs, se conviennent à merveille. Je proposerais seulement une innovation qui serait conforme à l'esprit de ce théâtre et ajouterait encore à sa vogue; ce serait que, lorsqu'il y a une exécution à faire, elle eût lieu sur le théâtre même, en manière de petite pièce ou de ballet, à la suite d'*Antony* ou de quelque autre chef-d'œuvre du genre. On pourrait ce

jour-là doubler impunément le prix des places ; seulement il faudrait se prémunir contre la foule et tripler les gardes.

Les spectacles sont déserts, ceux du moins dont la bonne compagnie fit jadis les frais ; c'est un mal sans doute, mais je m'en consolerais si j'étais assuré que ce fût le retour de la foi qui eût pressé vers la chaire évangélique ce grand nombre d'auditeurs qu'on a dernièrement signalés. Mais il ne faut pas se faire illusion : le mouvement, qui est pour les uns sujet d'admiration, d'inquiétude pour les autres, de surprise pour tous, n'est encore qu'un mouvement de curiosité vers la religion et non pas un mouvement religieux. On ne va pas là pour adorer *en esprit* et *en vérité*, mais pour savoir si le catholicisme n'est pas aussi un système, et quelle place lui appartient dans le domaine de l'intelligence. Peut-être quelques esprits fatigués de n'avoir trouvé dans les anciens philosophes mieux étudiés que de brillantes illusions ou des contradictions choquantes, et, dans ceux du dix-huitième siècle, qu'orgueil, passion et ignorance, cherchent sincèrement dans la religion ce dont ils sentent le besoin pour remplir le vide de leur cœur et imposer silence à la révolte de leur esprit. Je ne pense pas qu'on soit plus avancé, mais c'est déjà un grand pas de fait. Un demi-siècle s'est à peine écoulé, que Voltaire régnait en maître au théâtre, aux académies, dans les salons et jusque dans les écoles; il n'y avait si mince coterie philosophique ou littéraire qui n'eût un grain d'encens en réserve pour l'idole de Ferney. J'ai en mémoire son retour à Paris en 1778. Je n'ai pas rencontré dans la révolution un enthousiasme plus général et plus prononcé. Le vieillard mourut étouffé sous les cris d'admiration que jour et nuit on poussait autour de lui. Quelques années de plus, et voilà qu'en matière d'histoire et de philosophie on n'oserait plus citer Voltaire, que ses diatribes perpétuelles et sous toutes les formes contre la religion font hausser les épaules, et qu'il lui

faut descendre, pour trouver des lecteurs, aux beaux esprits de travers qui peuplent nos comptoirs: c'est que notre jeunesse, mieux instruite et plus sérieuse qu'au siècle dernier, ne tient pas qu'en fait de religion il y ait le moins du monde à plaisanter. Elle trouve fort beaux les vers de Pope ou de Voltaire, mais elle cherche autre part la solution des questions fondamentales qui s'offrent à l'intelligence humaine.

Que devant cet esprit d'investigation la religion se présente hardie; elle n'a rien a en redouter; elle possède des orateurs qui nous ont déjà prouvé que, s'il a été donné à des esprits de ténèbres d'obscurcir quelque temps la lumière, il ne leur a pas été donné de l'anéantir. La première condition de l'ordre dans la société, les premiers éléments de ce qui est vrai, de ce qui est bon, de ce qui est beau, sont rassemblés dans la religion; il faut bien qu'elle soit la vérité, car elle est la première des nécessités. Voyez en effet ce qui arrive si elle disparaît un moment du milieu des nations : alors, comme le dit le psalmiste, *conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna*. Oui, si le trouble a désolé nos cités, si des trônes ont été renversés, c'est au mépris de la religion qu'il faut l'attribuer. N'est-ce donc pas faire preuve d'une pitoyable ignorance et insulter au nouvel esprit qui se développe si heureusement au milieu de nous, que de prétendre asseoir un gouvernement sur la ruine des temples et la dispersion des pontifes ?

Il faut que ce qui reste d'esprits forts, ou, si on l'aime mieux, d'esprits faux, en prennent leur parti. La jeunesse est devenue difficile. Elle ne peut pas entendre, sans sourire de pitié, les rodomontades emportées d'un *Mahomet*, et les maximes du dix-huitième siècle dans la bouche de *Philoctète*, du vieux compagnon d'Hercule. Elle exige d'autres organes pour les vérités qui décident du sort des sociétés et du bonheur des individus; et c'est dans nos temples qu'elle

les vient chercher. Quel noble sujet d'émulation pour nos orateurs sacrés que l'espoir de ramener au bercail ces jeunes amis de la vérité, que de les façonner à devenir quelque jour l'ornement et l'orgueil de la grande école qui eut Dieu pour fondateur, et qui ne peut jamais démentir sa céleste origine! ***

VOYAGE EN SUISSE,

EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT,

Suivi d'un tableau résumé des événements de la Suisse depuis 1830, et d'un itinéraire.

PAR LE COMTE THÉOBALD WALSH,

AVEC HUIT VIGNETTES.

2 vol. in-8°, satinés. Prix : 13 fr. 50 c. Chez Hivert, quai des Augustins, n. 55.

Encore un voyage en Suisse, s'écriera-t-on peut-être : eh ! mon Dieu, oui ; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est un voyage curieux, intéressant, écrit avec conscience et avec talent, un voyage qui apprendra beaucoup de choses à ceux même qui ont visité ce pays. — Mais aujourd'hui il est bien difficile de faire sur la Suisse, dira le lecteur, un livre qui puisse fixer l'attention publique ; on a tout écrit sur ses habitants, ses lacs et ses montagnes. — Nous le pensions aussi avant d'avoir lu l'ouvrage de M. le comte Théobald Walsh, et il nous oblige à reconnaître notre erreur. — C'est que la Suisse est *sa chose*, comme il le dit avec plus de façons

que nous ne mettons à l'affirmer pour lui ; c'est qu'il l'a parcourue dans tous les sens, à diverses reprises ; c'est que, constamment en relation avec ses hommes les plus marquants en tous genres, il a fouillé aux sources de son histoire, étudié ses mœurs d'aujourd'hui et ses mœurs d'autrefois ; qu'il possède enfin tout ce qu'il faut pour instruire, intéresser et amuser. M. Walsh n'est pas un simple amateur, et encore moins un de ces désœuvrés modernes dont les relations vous dégoûtent à jamais du voyage *pittoresque* en vous faisant reporter, bien injustement sans doute, l'ennui des insipides et interminables chapitres de l'auteur, sur les lieux qu'il a visités, — relations où l'ignorance et la prétention se font jour de toutes parts, — où l'égoïsme et la fatuité percent à chaque ligne. — M. Walsh, au contraire, avec une âme élevée et passionnée pour la vérité, se montre tour-à-tour observateur profond, peintre habile, poète grâcieux et historien fidèle ; — il a su répandre dans son livre toute la variété que l'on trouve dans les délicieuses contrées qu'il décrit. — Doué d'un esprit gai, vif et original, son style est d'ailleurs plein de charme et de naturel. — Nous voudrions pouvoir citer, pour justifier tant d'éloges mérités, la description de la vallée d'Engelberg, dominée par la masse imposante du Titlitz et les cîmes les plus élevées des Alpes-Surênes, le résumé de l'histoire de Lucerne ; — la table d'hôte *de l'Épée*, à Zurich, — ou seulement quelques fragments pris au hasard dans les chapitres de Saint-Gall, d'Appenzel, du Tessin, du Valais, de Vaud, de Genève et des Grisons surtout, le canton le plus considérable de la Suisse après celui de Berne, et le moins connu. Il nous resterait encore, il est vrai, le regret de passer sous silence les chapitres non moins intéressants de Turin, de Gènes, de Milan, et d'être dans l'impossibilité de reproduire tant d'anecdotes neuves et piquantes, toujours citées à propos ; tant de récits pleins de gaîté ;

et des jugements si remarquables portés par l'auteur sur quelques-uns des plus grands écrivains de la France, de l'Italie et de la Suisse.

Nous nous reprocherions de terminer cette notice sans apprendre à nos lecteurs que M. Walsh a joint à son livre un itinéraire complet, avantage inappréciable pour les voyageurs, et un tableau résumé des événements de la Suisse, depuis 1830, du plus haut intérêt. — Ce travail, dont le sujet est entièrement neuf, se distingue par une grande lucidité dans l'exposé des faits et par l'impartialité dont l'auteur a fait preuve. On voit qu'il possède à fond l'histoire des révolutions récentes de la Suisse, dont il n'a omis aucune des circonstances principales dans son résumé rapide autant que substantiel.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE CHEVALIER DE SAINT-PONS,

Par M. Th. Muret. 2 vol.

Les romans historiques sont passés de mode; les contes et nouvelles ne se montrent plus que dans les revues littéraires. Les mémoires conservent encore quelque vogue; mais il paraît que le goût du public se porte sur les romans de mœurs ou philosophiques. Nous pensons que c'est le roman le plus difficile à traiter; car il exige un esprit observateur, et ce n'est pas avec des livres et des chroniques qu'on fait un roman de mœurs; c'est avec la société même qui est sous vos yeux ou dans vos souvenirs. Là vous n'étiez que copiste, ici vous êtes peintre. On doit savoir gré aux jeunes écrivains qui ne s'effraient pas d'entrer franchement dans cette carrière; et on doit féliciter ceux qui en sortent vainqueurs. De ce nombre est M. Th. Muret, dont le *Chevalier de Saint-Pons* est le premier ouvrage, quoique depuis longtemps il soit connu dans le monde littéraire. C'est à la secte philosophique du siècle dernier que M. Muret fait la guerre dans cet ouvrage. Il montre ces apôtres de l'humanité, ces philanthropes de cabinet sous leur véritable jour. Il les dépouille de leurs grandes phrases et laisse voir à découvert la sécheresse de leur âme. Le philosophisme du xviiie siècle a pu enfanter de beaux livres, mais elle n'a jamais produit une belle action.

La fable de ce roman est très simple, et c'est un grand mérite à mes yeux. Le chevalier de Saint-Pons, qui se croit le fils et l'héritier du comte de Saint-Pons, a séduit une jeune fille fiancée à un honnête ouvrier : l'ouvrier vient demander raison de cet outrage : le séducteur, qui se croit noble, refuse. C'était l'usage alors, mais le comte de Saint-Pons veut que celui qui porte son nom répare l'offense qu'il a faite à un honnête homme. Nouveau refus du séducteur, qui apprend alors de celui qu'il croit son père, qu'il n'est qu'un *enfant trouvé*. Mais cet enfant trouvé découvre bientôt le nom de son véritable père : il le découvre sans pouvoir prouver qu'il a droit de le porter. La grande dame qu'il devait épouser le repousse, il revient dans la mansarde de la pauvre fille qui fut sa victime. Un plus grand malheur l'y attend encore. Elle est comme lui un *enfant trouvé* : et une horrible découverte vient ici peser sur la mémoire du grand écrivain et du mauvais père qui porta le nom de Jean-Jacques Rousseau.

Ce roman, où les événements s'enchaînent naturellement et dont les scènes dramatiques se pressent et excitent constamment l'attention et l'intérêt du lecteur, ne peut manquer d'avoir un succès durable. Il nous paraît aussi élégamment écrit que fortement pensé. Et nous engageons M. Muret à suivre la nouvelle carrière qu'il s'est ouverte, et où il débute avec autant de bonheur.

MÉMOIRES VÉRIDIQUES DE LA VIE PRIVÉE ET POLITIQUE D'UN HOMME DE BIEN,

Écrits par lui-même dans la 81e année de son âge.

M. le vicomte Gauthier de Brécy, auteur de ces mémoires, a pris un titre que personne ne sera tenté de lui contester, après avoir lu ce livre, et ce témoignage qu'il se rend à lui-même ne trouvera pas de contradicteurs. Mais M. de Brécy a su nous prouver encore qu'il n'est pas seulement un homme de bien. Dans le cours de sa longue et honorable carrière, ayant éprouvé tour-à-tour tant de fortunes diverses et participé à un des événements les plus mémorables de la révolution, il raconte ingénûment ce qu'il a vu, ce qu'il a fait ; il le raconte avec naturel, avec esprit, et tous les amis de M. de Brécy applaudiront à la bonne foi de ses opinions, lors même qu'ils ne les partageraient pas. C'est une justice que nous nous plaisons à rendre à l'homme vénérable dont nous fûmes le collègue et dont nous sommes resté l'ami.

DÉPART, VOYAGE ET RETOUR, NOUVELLE INDIENNE,

Par M. L. de Darby. 1 vol., chez Dandely, libraire.

EUGÉNIE, NOUVELLE SUISSE, IDEM.

Voici deux petits volumes qui doivent faire fortune, pour peu qu'on soit revenu du cynisme dégoûtant de la plupart des romanciers modernes. L'un est une relation fort élégamment écrite d'un séjour dans l'Inde, où l'auteur a trouvé moyen de placer dans un cadre naturel la description pittoresque de ce pays et la peinture des mœurs de ses habitants. Une foule d'anecdotes dramatiques jettent dans ce récit une grande vérité et soutiennent l'intérêt jusqu'au bout. L'autre est la peinture d'une passion, et les détails pleins de vérité qu'elle renferme donnent lieu de croire que le fond de cette nouvelle est historique. On peut analyser des faits, mais non le développement d'une passion : aussi nous garderons-nous bien d'ana-

lyser cette nouvelle où les émotions fortes se succèdent avec beaucoup d'art. Si ces deux volumes sont un début, nous engageons fortement l'auteur à poursuivre une carrière qui ne peut être sans gloire pour lui, car il y apporte un talent véritable.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

Par M. le vicomte F. de Conny, premier volume.

Cette histoire de la révolution française était impatiemment attendue, et le 1er volume qui vient de paraître permet d'espérer que cette fois la vérité sur ces grands événements de notre époque paraîtra dans tout son jour. M. de Conny est un de ces hommes de conscience et de talent qui ont toujours marché le front haut dans la ligne du devoir. Il n'a point d'antécédents qui le gênent, point d'arrière-pensées qui l'embarrassent. Il monte au tribunal de l'histoire avec l'intègre équité d'un magistrat. Nous rendrons un compte plus détaillé de cet important ouvrage, lorsque le second volume aura paru.

— Nous nous empressons d'annoncer l'apparition prochaine d'un roman nouveau de madame Gay, intitulé : *Madame de Chateauroux*. Nous n'avons pas besoin de l'avoir lu pour être certain de son succès.

— M. A. de Beauchesne va livrer incessamment au public deux volumes de poésies. Que tous ceux qui aiment encore les nobles pensées exprimées en beaux vers se réjouissent. Ils trouveront dans ces deux volumes ce qu'on trouve trop rarement réunis ici bas : de l'honneur et du talent.

MAISON RUSTIQUE DU XIXe SIÈCLE,

Publiée par MM. C. Bailly de Merlieux et F. Malepeyre aîné, et démontrée par 2,000 figures.

130 livraisons, 32 fr. 50 c., rue du Jardinet, au bureau de l'*Encyclopédie*.

Depuis quelques années l'agriculture prend un essor qu'on ne peut contester. Des propriétaires riches et instruits s'adonnent eux-mêmes

à la culture et à l'amélioration de leurs domaines; des savants ont appliqué les découvertes récentes des sciences à l'agriculture, et par là ont assuré sa marche; les propriétés ont, en bien des localités, doublé de valeur; des fermes modèles des sociétés et comices agricoles s'élèvent de toutes parts; enfin partout l'élan est donné en faveur des solides spéculations qui confient à la terre le meilleur des emprunteurs, les capitaux qu'elle doit restituer au décuple.

La Maison rustique du XIXe *siècle* est donc aujourd'hui une entreprise à laquelle tous les hommes, amis du bien de leur pays, doivent le plus applaudir. Elle sera pour notre siècle ce que fut la première maison rustique pour le XVIIe.

C'est en effet un véritable cours complet élémentaire et méthodique d'économie rurale, rédigé par d'habiles professeurs, dont les leçons imprimées vont se répandre aussitôt et en même temps sur toutes les parties du sol français. On doit donc des remercîments à MM. Bailly de Merlieux et Malepeyre aîné, pour ce dictionnaire méthodique.

Le style en est simple et lucide comme il convient dans un ouvrage de ce genre, et chaque description d'outil, d'instrument, machine, plante, animal, étant au milieu du texte complétée par une gravure, en devient ainsi bien plus claire et bien plus utile.

LA RENAUDIE, OU LA CONJURATION D'AMBOISE,

Par Victor Boreau.

La fin du seizième siècle, ce temps de régénération sociale, ce dernier retentissement de l'agonie du moyen-âge, offre un intérêt tout particulier, que les écrivains les plus renommés de nos jours ont présenté et cherché à mettre en relief. Mais leurs ouvrages sont en général trop arides pour plaire à la grande majorité des lecteurs. M. Victor Boreau a voulu traduire cette époque d'une manière toute nouvelle, et mêler au charme de la chronique et de la vieille légende la leçon austère de l'histoire et les aperçus d'une philosophie applicable aux besoins des peuples.

Cet ouvrage se recommanderait seulement par son époque, s'il n'était, de plus, écrit dans des idées généreuses et pleines d'avenir.

SEPTIÈME CHAPITRE DE MES MÉMOIRES,

PAR M. LE COMTE DE PEYRONNET.

Il a paru dans le premier volume des *Mémoires de tous*, un chapitre des Mémoires de M. le comte de Peyronnet, qui contient une réfutation victorieuse de toutes les calomnies que la haine et la méchanceté s'efforcent d'accréditer contre lui. Ce n'est pas au témoignage de ses amis politiques qu'il en appelle pour confondre ses accusateurs : c'est à ses accusateurs eux-mêmes qu'il demande de le justifier aux yeux de la France. Il fait comparaître Benjamin-Constant qui fut son adversaire infatigable à la tribune, et qui dans une correspondance privée rend un si éclatant hommage à la générosité de son caractère et à la bonté de son cœur. Benjamin-Constant sollicitait souvent la grâce des coupables : peut-être y avait-il chez lui calcul à le faire. Quant à M. de Peyronnet, il n'y avait chez lui pour l'accorder qu'indulgence et humanité. Puis vient le duc de Broglie, puis le capitaine de la Mothe, puis ce même M. Lavocat, qui fut plus tard son gardien à la prison de la chambre des pairs, puis le duc de Trévise, puis le général Clausel, qui tous protestent par leurs écrits en faveur de l'ancien garde-des-sceaux de la restauration. Parmi les faits curieux cités dans ce chapitre, il en est un digne de remarque : c'est que la première fois que le duc de Bordeaux signa son nom, ce fut pour demander grâce en faveur d'un coupable. Ce mot de grâce avait été le dernier prononcé par son père.

VIES ET EXPLOITS DES VOLEURS DE GRANDS CHEMINS, PIRATES ET BRIGANDS ANGLAIS,

PAR M. C. WHITEHEAD,

Traduits par M. Defauconpret.

2 vol. in-8°, chez Bellizard, rue de Verneuil, n° 1 *bis*. Prix : 16 fr.

Voici un livre que son titre seul suffit pour recommander à la curiosité des lecteurs, tous ceux qui aiment les émotions fortes y trou-

veront amplement de quoi se satisfaire. Il ne manque à la plupart de ces brigands que d'avoir réussi pour être des héros. — La lecture de ces vies est très variée et très amusante, mais nous devons nos plus grands éloges aux nombreuses vignettes sur bois qui, par leur perfection, surpassent tout ce que nous avons vu dans ce genre.



PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON,
Rue de Vaugirard, n° 36.

THÉATRE ÉTRANGER.

LE BEAU-PÈRE,

COMÉDIE DE HOLBERG.

LE BARON DE BRAND, propriétaire.
WANGEN, son beau-fils, assesseur.
FUNK, négociant.
MADAME FUNK.
LOUISE, leur fille.
TILL, commis.
SOPHIE, femme de chambre.
UN PAYSAN.

SCÈNE Ire.

(Une salle dans la maison de Funk avec deux portes sur les côtés, et une au fond sur le devant; à gauche, une fenêtre.)

LOUISE. — Tu ne vois rien encore?

SOPHIE. — Rien, si ce n'est quelques vieilles femmes qui reviennent du marché.

LOUISE. — Ah! mon cœur commence à battre plus violemment.

SOPHIE. — C'est peut-être la première fois, depuis que le

monde est monde, qu'une jeune fille attend une tête grise avec des battements de cœur.

Louise. — Cela est très-naturel, quand la tête grise a de semblables intentions.

Sophie. — En effet, un monsieur qui vient demander une demoiselle en mariage pour un autre est un personnage important.

Louise. — Certainement. Mais je ne sais pourquoi Wangen ne se présente pas lui-même et charge de cette démarche son beau-père, qu'il fait venir exprès de la campagne.

Sophie. — Il vous a écrit à ce sujet ; la chose est mieux ainsi.

Louise. — Mais pourquoi est-ce mieux ?

Sophie. — Ma foi, mademoiselle, vous n'avez guère d'expérience.

Louise. — En as-tu plus que moi ?

Sophie. — Sans doute. D'abord je suis de tout un mois plus âgée que vous ; et un mois, c'est beaucoup pour notre sexe.

Louise. — Eh bien, puisque tu es si expérimentée, pourquoi donc est-ce mieux ?

Sophie. — En agissant ainsi monsieur l'assesseur donne à son beau-père une marque de confiance et de respect très-bien placée ; le beau-père est riche et n'a point d'enfants : par conséquent monsieur l'assesseur peut espérer d'être un jour son héritier.

Louise. — La fortune vient de la mère de Wangen.

Sophie. — Mais elle l'a léguée au beau-père, et celui-ci peut la léguer à son tour à qui bon lui semblera. (*Regardant par la fenêtre*) : Mais les voilà.

Louise, *s'effrayant*. — Ah !

Sophie. — Monsieur l'assesseur et le vieux beau-père.

Louise. — Tous les deux ? (*Elle s'approche de la fenêtre*) Dieu ! ils m'ont vue ! (*Elle se retire*).

Sophie. — Celui qui veut voir est vu. C'est tout naturel.

Louise. — Mais Wangen... que veut-il? J'espère qu'il ne montera pas.

Sophie. — Moi, je ne l'espère pas.

Louise. — Bien lui prendrait toutefois d'entrer : il me semble que celui qui parle pour son propre compte parle mieux au cœur.

Sophie. — Vous croyez donc que tout le monde a le cœur ouvert comme vous! Mais venez, mademoiselle, de peur....

Louise. — Tu as raison (*Elle reste à la fenêtre*).

Sophie. — Eh bien sortons d'ici.

Louise, *regardant toujours par la fenêtre.* Sortons... Wangen est encore là.

Sophie. — Ah! ah! c'est donc lui que vous attendez..... On monte.

Louise. — Ciel! partons vite.

SCÈNE II.

LE BARON DE BRAND, TILL.

Brand. — Qui pourrait me donner de meilleurs indices que vous, attaché à cette maison? qui me les donnerait avec plus de plaisir que vous, l'ami de mon fils?

Till. — Monsieur le baron, je suis à vos ordres.

Brand. — Quelle espèce de gens sont monsieur et madame Funk?

Till. — Des gens riches, monsieur de Brand, des gens riches.

Brand. — Je le sais; mais je vous demande quelle espèce de gens ils sont sous d'autres rapports.

Till. — Des gens riches, vous dis-je.

Brand. — Bien. Mais je veux parler de leur caractère.

Till. — Et moi aussi. Le monde aujourd'hui, voyez-vous,

est une grande bourse où l'on ne distingue que deux sortes de gens, des riches et des pauvres; et c'est d'après cette division qu'on juge les caractères, les mœurs, les habitudes. Ainsi, lorsque je vous dis que monsieur et madame Funk sont des gens riches, je vous les dépeins de la tête aux pieds.

BRAND. — Bien, très-bien. Ils sont donc très-riches.

TILL. — Tout juste assez pour avoir le droit d'être insolents envers les deux tiers de leurs semblables.

BRAND. — Et combien d'argent faut-il pour prétendre à ce droit?

TILL. — Deux cent mille thalers.

BRAND. — Les époux Funk possèdent une telle fortune et n'ont que deux enfants?

TILL. — Un fils qui étudie, et une fille que monsieur votre fils veut étudier.

BRAND. — Mille tonnerres! Elle aurait un jour cent mille thalers bien comptés?

TILL. — Oui, si la table de Pythagore est juste.

BRAND. — C'est un bon parti pour M. l'assesseur. — Diable! cent mille thalers bien comptés! Dites-moi, quels sont les rapports établis entre monsieur et madame Funk?

TILL. — Les rapports d'époux.

BRAND. — Oui, mais comment vivent-ils ensemble?

TILL. — En époux, comme je vous ai dit.

BRAND. — Sans doute; mais on voit différentes sortes de mariages: il y en a où le mari est la tête.

TILL. — Dans tout mariage le mari est la tête, et la femme la volonté de cette tête.

BRAND. — Je comprends! c'est madame Funk qu'il faut attaquer, puisqu'elle fait ici le calme et la tempête. C'est fâcheux pour un beau-fils. Wangen parait à-peu-près sûr du consentement du père; quant à celui de la mère il peut craindre des difficultés.

TILL. — Peut-être n'est-il à ses yeux ni assez noble ni assez riche. Mais si vous voulez hâter le bonheur de celui auquel vous tenez lieu de père, parlez de votre fortune et de l'héritage qu'il attend un jour.

BRAND. — Ceci demande de la réflexion.

TILL. — Un mot dit en passant n'est point un serment irrévocable. Eh bien, je vais informer de votre arrivée monsieur et madame Funk (*Il se dirige à droite*).

BRAND. — Attendez. Quel âge a M. Funk?

TILL. — A-peu-près soixante ans.

BRAND. — Bien. C'est un âge raisonnable pour un beau-père.

TILL. — Les beaux-pères riches ne devraient avoir, à la rigueur, comme certaines mouches, qu'une existence éphémère. C'est malheureux qu'au jour de la création on ait eu si peu d'égards aux justes réclamations de la race humaine. (*Il sort par la porte de droite*).

SCÈNE III.

BRAND, *seul.*

(*Après une pause*).— Cent mille thalers bien comptés! Par le ciel, que ce mot est agréable, sonore, ravissant! Une belle somme, ma foi, une somme ronde, une somme divine: Et cette divine somme de cent mille thalers bien comptés deviendrait le partage de mon imberbe beau-fils? Certes, cela vaut la peine qu'on y songe. Si je demandais pour moi la main de la jeune fille? *Peut-être n'est-il à ses yeux ni assez noble ni assez riche.* Je suis gentilhomme, moi, et dix fois plus riche que lui. — L'affaire peut encore s'arranger. Mais une jeune fille de dix-huit ans! hem! hem! Suis-je donc si vieux? Quarante huit ans: ce n'est pas encore le triple de son âge, et puis cent mille thalers sont une somme si ronde qu'ils

arrondissent tout le reste. Mais si je ravis à mon beau-fils sa fiancée, le monde dira que je suis un vilain.— Qu'importe! la médisance peut-elle transformer l'argent en plomb et l'or en cuivre? Non; pourquoi la redouter? — Je la demanderai en mariage, c'est une chose décidée; je veux avoir, j'aurai les cent mille thalers. Maïs comment m'y prendre? Les parents connaissent l'objet de ma visite: si tout d'un coup je fais parler mes intérêts, ils vont s'effrayer et regarder ma conduite comme une trahison, une scélératesse; car les hommes sont remplis de préjugés. Diable! comment faire? — Hem! hem! je pourrais, ma foi, je pourrais mettre le ciel en jeu; ce stratagème m'a déjà réussi en différentes circonstances. Je passe pour un homme pieux; nous croyons tout ce qu'on nous répète, souvent même le bien. —Oui, l'affaire pourra s'arranger; si les parents n'y mordent pas, eh bien je me retire en disant que je n'ai fait que plaisanter. — Du bruit. — L'on vient! (*Il se place du côté gauche, tire son mouchoir de sa poche et feint d'essuyer des larmes*).

SCÈNE IV.

BRAND, MONSIEUR ET MADAME FUNK *entrent par la porte de droite.*

MADAME, *à voix basse à son mari.* N'oublie pas ta leçon et fais attention quand je tousserai.

FUNK, *à part.* — Une femme qui tousse sans cesse est bien un fléau de Dieu.

MADAME. — (*Elle regarde Brand d'un air étonné*). M. de Brand! (*Brand sanglotte sans tourner la tête*).

FUNK. — Mais monsieur de Brand! (*Brand reste dans la même position*).

MADAME. — Mon Dieu! monsieur de Brand!

BRAND. — (*Il fait semblant de s'effrayer, se retourne avec em-

barras). Ciel! madame! monsieur Funk! pardon; que penserez-vous de moi? je vous demande mille fois pardon: il y a des moments où les sentiments s'emparent de nous.

MADAME. — Je serais fâchée qu'en entrant dans notre maison vous.....

BRAND. — Oh madame!... à la vérité, votre maison, au premier moment, a été pour moi la maison de douleur, mais peut-être le Ciel dans sa miséricorde fera-t-il qu'elle deviendra aussi pour moi l'asile des grâces.

MADAME. — Oserai-je vous prier de prendre place?

FUNK, *à part*. — Il s'y prend d'une singulière manière pour demander une jeune fille en mariage. Mais les larmes vont bien à la chose.

MADAME. — Sans être indiscrète, pourrais-je vous demander qui vous a rendu votre entrée dans notre maison si douloureuse?

BRAND. — Mille remercîments, madame, de votre extrême bonté. Hélas! en entrant dans votre maison, je me suis rappelé feu ma pauvre femme, cet ange sous une forme humaine, cette rose sans épines, avec laquelle, quoiqu'elle fût de dix ans plus âgée que moi, j'ai cependant passé vingt années de ma vie comme dans un paradis terrestre. Ah! elle était tout pour moi, mère, amante, épouse, amie. Avec elle j'ai tout perdu. (*Il tire de nouveau son mouchoir de sa poche et essuie ses larmes*).

MADAME. — Votre douleur est un honorable témoignage pour la défunte et pour vous, monsieur de Brand.

FUNK, *à part*. — Une étrange introduction!

BRAND. — Une heure avant sa mort cet ange me dit: mon cher Salomon — c'est mon nom de baptême, — mon cher Salomon, me dit-elle d'une voix éteinte, ce qui augmente en moi la douleur de notre séparation, c'est l'idée que je te laisse seul et abandonné dans le monde. Tu es encore à la

fleur de l'âge — il y a sept mois qu'elle me parlait ainsi —, et si tu veux me voir mourir plus tranquille, promets-moi de choisir une nouvelle compagne qui puisse — pardonnez si je suis obligé de citer quelques expressions flatteuses inspirées par l'amour conjugal le plus tendre —, qui puisse comprendre ton cœur généreux et te donner tout le bonheur que tu mérites. — Je ne sais plus ce que j'allais répondre : la douleur, le désespoir confondirent toutes mes pensées. Eperdu, sanglottant, oui, je ne crains pas de le dire, pleurant comme un enfant, je me suis jeté entre les bras de cet ange mourant, — Ah ah.... (*Il pleure à haute voix*).

MADAME. — C'est extrêmement attendrissant. (*Elle pleure aussi.*)

FUNK, *à part.* — Bon Dieu ! pleurer encore une femme enterrée depuis sept mois ! Cet homme-là est incompréhensible.

BRAND. — Vous pensez bien que, plongé dans la plus amère affliction, j'oubliai les dernières recommandations de feu mon épouse. Il est vrai que je n'ai que quarante-huit ans, que je possède une propriété de la valeur de soixante-dix mille thalers, que j'ai en outre trente mille thalers en billets sur le trésor, qui, comme tout le monde sait, sont en ce moment à 10 pour cent. Cependant j'avoue qu'on ne peut pas dire que je suis riche.

MADAME. — Mais, monsieur de Brand, vous êtes fort riche, et comme vous n'avez point d'enfants.....

BRAND. — Non, je n'en ai point ; aussi j'étais résolu, ne pensant plus à de nouveaux nœuds, de consacrer toute ma fortune à quelque pieuse fondation.

MADAME. — Toute votre fortune ?

BRAND. — Oui, madame ; mais un évènement extraordinaire a dérangé mes projets. Je rèvais il y a trois jours que je me promenais dans mon jardin : tout-à-coup je vois sortir

d'un bosquet d'acacias, rayonnante comme un séraphin, mon épouse qui me dit : Salomon, tu m'as oubliée, mais moi je me suis souvenue de toi, et à ces mots elle me montra du doigt une jeune fille debout à ses côtés. Regarde ta Louise, ajouta-t-elle ; c'est elle qui doit te rendre heureux. J'allais me prosterner aux pieds de feu mon ange ; mais tout avait disparu et je m'éveillai.

MADAME. — En effet, c'est extraordinaire.

FUNK. — Mais où diable veut-il en venir ?

BRAND. — Cette apparition me consterna au plus haut degré. Les songes sont ordinairement des avertissements du Ciel ; mais quelle était cette Louise ? où la trouver ? Figurez-vous mon étonnement, ma stupeur, lorsque m'approchant de votre demeure avec mon beau-fils : voyez-vous, me dit celui-ci, voyez-vous là-haut cette demoiselle à la fenêtre? Je regarde... que vois-je ?... la Louise de mon rêve.

MADAME. — Notre fille?

FUNK, *à part*. — Il ne voudrait pas sans doute.....

BRAND. — Vous avez vu quelle violente impression a produit sur moi cette découverte ; maintenant que j'ai repris mes sens, je me crois obligé envers feu mon épouse, envers le ciel et ma propre conscience de demander la main de votre respectable fille.

FUNK. — Comment, monsieur de Brand, pour vous-même? Et monsieur l'assesseur ?

BRAND. — A la rigueur, je ne suis venu ici que dans l'intention de demander pour lui mademoiselle Louise, mission dont je m'acquitte en ce moment. Je la demande donc pour nous deux : que votre prudence, que votre amour paternel décident dans cette affaire ; un refus de votre part m'affligera beaucoup sans doute, mais au moins j'aurai tranquillisé ma conscience.

MADAME. — Je sais apprécier, monsieur de Brand, l'hon-

neur que vous nous faites, mais à notre grand regret notre parole se trouve engagée : nous avons déjà en quelque sorte promis notre fille à M. l'assesseur. (*Elle tousse*).

FUNK, *à part.* — Malédiction! elle va consentir.

BRAND, *à part.* — Malheur ! elle ne consentira pas.

MADAME. — Nous regrettons bien sincèrement.... (*Elle tousse plus fortement*).

FUNK, *à part.* — Il faut que j'y morde. (*A haute voix*) : Femme, tais-toi, tu n'as rien à dire.

MADAME, *timidement.* — Ne suis-je pas mère? (*A voix basse à Funk*) : Parle plus impérieusement.

FUNK. — Femme, silence ! ou ça finira mal. Mère ? bah! ne suis-je pas père, moi, et le maître de la maison ?

MADAME, *timidement.* — Cependant, mon cher époux, tu voudrais retirer ta parole..... Ah pour l'amour de Dieu ne me lance pas des regards si terribles.

FUNK. (*Il regarde de l'autre côté ; madame Funk le suit des yeux et tousse de plus en plus fort. —Funk tourne rapidement la tête.*) — Que marmottes-tu entre tes dents ? Des regards? ma parole? Je sais ce que j'ai à faire. Silence !

MADAME, *timidement.* — Mais, mon ange... Hélas! le pauvre assesseur! je vois que tu veux le congédier ; au moins dis-moi pour quels motifs.

BRAND, *à part.* — Je crois qu'ils jouent la comédie.

MADAME. — Monsieur de Brand pourrait présumer que l'orgueil et la cupidité t'engageraient seuls à lui donner la préférence.

BRAND. — Non, madame, une telle idée ne saurait me venir à l'esprit. Je penserais que monsieur Funk voudrait obéir aux volontés du Ciel.

FUNK. — Oui ; et les volontés du ciel sont presque les volontés de Dieu, auxquelles l'homme doit humblement se soumettre.

MADAME, *à voix basse à son mari.* — Encore plus fort.

FUNK. — Mille tonnerres! femme, si tu es assez perverse pour t'insurger contre la volonté de Dieu, je me sépare de toi et te fais renfermer. — (*A part*). Plût à Dieu que je le pusse!

MADAME, *pleurant.* — Ah! (*Elle se lève*). — (*Brand et Funk se lèvent à leur tour*).

BRAND. — Mon cher monsieur Funk, vos bonnes dispositions m'enchantent; mais si mon bonheur devait coûter une seule larme à madame votre épouse.....

MADAME.—Oh que non! je suis convaincue que vous rendrez ma fille heureuse, plus heureuse peut-être que monsieur l'assesseur; votre premier hymen m'en est un sûr garant.

BRAND. — Eh bien, mes respectables amis, j'ai donc obtenu votre consentement. (*A madame Funk.*) Permettez-moi, madame, de baiser respectueusement votre main (*A monsieur Funk*), et vous, monsieur Funk, venez que je vous presse contre mon cœur reconnaissant. (*Il l'embrasse.*)

FUNK, *à part.* — Que le diable l'emporte!

BRAND. — Maintenant je voudrais savoir jusqu'à quelle époque doit encore être différé mon bonheur.

MADAME. — Je pense que dans quelques mois.... (*Elle tousse.*)

FUNK. — Que dis-tu, ma femme?

MADAME. — Dans quelques mois.... les noces. (*Elle tousse.*)

FUNK. — Pourquoi quelques mois? dans quelques semaines, dans quelques jours.

MADAME, *timidement.* — Mon cher mari....

BRAND. — Ne serait-il pas possible de signer le contrat dès demain? des raisons graves....

MADAME. — Impossible, monsieur de Brand.... c'est tout-à-fait impossible. (*Elle tousse.*)

FUNK. — C'est tout-à-fait possible! demain matin, monsieur de Brand, demain matin.

MADAME. — Eh bien, puisque mon mari le veut, demain matin. Dans ce cas, vous voudrez bien nous faire l'honneur de prendre aujourd'hui une tasse de thé avec nous. Il faut que vous fassiez connaissance avec votre future épouse. Nous la préparerons.

BRAND. — Quelle bonté, madame! je me rends à votre invitation.... Allons, je ne vous dis point adieu. (*Il embrasse la main de madame Funk.*)

MADAME. — Puisse cette heure d'entretien nous rendre tous heureux!

BRAND. — N'en doutez pas, Dieu et feu ma femme m'en donnent l'assurance. (*Il essuie une larme et sort.*)

(*Madame Funk l'accompagne jusqu'à la porte.*)

SCÈNE V.

MONSIEUR ET MADAME FUNK.

MADAME. — Mais dis-moi, mon mari, tu n'auras donc jamais de bon sens.

FUNK. — Mais ma femme....

MADAME. — Tais-toi! ta pauvre tête ne pouvait donc trouver de meilleure raison que la volonté du ciel?

FUNK. — Au diable toutes les raisons! Depuis vingt-un ans que je suis marié, il m'a fallu pour tous tes caprices inventer des milliers de raisons....

MADAME. — Tu n'as fait que remplir le devoir d'un bon mari: Penser est contraire à la nature de la femme; elle ne doit que sentir et vouloir.

FUNK. — Et maintenant tu veux encore que je me casse la tête à chercher des motifs plus ou moins concluants pour consommer le malheur de notre fille unique?

Madame.—Que parles-tu de malheur? monsieur de Brand est riche comme un Crésus.

Funk. — Ça ne suffit pas pour rendre une femme heureuse.

Madame. — La richesse d'un mari, voilà la base de tout mariage heureux. Votre amour, vous autres hommes, dure au plus un an! qu'est-ce qui satisfera les désirs d'une femme vertueuse si ce n'est votre or? Et puis notre futur gendre est un homme d'une naissance distinguée, et malgré ses titres de noblesse un homme aimable et pieux qui a rendu très heureuse sa femme, de dix ans plus âgée que lui, tandis que moi, de vingt ans plus jeune que toi, j'ai vainement cherché le bonheur avec toi.

Funk. — De par tous les diables! as-tu jamais désiré d'autre bonheur que celui de faire ta volonté? et ne l'as-tu pas toujours faite? Ne suis-je pas obligé, moi, à toute heure, de me charger de tes folies? ne suis-je pas ton bouc émissaire?

Madame. — Tu n'es que ce que tu dois être. Maintenant tais-toi. (*Le menaçant.*) Le silence est le Dieu des gens heureux.

Funk, *avec timidité et se retirant.* — Oui!

Madame. — Écris sans délai à l'assesseur ce que, — tu m'entends bien, — ce que tu as irrévocablement décidé, et qu'il ne vienne pas nous importuner d'une visite.

Funk. — Oui.

Madame.—On vient; c'est peut-être Louise (*Le menaçant*), tu joueras le tyran, te dis-je, encore une fois.

Funk. — Oui.

SCÈNE VI.

Les Précédents, LOUISE *entre par la porte de gauche.*

Madame. — Ah, Louise! approche ma chère enfant, nous venons de parler longuement de toi.

Louise. — Je le pensais, ma mère....

Madame. — Vraiment? savais-tu donc que la visite de cet étranger te regardait?

Louise. — Je crois l'avoir deviné.

Madame. — Eh bien oui, ma chère fille, nous avons parlé de toi. Hélas! te voilà fiancée.

Louise, *avec un joyeux embarras.* — Fiancée! — mais — vous m'annoncez cette nouvelle d'un air si triste!

Madame. — Oh! que non, mon enfant, j'espère que tu seras très heureuse.

Louise. — Oh! certainement, ma mère, je le serai. Il m'aime de tout son cœur.

Madame. — Sans doute, parce que c'est la volonté du ciel et qu'il est un homme pieux.

Louise, *un peu surprise.* — Un homme pieux?

Madame. — Qui a vécu avec sa première femme comme dans un paradis terrestre.

Louise. — Comment? monsieur l'assesseur a déjà eu une femme? c'est impossible.

Madame. — Hélas! ma pauvre enfant, il ne s'agit pas ici de l'assesseur. Parle, Funk, je ne le puis.

Louise, *effrayée.* — Mais pour l'amour de Dieu....

Funk. — M. de Brand a demandé ta main pour son propre compte; elle lui est accordée.

Madame. — Oui, ton père la lui a promise.

Louise. — C'est une cruelle plaisanterie.

Madame. — Point du tout, mon enfant, c'est au contraire une chose très-sérieuse. La parole est formellement donnée.

Louise. — Comment? mes parents voudraient mon malheur? J'aime Wangen, je sens que je ne puis être heureuse qu'avec lui et très malheureuse avec un autre; un autre que je ne connais point, dont l'âge est si différent du mien, qui ne peut m'aimer puisqu'il ne me connaît pas, que j'abhorre parce que c'est un perfide.

Madame. — Toutes ces observations, je les ai faites; mais que puis-je, moi pauvre femme, contre la volonté de fer de cet homme? (*Elle montre son mari.*)

Louise. — Serait-il possible, mon père? L'amour que vous m'avez toujours témoigné, et qui me rendait si heureuse, aurait-il donc subitement fait place à la haine dans votre cœur? Non, je ne saurais le croire.—Non, vous n'êtes point si cruel. (*Elle se jette entre les bras de Funk.*) Non, mon père!

Madame. — Que je joigne mes prières aux tiennes.... Réfléchis bien sur le parti que tu dois prendre.

Louise, *le caressant.* — Mon père!

Madame, *le caressant aussi.* — Mon cher mari! (*A voix basse.*) Commence.

Funk. — Mille tonnerres, ne m'échauffez pas la tête! (*Madame Funk et Louise se retirent effrayées des deux côtés.*) L'affaire est décidée, et ça suffit. (*Madame tousse.*) — (*Funk paraît surpris.*) Non, ça ne suffit pas.

Madame, *elle s'avance vers Funk comme pour l'embrasser, et lui dit à voix basse.* — Plus fort!

Funk, *à voix basse.* — Ah! ah! (*Haut*) retirez-vous, mille tonnerres! vous épouserez M. de Brand, et si l'une de vous résiste, je me sépare d'elle et la fais renfermer; ça suffit. (*Il sort avec précipitation.*)

SCÈNE VII.

MADAME FUNK, LOUISE.

MADAME. — Père cruel ! époux despote !

LOUISE. — Oh que je suis malheureuse !

MADAME. — Viens à moi, ma pauvre Louise. Tu vois bien que tu ne peux espérer d'échapper à cette union. Allons, sois raisonnable, soumets-toi à ton sort.

LOUISE. — Je ne puis, ma mère, je ne puis.

MADAME. — Je sais ce que coûtent de tels sacrifices : mais songe que l'obéissance est le premier devoir des enfants. Résigne-toi, obéis, et le ciel te récompensera.

LOUISE. — Et quelle récompense me ferait oublier le malheur de vivre avec un homme assez lâche pour trahir son fils, lorsque celui-ci, plein de confiance, lui remet son bonhêur entre les mains.

MADAME. — Tu le juges mal.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TILL *entre par la porte de droite.*

TILL. — Ah ! mademoiselle ! je vous félicite de tout mon cœur.

MADAME. — Ne vous moquez pas de notre pauvre Louise.

TILL, *à part.* — Ah la tartufe !

MADAME. — Mon mari vous a déjà dit....

TILL. — Oui, il m'a raconté que vous....

MADAME. — Que je ne voulais nullement consentir à ce mariage. Dois-je me soumettre, sans mot dire, à tous les caprices qui lui passent par la tête? Quelle destinée de vivre avec un homme qui ne voit dans sa femme qu'une esclave ! Et quoi l'on mariera ma fille et je ne pourrai pas émettre d'o-

pinion sur mon gendre?... On dira peut-être encore que c'est moi qui ai fait ce mariage.

Till. — Soyez tranquille, madame, vous êtes connue pour une épouse vraiment chrétienne.

Madame. — C'est aussi ce qui me console.

Till. — Qui aime l'obéissance par-dessus toute chose.

Madame, *d'un air de doute.* — Certainement. Mais, dites-moi que fait maintenant mon mari?

Till. — Il écrit à l'assesseur.

Louise. — Ah! je suis perdue!

Madame. — Il faut que je voie la lettre. (*A Louise.*) Je vais encore faire un dernier effort pour attendrir ton père, quoique je doute qu'il veuille m'écouter. Retire-toi dans ta chambre; laisse un libre cours à tes larmes, et reviens fille raisonnable. Obéir sans replique, tel est le sort de notre pauvre sexe opprimé. (*Elle sort par la porte de droite en tenant son mouchoir sur sa figure.*)

SCÈNE IX.

LOUISE et TILL.

Louise, *elle va sortir et s'arrête subitement.* — Monsieur Till!

Till. — Mademoiselle!

Louise. — Vous êtes l'ami de Wangen.

Till. — Et prêt à tout sacrifier pour lui, excepté ma vie et ma fortune, car ces deux points sont des bagatelles auxquelles je suis irrévocablement attaché.

Louise. — Vous me portez donc assez peu d'amitié pour plaisanter sur ma triste situation. Je le sais, c'est chez vous une habitude. Monsieur Till, vous avez un grand pouvoir sur mon père.

TILL. — En affaires de commerce, oui.

LOUISE. — Je vous en supplie, parlez à mon père.

TILL, *à part.* — Pauvre fille; son état m'intéresse, je voudrais pouvoir lui être utile, ne fût-ce que pour démasquer ce vieux hypocrite qui vous entretient sans cesse de feu son épouse.... Mais laissez-moi faire.... et comptez sur moi, — voici votre prétendu : je vous laisse avec lui.... (*Il sort.*)

LOUISE. — Quel supplice !

SCÈNE X.

M. DE BRAND ET LOUISE, *puis* SOPHIE.

BRAND. — Eh bien, mademoiselle, vos parents m'envoient vers vous afin que nous puissions échanger un mot de confiance sur notre prochaine union. Veuillez donc me permettre....

LOUISE. — Avant tout, monsieur de Brand, permettez-moi de vous dire que je ne suis restée ici que pour obéir à mes parents.

BRAND. — J'en suis charmé. Une fille obéissante est le bouton d'où sortira comme une fleur la plus parfaite des épouses. Je pense que vos respectables parents vous ont déjà prévenue que c'était la volonté du ciel....

LOUISE. — De mes parents et non pas du ciel.

BRAND. — Soit : la volonté des parents est en quelque sorte, pour un enfant docile, la volonté du ciel. Ensuite, feu mon épouse....

LOUISE. — Je vous en prie, monsieur de Brand, dispensez-moi d'écouter des contes puériles. L'éducation que j'ai reçue m'a appris à ne point croire aux songes.

BRAND. — J'en suis charmé. Cela prouve l'excellence de votre éducation. L'expérience toutefois nous enseigne dans

le cours de la vie bien des choses que l'éducation ne peut ni ne doit enseigner ; l'expérience m'a donc appris que souvent les rêves sont des avertissements d'en haut. Or, comme j'ai aimé feu mon ange d'un amour inaltérable....

LOUISE. — Je suis fâchée de vous avouer que j'en doute fort.

BRAND. — J'en suis charmé ; cela annonce en vous un caractère prévoyant dont on a besoin dans plus d'une circonstance. Mais pourquoi ces doutes ?

(*Sophie paraît un instant sous la porte à gauche.*)

LOUISE. — Si vous aviez aimé votre épouse d'un amour inaltérable, comme vous le prétendez, vous l'aimeriez encore dans son fils ; vous n'arracheriez pas à celui-ci un espoir qui, en se réalisant, devait faire son bonheur.

BRAND.—Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, qu'il n'en est pas ainsi.

LOUISE. — Monsieur de Brand, vous me contraignez à vaincre ma timidité, et je vais vous parler franchement.

BRAND. — La franchise est ma vertu favorite.

(*Sophie paraît une seconde fois pour écouter.*)

LOUISE, *se levant.* — Eh bien, je vous avoue, monsieur de Brand, que j'aime votre beau-fils, que je n'espère être heureuse qu'avec lui. Je regarderais un mariage avec vous comme le malheur de ma vie. Je verrais en vous mon plus cruel ennemi. Maintenant que pouvez-vous attendre d'un semblable hymen ?

BRAND, *se levant à son tour.* — Sans parler des nombreux miracles opérés par le saint mariage, et que vous connaîtrez bientôt vous-même, on ne peut pas douter qu'il ne change radicalement le cœur des femmes.

LOUISE. — Non, non ! ne croyez pas que mon amour ne soit que l'entraînement passager d'un cœur séduit : il a sa

source dans l'estime et la bienveillance ; il durera autant que ma vie. Plus il sera pour moi une cause de peines et de tourments, plus il deviendra intime et profond.

BRAND. — Eh bien, j'en suis charmé ; cela montre que vous avez dans l'âme beaucoup de constance et d'énergie. Quelle dot plus précieuse un mari pourrait-il recevoir de sa femme ?

SCÈNE XI.

BRAND, LOUISE, WANGEN.

BRAND. — Ah ! c'est toi ! quelle affaire t'amène ici, mon fils ?

WANGEN. — Comment ? le désir ardent de vous voir, vous que je cherche en vain depuis ce matin, vous qui me fuyez aujourd'hui, parce que votre mauvaise conscience vous fait redouter ma rencontre.

BRAND. — A quoi songes-tu, Louis ?

LOUISE. — Wangen, je vous en supplie, modérez-vous. (*Brand se dirige vers la table, et, pendant la conversation qui s'engage entre les deux amants, se verse du thé.*)

WANGEN. — Ma chère Louise, quel bonheur je trouverais à vous obéir si....

LOUISE. — J'ai franchement exposé à monsieur de Brand quels sont nos rapports et nos dispositions réciproques. J'espère qu'il rentrera en lui-même, et renoncera à un projet qui détruirait notre bonheur sans faire le sien.

BRAND (*il prend toujours du thé*). — Ne l'espérez pas, mademoiselle, le ciel, les sentiments dont je suis animé ne permettent pas de changement.

WANGEN, *à Louise*. — Vous entendez et vous me demandez encore de la modération ? Je dois donc froidement me lais-

ser ravir le bonheur de mes jours? Moi, rester calme quand je vous perds! Non; je tenterai plutôt l'impossible....

(*Brand vide sa tasse de thé*).

LOUISE. — Wangen, Wangen, c'est donc une faible jeune fille qui doit vous donner l'exemple du courage dans des circonstances aussi pénibles pour moi que pour vous?

WANGEN. — Eh quoi! Louise, il vous serait si facile....

(*Brand se tourne, voit et entend tout sans s'émouvoir*).

LOUISE. — Si facile? Oh! Wangen, ne me désolez pas! mon cœur en sera brisé, mais il ne cessera jamais de battre pour vous. Cet homme ne possédera en moi qu'une esclave vendue, si je suis forcée de subir un hymen que j'abhorre. Mais je n'y consentirai pas; on me traînera à l'autel, et là encore j'avouerai mon amour et je répondrai : Non!

(*Elle sort par la porte de gauche*).

WANGEN. — Louise! Louise!

SCÈNE XII.

BRAND, WANGEN.

BRAND. — Les erreurs de la jeunesse ne laissent pas de mériter parfois notre bienveillance. — Pour toi, mon fils, je trouve tout-à-fait inconvenant que tu reparaisses dans une maison dont le refus que tu viens d'essuyer devait te fermer l'entrée. Il faut savoir se respecter soi-même.

WANGEN. — Et c'est vous qui me faites une pareille observation; vous qui.... Dieu! les paroles me manquent.

BRAND. — Cela vient, mon fils, de ce que tu n'as rien de raisonnable à dire; autrement, les paroles ne te manqueraient pas.

WANGEN. — Par le ciel!... ne prenez pas ce ton avec moi!

BRAND. — Louis, n'élève pas si haut la voix. Je me suis

loyalement acquitté de la commission dont je m'étais chargé, en demandant pour toi la main de Louise. Il est vrai qu'en second lieu je l'ai aussi demandée pour moi. Les parents auxquels appartenait le droit de décider, m'ont donné la préférence ; peut-être ont-ils eu tort ; mais c'est ce que nous ne devons pas examiner.

WANGEN. — Et voilà ce que vous appelez loyalement agir ! — Que dis-je, n'était-ce pas infâme que de penser seulement à une telle perfidie ?

BRAND. — Ne m'insulte pas, mon fils, ne m'insulte pas ; je serais fâché de me voir dans la nécessité de porter plainte contre toi, *injuriarum causâ.* Toi, jurisconsulte, tu sais ce que cela veut dire.

WANGEN. — Au diable les jurisconsultes !

BRAND. — Je t'admire ! les lois ne sont donc faites que pour les autres et non pour vous. — Louis, tu ne me donnes pas toute la satisfaction que j'attendais de toi. Tu te montres jeune homme entêté, fils ingrat.

WANGEN. — Ingrat ! envers un homme....

BRAND. — Non, envers une femme. Si tu avais jamais eu pour ta mère une affection véritable, tu me saurais gré de l'avoir rendue heureuse pendant vingt ans, elle qui était de dix années plus âgée que moi.

WANGEN. — Au nom du ciel, par le souvenir de ma mère à qui vous devez tout, je vous en conjure, retirez-vous.

BRAND. — Impossible. Les parents de Louise ont ma parole ; elle est sacrée pour moi.

WANGEN. — Sacrée !... Retirez-vous !...

BRAND. — Non, certainement.

WANGEN. — Eh bien, monsieur de Brand, tous les liens sont rompus entre nous. Vous m'avez indignement offensé ; je veux une réparation...., une réparation sanglante. Vous n'échapperez pas à ma vengeance. — Vous apprendrez ce

que c'est qu'un ennemi comme moi, et le monde saura qui vous êtes. (*Il se précipite hors de la salle*).

SCÈNE XIII.

BRAND, *seul.*

Le monde y gagnera peu, et moi je n'y perdrai pas beaucoup. — Marchons toujours en ligne droite; ne dévions ni à droite ni à gauche. Ce moyen doit nous conduire au but. — La jeune fille ne veut pas de moi....; c'est tout naturel.... Mais qu'importe? Si en toute chose l'on demandait aux gens leur avis, les dettes ne se payeraient plus; les taxes, les impôts seraient abolis; on cesserait d'obéir aux lois et l'humanité périrait bientôt. Mieux vaut donc ne pas demander aux gens leur avis. — Elle veut dire : Non! à l'autel? Combien n'ai-je pas vu de jeunes filles qui voulaient dire : Non! et qui cependant ont dit : Oui. (*Il prend sa canne et son chapeau.*) L'on ne trouve heureusement qu'un petit nombre d'hommes qui ne sachent pas reculer devant les moyens extrêmes; ceux qui ont le courage de passer outre s'en trouvent bien. Je suis de ce petit nombre-là, Dieu merci! (*Il s'avance vers la porte.*)

SCÈNE XIV.

BRAND, MONSIEUR ET MADAME FUNK.

BRAND. — J'allais vous voir.

FUNK. — Vous auriez été le bien-venu, monsieur de Brand.

BRAND. — Monsieur de Brand! Dites plutôt : mon cher fils.

MADAME. — Ce serait un peu trop tôt, monsieur de Brand. (*Elle tousse.*)

Funk, *à part.* — Malédiction ! (*haut*) Pourquoi trop tôt? vous auriez été le bien-venu, mon cher fils.

Brand. — Oh ! doux nom ! nom suave et harmonieux que je croyais ne devoir plus entendre.

Madame. — Votre entretien a beaucoup duré.

Brand. — Mademoiselle Louise est aimable, ravissante au plus haut degré. Cette conversation a doublé ma tendresse.

Funk. — Ciel ! (*Madame Funk tousse.*) C'est tout-à-fait dans l'ordre des choses. Qu'ai-je toujours dit ? Que l'homme se fait à tout.

Brand. — Oui, à tout, mon cher père, une fois qu'il est en train. Votre fille pense et parle admirablement. Elle s'exprime avec tant de clarté, de précision, d'énergie, qu'on ne saurait trop admirer la bonne éducation qu'elle a reçue.

Madame. — Je n'ai épargné aucun sacrifice.

Brand. — Maintenant, mes chers parents, permettez-moi de vous quitter. Le jour baisse, la nuit approche. Demain, à dix heures précises, je serai ici pour signer le contrat qui doit assurer mon bonheur. Bonsoir donc, au revoir. (*Il baise la main de madame Funk et embrasse Funk.*)

Madame. — Au revoir !

Funk, *à part.* — Que le diable l'emporte !

SCÈNE XV.

MONSIEUR ET MADAME FUNK.

Madame. — Que nous sommes heureux ! notre fille va devenir une baronne de Brand, — je serai enchantée de l'appeler toujours baronne de....

Funk. — Et ton petit fils, monsieur *de* Brand ?

Madame. — Mon petit-fils ! Plût à Dieu qu'il fût déjà là ce petit monsieur *de* Brand ! Il sera noble, aura ses entrées à la cour; peut-être deviendra-t-il chambellan ; et moi, quand je

serai dans une loge de la capitale, ma voisine me demandera quel est donc ce beau jeune homme qui parle en ce moment à madame la princesse? Oh! répondrai-je négligemment: C'est mon petit-fils.

FUNK. — On frappe : entrez.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, TILL, *vêtu comme un vieux maître d'école.*

TILL. — Dieu vous bénisse ! je vous salue.

FUNK. — Votre serviteur. Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

TILL. — Je suis le chantre et l'organiste, le maître d'école et le greffier André Birkmieer, de Wiesenthal, village considérable à six lieues d'ici.

FUNK. — Je vous connais.

TILL. — Ai-je l'honneur de voir devant moi l'estimable négociant, monsieur Jean Funk?

FUNK. — C'est lui-même.

TILL, *montrant madame Funk.* — Et madame, sans doute votre respectable ménagère?

MADAME. — Merci du beau titre, monsieur le chantre; mais il n'est plus de mode.

TILL. — Les épouses ont renoncé à ce digne nom pour ne plus être humblement que les dépensières.

FUNK. — Que désirez-vous?

TILL. — Le directeur spirituel des consciences de notre village m'a chargé, pour votre maison, d'un message très-important.

FUNK. — Monsieur veut-il s'asseoir?

TILL, *cherchant une chaise.* — Ne croyez-vous pas avoir chez vous une jeune personne nommée Louise?

FUNK. — En effet.

TILL. — Ne croyez-vous pas qu'une autre jeune fille appelée Sophie demeure aussi dans cette maison?

FUNK. — Sans doute.

TILL. — Croyez-vous que ladite Sophie soit la fille d'un paysan?

FUNK. — Croyez-vous, ne croyez-vous pas.... Où en voulez-vous venir avec toutes vos croyances?

TILL. — Enfin ne croyez-vous pas que ladite jeune personne nommée Louise est votre fille?

FUNK. — Mille tonnerres, monsieur, je ne le crois pas.... j'en suis certain.

TILL. — Nous croyons tous cela, et nous croyons ce qui n'est pas.

FUNK. — Monsieur le chantre, le maître d'école et l'impertinent, je suis fatigué de vous entendre. Revenez dans un an avec votre message. En attendant, je ferai provision de patience.

TILL. — Vous avez tort de vous fâcher ainsi. Nous sommes obligés, nous autres qui enseignons la jeunesse, d'avoir un débit clair et méthodique. Je vous prie donc de reprendre place. Mon message est très-important.

FUNK, *se rasseyant.* — Pour le croire, il faut que je vous entende.

TILL. — Vous m'entendrez. Il y a environ dix-huit ans....

FUNK, *à part.* — Oh mon Dieu!

TILL. — Lorsque vous entreprites avec madame votre épouse un voyage en pays étranger.

FUNK. — Précisément nous allâmes aux eaux. Puis nous passâmes en Suisse et de là en Italie, que ma femme désirait voir.... (*Elle tousse.*) C'est-à-dire que j'avais grande envie de voir la Suisse et l'Italie.

TILL. — Cela était mal; on pourrait dire impie.

FUNK. — Monsieur, vous devenez insolent.

Till. — C'est un privilége que mes confrères et moi nous nous sommes arrogé en dédommagement de l'humilité que nous sommes obligés d'afficher au grand jour. Je dis donc qu'il était impie ce voyage que vous avez fait en Italie. Une femme ne comprend pas ce qu'il y a de bon dans ce pays, et ce qu'elle y comprend, c'est le mal. Ensuite votre femme a dû laisser entre des mains étrangères une petite fille de trois mois.

Madame, *elle pleure.* — Hélas! que me rappelez-vous? Que de larmes n'ai-je pas versées à mon départ? Mais mon cruel mari n'y faisait pas attention. Les hommes savent-ils ce que c'est qu'un cœur de mère?

Funk. — Mille tonnerres, femme!... (*Madame tousse.*) Je veux dire qu'alors tu ne m'as pas montré les larmes abondantes que tu répandais.

Madame. — Tu as raison, mon ami, nous avons remis notre enfant à une nourrice sur laquelle nous pouvions compter.

Till. — A une paysanne de Hombalh : Suzanne Berger.

Funk. — Oui, tel est son nom.

Till. — Tel était son nom.

Funk. — Quoi! serait-elle remariée?

Till. — Non; elle a pris un meilleur parti : elle est morte.

Funk. — Comment? notre pauvre Suzanne?

Madame. — La pauvre Suzanne! elle est morte si subitement!

Till. — Vous savez probablement que depuis six mois elle a vécu dans notre village, chez sa fille aînée, c'est-à-dire qu'elle a vécu jusqu'à mardi dernier, où elle a expiré après une maladie de trois jours; ensuite de quoi elle a été chrétiennement enterrée.

Madame. — C'est donc là le message que vous aviez à nous

remettre, monsieur le chantre? Il n'était pas besoin d'un aussi long préambule.

TILL. — Permettez, madame, quand vous fûtes de retour de votre voyage....

FUNK, *à part.* — O ciel, il recommence.

TILL. — Vous reprîtes non-seulement votre petite fille, âgée de dix-huit mois, mais encore celle de la nourrice, parce que ces deux enfants étaient habituées l'une à l'autre.

FUNK. — Oui, et la fille de Suzanne est restée dans ma maison.

TILL. — Oui, vous croyez...

FUNK. — Monsieur, tréve avec vos croyances.

TILL. — Comme vous voudrez. Ladite Suzanne a, sur son lit de mort, avoué, au milieu des larmes, à M. le pasteur qu'à l'époque de votre retour elle s'était rendue coupable d'une imposture horrible.

FUNK. — D'une imposture?

TILL. — Qu'aveuglée par l'amour maternel elle avait fait passer son propre enfant pour l'enfant confié à ses soins, afin de rendre le premier riche et heureux aux dépens du second. Trompés de cette manière, vous avez jusqu'aujourd'hui cru voir votre fille dans celle de la paysanne. (*Il se lève.*)

MADAME, *se levant.* — Vous nous débitez des mensonges. Je n'en crois rien. Suzanne était une bonne et honnête femme.

FUNK. — C'est vrai, monsieur; vous vous moquez de moi.

TILL. — Les gens de mon état ne se moquent de personne. Si vous ne voulez pas ajouter foi à mes paroles, vous croirez peut-être cet acte judiciaire confirmé par la mourante, signé par le pasteur, le maire et deux témoins, et signé par votre serviteur. (*Il remet à Funk un écrit.*)

FUNK. — Il n'y a malheureusement plus de doute. Femme, Sophie est notre fille.

MADAME. — Oh mon Dieu ! j'aurai donc une fille sans éducation, une fille qui ne sait pas même parler français.

FUNK. — En effet, c'est un grand malheur.

TILL. — Mon message est rempli; maintenant d'autres affaires m'appellent. Que le ciel vous éclaire et vous conduise !

SCÈNE XVII.

MONSIEUR ET MADAME FUNK.

MADAME. — Mon cher mari.

FUNK. — Moi, je ne dis pas ma chère femme.

MADAME. — Comment ? à ce moment où ton amour devrait me soutenir....

FUNK. — Mon amour n'est pas une béquille. Quel est le coupable de nous deux ? Qui m'a forcé d'entreprendre ce voyage malheureux, impie ?

MADAME. — Tais-toi ! (*Elle le menace.*) Le malheur me rend le courage.

FUNK. — Je ne veux pas me taire. Je veux parler, parler à haute et intelligible voix : hem, hem ! (*Il s'approche de la porte à gauche.*) Louise, Sophie ! Louise, Sophie !

MADAME. — Laisse-les, laisse-les ! je n'ai pas encore repris mes sens.

FUNK. — Bah ! (*A part*) un caillou a-t-il besoin de reprendre ses sens ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, SOPHIE.

LOUISE. — Vous appelez ?

SOPHIE. — Nous voici.

Funk, *embrassant Sophie.* — Viens sur mon cœur, ma fille si long-temps méconnue.

Sophie. — Monsieur Funk.

Funk. — Nomme-moi ton père.

Sophie, *reculant.* — Ah madame!...

Madame. — Viens aussi sur mon cœur, ma chère fille enfin retrouvée. (*Elle l'embrasse.*)

Louise, *avec joie.* — Comment Sophie est ma sœur?

Funk. — Non, ma petite, non; feu ta mère....

Louise. — Feu ma mère? Pour l'amour de Dieu! qui?

Madame. — La détestable....

Funk. — La malheureuse Suzanne. Que Dieu lui donne la paix éternelle!

Sophie. — Grand Dieu, ma mère serait morte! (*Elle fond en larmes.*)

Madame. — Ne pleure pas, elle n'était point ta mère; c'est moi qui la suis. (*Montrant Louise.*) Voilà la fille de Suzanne.

Louise. — Mon père! ma mère! Eh quoi.... je ne suis plus votre fille?

Funk. — Non, ma pauvre petite, tu ne l'es plus.

Louise. — Oh mon Dieu! (*Elle tombe sur une chaise.*)

Funk. — Mais console-toi, si tu perds tes parents, tu conserves des amis qui ne t'abandonneront pas. Nous te regarderons toujours comme une parente.

Madame. — Oui, comme une parente éloignée.

Funk. — Comme une fille adoptive dont nous ne négligerons pas l'avenir.

Louise, *pleurant.* — Ah! mon avenir ne durera pas longtemps.

Sophie, *elle s'approche de Louise.* — Ne vous chagrinez pas, mademoiselle, ne voyez-vous pas que ce n'est qu'une plaisanterie?

Funk. — Non, ma chère fille, ce n'est pas une plaisanterie.

L'organiste de Wiesenthal est venu ici. Suzanne, avant de mourir, a révélé qu'afin d'assurer le bonheur de sa fille, elle vous avait échangées l'une contre l'autre. (*Il lui montre l'écrit.*) Voici l'acte signé et scellé. Tu es notre Louise, et celle-ci est la Sophie de Suzanne.

SOPHIE. — C'est mal vu. Comment me persuaderai-je que je suis mademoiselle Louise, puisque depuis que j'existe j'ai toujours été Sophie? Assurément, votre affection ne pourra subitement changer d'objet; vous me préférerez mademoiselle. Pendant quinze ans tout s'est si bien passé de cette manière, qu'il faut laisser les choses comme elles étaient.

MADAME, *à part*. — Hélas! elle n'a pas d'élévation dans les sentiments.

FUNK, *à Sophie*. — Ce que tu dis te fait honneur, ma chère Louise, mais cela ne peut pas se faire : c'est contre les lois divines et humaines.

SOPHIE. — Les hommes l'ignorent et le bon Dieu ne s'y opposera pas.

FUNK. — C'est impossible, mon enfant. Il faut que tu sois reconnue par nous devant les tribunaux, et voici M. de Brand à qui nous allons tout déclarer.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. BRAND, TILL.

BRAND. — Je sais tout, monsieur, et je vous félicite sincèrement de cette découverte qui vous rend le véritable gage de votre tendresse conjugale. Cette nouvelle fille, vous la reconnaîtrez probablement devant les tribunaux.

FUNK. — Cela s'entend.

BRAND. — Et vous transporterez sur elle tous les droits d'enfant légitime dans la même étendue que la ci-devant les possédait?

Funk.—Il ne peut pas en être autrement.

Brand. — Ne pas le faire, ce serait commettre un grand crime.

Madame, *lui présentant Sophie.*—J'ai l'honneur de vous présenter notre véritable fille ; elle n'est pas encore parée comme son rang l'exige....

Brand.—Eh quoi ! madame, le soleil pour être reconnu, a-t-il besoin d'une étiquette sur laquelle on lise : c'est le soleil ? ou le diamant est-il moins un diamant pour le connaisseur parce qu'il n'est pas entouré d'or? (*A Sophie*). Permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter mes félicitations et mes hommages. (*Il veut lui baiser la main*).

Sophie, *retirant sa main.* — Allez donc, toutes ces belles choses, monsieur, appartiennent à votre fiancée.

Brand. —Vous plaisantez très-agréablement, ma charmante demoiselle, en effet très-agréablement. Ai-je donc une autre fiancée que vous ?

Till, *à part.* — Pas mal ! il mord à l'hameçon.

Funk, *à part.* — Le coquin !

Madame, *à part.* —Je l'avais prévu. Ce n'est pas agir noblement.

Sophie.—Mais vous ne m'avez pas demandée en mariage.

Brand. — Et qui donc ai-je demandé, si ce n'est vous, ma ravissante demoiselle?

Sophie. —La jeune personne qui naguère passait pour....

Brand. — Pardon ! l'objet de ma demande et de ma tendresse a toujours été la fille de monsieur Funk.

Sophie. — Mais alors je n'étais pas encore la fille de monsieur Funk.

Brand. — Mille fois pardon, vous l'étiez quoique vous ne fussiez pas encore reconnue comme telle.

Sophie. —Mais feu votre épouse, monsieur de Brand.... que pensera-t-elle de ce changement?

BRAND.—Feu mon ange m'aimait trop pour ne pas vouloir mon bonheur.

SOPHIE.—Mais c'est une Louise qui devait faire votre bonheur, et ce nom n'est pas le mien.

BRAND.—C'était le vôtre, ma séduisante demoiselle, c'était le vôtre. L'erreur n'a eu lieu qu'après le baptême ; vous avez été baptisée sous le nom de Louise, et personne ne peut renoncer à son nom de baptême.

SOPHIE. — Mais aucun vivant ne le savait : à plus forte raison une morte devait-elle l'ignorer.

BRAND. — Je vous en demande pardon. Les morts en savent quelquefois plus que les vivants.

TILL.—C'est vrai. La tombe est une bonne école et la mort un excellent professeur de philosophie.

BRAND. — Très-bien dit, ma foi. Maintenant que mes explications sont données, je viens de nouveau, mes très respectables monsieur et madame Funk, vous demander solennellement la main de mademoiselle votre fille Louise Funk, et je vous prie de me donner une réponse favorable.

MADAME.—Vous savez combien nous nous sentons honorés d'une telle demande. Mais je vous avoue que je crois ne pas pouvoir consentir à cet échange. Le monde dira que vous ne vous mariez que par intérêt et pensera mal de nous, qui vous aurons donné notre fille.

FUNK.—En effet.

BRAND, *à part.* — Que dit-elle ? j'espère qu'elle toussera bientôt.

TILL. — Une bonne chrétienne, madame, s'informe-t-elle de ce que pense le monde ?

BRAND. —Madame, vous m'avez donné votre parole que je serais votre gendre.

MADAME.—Dans de semblables circonstances une parole ne saurait lier. (*Elle tousse.*)

BRAND, TILL et FUNK, *à part.* — Ah! ah!

FUNK. — Mille tonnerres, femme, elle lie! ma parole est une corde qui pourrait sans rompre porter vingt pendus.

TILL. — Surtout quand on est négociant.

FUNK. — Certainement, et ça suffit.

MADAME. — Mais mon ange, ne t'emporte pas. Il n'y a de maître ici que toi. Ta volonté sera respectée.

FUNK. — A la bonne heure. Ma fille deviendra madame de Brand, ou le tonnerre....

MADAME. — Assez, mon ange, assez, je n'ai plus rien à dire, et certainement notre Louise se montrera obéissante.

SOPHIE. — Ma foi, oui. Mon cœur est libre comme un oiseau dans l'air, et j'ai toujours désiré être une dame riche.

MADAME. — Entendez-vous! (*A voix basse à Sophie*). On ne parle pas ainsi.

BRAND, *à Sophie.* — Permettez, mon aimable fiancée.... (*Il lui baise la main*). Je vous donne ce doux nom avec d'autant plus de plaisir que je ne suis plus un obstacle au bonheur de mon beau-fils, mon bon Louis. Hélas! vous ne sauriez vous imaginer combien son chagrin m'a déchiré le cœur; Dieu m'en est témoin. Il fallait véritablement un ordre d'en haut pour que je me décidasse à lui causer de tels tourments, car je l'aime de tout mon cœur, comme un bien précieux que feu mon ange....

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, WANGEN.

WANGEN. — J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

FUNK. — Ah! monsieur l'assesseur!

WANGEN, *à monsieur et madame Funk.* — Pardonnez-moi d'avoir osé de nouveau franchir le seuil de votre maison. J'ai entendu parler d'une singulière découverte....

TILL. —Très singulière en effet. La servante est devenue la fille de la maison, et la fille de la maison est devenue la servante.

BRAND. — Oui, mon cher fils; maintenant nous pouvons être heureux sans nous nuire l'un à l'autre. Cette main fera mon bonheur, (*il prend la main de Sophie*), et l'honnête paysanne que tu aimes si tendrement doit en t'épousant combler tous tes vœux. Monsieur et madame Funk, vous êtes les parents adoptifs de cette pauvre orpheline, que vous avez long-temps cru votre fille.

FUNK.—Oui, monsieur l'assesseur, nous serons ses parents adoptifs et nous le prouverons par des faits.

WANGEN. —Je vous prie donc de vouloir consentir à mon union avec elle.

M. ET MADAME FUNK. —Comment! monsieur l'assesseur.

WANGEN. — Pourquoi vous étonner ? Louise..... ou plutôt Sophie, a-t-elle par ce changement perdu quelque chose de son amabilité ? Elle est restée la même ; mon amour ne s'est pas refroidi : je la demande donc en mariage.

TILL. — Dieu merci ! (*Il sort*).

FUNK. —Très volontiers, monsieur l'assesseur; vous êtes un brave homme.

MADAME. — Oui, avec plaisir, monsieur l'assesseur, si Sophie....

SOPHIE. —Elle ne dira pas non, j'en réponds. C'est très bien à vous, monsieur l'assesseur.

MADAME. — Cela est généreux, ma fille.

BRAND.—Très généreux, et fait honneur à l'éducation que je lui ai donnée.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS. — TILL *entre avec Louise.*

LOUISE. — Mais... monsieur Till...

MADAME. — Viens, ma chère Sophie. (*Louise s'approche d'elle*). Cet homme généreux (*montrant Wangen*) demande de nouveau à t'épouser, malgré le changement survenu dans ta position. Nous, tes parents adoptifs, lui avons promis ta main : c'est à toi à décider.

LOUISE, *avec émotion.* — Oh! mon Dieu !

MADAME. — Si tu l'aimes....

LOUISE. — Si je l'aime ? non, non, je ne l'aime pas : je ne puis lui appartenir.

WANGEN. — Comment, ma chère Louise....

LOUISE. — Hélas! je ne la suis plus !

WANGEN. — J'aimerais encore à vous appeler de ce doux nom ; mais si vous l'avez perdu, toutes les belles qualités qui ont enchaîné mon cœur au vôtre, vous les conservez. Je devine le motif de votre refus; éloignez, je vous en prie, cette fausse délicatesse. Il ne s'agit en ce moment que du bonheur de deux âmes qu'un amour sincère unit depuis long-temps.

MADAME. — En effet, Sophie, tu aurais tort...

LOUISE. — La fille d'une pauvre paysanne peut-elle rendre heureux un homme d'un rang...

FUNK. — Si tu n'as pas d'autre observation à faire, Sophie, je t'ordonne de dire : oui. Je suis maître chez moi.

MADAME. — Assurément mon ange.

FUNK. — Oui, assurément.

WANGEN. — Ma chère Sophie, je vous conjure...

LOUISE, *s'adressant aux autres.* — Le puis-je sans m'avilir? dois-je le faire ?

TOUS. — Tu le dois, tu le dois.

LOUISE. — Oh mon Dieu! je suis plus heureuse dans ma nouvelle position que dans la première. (*Elle donne la main à Wangen*).

WANGEN, *l'entourant de ses bras.* — Ma chère, mon aimable fiancée.

FUNK. — Bravo, mes enfants! Que le ciel vous bénisse!

MADAME, *à part.* — Quelle générosité! C'est dommage qu'il ne soit pas noble.

SOPHIE, *à Louise.* — C'est bien étrange et bien beau pourtant que tu deviennes ma belle-fille.

LOUISE. — Ta belle-fille?

SOPHIE. — Oui, oui, j'épouse M. de Brand.

BRAND. — Oh! oh! oh! Tout s'est merveilleusement arrangé. (*On frappe à la porte.*)

FUNC. — Entrez.

TILL, *à Wangen, à qui il a déjà parlé.* — Comme je vous ai dit, il faut vous marier dès demain; vous saurez pourquoi. (*On frappe de nouveau.*)

FUNG. — Entrez! Voyez qui est là.

LOUISE; *elle va ouvrir la porte, la repoussè, et recule avec effroi.* — Ah! Ah!

TOUS. — Qu'est-ce! Qu'y a-t-il?

SOPHIE; *elle va vers la porte et revient encore plus effrayée.* — Ciel! je me meurs!

FUNK. — Mille tonnerres! Voyez-vous des esprits? (*Il s'avance vers la porte à son tour, regarde en dehors, et revient précipitamment tout effaré, mais laissant la porte ouverte.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, LA PAYSANNE SUZANNE.

LA PAYSANNE. — Bon soir.

MADAME. — Dieu vous aide.

TILL, *à part.* — Peste! voilà encore une fois le hasard, mon vieil ennemi.

SUZANNE. — Seigneur Jésus! pourquoi vous effrayez-vous ainsi, messieurs et mesdames? (*Aux deux jeunes filles.*) Et vous, mes enfants, pourquoi fuyez-vous devant moi? Je ne viens plus aujourd'hui, comme il y a quinze ans, la verge à la main. Ah! oui, quand alors j'arrivais....

FUNK. — Pour l'amour de Dieu, Suzanne, dites-moi si c'est vous-même?

SUZANNE. — Seigneur Jésus! ai-je donc tant vieilli pendant trois mois, que vous ne me reconnaissiez plus?

FUNK. — Vous n'êtes donc pas morte?

SUZANNE. — Dieu me garde! moi morte?

TILL. — Certainement, vous êtes morte mardi dernier, et l'on vous a enterrée hier après-midi.

SUZANNE. — Qui a dit cela? Ce sont des misérables qui tiennent tous ces propos sur moi. Suis-je femme à me laisser enterrer comme ça, sans cérémonie? Et encore hier après-midi, où l'on a fêté un baptême chez ma fille, j'avais là des choses bien plus pressantes à faire que de me laisser enterrer.

MADAME. — N'avez-vous pas été malade, Suzanne?

SUZANNE. — Non, madame, pas un cheveu ne m'a fait mal.

FUNK. — Vous n'avez donc pas, sur votre lit de mort, avoué l'échange que vous avez fait de nos enfants?

SUZANNE. — Oh! grand Dieu! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME. — Vous n'avez donc pas fait passer votre fille pour la nôtre?

SUZANNE. — Comment? Quoi? Ah! pauvre veuve que je suis! Suis-je une trompeuse, une voleuse? Suis-je le.... Qui est le coquin, le fourbe?...

FUNK. — Votre maître d'école vient de nous quitter il y a quelques heures, et c'est lui qui nous a rapporté ce que vous entendez.

SUZANNE. — Quoi? M. Birkmicer?

FUNK. — Oui, c'est ainsi qu'il s'appelait.

SUZANNE. — Ah! c'est donc toi, scélérat de maître d'école. Attends que je sois de retour; je te mettrai des charbons ardents sur la tête.

BRAND. — Je flaire là-dessous quelque supercherie.

TILL, *à part.* — Flaire, ton nez est assez large.

SUZANNE. — Mais c'est impossible; hier encore il a assisté à la fête du baptême, et m'a chargé de mille commissions pour la ville; il me les a même écrites sur un morceau de papier.

FUNK. — Un morceau de papier? Donnez-le moi.

SUZANNE. — Le voici, monsieur Funk. (*Elle lui remet un papier.*)

FUNK, *comparant l'écriture de ce papier avec celle de l'écrit apporté par Till.* — Mille tonnerres! il n'y a pas l'ombre de ressemblance. — Est-ce bien là l'écriture de votre maître d'école?

SUZANNE. — Je l'ai vu écrire de mes propres yeux.

FUNK. — Nous sommes joués, honteusement joués! Maudit chantre! Qu'il revienne!

TILL. — Ces gens-là sont hardis. Je ne serais pas étonné que vous le revissiez un jour devant vous comme vous me voyez en ce moment.

BRAND. — L'histoire de l'échange est controuvée.

FUNK. — Controuvée! controuvée!

LOUISE. — Mon Dieu, je suis donc redevenue votre fille! (*Elle s'avance vers M. et madame Funk pour les embrasser.*)

SOPHIE. — Mon titre de demoiselle n'a pas duré longtemps; bien m'a pris, ma foi, de ne pas changer d'habits.

Madame, *embrassant Louise.* — Ma chère Louise! que je suis heureuse de t'avoir retrouvée! Il fallait que je te perdisse pour sentir combien tu m'es chère.

Funk. — Bien, ma femme! Sophie est une bonne fille ; mais mon cœur n'était pas tout-à-fait content d'elle.

Louise. — Mon cher père, ma chère mère! que je suis heureuse! (*Elle pleure*).

Brand, *à Louise.* — Mademoiselle, je vous félicite ainsi que moi de ce qui vient d'arriver; car enfin, tous les doutes sont levés, et je me souviens qu'en effet c'est vous que j'ai vue à côté de feu mon épouse?

Louise. — Comment, monsieur de Brand?

Wangen. — Vous voulez changer encore une fois?

Sophie. — Ne suis-je plus le soleil qui n'a pas besoin d'étiquette?

Till. — Le chagrin de votre beau-fils ne doit-il pas de nouveau vous déchirer le cœur?

Brand. — Ce ne sont là que de vaines paroles. Je réitère ma demande solennelle. C'est mademoiselle Funk que je désire et que j'ai toujours désiré épouser.

Wangen. — Vous avez en dernier lieu demandé la main de Sophie.

Brand. — Toi, jurisconsulte, tu devrais savoir qu'en lui-même un être humain n'est pas une personne, mais ne devient tel que par le nom et les différents titres qui servent à le désigner. Je demande donc en mariage, non l'être humain, mais la personne de Louise Funk. Je demande qu'on me donne Louise Funk avec tout ce qui se rattache à elle.

Madame, *à voix basse à son mari.* — Mon ami, la noblesse de l'âme vaut mieux que celle de la naissance. L'assesseur aura notre fille. Parle bien en tyran quand je dirai le contraire.

FUNK, *à voix basse à sa femme.* — Mais tu ne tousseras pas?

MADAME. — Non. (*Haut.*) Et pourtant il me semble, mon cher mari, que M. de Brand a raison, et que nous sommes obligés de lui tenir parole.

FUNK. — Silence, femme! Je sais quand je dois tenir ou non ma parole. Que M. de Brand épouse Sophie quand il voudra; quant à ma fille, elle reste ce qu'elle est, la fiancée de ce brave homme.

BRAND. — Mais monsieur Funk.... (*A part.*) J'espère qu'elle toussera.

FUNK. — Oui, monsieur de Brand, vous nous avez déjà fait beaucoup d'honneur; faites-nous aussi l'honneur de vous retirer si Sophie ne vous convient plus.

BRAND. — Qu'en dites-vous, madame? (*Il tousse pour l'engager à en faire autant.*)

TILL. — Le temps s'est adouci, monsieur de Brand.

MADAME. — Mais, mon cher mari, tu devrais....

FUNK. — Que dois-je?... Silence, tête obstinée, où je saurai t'apprivoiser. Si tu dis encore un mot, tu t'en repentiras le reste de tes jours. Je suis votre serviteur, monsieur de Brand.

MADAME. — Je vous salue.

BRAND, *à part.* — Cette fois-ci, j'ai mal calculé. (*A haute voix.*) O toi, ange bienheureux, sur la foi duquel j'ai agi, tu vois que les hommes ne respectent plus la volonté du ciel; mais tu sais que ton Salomon est innocent. (*Il sort en pleurant.*)

WANGEN ET LOUISE. — Mon père!...

FUNK. — Que le ciel vous bénisse, mes enfants!

LOUISE, *à sa mère.* — Vous pleurez?... du bonheur de votre fille?

MADAME. — Non, non, mes enfants, que Dieu vous bénisse! Je ne pleure que de la dureté de ton père.

TILL. — Consolez-vous, madame; assurément, M. Funk se repent déjà de son emportement. N'est-ce pas?

FUNK. — Oh! oui.

TILL. — Eh bien donc, réconciliation pleine et entière; que tout soit pardonné. (*Il conduit Funk à madame. Les deux époux s'embrassent.*)

TILL. — Et vous, jeunes fiancés, que ces époux vraiment chrétiens vous servent d'exemple.

FIN.

LE PANORAMA

LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

PARIS, IMP. DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON
Rue de Vaugirard, 36.

LE PANORAMA

LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

(ED. MENNECHET, DIRECTEUR.)



PARIS.

AU BUREAU, RUE DUPHOT, 17

MDCCCXXXIV.

[juillet 1834]
n° 7

LE PANORAMA

LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

PARIS,

OU

LA VILLE DES MÉCOMPTES.

Personne n'ignore que la plus jolie ville de France est sans contredit Brives-la-Gaillarde, où je suis né ; mais peu de gens savent que dans la plus jolie ville de France il existait dernièrement un jeune homme très-instruit et très-aimable, comme on en voit partout aujourd'hui. Ce jeune homme s'appelait Félix. Fatigué de la vie obscure et uniforme qu'il menait au fond de sa province, il résolut de venir chercher la gloire et le plaisir dans la capitale. Ses préparatifs ne furent pas longs. Il arriva sans autre recommandation que sa figure, sans autre fonds que son esprit ; mais les dames de Brives-la-Gaillarde lui avaient assuré qu'il aurait à Paris toutes les bonnes fortunes qu'il voudrait, et son ancien maître de pension lui avait promis qu'il effacerait

tous les grands hommes du siècle, s'il y a des grands hommes dans le siècle.

Pour être bien vite à la mode, il apportait avec lui une tragédie romantique, ouvrage original imité de Walter-Scott, et un pamphlet contre les jésuites, production piquante renouvelée de M. de Montlosier. Faire jouer l'une par les comédiens, faire imprimer l'autre par les libraires, lui paraissait l'affaire de quinze jours. Quant au succès, il ne pouvait manquer d'être colossal. Or, une fois son talent connu des hommes, et sa figure appréciée des femmes, voilà Félix l'idole du public, l'oracle des salons, le héros des boudoirs et la providence des athénées.

Félix ne doutait de rien : il avait dix-huit ans. C'est l'âge où l'on commence par être sa propre dupe, en attendant qu'on devienne celle des autres. Entre tous les hôtels de Paris, il en choisit un fort ignoré, dans le quartier de l'Estrapade, pour y loger son génie avec ses deux chefs-d'œuvre et ses mille espérances. Ce fut là qu'il donna rendez-vous à la gloire, dans une mansarde. Comme la gloire tardait trop, il prit le parti de faire les avances avec elle. Il avait une blanchisseuse, et cette blanchisseuse avait un cousin qui distribuait de porte en porte les feuilles d'un journal. Elle daigna recommander notre poète débutant à son parent le facteur, homme très-accrédité auprès des puissances littéraires, car il fit dîner Félix avec le garçon de bureau du journal où il était employé. Celui-ci présenta notre héros à son rédacteur en chef, qui le mena chez l'actrice en vogue, dont il était l'ami, le commensal et le panégyriste quotidien, grâce à un traité secret passé entre eux, pour la plus grande gloire de l'un et le plus grand profit de l'autre.

On ne pouvait rien lui refuser. On accueillit Félix à sa prière, on entendit la lecture de sa pièce, qu'on fit recevoir au théâtre : le tour de faveur ne tarda pas, les répétitions

commencèrent : pour la représentation, ce fut différent. Le jour en fut fixé dix fois, à la vérité ; mais les décorations, qui n'étaient jamais terminées, les migraines des actrices, les voyages des acteurs, les disputes avec les auteurs en réclamation pour leur tour, avec le directeur, occupé à ménager tous les amours-propres et à concilier tous les droits, avec le machiniste, embarrassé pour faire marcher le dénoûment entre un tremblement de terre, une tempête et un incendie, forcèrent le pauvre Félix d'ajourner indéfiniment sa célébrité. Ah! dit-il en soupirant, il m'en a peu coûté pour déployer les talents de grand homme; mais qu'il est difficile d'en obtenir le brevet!

Mécontent sans être découragé, il se rappela sa brochure anti-jésuitique; il courut la présenter à un libraire connu par son animosité contre les enfants de saint Ignace; mais il se trouva que ce libraire avait perdu son animosité : elle n'était plus lucrative. Vous venez trop tard, répondit-il au jeune continuateur de Pascal. On ne sait plus en France s'il y a des jésuites. La guerre qu'on leur faisait est passée de mode. Que n'écriviez-vous contre les doctrinaires? ce sont eux maintenant que la critique exploite, et avec un succès! Mon ami, vous débutez; vous êtes sans expérience : apprenez à connaître l'à-propos en tout, en guerre, en amour et en pamphlets.

Félix remit son manuscrit dans sa poche, et, en retournant chez lui, il prit un parti qu'on prend toujours quand on n'a rien de mieux à faire : il réfléchit. Mais vraiment, se dit-il, je suis un grand sot avec tout mon génie. Ne dois-je pas savoir qu'à Paris on n'arrive jamais que par les femmes? Au lieu de perdre mon temps à courtiser des libraires et des comédiens, qui me rebutent ou qui me jouent, adressons-nous à quelque Aspasie, à quelque Ninon, dont le crédit fera tomber devant moi toutes les barrières. Voyons un peu.

Quelle est la beauté du jour? Il avait entendu parler de la brillante comtesse de ...; il trouva un de ses amis de la ville qui la connaissait, et qui se chargea de le présenter hez elle. L'y voilà.

C'était un soir, c'était un roût. Savez-vous ce que c'est qu'un roût à Paris? C'est une levée en masse de toute la population; c'est une avalanche d'hommes et de femmes, qui se précipite avec un bruit étourdissant sur un des salons connus de la capitale. Félix trouva là, comme il s'y attendait, nos beautés les plus élégantes, nos jeunes gens les plus à la mode, des grands seigneurs, des banquiers, des ambassadeurs, des artistes, les gens qui pensent bien, les gens qui pensent mal, et ceux qui ne pensent pas du tout. Il entendit trois cents personnes qui étaient convenues de parler toutes ensemble, et qui exécutaient très-religieusement le traité. Il vit jouer à différents jeux beaucoup d'autres personnes, dont chacune ne songeait à rien. Pardonnez-moi, elles songeaient à gagner de l'argent et à l'emporter. Il s'aperçut que les femmes allaient, venaient comme des étourdies, qu'elles criaient au lieu de parler, qu'elles riaient aux éclats sans savoir pourquoi, qu'elles prenaient les hommes sous le bras sans attendre qu'ils vinssent les chercher; et il conclut de là que la décence et le bon ton ne faisaient point partie essentielle de la société, sous un gouvenement représentatif.

Félix était curieux comme un provincial et observateur comme un poète dramatique : il continua sa revue. On lui montra des hommes d'état vaudevillistes, des diplomates chansonniers, des publicistes de seize ans, des galants de soixante. On lui fit voir des filles qui tournaient leurs mères en ridicule, et qu'on trouvait admirablement élevées; des fils qui frappaient sur l'épaule de leurs pères en les tutoyant, et qu'on appelait des jeunes gens de la plus belle espérance;

des banqueroutiers de bonne compagnie, qu'on invitait à dîner; des voleurs de deniers publics, auxquels on offrait une place dans une loge; des législateurs qui faisaient les bouffons; des commis jouant la modestie; des coquettes lorgnant des adolescents qui lorgnaient des cartes. Oh! oh! dit l'argus Félix, voilà donc ce qu'on appelle le *beau monde!* Les sociétés de nos pères valaient mieux. Paris était autrefois le salon de l'Europe : il en est aujourd'hui le café.

Tout en parlant ainsi, il cherchait la comtesse de ... à travers la foule et le brouhaha. Il parvint enfin jusqu'à elle, et il eut le bonheur d'en obtenir un de ces mille mots insignifiants qu'elle jetait, selon l'usage, à cette armée d'amis qui manœuvrait devant elle sans ordre et sans discipline. Félix s'obstina : il avait lu dans les livres que la persévérance mène au succès. Occupé à suivre la comtesse dans toutes ses évolutions, il s'arrêtait comme elle à toutes ses haltes; et si, par hasard, elle respirait un moment, si, parmi les coups de tête, les coups-d'œil, les serrements de main, les sourires et les autres signaux qu'elle multipliait pour chaque nouveau venu, elle pouvait obtenir un armistice d'une seconde, il était là, lui adressant un compliment qu'il tournait de son mieux, mais qui n'en échouait pas moins, lui faisant une question obligeante qui se perdait sans réponse, lui approchant un fauteuil où elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'asseoir; en un mot, s'efforçant et désespérant toujours de fixer son attention, et murmurant de temps en temps avec un peu d'humeur : Soyez donc aimable!

C'était son troisième désappointement : ce ne fut pas le dernier. Pauvre Félix! Enfin, il fut joué. Après bien des lenteurs, le jour désiré, le jour de la représentation arriva pour sa pièce. Il ne manqua, malgré son inexpérience, à aucune des précautions de rigueur. Toute la salle lui ap-

partenait. Toute l'artillerie romantique était rangée en ligne sur le champ de bataille pour défendre la gloire d'un des braves du parti. La tragédie, non; la comédie, non; le drame, non: enfin, le monstre, car c'en était un, se développa hideusement devant des spectateurs triés, et pour cause. On y voyait dix actions dans une; on y passait à tous moments d'un lieu à un autre; on y confondait tous les genres, tous les tons, tous les langages. Les héros y disputaient comme des racoleurs, les princesses exprimaient leur amour en femmes des halles; et les amis de l'auteur, ou plutôt du genre, si c'est un genre, se pâmaient d'aise. Quelle vérité! quelle franchise! disaient-ils; voilà bien la couleur du temps. La pièce finit au milieu des acclamations d'une centaine d'admirateurs soldés, qui demandèrent l'auteur à grands cris. On le nomma: il fut applaudi. Tout cela se passa en famille; le public n'y fut pour rien.

Le lendemain, la salle était déserte; le lendemain, encore; le lendemain, *idem.* Félix était confondu. Quoi! un tel succès ressemblait à une chute! Il lui fallut retirer sa pièce, qui restait *ensevelie dans son triomphe.* Ses amis vinrent le féliciter et le pleurer à la fois. Mais qu'est-ce que cela signifie? leur dit-il. J'ai pourtant marché sur vos traces; j'ai entassé invraisemblance sur invraisemblance, atrocités sur atrocités; j'ai mis à contribution tous les crimes connus; j'ai décoloré si bien mon style, qu'il n'y a pas à me reprocher la moindre beauté poétique; je me suis attaché à montrer la nature dans ce qu'elle a d'épouvantablement gigantesque; j'ai eu le bon esprit de ne m'assujétir à aucune règle; je vous ai imités avec un scrupule religieux. Vous avez réussi, et je tombe; ou, si je ne tombe pas, je n'en vaux pas mieux. Expliquez-moi cette *anomalie.*

Je vais vous l'expliquer, moi, lui dit un vieux comédien qui seul avait refusé sa pièce, et qui était venu le consoler,

seul aussi. Vos devanciers ont fait au public une surprise, dont ils ont profité. Paris était las du beau; il l'avait tant vu! On lui a donné du laid. Il y est venu par curiosité, par amour du changement, par désœuvrement surtout. Voilà six ans qu'on le sature d'horreurs; il commence à en avoir assez. Vous êtes arrivé lorsqu'il fallait partir. Vous avez déballé au moment où vos prédécesseurs déménagent. Ils ont fait un excellent calcul, et vous une énorme bévue. — Mais du tout, Monsieur, répondit un des chefs de la secte; nous ne déménageons pas. Nous sommes toujours joués, lus, applaudis, admirés comme nous l'étions. Nous comptons parmi les journalistes une multitude de prôneurs infatigables; nous occupons toutes les avenues des théâtres; nous enrégimentons jour par jour tous les jeunes gens qui sortent des colléges; enfin, Monsieur, adressez-vous à qui vous voudrez, le premier venu vous assurera, comme nous, que nous avons compris le public. — Oui, oui, répliqua le vieux comédien, à la manière d'arlequin, qui disait : « J'ai » fait un prisonnier, mais il m'emmène. » Il y a pourtant ici une différence, c'est que le public ne vous emmène pas, Messieurs; il vous laisse là, et il fait bien.

Félix reconnut qu'il s'était encore trompé de temps. Pour ne pas tomber dans une nouvelle erreur de date, qui aurait pu tirer à conséquence, il résolut de demander les conseils de l'acteur vétéran, dont l'argumentation venait de le mettre, non pas en état de grâce, mais en état de doute. Deux jours après il alla le visiter. Vous avez vaincu, lui dit-il; me voici converti au classique. Je viens de passer ces deux nuits, devinez à quoi? A composer une pièce dans toute la sévérité des règles d'Aristote. Êtes-vous content? Dans un mois je livre au théâtre la tragédie la plus régulière. — Gardez-vous bien de faire une telle faute. — Pourquoi? — Le moment du classique n'est pas venu ou revenu, et je ne

sais plus s'il arrivera. On s'est dégoûté des monstres, mais on n'a point repris le goût des modèles. Et puis, qui vous jouerait? des acteurs accoutumés au ton trivial et aux manières populacières du boulevard. Où sont les interprètes sublimes de nos grands poètes dramatiques? Où sont les Talma, les Lekain, les Clairon, les Dumesnil, les Brizard, les Duchesnois? Nos comédiens actuels ne leur ressemblent pas plus que les écrivains du jour ne ressemblent aux Corneille, aux Racine et aux Voltaire. Vous dirai-je plus? Non seulement il vous manque des acteurs, mais il vous manque aussi un public. Quand les eaux du déluge littéraire ont couvert la scène, toutes les classes de la société ont disparu tour-à-tour dans le naufrage. Les sages ont déserté devant cette foule d'ignobles parodies, où l'on prétendait peindre la bonne compagnie, qui n'a point voulu payer pour se voir défigurée et bafouée. Les galeries sont demeurées vides, depuis que les mères de famille ont senti qu'il y avait danger pour leurs filles, et honte pour elles, à assister à des spectacles de dépravation. Le parterre, dégarni d'une jeunesse instruite et bien élevée, est devenu la proie des claqueurs en titre, des amateurs d'obscénités ou d'extravagances; et voilà où en est le théâtre. — Mais cela n'aura qu'un temps. — Je voudrais le croire. — Vous en doutez? — Regardez l'état de la société entière. Partout absence de lois, de règles, de décence, de vérité, et qui plus est, de bon sens. Quand une nation est déchue à ce point, comment espérer qu'elle se relève? — Vous n'êtes pas consolant. — Je ressemble à la raison; je ne console pas, j'éclaire.

BRIFAUT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LETTRE SUR LA TROADE.

30 mars 1834.

Enfin, après un séjour de près de six mois, nous avons pu quitter Constantinople. Nous étions au 8 mars; et le ciel était pur comme en été, et le soleil brillant. Un vent favorable nous entraîna rapidement sur la mer de Marmara; et une dernière fois nous saluâmes Sainte-Sophie, Scutari et le Bosphore. Ces lieux magnifiques frappent d'admiration le voyageur qui arrive; cette admiration ne s'épuise pas par un long séjour; et au moment du départ, elle se ranime plus vive peut-être que le premier jour, et en même temps plus savante et plus positive, et mêlée de mélancolie et de tristesse. On a étudié les temps passés dans leur histoire, on s'est lié avec les hommes qui les habitent de nos jours; on recherche, on suit avec intérêt l'avenir et les destinées que cet avenir renferme. En même temps ces grandes pensées portent à des retours sur soi-même, sur son propre néant, sur l'adieu qu'on fait, éternel et définitif; et le mouvement rapide et uniforme du vaisseau, et le silence qui règne à bord, tout concourt à exciter l'esprit, à émouvoir le cœur, à donner l'essor à la pensée.

La mer de Marmara a 50 lieues de longueur sur 25 de largeur, à peu près le double du lac de Genève, sans tenir compte, pour ces dimensions, des enfoncements profonds qui forment les golfes de Nicée et de Nicomédie. Son nom moderne de Marmara est harmonieux, comme l'était l'ancien, la Propontide. Sa situation est heureuse : celle d'un large bassin,

placé comme un entrepôt entre la mer Méditerranée et la mer Noire, entre l'Asie et l'Europe, clos de toutes parts et abrité; et l'imagination embellirait volontiers ses rivages de villes florissantes, de campagnes fécondes, de ports actifs et tout hérissés de vaisseaux. Mais les hommes et leurs gouvernements n'ont pas secondé la nature. Du côté de la Bythinie comme de la Thrace, le pays est généralement bas, désert et sans culture; et l'uniformité en est à peine interrompue de temps à autre par des bourgs, ou même des villes, tristes et pauvres, et exposées pendant l'été à ce fléau du mauvais air, qui désole les rivages de la mer Méditerranée, dans presque tout leur développement; pour peu que l'industrie humaine s'oublie, et qu'elle néglige des constructions de quais ou des travaux de dessèchement et d'écoulement, qui trop souvent même restent stériles et impuissants.

Nous avions pris passage pour nous rendre à Énos, sur un grand et beau bâtiment de commerce ragusais, qui, fatigué d'attendre vainement à Constantinople depuis six mois un chargement quelconque, s'était déterminé à partir à vide, pour aller sur la Méditerranée, au hasard, chercher des chances meilleures. Mais le vent qui s'était annoncé à notre départ, comme devant nous être favorable, changea bientôt, et nous fûmes heureux de pouvoir atteindre Gallipoli, à l'entrée de l'Hellespont.

Cette ville mérite de la célébrité pour avoir été, comme vous le savez, le premier établissement des Turcs en Europe, en 1356, sous leur sultan Orchan. Autrefois considérable, aujourd'hui déchue, comme toutes choses le sont en Turquie, et sans défenses ni fortifications, elle compte, nous dit-on, environ vingt mille habitants, dont dix mille Turcs et dix mille Grecs, cent familles juives et autant d'arméniennes. Nous nous y assurâmes encore que depuis la destruction des janissaires,

les oppressions spéciales exercées jadis contre les raïas ou sujets avaient à peu près cessé. Ceux-ci reconnaissent eux-mêmes et apprécient cette amélioration. Aussi, là comme ailleurs, malgré leur penchant à rester neutres dans les discordes intestines des Turcs, leurs vœux dans la lutte récente entre Méhémet-Ali et le sultan avaient incliné plutôt pour ce dernier; par une raison contraire, les Turcs, regrettant l'ancienne domination qu'ils excerçaient, étaient généralement favorables à Méhémet-Ali. Je vous citerai entre mille exemples un fait fréquemment répété et comme habituel de cette domination des Turcs, aussi bien dans les provinces que dans la capitale. Un Grec passait; un janissaire lui jetait un mouchoir dans lequel il nouait une balle de fusil : « ce soir, deux cents piastres dans ce mouchoir, ou cette balle dans ta poitrine. » et tel était l'état de terreur où l'on vivait que très-rarement le soir les deux cents piastres manquaient.

Aujourd'hui Turcs et raïas se trouvent du moins soumis au même régime d'oppression légale, et d'administration, et de monopole. Tout dernièrement cependant, une députation grecque de Gallipoli, réclamant à Constantinople contre une mesure exorbitante du gouverneur de cette ville, a été jetée au bagne par le capitan-pacha. Mais les Turcs ont aussi leur part mauvaise, quoique distribuée régulièrement; et les levées militaires ordonnées par le sultan, qui ne peuvent porter que sur eux exclusivement, leur paraissent une innovation intolérable. Le contingent de Gallipoli venait d'être fixé, pour l'année actuelle, à quinze jeunes gens. Le divan municipal, en présence du gouverneur, désigne les noms ordinairement. Mais il lui faut user de vigilance pour les tenir secrets jusqu'à la fin, les malheureux élus s'échappant aussitôt et se cachant dans les campagnes, d'où souvent il faut les ramener enchaînés, et les traîner ainsi à Constantinople.

Le vent continuant à rester au sud, il nous fallut résoudre à

changer nos arrangements, et prenant un léger caïque, à continuer notre voyage à la rame et à la cordelle. L'Hellespont, de même que le Bosphore, est tout rempli de souvenirs mémorables : la Chersonnèse de Thrace, qui le borde d'un côté, et la Troade de l'autre, Agos-Potamos, Lampsaque, Héro, et Léandre, le pont de bateaux de Xercès et d'autres encore. Comme impression et comme effet, il est beaucoup plus large que le Bosphore, deux ou trois fois davantage environ, et plus long; de Lampsaque en Asie, presque en face de Gallipoli, jusqu'au cap Sigée, les deux extrémités nord et sud, on compte quinze lieues ; de Sertos à Abydos, les deux points les plus rapprochés en largeur, huit cents toises, et à son ouverture sur l'Archipel, du cap Sigée à la dernière pointe de la Chersonnèse de Thrace, deux mille toises. L'aspect à droite et à gauche est montueux, désert, peu cultivé, et cette nudité forme un triste contraste avec la beauté d'un si vaste amphithéâtre, et avec son ancienne fortune. Le souvenir tout récent du Bosphore rendait ce contraste plus frappant encore; d'ailleurs à richesse égale, ce dernier aurait toujours l'avantage d'un horizon plus rapproché et en même temps plus varié.

L'Hellespont, comme position militaire, avait dans les temps anciens une haute importance, et l'invention de l'artillerie a doublé cette importance, en permettant de l'ouvrir et de le fermer, sans même avoir une chaloupe en mer. Les batteries ne sont pas dispersées sur toute sa longueur, mais concentrées sur deux directions principales : le coude d'Abidos, aux deux tiers du détroit en venant de Gallipoli, et le cap Sigée, à son ouverture sur la Méditerranée. Chacun de ces forts sur une rive a, vis-à-vis, un autre fort qui lui correspond sur l'autre rive ; ainsi deux barrières seulement l'une après l'autre, formées par quatre forts principaux. Mille canons y sont réunis en ce moment, croisant leurs feux suffisamment ; et gardés par des Européens, ils rendraient

par eux-mêmes, au dire des marins, ce passage à peu près infranchissable, du moins éminemment chanceux et périlleux. En outre des travaux des hommes, les vents du nord, opposés à l'entrée, y règnent irrégulièrement pendant neuf mois sur douze; et, pour compléter la défense, les eaux de la mer, entraînées par un courant rapide, y coulent dans le même sens avec une vitesse de quatre milles à l'heure. Le trop grand resserrement du détroit ne permet pas d'y louvoyer; le vent du sud peut seul aider à le remonter, et les longues stations des bâtiments, attendant à Ténédos ou aux environs de Ténédos ces vents favorables, attestent journellement leur rareté.

Ces diverses combinaisons ont dû reporter en théories les idées d'attaques sur les forts eux-mêmes, et sur les moyens de s'en rendre maître. Formidables sur mer, ils sont effectivement dominés généralement du côté de la terre et mal défendus; et le sultan vient d'ordonner tout récemment à ce sujet, sur la côte d'Asie, près d'Abydos, des travaux mieux conçus que bien exécutés, et déjà presque abandonnés. Mais quelles que soient en définitive les facilités qu'on y rencontre, il faut, pour s'en emparer, des siéges et des débarquements, et vous comprenez quels peuvent être pour une expédition les inconvénients et les dangers de ces diversions et de ce retard.

Cependant en 1807, les fortifications du détroit ne réunissant alors que deux cents canons au lieu de mille, et la faveur des vents concourant avec la négligence des hommes, on vit, comme vous le savez, l'amiral anglais Duckworth arriver avec toute sa flotte, les voiles déployées, devant Constantinople. Mais c'est alors que se révéla à nu la faiblesse d'une expédition maritime isolée. Le général Sébastiani était ambassadeur de France auprès de la Porte. Il encouragea le sultan Sélim; il ranima l'énergie des Turcs, et en définitive

le succès de l'amiral anglais resta vain autant qu'éclatant. Au lieu d'assiéger Constantinople, assiégé lui-même et ses vaisseaux par cette capitale, il fut heureux, après dix jours d'attente, de profiter d'un vent du nord qui s'éleva à propos; et tout triomphateur qu'il était, de pouvoir promptement déserter son propre triomphe.

Le premier château d'Asie, Sultanié-Kalé, au-dessous d'Abidos, est entouré d'une petite ville, la plus considérable des deux rives. Elle compte de sept à huit mille âmes, en face douze cents sur la côte d'Europe. On y fabrique quelques poteries, on y gémit sous l'excès des corvées, des monopoles et des exactions, et on ne peut y profiter ni de la fertilité du pays, ni des avantages de la position. Nous visitâmes les forts, et les canons énormes qui les garnissent et qui en sont la curiosité, à boulets de marbre et de granit, lesquels pesant cinq cents livres, couchés par terre, sans affûts, presque impossibles à recharger dans une action et surtout à ajuster, mais aussi pouvant d'un seul coup endommager grièvement et même couler un bâtiment. Les quatre châteaux des Dardanelles réunissent une soixantaine de ces canons monstrueux. Les autres canons, quoique dans des proportions plus habituelles, sont presque tous mal montés et d'un usage difficile. Le service militaire s'y fait à la turque. Les canonniers ordinaires, en nombre à peu près double de celui des canons, reçoivent quatre francs de solde, et domiciliés et établis dans la ville et en formant la population, ils y exercent en même temps les métiers de cafetiers, de barbiers, de tisserands et autres. Il est juste d'ajouter qu'un régiment d'infanterie assez bien tenu et formant la seule force militaire de tout le pays, leur servirait au besoin de renfort. Le sultan se propose de changer cette organisation. Mais il est vrai, autant qu'invraisemblable pour un européen, que jusqu'à ce jour et à présent encore, elle est celle de toutes les places fortes de la Turquie.

Nous fûmes reçus à Sultanié-Kalé avec beaucoup d'obligeance, par l'agent consulaire de France, M. Battus et sa nombreuse famille. La maison qu'il occupe est l'une des plus grandes de la ville et des plus belles. Elle donne une idée exacte de la distribution intérieure des maisons turques en deux parties distinctes, l'une pour les hommes et l'autre pour le harem; et elle peut offrir sous ce rapport de l'intérêt à visiter. Le terrain en appartenait au gouvernement français, antérieurement; il était occupé par une méchante baraque. Lors de la rupture avec la France, à la suite de notre expédition d'Égypte, la Porte en prononça la confiscation, et elle en fit don à l'aga du lieu. Celui-ci se hâta d'y bâtir; mais la paix revenue, la confiscation fut révoquée, et l'aga voulut inutilement faire des représentations et réclamer des indemnités. Un Thiaousch, envoyé de Constantinople, lui montra l'ordre qu'il avait avec lui, de rapporter la clef de sa maison ou bien sa tête. Il rendit la clef, acheta à côté un autre terrain légalement, et recommença à bâtir, et plus vainement encore. Huit ans ne s'étaient pas écoulés qu'un autre Thiaousch arriva et ne lui laissa plus le choix, il lui coupa la tête; et cette seconde maison, confisquée selon l'usage, est aujourd'hui celle du pacha gouverneur de la ville.

Le 14 mars, quittant Sultanié-Kalé de grand matin, un caïque, loué la veille, nous conduisit en moins de deux heures à Koum-Kalé, presque à la sortie du détroit. C'est là qu'on débarque pour visiter la Troade, et grâce aux recherches ingénieuses de MM. Lechevalier et de Choiseul-Gouffier, même sans guide, on est promptement familier avec ce pays célèbre. Koum-Kalé veut dire le fort du sable. Ce nom, assez harmonieux quoique turc, exprime en effet la nature du sol. Lechevalier suppose que là était la tente d'Agamemnon. Mais probablement du temps d'Homère le terrain occupé aujourd'hui par l'emplacement actuel de ce fort était recou-

vert par les eaux de la mer. Différents indices tirés à la fois de l'inspection des lieux et des récits de l'iliade, doivent porter à croire que les sables que charrie le Simoïs, joints à l'action des contre-courants, ont agrandi le rivage de ce côté; et une légére rectification consistant à renfoncer un peu davantage cet emplacement ne peut que donner plus de vraisemblance à l'ensemble des explications. Quoi qu'il en soit, l'ordre du campement des Grecs se reconnait au premier aspect: Agamemnon au centre, près de l'embouchure du Simoïs; à l'aile gauche, à une demi-lieue environ, Ajax et le cap Rhétée; et à l'aile droite, à six cents toises d'Agamemnon, le cap Sigée et l'emplacement des tentes d'Achille et de Patrocle. Les tombeaux de ces héros d'Homère s'y voient encore à leur place: des tertres de gazon près du rivage, assez élevés pour être aperçus au loin du navigateur; et rien n'oblige à désavouer leur identité, à moins de prétendre, sans fondement quelconque, qu'ils ont été détruits, et puis reconstruits. L'espace d'une lieue compris entre le cap Rhétée et le cap Sigée n'offre pas même l'apparence d'un port; mais indépendamment du changement apporté par le laps des années à la configuration du sol, cette difficulté n'en était pas une alors que les vaisseaux, ou plutôt les barques, se tiraient à sec sur le rivage. De nos jours cet usage se retrouve encore sur la mer Noire; et nous-mêmes, chaque soir, nous en faisions cet automne dernier l'expérience du côté de Midia et de Bourgoz.

De l'embouchure du Simoïs à l'ancienne Troie la distance est d'environ quatre lieues, qu'on fait en une heure et demie sur d'assez bons chevaux qu'on se procure à Koum-Kalé. L'emplacement de Troie n'est pas moins ingénieusement indiqué que celui des Grecs : colline élevée et abrupte du côté du Simoïs, là où s'élevait la citadelle, mais pente doucement inclinée du côté opposé, celui des Portes Scées,

du Scamandre, et dans le lointain de la mer et du camp des Grecs. Tandis qu'à peine nos vieillards aujourd'hui se reconnaissent dans Paris au milieu des embellissements et des changements exécutés depuis quarante ans, et que nous-mêmes nous ne pouvons qu'avec de l'attention et de l'étude représenter à notre pensée la position exacte des lieux illustrés par les grands événements de cette époque, la nature, moins changeante que les travaux des hommes et moins mobile, reproduit à Troie, à présent encore, la topographie d'il y a trois mille ans. L'étonnement diminuera si l'on réfléchit qu'Homère était né en Ionie, qu'il devait connaître familièrement la Troade, qui est presque contiguë à l'Ionie; et que la connaissant il ne pouvait pas ne pas mettre de la précision et de l'exactitude dans ses descriptions. Dans les détails géographiques dont ses deux poèmes abondent, cette fidélité matérielle ne manque jamais. Ici elle était facile à observer, et d'autant plus convenable et indispensable qu'il y trouvait comme une base pour ses merveilleux récits et ses fictions hardies. Des convulsions et des bouleversements dans la nature auraient pu seuls en changer le théâtre, et on ne saurait les supposer gratuitement. Cependant des contradicteurs se sont élevés au sujet de plusieurs détails de ce système, et même de tout l'ensemble. Mais leurs objections paraissent manquer de poids, et la réalité de l'emplacement de Troie, tel qu'il a été établi par les deux savants Français, n'en doit pas moins continuer à être tenue pour une vérité historique. Il serait à souhaiter que toutes les éditions d'Homère fussent accompagnées d'une carte topographique réduite de la Troade, et de quelques explications, elles suppléeraient à la vue des lieux, et elles donneraient au lecteur une intelligence facile du récit des poètes.

« Les sages et les héros qui ont visité le théâtre de la » gloire et de la sagesse des anciens, ont senti que le génie » de ces lieux les inspirait, » dit quelque part Cicéron et

l'humble voyageur, le pèlerin obscur en reçoit lui-même de l'influence. Sur les ruines de Troie surtout, l'Iliade lui apparait sublime, et il reste frappé de tant de simplicité, d'abondance, d'unité, de variété, de facilité! Tout le plan se suit sans efforts, et se développe de lui-même comme un grand fleuve. Non plus qu'au créateur le Danube ou l'Euphrate, l'Hellespont ou le Bosphore, de même l'Iliade et l'Odyssée n'ont pu coûter à Homère aucun effort, et il semble que la difficulté eût été non pas de les faire tels qu'ils sont, mais de les faire d'une autre façon.

Un seul homme pourrait être comparé à Homère, un seul ouvrage à l'Iliade : Bossuet, le Discours sur l'histoire universelle. Remarquez, je vous prie, avec des caractères opposés, des génies semblables; les mêmes qualités d'abondance, d'unité et de simplicité; la même supériorité d'esprit, la même domination, la même puissance, la même création; et parfois aussi le même sommeil. L'histoire universelle de Bossuet, admirable poème épique!

Un intérêt particulier à cette excursion de la Troade est celui de l'unité de lieu aussi bien que de temps. La vue, comme la pensée, embrasse à la fois tout le théâtre de l'épopée; un homme le parcourt en une journée, et l'imagination en retient toute la distribution sans peine. Vous aviez été frappé en Italie du vague où viennent se heurter au contraire les souvenirs romains, et de leur indécision et de leur multiplicité. Mais à Troie, tout s'enchaine et se suit; et déjà même dans son berceau on y retrouve la Grèce et sa civilisation sympathique. Un seul pays, sous ce rapport de l'unité, pourrait être comparé à la Troade, avec toute la supériorité, il est vrai, du ciel à la terre : Jérusalem et la Judée!

L'emplacement de l'ancienne Troie est aujourd'hui abandonné. A un quart d'heure de distance est un groupe d'une vingtaine de maisons, et ce hameau, où l'on passe la nuit,

porte le nom turc de Bounard-Bachi qui veut dire tête de la source. Il touche effectivement aux sources du Scamandre; nombreuses, limpides, abondantes, variées et paraissant comme à peu près toutes les sources du monde, froides en hiver, exhalant des vapeurs, et chaudes en été. En deux endroits l'eau s'échappe du fond du bassin; elle soulève doucement un lit de sable et de gravier, sous la forme d'un bouillonnement; et de cette manière la description de ces sources par Homère peut s'expliquer naturellement.

Le Simoïs profondément creusé et encaissé entoure la ville du côté opposé aux sources du Scamandre. A la fin de mars où nous étions, gonflé par des pluies abondantes, il présentait l'aspect d'une petite et agréable rivière, toute bordée, dans la plaine, de saules et de peupliers. En allongeant un peu la route, nous avions évité de le passer pour nous rendre à Troie. Au retour, un nouveau guide plus confiant s'avança hardiment à travers ses eaux, et je le suivais, lorsque mon cheval, plus faible que le sien, perdant pied, et s'efforçant vainement de le reprendre, force fut au cavalier de se tirer d'affaire par lui-même, et jeté à la nage de gagner le bord sans sa monture. On a remarqué qu'Homère ne parle jamais dans l'Iliade de pont sur le Simoïs, ni de l'obstacle que l'armée des Grecs devait y trouver à ses communications entre elle, aussi bien qu'à ses rencontres avec les Troyens. Plusieurs critiques s'en sont assez longuement embarrassés, et cette mésaventure aurait pu les fortifier dans leurs doutes. Mais on assure qu'en été, seule saison pendant laquelle le siége se suivait activement, le Simoïs est presque à sec habituellement, et ainsi définitivement Homère et ses interprètes ne sauraient offrir de prise.

La plaine de Troie se trouve fermée et circonscrite dans une grande et belle position, sur un côté par l'Archipel, sur un autre par l'Hellespont, et sur le troisième par les monta-

gnes de l'Ida. La colline escarpée où fut la ville est l'un des premiers contreforts de cette chaîne. Ces contreforts vont s'étageant successivement et irrégulièrement sur une étendue de plusieurs lieues, depuis Troie jusqu'au sommet le plus élevé : celui où résidait Jupiter, où il convoquait les dieux, où il pesait la destinée des héros troyens et grecs, où sous un nuage d'or il se dérobait mystérieusement avec Junon à tous les regards. L'élévation de ce sommet est de sept cent cinquante toises au dessus du niveau de la mer, à peu près celle du Puy-de-Dôme. La plaine elle-même peut avoir quatre ou cinq lieues de diamètre. Généralement unie vers l'Archipel, et s'ondulant légèrement et graduellement, en remontant l'Hellespont; d'une apparence très-fertile, en plusieurs endroits marécageuse et parfois malsaine, aujourd'hui encore, de même qu'au temps d'Homère et d'Apollon, et de la peste vengeresse, envoyée par ce dieu pour venger l'outrage fait à Chrysès.

Toute la Troade est semée de colonnes brisées et de ruines diverses, témoignages d'une prospérité ancienne qu'atteste l'histoire sous Alexandre-le-Grand et ses successeurs, sous les empereurs romains, pendant le bas empire. Cette prospérité a fait place aujourd'hui à la solitude et à l'abandon; et au lieu de villes florissantes qu'on y voyait, deux ou trois villages ou bourgs, dont l'un turc et les deux autres grecs, chacun d'environ douze cents habitants, et une demi-douzaine de hameaux fournissent seuls aujourd'hui à la culture de quelques champs, tandis que la plus grande partie de la campagne reste sauvage et délaissée.

Le vaivode ou gouverneur actuel de la Troade réside au bourg de Koum-Kalé à l'embouchure du Simoïs; il nous reçut avec une hospitalité polie, pompeuse, obligeante, et essentiellement turque. Voici le menu du déjeuner qu'il nous servit : des œufs sur le plat, de la viande hachée avec du riz

dans des feuilles de vigne, du fromage de chèvre haché. Point de couteaux, d'assiettes, de fourchettes, de verres, de serviettes; et ne voulant pas, par savoir vivre, dans une première entrevue, faire déballer ces ustensiles dont l'expérience apprend en Turquie à se munir, chacun de nous s'ingénia comme il eût pu faire à un festin chez Agamemnon; trempant des bouchées de pain dans les œufs, en déchirant des morceaux, et paraissant fort gauches sans doute à nos hôtes. Une seule tasse faisant le tour à la ronde, nous servit du vin du cap Sigée, un peu capiteux, mais excellent au goût, nous rappelant les bons vins de France, fabriqué cependant sans préparation et sans soin, et valant huit centimes le litre. Le mauvais temps nous retint un jour et demi à Koum-Kalé. Notre chambre n'était rien moins que la chambre auguste du divan. Le soir, ouvrant des armoires, on en tira des couvertures, et nous nous endormîmes autour des murailles sur les coussins; et le lendemain vers midi, nous y assistâmes à une espèce de réception ou de conseil municipal. Dans des réunions de ce genre, mieux peut-être qu'à Constantinople, du moins autrement, se peuvent étudier les mœurs d'une nation, et l'esprit et les dispositions des différentes classes et des différentes races d'habitants qui la composent, et leurs institutions. Nous y avions pour interprètes, le fils de l'agent consulaire aux Dardanelles, M. Pierre Battus, et un Grec fort entendu. De plus, à notre intention, le vaivode avait fait venir un drogman juif du pays, supposé parler italien et turc, et ne sachant réellement ni l'italien, ni le turc, mais seulement la langue maternelle et habituelle des juifs dans le Levant, qui est l'espagnol. Indépendamment du langage, le jeu varié de toutes ces physionomies et leur attitude auraient offert d'ailleurs de l'intérêt. Le juif se trouvait assis par terre, près du mangal ou réchaud qui sert de poële. Le molla voulut fumer, petit vieillard à barbe blanche, à turban soigné, à physionomie fine,

docte, et aimable. Il se baissait afin de prendre du feu; mais trop loin pour y atteindre, il jeta, en souriant, les pincettes au juif, qui les vit tomber de même, à côté de lui, et sans remuer. C'était un samedi, et on nous expliqua comment ce jour-là toucher à du feu était pour eux œuvre servile et prohibée. Voyager le samedi, et même aller d'une commune à une autre leur est également interdit; et le même moïla, continuant la plaisanterie, l'invita dans le même sens à m'accompagner sur la côte d'Europe. Le ministre de la Grèce près de la Porte, M. Zographos, y était mouillé, attendant les vents du sud pour se rendre à Constantinople, et je mettais du prix à aller le complimenter et à lui rendre visite. Outre le jour du samedi, le juif, il est vrai, pouvait s'apercevoir d'un vent impétueux et d'un temps mauvais. J'insistai néanmoins auprès des mariniers. Mais à peine embarqués, la vague entrant de toutes parts dans le caïque, et la manœuvre allant mal, il fallut céder à leur frayeur et regagner la côte. Quoique peu éloignés encore de terre, le vent et un fort contre-courant nous contrariaient. Nous remontions le canal avec effort, et la barque touchant sans cesse, le pilote n'osait plus avancer, encore moins reculer. Enfin l'équipage se décida à se mettre à l'eau, et à tirer le caïque à la cordelle. Nous touchions presque au tombeau d'Ajax. Un marinier essaya de me porter, mais vieux et fléchissant sous le poids, la vague l'entraînait, le sable enfonçait; déjà l'eau lui atteignait la poitrine, et un second bain, semblable à celui de la veille dans le Simoïs, était imminent, lorsqu'un Turc d'Europe qui étant venu pour affaires en Asie, il y avait trois jours, avait accepté ma proposition de profiter de l'occasion pour s'en retourner, entra dans l'eau lui-même. Il m'arracha des bras du vieillard, et comme s'il eût porté un faible enfant, il me dépose en quelques pas sur le rivage. Il avait nom Ismaël-Aga parmi les hommes, mais son grand corps, sa large poitrine, ses mem-

bres robustes, ses traits beaux et durs, sa moustache noire, son œil fier, sa forte voix, aussi le voisinage des lieux, et de ma part un peu de reconnaissance, tout contribuait à l'illusion: c'était Ajax.

Le vent étant radouci le lendemain, nous pûmes visiter à loisir, non plus M. Zographos, qui déjà avait pu entrer dans le détroit, mais la côte d'Europe, le fort, et la pointe la plus avancée de la Chersonnèse, et faire voile pour Ènos. Cette navigation est de vingt-cinq lieues seulement. Elle fut heureuse jusqu'au soir. Mais alors le pilote ayant manqué l'entrée du port, tous les inconvénients de marins effrayés et perdant la tête, et d'une barque non pontée, par un vent fraîchissant, une mer houleuse, une nuit profonde, et une saison d'hiver, se firent sentir. Au point du jour cependant, nous nous reconnûmes. Nous étions fort près d'Énos, et à 9 heures du matin le 18 mars, dix jours depuis notre départ de Constantinople, nous débarquions dans la ville sur une neige éclatante.

Vicomte DE VILLIER DE LA NOUE.

LITTÉRATURE DU BRÉSIL,

PAR SCHLICHTHORST.

On conçoit que dans un pays où la nature se présente à l'homme sous des formes à la fois si imposantes et si gracieuses, la poésie ait dû se manifester de bonne heure et faire de rapides progrès. On ne peut non plus mettre en doute que, depuis la découverte de l'Amérique, les sentiments chevaleresques dont étaient remplis les chants d'un peuple venu des bords du Tage, conservés et nourris au milieu des hasards d'une vie incertaine et aventureuse, ne se soient développés d'une manière toute particulière sur les côtes magnifiques, dans les forêts toujours vertes du Brésil, et n'aient produit maints effets merveilleux. Les anciens chants firent insensiblement place à des chants nouveaux, et se dissipèrent dans l'air azuré, comme le parfum des orangers agités par un vent tiède. Rien n'en rappelle aujourd'hui le souvenir, si ce n'est les improvisations de quelques indigènes, qui parcourent encore, en chantant, les villes et les campagnes. On reproche à l'habitant des régions australes sa paresse; cependant son *dolce farniente* n'est pas un repos inanimé. Constamment absorbé dans la contemplation des objets qui l'entourent, il étudie le jeu des passions dont son cœur est agité. Quel grand spectacle n'a-t-il pas devant lui, de quelque côté qu'il tourne ses regards? La mer, miroir pur, immense, le fait penser involontairement au pays de ses aïeux, qu'il n'a jamais vu; les ondes viennent, à des intervalles égaux, se briser sur le rivage et accompagner ses rêveries d'une musique simple,

mais solennelle. Les montagnes et les rochers sont revêtus d'une verdure toujours nouvelle ; le sable même de la côte brille des couleurs les plus vives ; partout des fleurs et des papillons ; les sombres et mystérieux labyrinthes des forêts, les arbres antiques qui confondent leurs rameaux entrelacés de lianes infinies, ou qui succombent sous l'effort du temps et sous leur propre poids ; ce silence éternel que n'a jamais troublé le son de la hache ; cette variété de plantes qui se groupent, se croisent et s'élèvent sous mille formes pittoresques ; le murmure des ruisseaux, le bruit majestueux des cataractes, tout cela élève l'âme ou inspire des idées riantes. D'ailleurs, le Brésilien suit de près l'Européen dans la carrière de la civilisation ; vous retrouvez en lui tous les traits caractéristiques des différentes races auxquelles il doit l'existence. Il est pensif comme l'Américain, vif et ardent comme l'habitant des côtes africaines, plein de sentiment et d'imagination comme ses frères ibériens. Beaucoup d'idées familières à tout enfant de la vieille Europe lui sont tout-à-fait inconnues ; son ignorance en plusieurs points est incroyable ; il marche courbé sous le joug de fer de la superstition ; mais ses pensées sont rapides comme l'éclair ; il a pour le beau un goût exquis ; ce qu'il sent, il l'exprime bien ; sa langue est simple, flexible et d'une singulière harmonie ; de violentes passions bouleversent son âme ; enfin, il possède tout ce qui, développé par l'éducation, produit les grands poètes. Assurément il pourrait citer aujourd'hui les noms d'un grand nombre de ses compatriotes, auteurs remarquables, si les ouvrages de ceux-ci ne s'étaient perdus en partie, ou n'étaient ensevelis dans la « *torre do tombo* » — (archives du gouvernement portugais), une politique ombrageuse ayant mis tous ses soins à détruire ou à cacher tout ce qui menaçait de répandre quelque lumière sur ce pays intéressant. Quant aux pro-

ductions poétiques des temps antérieurs à l'arrivée des Européens, il est probable que la plupart ne furent même jamais écrites ; circonstance qui ne prouve en rien leur infériorité à celles qui retentissaient à la même époque dans les contrées de l'Europe.

Le Brésilien instruit, l'habitant de la capitale, ne se contente pas des trésors peu nombreux, il est vrai, des recueils nationaux ; il prétend à toute la gloire littéraire de la mère-patrie : ses prétentions paraissent d'autant mieux fondées, qu'il parle la même langue ; que le sujet de plusieurs poëmes d'une époque célèbre se lie, d'une manière intime, à l'histoire de la conquête et de la découverte du Brésil, et qu'enfin, les souvenirs et les traditions qui l'environnent, reportent sans cesse son esprit vers le Portugal, pays pour lequel tout indigène, quelles que soient d'ailleurs sa position et la terre qu'il habite, conserve toujours une prédilection marquée. Le Camoëns, Andrade Camintha, Corte Real, Quelcdo, et presque tous les poëtes qui ont élevé la réputation des lettres portugaises, sont donc connus des Brésiliens dont l'esprit a reçu quelque culture. Du Bocage est l'auteur favori du peuple. Certes, il n'est pas besoin d'être portugais pour faire ses délices de la *Lusiade* du Camoëns ; quiconque a fait de longs voyages sur mer doit lire ce poëme avec beaucoup d'intérêt. On est frappé du caractère de fidélité qui règne dans les descriptions des pays étrangers et des mœurs de leurs habitants ; elles sont en outre si naïves et si pittoresques, que vous croyez voir ce que le poëte veut représenter dans ses beaux vers.

Le même caractère de fidélité se retrouve chez tous les écrivains de ce siècle. Le *Naufrage*, poëme excellent de Corte Real, nous offre un tableau aussi vrai qu'effroyable des souffrances d'une jeune et belle femme, jetée avec son mari, par la tempête, sur la côte d'Afrique, et succom-

bant lentement aux angoisses de la faim, aux fatigues du voyage et aux horreurs du désert. Quel tableau déchirant de voir la céleste Lianor, que des Caffres avides ont dépouillée de ses vêtements, tomber sur le sable brûlant au milieu de ses enfants inanimés, et muette, tourner vers son mari un œil terne, mais plein de tendresse! Elle veut adresser un dernier adieu à celui qui voit et partage ses horribles douleurs; mais la voix lui manque : sa langue est déjà morte. Enfin, elle tombe et expire. Sepulvida reste encore long-temps auprès du cadavre de son épouse chérie. Il est là, immobile, le cœur déchiré, l'œil cave et plein de larmes. De ses propres mains il creuse une tombe sur le rivage ; ses esclaves l'assistent dans ce triste devoir, en poussant des cris lugubres ; puis ils apportent le corps de leur maîtresse, versent de l'eau de mer sur la fosse, qui se referme pour jamais, et font de nouveau retentir l'air de cris prolongés. Lianor et ses enfants reposent sous le sable du tropique, unis par le même amour.

La description que fait le Camoëns d'une tempête, dans le sixième livre de la *Lusiade*, est intelligible, même pour le plus grossier matelot. Un petit nuage noir, avant-coureur de l'ouragan, apparaît à l'horizon ; tout à coup le sifflet du pilote résonne sur le vaisseau; les matelots, qui étaient alors occupés à écouter quelque récit, volent sur les vergues; mais ils n'ont pas encore hissé toutes les voiles, que l'orage éclate sur leurs têtes. Un coup de vent déchire la grande voile, les flots mugissent et montent autour des flancs du navire. Toute la manœuvre de cette heure périlleuse est supérieurement décrite. Tandis qu'une partie des hommes de l'équipage fait jouer les pompes, l'autre s'efforce de maintenir le vaisseau contre la mer qui bouillonne. Les divers commandements du pilote, usités en pareille occasion, sont rendus avec une exactitude qui ne nuit en rien

à la beauté des vers. Plus on lit cet admirable passage, plus on demeure convaincu que la même main qui décrivait la tempête, eût su diriger le gouvernail et lutter contre les vagues en fureur.

La poésie brésilienne, comme la poésie portugaise, ne respire pas seulement ce penchant vers les passions ardentes qui distinguent plus particulièrement les hommes des terres australes ; on y trouve encore une espèce de galanterie cérémonieuse, que comprend aisément celui qui a vécu au milieu des Brésiliens, et a vu leur politesse raffinée. Cette galanterie tient si bien au caractère national de ce peuple, qu'on en trouve déjà des traces dans les anciens poëmes, par exemple, dans l'élégie sur la mort d'Inez de Castro, pièce dont le roi dont Pedro passe communément pour être l'auteur.

Les influences qui ont déterminé le caractère des mœurs qu'on trouve au Brésil, existant toujours, nous avons les mêmes remarques à faire sur la manière dont le moderne Brésilien exprime ses sentiments, ses idées. L'amour et la vengeance se trouvent rarement réunis dans le même poëme. Le langage est toujours noble, décent, mais un peu maniéré. Jamais dans la chaleur de la passion qui le domine, le poëte ne se sert d'expressions qui pourraient blesser le lecteur. Il en est de même pour les rapports ordinaires de la vie. Là, pour paraître dans toute sa force, l'amour a besoin de se confondre avec l'amour-propre blessé ou avec le désir de la vengeance. Le Brésilien est poli, même au moment où il enfonce son poignard dans la poitrine d'un ennemi. Le paysan, au Brésil, aime qu'en lui parlant vous lui donniez le titre d'*excellence*. Il se trouve offensé si l'étranger qu'il reçoit sous son toit ne baise pas, en entrant, la main de sa femme et celles de ses filles qui sont déjà dans un âge avancé ; mais aussi il répond à cette

marque de déférence par toutes sortes d'égards. La classe des paysans forme la portion la plus intéressante de la population. Le citadin est soupçonneux; son extrême défiance repousse tout rapport d'intimité. Le fazenduro (propriétaire d'une plantation) vit dans une heureuse indépendance; ses esclaves cultivent les champs les plus fertiles du monde; ses troupeaux paissent sur des coteaux couverts d'herbes savoureuses, ou au bord de magnifiques rivières; partout il est entouré d'une nature grande et sublime. N'étant pas contraint de travailler lui-même, il passe la plus grande partie de sa vie dans cette tranquillité rêveuse, qui est si favorable à la poésie. Aussi improvise-t-il souvent avec bonheur. Tous les soirs, dans les petites villes et dans les hameaux, on voit les habitants se réunir en groupes et danser en marchant au son d'une musique joyeuse. Les jeux et les chants se mêlent aux histoires merveilleuses, qu'on écoute avec la plus vive attention. Là il n'y a pas, à proprement parler, de conversations; mais je ne sais si la manière dont ces enfants de la nature passent leur temps, n'est pas préférable aux causeries fades et sans esprit si ordinaires en Europe. On peut lire dans leurs traits tous les sentiments qu'ils veulent inspirer; leur regard brille, leur poitrine se soulève, et une gesticulation agréable ajoute à la vivacité de leurs récits; et puis de tous côtés résonne la guitare; je ne veux pas dire le lourd instrument que nous nommons ainsi, mais la véritable guitare mauresque, dont les douze cordes de métal rendent les accords les plus doux. L'origine de ces hommes remonte, il est vrai, à une époque de sang et de brigandages; l'orgueil européen les regarde avec mépris; mais ils ont hérité des grandes qualités, plutôt que des vices de leurs aïeux. Le fils d'un blanc et d'une indienne tient beaucoup plus de sa mère que de son père; il préfère la liberté à tout : le mulâtre est vif et

fantastique. De l'une et de l'autre race sortiront un jour de grands poëtes.

Presque tous les poëtes portugais, dont nous avons cité les noms, ont cédé au mauvais goût de leur siècle, en ce qu'ils ont employé les idées de la mythologie grecque dans des sujets purement chrétiens, ce qui produit parfois des scènes tellement bizarres, qu'il est difficile de croire qu'ils n'aient pas eux-mêmes senti l'absurdité d'un pareil assemblage. Nous en trouvons un singulier exemple au chant IXe de la *Lusiade*. Que penser lorsque Vénus apparaît à Vasco de Gama, qui implore le secours de la sainte Trinité, ou bien quand les chevaliers du héros portugais épousent, d'après le rit de l'Église catholique, les nymphes de l'île enchantée? Le poëte brésilien évitera aisément cette faute. Dans les traditions, dans les mœurs des peuples qu'il a vaincus, il trouve abondamment tout le merveilleux dont ses poëmes ont besoin. Aux antiques croyances du pays, il joindra les figures simples et sublimes de la religion chrétienne, rapprochement qui n'aura rien que de naturel, puisqu'il sera fondé sur la vérité de l'histoire. D'un côté on verra le mépris de la mort nourri par une insensibilité barbare; de l'autre, une foi vive produite par l'espérance de la couronne immortelle. La mythologie grecque, que le spectacle de la nature a en grande partie inspirée, jouerait d'ailleurs un triste rôle sous le ciel des tropiques. Serait-il permis à l'*aurore aux doigts de roses* d'annoncer un jour dont les premiers feux, dans leur splendeur, feraient pâlir même Apollon? Des nymphes et des faunes seraient-ils des habitants convenables pour ces forêts primitives toujours vertes, qui renferment dans leur sein des merveilles que l'imagination la plus ardente ne saurait concevoir? On voit, aux premiers essais de la muse brésilienne, que des poëtes ne tarderont pas à naître, qui sauront tirer parti de l'his-

toire du pays, et que le pays lui-même conservera son originalité poétique, aussi bien que son indépendance politique.

Déjà les plus anciens poètes brésiliens dont les noms soient parvenus jusqu'à nous, ont presque exclusivement traité des sujets tirés de l'histoire nationale. *Bento Tuxeir Pinto*, (né à Fernambuco vers la fin du XVIe siècle), a fait la description du naufrage de George d'Albuquerque, gouverneur de la province. Cet ouvrage ressemble plus à un roman qu'à un récit historique. Il est parfaitement en harmonie avec l'esprit du temps vers lequel il a été composé. On savait alors trouver dans la matière la plus sèche un côté poétique. *Joato de Brito*, de Lima, a célébré de la même manière les actions de Vasco Fernandez César, dans un poème intitulé : *Cesarea*. *Manoel Botelho de Oliveiro* et *Salvator de Mesquita*, se servirent de la langue latine dans leurs écrits, et furent imités par *Francesco de Arméida*. Je ne mentionne ce fait que pour montrer que, vers la fin du XVIIe siècle, les écoles instituées dans l'intérieur du Brésil, n'étaient pas sans obtenir quelque succès. Déjà *Vasco Fernandez César*, de Menezas, avait, au commencement du même siècle, fondé à Bohia une académie des sciences. *Pedro Nolosca* écrivit un Parnasse américain, et *Goncalo Soares de Franca*, une héroïde sous le titre de *Brasilea*. Ces deux poèmes n'ont jamais été imprimés; mais les littérateurs portugais leur donnent de grands éloges, ainsi qu'à tous les premiers poblaçores, ouvrages qui prirent le chemin de la mère-patrie, et sont aujourd'hui conservés dans la *torre do tombo*. Que les auteurs de ces écrits se laissent quelquefois entraîner trop loin par leur imagination, qu'ils établissent des assertions fausses ou dénuées de toute vraisemblance, cela ne nous étonnera pas, si nous songeons dans quelles circonstances ils écrivaient; et les voyages qu'ils ont entrepris, les travaux qu'ils ont exécutés, n'en

exciteront pas moins notre admiration. Au reste, si l'on compare ces premiers rapports, dont plusieurs sont insérés dans la Géographie brésilienne d'*Agrez de Gazal*, aux relations des voyageurs modernes, on y trouve une foule d'observations très-justes, et l'on reste surpris des périls et des fatigues qu'elles ont dû coûter.

Carasnura, poème épique de *Jose de Santa Rita Durao*, est le premier ouvrage brésilien qui ait acquis quelque réputation en Europe. On en trouve un épisode dans l'excellente *Crestomathie* de *Pedro Gala de Massarellos*, dont les efforts pour transporter en Allemagne les parties les plus intéressantes de la littérature portugaise, n'ont pas eu un grand succès. Le principal mérite de ce poème consiste dans le contraste qui règne entre l'esprit chevaleresque des premiers conquérants de l'Amérique méridionale, et le caractère national des habitants primitifs du Brésil, qui se montraient aussi cruels envers leurs ennemis, qu'ils étaient bons et généreux avec leurs amis. *Durao*, se laissant entraîner par l'esprit du siècle et de la nation auxquels il appartient, au point de trouver quelque rapport entre les idées religieuses des vainqueurs et des vaincus, et de faire même arriver, à une époque antérieure, au milieu de ces derniers, une espèce d'apôtre qui prononce des paroles magiques et fait des miracles, me paraît expliquer, d'un point de vue très-juste, l'effroyable coutume, alors en usage chez presque toutes les peuplades du midi de l'Amérique, d'immoler des hommes en sacrifice et de manger leur chair. Cette coutume, Durao l'annonce comme une institution religieuse inventée par des fanatiques, et révérée par le peuple comme l'effet d'une volonté divine, à laquelle on devait se soumettre sans hésiter. Diego Carrea, le héros de la pièce, ayant fait naufrage sur les côtes de San-Salvador, quelques années après la découverte du Brésil, est pris

avec ses compagnons par les Tupinambos, et destiné, comme tous les êtres vivants qui abordaient sur ce rivage, à être immolé au dieu du tonnerre, le puissant Tupan. Les sauvages, en attendant le jour fixé pour le sacrifice de leurs captifs, les traitent de la manière la plus amicale, leur laissant même la liberté d'aller à la chasse et de parcourir le pays. Dans une de ses excursions, Diego trouve aux bords de la mer, parmi les débris de son vaisseau, un sabre poli, un fusil reluisant, et tout l'accoutrement guerrier d'un soldat européen. Dans ce costume il se montre aux Tupinambos, qui venaient de perdre une bataille. L'éclair et le tonnerre sont dans sa main. L'arme mortelle envoie la mort à une grande distance. Effrayés d'un tel prodige, les sauvages tombent aussitôt la face contre terre, et adorent un Dieu dans leur prisonnier. Il reçoit le nom de *Caramura* (monstre marin), et épouse la fille du chef, la charmante *Saraguassa*. Cette union donne lieu à une guerre sanglante entre diverses tribus, et c'est ici que Durao se montre vraiment poète. Les descriptions qu'il fait des fêtes et des sacrifices qui suivent la bataille sont effrayantes; ces tableaux hideux et d'autres semblables saisissent l'âme, d'autant plus fortement qu'ils sont moins exagérés.

Durao est également simple et fidèle quand il parle de sa patrie, au septième livre du poème. Diego vient alors d'aborder avec sa femme en Europe, et raconte à la reine Marie de Médicis tout ce qu'il a vu de remarquable au Brésil. Il n'oublie pas les fleurs.

« La reine des fleurs, sous ce ciel toujours azuré, est une espèce de rose d'une blancheur éblouissante, qui, le matin, reçoit de l'aurore son premier éclat, reluit comme du feu vers le milieu du jour, et le soir se colore du pourpre le plus doux. C'est sur la célicia que l'on observe ce changement de couleur.

Une autre fleur, à laquelle on a donné le nom de *fleur de Saint-Jean,* se distingue de toutes celles qui tapissent les vallées. A la voir au milieu des feuilles dont l'entourent les petits arbustes qui croissent près d'elle, on dirait une grappe de raisin d'or sur des émeraudes vertes. »

Quoique *Deniz de Cruz* ne soit pas né au Brésil, je ne puis passer sous silence un poème charmant qui fait partie de ses *Métamorphoses brésiliennes,* ouvrage dans lequel beaucoup de goût s'allie à une imagination ardente, qu'ont nourrie de longs voyages sous les tropiques. Deniz parle aussi de la fleur cécilia, comme Durao.

Un jeune indien va combattre à la guerre les ennemis de sa nation. Son amante attend son retour avec impatience; trompée par la fausse nouvelle de la mort de celui qu'elle aime, elle se noie. Bientôt après le jeune indien revient dans sa cabane, couvert de gloire; mais il ne retrouve plus celle à qui s'adressaient toutes ses pensées. Au bord de la rivière où son amie avait fini ses jours, il trouve une rose blanche d'une rare beauté. C'est là qu'il vient tous les matins s'asseoir en pleurant, et la fleur, gage de la tendresse et de la fidélité, s'épanouit sous ses larmes.

Un autre poème, qui a fait grand bruit tant au Brésil qu'en Portugal, c'est l'*Uraguai* de *Basileo de Gama.* Celui-ci a voulu faire une satire contre les jésuites; mais il a manqué son but. Les efforts de cet ordre pour fonder dans le sud de l'Amérique un bon état de choses, ont depuis long-temps désarmé la calomnie. Cependant à l'époque où le livre parut, toute l'Europe était prévenue contre les disciples de saint Ignace, et ceux-ci publièrent dans la mère-patrie, pour leur défense, la *Reposta apologitica ao poema intitulado a Uraguay.* Basileo de Gama se distingue par un style élégant. En lisant la description qu'il fait de cette partie remarquable de l'Amérique méridionale, où la nature a dis-

tribué, avec une si sage économie, des plaines immenses, des pâturages magnifiques, entre des fleuves profonds et des montagnes couvertes de forêts, on reconnaît tout d'abord un poète qui a long-temps habité le pays dont il parle.

Parmi les poëtes modernes du Brésil, *Gonzaga de Costa* est le plus populaire; ses chansons sont dans toutes les bouches : elles semblent même tirer un nouvel intérêt du triste sort qu'éprouva leur auteur. Les élégies de Costa sont belles; son langage est sonore, ses vers harmonieux. Il a en outre eu la gloire d'enrichir sa langue maternelle de nouvelles formes empruntées à l'école française. Les poésies de son frère *Manoel,* qui a partagé ses malheurs, sentent plus l'étude des chefs-d'œuvre de l'Italie. Cependant les sentiments qu'ils expriment tous les deux, et la disposition de leurs pièces, sont tout-à-fait dans le goût national.

Les poëtes contemporains se cachent, en général, sous le voile de l'anonyme. C'est presque un parti nécessaire à prendre, dans un pays où la plus légère indiscrétion appelle le ressentiment et la vengeance.

Traduit par Aug. Kaufmann.

COUP-D'ŒIL SUR LONDRES.

(New Monthly.)

Londres, 16 juin 1834.

Ma chère Henriette,

Me voilà revenu dans cette triste ville, que ses tristes habitants regardent comme le plus aimable lieu de la terre, de même qu'un crapaud, hermétiquement renfermé dans un bloc de pierre, trouve son salon fort commode. Des gens qui, comme les habitants de Londres, se nourrissent d'aliments solides, boivent du vin de Porto et du porter, et vivent dans une atmosphère de fumée, n'ont qu'une idée très-confuse de la vivacité et de la volubilité qu'inspirent naturellement une nourriture légère, du vin léger, et un ciel pur. Je ne puis supporter les petites maisons de briques, enfumées, rougies comme autant de cellules, le long des rues, d'où toutes les fenêtres reçoivent la lumière. Dans tout Londres il n'y a pas plus d'une douzaine de maisons situées *entre cour et jardin*.

Quoiqu'avec la meilleure volonté du monde, il me soit impossible d'admirer la ville de Londres, je dois pourtant convenir que je suis parfaitement bien reçu partout, je puis même dire que je suis *fêté*. Les femmes de ce pays ont une prédilection décidée pour les étrangers, et ne cessent de donner les preuves les plus marquantes de leur répugnance pour leurs maris et leurs pères, si lourds, si travailleurs, si assoupis; elles forment un essaim autour d'un étranger comme des abeilles autour d'un rosier. Malgré cela, ma chère Henriette, tu peux être fort tranquille. Mon amour ne souffrira

point de ces attaques si vives. J'aime à voir le monde; et mes moyens étant très-bornés (ce que tu sais, toi, mais ce qu'elles ne savent pas), je supporte ces soins si gênants, dans la vue de satisfaire ma curiosité à moins de frais possible, sans parler de l'avantage que je trouve à me mêler, sans contrainte, à toutes les classes de la société.

Tu sauras qu'ici je suis un comte..... les dames et les journaux m'ont qualifié de ce titre. D'un autre côté, comme en Angleterre il n'est pas d'usage de porter des décorations, on est moins surpris que sur le continent de voir que je n'en ai aucune. J'habite le logement le plus resserré que j'ai pu trouver dans Duke Street Saint-James. Mais je vis dans le monde, qui prend plaisir à me flatter et à me nourrir. M'étant fait inscrire dans un club qui admet *gratis* les étrangers distingués, comme membres honoraires, j'y déjeune tous les matins avec de mauvais thé, du lait bleu et des œufs jaunes, que tout mon amour pour ma patrie ne me fait pas trouver meilleurs, par l'idée qu'ils ont été pondus en France, il y a plus de trois mois; quant au café, on ne sait pas mieux le faire ici que l'on ne sait causer.

Chaque jour ce sont de nouveaux engagements. Si j'essayais de décrire tout ce que je vois et entends, je remplirais un volume par semaine. En attendant, je suis parvenu au plus haut point de mon ambition : j'ai dîné avec le roi, honneur que je n'aurais jamais obtenu dans mon pays, quand je serais parvenu à l'âge de Mathusalem. Sa Majesté s'est conduite exactement comme l'aurait fait tout autre gentilhomme anglais; elle a porté des toasts à la manière nationale et a prononcé des discours. Sa popularité est fort grande en ce moment dans le pays, à cause d'une adresse aux évêques, qu'elle a prononcée inpromptu, et dans laquelle elle a manifesté la résolution de maintenir les droits de l'église. Du reste, pour te faire voir combien peu un roi d'Angleterre a de pouvoir, il suffira de te dire que quarante-huit heures

après qu'il eut exprimé si solennellement sa détermination, ses ministres nommèrent ce que l'on appelle ici une commission, pour faire une enquête sur l'état des revenus de l'église d'Irlande, dans le but de les consacrer à des usages temporels; et peu de jours après Lord Grey a fait donner une place importante à un colonel Hay, qui, il y a trois mois, proposa dans le parlement d'expulser les évêques de la chambre haute.

J'ai été deux jeudis de suite aux réunions de lady Mansfield; les deux fois il y a eu *excessivement* de monde, et il a fait *excessivement* chaud; mais on s'est *excessivement* amusé. Notre excellent ami de *** m'a aussi conduit deux ou trois fois aux *conversazioni* du dimanche chez lady Salisbury, où l'on permet le whîst, mais si je ne me trompe, après minuit.

Aux bals d'Almacks, je suis dans mon élément; tous mes sauts et mes pirouettes les plus absurdes, qui vous faisaient tant rire, toi et ma pauvre tante, passent ici pour de la légéreté; et les pauvres jeunes personnes, qui se trémoussent jusqu'à ce que leurs tirebouchons ressemblent à des cordons de sonnettes, jurent qu'à l'exception de Shander, de Flahaut et d'une demi-douzaine d'autres modèles, elles n'ont jamais vu, pour la danse, rien d'aussi parfait que moi.

L'Opéra est ici assez bon; mais il pourrait être beaucoup meilleur sans leur plaire davantage, et beaucoup moins bon sans leur plaire moins pour cela. L'exécution leur est absolument indifférente; il n'y a pas une personne sur cent qui comprenne un mot de la langue, et quant à la musique, leur maître ou quelque ami extrêmement savant, ou ce qui vaut encore mieux que tout cela, les Journaux, leur disent que tel homme est un excellent chanteur, telle femme une danseuse divine; que tel compositeur est délicieux et tel autre détestable; et aussitôt ils font mille grimaces pour feindre de l'enthousiasme, se pâment d'admiration ou bien relèvent

le nez avec mépris, d'après le jugement de leur Journal.

Les théâtres sont au-dessous de la critique. Shakespeare, qui, après Molière, Racine et une demi-douzaine d'autres poëtes français, est peut-être celui qui a fait les meilleures pièces, ne se joue plus que pour fournir l'occasion d'amener un concert ou un couronnement. Les auteurs comiques sont également négligés, et les grands théâtres, comme on les appelle, sont abandonnés à des danseurs, des équilibristes et des écuyers. D'ailleurs personne n'y va, ou du moins je ne connais personne qui y aille. Je suis allé une fois à un bal masqué, et des filous m'ont vidé mes poches. A la vérité, la perte n'a pas été grande, mais ce n'en est pas moins fort désagréable.

Les dîners de poissons qui se font à Greenwich et à Blackwall sont fort à la mode en ce moment; j'ai assisté à un de ces dîners, il y a trois jours, et je t'assure que c'est quelque chose de fort comique. Une société monte dans une barque, ou bien dans des voitures, et quitte ses *confortables* demeures pour une auberge, dont les fenêtres avancent au-dessus d'un vaste bourbier infect, où des enfants malpropres barbottent pieds nuds, et font la culbute et la roue pour de l'argent. Pendant ce temps, le soleil, reflété par l'eau, vous aveugle, et le zéphir vous apporte les parfums réunis de la poix, du goudron et de la cuisine.

Bientôt se présentent en ordre de bataille, huit ou dix garçons, portant des plats recouverts de cloches de ferblanc, qu'ils posent sur la table autour de laquelle la société prend place. Les cloches sont enlevées, et vous voyez vingt espèces différentes de poissons, accommodées, à ce que l'on prétend, de vingt manières différentes; mais à l'exception de l'anguille, qui, étant indigeste, exige une sauce plus relevée, tous les autres sont ou frits ou bouillis avec une sauce au beurre fondu et des pommes de terre, dures et blanches

comme des balles à jouer à la paume. Hommes, femmes et enfants mangent indistinctement de tous les plats; et quand ils se sont presque donné une indigestion, les portes s'ouvrent de nouveau, et les garçons reparaissent avec d'autres plats et d'autres cloches de ferblanc, qui cette fois cachent des centaines de petits poissons frits sur lesquels les connaisseurs expriment du jus de citron, après quoi ils en avalent des quantités dont tu ne saurais te faire une idée. Cela fait, ils se mettent à dévorer d'énormes pièces de viandes rôties; puis des poulets et des canards, et d'immenses assiétées de pois et de fèves cuits à l'eau, et toujours du beurre fondu. Après avoir arrosé tout cela de force vin de Porto et de Bordeaux et d'une espèce de bierre épicée que l'on vend en Angleterre pour du vin de Champagne, le repas se termine par un dessert, à la suite duquel on paie la carte qui monte à vingt ou trente guinées, et on rentre à Londres trop tard pour aller en société, mais tout juste assez à temps pour se coucher, dans l'espoir souvent trompé d'échapper à la migraine qui suit presque toujours de semblables parties de plaisir. Quant à moi, je ne devrais pas me plaindre, car la belle dame, première instigatrice du *pique-nique*, ne voulut pas me permettre de payer mon écot. Son excellent mari s'en chargea, et comme il tombait de la pluie, il eut en outre la complaisance de monter sur le siége du cocher, et de me céder sa place dans la voiture.

Je suis allé une fois, la semaine passée, à la chambre des communes. Je fus présenté au président avant l'ouverture de la séance, et son accueil me charma. Ses manières sont on ne saurait plus séduisantes, et quoique pleines de dignité lorsqu'il remplit son importante et difficile place à la chambre, elles sont marquées dans la vie privée par une amabilité extrême et même par de l'enjouement.

Nous entrâmes dans la chambre par la porte qui sert aux membres, et nous fûmes placés sur des siéges exactement

semblables aux leurs, au-dessous des tribunes, et en réalité dans la chambre même, quoiqu'en termes techniques nous en fussions dehors, puisque nous étions au-delà de la barre. L'assemblée était nombreuse et la chaleur très-forte. Je fus surtout frappé de la grande variété de forme des chapeaux que portaient les membres, car ils étaient presque tous couverts; en un mot, je ne crois pas avoir jamais vu d'assemblée aussi importante, si même il en existe une semblable en Europe, moins faite pour inspirer le respect.

Sur le banc des ministres, je vis lord Althorp qui a l'air d'un paysan; lord John Russell qui ressemble à une grenouille; lord Palmerston que l'on pourrait prendre pour un marchand de modes, et sir James Graham, en qui l'on ne saurait méconnaître le gentilhomme anglais.... il offre en effet le beau idéal de l'aristocratie insulaire. M. Édouard Ellice paraît un brave homme assez simple; j'y vis aussi M. Fergusson, qui, à ce qu'on me dit, a été emprisonné il y a quelques années à Newgate, pour avoir pris part à une émeute, M. Whittle Harvey, M. Jeffrey et sir Édouard Codrington, qui a fait tant de bien à nous autres étrangers, en brûlant à Navarin la flotte d'un des anciens alliés de l'Angleterre.

Non-seulement les journalistes ont des places réservées dans les tribunes, mais encore chacune de ces feuilles, qui forment ensemble ce qu'on appelle aujourd'hui *le quatrième ordre*, a son représentant siégeant dans le parlement.

Sur les bancs opposés de la chambre on m'indiqua sir Robert Peel que je connaissais déjà; M. Goulburn; sir Henry Hardinge, que je hais, pour le zèle avec lequel il défend tout ce qui est anglais; ce genre de patriotisme m'est insupportable. On me montra aussi Cobbett; il a l'air d'un paysan très à son aise, et Hume, dont nous avons tant ri, lorsqu'il passait pour être un bien plus habile homme qu'il ne l'est. Il est extraordinairement laid, ce qui ne l'a pas empêché

d'épouser une femme fort riche. Il est vrai qu'il a disséqué son frère; mais il justifie sa conduite d'une singulière manière: « Je ne dirai pas que je l'ai disséqué, car je ne l'ai pas fait; je l'ai tout simplement ouvert pour savoir de quoi il était mort. »

Lord Palmerston parla sur la politique extérieure de l'Angleterre, et j'avoue que sur ce sujet je n'ai jamais entendu personne qui m'ait plu autant que lui; il y a quelque chose de si libéral dans sa manière de voir, de si indifférent aux intérêts de son pays; rien de personnel; j'aurais pu croire que j'entendais discuter un de nos propres députés ou Talleyrand lui-même. J'en dirai autant d'un M. Thompson, qui a parlé sur le commerce. Je ne pense pas que notre excellent roi-citoyen (je l'appelle toujours excellent, tout absolu qu'il est devenu) puisse avoir des alliés plus utiles que Thompson et Palmerston. Ce dernier a reçu le sobriquet de Cupidon; je ne sais vraiment pas pourquoi, à moins que ce ne soit à cause de la faiblesse de sa vue: car il y a long-temps qu'il a *passé le temps de plaire*.

Deux jours après j'allai à la chambre des pairs, et là je vis une scène à laquelle je ne me serais jamais attendu, même dans ce pays de marchands. Lord Brougham, qui est le grand libéral, et qui représente le *magasin à un sou*, ne faisait que sauter et gambader, proférant d'une voix aiguë et perçante, tantôt des contradictions, et tantôt des assertions, d'un ton plus fait pour un cabaret que pour une assemblée si auguste.

Puis tout-à-coup, un petit homme à jambes cagneuses, arriva en habit de cour, et, chose que je n'aurais jamais crue si je ne l'avais pas vue de mes yeux, il présenta au lord chancelier un verre d'une liqueur assez forte pour tuer un cheval de poste français, et qu'on appelle, à ce que je crois, du *grog*, après quoi la discussion devint si agitée, si bruyante, si peu convenable quant aux expressions, que je me dis en

moi-même : « Si ceci continue encore quelque temps, il ne sera pas besoin d'une loi pour abolir la chambre des pairs. »

Lord Brougham est hideux dans toute la force du terme ; lord Durham ne l'est pas moins. Tu te rappelles ce qui lui est arrivé chez nous au salon, lorsqu'ayant fait une observation très-ridicule sur un tableau, une personne qui ne le connaissait pas, lui cria : « *Tais-toi, nègre.* » Si je n'étais pas sûr de la vérité de cette anecdote, j'en aurais douté; car il n'est pas noir, mais jaune comme une pièce de vingt francs.

On m'a conduit l'autre jour au palais de Kensington, pour assister à une soirée que donnait le duc de Sussex, en qualité de président de la société royale. Nous attendîmes long-temps avant que le prince arrivât, car il donnait à dîner, et l'on resta long-temps à table. Il a une fort belle bibliothèque, et tient beaucoup à passer pour savant. De même que tous les membres de la famille royale, il est très-affable. Il porte de gros favoris noirs, qu'il teint sans doute, car toute sa famille a les cheveux blonds.

Je n'ai pas été à Oxford. Je le regrette, car je ne doute pas que le spectacle n'ait été fort beau. J'avoue cependant que le plaisir qu'il m'eût causé, aurait été bien refroidi en voyant les respects, les honneurs, je puis même dire le culte, que l'on y a prodigué à Wellington. Ce n'est pourtant pas pour cela que je n'y suis point allé ; nous autres voyageurs prenons de bonne heure l'habitude de sourire quand le cœur est douloureusement froissé ; mais je pensais que l'université ayant si péremptoirement refusé le diplôme de docteur à notre ambassadeur, il n'était pas convenable que j'assistasse à la cérémonie.

Il faut que je te raconte une plaisanterie de M. de Talleyrand, qui te fera sourire. Le prince arriva par hasard chez le duc de Wellington, lorsque celui-ci regardait les dif-

férents costumes qu'il devait mettre pendant la cérémonie de son installation à Oxford. En les voyant, Talleyrand dit, avec ce ton caustique qui lui est si familier : « Des habits de prêtre ! Ah ! M. le duc, vous finissez par où j'ai commencé. »

La duchesse de Dino a été fort contrariée de n'y pas aller ; il avait été convenu que son absence serait attribuée à la maladie d'un de ses enfants. On avait proposé, dans le cas où M. de Talleyrand aurait été reçu docteur, de lui faire danser un pas de deux avec lord Wynford.

Chez cette nation si pédante dans ses idées religieuses, il est maintenant de mode d'aller le dimanche aux jardins zoologiques. J'y suis allé dimanche dernier, sans éprouver aucun remords de conscience ; mais je ne saurais m'empêcher de penser que ce peuple si sérieux, si grave, qui couvre en ce moment le bureau de la chambre des communes de pétitions pour rendre plus sévère l'observance du jour de repos, ce qui du reste est le but de deux ou trois bills différents, ou discussions dans le parlement ; que ce peuple, dis-je, pourrait plus convenablement sanctifier le dimanche, qu'en courant voir un éléphant se baigner, un rhinocéros galopper et des singes faire les galants. Quant à nous, étant par bonheur ce que les gens du peuple appellent ici des *papistes*, nous mettons fort peu d'importance à des choses de ce genre. Notre dimanche à nous n'est pas un jour de tristesse, et après avoir assisté aux offices, nous croyons remplir comme il convient les intentions de notre créateur, en consacrant à la gaité et au plaisir le reste d'une journée suffisamment sanctifiée par nous, en nous abstenant du travail et des soucis du monde ; mais ici, où bien des gens vont à l'office du soir en sortant de voir les animaux se baigner, c'est aussi par trop ridicule !

Parmi les pieuses fraudes dont ces graves insulaires se

rendent coupables, se trouvent ce qu'ils appellent des *foires de fantaisie,* au profit de certaines institutions de charité. Le peuple anglais est, il faut en convenir, réellement et sincèrement charitable; mais pour lui, il y a une mode jusque dans ses vertus. Au lieu de donner tout simplement leurs guinées aux pauvres, les jeunes personnes s'en vont acheter de tous côtés des coupons de gaze et de ruban, avec des perles de verre et de la gomme, des pinceaux, du papier d'or et des fleurs artificielles, et du clinquant, et de tout cela ensemble elles se mettent à faire de petits meubles de toute espèce, des étuis pour cartes de visite, des bourses, des papiers de montre, des essuie-plumes, etc.; et puis, à certain jour fixé, elles exposent tous ces objets en vente dans un lieu public, et le produit est remis à l'établissement en faveur. Mais de peur que tous ces précieux meubles, ces étuis, ces bourses, ces papiers, ces essuie-plumes, ne rapportent pas des prix assez élevés, les jeunes dames y vont elles-mêmes, et dans un costume tout particulier, se placent derrière les comptoirs, et s'efforcent, au moyen des œillades et des sourires les plus assassins, de fasciner l'esprit des hommes étrangers qui les entourent, afin de leur faire payer leurs emplètes un ou deux schellings de plus. Et ce sont là ces demoiselles si timides, qui frémissent en songeant à la hardiesse des femmes du continent!

Ces foires font un double mal; car, tandis qu'elles rabaissent les jeunes personnes de l'aristocratie au niveau des grisettes, elles font un tort réel à ces grisettes, dont elles usurpent la profession. Si elles achetaient ces objets pour les revendre, la chose ne serait qu'absurde; mais mettant à contribution leur adresse pour enlever les profits de leurs inférieures, elles font plus de tort aux classes industrieuses et marchandes, qu'elles ne font de bien à l'institution qu'elles protègent avec tant d'ardeur.

Mais il est temps, ma chère Henriette, que je termine ma lettre. Tu ne tarderas pas à en recevoir encore une. Réponds-moi au plus tôt en anglais, et crois que je suis bien sincèrement.

Ton ami.

LE BOURGEOIS DE PARIS.

CONTE.

Amis, encore un conte : il sera le dernier,
Car toujours un conteur finit par ennuyer.
Pour éviter un sort peut-être inévitable,
Ma raison m'a donné cet avis charitable :
Mais j'ai peur que bientôt chacun de vous, à part,
N'accuse ma raison d'avoir parlé trop tard.

Si du moins d'un héros, d'un sage ou d'un poète,
J'avais à révéler quelque vertu secrète,
Je pourrais, à l'abri de son nom glorieux,
Suivre de loin les pas de l'aimable Andrieux,
Et glanant après lui dans le champ qu'il moissonne,
Des épis délaissés composer ma couronne.
Mais il faut l'avouer : le héros que j'ai pris
Était tout simplement un bourgeois de Paris,
Un de ces bons bourgeois qui, dans leurs mœurs gothiques,
Gardent de leurs aïeux les vertus domestiques,
Qui, cachés dans la foule et ne demandant rien,
Bornent toute leur gloire à faire un peu de bien.
Martin, c'était le nom de notre personnage,
Était aimé, chéri de tout son voisinage,
Et, depuis quarante ans, tout le quartier latin
Connaissait l'habit gris du bon monsieur Martin.
Réglant, dès son réveil, l'emploi de sa journée,
Il allait sur les quais passer la matinée,
Lorsque du baromètre, à son lit suspendu,
L'aiguille interrogée avait bien répondu.
Puis au café Procope, où des auteurs qu'on cite,

Se rassemblait alors une brillante élite,
Il venait chaque soir médire avec Fréron,
Penser avec Duclos, et rire avec Piron :
Là, ne se croyant pas obligé de se taire,
Il glissait un bon mot qu'applaudissait Voltaire :
Il avait de l'esprit, du goût ; et bien souvent
Plus qu'à l'académie il se montrait savant.
Jacinthe, fille sage autant que prévenante,
De son petit ménage était la gouvernante,
Peut-être plus encor.... si Monsieur, par hasard,
S'avisait de rentrer un quart-d'heure trop tard,
C'était des pleurs, des cris ! Aussi, par bonté d'âme,
Martin restait fidèle aux tours de Notre-Dame.
Un seul jour (et le fait n'est pas bien éclairci),
Il s'éloigna, dit-on, jusqu'à Montmorency ;
Mais il se promit bien, rentré dans son ménage,
De ne plus entreprendre un aussi long voyage.
Un jour que, sur les quais du faubourg Saint-Germain,
Martin se promenait, une canne à la main,
Une chaise roulante auprès de lui s'arrête :
Il voit par la portière avancer une tête
Qu'il reconnait soudain.... « Bougainville, c'est toi !
Je te retrouve, ami ! quel heureux jour pour moi !
Après plus de cinq ans !... descends que je t'embrasse!—
Je ne puis... près de moi, viens plutôt prendre place :
Tu seras mieux, je pense, assis à mon côté : —
Volontiers.... » — et Martin est à peine monté
Que les chevaux soudain, redoublant de vitesse,
Partent au grand galop sous le fouet qui les presse.
Martin troublé s'écrie : « Où vont-ils me mener ? —
A Versaille... — à Versaille ! — où je vais déjeûner...
Tu verras ce palais que le luxe décore :
L'ombre du grand Louis y semble errer encore.

Arrivé récemment des bords américains,
J'apporte aux pieds d'un roi des vœux républicains,
Et je vais, des combats en quittant la carrière,
Embrasser d'un marin la vie aventurière. » —
On arrive : on déjeûne, on se rend à la cour.
Martin regarde, admire, et parle de retour.
Les trésors qu'à ses yeux ce beau séjour étale
Sont pour lui sans attraits loin de la capitale.
Mais Bougainville... « Allons, il faut nous dépêcher;
C'est à Chartres, ce soir, que nous devons coucher. —
A Chartres ! — Oui vraiment, — quelle plaisanterie ! —
Non : d'excellents pâtés Chartres est la patrie.
Il me faut un convive et j'ai compté sur toi. —
Je ne puis. — A Paris retourne donc sans moi.—
Si ce soir au logis j'allais ne pas paraître,
Que deviendrait Jacinthe?.. elle en mourrait...—Peut-être
Et même, dès demain, je serais peu surpris
Que le bruit de ta mort circulât dans Paris.
Tes héritiers charmés vont se croire plus riches;
Et Jacinthe, courant aux petites affiches,
Te fera réclamer comme un objet perdu.
Puis, quand tu reviendras, on sera confondu.
Paris, pendant un mois, rira de l'aventure....
Me laisseras-tu seul remonter en voiture?
Nous avons tous les deux beaucoup à raconter.
Rien n'est tel qu'un ami pour savoir écouter.
Par ton esprit malin, toi, tu me feras rire,
Aux dépens des nigauds qui se mêlent d'écrire;
Et moi, je te dirai les combats, les dangers
Qui retenaient mes pas sur des bords étrangers.
Nous jouirons enfin du plaisir d'être ensemble.
Est-il à ce bonheur un bonheur qui ressemble ?
Partons... l'heure s'avance, et les chevaux sont mis. » —

Chartres vit le soir même arriver nos amis ;
Mais Martin, effrayé de son propre courage,
Parla de son retour pendant tout le voyage.
Et la nuit, un doux rêve égarant ses esprits,
Il se croyait déjà revenu dans Paris,
Quand soudain Bougainville en sursaut le réveille,
Et le mot de départ résonne à son oreille.
Martin l'entend, se lève, et dormant à demi
Dans la chaise s'élance auprès de son ami.
On part : bientôt le jour qui commence à paraître
Lui montre des chemins qu'il cherche à reconnaître.
Où sont les vastes champs qui, la veille à ses yeux,
Étalaient des moissons les trésors précieux?
Il voit des prés, des bois : il s'étonne, il s'écrie :
« Cher Bougainville, où donc allons-nous, je te prie? —
A Brest.— Comment, à Brest! — Oui, par ordre du roi. —
A Brest! répète encor Martin saisi d'effroi.
Eh! sans doute, un marin ne connaît pas d'obstacles.
Je veux te faire voir le plus beau des spectacles :
La mer, la vaste mer! tu seras enchanté
De l'aspect imposant de son immensité.
Laisse-là ton Paris où l'on respire à peine,
Des méchants et des sots triste et brillant domaine.
L'Océan aujourd'hui t'appelle sur ses bords :
Quand tu verras, ami, le premier de nos ports,
Ton Paris n'aura plus qu'une gloire usurpée.
Brest peut faire aisément oublier la Rapée. »
Martin de ces raisons fut d'abord peu touché ;
Mais peut-être, en secret, ne fut-il pas fâché
Qu'un peu de violence entraînât sa paresse.
Et d'ailleurs d'un ami que ne peut la tendresse?
Tel fut l'heureux pouvoir des soins de l'amitié
Qu'avant de toucher Brest, Paris fut oublié.

Il arrive : il sent naître une joie imprévue
A l'aspect de ces flots où s'égare sa vue.
Ces vaisseaux, dans le port, balancés mollement,
Ces chants des matelots, ce brûit, ce mouvement,
Tout l'étonne, l'enchante : il ne peut se défendre
D'un désir inquiet qu'il a peine à comprendre.
Il court à Bougainville. — « Avant de nous quitter,
Ami, sur ton vaisseau permets-moi de monter. » —
Tout est bientôt d'accord. Martin gaîment s'élance
Dans le canot léger que la vague balance.
Déjà sur le navire il monte, il est monté :
Et tandis qu'il parcourt ce palais enchanté,
Au souffle du zéphyr la voile se déploie,
Du navire et du port partent des cris de joie.
Martin regarde, et voit la terre s'éloigner...
A Versailles, ami, tu venais déjeûner,
Dit Bougainville ; eh bien, si le ciel nous seconde,
Tu feras avec moi... — Quoi donc ? — Le tour du monde.

ED. MENNECHET.

GRIZEL COCHRANE,

Fragment historique,

PAR JOHN MACKAY WILSON.

Lorsque les sujets du dernier roi Jacques prirent les armes contre lui, le plus redoutable de ceux qui levèrent l'étendard de la révolte, fut sir John Cochrane, aïeul du comte de Dundonald, qui vit aujourd'hui. La fatalité qui, durant des siècles, poursuivit la maison de Campbell, et entraîna dans leur ruine tous ceux qui s'attachèrent à leur destinée, n'épargna pas sir John Cochrane. Cerné par les troupes royales, sa résistance fut longue, terrible et désespérée; mais enfin, accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, jugé et condamné à mourir sur l'échafaud. Il n'avait plus que peu de jours à vivre, et son geôlier attendait l'ordre écrit de le conduire au lieu de l'exécution. Sa famille et ses amis l'avaient visité dans sa prison, et avaient reçu son dernier et éternel adieu. Mais une personne de sa famille n'était pas venue avec les autres pour recevoir sa bénédiction. — Et cette personne était l'orgueil de ses yeux, l'espoir de sa maison, la joie de son cœur : c'était Grizel, sa fille chérie.

Le crépuscule répandait ses ombres sur les barreaux de sa prison : et la tête appuyée contre la froide muraille, le malheureux captif s'abandonnait à la douleur de n'avoir pu donner un dernier baiser à son enfant de prédilection, lorsque la porte de fer tourna lentement sur ses gonds rouillés; et le geôlier entra suivi d'une belle et jeune fille : sa taille était haute et sa démarche altière : ses yeux noirs étaient brillants et sans larmes; mais leur éclat même trahissait un chagrin... un chagrin trop profond pour permettre les pleurs. — Les

tresses de ses cheveux noirs se séparaient sur son front, pur et lisse comme un marbre poli. Le prisonnier leva la tête au moment où elle entra.

« Ma fille ! ma Grizel ! s'écria-t-il : et elle tomba dans ses bras.

» Mon père ! mon bien-aimé père ! » et elle essuya une larme qui avait accompagné ces mots.

» Votre entrevue sera courte, très-courte, dit le geôlier en les quittant.

» Que le ciel te protège et te console! mon enfant! ajouta sir John en la pressant sur son cœur, et en imprimant un long baiser sur son front. J'avais craint de mourir sans donner ma bénédiction à ma fille chérie : et cette crainte m'était plus cruelle que la mort.... mais tu es venue, mon amour.... tu es venue!... c'est toi ! et la dernière bénédiction de ton malheureux père....

» Non, non, arrêtez, s'écria-t-elle... ce n'est pas votre dernière bénédiction ! ce ne peut pas être... mon père ne mourra pas !....

» Calme-toi, calme-toi, mon enfant... plût à Dieu que je pusse te consoler !... mon bien, ma vie !... mais il n'y a point d'espoir : trois jours encore, et toi et tous mes enfans vous serez.... » —

Orphelins, allait-il dire; mais le mot expira sur ses lèvres...

« Trois jours, répéta-t-elle, en levant la tête précipitamment, et en pressant vivement la main de son père. Trois jours !... il y a donc de l'espérance.... mon père vivra. Mon grand-père n'est-il pas l'ami du confesseur du roi ? Il demandera la vie de son fils.... et mon père ne mourra pas ! —

» Non, non, ma Grizel : ne te fais pas illusion... il n'y a pas d'espoir.... déjà ma condamnation est signée par le roi; le message de mort est déjà en chemin pour apporter ici l'ordre de mon supplice.

» Qu'importe, mon père ne mourra pas!... il ne mourra pas! répéta la jeune fille avec force, et en se tordant les mains. Que le ciel me soit en aide! et se tournant vers son père, elle dit avec calme.... : « Nous allons nous quitter,... mais pour nous revoir bientôt.

» Que veux-tu dire, mon enfant, demanda sir John en regardant sa fille avec inquiétude?

» Ne me le demandez pas, mon père, répliqua-t-elle.... ne me le demandez pas maintenant : priez pour moi.... et bénissez-moi, mais non pour la dernière fois. »

Il la pressa de nouveau sur son cœur, en pleurant. Un moment après, le geôlier entra, et le père et la fille s'arrachèrent des bras l'un de l'autre.



Le lendemain du jour qui suivit cette entrevue, un voyageur traversait le pont-levis de Berwick, et après avoir parcouru la rue de Marygate, il s'assit pour se reposer sur un banc, à la porte d'une hôtellerie, mais il n'osa point y entrer : elle était au-dessus de sa condition, car peu d'années auparavant, elle avait servi de quartier-général à Olivier Cromwel, et dernièrement encore de résidence à Jacques VI, roi d'Écosse. Le voyageur portait une jaquette de laine, serrée autour de son corps par une ceinture de cuir, et par-dessus, un manteau court d'une étoffe commune. C'était évidemment un jeune homme; mais son chapeau rabattu sur ses yeux cachait presqu'entièrement ses traits. D'une main il portait un petit paquet, de l'autre un bâton de pélerin. Après avoir demandé un verre de vin, et s'être reposé quelques minutes, il se leva et partit. La nuit approchait et amenait avec elle une tempête. De gros nuages noirs venaient de la mer; le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues; une

pluie froide tombait avec force, et la rivière de la Tweed roulait des flots agités.

« Que le ciel te protége, si tu voyages par une telle nuit! » dit la sentinelle qui veillait à la porte d'Angleterre, au moment où le voyageur fran chissait le pont-levis.

En quelques minutes, il était sur le vaste, triste et redoutable marais de Tweedmouth, immense désert de genêts et de bruyères, semé çà et là d'épais buissons; il gravit lentement la colline, malgré la tempête, dont la fureur augmentait à chaque instant. La pluie tombait par torrents, et le vent mugissait comme toute une bande de loups affamés: l'étranger poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il fût arrivé à deux ou trois milles de Berwick; là, comme s'il lui eût été impossible de braver plus long-temps la tempête, il chercha un abri sous des buissons d'épines qui bordaient le chemin. Cependant la nuit devenait plus sombre, l'ouragan plus terrible, et le voyageur était depuis une heure blotti sous cet impuissant refuge, lorsque le bruit des pas d'un cheval au galop se fit entendre sur le grand chemin. L'homme qui le montait inclinait sa tête contre le vent. Tout-à-coup le cheval est saisi par la bride, le cavalier lève la tête, et l'étranger lui mettant un pistolet sur la poitrine, lui crie :

« Descends ou tu es mort! »

Le cavalier, transi de froid, et glacé de frayeur, fait un mouvement pour prendre ses armes, mais au même moment, la main du voleur, quittant la bride du cheval, saisit le cavalier à la poitrine et le renverse par terre. Il tombe lourdement sur le visage, et reste quelques instants sans connaissance; le voleur s'empare de la valise de cuir qui contenait les dépêches pour le nord de l'Angleterre, et la plaçant sur son épaule, disparaît bientôt à travers les bruyères.

Le lendemain, dès le point du jour, on vit les habitants de Berwick accourir sur le lieu où le vol avait été commis: on

visita tous les environs; mais on ne put découvrir aucune trace du voleur.



Sir John Cochrane vivait encore : les dépêches qui contenaient son arrêt de mort avaient été volées, et avant qu'un nouvel ordre pour son exécution pût être expédié, l'intercession de son père, le comte de Dundonald, auprès du confesseur du roi, pouvait faire révoquer la sentence. Grizel ne quittait plus sa prison, et lui disait toujours des paroles consolantes. Près de quatorze jours s'étaient écoulés depuis le vol des dépêches, et l'espérance commençait à rentrer dans le cœur du prisonnier, lorsqu'on apprit que toutes les démarches avaient échoué, et que le roi avait de nouveau signé l'arrêt de mort. Un jour encore, et l'ordre fatal devait arriver à la prison.

Que la volonté de Dieu s'accomplisse! murmura le captif.

Ainsi soit-il! répondit Grizel, avec véhémence : mais mon père ne mourra pas!



Le cavalier, porteur des dépêches et de la condamnation de sir John Cochrane, venait d'entrer dans le marais de Tweedmouth ; il pressait de l'éperon les flancs de son cheval, regardant attentivement devant, derrière et autour de lui, et tenant à la main un pistolet armé. La lune répandait une clarté vaporeuse sur la bruyère, et donnait à chaque buisson une forme fantastique. Il venait de tourner l'angle d'un taillis, quand soudain son cheval se câbra au bruit d'un coup de pistolet, dont le feu brilla devant ses yeux : au même instant le pistolet du cavalier fit feu : le cheval se câbra de nouveau avec tant de violence, qu'il jeta son maître sur la

bruyère. Déjà le voleur lui avait mis le pied sur la poitrine, et, lui approchant un poignard du cœur, lui criait :

« Donne-moi tes armes ou meurs ! »

Le porteur des dépêches obéit.

« Maintenant relève-toi et va-t-en. Je garde ton cheval et ta valise. » L'homme se leva et prit en tremblant le chemin de Berwick ; le voleur monta sur le cheval et le lanca à travers la plaine.



Déjà tout était prêt pour l'exécution de sir John Cochrane, et les officiers de justice n'attendaient plus pour le conduire à l'échafaud, que l'arrivée du courrier porteur de l'arrêt, lorsqu'on apprit que les dépêches avaient été enlevées de nouveau. C'était encore pour la vie du prisonnier une prolongation de quatorze jours. Il tomba dans les bras de sa fille, et lui dit en pleurant :

« La main de Dieu se revèle ici. »

« Ne vous ai-je pas dit, répliqua la jeune fille, que mon père ne mourrait pas ? »

Le quatorzième jour n'était pas encore arrivé, lorsque les portes de la prison s'ouvrirent, et le comte de Dundonald se précipita pour embrasser son fils. Il avait renouvelé ses instances auprès du confesseur, et le roi s'était enfin laissé fléchir. Il avait pardonné.

Déjà le captif était rentré dans ses foyers : il était entouré de sa famille ; mais Grizel, qui pendant la captivité de son père, l'avait à peine quitté, Grizel était encore absente. Ils rendaient grâce à la mystérieuse providence qui deux fois avait arrêté les dépêches, lorsqu'un étranger demanda à le voir. Sir John le fit entrer, et le voleur parut. Il avait le costume que nous avons décrit, le manteau grossier, et la ja-

quette de laine ; mais la manière dont il le portait indiquait un homme au-dessus de sa condition. En entrant il porta la main à son chapeau, mais il ne se découvrit point.

« Quand vous aurez parcouru ces papiers, dit-il, jetez-les au feu. »

Sir John les regarda, tressaillit, et devint pâle : c'était les deux arrêts de mort.

« Mon sauveur ! s'écria-t-il : comment vous récompenser, vous à qui je dois la vie? Mon père, mes enfants... remerciez-le pour moi. »

Le vieux comte saisit la main de l'étranger.... les enfants embrassèrent ses genoux.... lui, il mit la main sur ses yeux et fondit en larmes.

« Votre nom ! votre nom! au nom du ciel qui êtes-vous? »

L'étranger ôte son chapeau, et les longues tresses de Grizel Cochrane tombèrent sur le manteau de bure.

« Grand Dieu ! s'écria l'heureux père.... c'est ma fille, ma Grizel qui est mon sauveur; que la vie va me paraître douce !

N'ajoutons rien de plus pour ne pas affaiblir cette scène touchante. Disons seulement que cette Grisel Cochrane est la grand-mère de sir John Stewart, et l'épouse de M. Couts, le célèbre banquier.

A MADAME

LA COMTESSE DU PONT,

Sur les vers insérés par elle

DANS LE PANORAMA LITTÉRAIRE.

J'ai lu des vers heureux sur l'antique Venise.
J'admirais tant de grâce et de facilité;
Je sentais, en lisant, s'accroître ma surprise,
Entouré des rayons d'une vive clarté,
Dont l'esprit trop souvent méconnaît la beauté.
Admirant de ces vers la tournure agréable,
Aux jours du grand Louis je me crois transporté,
Je reconnais l'arrêt par le bon sens dicté :
Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Je vois que vous avez, sans peine et sans efforts,
De Boileau dans vos chants fait briller la maxime.
On n'y voit nulle part ces vaporeux transports,
Dont le ton emphatique affecte le sublime;
Rien n'est faux, ni contraint, point de mots fastueux,
Ni l'amas puéril de nombreuses images
Des monts et des forêts, des lacs et des nuages,
Ni le bizarre effet d'un vague nébuleux.

Combien de tels écrits votre ouvrage diffère,
Il ne m'arrête pas sur des vers isolés,

Qui, soutenus en vain par des mots ampoulés,
Contraignent à chercher un sens imaginaire.
Je trouve un bel ensemble, artistement tissu ;
Je comprends que d'abord le génie a conçu
Cet ordre rigoureux du travail qu'il médite.
La noble expression que le sens facilite,
Arrive, sans chercher un tour ambitieux,
Et les mots élégants que l'usage accrédite,
Composent sans effort un style harmonieux.

Vous dépeignez d'abord la cité magnifique,
Qui de son fier trident soumit l'Adriatique,
Ses flottes, ses guerriers, ses nombreux matelots,
A son puissant empire asservissant les flots,
Et sa voile hardie, instruite par Neptune,
Volant à la victoire, ainsi qu'à la fortune.

Mais bientôt, succombant aux langueurs du repos,
Son sénat amolli n'ose rien entreprendre.
De son trône éclatant vous la faites descendre ;
Vos accents indignés nous montrent des tyrans,
Dans l'antre du mystère, assis aux premiers rangs.
La pâleur sur leur front, par la peur étendue,
Ils livrent aux soupçons la vertu méconnue,
Dans de froids souterrains, et sous des plombs brûlants,
Entassent sans pitié le crime et l'innocence,
Et gravent sur la porte : ici, plus d'espérance !

Poursuivez ; par vos chants que le goût épuré,
A ses anciens autels cherche le feu sacré,
Qu'il bannisse à jamais le style énigmatique,
Et du trépied voilé le jargon fatidique ;
Apprenez-nous comment l'emphase accrédité

Repousse l'harmonie et détruit la clarté;
Comment un art heureux ajoute avec aisance
A la mâle vigueur l'agréable élégance;
Poursuivez; j'aperçois un jour plus fortuné,
Où, cultivant un art long-temps abandonné,
Attachant notre oreille aux accords de la lyre,
Les femmes parmi nous reprendront leur empire.

Comte de Vaublanc.

LE CONSCRIT.

I.

Par une belle matinée de septembre 1830, la diligence de Péronne s'arrêta un instant sur la grande route, à quelque distance de la ville, et l'on en vit sortir un jeune homme bien mis et de bonne tournure, qui s'élança rapidement dans un chemin de traverse.

Si l'on eût interrogé sur son compte les compagnons de voyage qu'il venait de quitter si brusquement, à coup sûr chacun l'eût déclaré homme nul et insociable, car en vain avait-on épuisé tous les sujets de conversation usités en pareil lieu entre gens qui ne se connaissent pas : politique, théâtres, modes, chronique scandaleuse, l'avaient trouvé également silencieux; et les interpellations diverses n'avaient obtenu de lui qu'un signe de tête accompagné de ce léger froncement de sourcil qui indique clairement une impatience contenue.

« — Ma foi, s'écria un commis-voyageur, dont la faconde intarissable n'avait pas depuis Paris donné un instant de répit à ses auditeurs, j'ai fait bien des voyages dans ma vie; j'ose dire que je connais un peu toutes les routes de France, et je puis dire même, mieux que personne, quelles sont les curiosités de chaque ville, et les auberges où l'on dîne le mieux; j'ai parcouru l'intérieur, le coupé et la rotonde; j'ai vu des voyageurs de tout âge, de tout sexe, de tout caractère, de toute condition; jamais, non jamais, je n'ai vu un homme si taciturne. »

« — Le fait est, répondit un gros monsieur qui s'épanouis-

sait dans le fond de la voiture, le fait est qu'il n'a pas dit un mot depuis le départ. »

« — Qu'appelez-vous un mot, monsieur; il n'a pas dit une syllabe, bien que j'aie fait en sorte de le mettre sur tous les sujets qu'un jeune homme de Paris ne peut ignorer. Il n'a pas répondu; il a pourtant quelque chose d'assez distingué dans la figure; mais il est peu poli, fort peu poli; la civilité veut que l'on réponde à qui vous interroge. »

« — Peut-être a-t-il ses raisons pour se taire et tout entendre : la police est bien active.... »

Et cette insinuation charitable fut accompagnée d'un clignement d'yeux qui affichait une haute prétention à la finesse.

Il s'en fallait pourtant que le pauvre jeune homme méritât ces réflexions malveillantes : c'était un étudiant d'environ vingt-quatre ans, bien fait et de manières gracieuses; une expression assez habituelle de dédain se dessinait sur le contour de ses lèvres; ses yeux respiraient je ne sais quel mélange de piété et de mélancolie, et sa figure, belle et régulière, était empreinte de cette pâleur un peu maladive qui annonce, ou une organisation frêle et nerveuse, ou un homme dont la vie a coulé vite, et dont le sang s'est réfugié au cœur.

Il marchait à grands pas, jetant à peine un regard distrait sur la campagne, dont les sillons commençaient à se colorer des premiers feux d'un beau soleil d'automne.

C'est qu'il allait revoir sa mère, sa vieille mère, qu'il n'avait pas vue depuis trois ans, et dont il n'avait pas reçu de lettres, car la bonne femme ne savait pas écrire; et pendant son séjour à Paris, il n'avait jamais eu d'elle que ces mots, écrits par le maître d'école du village :

« Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié. »

Elle l'aimait pourtant bien, cette digne mère, car c'était l'aîné de ses fils, celui que la dame du château avait tenu sur les fonts de baptême, et dont plus tard M. le curé avait dit, en voyant son naturel studieux et réfléchi :

« Ernest sera un savant. »

Aussi elle avait prié le bon curé de lui apprendre le latin, et elle l'avait envoyé à Paris étudier le droit, parce que M. le curé avait dit qu'Ernest, qui ne montrait d'ailleurs aucune disposition pour l'état religieux, avait un jugement sain, de l'éloquence, et qu'il pourrait devenir un jour un avocat distingué. Aidée des secours que lui fournissait la marraine de son fils, elle était parvenue, à force de sacrifices, et en vendant ses meilleurs arpents de blé, à lui envoyer tous les mois une somme à peu près suffisante à ses besoins, avec une lettre écrite par le maître d'école, qui, après quelques mots sur l'état des moissons et les affaires de la commune, terminait ordinairement par la phrase déjà citée : « Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié. »

Il allait donc la revoir, sa bonne vieille mère, si dévouée, si affectueuse, et il marchait à grands pas dans le sentier ombragé d'arbres qui conduit à Misery. Cependant, le dirai-je, quelque bon fils que fût Ernest, sa pensée n'était pas tout entière aux embrassements de la vieille Suzanne ; une image plus fraiche et plus jeune venait aussi se placer sur son cœur.

Il avait laissé au village une jeune et charmante fille. Marceline n'avait encore que quatorze ans lorsqu'il était parti pour Paris, et déjà à cet âge, si jeune, si petite fille, elle avait fixé la destinée d'un homme. En faisant ses adieux à Ernest, elle s'était jetée dans ses bras avec toute la passion de ces amitiés enfantines, et elle lui avait dit :

« Adieu ! Ernest, tu reviendras ?... »

Et cette simple parole, ce mot échappé de la bouche d'une petite étourdie, bruissait toujours à l'oreille du jeune homme pendant ses études longues et solitaires, et la nuit cette étreinte innocente d'enfant, d'enfant si pure encore et si naïve, le brûlait d'ardentes insomnies.

Pourtant c'était sans regret qu'il avait quitté le village. Cette vie de la campagne, qu'il avait sans cesse sous les yeux, était un cercle trop étroit pour son intelligence, pour son imagination surtout, qui, inquiète et active, dévorait déjà l'avenir : il se sentait du talent, de l'âme, de l'énergie, des facultés puissantes ; et chez les hommes de quelque logique, la conscience de tout cela est bien proche de l'ambition. Ernest était donc ambitieux; mais c'était de cette ambition noble et généreuse, qui ne veut vaincre que face à face et par des moyens loyaux : il était ambitieux, et la pensée de l'avenir, de cet avenir qu'il voulait par sa propre force maîtriser et rendre sien, travaillait sourdement son âme. Eh bien! elle n'est pas encore le rêve absorbant de cette âme ardente; le souvenir de Marceline, la petite fille de Misery, se mêlait à tout, planait sur tout; c'était le centre où venaient converger tous les mille projets de sa vie; il n'arrangeait rien sans elle; il voulait à tout prix incruster l'existence de la jeune fille dans la sienne; il la voulait, la petite Marceline; il la voulait, belle, brillante et grande dame, avec l'esprit haut et le cœur noble; le bonheur de Marceline, de Marceline qu'il aimait si profondément, et qui devrait à ses soins, à son amour, toutes les jouissances de la vie, en même temps que celles du cœur et de l'intelligence : voilà la pensée de tous les jours, celle qui le ranimait lorsque son cœur défaillait à ces horribles tentations de découragement qui viennent assaillir les plus forts.

Et maintenant il allait la revoir, sa Marceline tant rêvée pendant trois ans de silence, car à qui en aurait-il parlé?

A ces jeunes fats, ses compagnons d'études, dont l'âme systématiquement frivole n'imaginait rien au-delà d'un caprice? — A sa mère?... Mais la bonne veuve était une simple paysanne d'un sens bien droit et juste, qui avait fait le bonheur de son mari tranquillement et sans passion; et l'amour se réduisait pour elle à un acte de mariage formulé par le notaire et béni par le curé. — Il avait donc fallu se taire, dévorer en silence cet amour dont Marceline elle-même n'avait jamais entendu un mot, que d'ailleurs, elle, petite fille, n'aurait pas compris. Le comprendrait-elle aujourd'hui qu'il allait la revoir, non plus enfant, mais jeune fille, mais belle de ses dix-sept ans et de cette pudeur craintive de jeune femme dont le cœur commence à battre vite, et qui sent se révéler en elle une puissance inconnue d'amour et de fascination?

Telles étaient les pensées du jeune homme pendant qu'il franchissait la distance qui le séparait encore du toit où il avait passé son enfance. Il entre enfin dans le village, il aperçoit la maison de la vieille Suzanne, il court....

« — Ma mère!... »

« — C'est toi, Ernest, mon fils.... Et la vieille paysanne pleurait en l'embrassant. Ah! mon Dieu, mon enfant, comme tu es pâle, est-ce que tu serais malade?... Et elle l'accablait de questions, et elle l'embrassait encore sans attendre sa réponse.

En ce moment un grand garçon fort et bien découplé entra : sa figure n'offrait rien qu'une joyeuse insignifiance; c'était Paul, le frère d'Ernest. Les deux jeunes gens se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et ce baiser fut cordial et vraiment fraternel.

II.

Bientôt il fallut aller chez le vieux curé, et en rentrant Ernest apprit que Marceline et son père viendraient dîner avec la famille.

Pauvre Ernest! comme son cœur battait en attendant cette heure. Il se comparait à son frère, il était fier de ses connaissances, de son talent; fier même de ses manières et de sa tournure. Quel est l'homme qui, ayant conscience de sa supériorité, n'en jouit pas avec bonheur aux yeux de la femme qu'il aime?

Enfin, ce dîner si lent arriva. Marceline parut avec son père. C'était bien elle; toujours ses longs cheveux noirs lissés sur son front si pur, toujours ses yeux bleus si limpides et pourtant si passionnés..... Le cœur du jeune homme battait à soulever sa poitrine; ses yeux rencontrèrent ceux de son frère; il tressaillit en voyant le regard de Paul fixe et arrêté sur lui. Marceline vint embrasser Suzanne, et s'arrêta timidement devant Ernest.

« — Eh bien! dit Suzanne, tu n'embrasses pas Ernest, lui que tu appelais autrefois ton bon ami?... »

Paul fronça le sourcil: la jeune fille en rougissant jeta sur lui un regard indécis, puis elle présenta sa joue à Ernest, et alla d'un air presque suppliant s'asseoir à côté de Paul, en disant:

« — Vous vous êtes bien porté, M. Ernest? »

Le jeune homme ne put rien répondre; il avait tout compris. Il lança à son frère un regard que celui-ci soutint froidement: c'était déjà de la haine.

Le dîner fut long et embarrassant pour les jeunes gens. On fit parler Ernest, qui fut stupide; il s'en aperçut, et ne répondit plus que par oui et non. Heureusement le père de

Marceline causa de ce qu'il y avait de nouveau dans le pays, et du tirage pour la conscription.

« — Eh bien! dit-il en frappant sur le bras de Paul, tu vas tirer, mon garçon ; faut espérer que tu ne partiras pas.... »

Ces mots produisirent un effet singulier sur Ernest; il leva les yeux, et trouva encore attaché sur lui le regard de Paul, toujours froid et immobile. Marceline regardait avec intérêt le jeune paysan.

» Ils s'aiment bien! » pensa Ernest: et il se leva brusquement de table.

Tout le monde partit. Les deux frères se couchèrent sans se dire un mot, sans se serrer la main.

III.

Pauvre Ernest! ce mot, *monsieur Ernest*, avait du premier coup brisé toutes ses espérances; ce qu'il avait vu depuis n'avait fait que confirmer son malheur.

A quelques jours de là, Ernest était seul avec Marceline dans le jardin de sa mère.

« — ..... Vous l'aimez bien ce Paul, disait-il avec dépit; mais qu'a-t-il donc fait pour mériter votre amour? »

« — Il m'aime, dit la jeune fille, il me l'a dit souvent...

« — Il vous aime! mais sait-il ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que l'amour? il vous préfère parce que vous êtes la plus belle : mais vous même, Marceline, connaissez-vous l'amour, connaissez-vous ce sentiment, cette passion qui vit là au cœur d'un homme, ardente, profonde, inépuisable, qui anime toutes ses facultés, toutes les puissances de son âme? Voyez-vous, Marceline, j'ai passé loin de vous trois ans, trois longues années. Je me suis plongé dans de pénibles études, dans un travail rebutant. Eh bien! au milieu de ces longues veillées, votre image, votre image fraiche et souriante

venait ranimer mon courage abattu ; je me créais avec vous, avec toi, Marceline, un avenir d'amour et de bonheur ; je t'arrachais à ce village indigne de te posséder.... »

La jeune fille le regardait sans comprendre.

« — Oui, poursuivit Ernest avec feu; oui, à toi mon talent, à toi ce que le monde m'aurait donné de gloire, de considération ; à toi mon cœur, ma vie, tout mon être ; car mon espérance, mon bonheur, le but de mes efforts, c'était toi, Marceline, toi seule, toujours toi ; je te voyais là devant moi avec ce regard angélique, avec ce sourire d'enfant que j'avais recueilli dans ton dernier baiser, dans ce baiser d'adieu qui brûle encore mes lèvres.... Oh ! n'est-ce pas que c'est moi qui t'aime le mieux ?... »

« — Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, voilà Paul qui m'a vue avec vous; que va-t-il dire?... » Et elle courut au devant du jeune villageois.

Le soir Suzanne dit à Paul :

« — Mon pauvre enfant ! c'est donc demain que tu tires à la conscription ? »

« — Oui, ma mère, répondit le jeune homme en regardant Ernest, dont le visage s'illumina d'une espérance subite. »

Ernest comprit ce regard, et il eut honte de lui-même.

Le lendemain Paul amena un des plus bas numéros. On l'avertit qu'il partirait dans un mois.

« — Il partira, se dit Ernest ; m'en aimera-t-elle davantage ? »

IV.

Le mois étant passé, c'était la veille du départ de Paul : tout était bien triste dans la famille ; la vieille Suzanne, chagrine de l'inimitié de ses fils, préparait les hardes du voyageur. Pauvre mère ! elle avait entendu de cruels re-

proches : — « Si vous n'aviez pas tout sacrifié à mon frère, pour en faire un monsieur, avait dit Paul, vous auriez aujourd'hui de quoi m'acheter un homme. » Et elle avait pleuré en silence. Marceline pleurait à côté de Paul. Pour Ernest, son caractère était devenu incompréhensible. La femme qu'il avait rêvée si brillante de beauté et d'amour, n'était qu'une jolie paysanne, simple et sans intelligence ; il avait imaginé en elle des trésors de passion et d'enthousiasme ; mais de passion virginale, de cet enthousiasme pur qui rayonne dans une âme que la société n'a pas encore souillée de ses mille venins ; et voilà qu'il ne trouvait pas même en elle cette chétive préférence, qui fait qu'une femme vous donne quelquefois à garder son bouquet ou son éventail.

Sa Marceline, l'ange de ses méditations, sa pensée, sa poésie, aimait un gros et frais paysan ; elle l'aimait sans passion, mais tout franchement et avec tranquillité, et elle était incapable d'aimer jamais autrement ; et quand lui, le malheureux, parlait de son amour, de ses souffrances à cette stupide jeune fille, elle l'écoutait comme on écoute un livre, et quelquefois elle pleurait, car elle était bonne ; mais cette pitié elle-même était affreuse pour Ernest, car l'âme n'y était pour rien : c'était cette pitié physique, cet instinct de la douleur, qui fait tressaillir un animal au cri de son semblable.

Le malheureux jeune homme avait perdu ses illusions : comme l'homme qui sent s'évanouir tout d'un coup sa croyance, il ne trouvait autour de lui que vide et désolation. Son passé, si riche, si brillant d'espérances, était évanoui : il lui fallait déplacer sa vie, et donner une autre base à son avenir ; tous les obstacles qu'il méprisait dans l'exaltation de son amour, lui apparaissaient menaçants et insurmontables dans le lointain de l'existence ; tout ce che-

min aride et désolé, il fallait maintenant le faire seul, sans avoir même ces rapides et fugitifs bonheurs, qui rafraîchissent l'âme quand elle a une affection où se reprendre; quand la tête allanguie, et courbée par l'orage, peut reposer quelques instants sur l'épaule d'une douce compagne. Le découragement le prit, et il y avait au fond de tout cela une grande amertume de cœur.

Aussi trouvait-on chez lui une humeur sombre jusqu'à la dureté. Suzanne elle-même, sa pauvre vieille mère qu'il aimait tant, pouvait à peine lui arracher une parole; il avait voulu partir, fuir le village, retourner à Paris, reprendre ses études, travailler comme le trappiste qui creuse sa fosse; mais la vieille Suzanne lui avait dit :

« — Eh! quoi? mon fils, ton frère part pour l'armée, et tu me quittes, tu veux me laisser seule, seule dans mes vieux jours?... »

Et il était resté; mais cet effort lui coûtait visiblement : quelquefois, à la vue de son frère, son regard s'animait d'une expression qui faisait frissonner sa mère et Marceline. Depuis long-temps les deux jeunes gens ne se parlaient plus; tous leurs rapports étaient empreints de cette animosité acharnée, qui fait des liens de famille la pire chose du monde, quand ils ne sont pas la plus douce.

Ce soir-là Ernest était assis en face de Marceline, la tête tristement appuyée sur sa main, et il regardait machinalement les préparatifs du départ; son visage n'exprimait qu'une apathie profonde : seulement on y pouvait saisir une imperceptible contraction chaque fois que Paul adressait la parole à la jeune fille.

L'heure vint de se coucher; il entendit Paul dire tout bas à Marceline : « — Demain matin à la croix de la grande haie. »

V.

Quelle nuit pour Ernest ; ces mots : demain matin à la grande haie, retentissaient à son oreille ; il avait vu Marceline faire un signe de consentement : elle ira donc, se disait-il, elle ira lui donner ses dernières assurances d'amour, elle ira lui répéter qu'elle l'aime, ce paysan, que jamais elle n'appartiendra à un autre, et puis peut-être... Oh ! mon Dieu ! il seront seuls !... Oh ! non, pas seuls ! J'y serai, moi.

Et, après avoir pris cette résolution, il se leva et passa la nuit sur une chaise à attendre le jour.

VI.

Le ciel est pur : les pâles rayons d'un soleil d'automne font étinceler sur la prairie les gouttes pétillantes de la rosée: c'est une de ces fraiches et encore belles matinées d'octobre qui donnent du courage au voyageur. — Au pied de la croix qui domine le chemin, une jeune fille est assise et jette au loin ses regards ; c'est Marceline, Marceline dont les yeux sont encore humides de larmes.

Bientôt arrive un jeune paysan, le sac sur le dos, le bâton à la main ;... il s'avance en toute hâte ; elle court au-devant de lui, et tous deux descendant à l'écart, vont s'asseoir au pied de la grande haie.

— « Marceline, dit Paul, voilà que je pars ; tu vas rester seule avec Ernest : il t'aime, je le sais ; promets-moi que tu ne l'aimeras pas... » — La jeune fille fit un geste.— « Ecoute, continua Paul, et sa parole était grave ; écoute, Marceline, Ernest est dangereux ; il est beau, Ernest, il a du talent, de l'instruction, il parle bien ; il y a dans sa voix quelque chose

qui va au cœur; il te parlera de cette voix-là; il te dira qu'il t'aime, et moi je ne serai plus là pour te le dire aussi; il te parlera de ses projets, de son avenir, et moi, Marceline, que puis-je t'offrir, à mon retour de l'armée : quelques arpents de terre, des bras et du courage, et c'est bien peu cela. Oh! dis Marceline, — et il lui prenait les mains, — promets-moi que tu ne l'aimeras pas...

— « Oh oui, je te le promets, s'écria la jeune fille tout en pleurs. Aimer Ernest! oh non. N'est-ce pas lui qui est cause de ton malheur? si ta mère n'avait pas dépensé tant d'argent pour lui, tu ne partirais pas. Mon Dieu! faut-il qu'il ne soit pas parti, lui, tu serais exempt, et moi je ne serais pas si malheureuse... Aimer Ernest! oh non, non jamais; c'est toi seul que j'aime, que j'aimerai toujours; lui, je le déteste!... » Et ces mots furent suivis d'un long baiser.

Alors un coup de feu éclata à leur oreille : ils s'élancent, franchissent la haie. Grand Dieu! c'était Ernest, Ernest, pâle, expirant, et à côté de lui un pistolet déchargé.

Le sang ruisselait de sa poitrine brisée par la balle.

— « Mon frère! » s'écria Paul.

Alors Ernest se soulevant avec peine, et d'une voix mourante : « Soyez tranquille, Marceline.... Et toi.... tu ne partiras pas.... Fils unique de veuve..... »

VICTOR FLEURY.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Parmi les productions nouvelles de la presse qui méritent de fixer l'attention publique, il nous est doux de signaler les *Souvenirs poétiques*, par M. A. de Beauchesne (1). En attendant que l'un de nos collaborateurs rende compte de ce recueil si remarquable, nos lecteurs ne seront pas fâchés sans doute d'apprendre que cette troisième édition s'est enrichie d'un second livre qui contient cette dédicace :

Où va ce livre d'espérance?
Ce livre d'amour, où va-t-il?
A vous qui priez pour la France,
A vous qui souffrez dans l'exil!
A vous qu'avec des vœux on nomme,
Et qu'avec des pleurs on défend!
A vous que l'on chérit, enfant,
A vous que l'on attend, jeune homme!

Qu'est-il besoin d'ajouter que M. de Beauchesne a bien compris sa mission de poète, et qu'il la remplit avec honneur? mais ne louons point, citons ce fragment de l'Épitre à M. de Châteaubriand.

A M. DE CHATEAUBRIAND,

En réponse aux vers de M. de Bérenger, qui l'invitent à quitter Genève et à revenir à Paris.

Donc Paris te rappelle, enviant aux ombrages
Le poète d'Eudore et des Abencerages;
Et le rival d'Horace au bruit d'une chanson
T'attire, en souriant, au seuil de ta maison.
Mais moi, qui comme toi suis venu de Bretagne,
Moi, pauvre serviteur qui de loin t'accompagne,
Mais dont le cœur Breton palpite de fierté,
Quand le nom de mon maître est devant moi jeté,
Je te dis : Garde à toi; car la France est émue,

(1) Un vol., chez Ad. Guyot, place du Louvre, n. 18. Prix : 7 f. 50.

L'émeute est permanente, et le pavé remue :
Quand l'autel est souillé par les vendeurs, le Dieu
Doit s'en aller du temple ou purger le saint lieu.
Que moi chétif, et qui, la nuit, sur quelque borne
Dois terminer de faim ma vie oisive et morne,
Je reste insouciant, et ne regardant pas
Le travail souterrain qui s'ourdit sous mes pas,
C'est bien. Quand le Volcan aura roulé ses laves,
Un peu de bonne cendre à des cendres d'esclaves
Alors se mêlera, voilà tout ; mais que toi,
Que les lettres du siècle ont proclamé leur roi,
Tu viennes t'attacher à ce char dont la roue
Entrera dans le sang en sortant de la boue,
Ce serait mal, très-mal, je dois t'en avertir,
Car je suis d'un pays où l'on ne peut mentir.
Reste donc, comme l'aigle, au plus haut des montagnes,
Regarde sous tes pieds comment vont les campagnes.
Et dis-nous, dusses-tu nous troubler la raison,
Ce que tu vois venir par-dessus l'horizon.
Parle avec cette voix que Dieu te fit si fière,
Cette voix que Dieu donne aux hommes qu'il préfère ;
Parle avec cette voix, qui, quand l'heure a frappé,
Ecrase les tyrans sur leur lit usurpé :
Parle avec cette voix électrique et féconde
Qui s'en va remuer les cœurs au bout du monde.
Sans doute tu comptais, à l'approche du soir,
Voyageur fatigué, t'arrêter et t'asseoir,
Et calme, en reportant un regard en arrière,
T'endormir dans ta gloire au bout de la carrière ;
Mais ce n'est plus le temps de dormir ou d'aimer :
Debout ! Tous les volcans viennent de s'allumer.
Debout ! Pour assister à l'immense incendie ;
Pour voir des derniers rois la triste parodie,
Debout ! Le grand travail des siècles s'accomplit,
Le fleuve populaire enfin se fait un lit,
Et depuis le Volga jusqu'aux deux Amériques
Il charrie en grondant des noms de républiques.

LE MIROIR DES SALONS.

M. Rœderer, membre de l'Académie des sciences morales, a lu dernièrement à la séance annuelle des cinq classes de l'Institut, un tableau de la société au dix-septième siècle ; il s'y est étendu plus particulièrement sur le cercle qui se rassemblait à l'hôtel de Rambouillet. Je venais précisément d'achever la lecture d'un volume

gracieux et spirituel, intitulé : *Le Miroir des salons*, dans lequel madame de Saint-Surin retrace avec beaucoup de naturel ce que nous voyons tous les jours dans le monde. La société contemporaine se trouva ainsi rapprochée dans mon esprit de celle du temps de Louis XIII ; les tableaux simples et vrais de madame de Saint-Surin se placèrent tous naturellement auprès des peintures un peu recherchées que présentent les souvenirs des alcoves et des ruelles du dix-septième siècle.

Le *Miroir des salons* a déjà obtenu le succès d'une première édition. Madame de Saint-Surin a joint à la seconde une partie nouvelle, *la Semaine à Paris*, où elle reproduit avec sa grâce accoutumée des réunions agréables qui ont embelli chaque jour d'une jolie semaine. Le récit de l'auteur est comme un cadre où sont adroitement examinés des vers inédits de plusieurs poètes distingués, et des lettres de personnages célèbres, conservées en autographes dans le portefeuille d'un amateur. Nous citerons une de ces lettres qui suffit à elle seule pour caractériser un grand homme. Elle a été adressée à Henri de la Roche-Jacquelein par le général Bonchamps, à la veille de la bataille de Cholet. Bonchamps fut blessé à mort dans ce combat. Sa lettre est comme un testament.

Lettre du général Bonchamps à Henri de la Roche-Jacquelein.

« Je vous fais savoir, mon cher La Roche-Jacquelein, que les ré- » publicains, au nombre de dix mille hommes, commandés par ce » tigre de Westermann, sont réunis aux environs de Cholet. L'espion » dont je tiens cette nouvelle m'a dit aussi qu'ils comptaient beau- » coup sur la mésintelligence qu'ils supposent exister entre nous » deux... Dans une circonstance aussi épineuse, je crois que nous » devons cesser de donner aux représentants de la république le » spectacle de nos différends, dont ils ne manqueraient pas de cher- » cher à profiter.... Au reste que d'Elbée soit juge entre nous deux, » mais après l'événement qui se prépare.... Maintenant, ne son- » geons qu'à notre devoir qui est de servir la cause royale de tous » nos moyens.

» L'affaire de Cholet sera chaude, je le prévois ; mais Dieu et le » Roi sont pour nous, et avec cette assurance peut-être donnerons- » nous une leçon aux bataillons de Mayence.

» Adieu, mon cher ami ; je voudrais vous en écrire davantage, » mais le temps ne me le permet pas.

» Tout à vous et au Roi,

Signé : DE BONCHAMPS. »

A Savenay, ce septembre 1793.

Cette noble lettre n'a pas été connue de madame de Genlis, éditeur des Mémoires de madame de Bonchamps.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON,
Rue de Vaugirard, n° 36.

THÉATRE ÉTRANGER.

ALEXIS,

TRILOGIE,

PAR CHARLES IMMERMANN,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

(Cette œuvre dramatique se compose, ainsi que son titre l'annonce, de trois parties se faisant suite : la première s'appelle LES BOYARDS, *pièce de théâtre;* la seconde, LE TRIBUNAL DE SAINT-PÉTERSBOURG, *tragédie;* la troisième, EUDOXIE, *épilogue.* Nous nous contentons de présenter à nos lecteurs l'analyse détaillée et la traduction de la première de ces pièces, qui nous paraît supérieure aux deux autres. La première partie (LES BOYARDS) est écrite en vers, à l'exception des scènes 5, 6 et 7 du 4e acte; encore ces deux dernières se terminent-elles chacune par des tirades versifiées. — La seconde partie (LE TRIBUNAL DE SAINT-PÉTERSBOURG), à fort peu de scènes près, est également en vers. Ces pièces n'ont jamais été représentées à cause de la difficulté de la mise en scène et des décorations. — Charles Immermann passe aujourd'hui pour le poète le plus remarquable de l'Allemagne.)

LES BOYARDS, PIÈCE DE THÉATRE.

PERSONNAGES :

PIERRE Ier, ALEXIEWITSCH, czar de Russie.
ALEXIS PETROWITSCH, son fils.
CATHERINE ALEXIEWNA, épouse de Pierre, ci-devant servante à Marienbourg, sous le nom de Marthe.

EUDOXIE LAPOUCKINE, première femme de Pierre, répudiée et reléguée sous le nom de sœur Hélène au couvent de Susdal.

Le prince ALEXANDRE MENZIKOF.

Le colonel GORDON, écossais accompagnant le czar.

DOSITHAÏ, archevêque de Rostow.

ÉTIENNE IWANOWITSCH GLÉBOF, général-major.	Boyards.
BASILE DOLGOROUKI, général-lieutenant.	
ALEXANDRE KIKINE, amiral.	
ABRAHAM LAPOUCKINE, frère d'Eudoxie.	

EUPHROSINE, amante d'Alexis.

Le colonel SCHEPELEW, commandant les grenadiers de Préobraschinsky.

Le capitaine MARKOF.

Gardes, soldats, matelots, paysans, peuple, etc., etc.

Lieu de l'action, Moskou, Pétersbourg et leurs environs.
Époque, l'an 1718.

ACTE I.

SCÈNE Ire.

Des bourgeois et des gens du peuple, réunis dans une rue de Moskou, s'entretiennent d'une grande nouvelle; c'est de la mort du czar Pierre qu'il s'agit. Un marin danois, soi-disant patron d'un bâtiment où le czar s'était embarqué, raconte au peuple comment son navire, par la négligence du pilote, a touché contre un écueil dans la mer de Finlande; par suite de la secousse, tous ceux qui étaient sur le pont sont tombés à la mer, et entre autres le czar, qui a péri malgré tous les efforts faits pour le sauver.

LE MARIN. — L'amiral Apraxine m'envoie de Cronstadt pour annoncer cette fatale nouvelle aux boyards.

Premier Bourgeois. — Qu'est-ce que tout cela va produire?....

Second Bourgeois. — Le *knout*, je pense.

Premier Bourgeois. — Parce que le czar est mort?... la raison!...

Second Bourgeois. — La raison?... nigaud que tu es! la raison, c'est que le knout a un manche et au bout du manche un fouet.

Premier Bourgeois. — C'est un terrible pays!

Second Bourgeois. — Bah! quand on y a été élevé, ces sortes de choses vous semblent toutes naturelles.

Premier Bourgeois. — Qui va monter sur le trône à présent?

Second Bourgeois. — Silence, Eric Igel! ne parlons pas du trône ni d'objets pareils. Nous autres bourgeois, nous faisons serment de fidélité quand les seigneurs, boyards, archevêques, évêques, abbés, ont arrangé la chose. Jusque-là, paix!...

SCÈNE II.

ALEXANDRE KIKINE, BASILE DOLGOROUKI, *tous deux avec leur suite;* LES DEUX BOURGEOIS.

Kikine, *à Dolgorouki.* — Voici deux bourgeois. (*Au second bourgeois.*) N'es-tu pas le pelletier Sokolof?

Second Bourgeois. — Pour recevoir humblement tes ordres, éminentissime seigneur. Je baise le bord de ton habit. (*Il baise l'habit du boyard.*)

Kikine, *au premier bourgeois.* — Et vous?... qui êtes-vous?...

Premier Bourgeois. — Eric Igel, taillandier patenté de la cour.

DOLGOROUKI. — Celui-ci ne s'incline pas : ce doit être un étranger.

PREMIER BOURGEOIS. — De Kexholm, mon prince.

KIKINE. — Il y avait ici un attroupement. Parle, de quoi s'agissait-il ?

SECOND BOURGEOIS, *d'un ton craintif.* — Très-excellent seigneur, le peuple poussait des clameurs confuses : impossible de saisir seulement une demi syllabe.

PREMIER BOURGEOIS. — A quoi bon mentir ? Les princes ont envie de savoir la chose. Très-puissants seigneurs, le czar s'est noyé dans la mer de Finlande.

DOLGOROUKI. — Par saint Nicolas ! voilà un rude coup pour la Russie !

KIKINE. — Qui a donné la nouvelle ?

PREMIER BOURGEOIS. — Le patron du bâtiment qui portait notre czar sur son bord.

KIKINE, *rapidement.* — Ainsi donc il faut le croire !... Il faut le croire, entendez-vous ?.... Fermez vos maisons, bons bourgeois, attendez en paix l'issue des événements... Il se prépare de grandes choses ! (*Au premier bourgeois.*) Peux-tu me fournir un millier d'armes ?

PREMIER BOURGEOIS. — Deux, si vous l'ordonnez, mon gracieux seigneur.

KIKINE. — Porte-les à l'armurier Stépanof. Je paye sur place et comptant. Allez ! (*Les bourgeois s'en vont.*)

DOLGOROUKI. — Tu es trop prompt.

KIKINE. — Et toi, trop lent ! Il est une vérité que m'a apprise ce Pierre tant vanté : la promptitude enchaîne la force.

DOLGOROUKI. — Quel est ton projet ?

KIKINE. — Une chasse au gibier étranger dans les forêts de la Russie !... As-tu dormi durant ces vingt années ? As-tu oublié en rêvant tant de misère, d'oppression, de souffran-

ces? Les blessures faites à l'honneur sont-elles guéries?... Guéries sans laisser douleur ni cicatrices?...

DOLGOROUKI. — Arrête! je suis Russe : j'ai nom Dolgorouki! Un Dolgorouki combattit aux côtés de Waldimir-le-Grand : tes aïeux, où étaient-ils alors? Depuis les jours de Rurik, le nom de Dolgorouki est l'annonce de tout ce qu'il y a d'excellent et de digne d'éloges. Cependant je n'ouïs jamais dire que mes ancêtres soient allés déchaîner foudres et tempêtes sur les places publiques. Que la populace fasse tapage dans les rues! A un prince il convient de se taire et d'agir. (*A sa suite.*) Ouvrez à deux battants les portes de ma maison! Allez partout en mon nom inviter mes amis à un festin! que le tokaï coule par torrents; couvrez les tables et les bancs de tapis de Samarcande (*A la suite de Kikine*); Secondez vos camarades : votre maître, mon ami, vous le permet. (*La suite de Kikine et celle de Dolgorouki sortent*).

KIKINE.—Quel est ton projet?...

DOLGOROUKI. — Mon projet?... C'est toi qui me fais cette question à ton tour! Ecoute, Alexandre : le souffle du tyran planait comme un brouillard sur notre malheureuse patrie. A travers le brouillard, on ne peut distinguer les physionomies. Or, voici ma pensée : nous commençons par examiner plus attentivement le visage de nos amis, et si nous retrouvons leurs traits tels que nous avions cru les voir d'abord, tous ensemble nous allons...

KIKINE.—Où?...

DOLGOROUKI.—Chez Étienne Glébof.

KIKINE. — Pourquoi chez celui-là?

DOLGOROUKI.—Il est, tu le sais aussi bien que nous tous, il est pour la czarine encore plus qu'un ami.

KIKINE.—De quelle czarine parles-tu?

DOLGOROUKI. — Froide plaisanterie! Je pense que pour nous il n'y a qu'une czarine, et puis une paysanne couronnée.

KIKINE. — Après?...

DOLGOROUKI.—Glébof est l'ami, le confident, le conseiller de la czarine Eudoxie. Le czarévitsch veut ce que veut la czarine; et nos pensées, je me l'imagine, ne suivent qu'une seule et même route, — celle qui conduit par le couvent de *Susdal* aux lieux où languit ce fils abreuvé d'outrages. Au milieu de ce chemin, Glébof se présente à nous aussi muet, aussi froid qu'un monument de pierre. C'est un point de ralliement autour duquel il est bon de se réunir et de prendre plus ample conseil.

KIKINE. — Laisse de côté cet homme. Il se tient loin de nous; il n'aime que ses vices. Il n'a point de cœur et semble toujours se moquer. Maintefois ses discours sont offensants.

DOLGOROUKI.—Il me répugne autant qu'à toi. Cependant, lorsque le prix du combat est une couronne, on ne se demande pas « *Qui est-ce que j'aime?* » mais bien, « *Qui m'est utile?*—Et ce Glébof est l'homme de la circonstance, l'homme utile, l'homme nécessaire. — Viens! (*Tous deux sortent.*)

SCÈNE III.

Un salon chez Glebof.

Glébof s'entretient avec le prétendu patron du bâtiment du czar et se fait rendre compte de l'impression qu'a faite sur le peuple la nouvelle que le czar avait péri. Le peuple est resté indifférent, sans témoigner ni joie ni regret. Glébof s'applaudit du succès de son imposture, car la nouvelle a été fabriquée par lui, et le patron du navire n'est qu'un misérable par lui payé pour jouer ce rôle et servir d'instrument à ses ambitieux desseins. Mais maintenant Glébof veut qu'il s'éloigne.

GLÉBOF, LE MARIN.

GLÉBOF. — Prends cette bourse pour ton salaire, et fuis!

va te cacher aux bords de l'Irtisch, loin, au fond des steppes. Maintenant tu es libre. Regarde les blessures que t'a faites naguères le frottement des chaînes dont je t'avais délivré pour seconder mes projets, et songe toujours qu'il y a des potences en Russie.

Le Marin.—Oui, oui, certes. Je te remercie de la leçon, mon noble seigneur, et j'en profiterai. Par ma foi ! moins on est digne de vivre, plus on tient à la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Glébof, *seul.*—Ce scélérat me dit là une amère vérité.—Mes jours sont un chaos stérile de plaisirs et de dégoûts.—Paix ! pourquoi jouer le rôle d'accusateur contre moi-même?... (*Il consulte un calendrier et une carte géographique.*) Aujourd'hui c'est le 6 de juin. Autant que je sache, Pierre est encore à Lubeck. Quatorze jours pour le trajet jusqu'à Cronstadt; puis cinq jours jusqu'à ce que nous apprenions son arrivée. Ainsi nous avons à nous dix-neuf jours pour exécuter notre plan. César n'en eut pas davantage pour terrasser Rome. Le peuple est bon : il a supporté mon épreuve. Ils étaient et restèrent esclaves et le sont devenus plus encore sous ton joug, ô czar! (*Un domestique entre.*) Qu'y a-t-il ?

Le Domestique. — Seigneur, les boyards viennent en troupe du palais d'Olgorouki.

Glébof. — Ils viennent ici.

Le Domestique.—Oui, l'on entend le cliquetis des sabres: le son de la *balalaïka* accompagne leur marche.

Glébof. — Fais-les entrer chez moi. (*Le domestique sort. Glébof debout à la fenêtre.*)—Une brave et digne réunion ! troupeau qui manque encore de berger. — Cela réussira-t-il ? Cela peut-il réussir?... Dans de pareilles heures il vaut la peine de vivre. Oui, une journée est de quelque prix alors

que c'est elle qui mûrit et fait pendre sur l'abîme, comme un fruit qui tremble à l'arbre, la destinée de plusieurs milliers d'hommes. — Ah! pouvons-nous vraiment réussir?... où trouver le baromètre qui indique la température du cœur et les secrètes pensées de l'homme? Dans chaque âme, chaque jour, passent toutes les saisons de l'année avec leurs vicissitudes. Moi aussi, là où je comptais sur la féconde chaleur de l'été, peut-être ne trouverai-je que la froideur engourdie de l'hiver.—Tentons l'épreuve. (*Il s'asseoit auprès d'une table devant des livres et des papiers.*)

SCÈNE V.

GLÉBOF, KIKINE, DOLGOROUKI, ABRAHAM LAPOUCKINE *en deuil*, L'ARCHEVÊQUE DE ROSTOW, NOMBRE DE BOYARDS.

KIKINE.—Bonjour, Glébof.

DOLGOROUKI.—Nous te saluons.

LAPOUCKINE.—La misère des temps contraint Lapouckine de venir à toi.

L'ARCHEVÊQUE.— Je te salue au nom de Dieu.

DOLGOROUKI.—Il ne nous entend pas!

L'ARCHEVÊQUE. — Quoi! est-il tellement absorbé dans ses pensées? (*Il le touche de la main.*) Lève les yeux, mon fils.

GLÉBOF, *levant les yeux.* — Qui est là?... Hé mon Dieu!... Eminentissime archevêque, comment ai-je pu?... (*Il se lève*). Par tous les saints du ciel! mille pardons, nobles seigneurs!.. Je ne vous avais point vus. Quand je suis avec mes livres, c'est le corps lui seul, le corps lourd et paresseux, qui reste assis à cette table; l'âme s'envole vagabonde, là où les lettres et la pensée la conduisent. Cette façon d'être absorbée et distraite, a souvent prêté à rire à mes dépens. — Soyez les bienvenus! quelle illustre et brillante réunion dans la maison

de votre pauvre serviteur! Je contemple devant moi la fleur de la Russie. (*A Kikine.*) Votre main, seigneur amiral! (*A Dolgorouki.*) La vôtre aussi, général-lieutenant!... (*Tous deux retirent leurs mains.*) — Quoi! me refuserez-vous ce témoignage d'amitié?...

KIKINE.—L'amiral du czar n'est pas ici.

DOLGOROUKI.—Ne nous donnez pas les titres qui sont plus jeunes que notre vraie gloire.

UN BOYARD.—Je suis un Narischkine. Personne au monde ne peut relever les Narischkine : leur nom est ce qu'il y a de plus haut!

GLÉBOF. — Soit : je ne dispute pas avec de si illustres hôtes. Ainsi, selon l'ancien usage, — cousins et frères, — n'est-ce pas? Étienne Iwanowitsch Glébof vous remercie mille fois de votre visite. Asseyez-vous, je vous prie. Hola, échanson!...

KIKINE.—Laissez!... nous avons déjeûné.

GLÉBOF. — Asseyez-vous donc au moins. (*Ils s'asseoient, Lapouckine au-dessous d'eux.*) — Eh! quoi? là, en bas, Lapouckine! non, Abraham, ce n'est point ta place. Le siége d'honneur pour Abraham Lapouckine!...

LAPOUCKINE. —La honte doit-elle être assise sur un siége d'honneur?

GLÉBOF. — Noble cœur et noble deuil!

LAPOUCKINE. — C'est à cause du sort de ma sœur que je porte le noir. Plût à Dieu que je n'eusse point d'autre sujet de deuil, Glébof!...

GLÉBOF.—Aujourd'hui est un jour où la fortune m'a bien traité. Il me semble, mon cher Abraham, que tu me faisais mauvais visage et que tu évitais ton ami. Mais à présent, ce nuage est passé, car je vois Lapouckine sur le siége de Glébof.

LAPOUCKINE.—Sur ton siége! — Je m'y suis placé comme

dans un naufrage, je m'assiérais sur une planche, à côté de mon ennemi mortel ! Railles-tu ? je suis un homme de bonne et vieille race. Le czar a répudié ma sœur Eudoxie. — Glébof l'a déshonorée.

GLÉBOF, *la main à son sabre*.—Ce mot mérite....

DOLGOROUKI.—Trève à vos querelles !

GLÉBOF. — Soit! j'y consens. (*Il est resté debout près de sa table*). Eh bien ! que souhaitez-vous, mes seigneurs ?

L'ARCHEVÊQUE. — Tu sais quelle nouvelle, rapide comme l'incendie, a traversé les rues de Moskou...Bourgeois, étrangers, cosaques et Hattaman, notables et anciens, et enfants des boyards, tous se sont écriés : « Notre czar est mort ! » Pour la troisième fois naviguant vers une rive étrangère afin d'y chercher je ne sais quel art étranger, plutôt qu'au sol fidèle de sa Russie, il aima mieux se confier aux ondes trompeuses de la mer : — la mer trompeuse l'a englouti !

GLÉBOF.—Vous l'aviez prédit.

L'ARCHEVÊQUE.—Malheureux don de pressentiment !...— Quand meurt un prince, les curateurs-nés de l'état s'assemblent pour aviser au salut commun. Voilà pourquoi nous sommes réunis. Nous avons résolu de t'appeler aussi dans notre conseil.

GLÉBOF. — Vous?... Moi?... — très-bien. — Cependant... (*Après une pause.*) Je suis général du czar.

TOUS.—Quoi?...

GLÉBOF, *froidement*. — Menzikof administre ce pays, *loco regis*, avec Catherine. Ils sont les dépositaires fidèles de sa sublime volonté.

DOLGOROUKI.—Catherine... Menzikof...

KIKINE.—Vois-tu ? l'on ne peut compter sur lui : je te l'avais bien dit.

GLÉBOF. — Allez les trouver, et demandez-leur ce que le czar, que vous dites noyé, a ordonné *in casum mortis*.

LAPOUCKINE. — Venez, boyards; suivez-moi! (*Ils font un mouvement pour partir.*)

GLÉBOF.—Arrêtez! un moment!...

DOLGOROUKI.—Que veux-tu encore de nous?

GLÉBOF.—Que vous écoutiez le panégyrique ébauché par moi en l'honneur du mort.

TOUS.—Le panégyrique!...

GLÉBOF, *élevant la voix.* — Eh bien! un si grand homme doit-il descendre dans la tombe sans un mot d'éloge?... Ce serait mériter le reproche de stupidité qu'il nous a si souvent adressé.

LAPOUCKINE.—Suivez-moi, vous dis-je!

DOLGOROUKI.—Et moi, je vous dis: *Restez!...* —Je pressens quelque scène de comédie...

GLÉBOF, *à part.*—Oui, vraiment, et la pièce s'appelle « *les Dupes de Glébof.* » (*Il prend sur la table un papier et commence à lire.*) — Panégyrique du grand czar Pierre, rédigé par la plume inhabile d'Étienne Glébof.

PLUSIEURS VOIX. — Sommes-nous ici pour des bouffonneries!...

D'AUTRES.—Silence, silence, écoutez!

GLÉBOF, *il lit.* — Les boyards russes parcouraient le pays, chacun avec un cortége de dix mille chevaux au moins. — Les Boyards russes faisaient et défaisaient les souverains. De leur bouche découlait la source des lois. Tel était l'ordre établi. Voilà que vint un czar ayant nom Fédor. Celui-ci fit apporter dans l'enceinte sacrée du Kremlin les livres où étaient consignés nos titres, nos priviléges et nos antiques droits cimentés par les siècles. Le czar Fédor dit: « Qu'on m'allume un feu! » Et quand le feu flamboya dans la cheminée, le czar y jeta tous les livres et dit: « Avec eux, je brûle vos droits. » Le rossrad vola en cendres parmi les airs, à la vue des boyards, qui restérent muets!

Une Voix.—Non pas moi ! Je murmurai.

Glébof. — Oui sans doute, et vous ne soufflâtes pas un mot. (*Il lit.*) — Alors vint un czar ayant nom Pierre. Celui-ci ne trouva que des esclaves depuis la Néva jusqu'au Don. Un grand et puissant prince ! « Peuple de valets ! dit-il ; j'en veux être le maître absolu. Leurs corps obéissent déjà ; maintenant leurs âmes aussi doivent obéir, comme les marionnettes qui dansent, dociles à la main et au fil qui les dirigent. » Il se rendit par mer en Hollande, en France, en Allemagne, et apprit à construire des vaisseaux : — le grand homme ! Puis il apprit... à forger le fer : —le grand homme! Instruit le premier dans ces arts sublimes, les boyards rabaissés durent les apprendre de lui, pour devenir forgerons et charpentiers !... (*Agitation dans l'assemblée*).

L'archevêque.—Passe pour une pareil éloge !

Dolgorouki. — Pourquoi nous rappeler des affronts trop connus ?

Plusieurs Voix.—Poursuivez, poursuivez.

Glébof, *il lit.* — Les princes étaient d'humeur peu traitable, et s'instruisaient lentement dans ce noble métier. Bientôt le grand homme fit venir des pays lointains de meilleurs apprentis, des têtes moins dures. Alors ce fut comme un torrent qui d'Angleterre, d'Italie, de France, déborda sur les frontières de notre empire. Des étrangers eurent en leurs mains le sceau de l'état avec l'aigle à deux têtes, le commandement de l'armée, celui de la flotte, joujou nouvellement sculpté. Que dis-je? étranger !... nul ne le fut plus ici, —nul, hormis le Russe lui-même ! pas tous les Russes, non, pas tous ! seulement ce qu'il y avait d'élevé et d'excellent parmi eux. Fouillant dans la poussière du sol russe, ce fut là que le grand homme se plut à choisir ses aides, ses fidèles. Prenant dans la main de cette poussière à droite et à gauche, il en pétrit de puissants demi-dieux. Alexandre Menzikof fai-

sait d'excellents patés; et à cause de cela le grand homme le trouva de bonne pâte pour en faire un prince!... — La veuve du dragon avait de beaux yeux; — pour cette raison, la voilà propre à être l'œil de l'empire! (*L'agitation est toujours devenue plus grande dans l'assemblée.*)

QUELQUES VOIX.—Ah! brave Glébof!

D'AUTRES.—Digne panégyriste!

D'AUTRES.—Mort à ce Menzikof! Mort à Catherine!

DOLGOROUKI.—Mort au tyran!

GLÉBOF, *le regardant fixement et avec pénétration. Il rit.* — Eh! mais celui-là est donc mort! — (*Il lit.*) — C'est ainsi que le czar deshonora...

PLUSIEURS VOIX.—Assez! assez! pas un mot de plus sur le czar!

D'AUTRES.—Commandez-nous!

TOUS, *excepté Kikine, Dolgorouki, l'archevêque et Lapouckine.* —Soyez le chef de l'entreprise! (*Ils se lèvent.*)

GLÉBOF.—Ah! c'est une autre affaire.

DOLGOROUKI.—Boyards, écoutez-moi!

LAPOUCKINE.—On ne doit pas avec cette impétuosité...

KIKINE.—Arrêtez!...

GLÉBOF, *il jette le papier à terre.*—Quelle voix ici ose crier « *Arrêtez!* » lorsque la mienne commande « *En avant!* » (*Il tire son sabre; les boyards font de même, excepté Kikine, Dolgorouki, Lapouckine.*)— L'antique Moskou, notre sanctuaire, a été changée en un désert, objet de dérision! Dans le marais infect de la Néva, le despote a bâti la forteresse de la tyrannie. Nous sommes des mendiants qu'on rebute! des champignons éphémères pullulent autour du trône de Rurick. Dans le Kremlin soupire l'ami de nos vieilles coutumes, l'espoir de la Russie! haï parce qu'il nous aime, outragé parce qu'il nous honore! — Magnanimes boyards, suivez-moi chez le czarévitsch! (*Ils se dirigent vers la porte.*)

SCÈNE VI.

EUDOXIE, *elle entre par la porte à deux battants*, LES PRÉCÉDENTS.

TOUS, *reculant à la vue d'Eudoxie.*—Ah! la czaritza!

GLÉBOF.—Quoi!... elle!... D'où viens-tu?...

EUDOXIE.—De mon tombeau.

GLÉBOF.—Que cherches-tu ici?

EUDOXIE.—Un empire et une couronne.

GLÉBOF.—Qui t'a permis de quitter ta retraite?

EUDOXIE.—Moi-même.

GLÉBOF.—Il fallait attendre que je t'appelasse.

EUDOXIE.—Jusqu'à ce temps Eudoxie serait morte.

GLÉBOF, *aux boyards.*—Suivez-moi chez le czarévitsch!

EUDOXIE.—Écoutez sa mère!

GLÉBOF.—Non, ne l'écoutez pas!

L'ARCHEVÊQUE.—Comment? la czaritza?... Glébof, tu es terriblement hardi.

PLUSIEURS.—Parlez, noble dame.

GLÉBOF.—Malédiction sur toutes les femmes! (*Il se retire à l'écart.*)

EUDOXIE.—Suis-je inutile ici! Quoi! les princes russes pèsent les souffrances de la Russie, et Eudoxie manquerait dans une pareille assemblée! un édifice est-il achevé, avant qu'on en ait posé le fronton?... vous élevez un monument de douleurs: la base, vous l'avez déjà; mais le comble encore manque à la tour! Qu'avez-vous souffert qui ne soit réparable? Qu'avez-vous perdu que chaque jour ne puisse vous restituer avec usure? Mes souffrances, à moi, sont un puits intarissable et sans fond; ma douleur, à moi, est une poignante et incurable blessure! vous êtes des vassaux sous

le joug de l'adversité; — mais moi, je suis la reine de l'affliction !

Un Boyard.—Hélas ! pauvre femme !

Deuxième Boyard. — Quels majestueux regards elle promène autour d'elle !

Troisième Boyard. —Voyez ! elle pleure !...

Quatrième Boyard.—Qu'elle est belle !...

Eudoxie. — Moskou resplendit, magnifique et doré, dans une plaine verdoyante. Sous les ténèbres d'une forêt de pins gît Susdal, mort et lugubre. Le trône du czar est le siége de la vie : le prie-dieu du cloître de Susdal est un cercueil. Qui est couchée dans le cercueil : Eudoxie !... J'ai ouï dire que c'est bien la même qui jadis siégeait au trône de la vie... Ah! elle doit avoir commis de grands péchés !... Le malheur, nobles princes, émousse la mémoire : — j'ai oublié les crimes d'Eudoxie !... Pourquoi donc, nobles princes, Eudoxie a-t-elle été, avant le temps, précipitée dans la tombe ?... Celui-là m'obligerait qui pourrait me dire pourquoi... Ah ! de grâce, veuillez me l'apprendre !...

Dolgorouki.—Il vous a traitée inhumainement.

Lapouckine.—C'est pour la prostituée qu'il t'a répudiée.

Eudoxie. — Impossible ! vous vous trompez, sans nul doute. Comment ! pour une prostituée ! une femme chaste et fidèle ! oh ! non, non, vous dis-je ! précipiter la czarine dans la nuit et la mort pour une courtisanne !... Quoi ! pendant douze années, sur la terre de Dieu, à la face de la noblesse russe, un si abominable méfait fût resté impuni !... Pour une prostituée !... Moi, fille de Lapouckine ! Moi, qu'un sacrement a bénie comme son sang et sa chair ! Moi, la czarine couronnée ! Un grand homme, je le sais, ne pèse pas scrupuleusement ses actions,—mais celle-ci pourtant !... Oh ! brise-toi, mon cœur ! car trop est toujours trop !... Pour une... exhale-toi, mon âme, en un cri d'angoisse et d'hor-

reur!... Pour une prostituée!!!... (*Elle chancelle. Glébof la soutient.*)

GLÉBOF.—Venez, Ossudara. Vous êtes malade, et plus malade que vous ne le pensez. (*Il l'emmène par une porte latérale.*)

SCÈNE VII.

LES BOYARDS, *ils se tiennent debout et par groupes.*

PREMIER BOYARD.—Sa douleur fend l'âme.

DEUXIÈME BOYARD.—Toute justice pesée, nous lui devons dédommagement. (*Une partie des assistants se parlent entre eux à voix basse. Glébof rentre et se place seul à l'écart.*)

KIKINE, *à Dolgorouki et à l'archevêque.* —Prenez garde; ils la proclameront encore.

L'ARCHEVÊQUE.—Dieu nous préserve de la désunion!

KIKINE. — Et tout ceci est un jeu concerté d'avance par ce Glébof. Ah! pourquoi nous as-tu amenés ici, Dolgorouki?

DOLGOROUKI.—Je ne puis le croire... vois, Glébof se tient à l'écart; il se ronge les lèvres et cache avec peine sa colère. Non, les plans du fourbe ont été rompus par cette femme impétueuse. N'aie pas peur : nous avons déjà un avantage : la barre du gouvernail, qu'avec tant d'adresse il avait arrachée de nos mains, lui échappe de nouveau. Du sang-froid seulement.

PLUSIEURS BOYARDS.—Oui, cela doit être ainsi.

D'AUTRES.—VIVAT EUDOXIA!

PREMIER BOYARD.—Portez-la sur le trône à travers les rues de Moskou.

SECOND BOYARD. — Montrez au peuple la nouvelle souveraine. (*Ils font un mouvement vers les portes de côté.*)

Lapouckine, *s'avançant à leur rencontre.* — Achetez plutôt de l'hellébore pour vos cerveaux malades.

Un Boyard. — Comment ! toi ! son frère !...

Lapouckine. — De l'hellébore, vous dis-je, de l'hellébore. Eudoxie est ma sœur, la Russie est ma mère : la Russie me touche donc de plus près. Merci de votre commisération. Le czar a traité ma sœur avec la plus indigne barbarie, et je veux faire ériger une colonne assez haute pour que le voyageur l'aperçoive de loin, sur laquelle on lira qu'Eudoxie a souffert innocente. —Vengeance contre les délateurs infâmes qui ont soufflé à l'oreille du czar la ruine de ma sœur ! — Cependant, digne de compassion, est-on pour cela digne du trône? Il faut la venger, non la couronner.

Un Boyard. — Mais qu'as-tu donc ?... Gouvernement de femme, gouvernement d'or !

Lapouckine. — Oui, pour les flagorneurs rampants, les artisans d'intrigues et (*regardant Glébof*) les valets galants !...

Un Boyard. — N'obéissions-nous pas à Sophie ?

Lapouckine. — Les temps des Chawanski doivent-ils revenir, et les exécrables jours des Strélitz ? Puis, elle était une Romanow, elle ! Les serments ne sont-ils rien ? Cent ans à peine écoulés, et cette terre entendit nos loyaux ancêtres jurer fidélité à Michaïla (*Michel*). Le tartare Boris avait teint dans le sang de nos pères le blason de la Russie. Le sein de la Russie avait été déchiré par le moine apostat Otrepiew, qui usurpait le nom de Démétrius. — Qui le peuple appela-t-il pour sauveur ? Romanow. — Aussi long-temps que fleurit un rejeton de cette tige, c'est un crime de chercher sous une autre le couvert et l'ombrage. En un mot, qui aime la justice, me suive et fuie cette assemblée en délire ! Par le Dieu éternel ! pour le gouvernement des femmes, le pire

et le plus ignominieux de tous, Abraham Lapouckine ne lèverait ni le poing ni l'épée! Appelez-moi, alors que les cloches résonnent à la tour d'Ivan, que le peuple se presse à l'église, que les princes sont debout à l'autel, prêts à faire hommage, Glébof placé là, selon son rang, pas un degré plus haut ni plus bas, alors que vous, seigneur archevêque, vous prenez le saint Chrême pour oindre le front d'un Romanow! (*Il sort.*)

Premier Boyard. — C'est lui qui a raison.

Second Boyard. — Il faut se ranger de son côté; il est loyal et fidèle.

Troisième Boyard. — Laissez-là ce vieux grondeur et accomplissons notre résolution.

Kikine, *à Dolgorouki.* — Tu vois la tournure que prennent les choses : parle-leur donc, toi.

Dolgorouki. — Écoutez-moi, frères.

Plusieurs.— A quoi bon tant d'oiseuses paroles! ne l'écoutez pas.

D'autres. — Nous voulons en finir.

L'archevêque. — Glébof, apaisez cette multitude, le ciel vous récompensera.[1]

Glébof. — Digne archevêque, pourquoi toujours donner tant à faire au ciel?... (*Il fait quelques pas en avant.*) — Boyards!...

Tous. — Silence! Écoutez Glébof; il va parler de nouveau.

Glébof. — Boyards, vous vous êtes décidés en faveur de la czaritza. Eh bien! attendez maintenant avec calme à quoi la czaritza se décide à son tour. Vous avez vu l'état de cette pauvre femme. Toutes les forces de son corps et de son esprit luttaient péniblement contre de douloureux souvenirs. En vérité, frères, ce n'est point l'heure de prendre une résolution : toutefois, avant ce soir encore le pays aura un

maître. Fortifiez votre parti. Le czar est mort, il est vrai; mais Catherine, Menzikof et beaucoup d'autres survivent, dont la fortune a pris racine dans le sol des innovations; tous ceux-là, qu'on proclame le fils ou la mère, tous ceux-là seront nos ennemis. Soyez vigilants et tenez-vous prêts. (*Les boyards sortent : sur un signe de Glébof, Kikine, Dolgorouki et l'archevêque se décident à rester.*)

SCÈNE VIII.

GLÉBOF, KIKINE, DOLGOROUKI, L'ARCHEVÊQUE.

Glébof. — Vous vîntes ici pour m'enrôler comme votre compagnon : ce projet a échoué. Vous vouliez me conduire en laisse, comme un pauvre chien qui doit se contenter de quelques misérables bribes. Eh bien ! vous avez vu comme d'un souffle de ma bouche je chasse loin de moi ces bulles de savon.

Kikine. — Je ne puis endurer ceci. De telles insolences...

Glébof. — C'est bon, c'est bon, Kikine. Disons les choses comme elles sont.—Vous ne m'aimez pas; je le sais et je ne m'en soucie guère. A votre place, je ferais tout comme vous. Cette fois cependant, croyez-moi, je vous parle en ami. Faites cela pour vous-même, non pour moi. C'est à bonne intention que je vous donne cet avis. — Vous êtes les premiers, les premiers de tous... après moi (je suis franc, vous le voyez)! Pas assez puissants pour diriger le cours des choses, assez forts cependant pour me tenir tête. Vous avez deux routes à suivre. — Inquiétez-moi, traversez-moi, entravez-moi dans mes plans, alliez-vous au haineux Lapouckine, couvrez-vous de sa vertu comme d'un masque, attisez les factions; faites qu'au lieu de percer droit jusqu'au but, comme le boulet qui suit sa ligne inflexible, notre force s'amortisse à mi-chemin comme un coup sans portée,

et, disséminée, éparse en directions contraires, se consume en infructueux combats. — Voilà l'une des deux routes. Choisissez celle-là, je ne vous en empêche point. Vous m'y trouverez sur votre passage. Seulement, comprenez bien une chose, mes nobles seigneurs; — et croyez qu'elle arrivera aussi infailliblement que la neige en décembre; — c'est que vous ne sortirez point la tête sauve d'un tel combat! Oui, au moment le plus imprévu, alors que nous nous débattrons, haletants, au milieu du tourbillon et de la tempête, devant nous se dressera comme un fantôme une irrésistible destinée, qui de ses bras gigantesques poussera ennemis et amis dans la tombe! (*Interdits et confus ils baissent les yeux à terre devant eux.*) — L'autre route s'ouvre ici, — dans cette main que Glébof vous présente!... (*Il étend la main.*) — Qui veut toucher là?...

KIKINE. — Moi, si tu es loyal.

GLÉBOF. — Que veux-tu?

KIKINE. — Gouverner!..,

GLÉBOF, *à Dolgorouki.* — Et vous?...

DOLGOROUKI. — Eh bien!... gouverner!...

GLÉBOF. — Et vous, très-vénérable archevêque?... De la sincérité, je vous prie.

L'ARCHEVÊQUE. — Hum!... gouverner.... pour la plus grande gloire de Dieu!...

GLÉBOF. — Bien!... gouverner, c'est ce que je veux aussi. La Russie est grande; il y a donc moyen de s'accorder. (*A l'archevêque.*) Vous monterez au trône des patriarches. (*A Dolgorouki.*) Vous aurez le pays du Don au Volga. (*A Kikine.*) Vous gouvernerez Smolensk et Novogorod. Je reste à Moscou. Êtes-vous contents ainsi!

TOUS. — Soit: passe pour un tel arrangement.

GLÉBOF. — Je fabriquerai donc sur-le-champ le roi qu'il nous faut. (*Ils sortent.*).

ACTE II.

SCÈNE Ire.

(*Appartement chez Glébof.*)

EUDOXIE (*Elle repose, les yeux fermés, dans un fauteuil.*)
GLÉBOF (*un peu à l'écart*).

GLÉBOF, *d'un air sombre.* — L'aîné des démons, le souverain de tous les autres, s'appelle Insatiabilité !... Oh ! je me sens le cœur serré ! — Ma jeune femme m'a quitté. « Etienne, me dit-elle en jetant un regard hautain sur celle qui dort dans ce fauteuil, je veux retourner chez mon père ; » et elle s'éloigna ainsi, silencieuse, sans un mot d'adieu, sans bruit de pas, comme nous quitte un rêve d'innocence, où la nuit, dans ses mensonges, nous rendait notre pureté première. O Dieu, que je suis un infâme scélérat !... Mais loin tout repentir ! Soyons homme, et à l'œuvre ! (*Il s'approche d'Eudoxie et la touche.*) Eudoxie !...

EUDOXIE. (*Elle se réveille et se lève brusquement.*) La glace moscovite s'est-elle fondue ?...

GLÉBOF, *avec ironie.* — Les braves gens ! vous les avez tellement touchés !... Es-tu donc enfin dans ton bon sens ?... Peux-tu entendre un mot de raison ?...

EUDOXIE. — Jetée hors du palais dans un morne désert !...

GLÉBOF, *ironiquement.* — Pour une prostituée !...

EUDOXIE. — Couronnée hier, moquée aujourd'hui ! Outragée, déchirée...

GLÉBOF. — Une femme chaste et fidèle !...

EUDOXIE. — Saignante de mille blessures...

GLÉBOF. — Pour une prostituée.

EUDOXIE. — Parodie d'une reine !...

Glébof, *avec colère.* — Mort et damnation !...

Eudoxie. — Livrée au sarcasme, à la risée, à l'ignominie ! Plastron pour tous les coups ! — O Glébof, Glébof, froid et imprudent railleur, — on a joué un jeu cruel avec moi !

Glébof. — Bien ! abandonne-toi à un vain flux de paroles ! Perds le temps, le temps irréparable, en lamentations inutiles ! Déconcerte mes plans, brise mon ouvrage !... Il me semble déjà voir approcher, rapide comme l'ouragan, l'instant perfide qui nous apporte la ruine sur ses ailes.

Eudoxie. — Glébof, ah ! pourquoi m'avoir envoyé ton messager dans le sépulcre de Susdal ? Pourquoi m'avoir rappelée à la vie, à l'espérance nouvelle et refleurie?... Vois ! les serpents, qui s'étaient gorgés du sang de mon cœur, reposaient endormis dans la fétide vapeur des voûtes de Susdal. Hélas ! aux rayons de la lumière, à l'air printanier de la liberté, toutes les couleuvres se réveillent, et mon cœur a encore du sang, ah ! trop de sang ! Ce supplice n'aura-t-il pas de terme ?... Glébof, ne tourne point ces regards flamboyants de colère sur Eudoxie gémissante !... Sais-tu bien ce que j'ai senti?...

Glébof. — Et le sais-tu donc, toi, ce que j'ai senti depuis que j'ai porté le joug de ton amour ? Sais-tu ce que j'ai senti, lorsque mes lèvres, qui cherchaient sur tes lèvres une ardeur égale à leur flamme, n'y trouvèrent que malédictions contre ton ennemi, et regrets passionnés de ton ancien bonheur ?... Sais-tu ce que j'ai senti, lorsque, desséchée, brûlée de soif et de désir, mon âme s'efforçait d'aspirer toute la tienne, et qu'il lui fallut brûler, brûler sans remède, parce que tes pensées errantes revolaient sans cesse vers le palais du czar ?... Et lorsque je me dis : « Elle ne t'aime pas ! C'est un complice qu'elle marchande avec ses baisers !... » — Ce que je sentis alors, le sais-tu ?...

Eudoxie. — Glébof !

GLÉBOF. — Maudit soit le nœud qui nous lie!... — Mais nous sommes trop haut placés pour les soupirs de bergers, les tendres querelles et les folies langoureuses. Je suis résigné, et ne veux de toi que de la raison.

EUDOXIE. — Parle, cher Glébof, que dois-je faire?

GLÉBOF. — Ce soir, je rassemble tous les boyards chez Alexis. Alors, toute en noir, dans ton costume claustral, la croix dans la main gauche et la couronne dans la droite, tu te présentes à ton fils : tu fléchis le genoux devant lui et t'écries comme par enthousiasme : « Vive notre czar Alexis Pétrowitsch! Prêtez serment, boyards, à votre véritable maître! » Je prendrai soin du reste.

EUDOXIE. — Et moi, n'existé-je donc pas?

GLÉBOF. — Ah! voilà votre sagesse de ce matin.

EUDOXIE. — Pourquoi la souveraineté à mon fils?

GLÉBOF. — Je le veux!... — et en voici les raisons. C'est que lui, lui seul, réunira toutes les voix, aussitôt qu'avec les autres la tienne tombera pour lui dans la balance; c'est qu'une nécessité terrible nous commande promptitude et unanimité d'action...; c'est que la désunion des sentiments, le moindre retard nous poussent dans l'abîme; c'est que...

EUDOXIE. — Tu hésites?...

GLÉBOF. — Eudoxie, je dois te dire un grand mot!...

EUDOXIE. — Parle.

GLÉBOF. — Je risque notre vie à tous.

EUDOXIE. — C'est que?...

GLÉBOF. — Le czar vit encore!

EUDOXIE. — Il vit!...

GLÉBOF. — Il vit! — De la fermeté : montre-toi digne d'avoir été son épouse, et ne crains pas celui que tous craignent. Ecoute-moi jusqu'au bout. — Les lâches! ils n'auraient rien osé contre lui, vivant, tant il avait su fasciner et enchaîner les esprits. Voilà pourquoi je l'ai tué en paroles. Maintenant

ils respirent, maintenant ils osent remuer le bras. Et avant que son pied puissant touche le sol russe, la forme de l'empire est changée, peuple et soldats ont déjà fait serment de fidélité, et le désespoir fortifiera les boyards dans la lutte qui nous menace. Alors pour chacun il y va de sa tête : chacun s'est avancé à ne pouvoir reculer.

EUDOXIE. — Il vit!

GLÉBOF.—Depuis des années, je rêvais au moment de hasarder quelque tentative. — Maintenant, depuis le plus élevé jusqu'au plus bas, la fermentation a pénétré les cœurs. Tout ce qui est Russe tient pour nous : de l'autre côté, il n'y a qu'étrangers intrus et aventuriers. Le czar est loin encore à flotter sur la mer, sa bien-aimée. Les troupes sont hors du pays, vers le Mecklenbourg : le Suédois Charles menace la frontière. — Si la fortune veut nous servir maintenant, maintenant ou jamais elle en a l'occasion.

EUDOXIE. — Il vit!...

GLÉBOF. — Je l'ai dit : devrai-je me repentir de cet aveu?

EUDOXIE.—Arrête, insensé ! ne connais-tu pas Eudoxie?... Il vit ! ! Maintenant, ô mon cœur, bondis d'allégresse ! — Je le croyais mort ; il y avait-là de quoi me désespérer. C'était son ombre seule que d'une haine vide et impuissante je poursuivais dans l'inexpugnable asile des éternelles ténèbres! Il vit!... Je puis en idée le massacrer, le torturer ! Tout ce qui est vivant reste sous la main de la vengeance... A présent je savoure l'air à longs traits , à présent j'espère de beaux jours; j'aime ma vie, czar, puisque tu vis encore! (*A Glébof.*) Travestie pour la dernière fois, je t'attends avec la croix et le voile ! (*Elle sort.*)

GLÉBOF, *resté seul.* — Le premier pas est déjà fait peut-être!... Cette première démarche de la révolte, ce devait être l'arrestation de Menzikof et de la czarine. (*Entre le*

capitaine Markof, chargé par Glébof de cette mission, et en outre de rendre leurs bouches muettes à jamais. *Il annonce que tous deux ont pris la fuite dès la première nouvelle de la mort du czar.)* — « Fâcheux, fâcheux contre-temps! dit Glébof; de cette façon Pétersbourg nous échappe. » *(De plus Markof annonce que les troupes ne sont rien moins que sûres et manifestent la plus vive douleur.)* — « Provisoirement, il faut les faire partir pour Astracan, reprend Glébof, je veux tout faire avec des paysans et des milices. » — « Menzikof, ajoute l'officier, a voulu aussi enlever le czarévitsch; mais celui-ci s'y est refusé opiniâtrement. »

Glébof. — Allons, de cette sorte, le prince est à nous. Mieux vaut encore celui-là que Pétersbourg.

SCÈNE III.

Une chambre au Kremlin.

ALEXIS, EUPHROSINE.

Euphrosine. — Que voulait donc le prince Menzikof!

Alexis. — Je l'ignore, mon enfant.

Euphrosine. — Je ne l'ai jamais vu ainsi. Son visage était plus difforme que jamais. Il vous tirait violemment par le bord de l'habit, et, vous montrant la porte, criait : « Suivez-moi à Pétersbourg! » Révolté d'un si indigne traitement, vous vous arrachâtes de ses mains, et, vous redressant avec fierté, vous tournâtes le dos à ce méchant homme.

Alexis. — Tu n'as pas bien vu.

Euphrosine. — Pas bien vu?

Alexis. — Alexis n'a point fait cela.

Euphrosine. — Si vraiment vous l'avez fait. Vous étiez-là, le front hardi, la main au sabre, les yeux au ciel, ferme sur

vos pieds... Ah! tout-à-fait comme un roi! J'aurais voulu vous baiser les mains.

Alexis. — Enfant, ce n'était point Alexis.

Euphrosine. — Qui donc, alors?

Alexis. — Je ne saurais te le dire : mais pourtant ce jeune homme fier et opiniâtre n'était point Alexis.

Euphrosine. — Vous badinez.

Alexis, *les larmes dans les yeux.* — Il est vrai, c'est un bon et joyeux temps pour la Russie?... Ce Menzikof est un traître infâme, un scélérat, un cœur de loup! Le czar l'avait commis à la garde de son inepte fils... Valet infidèle! il versa du poison à ce malheureux fils dans son breuvage de chaque heure, téméraire qui ne craignit pas de rabaisser indignement la postérité des Romanow! Il arracha du cœur du fils le cœur du père; par malice abominable, il ensevelit dans la honte le fils de son maître. Un paysan se révolterait contre une telle oppression; mais qu'importe au czarévitsch? L'esprit d'Alexis, sache-le, ne comprit jamais le mot d'honneur. — « Un noble cœur seul est sensible à l'outrage, et la douleur cesse où la bassesse commence. » — Ces paroles, te les rappelles-tu? Elles sont dans le livre que tu m'as lu un de ces derniers soirs. Ah! oui vraiment, cet Alexis aurait bien eu le cœur de braver le puissant Menzikof!...

Euphrosine. — Hélas! pourquoi vous injurier vous-même?

Alexis. — Ne faut-il pas que je parle de la sorte? Le czar a dit cela, je le redis après le czar, — le czar a toujours raison.

Euphrosine. — Ne soyez pas ainsi! Je n'étais qu'une pauvre fille qui cousait et filait : — pourtant jamais je n'eusse aimé un homme sans cœur! Oui, si j'étais née à ta place, le soleil de demain devrait se coucher rouge dans le sang de mes ennemis! Le chapeau enfoncé sur le front, l'épée dans la main...

ALEXIS. — Ah! c'est que toi, tu es brave, jeune fille! Pour moi, c'est autre chose, ma pauvre enfant; — Alexis est poltron!

EUPHROSINE. — Tu ne dois pas mentir! (*Elle frappe du pied avec dépit en prononçant ces paroles.*)

ALEXIS. — Petite méchante, le czar a dit cela, je le redis après le czar; — le czar a toujours raison!...

EUPHROSINE. — Le czar! ton ennemi!...

ALEXIS. — Un père, qui doit pourtant connaître son fils... D'ailleurs je veux te prouver la chose. Vois... Fantaisie prend au czar de donner sur le nez au Turc, qui, rêvassant assoupi dans sa stamboul, resterait volontiers en repos. Soudain le tambour bat vers l'Orient. Cinq cents bouches à feu tonnent et vomissent l'effroi dans le cœur du padischah. A-t-on fini de ce côté, on commence avec le Suédois, qui, de bon cœur aussi, resterait tranquille, si nous le laissions seulement ronger son pain d'avoine. Coup pour coup, balle pour balle! Le Suédois fuit: on lui prend un bout de pays. Il y a là bataille sur bataille, victoire et gloire, et des décorations pour les braves... Moi, ma belle, jamais la fumée tournoyante des batteries ne m'a vu... J'ai fait le malade pour rester au logis!! C'est ainsi que je suis! que Dieu me vienne en aide!... Or, je te le demande, ceci, n'est-ce point poltronnerie?...

(*Un coup de fusil à travers la fenêtre. Euphrosine fuit avec un cri d'effroi dans les bras d'Alexis.*)

ALEXIS. — Es-tu blessée?...

EUPHROSINE. — Dieu!...

ALEXIS. — Tu n'es pas blessée?...

EUPHROSINE. — Ah! qu'était-ce?...

ALEXIS. — Une balle que m'adressait apparemment quelqu'officieux pour débarrasser le czar des soucis à venir..... Bien vrai, tu n'es pas blessée?...

Euphrosine. — Non, non !... Ah ! comme tout mon corps tremble !...

Alexis, *souriant.* — Pauvre petite héroïne !...

Euphrosine, *se relevant dans les bras d'Alexis.* — Et toi, comment te trouves-tu ?...

Alexis. — Que veux-tu dire ?...

Euphrosine. — Donne-moi ta main. (*Alexis lui tend la main.*) Ah ! elle est chaude, aussi chaude qu'auparavant...

Alexis. — Eh mais ! pourquoi donc serait-elle froide ?...

Euphrosine, *posant la main sur le cœur d'Alexis.* — Ton cœur, comme il bat paisiblement !

Alexis. — Est-ce que le tien palpite ?...

Euphrosine. — N'as-tu donc pas été effrayé !...

Alexis. — Effrayé ! de quoi ?... Ah bon !... le coup de fusil !

Euphrosine. — Ils voulaient t'assassiner !... Oui, toi, toi, cher amour !... Oh ! les réprouvés !... Hélas ! mon bien-aimé, comment ceci finira-t-il ?

Alexis. — Eh ! que peut-il m'arriver ? L'instant fatal est passé. Cette balle, eh bien ! oui, elle aurait pu m'atteindre. Bienheureux, baigné de la douce rosée de tes yeux, le czarévitsch reposerait en paix... Mais la balle a passé à côté. La haine et la rage n'ont-elles pas épuisé contre moi toute leur science ? Ne m'a-t-on pas emprisonné loin de mes amis, surveillé, parqué comme une bête dangereuse ? M'arrive-t-il du dehors le moindre souffle d'air qui nourrisse le fils du czar de criminelles pensées ? N'a-t-on pas refusé au fils sa propre mère, chaque fois qu'il a supplié qu'on lui permît de baiser la main qui soutint les pas chancelants de son enfance ! O ma mère !... — Euphrosine, je suis déjà mort, — et les morts sont libres, à l'abri de toute atteinte.

Euphrosine. — Tu as vécu autrefois ! oublies-tu ce que tu as été ?

ALEXIS. — C'est que le czar m'a pardonné.

EUPHROSINE. — Si tu lui avais fait connaître toute la vérité!...

ALEXIS. — Si je l'avais fait, j'aurais mérité mon sort. — (*Après une pause; avec ironie.*) — Nous nous sommes bercés de certaines idées.... Des rêves de notre imagination nous nous sommes forgé une couronne!... Dans le royaume aérien des vœux nous avons tramé la révolte du vivant de notre père!... — Enfin nous en sommes venus jusqu'à fuir, pour gagner le bras de l'empereur à la cause des fils de princes, criant détresse!... Ah! ce fut là un grand crime!... — Mais qui ose me le reprocher?... Je revins et j'en fis l'aveu.

EUPHROSINE. — Généreusement tu pris tout sur ta tête... Etiez-vous le seul coupable?

ALEXIS. — Non: j'eus des complices. Comme un feu tranquille, mon nom courut secrètement à travers les veines de l'empire. Tout ce qui souffrait, tout ce qui était mécontent, devint mon vassal. — Assez sur ce sujet; — tu sais tout, — va, — et dénonce-moi!...

EUPHROSINE. — Quelquefois je pense que j'en pourrais venir-là!!! — Je vous en conjure, laissez-moi brûler les lettres...

ALEXIS. — De ma mère?... Si cela te tranquillise, fais-le.

EUPHROSINE. — Sur-le-champ. (*Elle veut sortir.*)

ALEXIS, *l'arrêtant.* — Non: cela ne se peut. Dans ces lignes, à travers toutes les sauvages douleurs, les plans téméraires et impies, comme une apparition céleste, vit toute la tendresse d'une mère. C'est-là qu'elle me choisit pour chevalier de son malheur. C'est ainsi que la mère a honoré son fils! Il y a dans le monde deux êtres humains que j'aime: — toi et ma mère! Chaque brin de paille qu'ont touché vos doigts m'est sacré! Oh! lorsque nous est ravie une tête qui nous est chère, nous voudrions posséder la poussière même

que foula le pied du mort bien-aimé. — Elle mourra pourtant un jour!... Les lettres de ma mère ne doivent pas être brûlées. Si tu m'aimes, plus un seul mot sur ce sujet : — parlons d'un autre plus triste encore. Ecoute : depuis longtemps j'ai voulu te dire une chose ; aujourd'hui l'heure de l'exprimer est de nouveau venue...

EUPHROSINE.—Qu'entendez-vous par là, prince ?... (*Alexis regarde fixement devant lui.*) Parlez donc... Vous regardez fixement devant vous... Votre silence m'effraie.

ALEXIS. — Le monde n'est vraiment qu'un enfer !... Ah ! pourquoi cette imperceptible goutte de joie dans un Océan de peines ?... Je t'en prie, chère Euphrosine, ne m'en veux pas si je te fais beaucoup de mal !... Baisse tes yeux : — si je les vois je ne puis parler. — J'y suis irrévocablement décidé. — O mon unique amour, aujourd'hui même tu dois me quitter ?

EUPHROSINE. — Prince !...

ALEXIS. — Aujourd'hui même tu dois me quitter, jeune fille ! Tais-toi, et ne lève pas les yeux... Lorsque je te trouvai dans la hutte de pêcheur, perle précieuse au bord de la mer, je me dis : « Tu enchâsseras cette perle dans le diadème pour qu'elle soit l'envie des superbes, le plaisir des bons, les délices du souverain. » Et je ramassai cette perle sur la plage, et la gardai dans mon sein...

EUPHROSINE. — Alexis !...

ALEXIS. — Il en est advenu tout autrement ? — Ma perle git dans la hutte d'un mendiant ! Malédiction sur celui qui rabaisse jusqu'à soi celle qu'il aime ! Je voulais t'élever, je ne l'ai pu. Te voir rabaissée, je ne le supporte pas. Aujourd'hui même tu dois me quitter, mon enfant !

EUPHROSINE. — Avez-vous fini ?...

ALEXIS. — Devant tes yeux, devant les yeux de ma bien-aimée, il a osé mettre la main sur moi ! lui,—le valet qui de-

vait se rouler dans la poussière devant Alexis, s'il y avait encore des pères qui fissent plus de cas de leurs fils que de leurs propres chimères... Une pareille honte ne doit pas se renouveler ! — Va-t-en, quitte le Kremlin. Oh ! crois-moi, personne ne t'arrêtera, si tu dis seulement : « Et moi aussi, j'abandonne à présent le czarévitsch ! »

— Euphrosine lui répond qu'elle ne l'abandonnera pas, qu'elle lui appartient tout entière, et s'estimera heureuse de partager ses maux pour les adoucir. (*Elle sort.*)

— Alexis resté seul s'écrie, comme poursuivant une idée qui le préoccupe : « Ne t'enfuis pas, brillante image, qui planes-là dans les airs ! Belle couronne d'or ! reste fixe et durable devant la main, comme tu l'as été devant le regard ! — Oh ! tu rayonnes d'un attrait divin !... Loin, fantôme !... Mais non, demeure ! — Ce sont des crimes de la pensée : ceux-là nous sont encore permis. Le czar a pris bien soin de nous interdire les autres... Pourquoi suis-je indigne de gouverner ?... (*Il va vers la boiserie où la balle est entrée.*) Balle assassine ! (*montrant son cœur*) tu aurais trouvé ici autre chose que des pensées futiles et des sentiments honteux. Par le sang des Romanow ! si le Tartare, si le Polonais paraissaient devant la porte de Moscou, ils apprendraient que le siége de Rurich est encore possédé par un czar !... Illusion et fumée !... Voilà l'enfant qui, la poche vide, babille du gros lot. Pauvre insensé ! où y a-t-il une roue de fortune qui tourne pour toi ?... Tu n'as pas voulu risquer la mise !... —En ce moment la porte du fond s'ouvre à deux battants. Eudoxie paraît en costume claustral, la croix dans la main gauche, la couronne dans la droite : les boyards la suivent. Elle apporte à son fils la couronne de Rurich. « *Vive notre czar Alexis Pétrowitsch !* » s'écrient les boyards. Après quelque hésitation : « Vous m'enlacez dans un réseau magique, s'écrie Alexis. Prenez-moi ! me voici !... Donnez-moi ma couronne,

car elle appartient au fils comme elle appartient au père ! »
(Il sort à grands pas par la porte à deux battants, qui se referme derrière lui. Trompettes et timbales derrière la scène.)

La première scène du troisième acte nous transporte dans un appartement du palais à Pétersbourg. Catherine et Menzikof viennent d'arriver. Celui-ci apprend à Catherine qu'avant de quitter Moskou il a chargé un Dentschik de les débarrasser, par un bon coup de carabine, du czarévitsch qui devait servir de drapeau et de guide aux révoltés. La pensée de ce meurtre fait horreur à Catherine ! « Brisons là-dessus, Marthe, » répond Menzikof, qui affecte de la tutoyer et de l'appeler par le nom qu'elle porta naguère comme servante, « c'était convenable, nécessaire ; c'était le plus court. Aussi long-temps que vit ce jouvenceau, notre espérance est morte. Il est vrai qu'il a renoncé au trône. — Niaiserie ! devînt-il moine, nous n'en aurions pas plus de sécurité ; on ne cloue à personne le capuchon sur la tête ! c'est ce que lui enseigne Glébof. Bref, l'occasion s'offrait maintenant à moi : sa résistance a poussé la chose à maturité. Il n'est pas si faible, si hébété qu'on le pense et que le czar se le figure, parce que.... parce qu'il sait d'Alexis seulement ce que je trouve bon qu'il sache. Il était infiniment plus dangereux pour nous que tu ne pouvais te l'imaginer, et au milieu des têtes folles qui voulaient obtenir de sa jeunesse le rétablissement de leur ancien empire, il serait devenu quelque jour le feu qui aurait dévoré la moisson semée par nous. — Au reste, Marthe, ne t'inquiète pas de moi ni de mes démarches. Que sur moi retombe la malédiction ! les mains pures, tu dois cueillir le fruit de mes peines. Le czar t'a enlevée à moi, — et, à cause de cela, je veux te porter au trône de

cet empire. — Que Pierre possède la femme, soit! — Mais à l'artisan reste son œuvre. La souveraine n'appartient pas au sexe! — Une fois les épaules parées de la pourpre tissue par mes mains, ce sera pour Menzikof comme s'il ne t'avait jamais perdue. »

Catherine feint la plus grande humilité. « Je ne suis qu'une faible femme, ayant tout juste assez d'esprit, dit-elle, pour savoir que la plus grande sagesse d'une femme est de se fier à un homme plus sage qu'elle. »

— « Quant à cela, reprend Menzikof, repose-t-en tout-à-fait sur moi. Oui, Menzikof sera pour toujours le bras de ton bras, la bouche de ta bouche. Tu dois jouir. La fatigue, la peine, les sueurs pour Menzikof : pour Catherine, la joie, les plaisirs et la pompe! »

— « Hélas! ami, j'ai de tout autres idées, dit Catherine. Je suis triste jusqu'au fond du cœur. La révolte passera comme ont passé tant d'autres. — Mais qui conservera l'œuvre du maître? — Cette Russie, — sa Russie, à lui, — est la colonne colossale à demi édifiée par l'architecte géant. Que sommes-nous, nous autres? Qui finira la construction si le maître sublime abandonne son ouvrage inachevé?

Menzikof, *riant.* — Pour suivre ton image, nous laisserons là cette colonne colossale telle qu'elle est, sans en ôter rien, sans y rien ajouter. Se dégrade-t-elle?... Très-bien! — Tombe-t-elle en ruines?... A merveille! — Les murs de Babylone sont poussière aussi. Tu me verras fervent pour l'ouvrage du maître, tant que ma *ferveur* me vaudra sa *faveur*... Pas un instant de plus! — Retiens bien trois maximes, Marthe. C'est à une école de vingt années que j'ai appris ces vérités. — Premièrement, sache que celui qui éclaire les hommes est son propre ennemi, car il est plus aisé de gouverner des sots. — Secondement, la Russie serait encore le plus beau lot de la terre, quand bien même le Suédois reparaîtra ici pour

fouiller les mines de cuivre, et que Pétersbourg redeviendrait un marais. — Troisièmement, cette vérité, je te la veux dire à l'oreille : elle n'est que pour les initiés : — Un grand homme n'est qu'un grand fou ! » (Un page annonce que des messagers de Moskou et de la mer viennent d'arriver.) « A l'entretien dans lequel nous étions, dit Menzikof à Catherine avant de sortir, ne semblait-il pas que nous eussions déjà le conte de ce Glébof?... Ces messages ramènent mon esprit vers le présent. Allons Marthe ! attention maintenant à notre route ! » (*Il sort.*)

CATHERINE, *seule.* — Eh ! qui t'a dit que nous ferons route ensemble?... A présent j'ai lu dans ton cœur. Tu me fus toujours insupportable, toi, le miroir détesté de ma bassesse native... Tu m'appelles Marthe : — Catherine Alexiewna ne doit pas oublier la servante de Marienbourg !... tu veux porter la paysanne au trône : — que tu es bon !... Tu prends le fardeau sur tes épaules : — quelle générosité !... On te devra pour un tel service une profonde reconnaissance !... Misérable ! que sais-tu faire ? assassiner ! — Qu'est-ce que tout ton esprit ? — un pauvre talent de mentir, de fourber, de rafler de l'argent !... oui, pour de l'or tu vendrais des provinces. Brocanteur sordide ! —Ah ! si j'étais un homme, le Suédois devrait le sentir bientôt ! Je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour notre Pétersbourg !.... — Malheur à moi ! je ne suis qu'une femme ! — Êtres manqués et imparfaits que nous sommes ! le ciel se montre barbare en nous départant la beauté. C'est ainsi qu'à Noël on donne à des enfants une maison, une ferme et une ville dans une petite caisse de jouets. La femme, fût-elle un être accompli, n'est pourtant qu'un rien paré. — Le fer croît pour l'homme : — le chêne élargit son tronc, afin que, docile navire, la mer le berce sous les pieds de l'homme : — les populations s'accroissent afin que l'homme ait plus de ser-

viteurs; — et le ciel créa l'armée des étoiles afin que l'esprit de l'homme puisse conquérir là haut l'infini, après qu'il a triomphé du fini sur la terre ! — Enfin ne nous est-il resté absolument rien? sommes-nous donc si complétement déshéritées?...—Non, nous avons aussi notre part : — la ruse séduisante, une volonté tenace et secrète, la simplicité malicieuse, le rire dans le cœur, les larmes dans les yeux, sur la lèvre « *oui!* » dans la tête « *non!* » Et des pas si légers, si furtifs qu'ils échappent à votre oreille !... (*Elle fait quelques pas toute pensive, puis s'écrie:*) Nous voulons être impératrice ! — mais non pas par ta grâce, Menzikof!... — Marche donc solitaire par ta route secrète, Catherine ne se fie à personne. Dans des ombres aussi épaisses que celles de la nuit, enfante ton incompréhensible destin. (*Elle regarde autour d'elle.*) Le masque devant le visage : — voici l'homme qui pense me conduire ! »

Menzizof rentre, des lettres à la main. De Cronstadt on a signalé un vaisseau portant le pavillon du czar. A Moskou la révolte fait des progrès : les paysans d'alentour sont en armes. Le Dentschik qui devait débarrasser Menzikof d'Alexis, a manqué son coup. » Et maintenant, dit Menzikof, malgré la tempête, vite au devant du czar sur le yacht le plus agile ! Il nous faut courir les premiers à la rencontre du maître, si non les calomniateurs vont nous devancer et dénigrer nos actions. C'est là l'orage que je redoute,— car, à la rigueur, j'aurais bien pu agir autrement à Moskou... chère Marthe, ne m'abandonne pas au moment de l'explosion.

Catherine.—Le peu d'esprit, le peu de capacité que possède Catherine, appartiennent à Menzikof.

(La scène change et représente un vaisseau luttant contre la tempête au milieu du golfe de Finlande. On entend le canon de signal : aussitôt après on crie : « *Une chaloupe! une chaloupe qui approche!* » Cependant la tempête redouble.

L'équipage s'effraye : le pilote perd la tête et se jette à genoux près du gouvernail en invoquant l'assistance de S. Nicolas. « *God dam!* nous sommes perdus!... » s'écrie Gordon, officier écossais attaché à la personne du czar. — Pierre, qui seul a conservé tout son sang-froid, saisit la barre du gouvernail et le manœuvre. — « En travers!... crie-t-il à l'équipage. » C'est ainsi qu'on brise un courant. (*Au pilote.*) Regarde-moi faire maintenant, et apprends comment on gouverne. Ton czar se chargera de diriger ce vaisseau. Je le répète, ce n'est point une véritable tempête : autrement il nous faudrait quitter la partie. Mais ici il y a encore de la ressource. Tranquillise-toi! (*Le pilote se relève et s'approche du czar d'un air confus.*) Ce n'est point ta faute, à toi, mais celle des imprudents qui t'ont confié cet emploi trop tôt.

Gordon. — De tous côtés tourbillons, bancs de sables et rescifs! le diable réalise le mensonge de ce Glébof.

Pierre, *criant du côté des mâts.*—Le beaupré à bas! Ferlez les voiles! L'équipage aux pompes! — Si j'étais ce fou de Romain, je dirais : «Vaisseau, tu portes César et sa fortune.» — Allons donc, jamais encore czar ne s'est noyé!... (*Coups de tonnerre. Catherine et Menzikof paraissent sur le tillac.*)

Pierre. — Je vois venir là deux personnes que je ne veux pas entendre. — Gordon, envoie-les dans la cajute.

Catherine. — Ni tempêtes ni dangers ne nous épouvantent. Tu es irrité : auprès de ta colère, qu'est-ce qu'une tempête?

Pierre, *manœuvrant le gouvernail. Au pilote.* — En virant à moitié de cette façon, le bâtiment va doubler infailliblement ce cap.

Le Pilote. — Le czar s'y entend!

Pierre.—Il y a seulement deux ou trois manœuvres qu'il faut bien savoir. Et avec cela (*lui frappant sur l'épaule*) une bonne dose de calme et de sang-froid!

Menzikof, *à Catherine.* — Parle, ne te rebute pas.

Catherine. — Quoi! pas un mot d'amour, mon gracieux seigneur!... Ah! nous ne sommes encore que des novices en fait de gouvernement. C'est moi qui suis fautive, moi seule, ta faible femme! Ton fidèle Menzikof, il n'aurait jamais quitté Moskou. Il voulait rester : s'il a fui, c'est à moi, insensée, qu'en est la faute!...

Menzikof. — Ce sont de généreux mensonges que tu entends, Majesté; non, c'est elle qui voulait rester, et si nous avons fui, c'est à moi qu'en est la faute.

Pierre, *au pilote.* — Ici la lame est trop forte pour nous. Vois! dans ce cas, on met le gouvernail tout-à-fait de côté pour ne pas augmenter le coup.

Catherine. — Sommes-nous donc déjà morts, Menzikof?

Gordon, *à Catherine.* — Éloignez-vous, madame. Attendez une heure plus propice.

Pierre. — Gordon!

Gordon. — Sire!

Pierre. — Quelle peine encourent, d'après les lois de l'empire, les gouverneurs qui désertent leur poste?...

Gordon. — La mort.

Pierre. — Récemment il s'est passé quelque chose de pareil. Les coupables, peut-être les ferai-je?... (*Violent coup de tonnerre. Cris du haut de la hune et de l'intérieur du bâtiment.*)

Catherine et Menzikof, *ensemble.* — Nous échouons!...

Gordon. — Dieu et S. Dunstan aient pitié de nous, pauvres pécheurs!...

Pierre, *se penchant sur le bord, d'un ton de menace.* — Mer!!...

Le Pilote. — Non, mes seigneurs! à présent le grain est

passé. Ceci était la fin. Ainsi en advient-il toujours. (*La tempête s'apaise.*)

GORDON.—Voilà un nouveau « *Quos ego!...* » N'y a-t-il pas ici un Rubens pour peindre le Neptune? Dépitée, toute jaune de colère, la mer se couche en rampant au fond de son golfe, gourmandée par son maître comme un chien grondeur.

PIERRE, *abîmé dans la contemplation de la mer.* — Belle dans ta fureur et belle dans ta sérénité! Haleine de la terre! ô mer, ma bien-aimée!.. La Russie a levé le bouclier et brandit l'épée contre son médecin et son sauveur : elle a jeté aux vents honneur et fidélité! — Et toi, tu as été sensible à cette perfidie. Les hommes sont vils et méchants. L'élément a ressenti l'affront fait à son maître. (*Au pilote.*) A présent remplis mieux ton service. (*Il descend du gouvernail.*) Nous voici devant Cronstadt... Jetez l'ancre.

CATHERINE.—Il faut risquer ce dernier moyen. (*Elle tire un poignard de son sein.*) Gordon, prends ce poignard!

GORDON. — Revenez donc à vous, czaritza.

CATHERINE. — Prends ce poignard, et dis à ton maître que, puisqu'il détourne ses yeux de Catherine, il doit lui plonger ce poignard dans le sein. Elle ne sait point vivre sans sa bienveillance.

MENZIKOF. — Et moi, je veux également mourir, Gordon!

PIERRE. — Rends le poignard à cette femme, et dis à l'habile comédienne que le czar Pierre n'est pas un héros de théâtre, ni un roi de tréteaux. Ses amis sont les amis de la Russie : comment on l'honore et on l'aime, lui personnellement, c'est ce dont il ne s'embarrasse guère. (*Catherine et Menzikof s'éloignent avec des marques de consternation.*)— Je me rends à Moskou. Le pays me reçoit, comme toujours avec des affaires. Allons! celles dont j'ai à m'occuper présente-

ment, je les veux terminer de façon à ce que jamais rien de pareil ne puisse m'importuner.

Gordon. — A sarcler trop vite, on arrache les fleurs avec l'herbe, dit le proverbe.

Pierre. — Gordon, je n'ai pas le temps de faire de longs détours, d'examiner et de peser. J'ai cinquante ans, et à travers mes membres se glisse le froid de l'âge comme un poison caché. Que de choses encore à créer! cette traversée m'impose déjà de nouveaux soins. La mer est mauvaise, un vaisseau échoue facilement ici. Nous reviendrons, après avoir terminé notre besogne à Moskou. Il faut qu'on ait ici des pilotes-côtiers, de bons pilotes. — Aussitôt le czarévitsch décapité....

Gordon, *au plus haut degré d'étonnement.* — Aussitôt le czarévitsch ?...

Pierre, *avec indifférence.* — Décapité, — je veux ériger ici une école de pilotes.

ACTE IV.

Une chambre chez Dolgorouki.

Celui-ci, qui a l'intention de saisir les rênes du gouvernement et de régner sous le nom d'Alexis, séduit par ses promesses le colonel Schepelew, dont le régiment est en garnison à Twer. Il lui a donné l'ordre de marcher sur Moskou. Alexis va être proclamé et couronné.

Dolgorouki, *à son aide de camp.* — Ce soir, fêtes et réjouissances. Cette nuit, tu introduis les troupes de Schepelew dans Moskou : tu arrêtes Glébof et les autres qui suivent le même drapeau. — Si dans la mêlée... ce Glébof a la tête chaude et bouillante.... si par hasard il lui arrivait malheur...

L'aide-de-camp. — J'entends!... Tu ne soumettras pas à une enquête judiciaire le zèle, le dévouement et les loyaux services!...

Dolgorouki. — Certainement, non, ami. Fais de ton mieux : tu travailles, tu crées pour toi. Tu es le cheval qui me porte sur la montagne et qui parvient avec moi à la cime. (*L'aide de camp sort. Près de la porte Dolgorouki lui crie* :) Eberlakef! on rendra à la czarine les distinctions qui lui appartiennent. Dès l'aube naissante, tu lui donneras une garde-d'honneur... *Seul.* — Nous ne voulons rien faire qui affaiblisse l'opinion qu'on a de notre droiture. La czarine est un instrument utile : elle nous appartiendra, dès que nous serons disposés à lui parler constamment de ses souffrances, et à faire comme si cette grande tragédie s'appelait : « *La vengeance d'Eudoxie.* »

Glébof entre. Il accuse Dolgorouki de fausseté. Glébof vient d'apprendre que les troupes de Twer sont en marche et il pénètre facilement dans quelle intention elles ont été appelées. Il veut persuader à Dolgorouki de donner contre-ordre. Celui-ci s'en défend d'abord, sous prétexte que l'anarchie commence à se montrer et qu'il faut une main armée pour comprimer la populace avide de pillage et protéger le repos de la Russie dans une crise pareille. Mais Glébof n'est pas dupe de ces raisons spécieuses : il insiste. « J'ai donné l'ordre et le maintiens, reprend Dolgorouki, car ce sont mes troupes...»

Glébof. — Pour combien de temps encore?... Le soldat est une machine; son cœur est de la couleur de son uniforme. — Dolgorouki, s'il paraissait, *lui*, tout à coup, pareil à l'éclair, ainsi qu'il fait d'habitude?...

Dolgorouki. — Qui, *lui*?...

Glébof. — Eh mais! vous aussi, vous avez cru le conte du marin!... Que chantait-il donc, le drôle? (*Dolgorouki se*

détourne avec embarras). Que les autres y aient ajouté foi, cela peut être : la masse, — mais vous! vous!! Les dires d'un matelot ne sont pas tout-à-fait mots d'évangile. A l'avenir défiez-vous de la fourberie. — Dolgorouki, n'attire pas ces troupes ici ; ne tends pas autour de nous ce filet d'airain... Si Pierre paraissait tout à coup !... ne frissonnes-tu pas à cette pensée?... Mainte et mainte fois il est arrivé plus tôt que nous ne l'eussions cru. Les distances ne sont rien pour lui. — S'il arrivait maintenant, et qu'il trouvât sur son chemin le couteau qu'étourdiment nous aurions jeté tout tranchant et affilé, là, devant lui? — Au contraire, s'il arrive en ce moment, Moskou est dégarni de troupes. Il y reste la poignée d'hommes qui m'est dévouée. Il se trouve seul s'il s'aventure jusqu'ici. J'ai semé parmi le peuple quelques strélitz échappés au grand massacre : les paysans d'alentour sont appelés aux armes. Nous voilà soutenus, et pour le moins à l'abri du danger.—Renvoie ces troupes à Woronesch, Dolgorouki !

Celui-ci feint d'être convaincu et de céder. Glébof le prie d'aller, à sa place, à la cathédrale où l'on va couronner Alexis : « Des montagnes d'affaires m'attendent chez moi, et d'ailleurs je ne puis supporter l'air renfermé des églises, » dit Glébof d'un air d'irréligieuse moquerie. « Je vous en prie, suivez pour moi la cérémonie. » — « Je n'ai point risqué ma vie pour des cérémonies, dit Dolgorouki resté seul, pour figurer dans la scène du couronnement comme un comparse niais qui sourit et bâille... Ce soir, Glébof, les baïonnettes de Dolgorouki commenceront une fête qui te plaira moins encore !... »

L'archevêque de Rostow survient dans un grand trouble. Il annonce que tout à coup Alexis a refusé opiniâtrement la couronne que les boyards voulaient lui mettre sur la tête. « Il refuse ! Et pourquoi ? » demande Dolgorouki.

L'Archevêque. — On aurait dû mieux garder l'apparence de la soumission. Nous avons mal jugé ce jeune homme. Ce que nous avons pris pour débilité d'esprit et mollesse d'âme, nous le voyons sans masque à présent.

Dolgorouki. — Méchante affaire que celle-là !

L'Archevêque. — Et Kikine s'est enfui.

Dolgorouki. — Enfui ! Pourquoi ?

L'Archevêque. — On lui a communiqué une nouvelle qui l'a fait pâlir... Dolgorouki, nous savons ce qui est à craindre. — Écoute mon conseil : nous pouvons encore nous sauver ! Dans l'état des choses, tout peut encore être rejeté sur Glébof... Mettons-nous à couvert en temps opportun.

Dolgorouki. — Est-ce là ton conseil ? Il sent la cellule. Pour Dolgorouki, le temps opportun est celui où grondent les tempêtes sur une mer de sang.

L'Archevêque. — Vous êtes un homme de guerre, vous ! Moi, je me rends à Rostow. Je n'ai fait que pronostiquer l'avenir. Avienne que pourra : je suis à couvert ; je l'espère au moins. Qui punit jamais un saint pour des prophéties ! (*Il sort.*)

Dolgorouki, *seul.* — Dosithaï parti ! Alexandre parti ! — Cette tournure des choses donne à penser ! Nullement : c'est un bonheur. — Puisse Lapouckine les suivre ! — Une folle tête de moins, une espérance de plus ! Le champ devient de plus en plus libre ! Reste seulement Glébof. La bataille va se résoudre en un duel, et j'ai de braves seconds. — Maintenant au Kremlin ! Je veux voir si l'on ne peut réduire ce garçon mutin. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Une campagne aux environs de Moskou. Il fait nuit.

UNE TROUPE DE PAYSANS *armés, campés autour du feu.*

PREMIER PAYSAN. — Si seulement nous tenions le czar ici !...

SECOND PAYSAN. — Je voudrais l'empaler !...

TROISIÈME PAYSAN. — Moi le décapiter !

QUATRIÈME PAYSAN. — Je le ferais rôtir.

CINQUIÈME PAYSAN. — J'aimerais mieux l'écarteler. (*A un sixième paysan.*) Et toi, que ferais-tu de lui, Ivan?

SIXIÈME PAYSAN. — Ah! il faudrait qu'il labourât à ma place les champs de mon seigneur.

PREMIER PAYSAN. — Mais c'est pourtant fort heureux qu'il soit déjà mort.

LES AUTRES. — Pourquoi?

PREMIER PAYSAN. — Si tout d'un coup il paraissait vivant, là, au détour de ce bois de pins...

SECOND PAYSAN. — Deux hommes !... qui vive?

SCÈNE VI.

LE CZAR PIERRE, *en manteau,* GORDON, LES PRÉCÉDENTS.

LES PAYSANS. — Qui vive ?... Répondez, ou nous sabrons.

PIERRE. — Amis de la Russie.

PREMIER PAYSAN. — Si cela est, buvons un coup ensemble.

PIERRE. — Volontiers. (*Il s'assied avec Gordon près du feu, un peu à l'écart des paysans. — A Gordon.*) C'est un rassemblement de mutins; pauvre peuple dont on a fourvoyé le

faible entendement! Je commencerai par renvoyer ceux-ci à leurs charrues.

Gordon. — Pourvu qu'ils y veuillent aller, seigneur.

Pierre. — Ils le voudront : je connais cette espèce de gens. (*Aux paysans, à haute voix.*) Compatriotes, pourquoi êtes-vous réunis en si grand nombre autour de ce feu?

Premier Paysan. — Puisque vous êtes Russes, vous devez savoir le pourquoi.

Pierre. — Nous arrivons de l'étranger.

Premier Paysan. — Il y a eu un changement à Moskou.

Second Paysan. — Le vieil enragé est mort et trépassé.

Troisième Paysan. — Et notre espérance, notre vie, le czarévitsch va gouverner à présent.

Quatrième Paysan. — Et voilà pourquoi nous sommes rassemblés.

Cinquième Paysan. — Et nous voulons le soutenir contre cette sangsue, ce chien de Menzikof.

Sixième Paysan. — C'est-à-dire, parce que nos seigneurs nous ont ordonné de le faire.

Pierre. — Avez-vous connu le vieux czar?

Tous. — Non.

Pierre. — Pourquoi l'appelez-vous un enragé?

Premier Paysan. — Parce qu'il ne nous laissait pas une heure de repos.

Second Paysan. — Parce qu'il faisait sabrer nos fils par le Suédois.

Troisième Paysan. — Parce qu'il nous faisait bâtir sa nouvelle ville, et que nous prenions la fièvre, là, dans les marais.

Quatrième Paysan. — Parce qu'il nous emmenait sur les vaisseaux, sur sa maudite mer.

Cinquième Paysan. — Parce qu'il mettait tout sens dessus dessous, et qu'il a si bien brouillé le temps qu'on ne sait

plus où on en est avec le bon Dieu et ses pauvres chers saints.

Sixième Paysan. — Parce que nos seigneurs disent qu'il ne vaut pas le diable.

Pierre. — Voilà de graves et dures accusations. Je ne veux pas défendre le czar... — Il ne vous accordait aucun repos?.. Il s'en accordait encore moins à lui-même. Il a mangé son pain à la sueur de son front.

Premier Paysan.—Il avait beau jeu à faire cela : s'il suait c'est qu'il y trouvait plaisir. Nous, pauvres paysans, il nous fallait souffler et suer bon gré malgré.

Pierre. — Il faisait sabrer vos fils par le Suédois?... Le Suédois faisait des bravades et des fanfaronnades à la frontière. Alors le czar pensa qu'il n'était pas permis à un Russe de souffrir pareille insolence.

Second Paysan. — La frontière est-elle ici?... Hé ! nous nous moquons bien de la frontière ! — Les fanfaronnades et les bravades du Suédois ne nous ont fait ni froid ni chaud.

Pierre. — Il vous fallait bâtir sa nouvelle ville?... — Elle sera belle, cette nouvelle ville! Il pensait que votre pays était digne d'avoir la plus belle de la terre.

Troisième Paysan.— Celui qui crève de la fièvre ne verra pas la nouvelle ville achevée.

Pierre. — Il vous emmenait sur les vaisseaux?... Mes enfants, si vous êtes maîtres de la mer, le reste du monde est à vous.

Quatrième Paysan. — Eh ! que nous importe le monde! nous sommes Russes : notre pays est le plus beau de l'univers. Nous n'avons que faire du reste.

Gordon. — Et pourtant vous ne vous bourrez que de gruau.

Tous. — Tu prétends être ami de la Russie et tu parles

de la sorte ?... Le gruau est la meilleure chose du monde !

Pierre. — On l'accuse d'avoir tout mis sens dessus dessous ?... Cela n'est pas vrai : au contraire, il y avait mainte chose qui se trouvait à rebours. Il a changé le temps et le calendrier. Vous comptiez votre année à partir de la moisson; il pensa qu'il était plus convenable à l'homme de compter ses jours d'aprés le cours des astres dans le ciel que d'après la crue de l'herbe sur la terre.

Tous. — Nous ne comprenons rien à ce galimatias-là.

Pierre. — Toute sa vie fut consacrée à vous servir. Si ces services ne lui valent que vos malédictions, alors sa vie est inutile. (*Il se lève et jette son manteau en arrière.*) — Le voici devant vous !... qui le tuera ?...

Les Paysans, *se levant tumultueusement.* — Le czar ! le czar ! ! C'est lui ! nous sommes perdus !... (*Ils se jettent à genoux.*) Grâce ? grâce ! Batouschka !

Pierre. — Le feu ne jette qu'une lueur trouble et voilée : — je ne connais pas vos visages. C'est seulement autour de la tête des princes que la vengeance se glissera imprévue et terrible : — je ne vous connais pas vous ! — Quiconque portera les armes demain, mourra après demain matin... Allez, pauvres fous !... si vous vous peinez à votre glèbe, songez que moi j'ai à exploiter un champ plus dur encore. Oh ! si nous voulions compter, la somme de vos joies dépasserait de beaucoup le total des miennes ! Allez ! (*Les paysans sortent.*)

SCÈNE VII.

PIERRE, GORDON.

(*Le czar regarde fixement devant lui.*)

Gordon, *contemplant le czar, les bras croisés.* — *Après un moment de silence.* — Tes ennemis sont de pauvres têtes ! Il

faudrait armer tout un peuple contre toi seul, et encore de cette façon le succès du combat serait-il toujours douteux. Tes ennemis sont de pauvres têtes, à faire pitié! Ils s'imaginent pouvoir t'écraser par des conspirations. C'est vouloir déplacer le Caucase avec la main. (*Pierre garde le silence*). — Le czar est-il triste?

PIERRE. — Régner sur des brutes! — O Gordon!...

GORDON. — Ce n'est pourtant qu'avec ces brutes que tu viendras à bout de grandes choses.

PIERRE. — Si tout n'avait été qu'une folie!... Si tout avait été en vain!... Pourquoi me jeter parmi un tel peuple, ô toi, destinée capricieuse?... Gordon, il y aurait là de quoi se désespérer!...

GORDON. — Cependant il nous faut marcher en avant.

PIERRE. — C'est juste. Nous le devons, et d'autres avec nous. Ainsi le veut le sort. — Gordon!

GORDON. — Seigneur?

PIERRE. — Crois-tu qu'il existe un seul homme qui me soit sincèrement attaché?...

GORDON. — Existe-t-il un seul homme auquel tu sois attaché sincèrement?...

PIERRE. — Question qui est une réponse pertinente. — Et toi, Gordon, ne m'aimes-tu pas, non plus?...

GORDON. — Je suis Écossais. L'Écossais court après l'argent : tu m'en donnes, et j'aime ton visage sur tes monnaies.

PIERRE, *lui tendant la main*. — Cette franchise me plaît! Gordon, je ne vois qu'hypocrisie autour de moi. J'en suis las, j'en suis las jusqu'au dégoût.

GORDON. — Du moins ces philosophes rustiques ne jouaient pas les hypocrites vis-à-vis de toi. C'était un parlement *ex tempore*... Mais écoutons... J'entends des pas!... Et autant que je puis distinguer à la lueur de ce flambeau improvisé,

(*il plante en terre un brandon enflammé*), c'est le prince Menzikof. Tu l'as envoyé en éclaireur à Moskou. Punition ingénieuse !

PIERRE. — Il est bon pour espionner.

GORDON. — Il fait des pas aussi longs que ceux du grand saint Christophe. — Tu aurais dû entendre ses cris de jubilation, lorsque tu lui eus pardonné. Le chien auquel, après ample bastonnade, il est permis de rapporter, ne saurait montrer joie plus sincère.

PIERRE. — Il a dans l'âme quelque chose de la nature du chien : néanmoins on peut l'employer utilement. De temps à autre, par amitié pour lui, je lui montre un visage sévère. Alors il passe en revue la liste de ses péchés, et aussi longtemps que sa frayeur dure, il se remet à me bien servir. (*Menzikof entre.*)

MENZIKOF. — Salut à notre czar !

PIERRE. — Merci, Menzikof. — Que se passe-t-il à Moskou ?

MENZIKOF, *avec chaleur.* — Dieu m'a protégé ! Il m'a conduit jusque chez moi, abrité sous les ailes de ses anges. J'ai passé devant les yeux de nos ennemis et ils ne m'ont pas vu !

PIERRE. — C'est de Moskou que je veux que tu me parles, non de toi-même et de ta peur de mourir ! Je crois que je suis le seul qui ne pense pas à soi.

MENZIKOF. — Moskou est vide de troupes.

PIERRE. — Comment ?

MENZIKOF. — Glébof a fait partir pour Astracan les régiments de Séménow.

GORDON. — Celui-là fait preuve de bon sens.

PIERRE. — Je comptais sur ces troupes... Voilà qui me déconcerte. En d'autres occasions, les rebelles ont coutume de s'entourer de la force des armes : je me fondais là dessus

car l'armée est à moi... N'importe ! Je n'en vais pas moins à Moskou.

Gordon et Menzikof. — Quoi ! seul, tu veux ?...

Pierre. — Seul ?... Je vais à Moskou, escorté de Poltawa, Liesna, Viborg, Tvéremounde ! Au couvent le czar qui peut hésiter, lorsqu'il apprend que des sujets audacieux secouent les colonnes du trône !... Je ne différerai pas d'une nuit.

Menzikof. —Seigneur, ne va pas à Moskou... Les révoltés sont réunis au Kremlin ; leur parti veille, il est fort. Le peuple court par les rues et vocifère tumultueusement : « *Vive Alexis !* » Tu te précipites dans une mort certaine !

Pierre. — Cela peut être : pourtant je ne le crois pas. Nul ne dût-il m'assister, à moi seul j'écraserai l'hydre sous mon poing. (*Tambours derrière la scène. Aussitôt après, commandement et cliquetis d'armes. — Le colonel Schepelew entre avec plusieurs officiers.*)

Schepelew. — Là bas brillent les lumières de Moskou. Encore une fois, faites pour Alexis la moitié seulement de ce que vous avez fait pour Pierre, et nous sommes les premiers de la Russie. Dolgorouki à ses deux poches pleines de croix et de décorations.

Pierre. — Voici les bras qui m'aideront...

Gordon. — C'est Schepelew...

Menzikof. — A la solde de Dolgorouki. La garnison de Twer est en marche, séduite, achetée, entraînée dans le complot. Seigneur, sauve-toi !

Pierre. — Oui, je veux me sauver. (*Il s'avance vers Schepelew et les officiers.*) Bonsoir, camarades !

Menzikof. — Est-il en délire ?...

Schepelew. — Qui me salue ?... (*Il reconnaît le czar et recule stupéfait.*) Que vois-je ?... Esprits des bienheureux !...

Pierre, *souriant.* — Laisse en paix les esprits ! Je n'ai pas

encore parlé à Alexandre Newski, Iwan, Wasieliwitsch, et Wladimir. On m'a dit mort, — je suis vivant : c'est une méprise ! Hé mon dieu ! avec de longs voyages sur terre et sur mer, cela s'explique tout naturellement. — Colonel, les troupes sont-elles ici avec vous ?

SCHEPELEW. — Ah ! mon Dieu ! quel événement. (*A ses officiers.*) Messieurs, que peut-on, que doit-on faire ?... Conseillez-moi.

PIERRE. — Les troupes sont-elles ici avec vous ? seigneur colonel, ne parlé-je pas assez haut ?

SCHEPELEW. — Si j'ai avec moi les... Pardonnez-moi... non... Comment devrais-je donc ?... Je suis en garnison à Twer, il est vrai... Mais néanmoins... Oh ! oui, certes... certainement... en quelque sorte j'ai les troupes ici... avec moi.. de Twer... trois régiments !

PIERRE. — Vous êtes un brave homme qui vous montrez à l'heure où l'on a besoin de vos services. Nous nous souviendrons de vous en temps et lieu. Gordon !

GORDON. — Sire ?

PIERRE. — Tu prendras les grenadiers, et t'empareras des appartements intérieurs du Kremlin. Quand peux-tu y être ?

GORDON. — Au premier coup de minuit, sire.

PIERRE. — A minuit précis, je suis au Kremlin. Ne me fais pas attendre. Tu iras par la grande route, et moi à cheval par le sentier. Tu te glisseras à la dérobée dans l'enceinte. — Point de bruit, de peur d'augmenter le nombre des coupables. — A l'œuvre !

GORDON, *allant vers Schepelew.* — Colonel, faites battre le départ.

SCHEPELEW. — Donnez l'ordre vous-même. (*Il s'avance vers le czar.*) Je ne suis plus digne de commander ; voici mon

épée, sire. Je vins ici dans une tout autre et coupable intention.

Pierre. — Gardez votre épée. Peu m'importe l'intention pourvu que vous obéissiez? — Obéissez au colonel Gordon.

Gordon. — Suivez-moi. Le ciel est prompt à changer au gré du temps et du vent : vous piquerez-vous de plus de constance ? Marchons ! En avant, vous, en dépit de vous-mêmes sauveurs de votre pays ! (*Gordon, Schepelew, les officiers sortent. Aussitôt après, derrière la scène, roulement de tambours qui s'éloignent peu à peu.*)

SCÈNE VIII.

PIERRE et MENZIKOF (*seuls*).

Pierre. — Quels sont les coupables de haute-trahison ?

Menzikof, *tirant un papier*. — Cette liste nomme à votre majesté ses ennemis.

Pierre. — Donne. (*Il s'approche du feu avec le papier.*) A cette sombre clarté je veux contempler l'œuvre des ténèbres. — Beaucoup de noms ! « Glébof, Eudoxie, Lapouckine, Dosithaï. » Ceux-là bien connus de moi. « Dolgorouki ! » C'est dommage : un beau nom ! « Kikine. » Lequel des deux ?

Menzikof. — Alexandre.

Pierre. — Lui ! — Jadis je lui accordai la vie alors qu'il avait tenté de m'assassiner pendant mon sommeil.

Menzikof. — Il a pris la fuite, ainsi que Dosithaï, l'archevêque, mais je connais leur retraite.

Pierre. — Qu'on se saisisse d'eux.

Menzikof. — C'est déjà fait.

Pierre. — Tous doivent tomber cette nuit. Quant à l'exécution, tu sauras y pourvoir.

Menzikof. — Oui.

Pierre, *recommençant à lire*. — Encore et toujours des

noms. (*Il prend au feu un charbon.*) Ecoute : Qu'est-ce que je tiens-là ?

MENZIKOF. — Un charbon éteint.

PIERRE. — Ainsi s'éteindra ta vie, Menzikof, si je te surprends en flagrant délit de mensonge ! Songes-y bien, tu n'as jamais rien fait de mal que je n'en aie été informé sur-le-champ. — Seigneur prince, cette liste est-elle exacte ?

MENZIKOF. — Oui, par le ciel ! — Cette fois je ne ments pas.

PIERRE. — Très-bien dit. — Cette fois donc, je te crois. — Prince Menzikof, le czarévitsch manque encore à cette liste.

MENZIKOF. — Il est ton fils, lui !

PIERRE. — C'est l'astuce et non un sentiment d'humanité, qui te fait parler ainsi, car s'il n'avait tenu qu'à toi, une balle aurait tué Alexis. (*Menzikof s'effraye.*) — Ne crains rien. Cela aurait mieux valu peut-être, et nous aurait épargné quelque chose qui ressemble à de l'embarras. Donne-moi un crayon. (*Menzikof lui tend un crayon.* — Voilà qui est fait. — Alexis Pétrowitsch.— C'est un nom comme un autre. A présent, la liste est complète. A cheval donc ! (*Tous deux sortent.*)

ACTE V.

Il fait nuit. Un salon au Kremlin.

EUDOXIE, *assise, en habits séculiers et en somptueuse parure; en face d'elle et debout,* ALEXIS; — DOLGOROUKI, LAPOUCKINE, NOMBRE DE BOYARDS, *richement vêtus, groupés entre eux deux.*

DOLGOROUKI, *à Alexis.* — Le peuple demande son maître.

ALEXIS. — Cela n'est point vrai. Le peuple est paisiblement assis dans ses foyers domestiques : une canaille stipendiée fait tapage autour du palais, et vous, vous venez demander un fantôme de roi.

DOLGOROUKI. — Prince!...

LAPOUCKINE. — Laissez-moi faire : je saurai l'émouvoir. Il aura égard aux paroles de son oncle. — Mon neveu, votre résistance est belle à voir — comme l'arc-en-ciel. Pourtant, à bien analyser celui-ci, on n'y trouve qu'une eau trouble. De même votre hésitation ne provient que d'une âme timide. Ce que les boyards osent vous confier, osez le saisir hardiment et sans crainte.

ALEXIS. — Cher oncle, les boyards ne peuvent rien me confier que je ne possède sans eux. — Retournez dans vos terres, vieillard!

LAPOUCKINE. — Te railles-tu du frère de ta mère?...

EUDOXIE, *se levant.* — Partons!

ALEXIS. — Ma mère, ne t'en va point.

EUDOXIE. — Allons à Susdal, où les rochers dressent vers le ciel leurs fronts sourcilleux.

ALEXIS. — La douleur t'égare, ma mère.

EUDOXIE. — Es-tu le précepteur de ta mère ? T'a-t-on appelé pour lui prêcher la sagesse ? — Cet homme-là est-il mon fils ?

ALEXIS. — De si âpres paroles à ton enfant !

EUDOXIE. — Ne prends pas ce nom, si tu n'es pas l'héritier de mon courage. — Si tu m'aimes, si tu m'honores et me crains comme tu le dois, comme Dieu t'a commandé, obéis-moi.

ALEXIS. — Très-volontiers.

EUDOXIE. — Sois czar de Russie.

ALEXIS. — Cela, ô ma mère, je ne le puis, ne l'ose, ni ne le veux.

LES BOYARDS. Il n'ose pas !

DOLGOROUKI. — Il ne veut pas. C'est pur entêtement.

ALEXIS. — Je fus jadis coupable et ennemi de mon pays : je ne le serai plus jamais, car je sais que le péché donne de pénibles rêves. La Russie est à moi ! Et la renonciation qu'une oppression barbare m'a extorquée pour prix de mon ardent repentir, celle-là, je le jure, quand mon jour sera venu, ne me déposséderа pas de mon droit natif ! Alors je refoulerai dans ses tanières la tourbe des étrangers et des intrus. Croyez-moi, je n'ai pas des vues élevées, moi ! dans mon étroit jugement, je n'aperçois, dans ce qu'a fait mon père, qu'une immense et stérile comédie. Car il t'a répudiée sans fondement, et sans fondement il a tourmenté son fils...

EUDOXIE. — Oh ! à merveilles ! tu dis vrai cette fois. Poursuis : va ! couronne de nobles discours par une noble résolution. Je le savais bien, moi, cette généreuse ardeur, elle ne pouvait toujours couver sourdement sous la cendre...

ALEXIS. — Tu te trompes. Si je voulais commettre un crime, je le commettrais de moi-même.

EUDOXIE. — Un crime ?...

ALEXIS. — Mais être dans la main d'un autre la fronde avec laquelle il lance une pierre coupable vers le but qu'il

veut atteindre !... Être la balle et non le joueur !... Loin une telle ignominie !...

Les Boyards. — Votre langage est obscur.

Eudoxie, *troublée*. — Tais-toi.

Alexis. — J'ai vécu loin du bazar tumultueux des affaires humaines, pauvre malade, jusqu'à ces derniers jours ne fleurissant que pour me faner. Et c'est ce qui leur fait croire qu'Alexis est un sourd et un aveugle : ni l'un ni l'autre. Avec le malheur naît un puissant auxiliaire, qui s'appelle *le doute*. Quoique du reste je ne sache que bien peu de choses, j'ai du moins appris à connaître la fausseté, car j'ai vu Menzikof chaque jour durant *dix* années maudites...

Lapouckine. — Que signifie ce langage?

Alexis, *à Eudoxie*. — Ta voix pénétra dans ma caverne : ta main me montrait le suprême bonheur, souriant et radieux comme le soleil. Alors je pensai un instant : « Le bonheur, oui, le voilà ! » — Rien qu'un instant ! — L'âpre auxiliaire du malheur me cria : « Fou et maître fou ! » (*Montrant les boyards.*) Vois tes Menzikof doublés, triplés, quadruplés!.. (*Murmures parmi les boyards.*)

Dolgorouki. — La noblesse russe n'est pas accoutumée aux injures d'un enfant. — Nous l'avons décidé ainsi, nous ! tu t'asseoiras sur le trône. Tu n'appartiens pas à toi-même ni à tes caprices ; mais à nous et à la patrie. Ton âme, ton corps, ton esprit, tout ce que tu as, tout ce que tu es, tout est à nous... Si tu ne veux pas, tu dois vouloir, Alexis.

Alexis. — Devoir et vouloir !... Le devoir est pour vous, le vouloir pour moi. Je suis votre prince dès qu'il me plaira de l'être, pas une heure plutôt ! — Ma mère, oh ! toi, ton âme est pure, j'en jurerais par ta tête chérie ! — A vous autres, je dis : « Partez ! » je veux être seul. Le lien est rompu : je sépare à jamais ma cause juste de votre cause injuste ! (*Glébof entre : les battants de la porte restent ouverts derrière lui.*)

Glébof. — Prince Alexis, je viens comme héraut et messager d'un hôte illustre. Dans un clin d'œil le czar sera ici...

Tous, *effrayés*. — Ciel ! !

Lapouckine. — Je suis innocent.

Dolgorouki. — Je suis perdu.

Alexis. — Tu ne m'épouvantes pas. Voilà ce que je savais depuis long-temps : les premiers de ce pays sont devenus des fourbes et des infâmes.

Quelques Boyards. — Fuyez ! fuyez !...

D'autres. — Où fuir ? il n'y a point d'issue.

Un Boyard, *regardant par la porte ouverte*. — Malheur à nous ! il vient ! il approche de ce côté ! il nous a déjà vus ! déjà il compte ses victimes !...

Eudoxie. — Glébof, es-tu un homme ?

Glébof. — A tel point que, guéri de mon premier effroi, je commence à me réjouir de l'incident. A mon côté (*la main à son sabre*), je porte un ami qui tranchera promptement la question. (*Tous se sont retirés un peu à l'écart. Eudoxie et Alexis restent à part loin des autres. Pierre entre vivement et s'arrête de côté.*)

Pierre. — Gordon n'est pas ici ! (*Il regarde à sa montre.*) — Mon vieux défaut, l'impatience ! n'importe ! (*Il s'avance.*) Je vous salue. Arrivé à l'instant même, j'ai vu les fenêtres éclairées. De la société, ai-je pensé. Et ne me sentant nullement fatigué, j'ai désiré souper ce soir avec vous, si vous le permettez.

Glébof, *après une pause*. — Votre majesté est revenue plus tôt que nous ne l'attendions.

Pierre. — Oui, Glébof : je ne me suis point arrêté à Lubeck ainsi qu'on te l'avait peut-être mandé : il me tardait d'être chez moi. — Que fait ton régiment ? (*Glébof se taît.*) — Ah ! Dolgorouki, votre femme est-elle rétablie ? (*Dolgorouki se taît.*) — Avez-vous une bonne moisson dans vos

terres, Abraham Lapouckine?... (*Lapouckine se tait.*) — Il me semble que je trouble l'allégresse de la fête?... Cela ne doit pas être. Le czar est ici en négligé, — un simple convive de plus, et voilà tout. Prenez la chose ainsi, de grâce. Qui est notre hôte!... Le czarévitsch, sans doute! Alexis me donnerez-vous bien un coup à boire? (*Alexis donne des ordres à un domestique.*)

EUDOXIE, *dans la plus violente agitation.* — Glébof, ton ami est bien lent!... (*Silence général.*)

PIERRE, *regardant Eudoxie.* — Trois questions sont restées sans réponse : la quatrième sera plus heureuse peut-être... Savez-vous si sœur Hélène vit encore au couvent de Susdal?

EUDOXIE, *s'approchant de lui à pas lents, tremblante de rage.* — Oui, selon votre désir. Reconnaissante des soins que vous avez pris d'elle, malheureuse, elle prie Dieu de vous rendre au décuple tout le bien que vous lui avez fait!...

PIERRE. — Noble étrangère, j'apprends avec plaisir que l'âme de sœur Hélène s'est radoucie!... Puisque vous portez un costume mondain, vous devez connaître le monde. Sachez donc que le czar ne l'a jamais haïe; — c'était une femme sotte et incommode : au lieu d'être satisfaite de la grandeur de Pierre et de la gloire de la Russie, elle ne voulait faire du czar qu'un brave mari bien bourgeois. Long-temps le czar supporta cet ennui avec patience : il en devint las à la fin, pas un mot de plus sur les femmes. (*On lui apporte un gobelet de vin.*) — A présent notre ancien toast; et qui est bon Russe le répétera après Pierre :—A la prospérité de la Russie! (*Il boit.*)

LAPOUCKINE. — Que la vieille Russie croisse et fleurisse!

DOLGOROUKI. — A la prospérité de la Russie, qui réside en notre grand czar, la merveille de ces temps!

PIERRE, *tendant le gobelet à Glébof.* — Fais-moi raison, Glébof.

GLÉBOF, *jetant le gobelet à terre.* — Oui, avec ton sang! Mon sabre te dira le reste!... (*Il tire son sabre. Aux boyards.*) — Montrez-vous gens de tête... A moi! main forte!... Sa vengeance, à lui, ne sait pas faire d'exception!

DOLGOROUKI. — Glébof a raison : il le faut! (*Il tire son sabre, ainsi que tous les boyards.*)

LES BOYARDS. — A mort! à mort!

ALEXIS, *se jetant entre les boyards et le czar.* — Arrière, assassins!...

EUDOXIE. — En avant, courageux Russes!... veut-il nous barrer le chemin?... Je le renie! il n'est pas mon fils! C'est quelque bâtard substitué, déshonorant la tige des Romanow! Vous hésitez?... Vous tremblez?... Donnez-moi une épée! (*Elle arrache à l'un d'eux son épée.*) — Je vous tracerai en rouge de pourpre la route qui mène au cœur de ce bourreau raffiné, de ce tigre!

PIERRE, *repoussant Alexis.*—Loin de moi! Je ne veux point de traîtres pour me défendre.

ALEXIS, *tombant à genoux.* — Chaos et extermination! — O mon père! ma mère!...

PIERRE, *aux boyards.* — Devant vous est le czar Pierre Alexiewitsch, oint comme légitime seigneur de la Russie! Les légions du ciel planent autour de la tête d'un roi pour le défendre!... Rebelles! chiens maudits! ce regard ne vous écrase-t-il pas?

GLÉBOF. — Des actions, non des paroles! regardez le fer de Glébof! Que vingt pointes d'épées se rencontrent dans cette poitrine! (*Il se précipite vers le czar, l'épée haute; les boyards le suivent. En ce moment retentissent de tous côtés cors et tambours. Gordon et Schepelew entrent avec des troupes. Les battants de la porte restent ouverts. On voit le corridor et la galerie extérieure occupés par des troupes. Les conjurés laissent tomber leurs épées.*)

PIERRE. — Allons ! jamais secours ne vint plus à propos.

DOLGOROUKI. — Voilà qui nous épargne un régicide.

GLÉBOF. — Oui, certes, car à présent c'est nous-mêmes qui allons à la mort. (*Il brise son épée.*)

DOLGOROUKI, *à Schepelew.*—Colonel, faites votre devoir... (*Montrant le czar.*) Il est mis au ban de l'empire...

SCHEPELEW, *au czar, sans écouter Dolgorouki.*—Seigneur, tes ordres ?...

DOLGOROUKI. — Quoi ! !

PIERRE. — Où est Menzikof?

GORDON.—Il viendra sur-le-champ, avec Kikine et l'archevêque.—Mon prince, me permettras-tu de régler ta montre? Elle avance!

PIERRE. — Tu as raison. — Au train dont elle allait, peu s'en est fallu qu'aujourd'hui elle n'ait été bien loin avec l'empire et ma vie. — Menez le czarévitsch dans la salle dorée : j'ai à lui parler.

ALEXIS. — Et moi à toi. (*Il sort.*)

PIERRE, *désignant Eudoxie.* — Cette femme à la forteresse de Schlusselbourg !

EUDOXIE. — Je te sais dans les bras de ta paysanne astucieuse, et je suis consolée ! — Nous nous reverrons ! (*Elle sort.*)

GLÉBOF, *qui s'est caché la tête au moment où Eudoxie passait devant lui, se découvre après sa sortie.* — Est-elle partie?..... partie sans un mot pour moi?... Eh bien ! je me sens ferme à présent. (*Menzikof entre.*)

PIERRE. — Où sont les fugitifs?

MENZIKOF. — Dans la tombe. Le prêtre a fulminé un anathème ; l'autre a déliré.

GLÉBOF. — Ah ! courrière agile qui portes le sablier et la faux, ô mort, tu devances encore la peur aux pieds légers !...

Les Boyards. — Désespoir et mort!

Pierre. — As-tu pris soin de....

Menzikof.— La butte de sable et les torches pour l'éclairer, l'homme sinistre et sa hache affilée, tout est prêt déjà dans la cour du Kremlin.

Pierre. — Procède d'après ta liste.

Les Boyards, *dans une agitation violente.*—C'est horrible!

Pierre. — Vous m'avez rendu spectateur du temps qui suivrait ma mort : j'ai vécu et je vis afin d'en changer le cours. Vous figurez-vous que ce soit pour moi une nuit de réjouissance? — Procède d'après ta liste, Menzikof. (*Il s'avance à gauche sur le premier plan et lit des lettres.*)

Gordon, *aux boyards.* — Rendez-vous, seigneurs. Pour quelques hommes de moins, le monde ne finit pas!

Menzikof, *lisant d'après sa liste.* — Abraham Lapouckine!

Lapouckine. — Je meurs innocent et d'autant plus heureux. Sans tache, je vais retrouver mes pères et leur dire : « Voilà votre fils! » (*Au czar.*)— Malédiction sur toi! Tu extermines les nobles du sol de la Russie : c'est pourquoi des valets feront de toi leur risée; des valets te trahiront, et ta femme sera séduite par le valet auquel tu te fies... (*A Glébof.*) —Malédiction sur toi! De l'autre côté de la tombe tu apprendras ce que c'est qu'une vertu pure!... (*On l'emmène.*)

Glébof, *avec ironie.* — Voilà qui est très-profond!

Menzikof, *suivant sa liste.* — Basile Dolgorouki!

Dolgorouki. — Malédiction sur le czar! Qu'un rire empoisonné, qu'une trahison emmiellée soient la nourriture de tes jours! Que la forme de tes créations se change dans ta main! que tout ce qu'il y a de solide fonde sous tes doigts!.. (*A Glébof.*)— Malédiction sur toi, Glébof, sur toi, qui m'as induit à...

Glébof.—A faire venir la garnison de Twer, peut-être?...

Dolgorouki, regarde les troupes pour la dernière fois. Tu as pris la mesure du tombeau trop large : nous y trouvons place tous deux. — Dors bien ! (*On emmène Dolgorouki.*)

MENZIKOF. —Étienne-Ivanowitsch Glébof.

GLÉBOF. — Seigneur, me voici. (*Il regarde vers le ciel.*) Si au-dessus de cette masse qu'on nomme le monde, il existait une étincelle d'intelligence, un je ne sais quoi qui pensât, je lui dirais en forme de prière : « — Fais qu'un cœur innocent brisé par moi, qu'une épouse injustement dédaignée oublie qu'un homme ait jamais vécu qui s'appelait Glébof!...» —Mais qui voudrait jeter des paroles dans le vide?... (*Au czar.*) — Czar, tu fleuris plein de sève et de verdeur ; et de moi c'en est fait ! Pourtant la seule différence qu'il y ait entre nous, c'est une heure plutôt ou plus tard. Bâtis-toi un trône avec des millions de têtes ; tisse ton manteau avec la puissance d'Alexandre et la gloire de César, — géant, — tu seras oublié pour un nain !... (*A Menzikof.*) — Finissons-en. (*Il sort. Menzikof, Schepelew et les troupes le suivent. Le czar et Gordon restent seuls.*)

(*Un chant lugubre et monotone se fait entendre au dehors.*)

Mets-moi dans le cercueil avec mon vert pourpoint,
Troubor, Troubor !
Les éperons aux pieds, l'épieu de chasse au poing ;
Troubor, Troubor !
Prends soin de mes alans (1) ; je les aimais : caresse
Mon bon coursier : l'œil morne, il languit de tristesse.

GORDON, *qui est allé à la fenêtre.* — Leur chant de mort ! — Ils sont là, debout, en cercle, se tenant par la main, les yeux fixés sur leur dernier séjour, et leur barbe frissonnant

(1) Espèce de chiens de chasse.

d'une manière lugubre au vent de la nuit. Glébof seul reste muet, à l'écart, pinçant la lèvre d'un air ironique. Les gardes chantent avec eux. C'est une antique chanson : je l'ai souvent entendue au camp.

A huit pieds sous le sol creuse-moi mon séjour,
Troubor, Troubor !
Eparpille la terre et la sème à l'entour,
Troubor, Troubor !
Sur le gazon, qu'en mai la primevère pare,
Galoppera bientôt l'indifférent Tartare.

Gordon. — Ainsi chantèrent jadis les sept fils de Douglas dans la tour de Teviodale. (*Pierre a ouvert une lettre : il la laisse tomber avec un mouvement d'effroi.*)

Gordon. — Un malheur, sire ?... (*Il ramasse la lettre.*)

Pierre. — Munnick m'annonce un grand événement : le roi de Suède a péri devant Friedrichshall.

Gordon. — Tu es un autre Jupiter : ce jour précipite dans l'abîme tous les Titans ligués pour obscurcir ton empire lumineux. Seigneur, donne-moi mon congé : — tu es trop heureux, et Patrick Gordon ne veut pas devenir ton flatteur.

Pierre. — Quelle destinée ! — Ah ! Charles, mon frère, combien je te pleure, nul homme au monde ne t'aurait aimé comme Pierre ! O mon grand et cher ennemi ! Fortuné prince ! Au conseil, dans l'action, tu commandais à des hommes libres, — et moi je nage dans le sang ! (*Il sort. Gordon le suit.*)

SCÈNE VI.

Une salle antique au Kremlin.

ALEXIS, *assis à une table, la tête appuyée sur sa main, pâle, défiguré par la douleur.* GARDES, *dans le fond du théâtre.* PIERRE, *il entre avec* GORDON, *celui-ci s'éloigne aussitôt après avec les gardes. Pierre s'avance alors vers Alexis.*

PIERRE. — Un mot, Alexis.

ALEXIS. — Je l'attends.

PIERRE. — Avez-vous appris la fin de vos complices ?

ALEXIS. — Je n'ai point de complices.

PIERRE. — Cela peut être. — Que pensez-vous du sort qui vous attend ?

ALEXIS. — Vous avez tari en moi la source de la pensée. Pourtant je rassemble mes esprits : vous êtes tout puissant et voulez une réponse. — Voyons donc ! — Je pense que votre majesté m'apparaît comme un messager du bourreau.

PIERRE. — Votre conscience est une bavarde. — Je vous trouve très-calme. Épargnez-vous ce courage ! Il est vrai, j'arrivai à Moskou plein de sinistres intentions, aussi contre vous, Alexis. —Vous deviez expier dans votre sang maladif votre mutinerie de tant d'années, votre apathie stagnante, votre ingratitude pour toutes les peines que j'ai prises de former en vous l'héritier de mes vues, et enfin, l'explosion

de la révolte ouverte. Malgré cela, je n'eus jamais honte de renoncer à une opinion contraire à l'état des choses. Il n'y a qu'une tête faible qui soit obligée d'avoir toujours raison. Cette nécessité n'existe pas pour moi. Je crois m'être trompé relativement à vous, du moins quant à votre culpabilité durant ces derniers jours. Voici l'heure, et c'est à vous de dire, si ma première opinion vous a fait tort. — Vous ne souhaitiez pas, je l'ai vu, la mort de votre père. Vous vous êtes jeté résolument à l'encontre des assassins.

ALEXIS, *avec amertume.* — Est-ce là l'action qui me relève à vos yeux?

PIERRE. — Non. Il ne s'agit pas ici d'amour ni d'estime, seulement de justice et de vérité.

ALEXIS. — Justice et vérité!... Pauvres mots!...

PIERRE. — Parlez posément et avec calme. Venez au devant de moi... J'ai cru avoir appris à vous connaître par ce trait.

ALEXIS, *à part.* — Je ne sais quelle douceur semble poindre en ses discours, comme une fleur solitaire en un désert sombre... Serait-ce un accès d'humanité!... Oh! j'ai besoin de le croire! (*Haut.*) Apprenez-moi, mon père, ce que ce trait a expliqué au czar.

PIERRE. — Écoutez, Alexis : vous êtes un homme... sans aversion pour le mal, qui voulez bien le crime, lorsqu'il est sans danger. (*Alexis se détourne.*) Dans le fond de votre âme, vous nourrissiez volontiers de coupables vœux. Si seulement votre père eût cessé d'exister!... Alors les paroles de votre serment de renonciation n'auraient été que des paroles, rien de plus. Vous jurâtes avec restriction, n'est-il pas vrai?... Mélancolie astucieuse, soupirs, affliction jouée, c'est par ces artifices que vous avez enchaîné les méchants à votre cause. — Puis des phrases : « *Ah! si cela pouvait chan-*

ger !... La vieille Russie, voilà mon rempart !... » Et autres propos semblables. Le jour parut cependant, où force était d'écrire d'une main hardie, au grand soleil, sur le sable de la Russie, les pensées criminelles gravées dans le cœur, de tracer fermement avec l'épée la route dont long-temps en silence un cœur plein de rancune avait rêvé la pâle esquisse. « *Ose ! agis !* » criait cette journée. Elle cherchait un héros, et trouva... Alexis !

Alexis. — C'était là que vous en vouliez venir !... Ah ! comment donc en eût-il été autrement ?

Pierre. — Que dites-vous ?

Alexis. — Pareille à une hirondelle qui ne se pose que peu de temps, la joie était descendue dans mon sein, et là, comme l'oiseau doucement babillarde, elle chantait : « *Le czar médite une conclusion favorable...* » Elle a battu des ailes, et s'est envolée. O rêve que les infortunés ne se lassent pas de rêver! vain espoir de trouver un remède à leurs maux !...

Pierre. — J'ai conclu favorablement selon vos idées. La vie vous sera laissée, je l'espère. Ce soir m'a fait votre débiteur : je ne le veux point rester : je vais vous payer. Vous tenez vous-même votre sort dans vos mains. — Quelle part avez-vous prise à cette félonie ?... Je crois ce que vous me dites.

Alexis. — Vous vous êtes déjà donné la réponse. Le cœur m'a manqué pour retirer ma tête de dessous le joug ! J'étais trop lâche pour voler un sceptre !...

Pierre. — Vous dites vrai. — Méprisable innocence ! demi-vertu, qui me répugne mille fois plus que le vice tout entier !... Je fis une lourde faute, lorsque je vous rappelai de Naples. — Vous êtes absous à mes yeux, et tellement que jamais accusateur ne pourra rien contre vous... (*Montrant la porte.*) Maintenant allez !...

Alexis. — Où ?...

PIERRE. — Où vous voulez : peu m'importe. Je ne puis vous souffrir ici, vous le comprenez. Fuyez ! vivez intact où bon vous semble. J'anéantis l'ennemi qui m'est dangereux : vous, je puis vous laisser respirer. Allez donc ! allez ! Le colonel Gordon attend devant la porte pour protéger votre fuite.

ALEXIS. — Le pauvre homme est fatigué. — Envoyez au lit ce colonel : je n'ai pas besoin du secours de son épée.

PIERRE. — Tu en as besoin : la route n'est pas sûre.

ALEXIS. — Elle ne l'est pas?... Eh bien donc ! nous resterons chez nous.

PIERRE. — Tu ne veux pas fuir ?

ALEXIS. — Par votre grandeur, non !

PIERRE. — Tu ne veux pas fuir ?...

ALEXIS. — Avec tout le respect d'un valet, non, non, non, et mille fois non !

PIERRE. — Que veux-tu donc ?...

ALEXIS. — Rien de trop : — des juges !

PIERRE. — Des juges !... Toi-même tu...

ALEXIS. — Je veux des juges impériaux, connaissant de révolte et de haute-trahison.

PIERRE. — Tu es en démence.

ALEXIS. — Pardonnez, je suis de bon sens ! — Cette nuit a fait mon éducation ! sur le visage de ma mère j'ai vu le regard de la furie ! Mon père est dans un bain de sang et se raille de son fils !... Mais le jour vient, où même le plus faible se sent armé. Les hommes ne m'ont pas traité doucement : c'est pourquoi le ciel a eu pitié de moi, et m'a émancipé ! Mon enveloppe mortelle tombe en poussière ! La portion divine de moi-même plane victorieuse sur le cadavre vide d'Alexis !... Ce n'est pas après le sein de ma bien aimée

que je soupire : ce n'est pas de l'air, ni de la lumière du monde que j'ai soif : ce n'est pas pour le sacrement de Dieu que je languis affamé !... Ce qu'il faut à mes soupirs, à ma soif, à ma faim, à mon angoisse ardente, — ce sont des chaînes, un tribunal, citation, interrogatoire, sentence !

Pierre. — Vous devez fuir !

Alexis. — Tu peux me poignarder, tu peux ordonner aux juges de rendre un arrêt ignominieux pour porter au plus lointain avenir mon image défigurée... Voilà ce que tu peux, mais rien de plus !

Pierre. — Alexis !

Alexis. — Puissant czar ?...

Pierre. — Reprends ta raison.

Alexis. — C'est mon honneur que j'ai repris.

Pierre. — Tu n'auras pour juges que mes serviteurs, tes ennemis.

Alexis. — Mille ennemis ! je les combattrais pour un tel prix !

Pierre. — Pourquoi combattre, si tu es innocent ?

Alexis. — Je veux être proclamé tel à la face de l'univers.

Pierre. — Insensé ! leur unique parole sera : « La mort ! »

Alexis. — La honte leur restera, l'honneur à moi !

Pierre. — Par mon sceptre, si tu t'opiniâtres à vouloir arrêt et justice, ta cause, je le jure, ne sera pour moi qu'une cause ordinaire ! Je ne suis pas disposé à faire parade de générosité.

Alexis. — Dieu me préserve de votre générosité !

Pierre. — Vous êtes bien le fils d'Eudoxie ! (*Il reste pen-*

sif. Après un silence): Allons, allons! y a-t-il donc ici matière à tant réfléchir? Chaque Russe peut exiger qu'on le fasse comparaître devant ses supérieurs. Certainement c'est aussi pour le fils du czar que ce droit a été écrit. (*A Alexis.*) Demain matin vous quitterez Moskou. (*Il se retourne pour sortir*). — Tribunal de Pétersbourg, fais ton office!.... (*Le rideau tombe.*) — *Fin du 5e acte et de la 1re partie d'Alexis.*

Traduit par le MARQUIS DE CUBIÈRES.

[juin 1834]
n° 6

LE PANORAMA LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

ÉTAT MORAL ET POLITIQUE

DE LA SOCIÉTÉ.

Si, appelant à notre secours les leçons de l'histoire, nous jetons un regard sur le passé, si nous cherchons dans les annales politiques les épisodes plus ou moins dramatiques qui ont signalé la marche des temps, nous voyons d'une manière évidente, dans le bouleversement des empires, dans la chute des trônes et dans la disparition de tout être vivant, que le sceau de l'humanité est la destruction. Cette nécessité de vie et de mort est une loi universelle qui s'étend impérieusement au monde physique et au monde moral. Partant de cette conviction, sanctionnée par l'expérience, nous devons marcher dans les voies de l'avenir, et si une triste destinée nous convoquait à l'agonie de notre vieille société, nous devons apporter constance et résignation dans le déve-

loppement nécessaire des formes progressives de la nature. Marchant à grands pas dans les voies de son action civilisatrice, la société actuelle a fourni une grande partie de sa carrière. La France, qui s'est constamment trouvée à la tête des évolutions sociales, a dans sa tendance à la perfectibilité, recueilli de ses excès de prospérité et de gloire désabusement et satiété.

L'illustration guerrière est un brillant flambeau qui a éclairé notre marche victorieuse à travers les siècles; et le génie d'un empereur, dissipateur de la gloire, en dissolvant ce puissant mobile de l'humanité, en imprimant à la nation une direction toute matérielle, en saturant les peuples de combats et de victoires, a creusé le tombeau du soldat, a préparé la réaction vague et désordonnée de l'intelligence, long-temps comprimée dans son impérieux besoin de propagande. Les sommités littéraires du siècle de Louis XIV avaient épuisé dans la littérature toutes les ressources du génie; à diverses époques, de grands hommes d'état avaient, par une administration éclairée, fixé les limites de la science politique.

La France, arrivée à un point de haute civilisation, se sentait poussée par toute une jeunesse vide d'antécédents personnels, ambitieuse des chances d'un avenir inconnu.

L'Europe, devenue pacifique, ne vint plus ouvrir sur ses champs de bataille un abîme naturel où pouvait s'engloutir toute cette surabondance de vie.

Mais comme ce trop plein dans l'existence des masses avait besoin de se reverser dans la production générale, comme le siècle voulait marcher à tout prix, il fallut s'élancer dans l'inconnu avec les passions ambitieuses, et les désirs insatiables pour auxiliaires. Le résultat naturel de cette tentative audacieuse devait amener le chaos dans les idées, la confusion dans les principes, le renversement dans les droits. La

littérature, expression morale de cette société, devait marcher dans la même direction ; restant même dans l'esprit de sa mission, elle devait indiquer la route.

L'influence qui s'était fait sentir dans la gestion morale du pays, dans la direction politique des esprits, se reproduisit donc dans les formes littéraires. Impatients de ne pouvoir rien créer sur une terre fouillée jusque dans ses plus grandes profondeurs, les sommités de l'époque ne s'arrêtèrent pas à l'idée misérable d'exhumer les beautés des siècles précédents ; ils se lancèrent dans une nouvelle création, espérant rencontrer une route que nul pas d'hommes n'aurait encore frayée. Ces tendances partielles vers un même but durent amener un résultat collectif. Elles durent servir de bases et d'éléments à une transformation sociale, à une transition dans l'ordre moral de la nation.

Nous croyons donc être arrivés à une de ces époques de transition où l'état moral d'un pays est difficile à pressentir ; sa situation politique plus difficile encore à analyser ; la progression lente, mais constante dans la marche des siècles, entraîne à sa suite des variations sensibles dans la société, des transformations complètes dans la vie des peuples.

Lorsqu'un pays est *en mal de révolution* (si on peut s'exprimer ainsi), il y a nécessairement encombrement dans les idées, contradiction dans les paroles, choc dans les actions. L'esprit de la régénération qui doit s'accomplir n'étant pas encore une vérité évidente pour tous, la confusion existe dans les idées générales ; ce défaut de clarté nécessite la contradiction dans les paroles. Les efforts de la société qui se forme se trouvent en opposition avec la résistance de celle qui se détruit. De là choc, et choc violent dans les actions. Ce mouvement dans l'ordre des nations, cette espèce de rotation du genre humain, ne trouvent pas la conviction de leur existence assez profondément gravée dans les hommes

appelés à l'influence, au milieu de ce renouvellement de la vie dramatique des peuples. S'ils étaient convaincus de la nécessité constante de ces transformations sociales, conséquences d'une civilisation dont la tendance est le progrès, jusqu'au jour où la décadence et enfin la mort donnent lieu à une existence nouvelle, à un progrès nouveau, les révolutions deviendraient moins dangereuses; l'exploitation n'en serait plus faite dans un esprit d'égoïsme ambitieux, de mesquine individualité; elles seraient dirigées dans un but d'utilité publique; et le fait même de cette généralité donnerait naissance à des concessions réciproques, et contribuerait aux développements sages de la réforme sociale. Mais l'expérience est là pour nous apprendre que les bouleversements survenus dans l'ordre moral et dans l'ordre politique ont toujours eu pour mission de surprendre les hommes au milieu de leurs passions étroitement haineuses et directement personnelles : passions vides d'influence et privées d'avenir.

Ce bas égoïsme, ce défaut de sociabilité, expliquent la méprise des partis au jour des révolutions. L'esprit d'individualisme qui contribue involontairement à la marche progressive des transformations sociales, peut retarder, mais non anéantir l'effet, dont la cause réside dans une volonté à la fois supérieure et divine. Tel citoyen, qui croit avoir travaillé pour un parti quelconque, se trouve par la force des choses avoir contribué à l'accomplissement de la régénération depuis long-temps imminente dans son pays, régénération dont les conséquences, empreintes de moralité, grosses d'intérêt public, viennent détruire ses plans en dehors de l'élan général. Cet aveuglement des peuples est une manifestation que la providence a léguée à l'humanité, pour marquer du sceau de sa puissance notre indignité et notre faiblesse. Les empereurs du bas empire, dignes représentants d'une société dé-

crépite et sous le poids d'une régénération, ne croyaient pas, en persécutant les chrétiens, préparer la propagation des vérités saintes. Ils ignoraient, ces êtres immondes, ce fumier d'une civilisation corrompue et dénaturée, que, plus fangeux que l'égoût social au milieu duquel ils vivaient, ils deviendraient bientôt un engrais salutaire pour une religion toute de morale et de vertu. En un mot, ces princes champions de l'athéisme auraient frémi s'ils avaient pu supposer qu'en eux se résumait l'agence la plus active du catholicisme.

Il est une autre considération forte d'intérêt et de vérité Si les hommes ne se laissaient point égarer par les passions, surtout par celles qui ont l'influence positive de l'actualité, les secousses morales seraient moins imprévues; et l'immense distance d'une révolution politique à un bouleversement social se manifesterait dans toute sa plénitude.

Si nous jetons les yeux sur l'Angleterre, qui cherche toujours à centraliser chez elle son action civilisatrice, si nous étudions l'esprit de sa révolution dynastique, sans aucune prescience politique, mais seulement avec cette judiciaire conséquence d'une expérience souvent douloureuse, nous verrons que les pensées révolutionnaires, les idées de réforme religieuse, amenèrent, après une longue fermentation, le dénouement de 1688; interprétation hâtive, mais incomplète du mouvement social.

Le fait même fut partiel, isolé de toute influence continentale; la position géographique de l'Angleterre fut une digue heureusement opposée par la nature au torrent de ses réformateurs hardis; parce qu'il manquait à ce torrent, pour avoir une force complètement entraînante, d'être mu par une autre force irrésistible, celle d'un besoin général. Si cet auxiliaire puissant avait combattu pour sa cause, cette révolution n'aurait trouvé d'obstacle ni dans les mers ni dans

les armées; sa force d'action, son impérieux besoin d'influence se serait fait sentir aussitôt comme un mouvement électrique à l'extrémité des deux mondes.

Pour ceux qui reconnaissent une autorité supérieure à celle des hommes, elle manquait encore d'un signe caractéristique. Le flambeau d'une religion véritable n'avait point éclairé sa marche hypocrite. Si la réforme fut toute religieuse en apparence, elle fut en réalité envisagée comme moyen politique. Marie avait porté dans son royaume le dernier coup au catholicisme par des interprétations fausses, par des actes impolitiques; il ne pouvait plus être religion de l'état. Elisabeth n'eut qu'à laisser les choses à leur libre cours pour établir le protestantisme; mais ce fut une nécessité arrachée aux circonstances, et non un besoin des peuples; ce fut un acte d'habileté gouvernementale, et non un fait social accompli. Ses conséquences subirent dans la suite l'impulsion donnée alternativement par la capacité des uns, par l'aveuglement des autres. Le dénouement de 1688 resta funeste au catholicisme et aux Stuarts, ses tristes interprêtes; mais le fait social n'en resta pas moins incomplet. La preuve en est dans l'état précaire de l'empire britannique, qui tôt ou tard pourra payer bien cher le temps d'arrêt que lui ont fait opposer jusqu'ici les intelligences humaines, aux progrès divins et infaillibles de la loi des mondes.

Cette tendance à la transformation sociale cherche depuis quarante ans à se formuler en France, pays dont la mission est d'éclairer la marche progressive de la civilisation européenne. Les hommes qui auraient dû comprendre cette indication du mouvement social, s'en emparer pour le diriger, se sont refusés à la vérité; ils ont lutté contre la force des choses, l'entassement des siècles, et loin de présider à la démolition lente et graduée du vieil édifice, au lieu de l'étayer de leur prudence, ils se sont laissé écraser sous les décom-

bres du bâtiment depuis long-temps en ruine et sapé par leurs propres mains.

89 était sans doute la réforme morale et religieuse, tardive expiation des turpitudes de la régence, la tentative du catholicisme contre le philosophisme impie et ricaneur du dix-huitième siècle; 93 fut l'horrible conséquence de cette tentative dénaturée par les êtres les plus vicieux, à défaut de plus nobles interprètes qui ne comprirent pas leur mission, qui ne virent pas où leur place était marquée. Les monstres qui s'étaient chargés de l'exécution d'une telle sentence, n'avaient point à rougir d'une commission de sang; une fois acceptée, elle devait être scrupuleusement remplie jusqu'à la fin. Mais il y avait aussi une leçon sévère pour une partie de la nation, qui avait une longue erreur à expier, et qui dédaigna l'avertissement du ciel. Il fallait une régénération pour la foi engourdie et oubliée d'une part dans l'impiété d'une philosophie impure, de l'autre dans les orgies d'une aristocratie turbulente.

La civilisation avait exagéré le luxe et la mollesse dans les classes les plus élevées de l'ordre social. Un sommeil funeste s'en suivit, sommeil d'autant plus funeste que le réveil fut plus terrible.

Le tiers état comptait dans son sein des hommes habiles, expression honorable de l'imminence révolutionnaire. La noblesse et le clergé devaient se réunir à cet ordre de la nation pour contrebalancer l'influence de ses éléments démocratiques. Ils devaient se mettre à la tête du mouvement pour n'en pas abandonner la direction à ceux dont l'intérêt matériel était de l'accélérer. Un fatal amour-propre éloigna ces deux premiers ordres d'un concours commandé par la sagesse; l'amour-propre triompha un moment, l'utilité publique fut compromise pour long-temps : l'orgueil blessé du tiers état ne pardonna pas, les factions s'introduisirent dans son sein,

et puissamment activées par la force brutale d'une société ayant un nivellement à faire, elles engendrérent des criminels. Nous garderons le silence sur cette époque de deuil et de tristesse : chacun de nous y a laissé plus d'un lien de cœur brisé.

Dans ce terrible drame se résument toutes les leçons possibles pour l'avenir d'un peuple : un esprit de vertige avait soufflé sur la France, et l'esprit du Seigneur s'était retiré de nous. Ce débordement des limites humaines devait trouver un terme : un être résumé de toutes les passions de l'époque se présente, et armé d'une puissance de génie nécessaire à l'homme suscité pour l'instruction des peuples, cette expression mécanique de la volonté divine déploya ses immenses machines sur la France, et aprés avoir comprimé dans son puissant étau les passions réagissantes de l'époque, enchaîna l'ivresse et se rendit maître de la folie. Buonaparte eut pour mission de captiver la pensée, de museler la parole ; il vint pour arrêter les progrés de l'intelligence, ce produit de l'essence divine, alors que sa force d'action se portait vers un but d'immoralité et de matérialisme. Il n'était pas l'expression du mouvement social, mais la digue opposée à ses débordements monstrueux : cette digue fut rompue le jour où la régénération s'annonça d'une manière plus rassurante; 1814 offrit des interprétes honorables ; quinze ans de prospérité et de bonheur contribuérent à l'amélioration progressive de l'état matériel de la société, mais il y eut encore bien des erreurs, on avait recueilli du passé peu d'expérience, aucune prévision pour l'avenir.

Cette ignorance, en dépit des moyens violents imposés à notre éducation morale et politique, devait avoir de funestes résultats; elle ne pouvait amener qu'une position transitoire; aussi la révolution derniére est-elle une véritable expression de ces tristes moyens de transition à subir, un de ces instru-

ments actifs de la vie d'un peuple : mais il faut quelque chose de plus complet ; un mouvement dont le résultat ne soit pas seulement avantageux à une classe exclusive, mais bien à la hiérarchie sociale toute entière ; il faut que la réaction morale, influence première, ait passé par la politique, ce point secondaire de la société catholique, pour que l'œuvre soit consommée.

Un parti, quelle que soit sa force, n'arrête pas la marche providentielle des sociétés : sa mission est tout au plus de leur imprimer un temps d'arrêt ; mais lorsqu'elles sont rentrées dans la voie progressive, la réaction est d'autant plus vive que la compression a été violente.

En présence de l'héritage que nous a légué le dix-huitième siècle, nous devons sentir que le matérialisme général provient plus de la force des choses que de la démoralisation des individus. Dans les temps où la royauté entraînait encore quelque prestige à sa suite, où le souverain conservait un caractère sacré pour les masses, ne voyait pas ses moindres actes passés au tamis des passions populaires, où fort de ces éléments de soutien il montait sur le trône pour y vivre et mourir, le fait même de la durée de son règne, de la libre succession assurée à ses enfants, conservait à lui et aux siens une suite de dévouements illimités et naturellement acquis : mais dans un temps où l'existence royale toute entière peut être dévorée en un jour de faction ; à l'époque où un homme, arrivé au terme de sa carrière, peut compter plusieurs révolutions, il est évident que la masse n'ira pas enfouir toute une vie de dévouement dans l'existence problématique d'un individu, et s'isoler entièrement de l'ordre social qui, forcément, doit suivre plus ou moins les révolutions contemporaines.

Nous avons établi que le scepticisme de l'époque provenait plus de la force des choses que de la démoralisation des

individus; mais il faut entendre notre idée et l'accepter comme ayant directement trait à la situation intellectuelle du moment : car cette force des choses qui domine les personnes a puisé sa supériorité à une source quelconque, et c'est dans la recherche de cette source que nous rencontrons l'immoralité, l'influence pernicieuse des passions humaines. C'est dans l'abus de la liberté, de cette fille du christianisme, don précieux échappé à l'amour de Dieu, que repose cette triste puissance des faits matériels. Cette faculté de sensations permise à notre âme, ce libre essai donné à notre esprit ne devaient pas nous porter à franchir les limites d'une sphère à la fois divine et morale, dont l'amour de Dieu était le centre d'attraction : une fois que cette liberté, faussement interprêtée, s'est vue traduite par les passions mesquines et étroites des hommes en possibilité d'égoïsme, d'ambition, de haine du prochain; le jour où le voile épais du matérialisme est venu obscurcir la gloire virginale de cette liberté primitive, l'erreur s'est établie en complète résidence parmi les hommes. C'est ainsi que s'explique le désastre des sociétés, et l'anarchie est d'autant plus grande dans l'état moral d'une nation que, manquant à sa véritable origine, elle est arrivée, à force de prétendues améliorations matérielles, à un état de scepticisme parfait.

En présence d'une situation aussi affligeante, il advient que l'incertitude est partout, que toute combinaison reste problématique, et que le système considéré par notre faux caractère d'humanité comme le meilleur, le plus juste, offre encore son côté périssable, puisqu'il a été constitué en dehors de la sphère de vérité.

Partant de ce principe, qui viendra nous assurer que le système jugé vrai, même pendant des siècles, aura encore dans vingt ans force de loi? Qui nous assurera qu'une réaction religieuse, en agrandissant le cercle des idées, n'enva-

hira pas aussi le domaine des faits? Qui démontrera que la génération actuelle doit vivre sur le passé et ne sortira pas de son état de transition pour frayer une route nouvelle? On met toujours l'expérience des siècles en avant : que peut être l'immensité humaine de quelques siècles devant l'immensité infinie de la volonté éternelle. Et puis cette expérience qui peut guider souvent la sagesse, n'est point infaillible; car si l'on s'était renfermé dans le principe exclusif d'un passé vide, souvent par ses fausses interprétations, d'influence pour l'avenir; si l'on avait toujours vécu sur le passé dès le principe des sociétés, le monde n'aurait pas marché, et il faudrait arracher le jalon de notre civilisation, pour aller le replanter par delà les premiers temps de la barbarie.

Un grand écrivain de notre époque avait, dans un journal périodique (*l'Avenir*), émis un système de croyance qui, puisé à une source divine, est venu bouleverser généralement les idées humaines : ses contemporains ont jugé cette hardiesse de pensée avec une grande rigueur, parce qu'elle froissait l'opinion des masses, enchaînait les passions, et devançait la société en lui montrant les voies de son avenir. Il a eu le tort de présenter ses théories trop tôt : dans le moment où une réaction anarchique, luttant contre un principe sacré et conservateur de plusieurs siècles, imprimait une attitude de sainteté à la cause de l'oppression; comme homme agissant sur les intérêts du moment, il avait peut-être mal choisi son époque; comme grand écrivain dévoilant à son siècle la marche de la société, avait-il tort? Qui oserait défier l'avenir pour le juger? Si son génie moins impatient avait attendu quelques années pour produire ses idées neuves et lumineuses; s'il avait laissé le ruisseau des passions populaires déposer sur le pavé ses boues fangeuses, et reprendre son cours habituel, il aurait pris l'attitude

calme et imposante du chrétien prophétisant l'avenir ; l'esprit de passion qui double les objets aurait moins fait remarquer le prêtre et aurait porté à une étude plus approfondie de l'écrivain. On n'eût pas coiffé d'un bonnet rouge l'homme que la séduction de la mitre n'avait pas éloigné de ses croyances, et dès lors son nom ne se fût pas trouvé inscrit sur la liste des révolutionnaires. L'avenir jugera la valeur de cet arrêt, et les haines mesquines de ce monde n'empêcheront pas l'accomplissement des décrets de la providence.

Qu'il nous soit permis, à propos de cette haute intelligence de l'église, de soumettre une réflexion qui souvent s'est présentée à notre esprit. Comment se fait-il que dans une société où l'on professe une grande admiration pour l'heureux amalgame du libéralisme, de la capacité, de l'influence relative, on s'effraie à l'idée de voir les prêtres participer à l'exploitation de ces théories? pourquoi leur fermerait-on le libre accès dans la lutte des intelligences? Est-ce le titre de mandataires de Dieu qui les ferait repousser? Nous laisserons de côté le caractère sacerdotal, nous réclamerons pour eux le privilége de l'humanité, c'est-à-dire la possibilité de développer leurs facultés morales. Il leur faut une place dans cette bataille rangée des passions sociales : nous ne demanderons aucun avantage particulier, nous opposerons leur vie de bonnes œuvres et de vertus à une vie d'intrigues et d'ambition : nous ne leur laisserons aucun signe distinctif qui puisse les classer dans un ordre politique quelconque, c'est nu à nu que leur âme et leur capacité doivent être mises aux prises avec l'âme et la capacité des rivalités ennemies. Craint-on leur influence politique, et envisage-t-on leur corporation comme tendant à l'envahissement : voyons si cette opinion peut être fondée, et des fonctions modestes de la cure portons nos regards jusqu'aux dignités quelquefois

hautaines du cardinalat, nous verrons une attitude politique peu imposante.

Nous ne sommes plus dans ces temps où certain cardinal, ministre et duc, employait les heures de la nuit à déposer aux pieds de sa souveraine des confidences partagées entre la politique et la galanterie : dans ces temps où un coadjuteur, plus digne de manier l'épée que la crosse, venait, fort de son influence populacière, proposer aux princes et à la cour la paix ou la guerre : à ces époques où des dotations immenses, des richesses seigneuriales, centralisaient une certaine influence dans l'aristocratie ecclésiastique. Maintenant ses richesses, ses dotations sont nulles, l'esprit révolutionnaire a nivelé dans un même système de servitude toutes les sommités des sociétés religieuses.

Mais après tout leur mission n'est pas une mission politique, la providence leur a fait une plus belle part; elle leur a imposé une mission sociale, ils ont hérité de la richesse des premiers apôtres, ils continuent l'œuvre de ceux à qui le Christ a dit : Allez et instruisez les peuples en mon nom. Ce legs divin ne peut leur être ravi par personne, et c'est maintenant qu'il leur devient doublement précieux. Dans ces temps de pauvreté morale, qu'ils sont forts de leurs richesses! à vous scepticisme et incrédulité, à eux foi et avenir! à vous vices et faiblesses, à eux force et vertu! Dans ce siècle de désenchantement, ils sauront qu'à côté de l'incrédulité se trouve la foi, à côté de la haine l'amour, de l'affliction la joie! ils lanceront au milieu de la société des paroles d'avenir, et ces paroles ne seront pas perdues; la société a soif de les recueillir; l'ame sociale, fatiguée de ne plus croire à rien, a besoin de se r'ouvrir à des espérances nouvelles.

Aussi, nous qui voulons prendre rang au milieu de cette jeunesse ferme dans ses croyances, ardente dans ses convic-

tions; nous qui pensons que dans ce long duel des intelligences humaines, ayant Dieu pour témoin, la foi et la persévérance sont de meilleures armes à apporter que la lassitude et le découragement; nous ne saurions résister au besoin impérieux de crier courage aux écrivains honorables qui consacrent dans leurs œuvres des pensées d'espoir et d'avenir. Nous les remercions de ces manifestations généreuses contre les préjugés du siècle, car nous voulons comme eux croire dans un avenir meilleur, surtout lorsque nous nous trouvons face à face avec un présent si pâle et si décoloré. Il nous semble d'ailleurs que l'espérance est une disposition instinctive de l'homme, c'est une des conditions de sa vie; il faut donc une préoccupation bien funeste pour répudier ainsi les consolations offertes d'avance par la nature, pour se presser autant de soulever le voile officieux sous lequel se dérobe la partie douloureuse de l'existence. Il est trois mobiles dont l'action est puissante sur le cœur humain : la haine, l'amour, l'indifférence; ces trois sensations, si distinctes entre elles, si variées dans leurs conséquences, influent directement sur l'homme si on les considère dans les relations privées, sur la société si on les envisage sous un point de vue général.

La haine est un sentiment énergique souvent suscité par l'oppression et qui a besoin de se produire par l'attaque ou la résistance. L'amour est un état de bonheur, de jouissances vives, d'enthousiasme, qui ne le cède en exaltation et en énergie à aucun autre sentiment. L'indifférence est la disposition la plus triste, la plus désespérée : c'est une absence de sensations, c'est un état de décroissance et de dégénération. Une sommité de l'époque actuelle a signalé l'indifférence comme l'état de société le plus dangereux pour la religion : il nous semble que son influence est aussi pernicieuse pour les autres conditions morales de la vie des peu-

ples. Loin donc de participer au désespoir des uns, à l'insouciance des autres, nous conservons précieusement l'espoir, ce don de la divinité.

C'est dans cet esprit de foi providentielle que nous signalons la tendance actuelle, la réaction morale et religieuse qui cherche à se formuler dans plusieurs écrits, partis des diverses nuances de l'état social.

Au milieu des divisions de partis, des divergences d'opinions, en face du chaos des combinaisons gouvernementales, il existe un point d'accord : il y a unité pour proclamer le besoin de sortir des limites étroites du philosophisme, de respirer plus à l'aise au milieu de cette société comprimée et rétrécie. Ce fait peut être constaté dans plusieurs productions de la littérature contemporaine ; ces rayons, d'abord épars et confus, se réuniront peu à peu et produiront un faisceau de lumières dont la clarté se projettera d'une manière utile sur notre pauvre société. Les conséquences du luthéranisme lui ont, depuis assez long-temps, enlevé toute espèce de poésie pour qu'il y ait imminence d'un soulèvement intellectuel. Nous savons que les tentatives des écrivains trouveront de grands obstacles dans la résistance générale ; nous savons aussi que leurs efforts seront taxés de rêveries ; on les accusera de faire du sentiment, de la poésie, et non du vrai ; on leur dira qu'ils ont trouvé les ressources de l'art épuisées par la philosophie, et que privés du champ moissonné par leurs devanciers, ils ont été chercher dans les matières fécondes de la morale, ce que les sujets usés du scepticisme leur refusaient. Mais nous espérons que ces écrivains courageux ne seront pas arrêtés par de telles considérations. Oui, ils sentiront que le public juge souvent dans l'ouvrage les formes extérieures sans tenir compte de l'idée philosophique qui est à la fois le point de départ, le centre et le but de leurs travaux. Ils diront aussi : malheur à une société

qui analyse ainsi la pensée intime de chacun de ses membres; malheur à ce funeste esprit d'argumentation qui, dégénérant en subtilité mensongère, fait admettre le pour et le contre de toute chose; malheur à cette dissection froide et envieuse qui amène les calculs arithmétiques dans l'évaluation des vertus sociales. Quand on aura multiplié l'intérêt par l'égoïsme, puis l'égoïsme par la perfidie, on aura pour produit cette monnaie courante de petits intérêts matériels; puis à côté une immense plaie qui corrompra la société. On ira bien jusqu'à analyser les vices, mais l'impuissance commencera où viendra la tentation d'analyser les vertus. Qu'ils viennent un peu, ces fanfarons d'égoïsme, analyser la gloire ou l'honneur, ils n'y parviendront pas; car ce sont de ces sentiments premiers, exclusifs, qui dominent, qui s'emparent de tout un être pour le révolutionner, pour en faire un bon ou un mauvais, un géant ou un nain.

Quand une société en est à ce point de calcul, que peut-elle enfanter de grand, de majestueux, si une réaction morale ne vient pas faire justice de son athéisme complet? Évidemment dans une réunion d'hommes le concours des idées positives est nécessaire, mais il ne faut pas que ce positif en vienne à dessécher le cœur et à matérialiser l'esprit. Quand on réduit tout à un intérêt directement égoïste et matériel, on consacre l'appel aux passions envahissantes et brutales, on détruit le prestige moral qui peut seul enchaîner les masses, on donne à chacun haine et envie pour son voisin : c'est ainsi que l'on parodie ce symbole admirable de la religion chrétienne : Aime ton prochain comme toi-même.

Quand l'anarchie morale est sanctionnée, la mort n'est pas loin; la société n'a plus chance de restauration; sa dissolution est inévitable : ce n'est pas un replâtrage qu'il faut sur un vieil édifice, ce sont de nouvelles fondations qu'il faut creuser sur les ruines de l'édifice entièrement consom-

mé. Beaucoup de gens accueillent ces idées d'anéantissement avec le sourire de l'incrédulité : un petit nombre puise ce sentiment aveugle dans une fausse sécurité; la plus grande partie, dans un sentiment de faiblesse. Ils ressemblent tous à cet homme qui, se trouvant sur le bord d'un précipice où il est sur le point de tomber, ferme les yeux pour ne pas en calculer la profondeur en s'y élançant.

Il est enfin une autre classe d'individus qui ne veulent pas opposer des idées d'avenir et de régénération à la destruction dernière qu'ils aperçoivent; ils s'accrochent misérablement à un triste présent et laissent l'avenir dans les ténèbres qui l'obscurcissent et qu'ils n'osent débrouiller. Ceux-là sont vides de croyances; l'erreur et l'incertitude ne les ont pas quittés depuis le moment où ils ont matérialisé selon leurs intérêts cette partie morale et intellectuelle de la liberté, don sacré émané de la puissance divine.

Les écrivains qui sont assez heureux pour imprimer par la supériorité de leur esprit une direction à la marche philosophique et progressive de leur époque, entendent bien mieux leur gloire en dévoilant les espérances qui demandent foi et énergie pour se voir réaliser. Ils comprennent qu'il est plus noble pour l'homme de génie d'être l'indication progressive et lumineuse d'un monde qui commence, que l'expression pâle et décroissante d'un monde qui finit.

Espérons donc que la lutte qui s'engage entre deux sociétés dont l'une tombe et l'autre s'élève se trouvera activée par les sommités intellectuelles de l'époque. Alors peut-être quitterons-nous ces idées d'anéantissement. Peut-être aussi le dernier râle de la société agonisante sera-t-il le cri de régénération.

Livrons-nous donc à cette foi consolante, car il vaut mieux faire sortir, même du fond des ruines, des chants d'espoir et

d'avenir que d'entonner l'hymne lugubre d'une mort éternelle.

LE MARQUIS DE SENEVOY.

NOTA. — Lorsque cet article fut rédigé, la presse n'avait point encore mis au jour les *Paroles d'un Croyant* de M. de La Mennais, et l'écrit inséré dans l'*Univers religieux* de M. l'abbé Lacordaire.

Les réflexions qui se trouvent faites dans le cours de l'article ne portent donc que sur le journal de l'*Avenir* et sur les premiers ouvrages de son habile rédacteur.

SCÈNES VENDÉENNES.

Comme l'avait annoncé Donatien le Blond, le vent ne tarda pas à s'élever; vers trois heures du matin, il devint d'une extrême violence, ce qui est rare dans cette saison; le tonnerre et les éclairs s'y mêlérent, et la forêt entière, pliant sous l'ouragan, rendait des sons effroyables; des branches énormes criaient, se rompaient avec éclat, et menaçaient d'écraser par leur chute les frêles habitations de notre colonie. Quand j'arrivai à celle de la comtesse, j'y trouvai déjà beaucoup de paysans rassemblés, occupés de leur jeune maîtresse: plusieurs d'entre eux étendaient leurs couvertures de laine verte au-dessus de sa cabane, pour que la pluie, qui tombait par torrents, ne pût arriver jusqu'à elle. Cette pluie était froide et glaciale, et par rafale la grêle s'y joignait. Les flambeaux de résine, que portaient des femmes, éclairaient cette scène de trouble et de frayeur; et leurs flammes rougeâtres, agitées par le vent, étaient toujours au moment de s'éteindre. Le petit Louis et sa mère n'avaient qu'une pensée; c'était la pauvre malade qui les occupait seule. — « Elle ne pourra jamais résister à tout ceci, me dit la comtesse. Oh! mon Dieu, qu'allons-nous devenir!... La fièvre, avec ce vent et cette pluie!... Pauvre enfant!... »

« Aux armes! aux armes! s'écriait Yvon Kergaret, arrivant à cheval avec plusieurs paysans.— Aux armes! aux armes! » répétèrent tous nos hommes; et leurs voix réunies vinrent, malgré le vent, la pluie et le tonnerre, aux oreilles de madame de B****.... « On crie aux armes, dit-elle; voilà l'ennemi.... Que les mères gardent leurs enfants; que les

hommes aillent au-devant des bleus. Allons, mes amis, faites votre devoir..., je ferai le mien.... »

Et rentrant dans sa cabane, elle se jeta à genoux auprès du lit de sa fille, et lui répéta : « N'aie pas peur, n'aie pas peur, mon Antoinette ; ils ne viendront pas jusqu'ici : nous avons plus de six cents hommes à nous garder.... »

« Maman, demanda Louis, faut-il que j'aille avec eux?... » Et il avait déjà détaché d'auprès de son lit l'épée de son père. — « Non, non, mon enfant; il faut bien que nous soyons gardés ici.... Ta place est auprès de nous. Tu vois bien que le comte Ernest, son ami Lapierre et plusieurs autres ne nous abandonneront pas. »

Au bout de quelques instants, Kerlis vint à la cabane, et dit : « Allons, tout le monde est à son poste.... Ils peuvent venir maintenant, ils seront bien reçus.... Il faut avouer que ces coquins-là ont pris un vilain temps pour nous faire lever.... Mon chien serait un bleu, que je ne le mettrais pas à la porte par la pluie qu'il fait.... Ma foi, la bénédiction de Monseigneur ne nous a pas porté bonheur.... On m'a dit que le citoyen le Dru était à la tête de ceux qui viennent nous attaquer; je le croyais bien mort de ma main.... Si je l'ai manqué une fois, je ne le manquerai pas deux. » A ces mots, il remonta à cheval, et nous ordonna de ne pas nous éloigner de la cabane..., et, se penchant vers moi, il me dit à l'oreille : « Il y aura des ennemis pour tout le monde; il pourra bien en venir quelques-uns jusqu'ici. Ainsi, soyez sur vos gardes. »

Ah ! j'aurais cent fois préféré aller m'exposer à toute la fureur du premier choc de l'attaque des républicains, que de rester témoin de la douleur de cette mère, admirable à la fois de force et de tendresse. Aux premiers coups de fusil que nous entendîmes dans le lointain, Antoinette tressaillit sur son lit, et demanda à sa mère si elle ne ferait pas bien de se

lever et de s'habiller. — « S'ils arrivaient, il faudrait bien être prêt à fuir, » ajouta-t-elle. Et madame de B....., me regardant de manière à me révéler toute son inquiétude, lui répondit: « Mon enfant, tu feras peut-être aussi bien; cependant, il n'y a pas à redouter que les républicains parviennent jusqu'ici; il y a une bonne garde entre nous et leur bande, et, tu le sais, ils n'aiment pas à s'aventurer dans la profondeur de nos bois, et nous sommes ici dans une espèce de fort.

» Quand ce ne serait que pour les voir fuir, je vais me lever, dit Antoinette. — Eh bien! je vais t'aider, » repartit la comtesse. Je sortis avec Louis. Au-dehors, le bruit augmentait; les coups de fusil étaient plus rapprochés: quand, par moment, le vent et l'orage venaient à se taire, on entendait les voix des combattants, des cris de commandement et des cris de rage et de douleur.

« V'là que ça chauffe, me dit un paysan. C'est cependant ennuyeux d'être comme ça, l'arme au bras, pendant que les camarades sont à la besogne. »

Je lui répondais d'être tranquille, que notre tour viendrait, que je croyais les ennemis nombreux, quand nous vîmes accourir une vingtaine de nos hommes; plusieurs d'entre eux étaient blessés et couverts de sang.... « Nous ne fuyons pas devant les bleus; nous accourons pour défendre madame la comtesse, dit un vieux soldat. Jamais les coquins n'avaient été aussi hardis: ils sont entrés par trois côtés dans la forêt; je crains bien qu'ils ne viennent jusqu'ici. Ils sont le double de nous. »

Que devais-je faire?... Devais-je prévenir madame de B.... du danger qui approchait de plus en plus? Que ferait cela pour fuir? Où aller? J'entendais maintenant des cris tout à l'entour de nous.... Je vis le prieur de Saint-Hervé qui ve-

nait secourir un mourant. Je ne lui cachai pas toute mon inquiétude et mon anxiété.

« Elle sait tout, elle a deviné notre position ; elle cache ses alarmes à sa fille, elle paraît calme.... Mademoiselle Antoinette est animée par une forte fièvre.... Elle me disait tout-à-l'heure : « Monsieur l'abbé, les coups de fusil ne me font pas trembler ; ce qui me fait mal, ce sont les cris des blessés. » Et elle ajouta : « Allez les secourir et les consoler ; moi, je suis bien maintenant. »

Le prêtre, apercevant le petit Louis à côté de moi, lui dit : « Mon enfant, allez auprès de votre mère et de votre sœur ; gardez toujours votre épée..., et demandez à Dieu de la force et du courage. »

« Oh ! j'en ai, répliqua l'enfant ; je me souviens des leçons de maman, de l'exemple de mon père.... Et puis j'ai été confirmé hier.... »

A ce moment, plusieurs balles sifflèrent à nos oreilles, et vinrent frapper les arbres sous lesquels nous étions.

Le petit Louis restait.... « Emmenez-le, dis-je à l'abbé, et dites à sa mère qu'il n'a pas peur des balles. »

« *Courage ! courage ! En avant ! en avant ! Vive la république ! A bas les chouans ! Pas de quartier !...* »

Voilà les cris que nous entendîmes tout à côté de nous. D'autres voix répondaient :

« *Avancez, si vous l'osez.... Pas un de vous, égorgeurs de bois, ne sortira vivant de la forêt : Kerlis et ses braves gens sont là pour vous en empêcher. Vive le roi ! vive la religion ! A bas la république et les sans-culottes !* »

Les rugissements du vent, les éclats du tonnerre, les tintements précipités du tocsin, les coups de fusil, les plaintes des mourants, les imprécations des blessés, tout cela se mêlant, se confondant ensemble, formait un bruit épouvanta-

ble, immense, qui se rapprochait de plus en plus comme un torrent débordé.

A mesure que les royalistes étaient refoulés dans le bois, ils accouraient au petit village des Cahuttes, que Kerlis avait fait entourer de larges fossés et de hautes palissades de branchages.

Déjà plus de deux cents hommes s'y étaient rendus, et, parmi eux, beaucoup étaient blessés. Le prieur de Saint-Hervé voulait en faire panser quelques-uns : « Non, non, s'écrièrent-ils; si nous ne pouvons pas nous tenir debout, nous tirerons assis. On nous pansera quand nous aurons sauvé madame la comtesse.... »

« Bien ! bien ! mes enfants, leur criai-je; c'est ici qu'il faut vaincre. »

« Ils vaincront, dit une voix haute et forte; nous vaincrons tous ensemble. N'avons-nous pas Dieu pour nous ? »

C'était la comtesse de B..... qui parlait ainsi; elle venait d'apparaître tout-à-coup au milieu de nous. Elle tenait et agitait un drapeau percé de balles : « Mes amis, c'est le drapeau de Quiberon; voyez ces taches, c'est du sang, c'est du sang des martyrs. Soyons dignes d'eux.... Si les bleus sont vainqueurs aujourd'hui, ils vous traiteront comme ils ont traité vos parents et vos amis; ils vous promettront la vie, et vous égorgeront !... Nous avons tous des familles à défendre : vous avez des femmes, des enfans.... Moi, j'ai un fils; le voici; il se battra aussi.... J'ai une fille, elle est mourante... Mes amis, sauvez-la; sauvez tout ce qui vous est cher. »

— « Oui, oui, nous mourrons tous ici plutôt que de fuir, plutôt que de vous abandonner. Vive le roi ! vive la religion ! vive madame la comtesse ! »

— « Place ! place ! »

Je reconnus la voix de Kerlis. Il arrivait à cheval, couvert

de sang et de poussière; son sabre était brisé, il n'en tenait plus qu'un tronçon.

— « Je n'ai plus d'armes, mais j'ai encore de la force. Donnez-moi des pistolets, un sabre, demanda-t-il, en entrant dans l'enceinte. Donnez vite, que je retourne à ces coquins-là. Je crois bien que nous allons tous venir nous défendre ici.... Faites des meurtrières dans ces palissades; faites-en à quatre pieds et à deux pieds de terre, pour que les blessés, couchés, puissent tirer aussi... Pensez tous que ceci va devenir une forteresse que les bleus ne doivent pas prendre; car s'ils la prennent, vous serez tous égorgés: dans le bois, ils ne font aucun quartier.... »

Apercevant madame la comtesse de B....., il lui dit en anglais: « Ils sont plus de quinze cents; mais Yvon Kergaret va faire une fausse attaque du côté du sud; ils croiront que ce sont les paysans de la Bruyère qui arrivent pour couper leur retraite, ils seront obligés de détacher de leur monde pour se garder de ce côté, et alors ils nous attaqueront ici avec moins de forces. Je sais, madame, que vous ne vous effrayez pas facilement; aussi, je crois inutile de vous dire de n'avoir pas peur. Entendez l'enthousiasme de ces braves gens. Nous, nous reviendrons vous rejoindre, et, par le sang de Dieu, j'espère que le citoyen le Dru et ceux qu'il nous amène n'en réchapperont pas. »

— « Chevalier de Kerlis, confiez ce drapeau à celui qui le défendra le mieux, et qu'il meure plutôt que de le rendre. » Et la comtesse donna l'étendard des martyrs au vaillant chef.

« Mes compagnons, cria Kerlis, me voilà dans l'embarras du choix; vous avez tous le même courage et le même dévoûment, à qui remettrai-je ce drapeau? — Voilà Donatien le Blond qui vient de sauver son père, crièrent plusieurs voix.

— » Oui, oui, ajoutèrent d'autres; il s'est jeté entre son père et deux gendarmes, et les a tués.

— » Où est-il? demanda le chef.

— » Le voici, » répondis-je, et j'amenai à Kerlis ce brave et modeste Blond.

« Tiens, lui dit le commandant, je n'ai ni le temps ni besoin de te faire un long discours; prends cet étendard, et défends-le comme tu défends ton père.

— » Je le jure, dit Donatien, en étendant la main et en prenant le drapeau. Mon père, venez auprès de moi; nous le défendrons, nous le sauverons ensemble, ou nous mourrons tous deux.

» Vive le roi! vive le roi! crièrent tous nos soldats émus. »

Kerlis alors piqua des deux, et s'élança au-devant de l'ennemi avec dix cavaliers qui ne l'abandonnaient jamais.

Devenu, par son absence, commandant du fort, je pris toutes les dispositions que je crus nécessaires. Madame de B....., et même la pauvre et pâle Antoinette portaient des secours aux blessés; et deux d'entre eux qui étaient trop souffrants pour pouvoir combattre debout, allaient s'asseoir avec leurs fusils au pied des palissades, à côté des meurtrières qui venaient d'y être faites.

Depuis quelques instants, la fusillade s'éloignait, les balles ne sifflaient plus sur nos têtes, et nous nous disions : Kerlis repousse les républicains. Mais tout-à-coup le bruit qui s'était éloigné redevint terrible... Quelques-uns d'entre nous entendirent le funeste cri de *sauve qui peut!* et quelques instants après le flot des fuyards battait contre notre clôture d'enceinte. Ces fuyards, c'était les nôtres.... « Ouvrez-nous, ouvrez-nous, » criaient-ils, et, à leurs voix, nos portes s'étaient ouvertes. Mais la foule encombrait les étroits passages, et plusieurs paysans escaladaient les palissades....

« De l'ordre, de l'ordre, commandait d'une voix de tonnerre l'infatigable Kerlis. Depuis quand les bleus vous font-ils donc peur ? Tous vos camarades n'ont pas fui aussi vite que vous.... Soyez rassurés, ils tiendront tête à l'ennemi assez long-temps pour que vous vous mettiez à l'abri .... Quant à moi, je le jure, je n'entrerai que le dernier de tous. »

A peine était-il entendu, et les fuyards pénétraient de toutes parts.... A mesure qu'ils entraient, je leur assignais leur place, et tâchais d'éviter le désordre.

Tout frêle qu'était le rempart qui les séparait des républicains, nos paysans reprenaient de l'assurance et promettaient de faire oublier leur fuite.

Le moment de montrer tout leur courage ne tarda pas à venir : les plus entêtés de nos chouans, reculant pied à pied devant le nombre toujours croissant des bleus, étaient maintenant refoulés jusqu'au bord du fossé d'enceinte, et se battaient encore. Un feu bien nourri de notre part étonna les républicains, les fit reculer de quelques pas, et nos camarades, épuisés de fatigue, blessés, perdant leur sang, manquant de cartouches, saisirent cet instant pour entrer et se joindre à nous.

Avant de passer le fossé, le chevalier de Kerlis s'arrêta, et cria : « Y a-t-il encore quelqu'un à mettre à couvert ? Qu'il passe avant moi : j'ai juré d'entrer le dernier.... » Pendant qu'il parlait ainsi, les balles tombaient comme grêle autour de lui, et il attendait toujours. Enfin, regardant fièrement en arrière, l'intrépide chef, dont le cheval avait été tué dans le bois, nous rejoignit sans hâter le pas. Des cris de vive le roi ! vive notre commandant ! l'accueillirent.

A ces acclamations, il répondit : « Ce n'est pas du repos que je suis venu chercher ici, c'est un nouveau combat. Mes

amis, je ferai mon devoir; faites le vôtre. Jean-le-Roux, *va aux poudres ;* tu sais les ordres que je t'ai donnés. »

De l'autre côté de la palissade, le feu ne ralentissait pas, et nous entendions des officiers bleus rire et se moquer de nos retranchements. Mais nos balles répondaient à leurs plaisanteries, et prouvaient que c'était autre chose que des feux d'enfants.

Dans la plus grande des cabanes, qui nous servait d'église, les femmes, les petites filles et petits garçons, et quelques vieillards malades et infirmes, étaient rassemblés; au mimilieu du tumulte de la bataille, là, ces malheureux priaient.

Madame de B.... y avait amené sa fille, l'avait recommandée aux femmes du village et à la bonne Marie, et, sans crainte pour elle-même, allait et venait en tenant le petit Louis par la main. Tantôt auprès du drapeau, elle chargeait les armes et les passait aux soldats; puis quand elle s'apercevait que l'effort de l'ennemi se portait du côté de l'église, elle courait auprès d'Antoinette, la pressait sur son cœur, la rassurait, et la femme guerrière redevenait tout-à-coup la plus tendre des mères. . . . .
. . . .
. . . .

Les autorités du département avaient reçu l'ordre formel d'en finir d'un coup avec les restes de la chouannerie, et, pour y parvenir, de déployer des forces imposantes. Un régiment entier et cent gendarmes avaient été envoyés pour battre la forêt et en chasser tous les réfugiés; un général de brigade commandait cette expédition.

Du poste où j'étais placé, à la porte qui faisait face au plus fort de l'attaque, je voyais ce général républicain; son uniforme et son haut plumet tricolore attiraient les balles de nos paysans: quelques-unes l'avaient atteint, et il était blessé au genou et au bras. Appuyé contre un arbre, il criait aux

siens : « Si je pouvais marcher, je serais déjà au milieu de ces brigands-là ; j'aurais depuis long-temps escaladé leurs murailles de bois. Allons, braves amis, en avant, et finissons-en avec ces voleurs de grands chemins. »

« En avant ! en avant ! » Et les tambours battaient la charge, et mille soldats s'élançaient à l'assaut, pressés les uns contre les autres dans la douve. Leurs baïonnettes se touchaient, se heurtaient, et, à travers nos meurtrières, la mort pleuvait sur eux. Déjà nous voyions des mains qui se prenaient aux branches des palissades, et plus d'une tomba sous les coups de sabre de nos soldats, car nous en étions venus à l'arme blanche. Du côté que je défendais, les haches des sapeurs avaient coupé les pieux qui soutenaient notre clôture ; déjà elle s'ébranlait : je donnai des ordres, et dans un clin d'œil, nos cabanes de l'intérieur furent abattues par les femmes, et leurs rameaux et leurs troncs d'arbres bouchèrent la brèche que l'ennemi venait de faire.

Le jour n'était pas encore venu, et depuis long-temps nous combattions à la lueur des tas de foin et de paille, que nos paysans avaient amassés à quelque distance de l'enceinte, et auxquels les républicains avaient mis le feu, espérant que l'incendie gagnerait notre village, et nous forcerait d'en sortir.

Mais le vent poussait les flammes contre eux, et le feu était devenu un allié qui combattait pour nous. La lumière éclairait le combat, et nous fit voir plusieurs soldats bleus qui, parvenus sur le haut des retranchements, s'élançaient bravement dans l'enceinte. Un d'eux portait le drapeau aux trois couleurs, et l'élevait bien haut pour le faire voir aux siens..... Cette vue, en effet, redoubla leur courage, et poussa jusqu'à la rage la frénésie des nôtres : « *A bas, à bas la guenille sanglante!* criaient-ils ; *vive le drapeau blanc!* »

Et le drapeau blanc descendit de la petite éminence où

Donatien le Blond s'était constamment exposé aux regards et aux balles, et, par-dessus les têtes, et par-dessus les baïonnettes et les sabres, je le vis qui s'élançait majestueusement au-devant du drapeau de la révolution.

Il y avait un instant que je croyais que le courage et la fureur ne pouvaient pas être portés plus loin, que l'homme ne pouvait pas être plus acharné contre l'homme, et que la sanglante frénésie que je voyais et que je partageais avait atteint son dernier degré...; je me trompais : quand ces deux drapeaux, comme les deux génies du bien et du mal, s'avancèrent l'un contre l'autre; quand nous vîmes leurs lances se croiser, se heurter et se battre, notre ivresse de sang redoubla; je trouvai que nous avions été froids jusqu'alors, et je chercherais en vain des paroles pour peindre le délire qui nous transportait....

Il n'y avait plus assez d'espace pour se servir des piques et des fusils, les soldats des deux partis avaient oté leurs baïonnettes, et s'en servaient comme de poignards. Gêné, étouffé dans la foule, on frappait la poitrine qui pressait la sienne; les bras, élevés pour retrouver de la place, ne rencontraient guère que des bras, et chaque coup de sabre faisait pleuvoir du sang; on en était inondé. L'haleine des combattants se mêlait à la poudre, à la fumée de l'incendie, et le soleil, qui se levait, ne pouvait percer ce nuage.

Maintenant, une large brèche avait été faite à nos remparts, et les républicains s'engouffraient à grands flots dans l'enceinte. Les morts ne trouvaient plus de place pour tomber à terre, et cependant on se tuait toujours.

N'ayant plus à défendre la porte, je tâchai de parvenir jusqu'à l'église; j'y arrivai enfin. Le désespoir y était affreux, et des cris délirants se joignaient aux prières. Antoinette était expirante; sa mère, debout auprès d'elle, avait une

arme ; Louis lui avait rendu l'épée qu'elle lui avait confiée, et l'intrépide enfant, auquel des femmes donnaient des fusils et des pistolets chargés, tirait sur les républicains qu'il voyait approcher du dernier refuge de sa sœur.

La comtesse, en m'apercevant, me dit : « Eh bien, nous faisons tous notre devoir, et les républicains se souviendront de notre dernier jour.... ; nous le leur vendrons cher. »

— « Le vôtre n'est pas venu, Madame, il vous faut fuir ; quelques-unes des femmes vous accompagneront ; nous allons faire une sortie, et nous vous conduirons.... »

— « Où ? nous n'avons plus d'asile, plus de refuge ; ici près, notre tombe à tous ; oh mes pauvres enfants ! »

Kerlis, venant de notre côté, me dit : « Décidez les femmes à fuir, je vais leur ouvrir un chemin ; avant une heure, tout ce qui est ici sera massacré. »

— « Prieur Saint-Hervé, je vais vous confier ma fille et mon fils ; tâchez de gagner la carrière. Moi, je dois rentrer avec ces braves gens ; ils m'ont suivie, je ne les quitterai pas. »

— « Maman, je reste avec vous, s'écria Louis. »

— « Vous me suivrez tous les deux, dit avec autorité le prêtre ; Madame, vous vous devez à votre fille. »

Dans ce moment, Kerlis et moi nous essayions de faire une trouée pour gagner la forêt ; nous y avions presque réussi lorsque le général républicain se présente droit devant nous ; d'une voix tonnante il fit entendre ces paroles : « Cessez le carnage ; sauvons les femmes et les enfants ; quand elles seront parties, alors nous recommencerons si nous croyons n'en pas avoir assez : — *De par la République, j'ordonne de suspendre le combat.* »

— « Et moi, *je commande la trève, au nom du Roi,* cria le chevalier de Kerlis. » — Alors il y eut un grand silence ; le cliquetis du fer, les cris, les imprécations cessèrent.

Mais un homme qu'on n'avait pas aperçu jusqu'alors, et

qui (on le voyait à sa mise), s'était tenu loin de la mêlée, le citoyen le Dru, dit à son tour : « Général, vous avez oublié vos instructions et les ordres du gouvernement. »

— « Monsieur l'administrateur, vous oubliez que je commande en chef. »

— « Vos ordres sont de ne faire de quartier à personne. »

— « Si le gouvernement veut faire égorger des femmes et des enfants, qu'il envoie des bourreaux et non de braves soldats. »

Dans cet instant, je reconnus auprès du général ce gentilhomme campagnard que nous avions vu chez M. P.... ; il portait l'uniforme de garde national, et me fit un signe d'intelligence ; j'allai jusqu'à lui ; il me serra la main et me dit : « Le général est mon frère ; je l'ai accompagné ici pour sauvermadame de B.... »

— « Oh ! que Dieu vous récompense ! c'est le Ciel qui vous envoie ! c'est ma cousine, madame P...., qui m'a fait tout quitter pour venir à votre secours ; elle-même est dans un village voisin : c'est-là qu'il faut conduire madame de B.... et ses enfants. »

Le général républicain et le chevalier de Kerlis se parlaient à quelque distance de nous, et ces deux hommes, qui, il n'y a que quelques minutes, se seraient déchirés comme deux lions furieux, se donnaient maintenant des marques d'estime ; il en était de même des soldats des deux partis : ils échangeaient entre eux quelques paroles, et ces paroles étaient prononcées dans la même langue ! Ils n'étaient pas venus de loin pour se battre et s'entre-déchirer ; le même pays, la même province, souvent le même village les avait vus naître.

Ceux des nôtres qui avaient leurs femmes et leurs enfants dans l'église, s'en rapprochaient pour les voir encore et leur dire adieu.

J'avoue que sur ce champ de carnage, je ne pouvais m'empêcher de pleurer en voyant ces pauvres femmes et ces petits enfants embrasser leurs maris et leurs pères, sans oser les prier de mettre bas leurs armes et de les suivre au village. J'en entendis plusieurs qui disaient : « Que le bon Dieu veille sur toi ; nous veillerons sur les enfants. »

Madame de B.... était au milieu de toutes ces femmes, qui allaient retourner dans la forêt. Sa fille expirante était soutenue par elle et par Marie. Le gentilhomme campagnard amena le général près d'elle ; en approchant de cette femme forte et résignée, le républicain ôta son chapeau, et, sur son beau visage balafré, nous pûmes tous remarquer une profonde émotion. Il lui dit : « Madame, vous ne pouvez plus rester ici ; mon frère, que voici, et dix hommes des vôtres, vont vous conduire jusqu'au village prochain. Ces femmes et ces enfants vont partir avec vous ; ne perdez pas un instant. M. de Kerlis va désigner les hommes de votre escorte, j'y joindrai dix des miens. »

A ces mots, le petit Louis se jeta dans les bras de sa mère, en répétant à travers les sanglots : « Adieu, maman ; Adieu, Antoinette. »

— « Mais vous allez suivre madame votre mère, dit le général. »

— « Monsieur, répondit Louis, en essuyant ses larmes et en relevant sa tête avec fierté, j'ai combattu avec ces braves gens, et je puis combattre encore. »

— « Brave petit garçon, je ne vous regarde pas comme un enfant ; mais vous êtes de l'escorte de madame votre mère ; M. de Kerlis vous a désigné. »

— « Oui, ajouta le chevalier ; je n'en nomme que neuf avec vous, et voici les noms de ceux qui escorteront jusqu'au village de Carrières les femmes, les enfants et les vieillards malades ; leur mission sera remplie lorsqu'ils au-

ront atteint ce village et pourvu aux premiers besoins de ceux que je confie à leur garde : alors, ils devront revenir nous retrouver ici demain ; je les attends. »

Le prieur de Saint-Hervé, Ernest et moi, avions été désignés. Certes, nous nous sentions fiers d'être chargés de veiller sur le sort de madame de B....., sur celui de sa famille et de tant d'autres malheureux ; mais nous regrettions de nous séparer des braves gens avec lesquels nous avions combattu. En partant, nous leur serrions la main, et leur disions : « Nous nous hâterons de revenir. »

— « Je compte bien sur vous, dit Kerlis, car nous en aurons besoin bientôt. »

Lorsque madame de B...... passa devant lui, il mit un genou en terre et lui baisa la main....

— « Oh ! chevalier, sans Antoinette..., je serais restée avec vous. Ce n'est pas le danger qui me fait vous regretter ; mais voyez dans quel état est la pauvre enfant. » En effet, la jeune malade ne pouvant plus se soutenir, était portée par quatre femmes. Sa paleur, son immobilité, étaient celles d'une morte. Cependant, ses grands yeux se tournaient vers le chef royaliste ; elle les fixa sur lui, voulut sourire, et lui tendit la main, et, d'une voix défaillante, murmura ces mots : « Adieu...., merci...., merci..... »

Le chef chouan, tout couvert de sang, tout noirci de poudre, tout endurci qu'il était par ses nombreuses batailles, sentit qu'il avait des larmes dans les yeux ; il se releva, embrassa le petit Louis en lui disant : « Adieu, mon enfant ; je suis content de vous : vous avez bien gagné vos éperons aujourd'hui. Adieu, vous tous ; que le bon Dieu vous conduise et vous garde. »

— « Adieu, adieu, répétâmes-nous en nous éloignant ; et bientôt nous perdîmes de vue le fort des cabanes, et bientôt

nous n'entendîmes plus qu'un bourdonnement sourd ; c'était la voix de ceux que nous venions de laisser, et dont la trêve durait encore. . . . .
. . . .

LE VICOMTE WALSH.



DES MANUSCRITS DE L'ANTIQUITÉ.

Pendant fort long-temps on s'était flatté de l'espoir que des restes précieux de l'antiquité demeuraient cachés en différentes bibliothèques de l'Europe, mais surtout dans celles de l'Italie. On ne doutait pas que des recherches faites par des antiquaires, avec zèle et persévérance, ne ramenassent perpétuellement au jour, tantôt des ouvrages entiers, tantôt d'intéressants fragments d'auteurs grecs et latins. Malheureusement cette espérance était plus flatteuse que raisonnable. Les soins, la patience et l'assiduité que les savants italiens du quinzième et du seizième siècles, tels que Pétrarque, Boccace, Poggio, Arétin, Manuzio, mirent à rechercher les manuscrits des auteurs classiques, ne permettent guère de penser qu'ils aient laissé beaucoup à faire à ceux qui viendraient après eux. On voit, d'après des lettres écrites à cette époque, que l'on n'épargnait ni peines, ni dépenses pour parvenir au but que l'on se proposait. Tant que l'imprimerie ne fut pas encore connue, on éprouvait de grands obstacles dans les recherches que l'on voulait faire dans les couvents, parce que les moines, tirant un profit considérable des copies qu'ils faisaient de leurs manuscrits, n'aimaient pas, comme de raison, à ouvrir à autrui la source des trésors qu'ils possédaient. Les choses changèrent d'aspect plus tard quand le stimulant du commerce porta les imprimeurs à joindre leurs efforts à ceux des savants.

Mais par quel malheureux concours d'événements se fait-il qu'une partie si considérable des anciens auteurs ne nous soit parvenue que dans un état imparfait et mutilé, et qu'il y en ait tant dont nous ne connaissions plus que les noms, quoique bien certainement de nombreuses copies de leurs

ouvrages aient été répandues en Italie, dans l'orient de l'Europe et sur les côtes de l'Asie-Mineure? qu'ainsi, par exemple, des auteurs tragiques de la Grèce nous ne possédions qu'un petit nombre de pièces, et que ceux de l'antique Italie ne nous soient connus que par des fragments épars? qu'il ne nous reste presque rien des poètes lyriques? que Ménandre, Philémon et tous les poètes comiques qui les ont suivis sont perdus, tandis que ceux qui ont survécu ne se retrouvent que dans un état de mutilation bien digne de pitié? Ce sont là des questions qu'ont dû bien souvent se faire les personnes livrées à l'étude de l'antiquité, et qui n'ont jamais été éclairées d'une manière satisfaisante. Il est facile, à la vérité, d'indiquer certaines circonstances qui ont pu contribuer à ces pertes; mais il est difficile d'expliquer parfaitement la singulière destinée de plusieurs des plus grands monuments littéraires de l'antiquité.

A la vérité, pour ce qui regarde les classiques latins, il faut remarquer que l'introduction de la théologie scolastique décrédita peu à peu l'étude des anciens auteurs. La littérature était presque tout entière dans les mains des ecclésiastiques, qui trouvaient plus profitable de développer les subtilités de la théologie que de perdre le temps à expliquer Cicéron ou Tite-Live. Il ne faut pas s'étonner d'après cela si les manuscrits sur parchemin des auteurs classiques furent employés à relier les nouveaux ouvrages de scolastique, tandis que le petit nombre de ceux que l'on épargnait pourrissait dans quelque recoin de ces bibliothèques décrites par Poggio. Ce fut dans un de ces réduits obscurs, que Poggio compare à un cachot dans lequel on n'aurait pas voulu renfermer un criminel, qu'il trouva Quintilien, les Argonautiques de Valerius Flaccus, et le commentaire d'Asconius Pædianus sur les Oraisons de Cicéron.

S'il faut en croire quelques récits, l'ouvrage de destruc-

tion s'est continué bien au-delà du temps de Poggio et d'Arétin. Le poète Chapelain raconte qu'un précepteur du marquis de Rouville lui avait dit qu'ayant eu occasion d'envoyer à Saumur acheter des raquettes, il avait été surpris de la singulière apparence du parchemin dont elles étaient faites, et, qu'en l'examinant de plus près, il avait cru y reconnaître les titres des 8e, 10e et 11e décades de Tite-Live; qu'il s'était alors adressé au marchand de raquettes, de qui il avait appris que l'apothicaire de l'abbaye de Fontevraud ayant vu dans une chambre de cette abbaye une pile de volumes en parchemin en tête desquels il avait lu qu'ils faisaient partie de l'histoire de Tite-Live, il les avait demandés à l'abbesse en l'assurant que ces volumes étaient inutiles, parce que l'ouvrage était imprimé. L'apothicaire les ayant obtenus, les avait vendus au marchand de raquettes qui en avait fait *une multitude très-grande de battoirs*, et qu'il lui en restait encore douze douzaines. Tel est le récit de Chapelain; on ne saurait guère mettre en doute sa véracité, mais il est fort probable qu'il aura été mystifié. Tite-Live est, du reste, sous ce rapport, un auteur malheureux: tous les efforts que l'on a faits pour compléter son ouvrage ont été inutiles. Pietro della Valle raconte qu'il avait acheté un Tite-Live complet du bibliothécaire du grand-seigneur, et que le prix convenu était dix mille écus, mais quand il fut question de livrer le manuscrit, il avait disparu: peut-être n'avait-il jamais existé.

L'histoire des raquettes de Chapelain, toute apocryphe qu'elle est, me rappelle celle de l'original de la grande Charte anglaise, que sir Robert Cotton sauva d'entre les mains d'un tailleur, qui allait la couper pour en faire des mesures. On croira peut-être après cela que ce document, base fondamentale de ces libertés dont les Anglais sont si fiers, aura été déposé dans les archives du royaume: nulle-

ment. Il se conserve au Musée britannique entre des papillons, des vases étrusques et des curiosités taïtiennes.

On ne saurait malheureusement douter que divers papes n'aient, par un zèle mal entendu, contribué à la destruction des trésors de l'antiquité; cependant il ne faut pas ajouter une foi implicite à tout ce que la malveillance et l'esprit de secte ont débité à ce sujet. Ainsi, parce que le pape S. Grégoire-le-Grand ne faisait pas grand cas des sciences profanes, on l'accuse d'avoir fait brûler la bibliothèque palatine formée à Rome par l'empereur Auguste; mais à cela il faut observer d'abord que rien ne prouve que, du temps de Grégoire, qui vivait à la fin du sixième siècle, il existât à Rome une bibliothèque palatine. J'ajouterai ensuite que cette accusation ne repose que sur un passage mal compris du *Polycratique* de Jean de Salisberi, écrivain du douzième siècle, qui dit que le saint pape fit brûler de la bibliothèque palatine tous les ouvrages *reprobatæ lectionis*, ce qui signifie les livres d'Astrologie judiciaire, nommés dans le Digeste : *Libri improbatæ lectionis*.

Ainsi encore, Machiavel et Cardan prétendent que Grégoire VII brûla les ouvrages de Varron, de peur que S. Augustin, qui avait cité un grand nombre de passages de cet auteur dans sa *Cité de Dieu*, ne fût reconnu comme plagiaire; mais ceci est passablement ridicule, car toutes les fois que S. Augustin cite Varron, c'est ouvertement et presque toujours dans le but de le réfuter. D'ailleurs Naudé a prouvé que les ouvrages de Varron n'étaient plus lus depuis longtemps, et qu'ils ont péri plutôt par négligence que par un acte de vandalisme. Toutefois Scaliger assure que pendant le pontificat de ce pape un grand nombre de bons ouvrages furent brûlés à Rome.

Il parait, après tout, que sur les auteurs latins dont les ouvrages ont totalement péri, il n'y en a pas beaucoup qui

soient dignes de grands regrets de notre part. Les poètes romains qui ont écrit avant le siècle d'Auguste seraient à peine intelligibles aujourd'hui ; on peut en juger par les fragments qui nous restent d'Ennius et de Lucilius. En conséquence, on peut hardiment conclure qu'à l'exception des cent cinq livres de Tite-Live, et des harangues et épitres de Cicéron, les pertes que nous avons faites ne sont pas d'une importance majeure. Il ne nous reste, à la vérité, que six comédies de Térence; mais ce sont sans doute ses meilleures.

Il n'en est pas de même des auteurs grecs, ce qui est d'autant plus digne de remarque que la langue grecque est demeurée une langue vivante bien plus long-temps que la latine, tandis que les innombrables monastères répandus dans tout l'empire byzantin et dans l'Asie-Mineure, semblaient devoir assurer à la postérité les ouvrages d'une foule de poètes et de philosophes dont il ne nous reste pourtant que quelques fragments insignifiants.

En attendant, si l'on y réfléchit mûrement, on verra que ce sont précisément ces motifs qui peuvent servir en quelque sorte à expliquer la perte. La langue grecque a continué, à la vérité, à régner dans l'empire d'Orient jusque vers le milieu du moyen-âge; mais elle s'était fort corrompue et mêlée de tournures latine, française et asiatique. Le résultat en fut que l'on étudia peu la langue des classiques. En Italie, au contraire, où le latin avait entièrement disparu de l'usage, on continua à l'apprendre comme langue savante; on s'en servit dans les discussions théologiques et dans tout ce qui avait rapport aux lois. Le grand nombre de couvents de l'empire d'Orient a été aussi plutôt défavorable qu'avantageux à la conservation des anciens auteurs; les bibliothèques de ces établissements avaient fini par accaparer toutes les copies qui existaient ; les auteurs

classiques n'étaient étudiés que dans les écoles, et toutes les écoles étaient dans les couvents ; les professeurs étaient des moines qui ne se donnaient la peine de transcrire des anciens poètes et prosateurs que les passages qu'ils avaient l'intention de citer dans leurs cours; le reste des volumes était abandonné pour être mangé aux vers, ou bien on coupait les feuillets pour servir d'enveloppe aux livres de classe. On ne doutera point de la justesse de cette hypothèse quand on réfléchira qu'il existe encore aujourd'hui un grand nombre d'anciennes copies des tragédies les plus faciles d'Eschile, tandis qu'on ne connaît qu'un ou deux manuscrits des pièces plus difficiles du même poète. Ainsi encore, et par la même raison, les *Epinicia* de Pindare nous sont parvenus, mais ses *Threni*, ses *Hyporchemata*, etc., sont perdus.

Les écrits de Ménandre, de Philémon et des autres poètes plus modernes étaient regardés comme peu convenables à être mis dans les mains de la jeunesse chrétienne, et Aristophane aurait sans doute subi le même sort sans la protection de S. Jean Chrysostôme, dont on connait la prédilection pour cet écrivain spirituel. La conservation de tous les ouvrages de Platon et de la plus grande partie de ceux d'Aristote est due aux efforts de l'école d'Alexandrie pour greffer le platonisme sur le christianisme, ainsi qu'au règne de la théologie scolastique.

Il serait difficile de fixer avec quelque apparence de probabilité l'époque précise où tant de précieux restes de l'antiquité ont disparu. Procope l'historien, qui florissait dans le sixième siècle, cite une tragédie d'Eschyle que nous ne possédons plus, et Simplicius, qui vivait au milieu du même siècle, transcrit de nombreux passages des poëmes d'Empedocle. Photius, patriarche de Constantinople dans le neuvième siècle, donne, dans son Myriobiblon, des extraits de plusieurs auteurs qui n'existent plus, ou bien qui

ne nous sont parvenus que mutilés. Michel Psellus avait composé, *dit-on,* dans le onzième siècle, un commentaire sur vingt-quatre comédies de Ménandre; mais ce fait n'est pas très certain; et il est bien reconnu que Eustathe, archevêque de Thessalonique, qui écrivait dans le douzième siècle, ne possédait point d'auteurs que nous n'ayons aussi aujourd'hui, à l'exception de quelques grammairiens; et il en est de même de l'impératrice Eudoxie Macrembolitissa, qui composa l'ouvrage intitulé la *Couche de Violettes*, vers la fin du onzième siècle. Nous pouvons conclure de là que les livres dont nous déplorons la perte devaient avoir disparu successivement avant le dixième et peut-être même avant le huitième siècle.

Pour ce qui regarde les causes de cette disparition, j'en ai déjà dit quelques mots; mais je vais maintenant entrer dans de nouveaux détails à ce sujet. Pierre Alcyonius, dans son traité *de Exilio*, nous apprend que le cardinal Jean de Médicis (plus tard pape sous le nom de Léon X) avait coutume de dire que les prêtres grecs avaient acquis tant de crédit sur l'esprit des empereurs d'Orient, qu'à leur instigation des ordres furent donnés pour brûler plusieurs anciens poëtes, surtout les poëtes lyriques et comiques, et cela parce qu'ils préféraient les vers de S. Grégoire de Naziance, tout mauvais qu'ils étaient, à ceux de Ménandre et d'Alcée. Ce fait est confirmé par une lettre d'Etienne Geslachius à Martin Cressius, écrite de Constantinople en 1574. De quelques-uns des poëtes classiques, les moines se contentèrent d'effacer les passages les plus contraires à la décence et à la morale, ou bien ils les corrigeaient et les transmettaient à la postérité dans un état qu'ils regardaient sans doute comme bien préférable à l'ancien.

Le plus audacieux innovateur de ce genre fut Maximus Planudes, moine du quatorzième siècle, qui entreprit d'é-

purer l'Anthologie. C'est probablement le même Planudes qui priva Théognis de cent cinquante-neuf vers, que l'on a depuis découverts dans un seul ancien manuscrit. Il serait difficile de décrire toute la confusion que ce misérable compilateur mit dans l'Anthologie.

Je ne dois pas oublier d'indiquer une autre cause encore de la perte de beaucoup d'anciens écrivains. On fit des abrégés des plus volumineux d'entre eux, et ces abrégés, étant d'un usage plus commode, finirent par remplacer totalement les originaux. C'est ainsi que nous avons perdu les deux premiers livres du grand ouvrage d'Athénée, l'original d'Etienne de Byzance, les précieux lexiques d'Harpocrate et de Phrynicus.

Il nous serait possible de déterminer avec plus d'exactitude l'époque où les dernières copies de plusieurs anciens auteurs ont disparu, si nous savions précisément dans quelle année fut brûlée la grande bibliothèque composée de trente-six mille volumes et qui était placée dans la basilique des empereurs à Constantinople. Elle avait été fondée par Constance, et considérablement augmentée par Julien l'apostat. Ce dernier était livré à une véritable bibliomanie : « Ceux-ci, nous dit-il, » dans une de ses épîtres, sont amoureux de chevaux, ceux- » là d'oiseaux, d'autres de bêtes féroces ; quant à moi, j'ai » brûlé, avec toute la véhémente passion d'un enfant, du » désir d'amasser des livres. » La bibliothèque dont je viens de parler ayant été consumée par le feu, fut reconstruite par l'empereur Zénon dans le cinquième siècle, et fit partie d'un collége habité par douze professeurs. Du temps de Léon l'Isaurien, vers l'an 720, elle contenait, dit-on, trente-six mille cinq cents volumes, et les derniers historiens byzantins racontent que ce prince, qui était un fougueux iconoclaste, ne pouvant faire partager son opinion aux professeurs, les renferma dans leur collége, qu'il entoura de matières combus-

tibles, et les brûla ainsi avec leurs livres. Cependant Basnage, dans son Histoire ecclésiastique, réfute ce récit et prouve qu'il est question de cette bibliothèque comme subsistant encore dans le siècle suivant. Il y aurait peut-être moyen de concilier ces deux assertions en disant que l'édifice a été incendié accidentellement pendant le règne de Léon, et qu'ayant été reconstruit sous le règne suivant, la bibliothèque a été de même en partie rétablie.

L'étendue des pertes faites par les sciences et les lettres, lors de l'incendie de la grande bibliothèque d'Alexandrie par Omar, a été révoquée en doute par les historiens du XVIIIe siècle. Gibbon surtout déclare qu'il croit devoir nier à la fois et le fait et ses conséquences. Mais il est inutile de faire observer que Gibbon, écrivain très-partial, cherche toutes les occasions de favoriser les païens et les mahométans. D'un autre côté, Orose prétend que les livres de cette bibliothèque furent détruits ou dispersés par les chrétiens, lorsqu'en 391 ils brûlèrent le temple de Sérapis; mais on n'ignore pas que cet auteur, fort crédule, a rempli son ouvrage d'une foule de bruits populaires, qui ne permettent guère de le citer comme une autorité.

Après avoir fait connaître quelques-unes des causes de la destruction de tant de précieux monuments des siècles classiques, il reste à examiner pourquoi parmi les copies qui nous sont parvenues il y en a si peu qui soient d'une antiquité reculée. A très-peu d'exceptions près, il n'y en a point qui remontent au-delà du neuvième siècle de notre ère.

A ce sujet, il faut remarquer que, dans le moyen âge, les moines étaient les seuls copistes des anciens livres. Ils ne manquaient pas de loisir pour cette occupation, et les *calligraphes*, qui, par une longue habitude, avaient acquis un talent considérable pour bien peindre, étaient amplement payés de leurs peines. Or, par les divers motifs que j'ai assi-

gnés plus haut, les poètes et les philosophes classiques étant tombés dans le discrédit, il arriva que les copistes recevaient cinquante demandes pour les œuvres de S. Grégoire de Nazianze ou de Sedulius, contre une pour celles d'Euripide ou de Virgile. La conséquence naturelle en fut que pour se dispenser d'acheter du parchemin, qui était un objet de prix, ils songèrent à se servir des ouvrages des auteurs anciens, qui ne faisaient qu'encombrer inutilement les tablettes de leurs bibliothèques. Ils imaginèrent d'après cela deux manières d'oblitérer l'écriture et de mettre le parchemin en état de recevoir les œuvres d'écrivains dont le débit était plus assuré. Tantôt ils effaçaient les caractères par le moyen d'une préparation chimique, tantôt ils les grattaient avec un instrument tranchant : cette dernière méthode s'employait quand le parchemin était d'une épaisseur considérable.

Les manuscrits qui ont subi une de ces deux opérations s'appellent *codices palimpsesti* ou *rescripti*, et il existe des preuves certaines que plusieurs pièces de théâtre grecques, diverses oraisons de Cicéron et quelques comédies de Plaute ont été perdues de cette façon; car des fragments de ces différents ouvrages ont été reconnus sous la nouvelle écriture dont on les avait surchargés.

J'ai dit plus haut, comme un motif de consolation, que, selon toute apparence, les pertes que nous avons faites, bien qu'incontestablement fort nombreuses, n'ont pas l'importance et l'intérêt que l'on pourrait penser. Par la même raison, jointe à celle de la grande libéralité avec laquelle, depuis un siècle, tous les gouvernements, tous les établissements publics ont donné accès aux savants dans les dépôts de leurs trésors littéraires, il n'y a pas lieu d'espérer que de grandes découvertes restent encore à faire dans ce genre. Celles que nous devons, il y a une vingtaine d'années, à M. Angelo Maï, professeur de langues orientales à la bibliothèque ambroisienne

de Milan, et plus tard bibliothécaire du Vatican, sont les dernières qui aient offert quelque intérêt. Jusqu'à présent on n'a rien trouvé dans les ruines d'Herculanum et de Pompéï qui soit digne de fixer l'attention.

Je termine ici une discussion qui probablement paraîtra beaucoup trop longue à plus d'un lecteur, et j'ajouterai seulement que la bibliothèque Laurentienne à Florence, et celles des couvents de la Calabre, sont les seules où nous puissions encore espérer de faire quelques découvertes intéressantes.

J. C.

CHRISTL.

(SUITE.)

II.

UN AN APRÈS.

— « Allons, Christl, apporte-moi ton petit garçon, pour que je lui donne un peu de lait. »

— « C'est inutile, madame; il a déjà mangé. »

— « N'importe, je désire l'avoir. Elle est inconcevable, cette fille, ajouta madame Brixen en s'adressant à sa sœur, après que la jeune Spendlerinn se fut retirée; j'ai beau employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir, pour l'apprivoiser, elle reste toujours dure et sauvage, dure, même avec son enfant. As-tu observé, sœur, la manière dont elle le porte? On dirait qu'il lui est trop lourd, à elle, qui soulève si facilement la charge que portent deux hommes! Elle regarde quelquefois ce pauvre enfant avec des yeux qui me font frémir. »

— « Tu as eu tort de te charger de cette fille, ma sœur; elle est d'une race perdue; crois-moi, on les élève toutes au vol, au vagabondage, au meurtre même. Comment veux-tu amener cela au bien? »

— « Brigitte, Brigitte, tu ne parles pas en chrétienne; tu sais bien que ce ne sont pas les justes qui ont besoin d'être sauvés, mais les pécheurs. Je n'avais pas voulu d'abord me charger de cette pauvre Spendlerinn : je redoute comme toi ces hommes de péché; mais notre honnête Hanz m'en a tant prié, et mon frère l'a appuyé si fortement, que je n'ai pu

résister; et puis Hanz m'a confié qu'il avait le dessein d'épouser cette fille; qu'il espérait que je l'aiderais à la corriger; il était de si bonne foi, si attendri, que je finis par céder. Il faut aussi convenir qu'il y a un grand changement dans Christl depuis qu'elle est ici. »

— « Ah! tu trouves cela? »

— « Sans doute; ne vois-tu pas comme elle est propre et bien peignée? »

— « La coquetterie ne se réveille jamais trop tard chez une femme. »

— « Tu parles, sœur Brigitte, comme si tu n'étais pas une femme toi-même; tu n'as cependant jamais été coquette. Enfin, attendons encore quelques mois; Hanz épousera la Spendlerinn, et tu en seras débarrassée. »

— « Tu crois qu'il l'épousera? Et moi, je te dis qu'il n'en fera rien. »

— « Et pourquoi ne le ferait-il pas? Il le doit; l'enfant est à lui. »

— « Tu sais que pour les Spendlerinn, un enfant n'est rien du tout; et Christl le prouve bien, car elle se soucie moins de son fils que moi de mon chat; elle ne le regarde nullement comme un lien entre elle et Hanz; et si elle ne craignait ce dernier, il y a long-temps que ce pauvre petit n'existerait plus. Quant à Hanz, c'est comme tu dis un bon et honnête garçon; il gardera l'enfant, mais il n'épousera pas cette fille, car il n'y a rien à espérer d'elle, et il le voit bien; elle lui obéit une fois, et un instant après elle est capable de le tuer. Et puis, le père de Hanz ne consentirait pas à ce mariage; il garde pour lui la plus jolie fille d'Ebersteinbourg, la fille du meunier. »

— « Ah! sœur Brigitte, tu protéges la jeune meunière; voilà pourquoi tu en veux tant à ma pauvre Christl. »

— « Point du tout, point du tout; je ne dis que la pure

vérité; et c'est une honte à toi, femme respectable, d'avoir donné asile dans ta maison à une fille perdue, à une.... »

— « Mais mon Dieu! que devais-je donc faire? Tu sais bien que lorsque je sus son état je voulus la renvoyer; mais la malheureuse serait morte de faim avec son enfant. Toi-même, sœur, dans le temps tu parus touchée de son sort; je t'ai vue, les larmes aux yeux, approuver la même décision qui te met en colère aujourd'hui. »

« Eh! parce que j'ai été trompée comme toi; parce qu'elle-même, cette fille du mal, s'était mieux conduite dans les commencements; mais depuis quelque temps elle est intolérable. »

— « Peut-être lui a-t-on parlé de ce mariage de la meunière.... la jalousie.... que sait-on! Du reste, ma sœur, cette fille travaille beaucoup; elle m'obéit au premier mot : que veux-tu de plus d'une servante? »

— « Ce que je veux!... ce que je veux!... Je voudrais qu'elle eût l'air moins sournois, moins perfide... qu'elle... »

— « Ah! sœur, tu voudrais qu'elle carassât ton chat; mais si elle ne les aime pas? »

— « Tu plaisantes; eh bien, je voudrais lui voir caresser tes enfants pour pouvoir en espérer quelque chose; mais vois-tu, sœur Lisette, il lui manque... le cœur. »

— « Dieu seul peut connaître ces choses-là, sœur Brigitte; cette fille est si jeune, nous devons et pouvons espérer pour elle. »

Christl rentra; sa figure était sombre; elle tenait son enfant d'une main, comme on tient un objet inutile et sans prix; de l'autre elle soutenait avec soin une corbeille de légumes posée sur sa tête. Elle laissa couler l'enfant par terre, et plaça la corbeille sur la table.

— « Donne ici le petit; pourquoi le jettes-tu si durement? »

Madame Brixen prit l'enfant sur ses genoux ; elle l'essuya, l'embrassa, et lui fit boire du lait, qu'il prit avec avidité. Christl en la regardant faire avait un air de dédain qui faisait mal à voir.

On appela la Spendlerinn du dehors : c'était la servante du boucher, la seule jeune femme dont Christl souffrait quelquefois la présence, par la raison que cette femme était bossue, laide et méchante. Cette digne confidente de la Spendlerinn, envieuse de la faveur dont la jeune fille jouissait auprès de sa maîtresse, et plus encore de l'amour du plus joli garçon d'Ebersteinbourg, cherchait à troubler le bonheur de Christl, en excitant ses soupçons sur la fidélité de Hanz. Plusieurs fois déjà elle avait réussi à faire naître la discorde parmi les amants ; mais toujours le sang-froid et la loyauté de Hanz avaient déjoué ses malins artifices. Cette fois-ci, la bossue, sûre de son fait, arriva rayonnante.

— « Viens çà, Christl ; il faut que je te conte : c'est drôle tout de même ce qu'on m'a dit.... Tu connais Nanély.... la Nanély d'Ebersteinbourg ?... »

— « Qui ? Nanély la blafarde ? »

Et les lèvres de la jeune fille tremblaient de colère en prononçant le nom de la jolie meunière, dont elle avait entendu faire l'éloge par mademoiselle Brigitte.

— « Oui, répondit la servante du boucher, Nanély la blonde, comme on dit. Eh bien, devine qui elle épouse... »

— « Qu'elle épouse Satan ; que me fait cela ? »

— « Tiens, elle est bonne celle-là ! Ça te fait bien quelque chose si c'est ton futur qu'elle te prend. »

Elle avait à peine prononcé ces mots que les deux fortes mains de Christl étaient dans ses cheveux, et qu'elle-même gisait par terre.

— « Laisse-moi ! démon ! sorcière !... maudite Spendle-

rinn !... Christl !... ma belle !... laisse-moi !... Ouf... tu as la main dure. »

— « Parle, menteuse ; parle maintenant ou je t'écrase ; dis que tu as menti. »

— « Non, non ; par le nom de Dieu, c'est vrai. » Et la méchante préférait d'être assommée par la jalouse que d'avouer qu'elle ne racontait que des vagues bruits. « Lâche-moi, je te conterai tout, » ajouta-t-elle.

— « Parle, dépêche. »

— « Eh bien, hier Madely porta les bottes neuves à M. le bailli. Madely, c'est ma cousine ; tu sais qu'est louche. Elle rencontra Fritz le tonnelier, qu'est le beau-frère de la meunière. « Madely, qu'il dit, v'là qu'à la Saint-Jean nous aurons la noce de Nanély la blonde avec... lâche-moi donc!.. avec Hanz Jung. »

— « Cela n'est pas vrai. »

— « Vas-y voir. »

— « Oui, j'y vais ; malédiction sur la blafarde, si c'est vrai ; mais toi, grenouille maudite, je t'étranglerai si tu as menti. »

— « Va, va seulement. » Et la bossue s'enfuyait en ricanant.

Christl courut vers Eberst einbourg. Elle était haletante ; ses cheveux détachés volaient autour de sa tête comme autant de serpents; ses yeux brillaient de tous les feux d'une fureur jalouse. Elle monta en courant jusqu'à la ruine du vieux château ; elle coupa à travers la montagne pour raccourcir le chemin, et elle allait descendre de l'autre côté avec la même précipitation, lorsque tout-à-coup elle vit devant elle celui dont l'infidélité, vraie ou supposée, l'avait mise dans cet état d'exaspération.

— « Où vas-tu, ma Christl ?... Qu'est-il arrivé ? Tu es pâle comme une morte... Notre enfant !... Christl, mon fils est-il

malade?... Mais non, tu ne l'aurais pas quitté... Oh! dis-moi vite ce qui se passe dans ton âme?... »

Christl s'était subitement arrêtée; elle manquait d'haleine. Désarmée, en quelque sorte malgré elle, par la voix de son amant, sa fureur se changea en une espèce de défaillance; elle se laissa tomber sur l'herbe : elle paraissait expirante. Hanz s'assit à côté d'elle; il chercha à la calmer; il voulut pénétrer la cause de l'affreuse agitation qui se peignait sur ses traits. Enfin, la violence de ses passions donnant de nouvelles forces à la Spendlerinn, elle se souleva à demi; elle posa ses deux mains sur les épaules de Hanz, enfonçant ses ongles dans la chair, aussi bien que le lui permit l'habit de gros drap que portait le hausknecht. Elle le regarda fixement d'un air farouche. « Hanz, il faut mourir, lui dit-elle; oui, tu mourras; mais il faut que je sache la vérité auparavant; réponds, connais-tu Nanély? »

— « Oui, je la connais. »

— « Tu mourras! L'aimes-tu?... »

— « Non, jusqu'ici je n'ai aimé que toi, Christl.... mais... »

— « Tu m'aimes et tu l'épouses. »

— « Je ne l'épouserai pas, à moins que tu ne le veuilles, et que mon père ne m'y force. »

— « Ah! c'est ton père qui te force!... Parjure! Eh bien, péris donc avant la noce, et qu'on porte à ta Nanély des morceaux de ta chair sanglante!... »

Heureusement pour Hanz, il connaissait la férocité de sa sauvage maitresse, et avait prévu, dès le commencement de l'interrogatoire, les suites qu'il devait avoir; il s'était en conséquence mis en garde. Heureusement aussi que la course rapide qu'avait faite Christl, et les émotions violentes qu'elle venait d'éprouver, avaient épuisé une partie de ses forces; aussi le jeune homme eut-il les honneurs de la victoire. Il

força la Spendlerinn de se rasseoir par terre ; il retint ses deux mains dans les siennes, et la laissa ainsi se reposer quelques instants à la suite de cet orage qui avait allumé tout son sang. La voyant plus calme, au moins en apparence, Hanz reprit aussi tout son sang-froid, et, regardant la malheureuse fille avec douceur : « Christl, lui dit-il, tu crois donc qu'il faut me tuer pour que je t'aime mieux que l'autre?... Et moi, je te dis, ma pauvre Christl, que si tu restes aussi méchante que tu l'es, je te délaisserai et je prendrai Nanély, qui est douce comme un agneau ; mais ce sera toi qui l'auras voulu.... Ne m'interromps pas, et écoute-moi : rappelle-toi combien de fois tu as faussé tes promesses, combien de fois je t'ai arrêtée prête à battre, à tuer, à incendier? Dis, faut-il que je t'aie aimée pour t'avoir pardonné tout cela? Mais il faut que tu saches toute la vérité : malgré mon amour pour toi, Christl, je t'aurais quittée depuis longtemps, à cause de ton mauvais caractère, si ce n'était l'enfant. C'est pour lui seul que je voudrais que Christl se corrigeât, qu'elle devînt ma femme, et que je pusse enfin prendre ce petit avec moi, car je l'aime, vois-tu, Christl ; pour lui je puis tout faire. Mais toi !... toi, tu es sans cœur pour lui, tu es sans entrailles.... tu es pire qu'une louve, car une louve aime son louveteau ; et toi, tu n'aimes guère ce pauvre petit, qui m'est si cher qu'en parlant de lui seulement mes yeux se mouillent, tandis que sa mère!... Ah! Christl! prends garde; si jamais il arrivait du mal à mon fils, et cela par ta faute... »

— « Ainsi, murmura-t-elle sourdement, tu ne tiens à moi que pour ce damné avorton?... C'est bien. »

— « Christl, je viens de te dire que je t'aime encore ; ne me fâche plus avec tes emportements. Aime, soigne ton enfant ; tant que tu l'auras, jamais Hanz ne t'abandonnera. »

— « Et s'il manquait ? »

— « Dieu nous en garde, Christl; nous prierons Dieu de nous le conserver. Allons, ma Christl, regarde-moi; faisons la paix. Tu m'as fâché aujourd'hui ; mais je te le pardonne. Oublions tout cela, et redevenons bons amis. »

La sauvage fille fronça le sourcil, parut réfléchir un moment, puis elle éclata de rire, et, se précipitant dans les bras de l'honnête et crédule Hanz : « Ne vois-tu pas, dit-elle, que je voulais rire; j'ai voulu te tromper, te jouer ; je n'étais pas fâchée.... je te crois fidèle.... vois plutôt.... » Et elle se mit à l'embrasser. Le knecht, incertain, mais désarmé, lâcha les deux mains de la jeune fille, se laissa embrasser, et finit un instant après par croire qu'elle avait voulu en effet s'amuser de son embarras. S'il lui restait encore quelques doutes, le retour de la Spendlerinn paraissait si sincère qu'il se serait cru coupable de la soupçonner encore. Ils se séparèrent de bon accord, Hanz en recommandant à Christl d'avoir soin de son fils, elle en l'assurant qu'il serait satisfait.

La Spendlerinn revint tard à la maison. Madame Brixen avait couché l'enfant de Christl avec les siens; elle-même veillait encore lorsque la jeune fille rentra.

— « Où es-tu restée si long-temps, Christl? »

— « J'ai été à Ebersteinbourg chez la femme qui se charge de prendre mon garçon pour le nourrir. »

— « Comment! tu veux placer ton enfant, sans m'en prévenir ? Qui donc paiera pour lui ? »

— « C'est le père. Oh! il ne lui coûtera pas beaucoup d'argent, allez. »

— « Mais pourquoi ne pas le laisser ici, Christl? Je le soignerai, et il sera sous tes yeux. »

— « Je ne puis le garder ici; il m'empêche de travailler, et je désire que madame soit contente. »

— « Je le suis sans cela, ma fille; et c'est justement en raison de ton travail que je voudrais te récompenser, en me chargeant de ton fils jusqu'au moment où, une fois en ménage, Hanz et toi vous pourrez le reprendre. »

— « Madame est bien bonne; mais je me suis déjà arrangée avec cette femme : il a même payé d'avance. Il faut que je le porte demain de grand matin. »

— « Je ne puis t'empêcher de disposer de ton enfant; mais je te prie, Christl, de réfléchir sur ce que je t'offre. »

Christl s'éloigna en murmurant, et remporta l'enfant chez elle, « afin, dit-elle, de ne pas réveiller madame en venant le chercher de trop bonne heure le matin. » Madame Brixen regarda douloureusement le pauvre petit, qui, après avoir été rassasié, s'était doucement endormi. Son petit visage était vivement coloré. Cette fois, la mère le portait avec précaution, et semblait le presser contre son sein. Madame Brixen en fit l'observation, et se sentit rassurée; elle laissa partir la Spendlerinn.

Cependant l'active Brigitte veillait sur tous les pas de cette fille, qu'elle soupçonnait de mauvais desseins; elle l'avait vue sortir comme une furie, et rentrer avec l'air d'une tigresse. Elle la vit porter l'enfant chez elle, et ne fut pas complètement dupe des caresses dont elle l'accablait.

Le jour ne paraissait pas encore, lorsque Brigitte fut réveillée par le bruit que l'on faisait dans la mansarde qui était au-dessus de sa tête. Christl couchait là avec son enfant. La vieille demoiselle écouta attentivement; elle entendit la Spendlerinn se lever, s'habiller, puis ouvrir doucement sa porte, et descendre l'escalier. Brigitte sauta au bas de son lit, ouvrit la fenêtre, et aperçut Christl qui sortait avec son enfant. La Spendlerinn chantait tout doucement, en berçant son fils dans ses bras.

— « Allons, pensa la bonne demoiselle, elle chante, c'est

bon signe; Dieu est avec elle. » Et elle ferma sa croisée, mais ne put plus s'endormir.

Le soleil se leva. Brigitte s'habilla; elle voulut descendre, lorsqu'elle vit sa sœur entrer dans sa chambre.

— « Tu es bien matinale aujourd'hui, ma sœur. »

— « Et toi donc, Brigitte, je pourrai te faire la même observation. Mais il faut que je l'avoue, je suis inquiète, agitée; je n'ai pas pu dormir; je vois toujours cette fille avec son enfant, et mon cœur bat de terreur. Si elle allait!... Mais où est-elle? L'as-tu vue, sœur?... »

— « Elle vient de sortir, il n'y a pas long-temps; il me semble qu'il n'y a rien à craindre, car elle a chanté pour le petit en le berçant dans ses bras. Cependant je veux aller moi-même; je verrai... »

— « C'est une excellente idée; va, ma bonne sœur. Et pourtant c'est une mère; elle ne peut pas vouloir de mal à son enfant; mais Dieu sait à qui elle va le remettre. »

— « Et puis, les Spendlerinn ne sont pas bonnes mères, on le sait. Ainsi j'irai moi-même... mais où donc a-t-elle dit? »

— « A Ebersteinbourg, il me semble. »

— « Bon, en passant la montagne de la ruine, j'y serai dans une petite heure. Aide-moi à attacher ce mouchoir. Et mon chapeau donc! j'allais l'oublier. »

— « Tiens le voici; que Dieu te conduise. Mais comme tu trembles?... »

— « C'est qu'il fait frais... et que je me dépêche... Allons, sœur Lise, sois calme, je t'apporterai des nouvelles du petit. Tu m'attendras avec le café? »

— « Sans doute. Fais-moi rendre ce pauvre enfant.... où serait-il mieux que chez moi?... tâche de la persuader. Je paierai s'il le faut. »

— « Va, va, je n'oublierai rien. Adieu; mais qui entre?... Dieu! Jésus Maria! c'est elle... et seule!... »

— « Christl ! ! ! »

La Spendlerinn monta l'escalier d'un air calme. Elle entra dans la cuisine, et se mit en devoir d'attiser le feu. Tout à coup elle vit devant elle les deux sœurs, ses maîtresses, toutes deux pâles et troublées.

— « D'où viens-tu, Christl? » lui demanda madame Brixen; « où est ton enfant ? »

— « Je l'ai porté chez la femme. »

— « Comment! tu viens de sortir de la maison il y a à peine une demi-heure; et pour arriver à Ebersteinbourg il faut une heure entière; c'est un mensonge que tu me fais. »

— « Ce n'est pas à Ebersteinbourg que je l'ai porté. »

— « Où donc, malheureuse! »

— « J'ai rencontré une femme qui a vu mon garçon, et qui me l'a demandé; elle m'a dit qu'elle avait du bien, qu'elle était veuve, et qu'elle n'avait pas d'enfants; et je lui ai donné le petit. »

— « Et où demeure cette femme? Comment se nomme-t-elle ? »

— « Je ne le sais pas. »

— « Et tu penses me faire accroire que tu as donné ton fils à une femme inconnue, dont tu ne sais ni le nom, ni la demeure ? »

— « J'ai oublié de le lui demander. »

— « Et ne crains-tu pas, scélérate, s'écria Brigitte, que Dieu ne fasse découvrir ton infâme secret !... Ne trembles-tu pas devant sa justice ? »

Christ sourit d'un sourire satanique.

— « Je ne crains rien. J'ai dit que je ne savais pas le nom de la femme, et c'est vrai, je ne le sais pas. »

Brigitte fit signe à sa sœur de ne pas laisser sortir Christl de la maison, et d'avoir l'œil sur elle ; et la bonne demoi-

selle s'élança dans la rue. Elle eut bientôt dépassé le château de Bade, résidence de la grande duchesse douairière. Les souterrains de ce château recèlent les restes d'un bain romain, et ceux plus intéressants encore d'un tribunal secret. On y voit la salle des jugements, les siéges de pierre, et ces portes formées d'un bloc de rocher, qui tournant sur elles-mêmes font disparaître jusqu'à la trace d'une sortie. A la porte de la salle, se trouve une affreuse oubliette.... un abîme sans fond!... Si l'on y fouillait!... mais ce n'est pas à quoi s'occupait la vénérable demoiselle Brigitte ; elle avait à cœur de découvrir une vérité plus récente, de faire justice d'un méfait plus hideux par lui-même, que ces anciens abus que commettaient les juges invisibles, et que les traditions nous ont apportés, peut-être déjà bien défigurés.

Brigitte avait passé par le jardin du château ; elle prit le chemin de la ruine, et entra dans la forêt.

Quelques ouvriers venaient de l'autre côté de la montagne ; Brigitte les entendait causer.

— « Oui, disait l'un, c'était, comme je te dis, des cris d'enfant. »

Elle devint toute attention.

— « Allons, tu rêves, dit l'autre, c'était un chien qui aboyait. »

— « Eh non, je te dis, c'était comme un enfant que l'on étrangle..... Tu étais assis plus loin, moi, j'étais tout près. »

Brigitte arrêta ces gens : « Mes bons amis, leur dit-elle, pour l'amour de Dieu, dites-moi de quel côté vous avez entendu ces cris ? »

Le second ouvrier, craignant d'être mêlé dans quelque mauvaise affaire, s'empressa d'assurer qu'il n'y avait rien

de vrai dans ce que son camarade affirmait. Le premier reprit : « Il se peut que je me trompe, mais j'ai bien entendu des cris d'enfant, là, plus haut, vers le sommet de la montagne, auprès de ce tas de pierres qu'on voit d'ici. »

— « Grand Dieu ! prenez pitié de nous !... Il serait possible !...Oh !... écoutez, bonnes gens, venez avec moi, tâchons de découvrir la vérité.... Venez, je vous en conjure ; vous ne perdrez pas votre journée. »

— « N'y va pas, » dit tout bas le second ouvrier au premier. »

— « Et pourquoi n'irais-je pas ? » reprit le premier, « si peut-être on peut sauver une âme ! Venez, madame, venez, cherchons. »

Il se détacha du groupe, un plus jeune le suivit par curiosité.

Ils montèrent avec Brigitte.

Bientôt ils se trouvèrent auprès d'un tas de décombres de toute espèce ; il y avait beaucoup de grosses pierres ; ils en firent le tour, sans que rien leur indiquât qu'elles eussent été dérangées. Cependant, après les avoir examinées, l'œil expérimenté de l'ouvrier reconnut que les pierres dans un endroit étaient déplacées ; on n'avait pas eu la précaution en les remettant, de tourner le côté qui était sec en haut. Ce léger indice fut suffisant pour décider une recherche ; les ouvriers ôtèrent les pierres une à une, et découvrirent avec horreur le cadavre d'un enfant écrasé sous les pierres.

Brigitte s'évanouit presque à cette vue. Les ouvriers se regardaient... Ils regardaient cette vieille personne, et malgré leur ignorante simplicité, malgré le rôle actif qu'elle semblait jouer dans ce drame, ils sûrent démêler que sous cet extérieur respectable, et avec cet air honnête et sensible, cette vieille dame ne pouvait pas être l'auteur du crime.

Ils semblaient attendre ses ordres.

— « Mes amis, dit-elle enfin, je connais la coupable; il faut que justice se fasse. Vous allez porter cet enfant à la police : j'y vais avec vous. Malheur au monstre capable de donner la mort au fruit de ses entrailles!... Allons. »

L'enfant était nu; Brigitte ôta le mouchoir de son cou et en couvrit le corps du pauvre enfant, qui n'était pas encore tout-à-fait refroidi.

On se rendit à la police.

La coupable fut amenée; elle comparut avec son assurance accoutumée. Elle nia que ce fût là son enfant, quoique madame Brixen et sa sœur assurassent l'avoir reconnu.

Elle répéta la même fable qu'elle avait débitée à sa maîtresse.

On conduisit Christl en prison, sans qu'elle montrât le moindre effroi. On ne pouvait apercevoir nulle trace d'émotion sur cette étrange figure.

Un seul individu, s'il eût été présent, aurait pu lire sur la physionomie de la Spendlerinn une expression de triomphe. Celui-là seul aurait pu la forcer à faire des aveux. Mais Hanz ayant appris le crime qui avait été commis, et se croyant de moitié coupable, puisqu'il était, lui, la cause quoique innocente du meurtre de son fils, préféra gémir et pleurer en secret, plutôt que d'aller, par sa présence, hâter le châtiment de la meurtrière. La justice ne pouvait le punir, et pourtant lui, ne se sentait pas à l'abri du reproche. Il laissa donc au temps le soin d'amener le remord dans l'âme de l'infâme Christl. Il pria madame Brixen de ne pas le nommer dans cette affaire.

Plusieurs mois se sont passés depuis.

Christl rit et chante des chansons obscènes dans sa prison. Son sang-froid, sa gaité si bruyante, révoltent même ses coupables compagnes.

Toutes les preuves de son crime sont là ; des témoins dignes de foi déposent contre elle; mais elle ne subira pas de punition tant que ses dénégations se soutiendront comme jusqu'à ce jour.

La justice allemande terrible, mais lente, arrête, de peur de frapper un innocent, le glaive suspendu sur la tête du coupable.

..... L'infanticide et l'incendiaire vivent encore.

CAROLINE D'OLESKEVIEZ.

VENISE.

PAR MADAME LA COMTESSE DU PONT (1).

> Cette Tyr qui était la gloire de la mer se dit dans sa ruine : C'en est fait; je ne nourrirai plus de jeunes gens, de jeunes filles pour des colonies nouvelles.
>
> Isaïe, *Prophétie contre Tyr.*

Une étrangère, suivant le canal de la Brenta pour se rendre à Venise, est tour à tour inspirée par le souvenir de la gloire passée de cette reine de la mer et le spectacle de sa ruine présente, et s'exprime ainsi en s'adressant au gondolier qui la conduit.

Frappe de la Brenta l'onde silencieuse,
Pilote insouciant de ma nef voyageuse!...
Déjà de pourpre et d'or inondant un ciel pur,
Le soleil va toucher la rive vaporeuse,
Et ceint d'une couronne immense et radieuse
L'Adriatique au front d'azur.

Les flots se presseront sous tes rames légères.
Gondolier!... chante-moi, joyeux fils de tes pères,
La vive barcarolle, écho de leurs amours;
Tandis que sur ces flots, mollement balancée,
Moi, j'irai rappelant dans ma vague pensée
Ces noms, gloire des anciens jours.

(1) Cette pièce vient d'être couronnée par l'académie des Jeux Floraux à Toulouse.

Chante! chante!... ta voix peut évoquer encore
Ces rêves du passé que le présent implore,
Dont ma nuit sans sommeil se peupla tant de fois!...
Ainsi les derniers sons des joyeuses volées
Vont réveiller au sein des lointaines vallées
L'écho long-temps muet des bois.

Chante! et cette fierté qu'un autre siècle envie,
Dix siècles rayonnants de gloire et de génie,
Reprendront à ta voix leur éclat effacé;
Souvent, pour enchanter ou désoler la vie,
Des souvenirs ainsi la chaîne se délie;
Un son fait rêver le passé.

Chante, et je reverrai, fuyant un joug barbare,
Loin des toits paternels, ô fortune bizarre!
Ces vaincus dont la fuite a fondé la splendeur.
J'assisterai, Venise, à ta gloire naissante,
Et je verrai le monde, en sa rage impuissante,
S'abaisser devant ta hauteur.

Comme l'oiseau qui plane au souffle des orages,
Fatigué de son vol sur des flots sans rivages,
S'arrête, et, fils des mers, s'endort sur un écueil,
Ton peuple, errant mais fier parmi tant d'infortunes,
S'arrêta pauvre et libre au sein de ces lagunes
Où devait grandir son orgueil.

Compagne de l'exil, la féconde industrie
Donna son premier sceptre à la jeune patrie;
Le commerce, au front d'or, se rangea sous ses lois,
Et comme un phare au loin projetant sa lumière,
Venise triomphante avant d'être guerrière
Déjà marchait égale aux rois.

Chaque jour pour sa gloire enfante sa merveille,
Et Rome rajeunie en ses murs se réveille.
Le fougueux Barberousse y vient subir des lois;
Et devant la tiare humiliant l'empire,
Soumis, d'un saint pontife y brigue le sourire
Et va combattre pour la croix.

Qu'elle fut grande alors la cité glorieuse
Qui dressait sur la mer sa tête radieuse!...
Des peuples et des rois arbitre généreux,
Que tu fus grande encor, royale république,
Lorsque la voile chère à ton Adriatique
Alla tenter de nouveaux cieux!

Grande, lorsque les fils du noble Bucentaure
Régnaient en conquérants sur les flots du Bosphore!
Grande, quand s'illustrant dans les siècles futurs,
Dandolo des Césars dédaignait la couronne,
Et, plus fier, préférait aux splendeurs de leur trône
Un simple tombeau dans tes murs!

De ta robe d'azur élégamment parée,
Comme une chaste épouse à l'amour consacrée,
Tu levais un front pur vers un ciel sans courroux,
Venise! et tu faisais dans ces jours d'innocence,
Fière de tes vertus plus que de ta puissance,
L'effroi de cent peuples jaloux.

Les arts, dans les réduits de tes jeunes demeures,
Charmaient le cours léger des fugitives heures,
Ou paraient le front blanc de tes palais naissants;
Rialto de son arc allait presser ta rive,
Et de sainte Sophie, entre tes mains captive,
Saint Marc recevait les présents.

Jours brillants où le monde attendait tes exemples,
Où des flots d'encens pur s'exhalaient dans tes temples,
Où tes grands et ton peuple, en des jeux fraternels,
S'abordant sans aigreur et se quittant sans haine,
Portaient, le cœur léger, sous une noble chaîne,
Leurs vœux sur les mêmes autels.

Mais déjà brille au loin sur sa flèche puissante
Saint Marc!.. ô gondolier! c'est saint Marc! prie et chante!..
Tu détournes les yeux!... Ah! j'entends tes douleurs...
Venise voit, hélas! ses pompes exilées,
Elle n'a plus d'éclat que par ses mausolées,
De renom que par ses malheurs.

La voilà cependant, la ville des prodiges!
Belle comme aux vieux jours, reine encore en prestiges!
Gondolier, la voilà sur ses flots de saphirs!
Des derniers feux du soir la pourpre la couronne....
Mais quel nuage encor sur ton front qui frissonne?...
Que vois-tu?... Le pont des soupirs.

C'est le pont des soupirs! c'est cette voie impure
Qui du palais ducal menait à la torture!
Fondé par le soupçon, nommé par le malheur,
Venise! c'est ce pont, ton fatal héritage,
Ce honteux monument qu'on verra d'âge en âge
Jeter son ombre à ta splendeur.

Dis-nous combien de fois, de tes soupçons, victime,
L'innocence a passé par ce chemin du crime?...
Souviens-toi!... Pisani, Zono, Carmagnola,
Tristes jouets des dix et de la calomnie,
Encor couverts du sang versé pour la patrie,
Ont souffert ou succombé là!....

Et de l'amour du sol subissant la loi sainte,
Foscari, las d'exil dans cette sombre enceinte,
Au prix de la torture achetant l'air natal !
Ce jeune Foscari, de tes fils le plus tendre !
Frappé, lorsque trop pur, son cœur osait attendre
Justice de ton tribunal.

De ce fils méconnu, noble et malheureux père,
Les dix n'ont point assez de ta longue misère;
Entends l'airain gémir en proclamant ton sort !...
Cruels !... de ses longs ans épargnez la faiblesse,
Suspendez.... mais déjà vos accents d'allégresse
Se perdent dans le glas de mort !

Malheur à ces tyrans dont la rage farouche
En écho délateur changea ta noble bouche,
Fier lion de saint Marc ! Anathème sur toi,
Venise ! c'est en vain qu'on veut fléchir l'histoire;
Tes crimes à jamais pèseront sur ta gloire :
Du destin c'est la juste loi.

Car la gloire, vois-tu, toute la gloire humaine
Pour effacer le sang et la torture est vaine;
Tu n'as pas pour un temps souillé ton livre d'or :
Cette tache de sang est ton arrêt suprême;
Ta gloire, ton génie, hélas ! ton malheur même,
Rien n'a pu l'effacer encor.

Ta noblesse, jouet de proconsuls avides,
Mendie au seuil désert de tes demeures vides;
Le joug a nivelé les juges, les proscrits;
L'un s'exile; au théâtre, humiliant sa race,
L'autre vend pour du pain le blason qui s'efface
Du dernier fils des Foscaris.

Indigent et muet, l'esclavage au front hâve
Erre dans tes canaux sans but et sans entrave ;
De la foule au Lido l'on ne craint plus l'écueil;
Et la gondole glisse en son cours solitaire,
Comme des feux du soir l'ombre fuit sur la terre,
Comme passe un morne cercueil.

La gondole !... jadis sur cette onde azurée
Recélant tant d'amour sous sa noire livrée !
Rieuse, folle, au loin portant ses chants joyeux;
Cachant sous ses rideaux d'ambitieux mystères,
Comme les cache au bal, sous ses plis tutélaires,
Le domino fallacieux.

Ainsi, fière Venise, ainsi toutes les joies,
Lorsque l'iniquité t'entraîna dans ses voies,
De ton front tour à tour ont dû se détacher;
Comme lorsqu'en son cœur le ver impur se glisse,
Échappant feuille à feuille à son brillant calice,
On voit la fleur se dessécher.

Tu n'as pas toutefois par ta chute soudaine
Satisfait aux rigueurs de la justice humaine,
Tu fascinais son glaive, il n'osa te frapper;
Et trois siècles encor tu défiais le monde,
Debout, fière, et toujours en astuces féconde,
Tu sus encor vaincre et tromper.

C'est que Dieu, quelquefois, laissant dormir sa foudre,
Souffre long-temps le crime et ne veut pas l'absoudre;
C'est que pour ces forfaits, qu'il est lent à punir,
Il garde à nos enfants sa terrible colère,
Et les jette en exil sur la terre étrangère,
Comme un exemple à l'avenir.

Ton heure vint pourtant, et tu tombas sans gloire!...
Tes fers ne furent pas rivés par la victoire;
Tu cédas sans combattre, et quand lâche et sans foi,
Voulant laver ta honte avec l'arme des traîtres,
Tu plongeas le poignard dans le sein de tes maîtres,
Le sceau fatal fut mis sur toi.

Alors tu fus frappée en ta vaine opulence,
Sur ses ressorts vieillis s'écroula ta puissance,
Parmi les nations tu cessas de compter,
Et toi dont les marchands étaient jadis des princes,
Tu n'eus plus de trésors, tu n'eus plus de provinces,
Plus de victoires à chanter!...

Canova, cependant, dernier rayon de vie,
Vint et couvrit ton deuil des palmes du génie,
De tes fils releva le front humilié;
Et de l'oubli fatal près de sonder l'abîme,
Ta grande ombre invoquait encor ce nom sublime
Comme une égide à la pitié.

Mais Canova n'est plus, et dans la nuit profonde
Tu subis ton destin et la pitié du monde!
C'en est fait, Dieu te juge et ton règne est passé.
De l'élu de saint Marc, épouse glorieuse,
La mer ne reçoit plus dans sa vague joyeuse
L'anneau d'or de son fiancé.

Pourquoi donc dans ton deuil cet éclat dérisoire?...
Pourquoi tous ces palais, insignes de ta gloire?...
Veux-tu comme une reine, en ton terrestre orgueil,
Sur ton lit de parade à jamais endormie,
Briller encor un jour des pompes de la vie
Avant de descendre au cercueil?...

Vain effort ! tout se tait : jusqu'à ta barcarolle,
Gondolier !... maintenant que l'amour te console :
La gloire, l'esclavage, il fait tout oublier !...
Le laurier cède au temps. Le myrthe est roi des âges...
Mais l'ombre s'épaissit sur ces muets rivages,
Il fait nuit..... adieu, gondolier.

UNE DISSERTATION

AUTOUR D'UN BOL DE PUNCH.

Il faisait un de ces temps sombres et nébuleux qui attristent les soirées d'automne; on entendait tomber une de ces pluies dont Catulle souhaite la musique monotone aux amants heureux (1), et le vent du nord, tantôt venait battre avec une sourde harmonie les carreaux des croisées, tantôt s'engouffrant dans la cheminée où brûlait un feu du mois de novembre, nous envoyait par bouffées une fumée nauséabonde, en dépit de l'appareil nouveau qui devait la prévenir et qui la regardait passer. Nous étions trois amis assez tristement assis autour d'un immense bol de punch. J'ai toujours remarqué que la fumée rend maussade, et si j'écris un jour le Manuel des Solliciteurs, je conseillerai, aux pétitionnaires de ne jamais présenter leurs placets, aux amants de ne jamais espérer un sourire, lorsque les cheminées fument. Les femmes et les ministres sont ces jours-là d'une humeur intraitable; les chefs de division et les hommes à bonnes fortunes s'en aperçoivent par ricochet. Je tiens cette observation physiologique d'un de ces derniers qui, assez bon compagnon malgré la fatuité officielle de son rôle, me raconta en avoir lui-même éprouvé la justesse. Un soir, querellé sans motif apparent par une aimable dame, et mené battant jusqu'à une rupture, il crut, au moment du dernier adieu, reconnaître un symptôme d'émotion sur sa jolie figure; alors, d'un ton profondément senti : « Eugénie, vous avez les yeux rouges! — Oui, répondit-elle, c'est de fumée. » Certes, Bailly n'eût pas dit mieux.

(1) *Et dulces somnos imbre juvante sequi.*

Nous étions donc trois amis, graves comme des étudiants de Leipsig ou d'Iéna lorsqu'ils réfléchissent à leur prochaine thèse. Nous avions épuisé tous nos sujets de conversation, depuis la satire du dernier ministère jusqu'à l'apothéose de la diva Julia Grisi, sans oublier les comparaisons obligées avec la diva Sontag, la diva Malibran, la diva Pasta; car toute cantatrice est déesse comme tout académicien est immortel. C'est quelque chose que la satisfaction de parler une heure sans s'entendre, et de renouveler, à armes courtoises ou discourtoises, les fameuses discussions du coin du roi et du coin de la reine. Mais quand chacun s'est bien fatigué à crier son opinion, à jeter l'encens de ses louanges sur l'autel de sa divinité, et le sel plus ou moins attique de ses épigrammes contre l'idole de son antagoniste, il ne reste plus qu'à rentrer dans les *à parte* de l'amour-propre. On se recueille dans la bonne opinion qu'on a de soi, dans le mépris souverain que vous inspire un adversaire capable de mettre en balance un hymne de Sontag avec une convulsion de Malibran, le vol de Taglioni avec les sauts de Montessu; puis, comme ces armées qui quittent en même temps le champ de bataille, enseignes déployées, tambour battant, chacun s'enfonce dans sa bergère pour chanter le *Te Deum* de sa victoire.

C'est ce que nous faisions depuis une demi-heure environ, chacun maudissant intérieurement le vent et la vapeur mêlée de suie qui continuait à jaillir par bouffées, malgré la plaque miraculeuse qui me rappelait en ce moment nos chartes modernes, inutiles dans les temps ordinaires, impuissantes dans les temps difficiles, et prévenant une révolution à peu près comme les appareils perfectionnés préviennent la fumée, c'est-à-dire à condition qu'il n'y aura ni vent, ni pluie, ni soleil, ou plutôt encore à condition qu'il ne fumera pas.

« Parbleu, dit l'un de mes deux amis en agitant le punch

» aux flammes bleues, au lieu de parler musique comme des » géomètres, et beaux-arts comme des députés, vous devriez » bien me donner la solution d'un problême qui m'occupe » depuis ce matin. Je l'ai retourné sous toutes ses faces sans » pouvoir arriver à une explication satisfaisante. Puisque, » par extraordinaire, nous sommes condamnés ce soir à ré- » fléchir, autant vaut ce sujet qu'un autre; d'ailleurs voici de » quoi arroser nos études, et nous aurions bien du malheur » si à nous trois, je veux dire à nous quatre, car le punch » compte au moins pour un, nous ne parvenions point à » trouver une idée. Je lisais ce matin le dernier ouvrage de » Victor Hugo, et c'est cette lecture qui a fait naître dans » mon esprit la question que je vais vous soumettre. Pour- » quoi, dans ce siècle, le premier ouvrage d'un auteur est- » il presque toujours son meilleur ouvrage? Pourquoi passe- » t-il le reste de sa vie à se reposer d'avoir eu un jour du ta- » lent ou du génie? »

L'un des deux interlocuteurs à qui s'adressait cette question, craignant par-dessus tout les discussions, et préférant aux dissertations les plus subtiles et aux controverses les plus ingénieuses le bonheur de laisser dormir ses idées, en été sur les nappes d'eau d'un lac immobile, en hiver sur les vagues bleuâtres d'un punch enflammé, demanda avec humilité, et dans l'espérance de faire tomber la conversation, si ce qu'on nous donnait pour de l'histoire moderne n'était point de l'histoire universelle. Suivant lui, il était naturel qu'une âme vierge encore eût un jet plus vigoureux, comme ces terres neuves dont la végétation est plus riche et plus puissante. Mais cette manœuvre adroite, qui couvrait une retraite, n'échappa point à celui qui avait posé le problême.

« Tout cela serait fort bon à dire, interrompit-il, si Racine » n'avait pas commencé par *les Frères ennemis* pour finir par

» *Athalie*, en passant par *Andromaque*, *Phèdre*, *Mithridate* et » *Britannicus ;* Molière par *la Jalousie du Barbouillé* et *le Mé-* » *decin volant*, pour finir par *Tartufe* et le *Misanthrope ;* si » Bossuet n'avait point fait les oraisons funèbres des deux » Henriettes et celle du grand Condé, qui termina la liste » de ses chefs-d'œuvre ; si Corneille n'était point immortel » par *Cinna* aussi bien que par le *Cid*, par *Nicomède* aussi » bien que par *Polyeucte ;* si Boileau n'avait point écrit son » *Art poétique* et ses épîtres. Au lieu de cela, que voit-on de » nos jours ? M. Casimir Delavigne compose presqu'en » même temps ses *Messéniennes* et ses *Vêpres siciliennes*. On » crie au miracle, on nous annonce des Iliades. Comme » les Israélites dans le désert, nous ouvrons les lèvres » pour recevoir la rosée. Nous attendons dix ans, la bou- » che ouverte ; au bout de ce temps que nous arrive-t-il ? » *La Parisienne*. Et ce n'est point une exception, c'est une » généralité. Les premières odes de Victor Hugo ne sont- » elles pas ses meilleures ? Du temps où n'ayant point en- » core l'heureuse idée d'avoir une langue à lui seul il avait » la condescendance de parler celle de tout le monde, il a fait » l'ode à Louis XVIII, et tant d'autres vers qui sont restés » ses chefs-d'œuvre, malgré *les Orientales* et *les Occidentales*, » qui datent de la découverte de l'idiôme Hugo. Au théâtre, » *Hernani*, malgré ses défauts, est encore bien au-dessus des » horreurs de *Lucrèce Borgia* et des faux historiques entassés » dans *le Roi s'amuse*. Alexandre Dumas ne conviendrait-il » pas aussi lui-même qu'il y a loin de *Henri III* au *Fils de* » *l'Émigré ?* Les dernières chansons de Béranger n'ont plus » qu'un air de famille éloigné avec leurs sœurs si brillantes, » si vives, si populaires. Janin est toujours le roi du feuille- » ton, et là c'est un de ces esprits rares que la dépense semble » enrichir ; mais hors de là, dans les ouvrages de longue » haleine, son *Ane mort* est resté son meilleur ouvrage ; il a

» laissé derrière lui *la Confession*, qui a laissé derrière elle » *Barnave*, qui a laissé derrière lui *les Contes fantastiques*. En- » fin, jusqu'à notre Lamartine, l'enfant gâté de nos heures » de mélancolie, à qui nous essayons de beaucoup pardon- » ner parce que nous l'avons beaucoup aimé; eh bien, notre » Lamartine lui-même n'a pu échapper à la fatalité com- » mune. Il a commencé par ses divines *Méditations;* il a fait » une halte entre le ciel et la terre par ses *Harmonies*, et, » malheureux que nous sommes! il finit par ses discours! »

En prononçant ces dernières paroles, l'orateur me tendit son verre d'un air désespéré. Je le remplis à l'instant, puis, échangeant un soupir sympathique, nous restâmes quelque temps en silence occupés à chercher la solution du problème littéraire qui venait d'être posé. Après avoir quelque temps réfléchi, l'un de nous fit observer à notre ami que cette différence, qui l'étonnait au premier abord, devenait facile à comprendre lorsqu'on se reportait aux mœurs des deux siècles. Alors il rappela les études graves, les habitudes austères de la plupart des hommes de lettres du règne de Louis XIV. Combien de temps ne donnaient-ils point à la méditation? Combien leurs longues réflexions, dans une vie silencieuse et retirée, ne devaient-elles point féconder le sujet qu'ils voulaient traiter? Quelle existence simple et laborieuse que celle du grand Corneille travaillant dans une médiocrité voisine de l'indigence, et demandant, par une espèce de trappe qui donnait de son rez-de-chaussée dans l'entresol de son frère Thomas, une rime pour un vers de Cinna ou de Nicomède! Quel intérieur simple, honnête, propre à l'étude que celui de Racine, si bon père de famille, qui refusait avec tant de bonhomie l'invitation à dîner d'un prince du sang pour manger une oie avec sa femme et ses enfants. Et puis aussi quelle conscience de talent, quelle puissance de travail, quelle étendue d'études! Alors, on n'impro-

visait point comme aujourd'hui, on n'écrivait pas à la course. Mais lentement, laborieusement, on mûrissait ses pensées, on approfondissait l'histoire, on construisait pierre à pierre les bases de l'édifice littéraire qu'on projetait. Les auteurs du grand siècle étaient comme ses architectes, ils bâtissaient pour la postérité : Athalie n'a pas plus passé que Versailles. Le succès d'argent n'était point ce qui les préoccupait, car le succès d'argent était pour le libraire : ils n'avaient donc en vue que le succès de gloire. Le dernier vaudeville de M. Scribe lui a plus rapporté qu'Athalie n'a rapporté à Racine. Il ne serait pas étonnant que M. Viennet lui-même eût retiré de ses tragédies autant et plus que Corneille n'a retiré des siennes. C'est là une notable différence entre les auteurs du grand siècle et ceux du nôtre. Ceux-là se contentaient d'avoir du talent, du génie ; ils ne le faisaient point valoir au denier dix. Les grands seigneurs du Parnasse avaient, eux aussi, des coquins d'intendants qui administraient leur fortune et la pillaient tout à leur aise : c'étaient les entrepreneurs de théâtre et les libraires. On sent toutes les conséquences d'un pareil état de choses. Comme les hommes de lettres ne vivaient point tant de la vente de leurs ouvrages que des récompenses, des pensions que ces ouvrages leur attiraient, ils cherchaient plutôt à bien faire qu'à beaucoup faire ; ils suivaient la maxime antique qui dit : Pesez les ouvrages et ne les comptez pas. Racine se reposait deux ans après un chef-d'œuvre ; mais aussi quand Racine rentrait dans la lice, c'était avec un nouveau chef-d'œuvre à la main. Une fois, pendant douze années tout entières, il garda le silence, puis le grand homme sortit de sa tente et le monde eut Athalie. Maintenant rien de pareil. Les écrivains sont de bien moins grands génies, parce qu'ils sont de bien plus grands hommes d'affaires. Ils ruinent les libraires qui ruinaient leurs devanciers. Ils savent comment on peut spé-

culer, agioter en littérature ; combien est coté le Casimir Delavigne; si le Victor Hugo est en hausse ou en baisse; si le Scribe est en souffrance; s'il y a calme plat sur le sucre brut et sur le Viennet; si les huiles de colza et le Duval sont offerts, et si le Dumas est demandé. Chacun de ces auteurs sait cela à merveille : si le moment est bon, peu lui importe qu'il soit ou non en bonne veine. Il se dépêche de produire dès qu'il est sûr de l'écoulement. Il lui faut deux mois pour une pièce en cinq actes, un mois pour un roman, et, comme c'est par volume qu'on le paye, c'est par volume qu'il compte; il compte ses ouvrages, il ne les pèse plus. Mais la gloire? Oh oui, la gloire est bien quelque chose à ses yeux; c'est la fleur de l'arbre, qui annonce le fruit, ou plutôt la gloire n'est qu'une éponge qu'il faut presser jusqu'à la dessécher pour en faire sortir le plus qu'on pourra d'écus.

Tout cela avait été dit à travers un grand nombre d'interruptions et de répliques, car si la philosophie péripatéticienne et sa sœur la platonicienne, cette belle promeneuse des bocages parfumés de l'académie, trouvaient leurs auditeurs ambulants assez disposés à écouter des monologues, la philosophie assise a droit à moins de patience. Le mouvement dont le corps s'abstient, remonte dans l'esprit. La langue, absorbant toute l'action des membres immobiles, éprouve des agitions inaccoutumées. Voilà pourquoi on dit sot comme un danseur, et stupide comme un athlète; et je suis, pour ma part, prêt à parier qu'un cul-de-jatte pense plus en un quart d'heure qu'un courreur dans toute sa vie. Or, comme nous philosophions assis, notre philosophie avait des ailes; comme le punch ne tarissait pas, les objections et les répliques ne tarissaient pas non plus.

— « Je commence à voir clair dans mon problème, disait » notre ami. Il est tout naturel que Corneille, dans son su-

« blime taudis, et Racine, mangeant son oie en famille, ne » puissent guère ressembler à nos gens de lettres, qui » boivent le vin de Champagne à la glace, habitent des bou- » doirs élégants, hantent le bois de Boulogne et dînent au » café de Paris. »

— « Vous figurez-vous Boileau ayant un groom. »

— « Molière habillé par Staub ? »

— « Bossuet vendant ses oraisons funèbres à l'enchère et figurant sur les tables de souscription ou de proscription du libraire Ladvocat ? »

— « Pascal galant comme un savant moderne ? »

— « Racine en bottes et en éperons ? »

— « Le grand Corneille en tilbury ? »

Et les suppositions les plus singulières se succédaient, et les verres se remplissaient à la ronde, et l'on convenait d'une commune voix que la première cause de la stérilité de notre époque comparée à la fécondité du siècle de Louis XIV, était la vie dissipée des hommes de lettres modernes succédant à la vie laborieuse, solitaire, réfléchie de leurs devanciers; puis l'amour de l'argent qui gaspille le génie remplaçant l'amour de la gloire qui l'élève, le nourrit et le féconde. L'un de nous faisait observer que de notre temps il n'y a pas un auteur qui ne marche dans deux ou trois routes à la fois. Il a sa vie industrielle, sa vie politique, sa vie de plaisirs, et enfin sa vie littéraire.

C'est le maître Jacques de Molière qui a quatre casaques au lieu d'une. Est-ce au marchand de prose ou de vers que vous voulez parler ? ou bien au demi-homme d'état ? ou bien au Dandy ? ou bien au poète ? Racine, lui, était Racine tout court, c'est-à-dire l'auteur d'Andromaque qui voulait faire Athalie. Corneille était Corneille tout court, c'est-à-dire l'auteur du Cid. Mais de nos jours M. Thiers l'historien est ministre, M. de La Mennais le théologien sera bientôt dé-

puté, l'esprit de M. Mazère se brûle les ailes aux bougies d'une sous-préfecture, M. Villemain est pair de France, et cet aimable vaurien de Romieu, Romieu ce délicieux insensé, Romieu dont il est impossible de parler sans rire, Romieu qui buvait tant et si bien, Romieu dont la jeunesse n'a été qu'un long déjeûner, le Romieu de l'histoire du lampion, le gai, le ravissant Romieu dont le nom a conservé un parfum de vin de Champagne et de truffes; eh bien oui, Romieu est devenu, à la douleur de tous les mauvais sujets de France et au grand détriment des hannetons auxquels il ressemblait naguère et qu'il proscrit aujourd'hui, Romieu est devenu le plus drôle de corps des administrateurs; ce n'est plus aujourd'hui que Romieu le préfet, Romieu l'esturgeon ; priez pour l'esprit de monsieur le préfet Romieu !

L'effet sympathique de ce nom nous avait mis à tous le verre à la main. Nous arrosâmes d'une pieuse libation le souvenir de cette grande gloire, tombée en roture administrative, et la conversation reprit, ardente et précipitée. Le grand Bossuet parlant du grand Condé, dit dans son oraison funèbre, que la lucidité de son intelligence augmentait au milieu des nuages de poudre et de fumée des champs de bataille ; je serais vraiment tenté de croire qu'il en est de même pour certains esprits au milieu des fumées du punch et du vin. Il semble qu'alors l'âme, poursuivie de proche en proche par les tièdes vapeurs de l'ivresse qui envahissent toutes ses avenues en s'emparant des sens, se réfugie dans sa citadelle la plus haute, et, de là, domine le déluge qui voulait la submerger. Notre ami devenait de plus en plus éloquent. Il déclarait découvrir une foule d'aperçus qui jusque-là lui avaient échappé, il bondissait sur sa bergère, il levait sa tête, il se haussait sur ses pieds, et j'étais à chaque instant tenté de l'interrompre, pour lui dire comme Kléber à Bonaparte après sa belle victoire en Égypte : « Je vous salue, car vous êtes

grand comme le monde. » Le paradoxe surtout, le paradoxe sortant de sa bouche, rapide comme une giboulée d'avril, coquet comme une jeune fille le jour de son premier rendez-vous, le paradoxe, ce hardi escarmoucheur, ce hussard d'avant-garde qui se fait tuer sur la brèche ou qui s'empare de la place et prend ainsi rang parmi les vérités, le paradoxe naissait, tourbillonnait à chaque parole; et faut-il s'en étonner? si la Vénus classique sortit du sein de la mer, le romantique paradoxe s'élança tout armé du fond d'un bol de punch : or son berceau était là devant nous.

« Et savez-vous, disait l'orateur, une des causes de l'infé-» riorité des derniers ouvrages dramatiques de Dumas et de » Victor Hugo et de la supériorité de Henri III et d'Hernani? » Eh, mes amis, c'est la censure, la censure qui existait alors, » la censure qu'ils ont tuée, les insensés! Bonne censure, » excellente censure, c'était dans notre siècle l'héritière pré-» somptive du goût. Elle était là assise comme un farfadet » sur la table de travail de Dumas et de Hugo, et chaque fois » que leur imagination enfantait un cauchemar par trop noir, » elle avançait ses ciseaux pour lui couper les ailes. Alors » les écrivains, contraints de revenir sur leur idée, de lui » donner des dimensions plus raisonnables, creusaient leur » sujet par nécessité, réfléchissaient malgré eux, et nous » gagnions à cela deux ou trois beautés de plus, sans compter » que nous y perdions cinq ou six crimes. Si la censure avait » existé il n'y aurait point que trois belles scènes dans *Lu-» crèce Borgia* et dans *Angèle*; la censure était la moitié du » génie de Dumas et de Hugo. Tenez, tenez; de même que la » police correctionnelle est la morale du siècle, la censure en » est le goût. Et pourquoi lui en voulait-on à cette honnête » créature? elle était si bête en politique, elle protégeait si » peu ceux qu'elle était destinée à garantir! Les mailles de » son filet étaient si larges qu'il n'y avait véritablement que

» les folies et les monstruosités qui ne passassent point à » travers. Mais seulement, lorsque les auteurs assis devant » leur drame se disaient : *Je ne trouve rien pour animer cette » scène, eh bien mettons-y un accouchement sur le théâtre ; je ne » trouve rien pour remplir cet acte, eh bien mettons-y trois empoi- » sonnements et un inceste ; je ne trouve rien pour singulariser ce » dénouement, eh bien montrons-y une reine et un bourreau devi- » sant ensemble ;* alors censure se montrait, et, tirant le génie » du poète par la manche, elle lui disait à l'oreille : *Cherchez » autre chose et vous trouverez mieux.* Encore une fois, aima- » ble, utile, admirable censure! Si j'étais à la place de » Victor Hugo et de Dumas j'achèterai l'obélisque de Luxor » à beaux deniers comptants et je te le dédierai avec cette » épigraphe : A HAUTE ET NOBLE DÉFUNTE DAME LA CENSURE, » ALEXANDRE DUMAS ET VICTOR HUGO RECONNAISSANTS. »

Un éclat de rire universel salua cette boutade, et notre ami déconcerté dans son enthousiasme avait presque l'air d'avoir envie de se fâcher. Puis parlant tous ensemble, nous tâchions de résumer notre discussion, et comme dans tous les résumés du monde, nous ne réussissions qu'à la continuer et à l'allonger. Enfin, l'un de nous se leva et dit : « Toute la diffé- » rence des deux littératures est dans la différence des deux » siècles. Au temps de Racine, on faisait plusieurs bons ouvra- » ges, parce que le talent venait du cœur et de l'intelligence; » aujourd'hui, on n'en fait qu'un parce qu'il vient des nerfs. » Or, mes amis, il n'y a chez les auteurs, comme chez les » femmes, qu'une belle attaque de nerfs, c'est la première. » Oh quelle admirable, quelle sublime, quelle divine chose » que la première attaque de nerfs d'une maîtresse? Il faut » la regarder à genoux, oui à genoux, les mains jointes. » De grâce, jetez-moi cette eau des Carmes; au diable ce » flacon de sels! c'est mon bien, ma joie, mon bonheur » que vous voulez me ravir. Elle est à moi, à moi seul cette

» attaque de nerfs ; que personne n'y mette la main, j'en-
» tends, je veux qu'on la respecte ; c'est la première fois que
» ces jolis bras se crispent, que ces traits se renversent,
» que cette taille aérienne se cabre d'impatience et de colère.
» Mais la seconde fois ! mais la troisième ! il vous semble
» qu'un fil invisible attaché à chacun de ces traits les remette
» dans l'état où vous les avez déjà vus. Les mouvements les
» plus impétueux paraissent étiquetés, les plus jolies gri-
» maces se présentent à leur place et avec une sorte de dis-
» cipline. Alors vous tirez la sonnette ou vous prenez votre
» chapeau. Ainsi des femmes, ainsi de nos auteurs. C'est tou-
» jours dans le même cercle d'idées et de passions qu'ils re-
» tombent, mais ils y retombent plus mal. Leur seconde
» pièce est la silhouette de la première, et, leur talent recu-
» lant à mesure qu'ils avancent, ils donnent le triste spectacle
» d'un esprit épuisé dans un corps robuste, et d'une âme
» mourant d'éthisie au sein de la plus florissante santé. »

A ce moment notre élégiaque ami nous tendit sentimentalement son verre, pour se donner le courage de poursuivre. O malheur ! nous avions entretenu notre attention pendant qu'il parlait, en nous versant de fréquentes rasades ; le bol est vide !

Ce que voyant, il renfonça son chapeau d'un air fier, et leva la séance en disant, que puisqu'il n'y avait plus rien à boire, il n'avait plus rien à dire. Arrivé sur le seuil, il se retourna en criant à tue tête : *Timeo hominem unius libri.*

Pauvre ami ! il parle latin, il faut qu'il soit bien gris, pensais-je.

N.

LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX,

PAR MADAME S. GAY.

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien.

N'en déplaise au bon sens de Chrysale et même au génie de Molière, je ne puis partager cette sorte de blâme général qu'ils font peser sur les femmes auteurs. C'est à mes yeux une des préventions les plus injustes, un des préjugés les moins fondés. Déjà notre esprit dominateur, notre jalousie inquiète ont exclu les femmes du cercle des affaires politiques, administratives et judiciaires. Laissons-leur au moins le champ de l'intelligence : il est assez vaste pour que chacun y ait sa part; il appartient au domaine public; il est la propriété de tous, et une loi n'a pas encore été faite pour le placer hors du droit commun. A défaut de cette loi, on a cherché à établir un préjugé, la plus redoutable des lois, et on a posé en principe que pour une femme écrire était un tort, et publier ce qu'elle écrit un ridicule. Molière n'avait attaqué dans *les Femmes savantes* que les pédantes, de même que dans *Tartufe* il n'avait flétri que les faux dévots; mais on a feint de ne pas comprendre sa véritable intention, ou plutôt on l'a interprétée; et, pour certaines gens, toutes les femmes auteurs sont des Araminte et des Bélise, et tous

les hommes pieux des Tartufe. Et qui donc juge ainsi ? Deux classes toujours nombreuses : les ignorants et les impies.

Je sais qu'il est en outre plusieurs écrivains qu'on ne peut taxer d'ignorance, et qui se sont toujours montrés ennemis déclarés des femmes auteurs ! Ils se sont armés contre elles d'une foule de lieux communs, et un lieu commun n'est souvent qu'une sottise accréditée, qu'une fausseté rebattue. Ils voudraient monopoliser la littérature dans leur sexe, et peut-être en eux-mêmes, afin d'être plus certains d'être les premiers quand ils seront les seuls à en exploiter l'industrie.

Mais, disent-ils, les femmes auteurs sont si vaines de leur esprit, de leur savoir, qu'elles ne peuvent s'empêcher de saisir toutes les occasions d'étaler leur supériorité; et ce besoin insatiable d'occuper constamment l'attention dégénère en un pédantisme insupportable. Quand une femme auteur est dans un salon, elle veut qu'il n'y ait des yeux que pour la regarder, des oreilles que pour l'entendre ; chaque soin donné à une autre femme lui semble un vol qu'on fait à son mérite ; elle ne permet pas qu'on ignore ce qu'elle est, ce qu'elle vaut ; et il n'est pas de petites ruses qu'elle n'invente pour obtenir enfin le triomphe que réclame sa vanité blessée.

S'il m'était bien démontré que toutes les femmes auteurs sont ainsi, et surtout si je voyais que cette faiblesse d'amour-propre n'appartînt qu'à leur sexe, je me rangerais sans hésiter du parti de leurs adversaires. Mais heureusement le talent n'exclut point l'usage du monde et les convenances de société. — Qu'une femme ait de l'esprit et qu'elle le montre, où est le mal ? Le mal serait de le cacher. Il n'est pas défendu de paraître aimable parce qu'on a les moyens de l'être ; tant d'autres ont la même prétention que rien ne justifie ! Mais ce besoin de s'emparer de toutes les attentions... eh bon Dieu ! ce ridicule, si elles l'ont, est bien plus le partage des hommes

qui ont acquis un peu de célébrité, à quelque titre que ce soit. Regardez dans un salon l'homme qu'un succès a mis en évidence ; voyez comme il va *gueuser* de l'encens de fauteuil en fauteuil près des femmes qui le connaissent, et avec quelle adresse il se fait connaître à celles qui ne l'ont jamais vu : il ne vous pardonne point de n'avoir pas encore lu son livre ou vu sa pièce ; il croit fermement que c'est l'affaire la plus importante du jour, et il vous énumère longuement et le nombre d'exemplaires qui ont disparu en deux heures, et le nombre d'éditions qui ont été enlevées en huit jours ; et dans tout ce qu'il dit, pas un mot de vérité. Mais il a produit son effet, on a parlé de lui, et c'est tout ce qu'il veut. En vérité, messieurs, quand vous agissez presque tous ainsi, je ne me sens plus le courage de blâmer la pauvre femme qui cherche, elle aussi, à recueillir un petit grain d'encens. Je crois, sans vous faire injure, que, proportionnellement, le nombre des pédants n'est pas moindre que celui des pédantes. Une sotte vanité est choquante partout : si elle nous étonne plus chez les femmes, c'est qu'elle est plus rare.

Mais voici un autre reproche bien plus grave qu'on adresse aux femmes auteurs, reproche qui me paraît tellement injuste que j'ose à peine le répéter, même pour le combattre. On dit qu'une femme auteur, assez hardie pour livrer au public le secret de ses pensées, pour braver la sévérité de sa critique, pour appeler sur elle l'attention moqueuse du monde, a nécessairement secoué le joug de cette modeste retenue, de cette pudeur timide qui nous charme et nous captive : on lui suppose toutes les passions qu'elle peint dans ses ouvrages ; on ne permet rien à son imagination ; on veut que tout émane de ses sentiments ; on doute de son esprit ; on ne croit qu'à son cœur. On ajoute encore que les relations que son talent lui donne la livrent sans cesse à des dangers inévitables ; et telle est à leur égard l'injustice des autres

femmes et même des hommes, qu'on les blâme d'y succomber et qu'on les blâme encore d'y résister. Je ne sais pas même si on ne leur fait point un ridicule de cette résistance : il est certain du moins qu'on ne leur en sait aucun gré, et que pour se venger de ne pouvoir médire, on calomnie.

Si l'on me prouve que les femmes qui n'écrivent pas ont le droit de jeter la pierre à celles qui écrivent, et que les passions ont moins d'accès dans leur âme parce qu'elles savent moins bien les exprimer sur le papier, je dirai aux femmes : n'écrivez point, car il n'est pas de gloire qui vaille le bonheur d'une conscience pure. Mais si, comme je le crois, le bien et le mal sont à peu près également repartis entre les femmes, soit qu'elles aspirent ou non à une renommée littéraire, je ne ferai point tomber une réprobation particulière sur celles qui se montrent au grand jour et qui ne craignent pas d'attirer sur elles les regards de la malignité. C'est déjà peut-être une preuve en leur faveur ; et les exemples qu'on pourrait citer ne prouveraient rien. Telle dont la renommée remplit l'Europe, n'eut été que méprisée si elle n'eut pas écrit ; elle a étouffé sa honte sous sa gloire : les faiblesses, les fautes s'oublient : le talent, le génie, survivent à tout.

Qui peut dire de combien d'ouvrages remarquables, de chefs-d'œuvre même, ce préjugé, établi contre les femmes auteurs, a privé les siècles passés et le nôtre ! que de manuscrits ont été sacrifiés à la crainte qu'il inspirait ! Je me souviens qu'il a fallu une circonstance indépendante de la volonté de l'auteur, pour que la charmante nouvelle d'*Ourika* fut publiée. Et peut-être d'autres ouvrages non moins dignes d'éloges sont là, dormant dans l'ombre d'un tiroir dont le maudit préjugé a fermé la clé à double tour. Ils en sortiront un jour, nous dira-t-on, s'ils en sont dignes ; et le préjugé nous sauve des mauvais ouvrages. Plût à Dieu qu'alors il s'étendit jusqu'aux hommes ! nous ne serions pas

inondés de ce déluge de romans, de mémoires, de chroniques, de contes, de nouvelles, qui s'entassent dans les cabinets de lecture, sans que la bibliothèque d'un homme de goût daigne en charger un seul de ses rayons. Il fut un temps où les romans nouveaux s'achetaient comme œuvre littéraire : maintenant on s'en garde bien. On n'achète plus guère que les livres qu'on peut garder impunément chez soi, sans inconvénient pour sa femme et sans danger pour sa fille ; aussi la librairie se meurt au milieu de la foule énorme de livres qui se publient. Ce ne sont pas les cabinets de lecture, comme on le dit, qui tuent la librairie, c'est la littérature telle qu'on la fait aujourd'hui. Le scandale et la licence sont devenus trop communs pour être de mode. Autrefois on s'arrachait les romans licencieux ; ils faisaient fureur. Maintenant ils sont au rabais sur les quais, et personne n'en veut, pas même le clerc du procureur. C'est à peine si on en trouve encore sur les comptoirs des marchandes de mode.

C'est une bonne fortune si rare, de pouvoir louer sans complaisance comme sans restriction un livre nouveau, qu'on nous saura gré d'avoir consacré un article à part à *la Duchesse de Châteauroux ;* et personne ne sera surpris de notre plaidoyer en faveur des femmes auteurs, puisque c'est à une femme que nous devons ce roman, ou plutôt cette histoire ; car ce livre réunit tous les mérites de l'histoire, sans rien perdre des charmes du roman. *La Duchesse de Châteauroux* est, dans notre opinion, le meilleur ouvrage de madame S. Gay, à qui nous devons cependant *Anatole* et *Un Mariage sous l'Empire*. Nous la félicitons sincèrement du beau et légitime succès qu'il obtient. Quand la vogue s'attache ainsi à un bon livre, c'est une exception qu'il faut s'empresser de signaler.

Une femme d'un talent incontestable avait tracé souvent avec bonheur les amours de Louis XIV et de mademoiselle de

La Vallière ; mais aussi quel amant et quel roi ! quelle maîtresse et quelle femme ! Là tout frappait puissamment l'imagination du lecteur : Louis XIV mettait de la grandeur jusque dans ses faiblesses ; mademoiselle de La Vallière de la pudeur jusque dans ses fautes. Il n'en était pas ainsi de Louis XV, dont les derniers amours ont sali la mémoire. Les faiseurs de mémoires historiques ont tellement pris soin de nous montrer dans toute leur licence les honteux excès de ce monarque libertin, ils ont tellement exploité les mystères scandaleux du Parc aux Cerfs, qu'ils sont parvenus à faire oublier que Louis XV fut jeune, qu'il aima, qu'il fut aimé, et que la beauté de ses traits, la grâce de son esprit, la bonté de son cœur et la noblesse de son âme, firent long-temps les délices, non-seulement de la cour, mais encore de la France, et lui méritèrent le titre de *Bien-Aimé*. C'est ce moment de sa vie que madame Gay a choisi pour nous le peindre aux pieds de la plus touchante de ses maîtresses, de la seule, peut-être, qu'il ait véritablement aimée.

Si l'idée d'exploiter les amours de la duchesse de Châteauroux, comme on avait déjà exploité ceux de madame de Pompadour et de madame Dubarry, était venue à la pensée de la plupart de nos romanciers modernes, il est probable qu'ils eussent cherché leur succès dans le scandale : il n'est point de voiles qu'ils n'eussent soulevés, car on ne songe plus guère qu'il y a au monde des yeux chastes et des oreilles pudiques. Nous ne louerons point madame Gay d'avoir eu le bon esprit de suivre une marche opposée ; mais nous applaudirons hautement à l'art infini avec lequel elle a su ennoblir, purifier, et même légitimer les amours de Louis XV et de madame de Châteauroux. Certes, le nom d'Agnès Sorel est cher à la France ; et, s'il est bien prouvé que la duchesse de Châteauroux, en aimant Louis XV, n'eut pas d'autre ambition que de donner à la France un roi digne d'elle,

qui oserait lui reprocher une faiblesse rachetée par un si noble but, par la gloire de son amant? Telle a été la pensée de madame Gay dans la composition et l'exécution de cet ouvrage, où il ne se trouve pas une phrase, pas un mot qu'une femme puisse rougir d'avoir écrit ou d'avoir lu : jamais on n'évita un écueil sans cesse renaissant avec plus de bonheur; et là, du bonheur, c'est du talent.

A Dieu ne plaise que je fasse ici une sèche analyse d'une œuvre où le récit des faits s'efface devant l'expression des sentiments. Le devoir d'un critique est de présenter l'analyse des ouvrages qui ne méritent point d'être lus : mais la duchesse de Châteauroux doit l'être et le sera par tous. Comment, d'ailleurs, donner même une faible idée des scènes de Choisy, de Metz, et de l'entrée du roi? Comment dire avec quelle grâce ravissante s'échappe de l'âme de madame de Châteauroux l'aveu de son amour? Combien il était difficile d'y mettre, je ne dirai pas seulement de la pudeur, mais même de la convenance : eh bien! convenance, pudeur, tout s'y trouve. Si l'histoire de la montre est de l'invention de madame Gay, je dois dire que je ne connais rien de plus ingénieux, ni au théâtre, ni dans les romans. Et quelle scène dramatique, que la situation de cette malheureuse femme qui va dans la foule, conduite par son seul amour, pour avoir le bonheur de contempler celui qu'elle aime, dans tout l'éclat de la gloire qu'elle lui a faite! Ne croyez pas qu'elle songe à l'affront qu'elle vient de subir, à l'oubli où on la condamne, au mépris même dont on l'a flétrie : ne croyez pas qu'elle s'alarme de ces injures qui l'environnent, de cette populace qui la presse, de ces chevaux qui la heurtent. Peu lui importent toutes les misères de ce monde! peu lui importent tous les dédains de la cour, toutes les imprécations du peuple! Elle ne pense qu'au roi qui l'oublie, mais qui lui doit tout, qu'au roi qui ne l'aime plus peut-être, mais qu'elle

adore toujours, qu'au roi qu'elle aperçoit monté sur un brillant coursier, et le front ceint des lauriers de la victoire, tandis qu'elle ne doit qu'à la commisération d'un soldat la faveur de le voir passer. Oh! si les yeux de ce roi pouvaient la découvrir dans cette foule, si son cœur du moins pouvait la deviner, combien elle serait heureuse! combien lui serait léger l'oubli de tous ces courtisans qui furent ses créatures, et qu'elle a vus naguère à ses pieds, implorant la faveur d'un regard!

Arrêtons-nous et contentons-nous de dire au lecteur que la mort de la duchesse de Châteauroux, soit qu'elle meure de l'excès de sa joie ou de l'atteinte du poison, est d'un pathétique déchirant, parce qu'il est vrai. Cette mort fut un grave malheur pour la France. Louis XV ne devait plus retrouver une duchesse de Châteauroux.

Deux personnages, donnés par l'histoire, sont placés dans cet ouvrage avec autant d'esprit que de bon goût. C'est le duc de Richelieu et mademoiselle Hébert, femme de chambre de la duchesse. Cette fois du moins on reconnait l'homme qui brilla si long-temps au premier rang dans une cour qui comptait tant d'hommes aimables et spirituels. On a tant défiguré dans les mémoires historiques, et sur nos théâtres, le fameux duc de Richelieu, qu'on sera charmé de le retrouver là tel qu'il était; car madame Gay est aussi fidèle dans la peinture des mœurs de cette époque, que pourrait l'être un contemporain. On voit qu'elle ne s'est pas contentée de consulter les livres imprimés, et que de nombreux mémoires et des correspondances inédites ont été mis à sa disposition. C'est ainsi qu'on se donne de la peine pour bien faire, et c'est ainsi qu'on fait bien.

Madame Gay nous permettra de lui dire que l'auteur d'*Anatole* s'appellera désormais l'auteur de la *Duchesse de Châteauroux*.

ED. MENNECHET.

UNE JALOUSIE.

I.

L'œil qui, du haut d'un de ces côteaux si rares dans les plaines de la Syrie, aurait pu, à l'époque à laquelle ce récit va nous reporter, embrasser à la fois toutes les dimensions de l'immense tableau que nous allons essayer de décrire, nous n'hésitons pas à dire qu'il aurait contemplé l'un des plus beaux spectacles dont il soit donné à l'homme d'être témoin de siècle en siècle. Dominant d'un côté la mer et les fertiles plaines d'une partie du pays chrétien d'Asie, il aurait vu de l'autre les premiers degrés de ce vaste escalier du ciel, qui, parti du fond de l'Arabie-Heureuse et s'avançant vers le nord, côtoie la Mer-Rouge jusqu'à Pétra, laisse à gauche Gaza, Joppé, Césarée, Ptolémaïs, Tyr, Sidon et la source du fleuve Elecithe, à droite le lac Asphaltite, Jérusalem, le Jourdain, Tibérias, Damas, et tour-à-tour Sinaï, Tabor, Gelboë, Carmel et Mont-Liban, vient, par une dégradation aussi rapide que son ascension a été lente et progressive, se perdre bientôt près d'Antioche, parmi les saules de l'Oronte. Puis animant ce magique tableau qui semble n'attendre plus que l'homme pour recevoir le mouvement et la vie et parler à l'âme et au cœur après avoir parlé aux yeux, le regard ébloui aurait rencontré, fixés à la rive comme un troupeau de cygnes voyageurs, les mille navires des croisés, la poupe vers la haute mer, et leurs voiles blanches repliées, — dans la plaine, comme émaillée de leurs couleurs vives et variées,

(1) 1149.

les tentes nombreuses des chrétiens, — et, sur le penchant du Liban, des flots de Sarrasins coulant dans les ravins et se répandant dans la campagne comme des torrents débordés.

Mais l'attention aurait été bientôt distraite de cette extatique contemplation par une scène qui se passait alors dans la plaine entre les deux camps.

Le soleil qui déclinait depuis quelque temps et ne lançait plus que d'obliques regards des hauteurs du Liban, où il était assis parmi les cèdres comme sur le seul trône digne de lui, ayant disparu tout à coup, l'armée musulmane s'arrêta, et les croisés que la marche rapide des infidèles n'avait point inquiétés, parce qu'ils savaient, par expérience, que jamais les peuples de l'Asie ne combattaient la nuit, s'étaient contentés de recommander aux sentinelles la vigilance, et de renforcer quelques-uns des postes les plus exposés. Bientôt, et la nuit étant devenue sensiblement plus sombre, un cavalier se détacha d'un groupe de Sarrasins, et, pressant vivement son cheval de l'éperon en même temps qu'il l'animait de la voix avec des paroles bizarres, il s'avança rapidement en profitant avec un rare instinct des inégalités du terrain pour dérober sa fuite aux siens et aux sentinelles ennemies sa course vers leur camp; car l'espace qu'il parcourait et la direction qu'il faisait suivre à son cheval, malgré de nombreuses déviations tantôt à droite, tantôt à gauche, ne laissaient aucun doute sur le but qu'il se proposait. Parfois il s'arrêtait sur quelque monticule, tendant l'oreille et écoutant; et ce court repos ayant donné le temps à son cheval de reprendre haleine, il poursuivait plus vivement sa course mystérieuse. Enfin, arrivé à quelques jets de trait des premières sentinelles, il s'enfonça, pour ne plus reparaître, dans un ravin qui dut être le lit d'un torrent à sec, et l'on put quelque temps encore juger qu'il ne ralentit point la rapidité

de sa course, au bruit précipité et retentissant des pieds de son cheval sur les cailloux.

Et tandis que ces choses se passaient, que le cavalier infidèle allait, allait toujours caché aux yeux par le ravin, et volait vers le camp des croisés comme s'il eût été le sien, une autre scène se passait dans une tente de ce camp, et sollicitait aussi la curiosité.

La nuit était sombre sur la terre, et sous le ciel transparent et scintillant qui s'arrondissait sur elle, on ne voyait briller que quelques feux épars dans la campagne, des feux de pâtres ou de pirates grecs attirés par l'espoir du pillage des vaincus, chrétiens ou musulmans. Quelques autres lueurs éclataient aussi aux flancs de la montagne, dont le dos arrondi semblait une base du firmament : c'étaient des rameaux secs et des broussailles que les Sarrasins, aussi peu prévoyants dans les moments de trêve qu'ils étaient téméraires dans les combats, brûlaient pour se défendre des bêtes sauvages. Le contraire se faisait remarquer chez les chrétiens. Leur camp, qui se déployait comme un vaste croissant dont les deux pointes regardaient la mer, ne se distinguait dans l'épaisse nuit qui l'enveloppait, que lorsque près d'y toucher on était arrêté par le *qui vive* des sentinelles ; et ce n'était qu'après qu'on avait adouci ces molosses bardés de fer par une réponse convenable, qu'on pouvait s'apercevoir que la défense de laisser aucun feu allumé n'était pas respectée par tous. Une tente, une seule, paraissait en effet éclairée encore, mais à l'intérieur seulement, et les précautions qu'on avait prises pour qu'aucune clarté ne se répandît au loin avaient été telles, que, sur le point d'y entrer, on ne la reconnaissait qu'à la faible transparence du drap bleu qui la recouvrait. Cette tente, qui, tournée du côté du Liban, occupait, comme une pyramide de lapis aux veines d'or, le milieu du croissant de mornes noires et lugubres qui s'éloignaient d'elle en di-

vergeant, était entourée de groupes d'hommes en habit de cour, bien plus qu'en harnais de guerre. Des conversations animées, des gestes violents, annonçaient que quelque événement contraire ou inattendu, quelque nouvelle du continent, avaient mis les passions de ces hommes en jeu; ils s'approchaient de temps en temps, pleins d'anxiété, de la tente pour écouter, et toujours agités, inquiets, ils venaient se livrer à de nouvelles discussions. — Mais soulevons la lourde tapisserie qui ferme l'entrée de la tente, et entrons pour voir nous-mêmes ce qui s'y passe.

II.

Cette tente, dont la large circonférence renfermait un espace considérable, nivelé avec soin et couvert de riches tapis, était divisée à l'intérieur en plusieurs compartiments formés avec des cloisons de bois, légères et portatives, que revêtaient les plus belles tapisseries. Le premier de ces espèces d'appartements qui, arrondi d'un côté, et de l'autre coupé par un long mur, ressemblait assez par sa forme au chœur de la plupart de nos églises modernes, était occupé par une garde d'élite composée de gentilshommes éprouvés, et paraissait servir en même temps de dégagement et d'antichambre. Les trois autres faces de la tente, qui était parfaitement ronde, offraient des appartements semblables, et dans le milieu se trouvait par conséquent une vaste pièce carrée qui recevait le jour seulement par des ouvertures pratiquées dans les angles. Cette salle, qui était la principale, était tendue de tapisseries de prix et décorée avec une magnificence royale; les plus riches tapis, les tentures les plus belles, couvraient la terre et masquaient les troncs des palmiers qui soutenaient cette espèce de palais volant. Des torches résineuses répandaient une vive clarté, qui s'échappait d'un

nuage de fumée blanche et parfumée, comme un rayon de soleil naissant que voile une faible vapeur; des armures brillantes d'acier, damasquinées d'or, un écu d'or aux fleurs de lys de France, et un casque surmonté d'une couronne, étincelaient, appendus comme un trophée au-dessus d'un siége royal, et à gauche de ce fauteuil, surmonté d'un dais resplendissant, un sceptre élevé sur des coussins de pourpre, reposait auprès d'une châsse contenant les reliques de plusieurs saints, tandis qu'à droite flottait d'un mouvement lent et régulier comme celui d'un balancier, la bannière de France, l'oriflamme au pennon de velours violet à trois queues (1), parsemé de fleurs de lys d'or et entouré de houpes de soie verte. — Peu de personnes étaient réunies dans cette magnifique enceinte. On n'y comptait que quelques chevaliers du Temple, que l'on reconnaissait à leur dalmatique de lin blanc, coupée de croix rouges et flottant sur une armure de fer; un petit nombre de gentilshommes debout et découverts, et deux personnes d'un rang bien différent, à en juger à leur maintien; car on n'aurait su dire laquelle était plus richement vêtue. Ces deux personnages, qui se trouvaient isolés à l'une des extrémités de la tente, les Templiers et les gentilshommes s'étant retirés à l'autre avec discrétion, paraissaient occupés des plus graves intérêts. L'un, jeune, mais soucieux, pâle, l'air défait bien plus par suite de peines morales que de

(1) Ce fut Louis VII qui fit le premier broder des fleurs de lys sur l'oriflamme; Charles V en réduisit le nombre illimité jusqu'à lui à trois, en l'honneur de la sainte Trinité. La couleur de ce labarum des Français, qui avant d'être violet avait été quelquefois bleu céleste, mais plus ordinairement rouge de feu, d'où le mot *flamme*, celui de *ori* ayant été tiré de la lame d'or à laquelle le pennon était suspendu, fut convertie en blanc par Jeanne d'Arc. Plus anciennement, et sous la race franke, c'était la chape de saint Martin qui servait d'étendard.

souffrances physiques, son visage portant seul l'empreinte des douleurs, était assis auprès d'une fenêtre ouverte, dans l'attitude du découragement; l'autre, plus âgé, et triste de la tristesse du premier, se tenait debout devant lui, une lettre à la main. Cette lettre était écrite par Suger, abbé de Saint-Denis et premier ministre du roi des Français, et adressée à Louis VII en Palestine; elle avait été apportée le jour même par les chevaliers du Temple, qui restaient à l'écart avec les courtisans. — Le seigneur, assis et si triste, était le roi Louis-le-Jeune, surnommé ainsi parce qu'il n'avait que 18 ans quand il monta sur le trône; il en avait alors à peine 25; — et celui qu'on remarquait à ses côtés était son proche parent, son conseil et son ami, le sage et vieux comte de Bar.

Les premières lignes de la lettre de Suger avaient jeté le roi, déjà triste depuis quelque temps pour des causes qu'on ignorait, dans une tristesse plus profonde; le comte la reprit pour continuer et lut ces mots qui affligeaient le roi, parce qu'ils concernaient Robert de Dreux, son frère, parti depuis peu pour la France, après s'être croisé avec lui :

« MONSEIGNEUR,

» Les perturbateurs du repos public sont de retour, tandis » que vous, obligé à défendre vos sujets, vous demeurez, » comme captif, sur une terre étrangère. » — Un soupir, auquel se mêlèrent les noms de Robert et de frère, se fit entendre. — « A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi » les brebis qui vous sont confiées à la merci des loups? » Comment pouvez-vous vous dissimuler le péril dont les » ravisseurs qui vous ont devancé menacent votre état? » Non, il ne vous est pas permis de vous tenir plus long-temps » éloigné de nous : tout réclame ici votre présence. » — Le

roi, violemment combattu, fit entendre un nouveau soupir, mais plus douloureusement accentué, et un nom nouveau à demi-prononcé, doux à l'oreille, amer pour lui, vint comme une plainte sonore expirer sur ses lèvres pâles et flétries. Cela fut prompt comme la pensée, et, sans s'être arrêté, le comte de Bar poursuivait :

— « Nous supplions donc votre altesse, nous exhortons » votre pitié, nous interpellons la bonté de votre cœur, enfin » nous vous conjurons, par la foi qui lie réciproquement le » prince et les sujets, de ne pas prolonger votre séjour en » Syrie au-delà des fêtes de Pâques.... » — Un sourire effleura les lèvres du comte, les fêtes de Pâques étant passées depuis sept mois. Le roi, lui, n'écoutait plus. — Le comte n'en continua pas moins jusqu'au bout sa lecture ; il fit, lisant toujours la lettre du fidèle Suger, l'énumération de tout ce que ce ministre dévoué avait fait dans l'intérêt de son maître absent : il entra dans le détail des dépenses qu'il avait faites en remboursant au comte de Vermandois trois mille livres qu'il avait empruntées pour son service, et en lui envoyant à lui, le roi, quelques fonds provenant des tailles et des revenus levés sur ses domaines ; puis, après avoir annoncé que ses maisons et ses palais étaient en état de le recevoir, et que, sur le déclin de l'âge, il se voyait sensiblement user par les occupations auxquelles il se livrait pour l'amour de Dieu et par attachement pour sa personne, il ajouta ces mots qui réveillèrent l'attention du roi :

— « A l'égard de la reine votre épouse, je suis d'avis que » vous dissimuliez le mécontentement qu'elle vous cause, » jusqu'à ce que, rendu dans vos états, vous puissiez tran- » quillement délibérer sur cela.... » (1).

(1) Et sur d'autres objets, ajoutait le bon abbé-ministre.
(*Notice sur Suger.*)

— Bien... bien, dit vivement le roi, dont une subite rougeur avait enflammé le visage ; et arrachant brusquement des mains du comte plutôt qu'il ne l'en retira la lettre de son fidèle Suger, il se leva, et comme il était prêt à étouffer et à suffoquer, il approcha sa tête de la fenêtre pour respirer l'air extérieur. Puis après un moment de réflexion et avec une apparente tranquillité :

— Faites qu'on me laisse seul, dit-il au comte, resté immobile et confus de son involontaire indiscrétion. Celui-ci voulut dire quelques phrases d'excuse, mais le roi lui en épargna la peine. Il le congédia avec un geste plein d'une imposante dignité, et au bout de quelques minutes, on n'entendit plus rien dans la tente que le bruit des éperons d'or des chevaliers qui s'éloignaient et le cliquetis des longues épées d'acier heurtant l'armure de fer des soldats du temple.

Oh ! ce fut un horrible moment pour le roi que celui où il se trouva seul avec lui-même ! Quelle position plus humiliante en effet que celle d'un souverain à qui tout obéit, sous qui tout plie, et à qui une femme échappe ! dont l'épée détruit les armées, disperse ou subjugue les peuples, et qui ne peut garder un cœur ! — Oh ! tourmenté par cette voix secrète qui lui crie : Roi, touche le cœur de ta compagne ! Roi, fais qu'Éléonore t'aime ! soumets toi une faible femme, toi que le monde proclame grand, fort, glorieux, puissant !... torturé par ce cri de son impuissance, de sa faiblesse, de son néant, de l'effrayante vanité de l'épée et de la couronne, comme il s'agite et se débat sous cette conviction nouvelle ! — Voyez-le ce malheureux roi qui s'est aperçu qu'il n'est qu'un homme, voyez-le, comme dans un songe, lutter contre ce qu'il ne peut étreindre ni saisir, contre un sentiment qui l'oppresse et qu'il voudrait pouvoir étouffer. — Maintenant il marche comme un insensé, renver-

sant tout sur son passage, brisant, foulant aux pieds tout ce qu'a rencontré sa main. — Maintenant il saisit son épée; il la brandit contre le ciel, il la brandit contre lui-même, et toujours ramené au sentiment de sa faiblesse, il la prend enfin à deux mains, cette épée royale et si souvent victorieuse, et la brise sur son genou.—O roi, qui t'en prends au roseau parce que le chêne te résiste, que tu joues-là, ô roi de France, une petite parodie! — ô toi qui fais comme l'enfant qui s'emporte contre la pierre que dans sa chute il a heurté!

Ces tristes réflexions étaient celles du roi lui-même. Epuisé par tant de violences, il rougit de son égarement; exténué, vaincu par ses propres fureurs, il tomba dans un de ces abattements profonds qui suivent toujours les grands emportements, et la raison triomphant cette fois de la colère irréfléchie à laquelle il avait cédé, il se modéra peu à peu. — Cependant obsédé de plus en plus par ses secrètes défiances, il passa en revue dans sa pensée tous ceux des seigneurs de son armée qui pouvaient lui porter ombrage, soit par leurs avantages personnels, soit par l'éclat de leur valeur, cette plus grande séduction. Ce fut sur les sires de Mauvoisin, des Barres et de Beaumont, jeunes seigneurs à l'esprit aventureux, à l'âme ardente et passionnée, que ses doutes s'arrêtèrent le plus long-temps; il ne put voir cependant dans leur conduite auprès de la reine, qu'une réserve et qu'un respect extrêmes, que cette politesse exquise mais mesurée, et d'ailleurs d'étiquette et d'instinct chez les Français, qui faisait des gens de sa cour les modèles de toutes les autres. Il se rejeta sur d'autres personnages moins illustres, mais non moins dangereux, et à chaque nom prononcé il interrogea ses souvenirs; — mais ce fut encore sans parvenir à fixer son incertitude, et ne pouvant appuyer ses soupçons sur personne, il fut jaloux de tout le monde. —

Oh ! combien le malheureux monarque ne maudit-il pas alors le jour où, épris de la reine au point de ne la pouvoir quitter, il consentit à ce qu'elle se *croisât* avec lui ! — Il se rappelait encore, il croyait voir les instantes prières de son Éléonore, sa faible résistance pour les combattre, et leurs craintes enfin réciproques de voir quelque obstacle s'opposer à leur désir de ne se point séparer ; il voyait encore la cérémonie, la prise de la croix. — Une foule immense était assemblée dans une plaine de Bourgogne auprès de Vézelay (1). Comme un innombrable troupeau réuni par la houlette du pasteur, elle était accourue de tous les points de la France à la voix de ce réformateur de l'ordre de Cluni, fondateur et abbé de Clairvaux, connu sous le nom plus respectable encore de saint Bernard. Le nouvel apôtre, debout à côté du roi sur un théâtre improvisé, électrisait son auditoire par ses paroles pathétiques. C'étaient de toutes parts des cris, des larmes, des sanglots, un enthousiasme frénétique; des bras s'agitaient au-dessus de la foule, brandissant des épées nues, et l'exaltation était si grande que s'il n'avait fallu que se lever et combattre, toutes les forces des infidèles réunies auraient été vaines contre le choc de ces poitrines nues d'hommes de tous rangs désarmés. — Le saint homme avait enfin saisi l'oriflamme pour la remettre aux mains du roi ; celui-ci s'était agenouillé, et, la reine auprès de lui, ses mains frémissant dans les siennes, il avait reçu avec elle la croix du soldat pèlerin. — Ce fut un beau jour pour Louis. Mais que les temps sont changés ! — La reine n'a plus maintenant pour lui que d'inexplicables froideurs, ou, s'il est encore l'objet de quelques caresses passagères, ce n'est plus que dans un but intéressé, pour obtenir

(1) 1146. Cette assemblée est la première qu'on ait appelée parlement.

quelque grâce nouvelle, ou peut-être pour endormir la jalousie et le soupçon! — Oh! c'est un labyrinthe de sentiments inextricables que le cœur d'une femme qui, n'aimant plus, veut ménager celui qu'elle aima. — Ce que le roi avait de mieux à faire pour rompre une liaison cachée dont il ne pouvait découvrir les fils secrets, c'était de se rendre aux vœux de son sage ministre, de retourner dans son royaume, depuis bientôt deux ans veuf de son roi, d'entourer là la reine de personnes dévouées et sûres, et de regagner par des soins nouveaux un cœur dont par devoir et par nécessité sa vie guerrière le tenait trop souvent éloigné. Ce parti si sage fut celui auquel Louis s'arrêta le moins. Il ne voulut pas quitter la Palestine qu'il n'eût auparavant tranquillisé son âme, et les prières de Suger furent vaines pour cette fois.

Cependant, la nuit avait fait de grands progrés pendant ces combats intérieurs, ces résolutions abandonnées et reprises, ces pénibles réflexions et ce long et stérile examen d'un roi descendu par une nécessité cruelle au rôle d'espion de la conduite et des pensées d'hommes dévoués et loyaux. Il ne fut cependant pas possible à Louis, malgré une extrême fatigue provenant de la tension trop grande de son esprit et de tous ses organes, de songer à prendre du repos. Il se sentait trop agité; et comme la nuit était pure et fraîche, il sortit pour aller lui demander un peu de calme pour ses sens.

III.

Depuis près de deux ans que les chrétiens étaient en Asie, on avait eu le temps de rendre par quelques soins le séjour des deux illustres croisés, Louis et Éléonore, plus supportable dans un pays désolé par la peste, brûlé par le soleil, et d'ailleurs dangereux à parcourir. On avait donc, profitant

de ce que le hasard et la nature avaient déjà fait, construit un jardin assez vaste tout autour de la tente royale qui se trouvait ainsi isolée du reste du camp. Entre les palmiers centenaires et les cyprès, les vieux cèdres, les nopals, les sycomores, les citroniers, les grenadiers, les aloës, et tous les arbres épars qu'une Providence particulière semblait avoir groupés en cet endroit, on avait planté de jeunes arbustes d'une prompte croissance, semé de verts gazons, dirigé des sources limpides, et l'on était parvenu à faire, depuis la tente jusqu'aux pieds mêmes des montagnes, une espèce de bois touffu, ombreux, plein de fraîcheur et de parfums, véritable Eden magique sorti comme par enchantement sous la baguette d'une fée.

C'est dans ce jardin merveilleux que le roi se trouva en sortant de sa tente. Il erra long-temps sous tous ces hauts arbres d'Asie qui répandent comme une pluie les baumes les plus enivrants; il contempla le ciel, dont l'éclat lui semblait plus pur, vu à travers de noires masses de feuillages, et peu à peu la sérénité rentrant dans son âme, il sentit son cœur soulagé battre plus librement. Il jouissait de cet état heureux et calme dont il avait tant besoin, quand un léger bruit vint frapper tout à coup son oreille. Il distingua bientôt deux voix, et ayant reconnu de quel endroit elles venaient, il s'approcha d'un berceau de verdure dont il ne se trouva séparé que par une haie épineuse défendue par les dards aigus des aloës; des sons confus, des mots étranges, arrivaient déjà jusqu'à lui, comme un murmure harmonieux, mais vague, mais cahoté comme celui des ruisseaux; il posa une main sur le feuillage... un cri d'effroi se fit entendre, un cri perçant, un cri de femme. Deux personnes se séparèrent, et le roi en vit une courir dans les tortueuses allées, où de loin en loin elle se montrait comme une blanche apparition[1], tandis que l'autre s'enfonçait plus lentement dans la montagne.

s'arrêtant et écoutant par moments. Le premier mouvement de Louis avait été de porter la main à son épée absente, incertain sur celui de ces êtres mystérieux qu'il devait poursuivre; — mais ce moment de doute avait suffi pour assurer leur retraite, et quand il fut revenu de sa première surprise il n'aperçut plus personne; seulement il entendit pendant quelques minutes un bruit semblable à celui que produisent des cailloux entrechoqués, et quand ce bruit se fut éteint, il se trouva au milieu de cette nature si calme dont il avait respiré si délicieusement les parfums, le sang rallumé, bouillonnant, les artères retentissantes, une tempête dans le cœur. — Cette femme, c'était la reine. — Et l'autre?... malédiction! il faudra bien qu'elle le nomme!

Le jour était venu et le malheureux Louis, qui était parvenu à prendre quelque repos, mais un repos plein de visions et de songes laborieux, avait déjà fait connaître ses volontés. C'était par une revue de son armée qu'il voulait commencer la journée; et comme on savait déjà dans le camp qu'il avait reçu des nouvelles de France, et qu'on l'y rappelait vivement, on ne fut nullement surpris de ce qu'il voulut se montrer à ses soldats. — Il y avait une heure à peine que les premiers ordres avaient été donnés et déjà les tentes étaient vides, déjà l'armée était sur pied.

Nous avons dit que les tentes étaient disposées de manière à décrire un croissant dont les deux extrémités étaient tournées vers les navires au mouillage; ce fut dans l'intérieur même de ce croissant et en lui donnant la même forme, que l'armée fut rangée en bataille. L'infanterie, c'est-à-dire ces braves communes de Reims, de Sens, de Beauvais, et tant d'autres, qui avaient été déjà d'un si grand secours au feu roi, et quelques levées tout aussi aguerries, venues des différents points de la France et même des états voisins, occupaient le centre, armées grossièrement

et couvertes de simples cuirasses de cuir ; les ailes étaient formées par la cavalerie, corps d'élite et composé de seigneurs étincelants d'or et d'argent, bardés d'acier, montés sur des chevaux de fer, et entourés de leurs serviteurs.

Lorsque le roi parut au front de cette belle et puissante armée, tous les regards se tournèrent vers lui, curieux et impatiens, mais non plus animés par cette curiosité vague et sans objet qu'excitent toujours les souverains. Il s'agissait de savoir si l'on retournerait en France, et, bien qu'aucuns ne l'eussent dit hautement, un grand désir de la patrie germait au fond de tous les cœurs. Mais cette attente fut trompée et le roi passa dans les rangs sans dire un mot qui pût justifier une espérance que deux ans d'absence, de combats, de maladies et de privations, ne rendaient que trop légitime. Il passa rapidement devant l'infanterie armée seulement de faulx, de couteaux et de pieux ferrés, le front enveloppé d'un nuage de tristesse et le visage empreint d'une pâleur qui firent naître mille conjectures ; ses yeux restèrent constamment baissés, et ce ne fut que lorsqu'il reconnut aux piaffements des chevaux sa noble et chère cavalerie, qu'il leva enfin ses regards, un moment éblouis par les mille éclairs des casques et des cuirasses.

Celui qui aurait pu assister aux premières scènes du drame que nous avons vu commencer, n'aurait pas tardé à comprendre dans quelle intention cette revue avait été commandée si subitement, et peut-être aurait-il deviné ce que le roi venait chercher parmi ces chevaliers aux larges poitrines d'acier. Personne n'eut même l'idée d'avoir un soupçon, et à mesure qu'il passait, chaque homme d'armes se demandait pourquoi cette pâleur extrême avec ces yeux étincelants. Et en effet ses prunelles bleues paraissaient jeter des flammes, et ses regards, plongeant jusque sous le fer, allaient au fond des cœurs chercher et saisir la pensée. Il retrouva

là, beaux de leur jeunesse et de leur tenue martiale, les seigneurs sur lesquels sa jalousie avait fait tomber ses premiers soupçons; les sires de Mauvoisin, des Barres, de Beaumont, et les Saint-Paul, les Mortemart, les Montmorenci, les de Roy; mais, comme dans son examen de la nuit, il ne vit rien dans ces hommes, trop insouciants de la vie pour qu'on put croire que la main d'une reine la leur eut semée des fleurs de son amour, qui dût justifier ses alarmes. Après eux venait un enfant plutôt qu'un homme, le dernier rejeton d'une famille illustre, le jeune Amaury de Glascon, aux cheveux blonds, parfumés, souples comme ceux d'une femme, et aux traits non moins délicats. Une rare beauté qu'une pâleur mélancolique relevait peut-être à bien des yeux, des formes frêles, un regard fier, c'en était plus qu'il n'en fallait pour fixer l'attention du roi; il s'arrêta devant le jeune et pâle chevalier qui, sans doute intimidé de se voir si près de son maître et se sentant indigne également de sa colère et de sa bienveillance, — car on avait peine à démêler lequel de ces sentiments animait les regards du roi, — confus et interdit, détourna la tête et rougit. Ce fut pour le monarque comme un éclair venu d'en haut; il jeta un dernier regard sur le jeune homme, regard de rage et de dédain, et le laissant en proie à ses terreurs et à ses doutes, il s'éloigna et disparut.

Quand le roi rentra dans sa tente, la matinée n'était pas avancée, et la reine était encore renfermée avec ses femmes. Les instants qu'il passa donc avec ses gentilshommes lui donnèrent le temps de mûrir les projets qu'il formait depuis quelques moments. Il donna tout bas des ordres à plusieurs de ses officiers; puis quand il eut tout disposé comme il l'entendait, il appela :

— Le sire Amaury de Glascon!

A ce nom prononcé pour la première fois par le roi qu'on

supposait le connaître à peine, un murmure flatteur se fit entendre parmi des courtisans, et ceux qui se trouvèrent sur le passage du jeune homme, s'empressèrent de se retirer pour le lui laisser plus libre. Amaury de Glascon parut. Il s'approcha du roi avec une fierté modeste, les yeux baissés mais la tête haute, s'inclina profondément, puis relevant ses cheveux dorés tombés à flots sur son front blanc de jeune fille, il attendit que le roi parlât.

— Sire Amaury, lui dit le roi... mais à ce moment on entendit des anneaux courir avec un grincement sur leur tringle d'argent, et tandis qu'une main soulevait la tapisserie, une voix cria :

— La reine. — Et la reine parut.

C'était une belle jeune femme, aux yeux bleus comme ceux du roi, comme lui blonde et d'une blancheur éclatante; celle de son royal époux avait été un peu ternie depuis qu'il guerroyait en Palestine. — Son port était plein de noblesse, de grâce et de ce piquant abandon des femmes du midi de la France, qu'elle avait apporté de la cour de son père Guillaume X, duc d'Aquitaine et de Guienne. Tant de perfections brillaient dans sa personne qu'en la voyant on aimait aussitôt en elle la femme et la reine, la femme pour sa grâce naturelle, la reine pour sa majesté; et l'on n'aurait su dire si la légère pâleur qu'on pouvait remarquer sur ses traits n'était pas un charme nouveau. Ce dut être le sentiment de tous; mais si elle avait paru une tache au milieu de tant de beautés, et s'il avait fallu en rechercher la cause, qu'il eût été facile d'en rejeter la faute sur une nuit passée dans un camp et sous un ciel brûlant d'Asie !

Cette réflexion vint à l'esprit du roi en même temps que la remarque qui l'avait fait naître. Il n'interrogea donc point la reine sur la cause d'une pâleur si naturelle, mais il se félicita secrètement de l'opportunité de son entrée inattendue,

et se retournant vivement du côté du jeune Glascon, resté immobile où il l'avait laissé, il reprit ses premières paroles, mais en les accentuant d'une façon toute particulière, avec ce ton qu'on donne à ce qu'on veut qu'une personne s'approprie sans qu'on s'adresse pourtant à elle.

Il recommença donc ainsi :

— « Sire Amaury, une entreprise nocturne mescierait-elle à votre courage ? »

— « Les armes de ma maison, reprit le jeune homme avec gravité, sont un hibou ayant au bec un passereau, avec cette devise : — NUIT NE NUIT. — »

Ce fut à peine si le roi entendit cette réponse. Ses yeux qui n'avaient quitté ceux du jeune homme que pour se reporter sur ceux de la reine, qui ne laissa voir aucune émotion, avaient entraîné son âme dans le même moment ; il reprit cependant :

— « Donc... vous acceptez ? »

— « Sire, ordonnez. »

— « Eh bien ! — » Et les regards du roi comme un double et brûlant éclair volèrent de la reine au jeune homme et du jeune homme à la reine ; — un ravin profond, — pierreux, — sinueux, — et couvert, — fait pour protéger également la fuite et les entreprises hardies, n'est pas loin d'ici. Il a son entrée à peu de distance du camp et conduit jusqu'à quelques jets d'arbalète seulement des tentes des Sarrasins. — J'ai pensé que des hommes d'armes sûrs, guidés par un homme de cœur, pourraient s'y embusquer à la nuit tombante ; — attendre là qu'un convoi que les infidèles doivent recevoir ainsi que j'en suis instruit, et qui profitera de ce passage qui leur est connu, arrive avec son imprévoyance ordinaire ; l'enlever, et, protégés toujours par le ravin, revenir aussitôt au camp. — Cela doit se faire vite et sans bruit pour éviter un engagement. Et comme il

faut un homme d'exécution, c'est vous, sire Amaury, que j'ai choisi.

Et le roi se leva sans s'apercevoir qu'Amaury avait mis un genou en terre et baisait les glands de son écharpe de drap d'or.

— « Ne vous semble-t-il pas, dit-il à la reine dont il s'était rapproché, que ce soit-là une belle expédition, Madame? »

Et ses yeux pénétrants ardaient.

— « J'aurais fait choix d'un moins jeune homme, répondit la reine avec la plus parfaite indifférence. »

— « Bah! les vieux ne sont bons à ces sortes de choses... »

Et une guerre de réticences, d'allusions détournées, de sarcasmes, de railleries, de mots et de subtilités, s'engagea entre le roi et la reine; — guerre où tous les avantages furent pour la reine, — tous les déboires pour le roi.

IV.

La nuit était venue et avec elle le jeune de Glascon était parti pour son expédition à la tête de vingt braves de son choix, armés seulement d'épées et de poignards, les lances qui sont vues de loin pouvant les trahir, et les arcs à lances des traits étant plus incommodes qu'utiles dans ces sortes d'attaques par surprise. On commanda à quelques cavaliers de se tenir prêts dans le camp pour le cas où des secours seraient nécessaires, et, chacun s'étant retiré dans sa tente, le roi se trouva de nouveau seul dans la sienne.

Par un calcul qu'il sera facile de comprendre, et par un raffinement de vengeance bien naturel, si on réfléchit à la nature de l'outrage dont il était l'objet, ce prince avait évité avec soin pendant six jours d'avoir avec la reine une explication qui aurait amené infailliblement un éclat, éclat prématuré qui aurait nui à ses projets et porté d'ailleurs

une atteinte également offensante à sa double qualité d'époux et de roi. Le même sentiment l'avait aussi arrêté au moment où, convaincu par la scène nocturne du jardin de la réalité de la trahison, il n'était pas entré chez la reine et avait feint de tout ignorer. Il voulait atteindre le coupable sans débats, sans explications; et il n'avait rien perdu à attendre l'heure, l'heure de sa double vengeance; car déjà les victimes étaient en son pouvoir, l'une dans le ravin fatal, l'autre à deux pas et séparée de lui seulement par la mince épaisseur d'une toile. — Il épia pendant quelque temps la reine, debout et attentif derrière ce mur fragile, espérant qu'il lui échapperait quelque soupir, quelque plainte, et que sa douleur et ses craintes lui arracheraient enfin un aveu qu'il brûlait d'entendre de sa bouche. Mais cette attente fut encore vaine. La reine parla haut et avec enjouement, se livrant par moments à une gaîté enfantine; et quand ses femmes l'eurent quittée, on n'entendit plus que le frémissement de la brise dans les palmiers, bruit harmonieux et mélancolique auquel vint se mêler bientôt un faible et régulier murmure.

C'était la reine qui dormait.

Y avait-il eu entre les hommes d'armes d'Amaury et l'escorte du convoi des infidèles un sérieux engagement, ou ces derniers s'étaient-ils seulement fait attendre? C'est ce que l'on ne dira pas, la suite devant l'expliquer; mais toujours est-il que ce ne fut que vers le jour que l'on fut informé de l'issue de l'expédition. Le roi, dans son impatience de la connaître, avait devancé le lever du soleil et soulevé plus d'une fois un coin de la tapisserie qui ouvrait sur la campagne, et d'où l'on découvrait le ravin; enfin quelqu'un entra dans sa tente, et il reconnut René de Beaumanoir, celui de tous les chevaliers qui, par son âge et par ses goûts, se rapprochait le plus du jeune de Glascon.

— « Eh bien ? dit vivement le roi, — et son regard avait déjà lu dans les yeux du chevalier sa réponse, — quelles nouvelles ?... »

— « Le convoi des Sarrasins, qui consiste en provisions de tout genre, répondit Beaumanoir, vient d'être reçu dans le camp. »

— « Et les gens d'armes ? et... Glascon ?

— « De vingt gens d'armes, six seulement sont revenus; quant à Glascon, sire, — il est mort. »

Le roi, qui avait prononcé ces dernières paroles d'un ton assez haut pour être entendu de l'appartement de la reine, espérant que son interlocuteur ferait involontairement comme lui, sans qu'il eût pour cela élevé la voix, donna à tous ses traits une expression de contrariété que Beaumanoir prit pour celle de la douleur. Il cessa dès-lors de se contraindre davantage, et, laissant déborder un torrent de larmes trop long-temps contenues pour n'être pas chaudes et abondantes, il ajouta d'une voix émue, et tirant de son sein des tablettes d'ivoire réunies par un ruban vert :

— « Sire, je dois remplir auprès de votre majesté un message que la mort de mon ami ne me permet plus de différer. La veille de chaque combat Glascon venait à moi, le confident de ses pensées, et plein du noir pressentiment, — hélas! trop tôt justifié, — de sa fin prochaine : — « Tiens, René, me disait-il, je confie à ta loyauté ce monument sacré du plus pur de tous les amours. Si je meurs, remets ces tablettes à sa majesté, qui seule peut remplir le suprême désir d'un sujet loyal et fidèle.... » — Et le lendemain du combat il venait, souriant amèrement, retirer le dépôt sacré des mains de son ami. — Hier, il m'a remis de nouveau ces tablettes, — mais pour ne les plus réclamer !... » Et René les tendit au roi baignées de ses larmes brûlantes. Celui-ci, dont une vive rougeur avait animé le visage à ces paroles,

et dont le front ruisselait d'une froide sueur, car un doute s'était élevé dans son esprit, et, dans un tel moment, un doute, — c'était déjà presque un remords, — le roi donc, inquiet, agité, reçut les terribles tablettes qu'il ouvrit.

— *A noble damoiselle Aloïse de Germigny.* —

Tels furent les premiers mots qui frappèrent ses regards troublés. Un nuage de sang lui déroba le reste. Seulement il distingua, fixée à côté de ces paroles par un nœud de cheveux dorés, une longue mèche d'ébène, — legs d'un amour reconnaissant, fidèle jusqu'à la mort, dont l'espérance était au ciel.

Son message rempli, Beaumanoir s'était retiré. Le roi resta quelques moments, muet et immobile, dans une terrible stupeur, les yeux ardents, les lèvres palpitantes, et tout le corps agité par un mouvement convulsif. — Une première crise passée, il prit cependant sur lui un peu d'empire, et, après une courte hésitation, il entra résolument chez la reine.

Eléonore avait reconnu les pas du roi au bruit de ses éperons d'or; et, comme il ne se fit pas annoncer selon sa coutume, elle fut tout à coup saisie à sa vue d'un tremblement involontaire. Elle songeait en ce moment à cette funeste surprise de la nuit, aux paroles ambiguës du roi, et à ce ravin, qu'elle croyait ignoré de tous, et dont cependant il lui avait parlé comme s'il le connaissait et avec une intention marquée. Elle cherchait à trouver un sens à cette énigme d'événements et de paroles, et, n'y voyant qu'un prélude au plus terrible dénoûment, elle pliait la tête, découragée et s'abandonnant à la fatalité. Elle se rassura pourtant, et quand le roi entra, il lui trouva un air calme et serein qui le fit un moment hésiter. Ce fut donc sans emportement qu'il lui parla.

— Madame, lui dit-il en modérant sa voix que la fureur

rendait tremblante, faudra-t-il encore bien des têtes blondes avant de rencontrer le vrai coupable?... — Et jetant sur ses genoux les tablettes d'Amaury : — Glascon est mort, poursuivit-il; combien vous faudra-t-il encore de victimes?...

Cette apostrophe inattendue fit un instant chanceler l'assurance de la reine; mais l'imminence du danger lui rendit presque aussitôt son courage un moment ébranlé. La question n'avait pas été d'ailleurs abordée assez directement pour qu'il ne restât pas quelque porte dont l'adresse d'une femme pût profiter; Éléonore répondit donc d'un air moitié touché, moitié délibéré :

— Ah! vous aviez de la jalousie!...

Le roi fut comme étourdi à cette réponse imprévue faite en termes si froids et d'un ton si indifférent. Il fut un moment déconcerté, mais la vue des tablettes qu'il crut voir rouges et sanglantes lui rendit bientôt toute sa fureur, et sa voix, d'abord sourde et étouffée, devenant tout à coup terrible et éclatante :

— Bien! madame, dit-il avec emportement et tandis qu'un sourire sarcastique faisait trembler ses lèvres pâles, — de la ruse sur une tombe! de l'esprit à propos d'un mort! — Certes! j'aurais dû bien prévoir que ce sang généreux d'un jeune homme tournerait à votre avantage et retomberait sur ma tête! — Mais, je le jure par le ciel, le sang innocent sera vengé. — Ah! j'ai de la jalousie, en vérité, c'est pour si peu!... Et puis, la jalousie, c'est une frénésie coupable, n'est-ce pas, ma reine, et qui sied mal à un chevalier, et j'aurais dû bien plutôt protéger la nuit les rendez-vous sous les sycomores, remplir de sable les sentiers pour amortir le bruit des pas, veiller, sentinelle attentive, auprès de la tente royale, et remplacer par une sage prévoyance les robes et les voiles blancs, si perfides dans les ténèbres, par des vêtements moins éclatants!

Cette scène qui dura assez long-temps, et dans laquelle le roi se laissa aller aux invectives les plus violentes et aux plus terribles menaces, menaces qui n'atteignirent jamais la reine, parce que, malgré son ingratitude et sa trahison, le malheureux prince ne pouvait se déraciner du cœur l'amour qu'elle y avait semé. — Cette scène où, cette fois, il ne fut permis à Éléonore de rien tourner à son profit, se termina par des torrents de larmes et le départ du roi. La journée, de part et d'autre, se passa en projets, en calculs, sans cesse défaits et refaits, complots, projets, calculs qui se seraient détruits les uns les autres, si l'on avait pu les rapprocher ; — et le soir on apprit dans le camp que le roi avait été visiter sa flotte, où il passerait quelques jours.

V.

Si le roi avait pris ses mesures pour assurer sa vengeance et la rendre inévitable, la reine, de son côté, n'était pas restée en arrière, et dès que Louis fut parti, ce qui eut lieu après leur entrevue, à la tombée de la nuit, elle se mit en devoir de préserver celui qu'elle aimait de l'effet des menaces dont il avait été l'objet. Elle s'était en conséquence retirée chez elle après avoir eu soin d'éloigner toutes ses femmes, et à la lueur d'une lampe dont un voile atténuait les rayons invisibles au dehors, elle écrivait, émue et agitée par divers sentiments, quand un bruit qui la fit frémir d'abord se fit entendre auprès de sa tente. Une main noire qui se glissa sous la tapisserie de la fenêtre la souleva avec précaution en faisant un signe qui rassura aussitôt la reine épouvantée. Elle se leva précipitamment à ce signe connu, et s'élançant vers la fenêtre sans pouvoir retenir un cri de joie, elle aida à l'ouvrir entièrement, éteignit par un mouvement rapide la lampe qui roula avec fracas par terre ; — et un

homme d'une taille gigantesque, — noir fantôme guidé par la main blanche de la reine, — franchit sans parler la fenêtre, faisant étinceler dans l'ombre deux prunelles flamboyantes et une double rangée de dents d'ivoire serrant un poignard maure nu !

Ce qui se passa entre la reine et cet homme, plus semblable à une apparition qu'à un être réel et vivant, c'est ce que nous ne dirons pas encore. Il se fit au moment de cette bizarre entrevue un nouveau bruit auprès de la tente, on distingua bientôt des pas qui s'avançaient et des voix qui parlaient bas et se rapprochaient. — Et l'homme dont l'arrivée avait causé tant de joie à Éléonore, et dont le nom est encore pour nous un mystère, un poignard dans chaque main, s'élança dans le jardin. Mais à peine avait-il franchi, sans doute pour fuir, l'enceinte de la tente, un cri formidable et sauvage se fit entendre, puis un long gémissement sourd, entrecoupé, puis un silence, — et un corps lourd roula pesamment sur le sable et vint tout palpitant encore ébranler la tente royale. — Tout cela s'était passé sans bruit et dans les plus noires ténèbres, et bien que la fenêtre fût restée entr'ouverte, la reine n'avait rien pu découvrir de cette scène si tragique. Mais bientôt une lampe dont une main arrondie couvrait avec précaution la flamme, soit que la personne qui la portait ne voulût pas être aperçue, soit plutôt qu'elle crût diriger ainsi mieux ses pas, — une lampe se baissa jusqu'à pouvoir toucher le cadavre étendu sur le sable fumant. Alors cette personne, un genou en terre et tenant toujours la lampe qu'elle dirigea de la main gauche sur le visage du mort, souleva de la droite, avec la pointe d'un riche poignard au manche incrusté de pierreries, un lambeau sanglant qui lui dérobait ses traits : — c'était un Maure gigantesque, aux regards fixes et hagards au milieu d'un visage noir. — La lampe tomba des mains de celui qui la por-

tait, un cri d'horreur sortit de sa poitrine, on accourut ;— c'était le roi ! — le roi dont la feinte avait complétement réussi, le roi qui était resté caché parmi les nopals embaumés du jardin, tandis qu'on le croyait sur ses vaisseaux, le roi enfin, qui ne trouvait où il venait chercher un noble chevalier chrétien, — qu'un Maure, un infidèle, — un noir!...

On pense tout ce que dut éprouver d'horribles déchirements le cœur de ce malheureux prince, à la vue de ce hideux cadavre. Il fit dépouiller sa victime, que dix coups de poignards, dont le moins assuré avait traversé l'épaule après avoir brisé la clavicule et l'omoplate, que dix coups de poignards aux lames bien trempées avaient jeté raide mort sur la terre. Le premier objet qui frappa ses regards fut un billet sanglant qui tomba du sein déchiré du Maure ; il le saisit avec empressement, sans s'inquiéter du sang noir qui souillait ses doigts, et il lut ces mots, qui firent ruisseler sur son front une sueur plus abondante :

— A.... — Le nom manquait, effacé qu'il était, ainsi que plusieurs mots, par le tranchant d'un poignard qui traversait le parchemin parfumé sur lequel il était écrit. — « Ton soleil d'Occident, que n'obscurcit aucun nuage...., dort, couché dans la mer...... Viens !...., ô mon bien-aimé satellite !..... »

Le roi froissa ce billet avec un geste convulsif et menaçant, reprit sa lampe, qui brillait encore, et, jetant un dernier regard sur le cadavre, s'éloigna. — Quelques instants après il était chez la reine.

La malheureuse était dans un désordre extrême; ses longs cheveux roulaient sur ses épaules presque nues; elle était pâle; un affreux frisson faisait entrechoquer ses dents, et, se sentant prête à défaillir, elle se traînait, égarée et faible, vers son lit. Mais une main de fer l'avait saisie, et, malgré ses efforts désespérés, elle fut forcée de venir contempler le

corps qui gisait mutilé sous sa fenêtre. Le cri d'horreur qu'elle poussa ne fit que provoquer un infernal éclat de rire semblable à un rugissement; elle se crut un moment parmi les damnés, et, quand elle entendit ces mots, prononcés avec un accent de fureur indéfinissable : — « Madame! à l'avenir, confiez mieux vos billets d'amour; vous pourriez faire des jaloux! » — elle roula comme un plomb aux pieds du roi, qui la jeta violemment sur son lit, et sortit, laissant dans ses mains la fatale lettre.

Elle devait, à son réveil, la retrouver comme un remords.

VI.

Le lendemain, — c'était par un beau temps d'automne, il y eut au point du jour grand bruit de voix et de fanfares partout le camp (1). Fantassins et cavaliers, réunis autour de leurs chefs, parlaient avec ivresse de la France; on se pressait la main sans se connaître; on s'embrassait, on se félicitait : c'était une joie universelle.

La reine, attirée par tout ce fracas, se leva, et, pleine encore des souvenirs de la veille, tremblante, pâle, et craignant d'être vue, elle se mit à sa fenêtre. — Il ne restait plus du camp que les hommes qui l'habitaient, et la tente royale était seule restée debout. — Cette destruction inopinée du camp donna à penser à la reine; elle tourna les yeux vers la mer, et ses yeux se mouillèrent de quelques larmes : la flotte était appareillée, et le vent soufflait vers la France. — Elle jeta sur la montagne un regard plein d'anxiété, et tout son cœur se souleva; — il n'y restait plus un vestige de l'armée des Sarrasins. — Oh! c'est qu'à cette vue s'était évanoui comme un rêve un suave et brûlant amour; Éléonore

(1) Le 20 octobre 1149.

avait compris que l'Asie ne serait bientôt plus pour elle qu'un souvenir ; et tandis que tout était joie autour d'elle, elle se prit à pleurer amèrement.

Le Maure n'était donc point son amant, puisque même après son horrible mort, elle regrette encore l'Asie ? — Oh ! Dieu le veuille !....

Pour Louis, il est à cheval, hâtant le départ de l'armée, dont les premiers rangs montent déjà sur les galères, tandis que les derniers commencent à peine de s'ébranler. Le malheureux quitte enfin cette terre fatale où son noble cœur a eu tant à souffrir. — Étranges destinées de ce roi, beau, jeune, victorieux, aventureux comme son siècle et ses ancêtres, fait pour plaire et pour être aimé, et cependant si dédaigné, tant de fois trahi et outragé ! Il entre en libérateur dans Antioche, qu'il est venu sauver, ainsi que Roha (1), d'une invasion de Sarrasins ; il a traversé, pour secourir son roi chrétien (2), l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, des pays ennemis ou barbares, et plus opposés à ses desseins que ceux même qu'il va combattre, l'empire des Constantins, où règne un perfide Comnène (3). Il a semé partout l'or et les hommes, et cependant il est forcé de fuir la cour d'Antioche ; Éléonore a osé rêver l'inceste avec son oncle !.... — Il va à Jérusalem, sans doute pour que la vue du tombeau du Christ éteigne une flamme coupable ; mais il faut fuir aussi ces lieux : l'empereur d'Allemagne (4) a rejoint les deux pélerins, et c'est un nouvel incendie qui s'allume au cœur d'Éléonore ! — Enfin, de fuite en fuite, le roi

(1) Nom oriental d'Edesse qu'un Courtenay venait de se laisser enlever par son indolence et sa lâcheté.

(2) Raymond de Poitiers, oncle d'Éléonore.

(3) Manuel Comnène.

(4) Conrad III.

ne trouve plus d'asile; et maintenant ce n'est plus Antioche ou Jérusalem qu'il fuit, ce n'est plus une ville ou un royaume, c'est un monde !

Mais cette cruelle fatalité qui semble s'acharner sur ce monarque infortuné comme une bête fauve sur sa proie, n'a point lâché encore sa victime; et c'est en vain qu'elle croit vaincre sa destinée, comme un archer parthe, en fuyant.

Durant une nuit tempêtueuse, et à la faveur des ténèbres épaisses, seulement éclairées à de courts intervalles par la blafarde clarté des éclairs, la flotte avait été tout-à-coup attaquée sans qu'on pût distinguer par qui, ni le nombre des vaisseaux ennemis. La galère qui portait le roi avait été obligée de soutenir presque seule le choc des assaillants, et, pendant le combat, une voix qui se mêlait aux cris de guerre et aux grondements de la foudre, n'avait cessé de crier :—Éléonore! Éléonore!! — Le roi, qui crut seul avoir entendu cette voix et n'osa se confier à personne, pensa que ses oreilles le trompaient, et ne songea qu'à combattre en désespéré. Mais son vaisseau, un instant en péril, était parvenu à se dégager, et lorsque le jour parut, il ne restait plus rien sur la mer qui rappelât le combat de la nuit; et Chypre, riante et verte, apparut mollement bercée sur les eaux, comme le nid d'algues et de varech d'un alcyon.

Les voilà donc enfin partis, le roi, la reine, l'armée, la flotte entière; le roi, le cœur torturé, plein d'angoisses; l'armée, saluant Chypre par ses cris de joie, tendant les bras vers la patrie; la reine, enfin, tout entière absorbée par une pensée douloureuse, et les yeux arrêtés, quand tous les tournent vers la France, sur un point de l'Orient, où son regard a découvert des débris épars et flottants.

Mais les étendards fleurdelysés flottent vers le Nord, comme entraînés par un secret instinct; les voiles arron-

dies palpitent; — et déjà l'île de Chypre, où le soleil couchant s'éteint, n'est plus qu'un point sans forme et lumineux, qui, par degrés, pâlit, s'efface, et bientôt cesse de briller.

Maintenant c'est la mer, la mer, partout la mer!

VII.

A son retour en France, Louis VII demanda le divorce, et, dans une assemblée qui eut lieu à Beaugency, et où furent convoqués plusieurs prélats, et entr'autres les archevêques de Sens et de Bordeaux (1), les évèques de Rheims et de Rouen (2), ainsi que leurs suffragants, les grands et les barons du royaume, la parenté, prétexte invoqué par le roi, fut discutée comme devant être la base de la sentence. Cette sentence ne se fit pas attendre, et fut telle que le roi la désirait: il rendit à sa femme, répudiée, les états qu'elle avait apportés en dot, la Guienne et l'Aquitaine; et si, peu reconnaissante de cette générosité, Éléonore, qui s'unit peu aprés au duc de Normandie, Henri de Plantagenet (3), crut, devenue reine d'Angleterre, se venger de son ancien époux en lui suscitant mille embarras. Louis ne tarda pas, de son côté, à l'être aussi bientôt de sa conduite en Palestine.—Le secret de ses dernières amours, de celles qui furent si longtemps un impénétrable mystère, fut enfin surpris par le roi Henri, qui, dans des lettres renfermées dans un coffre imprudemment conservé, trouva le sens de cette obscure énigme. L'amant de la reine avait été un jeune Sarrasin,

(1) Hugues et Geoffroy.

(2) Samson et Hugues.

(3) Depuis roi d'Angleterre sous le nom d'Henri II. Elle l'épousa six semaines après son divorce avec le roi de France.

nommé Saladin, qui, bien qu'il eût péri de désespoir en faisant couler son navire à la vue d'une amante qu'il voyait lui échapper pour toujours, n'en excita pas moins la jalousie du successeur du roi de France; moins tolérant que celui-ci, il lui fit expier par mille maux cette fatale découverte; et Louis put enfin se croire entièrement vengé.

Mais si l'époux le fut de ses injures personnelles, par les traitements que l'infidèle éprouva, le roi ne le fut pas moins comme représentant de la France, déchirée sans cesse des mains de la femme criminelle, devenue mégère. — Un fils naquit au roi Louis (1), — et ce fils fut Philippe-Auguste.

L'AUTEUR.

Dans l'état actuel de nos mœurs, mœurs moins réelles que platrées et qu'on pourrait définir une trompeuse hypocrisie, car, en attendant que la religion nous régénère, c'est à cela seulement que le philosophisme, qui du reste se meurt, nous a conduits; — aujourd'hui que tout est renaissance, renouvellement, et qu'on sent plus généralement le besoin de donner par tous les moyens une bonne direction à la société nouvelle qui se prépare, les exigences de la morale sont telles qu'on veut qu'il ne sorte plus rien de la plume de l'écrivain qui n'ait un but quelconque d'utilité, et que même pour être lu des oisifs et des indifférents, il faut que de l'écrit le plus futile en apparence, du conte et de la nouvelle, il ressorte quelque vérité, quelque enseignement, — sans doute pour dédommager de ce que la fiction a de

(1) Philippe II, né le 22 août 1165, de son mariage avec Adèle ou Alix, fille de Thibault-le-Grand, comte de Champagne, qu'il avait épousée en 1160, après la mort de sa seconde femme Constance, fille d'Alphonse de Castille, dont il n'eut point d'enfants mâles.

clartés stériles ou dangereuses et laisse de vide dans l'esprit.

L'auteur de ce récit est plus pénétré que personne de cette conviction qui gagne heureusement de proche en proche chaque jour et finira par devenir universelle, du moins parmi les écrivains et les lecteurs, ceux qui donnent et reçoivent la lumière et la répandent autour d'eux, pernicieuse ou salutaire selon qu'elle est bonne ou mauvaise. Il est donc persuadé qu'il importe d'épurer la source si l'on veut que les ruisseaux, et par suite les fleuves et la mer, n'aient que des eaux saines et claires et ne réfléchissent jamais que le ciel dans leur calme et brillant miroir. Il applaudit du fond du cœur aux louables efforts de quelques hommes généreux dont l'âme s'est vouée tout entière à cette régénération; et s'il ne les peut seconder dans leur vertueuse entreprise, du moins leur sera-t-il toujours uni de vœux et d'intention. — La pensée qu'il pourrait participer à cette œuvre a long-temps germé dans son sein, et ce n'est pas sans douceur et peut-être aussi sans orgueil, il l'avoue, qu'il a vu naître entre lui, obscur, ignoré, sans renom, et les esprits qui éclairent le siècle, puisqu'ils lui servent de flambeau et le guident dans les voies nouvelles, une correspondance d'idées qui, si elles ne l'élèvent pas jusqu'à eux, lui permettent du moins de recueillir quelques rayons perdus de leurs lumières encore éparses, comme dut l'être celle du soleil avant que l'ordre eût succédé au chaos, et de suivre de loin leurs traces.

Ces considérations, d'un ordre bien plus élevé que ne semble le comporter le simple récit qui précède, et qui les a cependant fait naître, bien que la matière en soit légère, amènent naturellement à remarquer que ce tableau, qui montre un roi jaloux, répudiant sa femme, et donnant un exemple funeste qui ne sera que trop suivi, justifie peu la profes-

sion de foi qui vient d'être faite. Cette remarque serait juste si, à côté des fureurs de Louis VII et des fautes d'Éléonore, on ne voyait pas dominer un fait qui, dès l'abord, aura frappé tout lecteur préoccupé d'une pensée religieuse; c'est cette participation de la providence à toutes les actions des hommes qui fait que ce même roi qui, pendant plus de deux ans, a cherché à se venger d'une épouse coupable et d'un rival, sans jamais pouvoir y parvenir, malgré la justice de sa cause, l'est par deux fois au moment même où sa victime lui échappe et où il a renoncé de lassitude à la poursuivre de sa haine.

Mais il est un plus grand enseignement que l'auteur de cette nouvelle s'est ôté les moyens d'offrir, et qui ressort d'un fait que l'histoire a consacré, mais qu'il n'a pu faire entrer dans le cadre trop resserré dans lequel il s'est renfermé.

Louis VII était pieux et brave; mais ce ne furent pas seulement sa piété et sa bravoure qui le conduisirent en Palestine; ce fut un horrible remords, le remords qui le déchirait depuis qu'entré de force dans Vitry-en-Perthois appartenant au comte de Champagne, avec qui il était en guerre, il avait fait dévorer par les flammes, dans une église, 3500 malheureux qui s'y étaient réfugiés (1).—Mais voyez comme la Providence est partout, qu'elle châtie ou qu'elle absolve! — Louis combat en vain comme un héros; il faut que son crime s'expie. Son séjour en Palestine n'est qu'un mélange de désastres et de malheurs inouis; de près de 300,000 hommes qu'il y conduit, il n'en ramène que 40,000; la peste, le climat, la perfidie, la corruption, tout semble conjuré pour la perte de cette armée. Il quitte enfin la Terre-Sainte, et c'est pour voir la tempête disperser ses derniers soldats,

(1) 1141.

— et n'en ramener que parjure et souillée celle qui l'y suivit fidèle, dévouée, innocente et pure. — Quelle terrible expiation ! — Mais Louis VII avait de grandes qualités, et son crime qui ne fut à tout prendre, si l'on se reporte à son temps, qu'un emportement aveugle et condamnable, mais non pas sans exemple, était assez racheté. Il eut le double bonheur de trouver dans de nouveaux liens un repos et des jouissances que sa première union lui avait refusés, et de voir dans son fils, jeune enfant, tout ce qu'on pouvait attendre de l'homme :

L'un des plus grands princes de sa race et l'un des règnes les plus heureux.

E. DE GINOUX.

POÉSIES COSAQUES.

Un cosaque hideux......
VICTOR HUGO.

Drame de fer et de feu.
EUGÈNE SUE.

Quatre bonds ma cavale, et puis dix et puis trente.
JULES DE SAINT-FÉLIX.

Poésies cosaques ! Voilà deux mots singulièrement accouplés : voilà un titre qui présente aux imaginations françaises un sens ridiculement contradictoire. Car si l'on a vu figurer un cosaque dans la poésie, peut-on, grand Dieu ! admettre qu'il y ait de la poésie dans un cosaque !

En effet, qu'est-ce que le cosaque tel qu'on le personnifie en France, tel qu'on le produit dans les feuilles légères de la littérature, ou dans les in-8° de la politique, depuis le *Charivari*, qui fait par fois de l'histoire en caricature, jusqu'à de graves créations où l'on trouve souvent la caricature de l'histoire ? Qu'est-ce enfin que le cosaque tel qu'on le voit sur les théâtres, dans les peintures et les lithographies ?

Si vous l'avez oublié, nous allons vous le dire.

Le cosaque forme à lui seul un genre qui n'a pas été jusqu'à présent décrit par les naturalistes : c'est un être qui n'est plus un Orang-Outan et qui n'est pas encore un homme.

Le cosaque est un animal féroce qu'on n'apprivoise qu'à coups de fouet.

Le cosaque est la sentinelle avancée de la barbari et menace de sa lance les reins de l'Europe civilisée.

Le cœur du cosaque n'est accessible qu'à deux sentiments : l'appât du butin et la crainte du bâton.

La physionomie invariable du cosaque tient de l'expression farouche du *Samiel* de Weber et de la stupidité des Gilles de la foire.

Son profil est celui d'un Hottentot auquel on aurait ôté la peau noire et ajouté une barbe.

Le cosaque, avec son justeaucorps rouge, son pantalon bleu et son bonnet qui recouvre à peine le sommet de la tête, semble, pour son extérieur, appartenir de droit à ces familles et compagnies de singes créés par le pinceau grotesque et enjoué de l'école flamande.

C'est l'incarnation vivante et le type de tout ce qu'il y de plus laid dans la nature. C'est le roi des *Han d'Islande*, des *Quasimodo* et consors, l'Apollon de la laideur.

Le cosaque est tout cela.

Que si on nous taxait de partialité pour avoir résumé en ces termes une opinion généralement répandue en France, nous serions heureux de remercier les personnes qui accuseraient notre exagération !

C'est à l'indulgence de ces mêmes personnes que nous nous permettrons de recommander le court plaidoyer que nous essaierons de tracer en faveur d'un peuple, si peu et si mal connu. Et nous nous trompons fort, ou nous croyons qu'il sera grand le nombre de ceux qui accueilleront avec intérêt quelques notions souvent fort opposées aux idées qui ont cours sur les cosaques.

Un beau spectacle à ravir la pensée est de voir ce mouvement intellectuel qui agite la France à notre époque. On court impétueusement à la conquête de tout ce que l'art et la science ont produit de beau ou de vrai dans le reste de l'Europe. On en fouille assidûment les recoins les plus obscurs. Véritables cosaques de l'intelligence, les Français

enlèvent leur butin partout où ils le trouvent, et s'ils prennent quelquefois la fausse monnaie pour de l'or, le creuset du temps en fera justice. Beaucoup d'anciennes préventions tombent sous les coups d'une critique consciencieuse et éclairée ; bien des préjugés se fondent au feu irrésistible de la vérité; bien des choses, qu'on stigmatisait récemment encore de préjugés, reprennent leurs véritables couleurs, et reparaissent sous leur jour véritable. La France devient une vaste ruche, dont les abeilles font le tour du monde; les frelons d'un aveugle orgueil national disparaissent de plus en plus.

Donc, nous espérons qu'on nous saura bon gré de tourner les lunettes du *Panorama littéraire* vers un horizon qui a été rarement exploré.

On confond assez habituellement les cosaques avec plusieurs peuplades d'Asie qu'on a vues arriver en France à la suite des armées russes. C'est une erreur : les Bachkirs, les Calmoucs, les Kirguises et autres tribus d'origine mongole ou du moins asiatique, ne sont pas les cosaques. Tous les cosaques sont Russes et appartiennent à la religion grecque.

L'histoire de leur origine ressemble à celle des Romains. Ils se formèrent de l'agglomération successive d'aventuriers et de colons qui se portèrent des contrées avoisinantes vers les frontières méridionales de l'empire. Leur gouvernement, pareil à celui des anciens Francs, participait de la république et de la monarchie, ou plutôt c'était un gouvernement patriarcal, le gouvernement de la famille, de la commune. Le plus sage et le plus vaillant était élu chef ou Attaman : il rendait la justice, secondé des vieillards et des pères de famille qui avaient acquis de la considération.

La vie aventureuse, la guerre, la gloire, des mœurs qui rappelaient les temps primitifs de Sparte, de Rome, de la

Germanie, se ressentant tour à tour de l'influence du christianisme et du contact de la barbarie asiatique; voilà les éléments qu'on trouve dans l'existence des anciens cosaques.

N'ayant point l'intention de faire ici leur histoire, nous ne les suivrons pas dans leurs établissements sur le Dniepr, le Don, la mer Noire, la mer Caspienne, au Caucase et en Sibérie. Nous ne vous dirons pas les luttes sanglantes des cosaques, leurs exploits héroïques contre les Turcs, les Tartares, les divers peuples de l'Asie; nous ne vous les montrerons pas se ruant sans cesse sur les hordes de l'Orient, souvent vainqueurs, jamais vaincus; Colombs obscurs découvrant de nouveaux mondes dans l'immense Océan des terres asiatiques; pèlerins à cheval dont le bâton est une lance, le bourdon une giberne, allumant leur feu sous les peupliers de la Tauride, et sur les neiges du Kamtchatka; nouveaux croisés fouillant de leurs piques la terre des mécréants, pour y planter le signe de la résurrection aux lieux où s'amoncelaient des cadavres; nouveaux martyrs fécondant de leur sang chrétien les germes d'une civilisation qu'ils apportaient, à leur insu, avec la croix pendue à leur poitrine; digue humaine, jetée par la Providence pour arrêter les flots de la barbarie asiatique; dogues vigilants au collier d'acier, gardant le troupeau européen, et faisant mordre à leurs fers aigus les bêtes fauves de l'Asie.

Il y a là toute une épopée qui n'a pas trouvé son Homère, un drame aux péripéties sanglantes et imprévues qui n'a pas eu de Shakespeare ou de Schiller, tout un moyen âge oriental qui attend ses chroniqueurs et ses peintres.

Ces réflexions, nous le savons, paraîtront étranges à ceux que nous nous permettons de nommer *Cosaquophobes*. Mais, diront-ils, les cosaques sont des barbares et vous en faites les champions de la civilisation.

Nous ne répondrons pas à ces interpellations, car il s'agirait, au préalable, de s'entendre sur l'acception des mots barbarie et civilisation.

Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà, dit Pascal. Or, pour les uns, civilisation veut dire formes exclusives inventées et appliquées à toutes choses par les seuls *progrès* de la raison humaine, triomphe absolu de l'industrialisme, jeu de la bourse, chemins de fer, machines qui remplacent les hommes, hommes qui mécanisent leurs institutions, écoles mutuelles, inventeurs de nouveaux procédés chimiques ou alchimistes de nouvelles religions. D'autres, au contraire, et nous sommes de ce nombre, croient que la barbarie cesse où le christianisme commence, et que dans les pays chrétiens la question s'agite simplement entre le plus ou moins de civilisation, c'est-à-dire, le plus ou moins de douceur et d'humanité qui s'introduisent dans les mœurs, les usages et les lois. Ceux-ci, par exemple, n'appellent plus le moyen âge une époque de barbarie, malgré la torture, les oubliettes, les chevaliers félons, et les buchers du fanatisme. D'ailleurs, si l'on nous objecte les anciennes cruautés des cosaques à la guerre, nous dirons que la civilisation, telle même que la comprennent les rationalistes a eu ses Robespierre, ses Marat et ses Danton.

Mais voici les poésies annoncées ou plutôt quelques chants populaires des cosaques du Don du dix-septième et du dix-huitième siècles. Nous y joignons, pour l'intelligence, quelques détails sur les mœurs des cosaques, à l'époque où circulaient ces chansons.

Les anciens cosaques étaient à peu près indépendants, et ne se trouvaient que dans des rapports de vasselage, à l'égard des tsars russes. Leurs coûtumes et leur genre de vie avaient une physionomie tranchée qui s'est perdue depuis qu'ils ont été plus complètement incorporés à la Russie.

Les cosaques du Don étaient en hostilité perpétuelle avec la ville d'Azof, qui alors appartenait aux Turcs, et le kan des tartares de la Crimée, l'ancienne Tauride. Ils s'embarquaient dans de frêles esquifs, descendaient le Don, attaquaient les vaisseaux musulmans sur la mer Noire, et ravageaient les côtes. C'étaient les flibustiers de ces contrées. Cependant leurs excursions n'étaient pas de la piraterie. Ils déclaraient la guerre en bonne et due forme et faisaient des trèves et des paix qui presque toujours étaient violées par leurs ennemis. Nous traduisons littéralement une de leurs déclarations de guerre : « De la part de l'Attamann du Don » et de toute l'armée au pacha d'Azof, salut. Par ordre de » notre grand souverain, nous avons vécu en paix avec » vous ; présentement, toute l'armée a décidé de rompre » la paix. Craignez-nous ; de notre côté nous prendrons » nos précautions. Ce pourquoi, la présente est le sceau de » l'armée. »

Ce sentiment de dignité et de fierté nationale perçait dans des locutions qui étaient devenues proverbiales parmi les cosaques. « Nous accordons la paix, disaient-ils, mais il ne » nous convient pas de la demander. » Ils se donnaient le titre de Cosaques du Don, *libres et sans peur*. La formule des proclamations qu'ils envoyaient de ville en ville pour appeler aux armes, commençait ordinairement par ces termes : « Défendons d'un cœur hardi l'honneur : soutenons notre » gloire d'Attamans et d'hommes vaillants. » Le respect qu'ils inspiraient au sultan, provoqua une ordonnance de la Porte qui prescrivait à la ville d'Azof de payer chaque fois, lors de la conclusion de la paix, un certain tribut en sel, en filets et en argent. La pêche et la chasse étant leur principale industrie, ce secours de leurs voisins leur était fort utile. Du reste, ils avaient peu de besoins ; et disaient : « C'est » Dieu qui nous nourrit : nous vivons comme les oiseaux :

» nous ne semons pas, nous ne mettons pas de blé en grange » et nous sommes pourtant toujours rassasiés. »

Leur haine contre les Turcs était grande : ils se croyaient déshonorés de faire cause commune avec ces hommes *non baptisés*. Le tsar ayant exigé des cosaques en 1630, qu'ils se joignissent comme auxiliaires à une armée turque, ils lui répondirent : « Sire, nous sommes prêts à mourir pour toi, » mais nous ne voulons pas servir les mécréants. Pouvons-» nous être les alliés des gens que nous méprisons et qui » sont nos ennemis naturels ? » En 1627, le sultan fatigué de leurs incursions continuelles voulut acheter une paix assurée, en leur donnant un appointement annuel. Les cosaques, en véritables Fabricius, repoussèrent cette offre avec indignation. Peu de jours après ils coururent à Azof, prirent la ville d'assaut, et firent mourir l'envoyé turc chargé de cette négociation.

Les cosaques, profondément attachés à la religion, n'entreprenaient jamais leurs courses guerrières sans implorer le Dieu des armées. On chantait un *Te Deum* dans l'église, puis on vidait sur la place publique la coupe d'adieu. Alors, ceux qui restaient reconduisaient jusqu'au rivage la troupe qui partait. Les cosaques embarqués entonnaient des chants où ils apostrophaient le Don et lui adressaient leurs adieux.

Le Don était pour eux le représentant de leur patrie, une personne vivante à qui leur imagination naïve et poétique vouait une tendresse filiale. Ils ajoutaient au nom de *Don* celui d'*Ivanovitch*, ce qui veut dire : *Fils d'Ivan;* selon la coutume russe qui exige qu'en interpelant un individu par son nom de baptême, on y joigne celui de son père. Or, saint Jean était le patron des cosaques. Un de ces chants adressés au Don, que nous allons rapporter, se distingue par son originalité, et rappelle les chants populaires des

Grecs modernes, qui font aussi parler les objets inanimés.

Eh ! quoi ! notre père, notre glorieux et paisible Don,
Toi qui nous nourris, notre Don Ivanovitch,
Toi qui as une bonne renommée,
Une bonne renommée et bien méritée,
Jadis tu courais rapide,
Tu courais rapide et propret;
Et maintenant, ô notre hôte, tu coules tout troublé.
O Don, tu es troublé et de bas et de haut.
Le glorieux et paisible Don prononça ces paroles :
Et comment puis-je ne pas être troublé !
J'ai lâché mes beaux faucons,
Mes beaux faucons, les cosaques du Don.
Sans eux, mes bords escarpés sont lavés par les flots;
Sans eux, le sable jaune se couche en longues tresses sur la campagne.

Revenus de leurs expéditions, le premier soin des cosaques était de faire une part aux monastères et aux églises de la dépouille de l'ennemi. Usage touchant et sublime ! ainsi que les jeunes filles des pays catholiques qui portent à la Vierge l'offrande des fleurs cueillies de leur main, ces hommes, au corps dur mais à l'âme sensible, venaient répandre sur les châsses des saints et les chasubles des prêtres l'or, les perles et les pierreries enlevés au champ de la gloire. Ils fondaient les canons de l'ennemi pour en faire des cloches. Pareils aux chevaliers du moyen âge, bien des cosaques donnaient une moitié de leur vie à la guerre, et l'autre à Dieu. Les monastéres étaient leur hôtel des invalides.

Le butin, au nombre duquel figuraient les captifs des deux sexes, se partageait entre la troupe victorieuse. On nommait cette opération le *Douvann*. Il existe beaucoup de

chansons sur les *Douvanns*. Celle que nous traduisons ici offre un indice curieux des mœurs de ces temps. On y voit figurer souvent, comme dans tous les chants cosaques, le mot *Molodetz*, ce qui veut dire un jeune homme vaillant, un brave, un homme intrépide et résolu. On y ajoute communément l'épithète de *bon Dobryï Molodetz*. Le mot bon est pris dans le sens qu'on lui donnait au moyen âge : *mon bon poignard*, *ma bonne lame*. Dans la difficulté qu'il y a de trouver en français un équivalent du mot *Molodetz*, nous nous sommes décidés pour l'ancien terme de *gars*, en y ajoutant une épithète de circonstance.

Quand de la glorieuse contrée, du côté de l'Orient,
Coula la rapide rivière, le glorieux, le paisible Don,
Il creusa, ce gars, il traversa des montagnes escarpées.
Du côté de l'Occident, il traversa, il creusa de sombres forêts.
Là, frères, sur le Don ne vivent que des hommes libres,
Les hommes libres y vivent, les cosaques du Don.
Les cosaques, les amis, s'assemblèrent et firent un cercle.
Ils se mirent à partager le *Douvann* entr'eux.
L'un des prix était cinq cents roubles ;
L'autre prix était tout un millier ;
Le troisième une belle jeune fille.
Un gars vaillant se lamente et pleure.
O ma tête, ma pauvre tête, ma tête malheureuse !
Au combat, à la bataille tu marches la première,
Au *Douvann*, au partage on te laisse la dernière,
Quand soudain la belle jeune fille dit au gars vaillant :
Oh ! ne pleure pas, ne te lamente pas, mon gars vaillant.
Je tisserai pour toi un tapis de soie qui vaudra 500 roubles,
Je tisserai pour toi un autre tapis qui vaudra tout un millier,
Et le troisième tapis que je tisserai n'aura pas de prix.

Cette chanson prouve que les anciens cosaques ne s'entendaient guère en galanterie, ce dont nous les blâmons fort.

Le bon gars se désole d'avoir, pour sa part une belle jeune fille, mais je ne sache pas que les Spartiates aient été bien galants. Le dernier vers contient d'ailleurs une réticence grâcieuse et délicate, une allégorie voilée en faveur de l'amour qu'on ne s'attendrait pas à sortir d'une bouche moins habituée à effleurer une main de femme qu'à mâcher la cartouche. Cela promet.

Les cosaques étaient des amazones mâles, si l'on peut s'exprimer ainsi; ils craignaient l'amour; et pour ce fait nous ne les blâmerons pas trop. Des cœurs purs, vrais, primitifs, ont des passions exclusives, d'autant plus profondes et absorbantes que la raison, ce ver rongeur du sentiment, est moins développée. Pour les cosaques, la guerre était une passion exclusive, un culte, une religion. Ils ne pouvaient servir deux maîtres à la fois; ils devaient renoncer à l'amour, ou risquer de manquer à leur vocation, d'énerver leur nature guerrière. La chevalerie seule a su accomplir l'union mystique entre la femme et l'épée. Alors l'amour était un culte bienfaisant; car, comme la foi, il était un mystère et une espérance. Aujourd'hui que les anatomistes du sentiment déchirent de leur scalpel les tissus les plus secrets du cœur, qu'ils posent le doigt sur chaque fibre palpitante et vous disent : ceci est l'amour; voilà comment il se forme, comment il se développe, comment il décroît..... Aujourd'hui l'amour n'est plus une religion, c'est une science.

Mais laissons l'amour, et revenons aux cosaques.

Les cosaques étaient donc étrangers à cette passion. Celui d'entre eux qui se rendait coupable d'un tendre sentiment était repoussé du cercle de ses camarades et en butte à leurs reproches. Semblables aux Romains ils enlevaient leurs Sabines chez les Turcs, les Tartares et surtout chez les Circassiens ; ils épousaient leurs captives converties au

christianisme. On dit qu'ils étaient fort difficiles dans le choix de leurs femmes, et très-sensibles à leur beauté physique. Aussi le sang cosaque est-il en général fort beau. Leur stature est élevée, leur profil quelquefois grec, souvent romain, leurs cheveux bruns ou noirs. Ils tiennent en grande partie de la race slave qui, comme on sait, est belle; mais on remarque souvent dans leur physionomie les traces de leur fusion avec les peuples de l'Asie. Ce mélange, loin d'être à leur désavantage, donne à leurs traits le piquant et la mobilité qui caractérisent les peuples du midi. Nous le répétons, c'est par erreur qu'on leur prête exclusivement le type mongol qui est une exception.

Lorsque plus tard, les cosaques se marièrent entre eux, l'autorité paternelle, qui était profondément révérée, présidait seule au mariage. Parfois les futurs époux arrivaient à l'autel, sans s'être jamais vus. « Mon cher fils, disait le » père, ta mère et moi t'avons choisi une promise; elle est » de bonne maison; elle est bonne ménagère, etc. » Le fils répondait : que votre volonté soit faite, et il se prosternait devant les parents. Il en était de même des jeunes filles. De nos jours et parmi les classes éclairées de la société en Russie, l'amour a une grande part dans le mariage. Que n'est-on à cet égard un peu moins cosaque en France; on ne verrait pas tant de *victimes cloîtrées* de l'état conjugal. Cependant, comme aux temps que nous décrivons, les unions se trouvaient assorties, sinon par le cœur, du moins par la parité respective des facultés intellectuelles; comme par bonheur pour les jolies femmes cosaques, elles n'étaient pas dans le cas de lire ces romans du jour qui, soit dit en passant, dépravent l'esprit s'ils n'attaquent pas le cœur, et jettent un malaise par fois incurable dans l'imagination des femmes d'à présent, elles fleurissaient paisiblement à l'ombre de l'autorité matrimoniale. Elles s'exécutaient de bonne

grâce, quand il s'agissait de remplir certaines coutumes fort peu courtoises des cosaques. Ainsi rencontraient-elles dans la rue un cosaque en armes, elles lui cédaient le pas, au risque de cheminer dans la boue; étaient-elles assises à la porte de leur maison, elles se levaient aussitôt que passait un vieillard, le saluaient respectueusement, et ne se rasseyaient que lorsque l'objet de leur vénération s'était éloigné à une grande distance. Ce respect pour la vieillesse était également observé par les jeunes gens, qui restaient toujours la tête découverte devant un homme âgé.

Les femmes des cosaques vivaient ordinairement très-retirées et ne voyaient les hommes qu'aux réjouissances publiques ou dans les églises. Les jeunes filles se retiraient modestement de la fenêtre dès qu'elles apercevaient un homme. Au dix-huitième siècle, les rapports entre les deux sexes devinrent plus fréquents. J'ai oublié de vous dire qu'il y a deux cents ans, le bon ton exigeait que les dames cosaques parlassent le tartare. Aujourd'hui elles parlent la langue d'*Indiana* et de *Lélia*.

Les hommes du Don naissaient pour ainsi dire à cheval et armés de pied en cape. Un arc, une pique, un sabre, une cartouche étaient les présents qu'on donnait à l'accouchée pour jeter un sort favorable au nouveau-né! Quand une mère, six semaines après ses couches, avait porté son fils à l'église pour la cérémonie de la purification, le père prenait l'enfant, le mettait sur un cheval, lui attachait un sabre et l'*armait cosaque*. Puis il le rendait à la mère, en la félicitant d'*avoir fait un cosaque*. A l'époque de la première dentition, on replaçait l'enfant à cheval et on le conduisait ainsi à l'église, où l'on chantait un *Te Deum* à l'invocation de saint Jean, pour demander au ciel que l'enfant devînt aussi brave que ses ancêtres. Les garçons de cinq à six ans manœuvraient seuls leurs chevaux et couraient à toute bride.

Ce peuple, on le voit, trouvait au berceau l'image de la guerre. La guerre, disaient les cosaques, est pour nous un passe-temps. Quand, chose fort rare, ils n'en *jouissaient* pas en réalité, ils cherchaient dans leurs jeux les périls et les simulacres des combats.

On établissait des camps dans une vaste plaine. Là arrivaient par milliers des cavaliers armés de piques, de longs fusils, d'arcs, de sabres tcherkess (1), vêtus à la tartare, à la circassienne, ou portant de riches habits cosaques dont les couleurs étaient fort variées, car les cosaques tenaient beaucoup à l'élégance de leur costume. On commençait des jeux et des exercices guerriers qui duraient plusieurs semaines. C'était des courses de chevaux où l'on devait franchir au moins cinq lieues en ligne droite. C'était des battues immenses de loups, de cerfs, de sangliers que forçait au courre une armée de chasseurs. C'était des tirs au fusil établis le long de la rivière; on faisait flotter sur le Don un petit but qu'on devait abattre à une distance considérable. De jeunes cosaques à cheval s'escrimaient à coups de fouet. D'autres lancaient des chevaux à peine domptés, et, debout sur la selle, tiraient des coups de fusil ou faisaient tournoyer le sabre sur leur tête. Quelques-uns courant à toute bride ramassaient de terre une pièce de monnaie, puis la faisant voler, la rattrapaient en galopant toujours. D'autres, se dirigeant au grand galop vers un but en fagots et s'accrochant d'une main à la crinière du cheval, se jetaient à terre, allumaient le fagot d'un coup de pistolet et resautaient sur leur monture qui ne cessait de courir. Puis une troupe de cavaliers tout armés se précipitait dans la rivière et la traversait à la nage. Puis avaient lieu des luttes à la manière des athlètes grecs, ou des boxeurs anglais.

(1) Circassien.

L'Attamann distribuait pour prix aux vainqueurs des selles, des brides, des armes.

O quelle magie pour les cosaques, ces plaisirs fougueux et hennissants! hommes et chevaux s'enivraient de bruit, de poudre, d'audace et de périls. Aïeuls et petits-fils se mesurant ensemble, venaient y finir ou commencer leur carrière de fer et de feu. Et puis, le soir, arrivaient les longs récits des exploits passés; l'hydromel épicé circulait parmi les convives, et puis éclataient des chants de guerre répétés en refrain, et les vieillards attendris s'écriaient: « Oui, nos » cosaques ont bien mérité de Dieu, du tsar et de la grande » armée du Don! » et des larmes tombaient dans la cruche écumante.

Les cosaques, comme tous les peuples slaves, aimaient la poésie et la musique. Ils allaient à l'assaut, en se faisant précéder d'un chœur de chantres et de musiciens, usage antique parmi les Slaves et qui s'est maintenu dans l'armée russe. Chaque fait d'armes des cosaques avait son rapsode. Plusieurs de ces poëmes populaires contiennent l'histoire entière de leurs expéditions les plus importantes, telles que la conquête de la Sibérie par Ermac et beaucoup d'autres. Leur longueur nous oblige de nous borner à citer des chansons plus courtes.

Ce n'est pas un faucon dans les nues
Qui poursuit un vautour;
Ce n'est pas une faulx dans les prés
Qui couche les hautes herbes;
Ce n'est pas un loup plein d'audace
Qui s'élance sur des moutons;
C'est le cosaque intrépide
Qui se rue sur les ennemis.
Son cheval léger et fougueux,
Ouragan qui balaie la campagne,

Passe comme une flèche à travers les ennemis...
Et les ennemis ont disparu.

On a pu remarquer le tour singulier donné à l'allégorie. Ces métaphores prises négativement se rencontrent dans les chants de tous les peuples slaves, comme aussi chez les Grecs modernes. Dans la chanson suivante ce tour est encore plus fréquent.

C'était à l'aurore, à la gentille aurore,
C'était à l'aurore, au lever du soleil rouge et beau,
Ce n'était pas le vent orageux qui souffla ;
Pas la mer bleue qui mugit ;
Pas la fusée fulminante qui pétilla dans la campagne ;
Pas le serpent perfide qui siffla dans la campagne ;
Il siffla une balle de plomb.
La balle ne tomba pas sur la terre ;
La balle ne tomba ni sur la terre ni sur l'eau ;
Elle tomba, la balle, au milieu des cosaques
Sur une tête prédestinée,
Sur le premier essaoul (1) ;
Elle frappa, la balle, entre les sourcils, entre les yeux limpides :
Le gars vaillant tomba sur la noire crinière du cheval.

Ayant cherché à rendre le texte avec fidélité, nous avons maintenu la fréquente répétition des mêmes mots qui caractérise, ainsi que le tour négatif, les anciens chants populaires des Russes, et a une harmonie qui se perd dans la traduction. Le mot *gentille aurore* a été employé pour exprimer le diminutif d'aurore. Les races slaves font grand usage des diminutifs : le *petit*, le *mignon* semblent être pour eux synonymes de *beau* et de *bon*. Peut-être est-ce aussi une disposition caressante de l'esprit qui les fait appeler ainsi ce

(1) Officier

qui leur plaît et ce qu'ils aiment. Les Russes disent le *petit soleil*, *mon petit père*, et les cosaques : notre *petit Attamann*. Cette predilection marquée pour les diminutifs, explique peut-être l'amour que les cosaques, comme tous les Russes, portent aux enfants. Peut être aussi la sympathie pour les enfants a-t-elle réagi sur le langage. Les chansons qu'on a vues et les deux dernières qu'on va lire sont remplies de diminutifs que nous n'avons pas toujours pu exprimer en français.

Comme l'herbette et la bruyère qui vacillent dans la campagne,
Ainsi chancelle, se traîne un gars bon et vaillant.
Il porte un habit de tcherkess de couleur cramoisie,
Les manches sont rejetées sur le dos,
Et les pans galonnés rattachés par derrière.
Ils sont tachés de sang musulman.
Il va le gars bon et vaillant et chancelle ;
Il s'inonde de larmes brûlantes ;
Il s'appuie sur son arc qui ne plie pas ;
La dorure de son arc raide vole en petits morceaux.
Personne n'arrive à la rencontre du gars vaillant ;
Sa mère, sa propre mère, rencontre seule le gars vaillant.
O mon fils, mon cher enfant, mon fils bien aimé,
Pourquoi, mon cher enfant, as-tu bu sans mesure !
Tu te baisses, tu te penches sur la terre humide,
Tu t'accroches à l'herbette, aux bruyères de la campagne.
Mais le gars vaillant dit à sa mère :
Ce n'est pas moi, gars vaillant, qui me suis versé à boire,
Le tsar turc m'a enivré ; il m'a fait boire trois fois.
J'ai bu un premier coup — le sabre tranchant,
J'ai bu un second coup — le dard perçant,
J'ai bu un troisième coup — la balle de plomb.

Ce n'est pas une longue flamme qui s'élève au loin,
C'est dans la campagne un cyprès qui croît sur une tombe.

Dans la tombe est couché un gars vaillant ;
A ses pieds agiles est une croix miraculeuse ;
Près de sa tête si fière est son âme, son bon cheval.
Le cheval peut-il, doit-il long-temps encore se tenir là ?
Peut-il, doit-il long-temps encore avaler le sable jaune ?
Il laboure la terre jusqu'aux genoux.
Mon cheval, mon cheval, mon fidèle compagnon,
Toi ma joie dans la campagne unie,
Cours, mon cheval, à ma maison,
Cours, mon cheval, non par la grande route,
Non par la grande route, ou par le chemin battu,
Cours, mon cheval, par le sentier,
Par le sentier de l'animal des bois ;
Là où l'herbette et la bruyère sont foulées ;
Là où court la froide couleuvre.
Le Turc féroce ne t'attrapera pas,
Et le Tartare ne te scellera pas.
Va droit, mon cheval, droit à ma maison,
Frappe du sabot contre la petite porte ;
Il sortira une vieille veuve,
Une vieille veuve, ma mère bien aimée.
Elle te demandera ce qu'est devenu son fils ;
Si tu ne l'as pas tué, si tu ne l'as pas noyé?
Tu lui diras : je l'ai couché dans la campagne unie,
Ton fils a voulu prendre une fiancée,
Maintenant il étreint la campagne solitaire.

Les anciens chants populaires des Russes n'ont pas de rimes et ne se mesurent pas par le nombre de syllabes. L'harmonie est produite en appuyant, comme dans une phrase musicale, sur certains mots divers. On nomme en Russie cette mesure le mètre *tonique*.

Nous ne croyons pas devoir commenter le fonds de ces poésies, d'ailleurs si décolorées dans la traduction, qui ne peut rendre toute la naïveté expressive de certains mots et

termes Russes. Tous les chants populaires qui datent d'un temps éloigné ont un charme indicible, exceptionnel, vibrent puissamment dans une âme vraiment poétique. Les chants cosaques, on le voit, offrent cette poésie primitive qui, telle que l'enfant, parle une langue baroque et grâcieuse, simple et pleine d'images, souvent énergique, toujours originale; fleur des champs que Dieu seul a cultivée, oiseau du ciel qui chante ce que le ciel lui a appris, or natif que trouvaient des hommes simples de cœur, mais qu'ils ne cherchaient pas. Ces accents mélancoliques et souvent pleins d'énergie semblent un arrière écho de la harpe d'Ossian se mariant au cri de guerre du Klefte. A entendre cette poésie douce et ingénue s'échapper de la mâle poitrine des hommes du Don, on dirait un lierre fleuri qui monte en spirale le long d'une lance cosaque.

Il nous reste à souhaiter que les *Poésies cosaques* ne trouvent pas dans les lecteurs des pachas d'Azof ou des hans de Crimée.

LE PRINCE ELIM MESTCHERSKI.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE ROMAN D'ARABELLE,

Guyot, place du Louvre, n. 18.

Lorsqu'après les vers du gràcieux Jules de Rességuier sur ce fils de la Newa qui vient à Paris nous montrer un de ces *barbares* du nord, qui parlent et écrivent en maître dans les langues de Gœthe, de Dante et de Bossuet ;

Lorsqu'après avoir lu les vers d'un des infortunés reclus de Ham ;

Lorsqu'après avoir entendu tous ces jeunes poètes aux soirées de ce prince du nord qui fait envier sa vie si douce et si intellectuelle, nous disions que la *poésie n'était pas morte*, nous disions vrai. — Et maintenant nous répétons, elle vit, la poésie, elle vit plus suave, plus colorée, plus attachante que jamais.

Qu'une vieille société, manquant d'appui, se soit écroulée par incurie ou faiblesse, et qu'on ait dit nous la rajeunirons avec des capacités nouvelles, de la grandeur et de la gloire nouvelle. C'est bien ; — mais que quelques-uns aient voulu remplacer toutes nos belles illustrations par un gouvernement d'épicier, — c'est mal ; et la partie saine de la nation devait se retirer, protester par le silence ou l'isolement, — c'est ce qu'elle a fait.

Après ce désenchantement de tous les cœurs élevés est venu un besoin impérieux de retourner aux croyances anciennes de la chevaleresque nation de France.... La religion nous a ouvert ses bras toujours secourables, et nous nous y sommes jetés. La poésie nous a fait entendre sa douce harmonie, et nous avons prêté une oreille attentive. Le roman est revenu aux formes simples et gràcieuses, et nous avons voulu nous reposer dans d'agréables fictions du triste positif qu'on venait de nous donner.

Aujourd'hui, un livre dont la pensée serait *philosophique-chrétienne* deviendrait un ouvrage de circonstance, j'entends dans l'ordre moral actuel. Il le deviendrait d'autant plus si cette pensée était évangélique et miséricordieuse. Or, c'est précisément là le livre de M. de Saint-Félix.

Arabelle est une œuvre qui réunit trois spécialités assez distinctes : le roman, le poème et le drame.

Le premier livre est le symbole de la vie orageuse des passions.

Le second est celui de l'expiation.

Les développements gradués du caractère d'Arabelle pourraient se rendre ainsi : — Passions, — douleurs par les passions. — Dieu, dernier refuge.

Cet ouvrage, composé et écrit avec une liberté de tableaux et d'expressions que nous ne pouvons approuver que sous le rapport du talent, ne peut être laissé dans les mains de jeunes personnes qui, n'en saisissant que la forme, n'en apercevraient pas la portée ; c'est dire que cette œuvre n'est point exempte de quelques défauts ; et, en critique sévère, nous allons tâcher de montrer ceux même que bien des lecteurs ne considéreraient peut-être pas comme tels.

Les détails beaucoup trop crus du premier livre nous ont semblé inutiles pour arriver à ce second livre si plein de charmes et de détails si admirables, qu'il semble en le commençant qu'on voit :

. . . . « Florence, humide de rosée,
» S'éveillant toute blanche, ainsi qu'une épousée. »

Nous demanderons à l'auteur, qui a si bien compris et traduit les livres saints, ce qu'il se croirait obligé de faire s'il devait écrire l'histoire de la Madeleine de l'Evangile. — Sans doute il parlerait de ses *mauvais* jours avant d'arriver à ceux de son repentir, mais oserait-il en décrire les scènes et en peindre les détails? oh ! non. — Quand Guide fit sa *Madeleine repentante*, il voulut que sa belle chevelure se répandît comme un voile d'or pour cacher son sein.

Si je passe aux autres parties du poème de M. de Saint-Félix, je trouve quelqu'hésitation dans la peinture du caractère des principaux personnages, et de la négligence dans ceux qu'il a placés dans la demi-teinte. Enfin cette œuvre, telle qu'elle est, porte cependant l'empreinte de tout ce qu'écrit l'auteur. — Style poétique et chaleureux, tournures originales, forme artistique, tantôt naïve et franche comme la voix du moyen âge, tantôt parée des élégants vêtements de l'Orient, et toujours des détails pittoresques et colorés. — Parmi ceux que nous avons remarqués, nous citerons cette rapide et spirituelle silhouette de Florence, cette reine voluptueuse dont l'Arno baigne les pieds.

Avez-vous visité la ville de Florence?
Oh ! c'est folie à vous de demeurer en France,
De vous y marier et d'y finir vos jours,
Sans aller voir l'Arno qui serait vos amours.
Partez, si vous avez des flammes dans la tête,
Si vous êtes sculpteur, peintre, amant ou poète,
Partez. Vous reviendrez ou ne reviendrez pas....
Car, nul ne peut savoir où s'arrêtent ses pas.
Une voix nous dit : « Va ! » nous allons, sans connaître
Le terme du chemin, ni les ordres du maître.

Quoi qu'il en soit, partez pour le beau fleuve Arno,
Pour la ville où l'on va, le jour, au Cachino,

Où l'on prend des sorbets, la nuit, avec les dames
Sur un pont éclatant de marbres et de flammes(1) ;
La ville des grands ducs, où le Dante chanta,
Où l'on peut applaudir encore la Pasta,
Ce soir Sémiramis et demain Desdemone ;
La ville où chaque rue adore une madone
Avec sa robe peinte et son voile d'argent ;
La ville où le tableau de la vie est changeant ;
Où l'on va, si l'on veut, au spectacle, à confesse,
Chez le duc, l'archevêque, ou chez quelque maîtresse,
N'importe ; où tout est bien, où l'heure du loisir
Est longue ; où tout devoir est un vol au plaisir ;
La ville que les sots nomment la ville folle,
Car l'ennuyeux jamais n'y peut jouer son rôle ;
La cité de Florence enfin. Oh ! courez là ;
Et quand vous y serez, dites-vous : « M'y voilà ;
J'y reste. » — Bien, restez. Là des fleurs, des oranges,
Des filles aux yeux noirs, douces comme des anges,
Grandes, sveltes ; le soir se tenant par la main
Et courant dans les prés qui bordent le chemin ;
Là, des rêves du ciel, ou de la jalousie,
Qui vous monte au cerveau comme la poésie ;
Là, des dames au bras des cavaliers-servant
Que des maris leur ont amenés très-souvent ;
Là, parfois des duels à mort ; un homme à terre....
— Par qui tué?... pourquoi?...—Pour rien, c'est un mystère...
Et l'on n'en parle plus. Pays délicieux
Où la mort ne peut pas même attrister les yeux !
Là, surtout, ni journaux, ni grand corps politique,
Mais un grand duc tenant la fortune publique ;
Ni juillet aux bras nus, ni héros hébètés,
Adorant une perche en criant : *Libertés* !
Ni jeune roi proscrit, ni vieillesse outragée
Par les avocats noirs et la foule enragée.
— Là, jours joyeux enfin ; et, pour se repentir
Plus tard, l'eau sainte avec la châsse d'un martyr.

Florence, ô mon amour ! duchesse d'Italie,
Mon cœur deviendra pierre avant que je t'oublie.

. . . .
. . . .

Ce n'est point ici que nous voulons terminer cet article sur *Arabelle*, nous voulons dire aussi notre opinion sur la préface. Elle est remarquable par la pensée d'art qui l'a dictée. Oui, philosophes, poètes, artistes, vous tous princes de la pensée, ne vous mêlez pas

(1) Pont de la Trinité

aux luttes matérielles et ignobles.... Laissez quelques malheureux rois employer tous leurs efforts pour retenir sur leur tête cet ornement qu'on appelle aujourd'hui en France *une couronne*, cela ne vaut pas plus la peine de s'en occuper que d'une élection de député.

Nous devons ne point oublier de faire remarquer le principal trait caractéristique de cet ouvrage, c'est que l'auteur y paraît comme acteur. Cette innovation n'est pas ordinaire, mais elle n'est pas sans exemple. Dante (toute comparaison à part) fit ainsi pour sa *Divina comedia*.

Si l'espace ne nous manquait, nous citerions la seconde moitié d'un des fragments qui suivent Arabelle. C'est la pièce dédiée au spirituel Emile Deschamps. Je ne crois pas que la *Morika*, qu'on a dit être la pièce la plus capitale du premier recueil publié par M. de Saint-Félix, soit préférable à celle-ci, mais, malgré notre envie, l'espace nous manque, et il faut nous borner à dire à M. Guyot que ce livre se vendra assez promptement pour qu'il se prépare à une deuxième édition.

Le baron L. de M.

OMEGA,

Par M. le comte Horace de Viel-Castel.

Chez Techener, libraire, place du Louvre, n. 12.

« A ceux qui ont une foi comme à ceux qui doutent, ce livre est » adressé ; il est le gardien d'une de ces pensées, d'un de ces rêves » qui viennent à l'âme par les instants de tristesse ou de solitude dont » notre vie est semée. »

Ce début de M. de Viel-Castel pose assez son livre pour qu'on puisse prévoir, quand on connaît surtout le talent de l'auteur, que cet ouvrage va nous mettre en lumière quelques-unes de ces pensées secrètes de l'homme d'élite, émanation expressive d'une âme aimante et pieuse, voix intime que l'on ne consulte point assez, et dont les vagues inspirations nous portent, malgré nous, à chercher la solitude pour admirer la nature et adorer Dieu !...

La création d'Omega à la suite des Paroles d'un Croyant offre à l'observateur quelque chose de bizarre et d'inattendu.

D'un côté, c'est un homme du monde jeune, spirituel, vivant au milieu des plaisirs, habitué à tous les succès, écrivant un léger feuilleton de journal comme il improvise un gràcieux dessin d'Album, qui présente à une société que l'excès de civilisation corrompt, ces mots de foi et d'espérance :

« Celui qui doute et cherche le Seigneur doit se retirer dans la soli» tude, car là seulement il le trouvera, et son esprit troublé sera » apaisé. »

« Celui qui doute et craint le Seigneur doit se retirer dans la soli-

» tude, car la solitude changera son doute en croyance et sa crainte en
» amour. »

Tandis que c'est un prêtre, un homme vénéré par son caractère et admiré par la puissance de son talent, qui, pour sauver l'*ordre social du naufrage qui le menace*, jette au milieu de l'émeute des peuples du midi ces doctrines anarchiques et impies qui ont révolté tout ce qui est resté pur encore au milieu de ces nations.

Mais tout a été dit sur l'auteur des Paroles d'un Croyant, et la meilleure réfutation était celle d'opposer M. de La Mennais à lui-même.

J'en reviens à Omega, qu'on peut comprendre comme une utile pensée symbolique, et qu'il serait difficile d'analyser, rapport à sa forme, forme toute apocalyptique, mais merveilleusement propre à séduire les imaginations rêveuses, à frapper les esprits philosophiques et à pénétrer les cœurs pieux, forme qui arrive aux hautes intelligences et y rencontre de si vives sympathies.

La *femme-vautour*, qui représente la civilisation poussée à son dernier période, est une de ces belles physionomies des anciens livres, qui présentaient sous la forme d'emblème d'effrayantes leçons aux peuples. Mais l'harmonie douce comme le son de la harpe éolienne, dont l'auteur a parfumé l'atmosphère dans laquelle vit l'ange qui lui apparaît, est une de ces mélodies les plus suaves de cette composition.

Il faut une grande flexibilité de talent pour livrer au public les œuvres si variées qui sortent de la plume de M. de Viel-Castel. Dans celle-ci, il vient de s'élever à une haute portée philosophique et sociale ; c'est un mythe digne des temps primitifs.

Quant au style, il est pur et touchant comme une paraphrase biblique ; ce sont de ces paroles qu'il faut écouter avec recueillement et laisser pénétrer dans son âme avec amour, après quoi l'on s'identifie avec l'auteur, on pense ce qu'il pense, on sent ce qu'il sent, on souffre ce qu'il souffre, on prévoit ce qu'il prévoit....

Et c'est avec une profonde tristesse qu'on répète avec lui :

« Vous qui avez foi, levez-vous ; sonnez le tocsin de vos cloches,
» battez le tambour de vos milices, séparez-vous de ceux qu'a mar-
» qués la colère du Seigneur, et laissez passer la flamme de son cour-
» roux ; les vents qui jadis firent un désert de la féconde Egypte sont
» aux portes de vos provinces.... »

Le livre de M. de Viel-Castel est une bonne action, et il marquera son passage sur le sol de la vieille France de nos pères, mais *les progrès et la civilisation perfectionnés* en effaceront bientôt l'empreinte, car nous marchons comme la caravane du désert, et bien avant le soir le vent enlève la trace qu'ont laissée les pèlerins du matin.

LE BARON L. DE M.

VIE DE DÉMOSTHÈNES,

PAR M. BOULLÉE.

Il y a un petit nombre d'hommes qui offrira toujours un inépuisable sujet d'étude et d'admiration aux nations lettrées, et pour les bien connaître, il faut non seulement se familiariser avec leurs œuvres, mais encore avec leurs personnes, avec leurs actions publiques et privées. Démosthènes est au premier rang parmi eux. Son nom est depuis long-temps le synonyme de l'éloquence; maintenant surtout que les affaires de la moitié de l'Europe ont été portées du cabinet à la tribune, il se présente à nous comme le modèle des hommes politiques. On doit donc quelque reconnaissance aux littérateurs consciencieux qui ont consacré leur talent et leur savoir à mettre sous un jour vrai sa vie et ses écrits.

Personne n'a apporté plus de goût et d'exactitude dans l'exécution d'un pareil dessein que M. A. Boullée, auquel nous devons une nouvelle vie de Démosthènes; le soin avec lequel il a recueilli tout ce qui pouvait nous révéler d'une manière complète sa personne et son génie, est un service rendu à la littérature sérieuse. Il nous le montre dans tout l'éclat de sa puissance oratoire, seul avec les passions d'un peuple mobile et ingrat, seul vis-à-vis d'un ennemi formidable, d'un roi puissant, entreprenant, lui pauvre fils d'un armurier, non par une suite de discours élégants, mais une véritable lutte politique dont le monde entier a gardé le souvenir. Il nous apprend que tout le secret de sa force n'est pas seulement dans l'admirable organisation qu'il a reçue de la nature, mais aussi dans la trempe religieuse de son âme, dans cette sorte de communication intime avec le ciel qui est le plus beau mobile de l'homme. « Ces invocations fréquentes à la divinité ne sont » point de sa part de brillants lieux communs, de vaines spéculations » oratoires, mais bien l'expression fidèle d'un sentiment profond de » respect envers l'arbitre suprême des destinées du monde; et ce » sentiment appartient tellement à sa nature, qu'il la communique à » ceux de ses ouvrages que leur genre éloigne le plus de ce besoin » d'enthousiasme et d'éclat, etc. » Il faut lire l'ouvrage de M. Boullée pour se convaincre que Démosthènes, si goûté par tous ceux qui ont prétendu aux succès de l'éloquence, si familier aux premiers orateurs de l'Angleterre, est aussi le modèle du véritable citoyen. Il prouve sans réplique sa délicatesse de conscience, son dévouement patriotique que des vues personnelles n'ont pas déshonoré, et l'élévation de son caractère jamais plus étonnante que lorsqu'il provoqua lui-même le dénouement tragique de sa vie.

A ce travail l'auteur a joint des notes historiques et critiques pleines d'intérêt, et une suite de jugements choisis. Un livre de ce genre n'est pas de ceux qui s'annoncent avec bruit, mais la douce lumière qu'il répand sur un des sujets les plus intéressants de la littérature

classique, lui maintiendra une place infiniment honorable dans la bibliothèque des gens qui ne se contentent pas de l'histoire qu'on trouve dans les romans, et qui veulent bien conserver quelques égards pour l'antiquité.

UN SERMENT POLITIQUE

ET DE LA SOUVERAINETÉ EN FRANCE,

Par M. le comte de Sèze.

1 vol., chez Dentu.

Si le Panorama Littéraire pouvait traiter les matières politiques, l'ouvrage de M. le comte de Sèze aurait pu y donner lieu à un examen approfondi du grave sujet qu'il vient de traiter. Les grandes questions sociales qui nous occupent y sont présentées sous leur véritable jour. C'est la conscience qui a dicté ce livre et c'est le talent qui l'a écrit. Le comte de Sèze est un de ces hommes qui ont acquis le droit d'émettre hautement leur opinion, moins encore par le nom qu'il porte, que par le noble caractère dont il maintient la tradition dans sa famille.

Nous recommandons la lecture de ce livre à ceux qui aiment la vérité, et ne craignent pas de l'entendre : malheureusement le grand nombre la redoute comme un remords.

LE TOURISTE,

Par le baron de Mortemart-Boisse.

Ne jugeons point ce livre : l'auteur est un de nos amis, et l'éloge que nous en ferions paraîtrait suspect. On aura tort cependant de croire que nos affections nous aveuglent. Il nous serait d'ailleurs si facile de justifier nos éloges! nous n'aurions qu'à citer. C'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux. Mais comment choisir. Il y a tant de variété dans les divers chapitres de cet ouvrage, que vingt personnes pourraient choisir une citation différente et avoir raison. Contentons-nous de dire, avec M. Eugène Sue, dans sa piquante préface qui sert d'introduction au Touriste, et qu'il adresse à l'auteur.

« Et maintenant du sein de cette vie de penseur et d'artiste que vous vous êtes si heureusement créée, vous vous prenez à jeter un long regard sur le passé : vous aimez à sentir votre cœur battre encore à vos souvenirs d'amour et de gloire. C'est avec un charme mélancolique

que vous évoquez les sites ou les événements qui ont laissé en vous quelques douces pensées ou de profondes et graves impressions.

« C'est pour cela que vous avez écrit le Touriste...... çà et là, à l'aventure, vous laissant aller à vos émotions du jour, tristes ou gaies, satiriques ou touchantes, profondes ou gracieuses..... laissant enfin votre âme se refléter dans votre livre, comme les nuages dans la mer.

« Et c'est pour cela que votre Touriste sera lu de tous et saura plaire à tous, parce que chaque disposition d'esprit y trouvera l'écho de ses pensées. »

LE LIVRE DES CONTEURS,

Cinquième volume.

Les conteurs sont devenus si nombreux depuis quelque temps, qu'il est à craindre que le dégoût ne naisse de la satiété. On aurait tort cependant, car dans la vie cahotée que nous menons, c'est une douce distraction que celle qui ne nous demande tout au plus qu'une heure de temps en temps. S'il en fallait deux, ce serait déjà trop. Le livre des Conteurs, dont nous annonçons le cinquième volume, a cet avantage sur tant d'autres, que l'éditeur a soin de ne s'adresser qu'à des écrivains d'un talent reconnu. Cette garantie n'est pas toujours suffisante : mais cette fois les noms ne sont point menteurs, et nous pensons que le succès de ce cinquième volume en provoquera bientôt l'apparition d'un sixième. Nous désirons qu'il soit digne de son devancier.

PAROLES D'UN MÉCRÉANT,

Un volume.

HISTOIRE SECRÈTE

DU PARTI ET DE L'APOSTASIE DE M. DE LA MENNAIS,

Par M. Madrolle.

Un volume.

Jamais livre n'a provoqué plus de réponses de tout genre que le livre des Paroles d'un Croyant. Ces réfutations sont à la fois un

hommage au talent et une condamnation des erreurs du grand écrivain. Le premier volume de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion n'avait trouvé que des admirateurs, mais il avait moins fait de bruit; et si c'est du bruit que veut faire M. de La Mennais, il doit être content.

Parmi les écrivains qui ont le plus victorieusement réfuté les doctrines de l'auteur des Paroles d'un Croyant, nous devons citer M. l'abbé Lacordaire et M. l'abbé Bontin, mais ils ne sont pas les seuls, et les deux écrits que nous annonçons viennent donner une nouvelle force aux accusations déjà si graves dont ce livre a été l'objet. L'un et l'autre défendent l'ordre social, mais avec des armes différentes : ils combattent pour la même cause et sur le même terrain sans cependant se rencontrer. L'un s'attache plus à l'ouvrage, l'autre plus à l'auteur, et, par malheur, leurs reproches ne sont que trop fondés, soit qu'ils s'adressent aux doctrines ou au caractère de l'écrivain. Nous vivons dans un temps où tout passe si vite et s'oublie si promptement que je ne suis pas bien sûr qu'on parlât encore des Paroles d'un Croyant sans toutes les réponses qui se succèdent et qui en rappellent le souvenir.

Le portrait si ressemblant du vénérable archevêque de Bordeaux qu'on a vu au dernier salon, et qui fait honneur au talent de M. Pingret vient d'être gravé, à la manière anglaise, avec une rare perfection. Tous les nombreux amis de ce vertueux prélat nous sauront gré de leur signaler cette belle gravure, dont le prix est de quinze francs. On peut s'en procurer au bureau du Panorama littéraire.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON,
Rue de Vaugirard, n° 36.